UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

La Lecture

TOME CINQUIÈME

P
LP
L

La Lecture

MAGAZINE LITTÉRAIRE BI-MENSUEL

ROMANS — CONTES — NOUVELLES
POÉSIE — VOYAGES
SCIENCES — ART MILITAIRE — VIE CHAMPÊTRE
BEAUX-ARTS — CRITIQUE, ETC., ETC.

TOME CINQUIÈME
(Nos 25 à 30. — 10 juillet à 25 septembre 1888.)

403436
28. 4. 42

PARIS
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

MARGOT

I

Elles ont parfois le regret de leur vie, l'appétit du bonheur vrai, de l'amour honnête, ces amoureuses du luxe qui sont bien souvent les condamnées à la misère. La courtisane amoureuse ! Éternelle déclassée ! Éternel poème trempé de larmes ! Et elle aussi, la plus célèbre des créatures de l'empire, elle aussi, Margot, comme on l'appelait, eut son heure de souvenir, de jeunesse et de repentir, l'heure où l'on retrouve la couronne de communiante de Marie sous la fausse tresse de Marion...

C'était, il y a bien des années, aux heures où il fut de mode pour celles que, dans l'argot mondain, on appelle aujourd'hui les « horizontales de la grande marque », d'aller, aux jours de fêtes, à la Mi-Carême ou au 15 août, visiter les bals en plein vent, ou danser dans les bals de barrières, en costumes de grisette, bonnet de linge et jupon de quatre sous. Margot alors devenait Mimi Pinson pour une soirée et oubliait le cliquot du Grand Seize pour le bol de vin chaud de la Boule Noire.

Et précisément Marguerite, la Marguerite de l'Histoire, comme les autres, prise de cette nostalgie du passé, de cette odeur de la bourbe d'autrefois, que Mme de Maintenon regrettait en contemplant les carpes désolées de son vivier, Marguerite, accompagnée d'une amie, se trouvait, un soir de fête carillonnée, attablée devant un saladier populaire, aux grisantes vapeurs de vin bleu, dans un bal des boulevards extérieurs, la *Reine Blanche,* en face de deux beaux garçons, ouvriers endimanchés, qui payaient *une*

tournée aux deux jolies filles. La curiosité avait amené là la belle blonde et son amie, brunette aujourd'hui disparue dans l'enlisement de la gangue parisienne. Le duo féminin avait rencontré ces deux camarades, qui leur semblaient plus galants et plus « distingués » que d'autres, et l'on s'était assis à la même table de bois, ouvriers et fausses grisettes, et l'on devisait de l'air du temps.

L'un des deux ouvriers, celui que Margot trouvait le mieux bâti, garçon de vingt-cinq ans, brun, hâlé, aux mains assez fines, avec de grands yeux doux à la fois et ardents, ne quittait point du regard Marguerite, et quand il lui parlait, lui adressant des questions banales pourtant : « Où travaillez-vous ? Vous avez les mains joliment blanches, vous devez être couturière ! Non ? Fleuriste alors ? Modiste ? » sa voix très mâle tremblait un peu.

Quand il fallut se séparer, l'ouvrier eut comme un mouvement de vrai chagrin. Quoi ! se quitter ! Était-ce possible ? Si tôt ? Comme cela ? Et pourquoi ça ?

— Parce que je ne suis pas libre, dit Margot. Je demeure chez mes parents. Il faut que je rentre. Seulement, dites-moi où vous demeurez : j'irai vous voir !

Le beau garçon donna son adresse. C'était tout près de la Reine Blanche, à Montmartre. Une haute maison d'ouvriers donnant sur la Butte. Et là, sous les tois, Jacques Redon — c'était à peu près son nom — gravait des dessins sur bois pour *le Magasin pittoresque* ou *l'Illustration*. Artisan plutôt qu'artiste. Très pauvre. La première fois que Marguerite, en costume d'ouvrière, frappa à la porte, Jacques lui ayant donné son adresse, une bonne vieille femme, à l'air souriant, vint lui ouvrir.

C'était la mère. Elle n'habitait pas avec son fils, vivait à Pierrefitte en paysanne, chez des parents maraîchers qui prenaient aussi des enfants en sevrage. Le sourire doux de la vieille femme veuve troubla étrangement Marguerite.

La mère lui avait dit, un peu bavarde :

— Est-ce que vous venez réclamer de l'ouvrage de la part de quelqu'un ? C'est que Jacques n'a pas beaucoup travaillé. Il est tout drôle, nerveux, agacé, un peu malade. Tout ça depuis l'autre jour.

L'autre jour, c'était peut-être le jour de fête où le brave garçon avait rencontré la blonde Margot dans un bal du boulevard de Clichy !

II

Jacques parut fou de joie en la revoyant. Oui, c'est en pensant à elle qu'il se sentait ennuyé, préoccupé et *tout chose*. Ces yeux brillants et bizarres de la belle fille lui trouaient la peau. Il revoyait encore ces lèvres rieuses qui se trempaient, toutes rouges, dans le vin fumant. Il leur restait après comme une auréole; elle semblait avoir bu du sang. Et les jolies mains toutes blanches! Et les cheveux blonds, ces masses d'or fauve qui luisaient, là-bas, aux clartés du gaz!

— Comment, c'est vous!... Ah! que c'est gentil! Que vous êtes bonne!

Ils se revirent. Elle venait, furtive, heureuse de s'arracher à la vie de Paris, vers cet humble logis de Montmartre, et elle montait, avec des vivacités de chèvre échappée, au haut de la maison d'où, par la fenêtre du graveur, à travers les capucines grimpantes et les pots de réséda, on voyait le moulin et l'herbe pelée de la Butte.

Margot, redevenue Marguerite, logea là-haut son idylle pendant deux longs mois. Parfois, on s'éloignait pourtant: Jacques avait des appétits de campagne; il lui plaisait de se promener, par les bois, ayant au bras la jolie fille. Elle choisissait les endroits populaires, ceux où, sans danger, elle pouvait paraître, passer inconnue: on allait à Robinson, on montait dans l'arbre, on dînait dans les branches, on prenait un âne et l'on allait du côté de la Vallée aux Loups ou d'Antony, en chantant des chansons au trot de la bête.

Cela l'amusait, Margot. Elle aimait un *peu*, *beaucoup*, *tendrement* — en attendant le *pas du tout* des Marguerites — ce beau gars qui se donnait tout à elle et l'enlaçait de ses bras puissants. Un soir, comme elle arrivait chez lui, rue Lepic, elle le trouva très fiévreux, un peu inquiet, gai aussi.

— Tu ne sais pas, dit-il, je t'aime de tout mon cœur, tu es la vraie femme qu'il me faut. S'il me fallait te quitter, je crois que je ne me consolerais jamais. Réponds-moi franchement, Marguerite. Veux-tu m'épouser, dis?

— T'épouser?

Elle devint toute blanche, et regarda Jacques Redon pour voir s'il plaisantait.

— Tu m'épouserais ! demanda-t-elle enfin. A quoi penses-tu ?... Eh bien ! et ta mère ?

— Oh ! j'ai tout dit à maman. Elle sait ce que tu gagnes par jour avec ton état de brunisseuse. Je lui ai conté ce que tu m'as confié. Elle consent. La pauvre femme ne veut que mon bonheur, tu comprends bien !

— T'épouser ? répétait Margot.

Elle n'osait refuser, briser là, déchirer ce roman qui lui plaisait. Elle balbutia quelque raison banale : elle ne disait pas non ; certes, être la femme d'un bon garçon comme Jacques, c'était son rêve, mais voilà : il fallait écrire en Bourgogne, avoir le consentement de ses parents à elle, et faire venir de là-bas ses papiers.

— Eh bien ! écris tout de suite et fais-les venir ! Ah ! que je t'aime, va ! Et comme nous serons heureux ! Tu verras !

III

Marguerite sortit de là la tête en feu. Le pauvre garçon ! si confiant, si aimant ! Jamais elle n'avait rencontré une affection pareille, et comment s'y prendrait-elle pour le détromper ? Bah ! elle laisserait faire le temps ! Elle verrait. En attendant, elle se jetait à lui avec plus de passion encore et de joie.

Lui, se sachant aimé, attendait patiemment. Mais, vrai, le consentement des parents bourguignons n'arrivait pas vite.

Après ça, ils ne le connaissaient point, lui. Ils prenaient des renseignements peut-être ; ils avaient raison, ces gens.

Un soir, Jacques Redon alla seul à l'Ambigu pour tuer le temps. On jouait *les Beaux messieurs de Bois-Doré*. Le graveur voulait voir Bocage. Du haut des galeries, dans un entr'acte, il aperçoit un grand mouvement dans la salle. « Qu'est-ce que c'est donc ? » Et Jacques se trouve tout juste placé pour bien voir un homme qu'on salue et qu'on regarde. Assis, l'air fatigué et l'œil doux, ce nouveau venu contemple la scène attentivement, comme s'il rêvait. Il parle quelquefois à des gens décorés qui l'entourent dans son avant-scène et se penchent alors vers lui, respectueux. Il passe parfois ses doigts sur les bouts de sa moustache d'un blond gris. Puis, regardant au-dessous de lui l'orchestre, le parterre, une fois il prend une énorme lorgnette et la tient un moment fixée sur la baignoire d'avant-scène qui se trouve précisé-

ment en face de lui et que Jacques Redon, de là-haut, ne voit pas.

Seulement, autour de lui, le graveur entend dire :

— Tiens ! il lorgne Margot qui est en bas ! Et il n'a même pas l'air très content qu'elle soit là !

— Margot ? demanda Jacques.

— Oui parbleu ! Margot la favorite, à ce qu'on prétend !... Marguerite !

Pendant un entr'acte, Jacques Redon descendit au parterre, voulant voir plus près l'homme de l'avant-scène qui, l'air triste et las, ne lui faisait pas du tout l'effet qu'il aurait cru, lui, républicain, votant pour Carnot ou Picard — voulant voir aussi peut-être cette Margot dont les bien renseignés parlaient là-haut aux galeries !

Le graveur s'approche de la baignoire : les écrans sont levés. Il ne distingue personne, mais il entend — et le cœur lui saute dans la poitrine — il entend une voix de femme qui, rieuse, jeune, très fraîche, ressemble affreusement à la voix de Marguerite, à la voix qui fredonnait, l'autre jour, sur le chemin de Sceaux :

En allant à Robinson,
Tous deux gais comme pinson,
Nous dansâmes !
Nous chantâmes !

— Drôle de chose, tout de même ! Est-ce que c'est possible ? Marguerite !... Mais est-ce que le voisin là-haut n'a pas dit aussi Marguerite !

Et Jacques Redon, avec plus d'âpreté, voulait voir. Derrière les écrans soulevés il n'apercevait rien, ne reconnaissait rien. Alors, il oublia la présence de celui qui était dans la salle et les aventures du vieux marquis et du petit Mario qui se déroulaient sur la scène. Il se planta dans les couloirs et il attendit.

Quand la pièce fut finie, la porte de la baignoire, par où l'ouvreuse venait d'apporter sur son bras des tas de voiles de dentelles et de mantelets brodés, s'ouvrit encore brusquement, et, superbe, enveloppée de ses vêtements de satin noir, blonde, pâle, impérieuse, Marguerite parut, oui, oui, Marguerite, la Marguerite de la *Reine Blanche*, la Marguerite du bol de vin chaud, la Marguerite de la petite mansarde de la rue Lepic.

Jacques Redon fit instinctivement un mouvement pour s'élan-

cer vers elle ; mais elle l'aperçut sans doute, et, se retournant brusquement, elle prit d'un geste bref le bras d'un grand monsieur à moustaches grises, l'air d'un militaire avec des élégances d un chambellan, et, la tête haute, riant toujours, elle passa droite devant l'ouvrier, en lui plantant ses yeux sur les yeux, si franchement, que Jacques se recula d'instinct et s'effaça contre la muraille pour laisser passer cet homme et cette femme, se demandant même maintenant : « Est-ce que c'est *elle* ? Est-ce que je ne me suis pas trompé ? »

Allons donc ! Je l'ai bien reconnue pourtant ? Et sa voix, et ses cheveux, et ce regard !... Si, c'est elle ! Tout mon sang me le crie, que c'est elle !

Quand il s'élança pour la retrouver, arrivant enfin dans la foule jusqu'au péristyle du théâtre, Marguerite n'était plus là ! Un coupé l'emportait bien loin, Jacques Redon ne savait où.

IV

C'était bien sur sa propre audace que Marguerite avait compté. En le regardant bien en face, elle était certaine que Jacques hésiterait, ne croirait jamais que la brunisseuse Marguerite et Margot, l'espèce de patricienne de l'Ambigu, fussent la même femme. Elle en aurait, du reste, dès demain le cœur net. Et, le lendemain, quelqu'un frappait à la porte de Jacques Redon.

Le graveur alla ouvrir. C'était, sous son bonnet blanc d'ouvrière et sa jupe d'indienne, la blonde belle fille qu'il avait appelée sa *fiancée*.

Il devint un peu pâle ; mais il essaya de sourire.

— Ah ! c'est toi ? dit-il lentement.

— C'est moi !

Elle défaisait les brides de son bonnet et le jetait gaiement sur le *bois* que Jacques était en train de graver. Elle n'avait jamais été plus jolie, plus rieuse et plus enviable. Jacques prit le bonnet et le garda à la main.

Puis, venant à Margot :

— Regarde-moi, dit-il en lui posant une main sur l'épaule. Est-ce que tu sais, toi qui es une honnête petite ouvrière, gagnant son pain à passer son agate sur des bijoux que d'autres porteront, oui, est-ce que tu sais, réponds-moi, ce que c'est qu'une fille ?

— Une fille ?

— Une femme qui ment, qui trompe, qui se vend ; une femme qui porte un faux nom et peut-être des faux cheveux, qui ruine les uns et qui tue les autres, est-ce que tu sais ce que c'est que ça ? Est-ce que tu en connais, toi, de ces femmes-là ?

— Moi ?... Non... Je ne connais pas... Je...

— Ah ! tu n'en connais pas ? dit le graveur en prenant dans ses doigts cette belle chevelure d'or qu'il aimait à dénouer et en poussant brusquement Marguerite devant un miroir où elle se vit, effarée et pâle, avec le visage livide de Jacques derrière le sien. — Ah ! tu n'en connais pas ? Tu n'en connais pas ? Eh bien ! regarde-toi : en voilà une !

Et, douloureux, blessé au cœur, irrité, implacable, la repoussant vers la porte, lui jetant son bonnet blanc sur l'escalier :

— Et maintenant, cria-t-il, va-t'en ! Et adieu, tu entends !... Pour toujours !

Marguerite rentra chez elle, bouleversée et navrée. Elle l'avait aimé, ce Jacques ! Elle l'aimait encore ! Un beau garçon et un crâne garçon ! Elle y pensa, sans le revoir, quelques jours encore ; — puis, comme un flot succède au flot, les événements se confondirent dans sa vie ; le temps emporte tout comme la mer emporte l'épave. Elle croyait avoir fait quelque rêve, un voyage cythéréen dans la banlieue. Pourtant, un beau matin, Margot fut triste. Parmi le tas de lettres aux enveloppes armoriées que lui apportait son courrier, elle trouva une humble lettre de faire part, lithographiée dans une *Association de graveurs*, passage du Caire, et elle lut :

Madame veuve Redon a l'honneur de vous faire part du mariage de Monsieur Jacques Redon, son fils, avec Mademoiselle Jeanne Godin,

Et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée, le samedi 30 juin, à midi précis, en l'église de Belleville.

C'était le 7 juillet que Margot recevait cette lettre, le ci-gît de l'humble idylle de sa vie. Jacques était marié depuis une semaine.

Et, piqué par une épingle au papier de la lettre de faire part, Marguerite trouvait, avec l'annonce du mariage, un vieux bouquet fané, un bouquet de deux sous que Jacques lui avait acheté, un an auparavant, en « allant à Robinson, tous deux gais comme pinson ! »

Jules Claretie,
de l'Académie Française.

LES FEUX D'ARTIFICE

Un feu d'artifice bien servi est un régal à portée de tous les goûts. Les uns y trouvent le facile contentement d'une féerie de chandelles romaines, d'autres aiment à y chercher les jeux décoratifs d'une pyrotechnie savante. Il y a même des spectateurs philosophes accourant chaque fois à ces bouquets de lumière pour se nourrir des réflexions toutes sidérales où les lance ce spectacle de « partements » : ils songent avec raison à l'ironie de ces feux de joie allumés par cette même poudre, si sauvage à la guerre, mais ici devenue toute gaie, comme s'il lui prenait envie de faire oublier ses mauvais coups à force de grâce, de facettes et de couleurs. C'est bien en effet là le seul rôle innocent du salpêtre, celui par où il nous jette de la poudre aux yeux sans nous faire nous en plaindre : au contraire, nous aimons les brillants mensonges de ses fusées de minuit et voudrions nous en tenir toujours là. A ce compte, d'ailleurs, il serait le fond d'un des plus jolis arts de la paix. Aussi bien, pour mériter ce nom d'art, la pyrotechnie s'est-elle dégagée depuis deux siècles des abrupts éléments militaires afin de valoir par elle-même en progrès et en nouveauté. Rendue libre de toute application exclusive trop mathématique, elle put dès lors essayer de traduire en lignes de feu les hautes fantaisies du dessin et de se panacher des mille nuances de la palette. On la fit obéir aux caprices d'une aquarelle, aux formes d'un croquis de fête publique, aux allégories d'un mariage, aux circonstances de victoires ; on exigea de ses combinaisons des tableaux véritables tout composés, des tableaux crépitants, avec le noir du ciel pour fond et toutes les variétés d'êtres mythologiques

pour premiers sites. Il y eut surtout une famille d'habiles gens où la pyrotechnie d'art fut poussée au point de perfection le plus merveilleux et cultivée sans relâche pendant un siècle et demi avec un feu sacré traditionnel. De la race entière des Ruggieri, il serait même impossible de montrer un seul cadet s'étant soustrait à son devoir de famille, car chacun se sentait retenu d'honneur au pilon paternel. Ils se transmettaient, du reste, un nom difficile à porter en lieu plat et si bien à sa place en l'air ! Ce nom-là était un peu comme la devise de Philippe Strozzi, cet autre curieux « de feux artificiels », *Micat inter ignes :* il brillait, mais à la condition de partir en fusées. Depuis le feu grégeois et les ingéniosités diaboliques du médecin Mesue et de Hassan-al-Nanrah, artificier du calife Aroun-al-Raschid, les recettes pyrotechniques avaient couru l'Europe, Rome, Venise, Florence, Paris et le Fontainebleau des Valois, sans laisser de traînées éclatantes. Du moins aux récits et aux gravures de cette enfance de l'artifice ne voit-on rien de trop prometteur pour l'avenir. C'est seulement le milieu du XVIIe siècle la date décisive en Italie et en France. Encore, en France, est-ce par importation italienne ; car, sans l'arrivée de Vigarany à Versailles, les Testard, les Guérin, Ferry, les Caresme, les Lefebvre, Villet et même Liégeois n'auraient pas suffi à se sortir tout seuls des routines où Morel, le commissaire de l'artillerie de l'Arsenal, les retenait dans des imaginations un peu trop guerrières. Sociétaire et décorateur-machiniste de l'Opéra de Lully, Vigarany, « gentilhomme modénois fort sçavant en toutes choses de mécanique, » était venu vers 1660 à l'appel de Colbert. Par le duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre du roi, « seigneur d'un talent admirable pour les festes, » au dire des gazettes, Vigarany eut en cour toutes espèces de distinctions. Appuyé d'un autre introducteur, le marquis de Sourdéac, ce spirituel Normand, second associé de Lully « en fait de décors », le maître italien sut mettre à profit pour la beauté de l'art des artifices le goût de dépenses du roi et la faveur de ce moment où l'air était aux fêtes. Jamais occasion plus désirable ne pouvait s'offrir en effet, car le parc de Versailles allait être vingt années durant le vrai jardin des plaisirs de l'Ile Enchantée. Aussi voit-on Vigarany se répandre partout en jets de feu, sur le Tapis-Vert, dans tous les bosquets, sur le canal et les étangs, comme l'enchanteur obligé des longs soirs de divertissements. Il y a même aux Archives nationales (O ¹2984)

une liasse de feuilles de comptes pleine des travaux de Vigarany : c'est l'*Extrait des papiers concernant les feux d'artifices des années* 1668, 1669, 70, 71, 74, 75, 76, 77, 78. — A ce livre de notes, chargé de détails et de mémoires sans nombre, s'ajoute pour le curieux la suite complète des estampes de Chauveau, d'Israël Sylvestre et de Lepautre. De cette double exhumation, Vigarany sort comme un magicien des contes de fées, tout flambant. C'est, en effet, par lui si les réjouissances données à la Cour eurent leur véritable bouquet en belle pluie d'or. Dessinateur de ses propres projets, Vigarany voulut aussi se réserver tout le mérite d'exécution de chacun d'eux, pour plus de certitude dans le succès. A peine s'il s'aida d'un compatriote, du « poudrier Boucony », en manière de second aux préparatifs matériels, et encore fut-ce plutôt dans le but d'attirer l'œil du roi sur cet autre Italien venu en France tenter fortune. Son application tellement jalouse de tout soigner en personne et de rapporter ensuite de droit à elle toute seule la juste vanité des réussites alla même à lui faire prendre de l'éloignement pour Torelli, un transalpin son camarade de chez Lully, comme s'il craignait d'entendre attribuer la moindre part de ses lumineuses combinaisons aux conseils supposés de ce Torelli. L'autre ne dérangeait pas de ses châssis de décors et ne pouvait vraiment guère deviner le secret de cette bouderie byzantine. Colbert, Mansart et Perrault, des bâtiments du roi, étaient les seuls à ne pas faire ombres aux coups de maître de Vigarany, car il les sentait trop ses obligés en matière de feux volants. La supériorité indépendante de sa pyrotechnie eut donc beau jeu à Versailles. D'ailleurs, sa science d'Italien gagna tout aussitôt à s'exercer au milieu d'immenses espaces. En effet, là-bas à Modène ou dans les principautés voisines, à juger par le livre des *Feux d'artifices* de Claude Lorrain, il n'avait pas dû lui être donné souvent de pouvoir développer très au large ses vastes ordonnances de partements : c'était le contraire ici avec les étendues d'horizons à incendier. Mais la surprise la plus heureuse de son répertoire fut encore l'habileté de ses *artifices d'eau*, machines massives en forme de monstres marins d'où vomissaient des milliers de fusées. D'autre part, il importait l'un des élements essentiels d'un artifice en bonne forme, un élément presque nouveau chez nous, à force d'être mal connu. Avec leur imagination pratique, les décorateurs de fêtes en Italie s'étaient raisonné les diverses sensations de la foule devant un feu et avaient cru be-

soin, pour satisfaire le goût naturel du spectateur, toujours en quête d'un enchaînement à peu près logique, d'inventer une sorte de thème d'idées capables de servir d'intrigues matérielles aux pièces d'artifice. De là étaient venus les superbes *édifices du feu*, énormes machines bâties et brossées comme des décors de théâtre et figurant selon les cas le temple de l'Hymen, le temple de la Fidélité, le palais de Thétis ou autres constructions allégoriques conformes à la fête célébrée. Ces architectures improvisées non pas seulement en carton pâte et tableaux de coloris, mais en colonnes et pilastres de brèche violette avec statues de marbre blanc, avaient aux yeux du populaire l'emploi des décors d'une scène, et il aimait rattacher d'instinct les jeux de l'artifice à ces genres de cadres circonstanciés. Alors, pour la foule, les feux sortis en jets des entrailles de ces *Édifices* prenaient un sens presque défini, ils signifiaient tantôt l'embrasement d'un palais en l'honneur d'une victoire, tantôt les éblouissements du temple d'Hyménée à l'occasion de noces royales. Ce côté de son art, Vigarany le pratiqua, mais sans y mettre cette fois le jaloux exclusivisme personnel de tout à l'heure, et en s'adjoignant au contraire des peintres comme Rambour, Simon, Fricquet, Saint-André, Lallemant, Martin, Barroy, Labbé. Ce fut même, après lui, ce système de belles vastes *Machines du feu* la meilleure tradition à survivre de son séjour en France, car, une fois parti, nos pyrotechniciens français eurent peine tout d'abord à le faire oublier, mais non pas nos décorateurs d'artifices, devenus bien vite ses rivaux pour ne pas dire ses égaux heureux en fait de projets d'*Édifices*. Il y eut, en effet, à lui succéder vers la fin de Louis XIV et sous la Régence, des ordonnateurs très décoratifs, Philippe Meusnier, Bérain, Meissonnier, Vassé le sculpteur, Perrot, l'aîné des Slodtz, Christophe, un élève de Bon Boullongne ; Delobel, l'élève de Louis de Boullongne, et Dutour. Puis, en 1725, l'année du mariage de Louis XV, et en 1729, à la naissance du Dauphin, vinrent encore d'autres noms assez inattendus : Chardin, Chardin à ses débuts ! Bonnart et Frontier, les paysagistes Boizot, Forest et Lemoine, Silvestre et les Hulliau, et les Dumesnil, et Sanson et Caquetaire, et Chantereau et tant d'autres. Peintres et sculpteurs poussèrent même la perfection relative de ces façades ouvragées au point de les rendre de véritables modèles d'ornementations monumentales, et il faut avoir étudié au Cabinet des estampes le recueil des *Feux d'artifices français* (P. d. 2), pour

se faire une idée au moins sommaire du goût d'imagination de ces échafaudages d'art. Et les contemporains, frappés avec raison de la beauté ingénieuse de ces hautes machines, avaient pris l'habitude de les traiter en œuvres sérieuses : de là les promenades de la Cour et de Paris devant ces *Édifices*, la veille, le matin du feu et parfois même toute une semaine après, car on les laissait debout le temps de satisfaire la curiosité, de là surtout l'usage où l'on était de les faire graver et d'en faire imprimer des *descriptions* chez l'éditeur Ballard.

Cependant, tout à coup, à la date de 1730, la pyrotechnie se mettait à briller d'un éclat nouveau. Il lui arrivait, toujours d'Italie! une école de jeunes maîtres à la science remuante et audacieuse : c'étaient les quatre frères Ruggieri. Lisons, d'après une note de leur arrière-descendant, François Ruggieri, le Ruggieri d'hier, un aperçu rapide de cette jolie colonie. « C'étaient, au milieu des artificiers français, quatre nouveaux venus que le hasard ou le plaisir de voir la capitale avaient amenés à Paris à la suite de la Comédie italienne; c'étaient les frères Ruggieri, de Bologne, qui, pour s'occuper pendant leur séjour ou être agréables à leurs compatriotes, leur firent des feux d'artifice qui, par la nouveauté de leurs effets et surtout par l'art qu'ils y déployèrent, ne tardèrent pas à attirer la cour et la ville, et procurèrent à la Comédie les plus grosses recettes qu'elle eût encore faites. Louis XV suivit le courant, il voulut voir ces spectacles et en fut si charmé qu'il pria ces messieurs de lui faire un grand feu d'artifice pour les fêtes du mariage de Mme Première de France, en 1739. Cet artifice, dont une magnifique estampe a conservé le spectacle, mit le comble à leur réputation. Après un court séjour en Italie, ils revinrent en France à l'appel du roi pour s'y fixer. Mais leur réputation avait traversé la Manche, et Georges II demanda l'un d'eux à sa Cour. Ce fut Gaetano Ruggieri, l'aîné, qui s'y rendit. Il resta en Angleterre comme artificier officiel, contribua à la création de l'école de pyrotechnie militaire de Woolwich, mourut en 1782 et fut enterré dans la cathédrale de Cantorbéry. Petronio Ruggieri, son cadet, assisté de ses deux autres frères, Pietro et Antonio, restés avec lui, continua à exercer seul son art en France. Il fut chargé de la fourniture de presque tous les feux d'artifice qui furent tirés à Paris jusqu'à la Révolution, et mourut le 24 janvier 1794. En même temps que lui se trouvait à Paris son compatriote Torré, qui, lui aussi, s'était fait un très grand nom,

et qui mourut en 1784. On connaissait aussi Morel, qui cumulait les professions de mercier et d'artificier, et dont on a conservé un traité imprimé en 1808 et réimprimé en 1818, traité fort estimé des amateurs de pyrotechnie. On remarquait surtout, parmi les artificiers français, MM. de la Varinière et Besnard, maîtres des plus distingués, et qui firent à Versailles, de compagnie avec Morel et Torré, le feu d'artifice du mariage de Louis XVI. Petronio avait été chargé à cette occasion de celui de Paris, resté célèbre par la catastrophe dont la magnificence du bouquet fut la cause, la place Louis XV étant encore en construction, et le public, en se retirant, se précipita dans les fossés, où des victimes furent étouffées. On retrouve encore les trois frères Ruggieri dans les premières années du Consulat, où ils font un fort beau Feu lors de la fête de la Paix, en 1801; mais à partir de ce moment ils se retirent tout à fait, laissant la place à Michel Ruggieri, fils de Petronio, qui concourut à toutes les magnificences de l'Empire. Puis vint Aubin, élève de Michel, et qui fut chargé de presque tous les artifices du règne de Louis-Philippe... »

Ainsi, la faveur de Paris accueillait ce nom de Ruggieri dès le premier jour, sur le simple vu d'un Feu de théâtre. Du hasard heureux d'un voyage se décida donc la naturalisation de cette famille pyrotechnique, devenue bonne française dès le lendemain, à force de tirer en l'air toutes les joies de la maison de France. Le genre de ce début improvisé n'avait pas dû nuire d'ailleurs au succès de surprise de cette entrée en scène, car les « spectacles pyrriques », comme dit Frézier, le coquet auteur du *Traité des artifices du théâtre*, étaient à peine pratiqués avant eux; aussi fut-ce le piquant de la nouveauté. On donna depuis eux ce nom de « spectacles pyrriques » aux canevas et divertissements mêlés de scènes de Feux d'artifices, manières d'intermèdes plus ou moins liés au sens de la pièce. D'ordinaire même, la comédie était un simple prétexte à *Feu*, et son titre tout le premier en disait assez la seule intrigue intéressante. Ainsi, les artifices de théâtre des Ruggieri s'intitulaient le *Feu d'artifice*, le *Combat magique*, le *Berceau*, la *Pyramide*, le *Guilloché*, le *Palais des Fées*, les *Jardins de Flore*, les *Forges de Vulcain*, la *Rosette*, la *Terrasse*, le *Parterre*, tantôt de la mise en scène ou de la forme décorative du Feu, tantôt, comme pour le *Guilloché*, la *Rosette*, du nom même de nouvelles figures pyrotechniques produites au public au sortir du cerveau de l'artiste. Plus d'un artificier de Paris essaya d'a-

voir sa part de l'engouement de ces spectacles de Feu, et l'on rencontre à une page du *Mercure* « un peintre artificier et danseur », M. du Berceau, assez jaloux pour risquer sur ce même théâtre Italien un *Arc-en-ciel* de sa façon, mais il ne paraît pas s'y être repris deux fois. La curiosité de Louis XV avait tout de suite ouvert aux Ruggieri les théâtres de la Cour, à Versailles et Fontainebleau, avec ordre d'y multiplier leurs actes pyrriques. La grande ingéniosité attirante des trois frères dans ces petits Feux à ciel ouvert fut de trouver des ressorts mécaniques et de parvenir à des calculs certains en vue d'étonner en amusant. Ils furent, en effet, les premiers à introduire la physique et la chimie, à dose savante, dans les préparations de métier, et à produire des flammes de théâtre. Mais, sur le désir du roi, MM. de la Ville leur offrirent, aux fêtes de 1739, une bien autrement belle scène à incendier. Elle est devenue classique à force d'avoir été partout reproduite, la fameuse gravure de Blondel toute illuminée des artifices des Ruggieri, et où, du Pont-Royal au Pont-Neuf, la rivière se change en un vrai lac de feu sous l'éclat des trompes, des serpenteaux, des nappes, des cascades, avec pour fond de tableau la Girande, géant d'environ six mille fusées volantes ! Deux ans plus tard, en 1741, puis en 1744, autres artifices tirés avec une richesse toute pareille au même point de la Seine. Il y eut alors parmi les artificiers officiels de Versailles, les Garnier, les Alexandre, Deslandes, Ségum, Lefebvre, Dodemant, Tortia, Morel, une émotion d'envie assez excusable, d'ailleurs, car tous se sentaient menacés des Ruggieri. Ce fut, en effet, le premier acte de Louis XV, au sortir de ces grands Feux de Paris, d'attacher les trois frères à l'intendance de ses Menus-Plaisirs. On les appelle même sur les comptes « messieurs les Italiens », comme pour marquer la haute faveur du roi et aussi, peut-être, l'importance seigneuriale de leurs mémoires. Torré fut le seul d'entre les autres pyrotechniciens à ne pas trop souffrir de cette mainmise de famille, et il lui était permis, en 1770, d'avoir sa pleine nuit de renom, avec la célèbre Girandole finale. Les voilà donc brevetés du roi et de la ville et se partageant à eux trois les Impromptus de naissances, les Entrées de Marie-Antoinette dans Paris, les feux de la Saint-Louis, les anniversaires, les Inaugurations de statues comme celle de la place Louis XV, les Mariages du comte de Provence et du comte d'Artois. Toutefois, ces grandes occasions de fêtes forcément espacées ne suffirent pas à

l'activité des Ruggieri, et ils demandèrent le privilège d'un Wauxhall. Louis XV fit plus d'honneur au placet, car il leur donna en toute propriété le vaste terrain des Porcherons, rue Saint-Lazare. C'était mettre la famille en passe de fortune. Sur cette colline bien à eux et devenue vite par leurs soins la première guinguette à la mode, se joua pendant plus de soixante ans le répertoire complet de la science pyrrique. Cette entreprise, toujours à alimenter de combinaisons nouvelles, ne les empêcha pas néanmoins d'être partout au dehors. Aux Champs-Élysées, le Wauxhall du Cours et le Colysée ne voulaient pas d'autres pyrotechniciens, ni les réjouissances de villes ou de corporations d'autres allumeurs de Feux. Et, comme si la fourniture de tant de circonstances jointe au service des Porcherons laissait encore du loisir à la fièvre des trois frères, on les voyait établir à la foire Saint-Germain (mars 1769) un Wauxhall semblable à celui des boulevards de la porte Saint-Martin ouvert par Torré. Et tout cela, sans préjudice des progrès chaque jour accomplis et venus de l'émulation. Vers 1786, c'étaient les feux de Bengale prenant couleur sous les doigts de Petronio, puis les montgolfières garnies d'artifice, puis le palmier magique, et à mesure des découvertes de la chimie toutes les surprises pyrotechniques en usage aujourd'hui. Il fut donc facile à Michel Ruggieri, en succédant à Petronio son père et à ses oncles, de briller des meilleurs dons de sa famille aux Feux du Consulat et de l'Empire, comme aussi à son frère, Claude-Fortuné, le rédacteur des curieux *Éléments de Pyrotechnie* publiés en 1810, celui-là, l'artificier de Tivoli-Beaujon, du sacre de Charles X et des premières années de Louis-Philippe.

Il y a, parmi l'œuvre des Ruggieri, une part d'art décoratif bien sensible dès leur début, non pas seulement cette vague apparence agréable nécessaire au gros succès de tout métier parlant aux yeux, mais une vraie recherche de formes. Pour leur esprit d'invention inquiet du mieux, la beauté du « dessin » est de conséquence tout comme la précision et la rapidité des jets. Aussi les contemporains leur reconnaissaient-ils une « propreté » admirable ; or, on sait le sens de ce mot alors synonyme de coquetterie, de grâce, d'élégance et d'agrément. Avec l'abondance ingénieuse de leur nature légère et souple, il y aurait eu lieu de s'étonner, en effet, de leur indifférence pour la partie supérieure de l'artifice. Ils avaient, au contraire, la préoccupation du dessin

à chaque nouvel ouvrage et se la raisonnaient, tantôt en suivant pour leurs girandes et leurs figures les motifs des *Édifices du Feu* en vue de faire un tout ensemble, tantôt s'écartant un peu des idées de cette même base, mais ces fois-là encore pour y revenir et les compléter indirectement. Au reste, l'époque antérieure à la découverte des couleurs et des Bengales de Petronio avait forcé les Ruggieri à une grande variété de compositions comme garantie indispensable de succès, car, de fait, les nuances du feu étant inconnues, cette diversité occupait seule le regard. Assurément on ne voit pas les lignes ni les profils de leurs bouquets différer de manière absolue d'avec les règles ordinaires des artifices de Torré ou des autres ; mais aux détails d'ordonnances, à une certaine harmonie progressive, leurs Feux de famille se recommandent entre tous.

Notre Ruggieri contemporain, Désiré-François, fils de Fortuné, tint surtout à unir de plus en plus l'art et l'artifice. Sa vie fut même leur trait d'union continuel (1818-1885). Entré dès dix-huit ans à l'atelier de M. Ingres, — peut-être pour y désapprendre les couleurs trop vives! — François Ruggieri s'attaqua aux rudiments du dessin avec un zèle de peintre d'histoire, et il fallut la mort de son père, puis la succession d'artificier de la Ville de Paris à recueillir, pour rendre le jeune homme à son élément... entre ciel et terre. Mais le profit de cette première velléité d'ingrisme parut tout de suite, car si le nouveau pyrotechnicien faisait son deuil du dessin des figures, il montra dès son coup d'essai comment il entendait le dessin des lumières. Tous les Feux du second Empire, la plupart d'une magnificence unique, le *Baptistère* du baptême du prince impérial, la perspective du *Palais et de la cour du Louvre*, le *Château de Windsor*, le *Palais d'été de l'Empereur de la Chine*, sortirent de ses mains avec une magie d'effet incroyable. C'était un lettré, un bibliophile de haut goût, l'érudit le plus ouvert à tous les livres et manuscrits de fêtes. Par la science et l'originalité de ses dispositions d'artifices, il fut réellement le premier pyrotechnicien d'Europe, et laisse à ses deux fils Gaëtan et Paul tout l'héritage de traditions des siens accru de la somme d'expérience et de progrès de sa propre vie.

Henry de Chennevières.

PETITE REINE [1]

PREMIÈRE PARTIE *(suite)*.

I V

Encore toute pâle, d'une pâleur de blessée qui n'a plus de forces, qui a perdu son sang par quelque large entaille, si dolente avec ses beaux yeux meurtris dont le lent regard se noyait en un rêve, ses lèvres décolorées qu'agitait un vague frémissement, ses mèches blondes plaquées en désordre sur le front et sa figure qui s'était comme amincie, qui avait en même temps l'on ne savait quoi d'enfantin et de grave, Renée s'abandonnait dans le grand lit tiède, l'amoncellement des oreillers, au bonheur de ne plus souffrir, s'engourdissait lasse et brisée ainsi qu'après un douloureux chemin de croix.

... Les rideaux baissés laissaient à peine filtrer une lueur de veilleuse à travers la chambre. Les reflets du feu dansaient sur le tapis, et par la porte entr'ouverte passaient des chuchotements rapides de voix, des sourds froissements de linges, des rires aussitôt étouffés, et tout à coup, légère, insaisissable, étrange comme le cri d'une bête inconnue, la plainte vagissante du nouveau-né que la garde enroulait dans les langes...

Et inerte l'Accouchée ne pensait à rien, s'assoupissait dans une torpeur de tout son être, ne faisait pas un mouvement, et n'eussent été le souffle rythmique qui gonflait sa gorge, l'hallucinante

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin.

fixité de ses prunelles, on aurait cru que tout à l'heure elle s'était éteinte au milieu des incessantes souffrances qui convulsaient et tiraillaient son pauvre petit corps de gamine, que ses paupières élargies attendaient le geste pieux qui les fermera pour toujours...

... Elle était seule, mais si prostrée qu'elle ne s'apercevait pas de sa solitude, n'en éprouvait aucune peine, n'avait même pas eu conscience de cette fuite brusque de tous les siens, de son mari, des grands-parents qui entouraient l'enfant, cherchaient déjà des ressemblances parmi ses traits informes, questionnaient le docteur, oubliaient presque comme une épave inutile celle qui avait souffert et gémi, s'était débattue pendant des heures et des heures ainsi que sous des mains implacables de bourreau.

En une sorte d'hébétude bestiale, elle s'apaisait, lorsque de gros doigts rouges soulevèrent la portière de peluche, et la sœur, coiffée de sa cornette blanche, apparut, portant en ses bras la petite, dont la tête, grosse comme un poing, s'arrondissait sous un bonnet pointu de vieux bruges. Elle avait les joues boursouflées et roses, et au menton, une fossette...

Mme de Pardeilhac les aperçut, et son visage se transfigura aussitôt, s'alluma d'une clarté de joie. Elle sourit, murmura de câlines paroles. Elle leur tendait ses mains blanches que bleuissaient les veines. Et tandis que la sœur allongeait sur l'oreiller tout près, tout près de Renée, cette chose frêle, ce paquet de dentelles et de chair rose, celle-ci s'écria d'une voix inquiète :

— Prenez bien garde de lui faire du mal !

... Alors, émue jusqu'au fond du cœur, secouée par le même sentiment mystérieux qui l'avait fait défaillir, le soir où, le corset délacé, elle avait senti onduler en elle ce frisson de vie, ce choc brusque d'un être qui heurtait son être, qui palpitait sous sa chair comme une graine qui se dilate, qui germe dans le sol, la comtesse se recueillit, se pelotonna contre son enfant, l'imprégna de sa chaleur, le couva de ses yeux remplis d'une folle tendresse, fut heureuse — comme elle ne l'avait jamais été — de vivre, et d'un accent de prière, à la fois doux et impérieux, comme lorsqu'on veut être obéie et ne pas froisser ceux qui ne méritent pas que l'on soit ingrat pour eux, dit lentement :

— Voulez-vous nous laisser seules un petit peu et défendre ma porte à tout le monde...

... La sœur s'éloigna docilement, et elles restèrent l'une à côté

de l'autre dans ce repos délicieux, ce silence que coupaient deci delà des hoquets d'orgues de Barbarie, les cris de la rue et la chanson des bûches humides qui se consument sur les chenets, — ce gazouillis incertain qui fait songer à des trilles de mésanges, à des rumeurs de feuilles au fond des bois...

Elle la contemplait, la touchait presque timidement avec des regards émerveillés comme une gamine à laquelle on a apporté pour ses étrennes une grande et belle poupée, presque de sa taille. Elle l'admirait, se penchait pour l'embrasser, était tout étonnée d'appuyer ses lèvres aimantes sur cette peau qui tressaillait, qui vivait, qui fleurait une étrange odeur. C'était une allégresse extasiée qui se répandait dans son cerveau, dans son âme, dans son cœur, quelque chose de surhumain, d'inconnu, qu'accroît chaque minute, chaque baiser. Elle sentait qu'elle était prise à jamais, qu'elle appartiendrait maintenant à ce petit être, aurait peut-être pour lui à souffrir, à se sacrifier, à s'annihiler, et lui devait désormais le meilleur de son cœur.

... Et sa figure avait une expression sérieuse et très tendre, s'assombrissait de mélancolie, comme lorsqu'on n'ose pas songer au lendemain...

... Serait-ce le commencement du bonheur absolu ? ou le prélude de tristesses, de désenchantements nouveaux ? Aurait-elle à présent le courage de lutter, d'aimer quand même son mari, de surmonter ses rancœurs, ses dégoûts, pour le retenir, le préserver des tentations ?

... Elle avait entouré sa petite fille de ses bras, comptait les faibles battements de ce cœur gros au plus comme celui d'un oiseau. Et brusquement ses grands yeux alanguis s'obscurcirent et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Larmes d'extrême angoisse, qui l'eût deviné, qui sonderait ce lac changeant, si vite troublé, si vite calme, qu'est un cerveau de femme ?

. . . . . .

... Le sevrage de Suzette fut très difficile.

L'enfant ne parvenait pas à s'accoutumer au départ de sa nourrice. Sans trêve, elle rappelait celle qui n'était plus là, balbutiait d'une voix grêle, entrecoupée de sanglots, les deux incertaines syllabes du nom qu'elle lui avait donné en ses premiers gazouillis et dont la vibration câline devenait aussi obsédante qu'une plainte de malade.

Même dans son sommeil, elle en rêvait, et ses petites mains s'agitaient sur les draps, sa bouche se gonflait comme pour prendre le sein. Dès que s'ouvrait une porte, que des pas bruissaient dans l'antichambre, elle tressaillait, inquiète, la figure attentive, écarquillait les yeux, semblait guetter avidement le retour de quelqu'un, et ces déceptions continuelles la rendaient plus farouche, l'épuisaient comme une fièvre mauvaise.

Elle ne s'apaisait pas. Rien ne pouvait la distraire et l'assagir, ni les jouets, ni les caresses, ni les chansons. Elle repoussait Mme de Pardeilhac comme une étrangère qu'elle aurait vue pour la première fois. Et la nuit, durant des heures et des heures, elle geignait, assoiffée de lait, les prunelles fixées sur le lit qui s'allongeait à côté de son berceau et où elle n'apercevait plus la face rougeaude de la nourrice.

... Renée essaya alors de lui donner le change.

... Un jour, tandis que l'enfant dormait, elle se noua un tablier à la taille et enferma ses cheveux blonds dans un bonnet à coques dont flottaient les longues brides. Et quand, en s'éveillant, Suzette revit le costume auquel elle était habituée et au-dessus de son oreiller le visage maternel qui la couvait d'un regard si tendre, qui se penchait vers elle, la caressait de son haleine, elle parut d'abord surprise, puis, presque joyeuse, elle se décida enfin à sourire.

... Il ne flottait dans la chambre assoupie qu'une vague lumière où dansaient des bandes frissonnantes d'atomes.

... Mme de Pardeilhac, presque peureusement, prit sa fille dans ses bras, commença à lui parler d'un ton traînant, lui dit des phrases sans suite qui n'avaient pas de sens, mais qui étaient très douces. Elle la cajolait, l'embrassait dans le cou et dans les fossettes des joues. L'enfant ne s'irritait pas, continuait à sourire, à regarder d'un air pensif les nœuds de ruban qui encadraient, comme des ailes de papillon, le délicat profil de la jeune femme. Deci delà elle prononçait le nom de la nourrice et, plus souvent encore, répétait avec une sorte d'insistance : « Maman, maman. » Et, pelotonnée parmi ses langes, s'apprivoisant, elle avait enfoncé ses petites mains comme en un manchon dans le corsage de sa mère, ne bougeait plus, les doigts rivés à la gorge blanche et rose, le corps envahi de bien-être.

Faible, anémiée par les crises anciennes, elle referma bientôt les paupières, et, pour l'endormir plus vite, Renée se mit à la ba-

lancer sur ses genoux, d'un mouvement rythmique, à fredonner de ces vieilles chansons paysannes qu'elle avait glanées jadis à Mareilhes, le long des routes et des rues de villages. Quelques mèches, ainsi que des floches de soie, débordaient du bonnet trop large, et, le torse incliné, le regard radieux, elle contemplait sa petite Suzette, se délectait de son sommeil paisible. Elle se sentait si heureuse, si loin de tout, dans un tel rêve, dans un repos si absolu du corps et de l'âme unis en le même recueillement, que sa jolie tête de Parisienne en était comme angélisée, qu'on aurait eu la tentation de s'agenouiller auprès d'elle, de lui adresser quelque fervente litanie, qu'on eût dit d'une toute jeune nonne à laquelle, comme dans les légendes dorées, les chérubins ont apporté l'Enfant-Dieu sur leurs ailes blanches.

M. de Pardeilhac entra dans la chambre au moment où Renée chantait d'une voix décroissante :

Les chemins devraient fleurir,
Devraient fleurir, devraient graner,
Lire lon la,
Tant belle mariée va venir,
Tant belle mariée va passer.

Et, étonné de surprendre sa femme en un pareil costume, ajustant son monocle, éclata de rire :

— Oh! charmante, tout à fait charmante... Vous êtes à peindre, ma chère!

La comtesse fronça les sourcils comme une dévote qu'on eût arrachée à l'extase des oraisons, le renvoya aussitôt d'un geste qui ordonnait et suppliait à la fois, n'interrompit pas sa lente mélopée. Et jusqu'au soir elle garda l'enfant dans ses bras, le promena endormi à travers la pièce qui s'assombrissait, n'osa pas le replacer dans le berceau, lui retirer les mains du corsage, où elles s'étaient blotties...

... Elle était mère entre toutes les mères...

Il y avait dans ses effusions pour la petite créature tombée dans son existence auparavant si vide, si désenchantée, quelque chose de reconnaissant, de paroxyste et d'ingénu. Elle aimait Suzette de tout l'amour qui peut jaillir d'une âme affamée de tendresses et longtemps aussi solitaire que les lacs noirs perdus au creux d'un ravin et où ne s'est jamais reflété un rayon de soleil, n'a frissonné une lueur d'étoile. Elle n'avait plus une mi-

nute de tristesse ni de spleen, de ces sourdes révoltes qui l'ameutaient contre la destinée, depuis que cette vie naissante l'absorbait, la transformait, en faisait comme une autre femme. Elle se guérissait. Elle oubliait les rudes secousses qui l'avaient tant endolorie.

Redevenue croyante et insoucieuse, elle se reprenait à espérer des jours tranquilles. Il lui semblait qu'elle ne pouvait plus rien souhaiter, que son bonheur dépassait les plus désirables, les plus grandes béatitudes.

... Ainsi que la plupart des femmes, elle avait pour la Vierge un culte mystique. Elle lui rendait des visites dans certaines églises comme à une amie, et lui apportait des fleurs. Et lorsque l'inconnu des lendemains épouvantait son âme inhabituée à ne pas souffrir, elle implorait ardemment Celle qui avait tant aimé son enfant, tant pleuré sur le calvaire, priait avec la certitude superstitieuse que ses vœux seraient exaucés. Suzette fut vouée au blanc et au bleu.

... Mme de Pardeilhac la vêtissait de dentelles, ne la trouvait jamais assez pomponnée. Elle allait au parc Monceaux pour l'admirer au milieu des nombreux babies qui emplissaient les allées d'un ramage de volière. Et si quelque passante, attirée par les belles joues roses de Suzette, son aspect rieur, les grands yeux qui baignaient de clarté sa toute petite tête, s'arrêtait, paraissait s'émerveiller, questionnait la gouvernante, s'exclamait : « O le bel enfant! » elle rougissait de plaisir sous la voilette, en ressentait autant d'orgueil que lorsqu'en entrant dans sa loge, à l'Opéra, elle se voyait regardée, surprenait ce vague frémissement de toute une salle qui salue la présence d'une jolie femme.

Les rares heures qu'elle ne passait pas avec sa fille lui paraissaient interminables. L'idée fixe qu'en son absence Suzette pouvait être malade, contrariée dans ses caprices, la tourmentait, lui donnait la fièvre. Elle aurait voulu s'évader de ce monde qui la retenait prisonnière, l'obligeait à se montrer, à mener une vie en dehors, factice, monotone, où plus rien n'était au diapason de ses goûts et de ses rêves, s'enfuir bien loin de Paris, se cloîtrer à la campagne, au bord de la mer, n'importe où, pourvu qu'elle y fût libre de ne penser, de n'appartenir qu'à Suzette, d'être tout à fait inconnue. Et elle regrettait plus amèrement sa chère maison de Mareilhes, le vieux domaine familial que le comte avait

vendu après la mort de Mme de Lavorède, la terrasse toujours inondée de soleil, les immenses pelouses où l'enfant se serait roulée, eût répondu par des rires clairs aux chansons des oiseaux...

... Bientôt ce ne fut plus la toute petite qu'on emmaillote en ses langes, qu'animent d'étranges instincts et dont les membres frêles n'ont aucune force, — l'ébauche d'être inachevée où seule une mère découvre les ressemblances qui lui sont chères. Elle avait dans le regard des flottements de sensations, des curiosités lentes, de la joie, de la peur et de l'ennui. Aussi haute qu'une grande poupée, elle commençait à se tenir sur ses jambes, à faire des gestes, à prononcer distinctement des mots. Ses cheveux frisaient, lui doraient le front de fines bouclettes, et Mme de Pardeilhac les nouait d'un ruban...

... Tout le jour, réfléchissant deci delà la mine sérieuse, comme si elle eût cherché à se rappeler une phrase, l'écho déjà entendu de quelque syllabe, et babillant d'une voix si fine qu'on aurait dit l'appel d'une alouette perdue en plein ciel, elle jasait. Renée essayait de lui répondre, de deviner à peu près ce qu'elle tentait d'exprimer par ces gammes de sons, ces lambeaux de syllabes, et l'une après l'autre, dans la « nursery » jonchée de jouets, elles avaient d'étranges conversations, si drôles lorsque Suzette s'entêtait à être comprise, l'enlevait brusquement, la serrait contre sa poitrine et la couvrait de baisers. Et l'enfant riait de la voir rire, battait des mains, tendait aux caresses ses joues potelées, toute sa mignonne figure égayée de fossettes, poussait de petits cris joyeux, puis, engourdie par les caresses, s'abandonnait, sommeillait, les paupières entre-closes et tout de suite ouvertes lorsque Renée faisait un mouvement ou desserrait l'étreinte de son bras...

... Elle marcha assez tard.

Peureuse, elle tanguait à pas hésitants entre les meubles, tombait sur les tapis, se relevait, et Mme de Pardeilhac la précédait en reculant, l'appelait, l'encourageait, l'attirait, lui offrait de loin ses mains comme un but. Enfin, enhardie, un matin, elle traversa toute la chambre, vint s'abattre dans les jupes de sa mère, le cœur battant d'émoi et comme effarée de l'audace qu'elle avait eue...

Ces progrès successifs de Suzette, ces faits quotidiens dont se compose une enfance, étaient autant d'événements pour la jeune

femme, la passionnaient, prenaient une importance anormale dans l'au-jour-le-jour de sa vie.

Elle s'intéressait à ses gazouillis.

Elle assistait avec une joie mêlée d'émotion à l'éveil mystérieux de cette intelligence encore tâtonnante et engourdie. Et il lui semblait à chaque instant se revoir dans son enfant comme en une glace magique où s'est figée l'image jadis reflétée. Elle se retrouvait telle qu'elle avait été toute petite, aimante, câline, un peu sauvage et s'amusant de la moindre chose.

Elles jouaient ensemble, et Mme de Pardeilhac ne savait qu'inventer, que découvrir pour que Suzette fût plus heureuse, l'embrassât plus éperdument.

Elle lui habillait ses poupées. L'enfant en préférait une à toutes les autres, une Pérette de carton, aux joues enluminées de rouge, aux yeux bleus, que la nourrice lui avait envoyée de son village. Informe, décolorée, morceau cabossé que retenaient des chiffons de soie et des épingles, on l'eût jetée à la rue, et elle était cependant, après Renée, la plus chère affection de la petite, la chose partout traînée, le jouet qu'on pose à table à côté de la chaise haute, qu'on étend sur l'oreiller du berceau, avec lequel on s'entretient, on joue de véritables comédies...

De mois en mois, Suzette devenait plus jolie.

Elle avait de grands cheveux bouclés, légers et doux, des fossettes au menton et aux coins des lèvres, une bouche qui ressemblait à une cerise mûre et le regard chercheur, affectueux, les prunelles sombres, comme teintées de moirures d'or, qui étaient une des séductions de Mme de Pardeilhac.

On la regardait dans les rues. On retournait la tête comme au passage d'une femme quand elle descendait l'avenue du Bois en victoria à côté de sa gouvernante, la tête encadrée d'un chapeau aux larges bords et les mollets nus étalés sur les coussins...

Le jour où la comtesse recevait, on asseyait Suzette dans le salon, au fond d'une grande corbeille à ouvrage. Sa poupée entre les bras, des écheveaux de laine épars, l'enserrant de couleurs disparates, elle écoutait attentivement les conversations, suivait des yeux les gestes de sa mère, grignotait à lentes bouchées gourmandes un biscuit, et gardait sa pose paresseuse de chatte en boule et qui dévide son rouet. Et, entre les visites qui se suivaient, dans les intervalles où un instant elle était seule avec sa Suzette, Mme de Pardeilhac s'agenouillait vite à côté de la cor-

beille, enlevait l'enfant de ses deux mains, musait, bavardait, la faisait rire aux éclats, semblait une pensionnaire espiègle qui aguiche un oiseau dans sa cage et veut le forcer à chanter...

... Prise tout entière, elle se détachait chaque jour davantage de son mari. Il ne comptait plus dans son existence, vouée à cette unique et absolue tendresse, que comme un parent éloigné dont le plus souvent la présence, les assiduités sont importunes. Elle ne songeait pas à ce qu'il pouvait faire. Elle n'éprouvait aucune jalousie et ne tentait aucun rapprochement nouveau pour le maîtriser...

La reconnaissance même, le sentiment instinctif qui, dans la prostration de l'accouchement, — le besoin qu'elle avait eu alors d'être protégée, d'être gardée, — s'était infiltré dans tout son être, cet éveil d'affection si apaisante au lendemain des épreuves endurées, qui l'avait rejetée avec des larmes de joie aux lèvres de M. de Pardeilhac, — sincère, pardonnant le passé, voulant croire et bien aimer l'homme auquel elle devait le bonheur d'avoir un enfant, — se mouraient, lentement étouffés par ce flux débordant d'amour maternel.

Qu'était-il, après tout, dans la naissance de Suzette? Les minutes d'étreintes bestiales où, peut-être avec la nostalgie de ses maîtresses, il avait été le mâle qui féconde valaient-elles tant de gratitude, tant de clémence? Avait-il traîné durant des semaines et des semaines un ventre déformé, renoncé aux coquetteries et aux plaisirs? Avait-il hurlé sur un lit de douleur, les flancs déchirés, la gorge haletante, les tempes mouillées d'une sueur d'agonie?

Elle n'appartenait plus qu'à sa fille. Elle n'aimait qu'elle au monde. Elle n'était que mère. Et elle n'osait pas s'avouer que si Mme de Lavorède avait vécu elle aurait été jalouse de ses gâteries d'aïeule qui attirent et charment les petits, elle eût refusé de lui confier Suzette, elle aurait eu peur que l'enfant l'aimât trop tendrement, s'y attachât, lui dérobât un peu de tendresse...

Quelquefois, cette possession de tout son être l'effrayait. Il lui semblait qu'ainsi elle tentait trop la destinée, qu'elle appelait le malheur sur la tête blonde de sa chère Suzette, et, très superstitieuse, en demandait pardon à Dieu dans de longues prières émues, répétait, le cœur oppressé d'angoisse :

« Vous savez bien, mon Dieu, comme j'ai été malheureuse et que je n'ai qu'elle pour m'aider à vivre, que je ne peux aimer

que mon enfant. Dites, soyez bon, préservez-la, préservez-moi des maladies et des tristesses, laissez-nous être heureuses ensemble, longtemps, longtemps, et si quelqu'un doit souffrir, que ce ne soit pas elle, mais votre humble et soumise servante! »

Le berceau de Suzette barrait au comte de Pardeilhac le lit de sa femme. Il en prit aussitôt son parti et retourna à la fête d'un pas tranquille.

La gamine ignorante, curieuse, fantasque, dont l'amour le flattait et l'amusait comme un dressage de pur sang, avait pu, durant quelques mois, fouetter l'atonie de sa nature veule, y réveiller une apparence d'honnêteté, de jeunesse, d'amour, l'arracher aux jouissances moutonnières dont il s'idiotisait. La mère, qui le reléguait au second plan, qui ne se passionnait plus que pour sa fille, qui ne semblait pas comprendre, ne pas se rappeler qu'elle était encore femme, s'isolait, se refusait aux complaisances anciennes, le mit en fuite, le rejeta à corps perdu dans la tourbe.

On aurait dit d'un voyageur qui longtemps s'est acharné à fouiller les arcanes du désert, d'un de ces déveinards qui disparaissent brusquement de la scène parisienne, s'en vont tromper leur spleen en d'aventureuses odyssées, marchent avec les caravanes, jouent le tout pour le tout, endurent la faim et la soif et, revenus, ont des folies de matelots débarqués, se grisent des moindres baisers, ne savent plus ce qu'ils font...

Il taillait à banque ouverte aussi bien au club que dans les alcôves. Et tout ce qui n'était pas une sensation lui paraissait inutile et dérisoire. Le rayonnement doré d'une nuque, les rondeurs d'un corsage, les dentelles d'une jupe, les relents des dessous, le filage d'un huit, la mousse pétillante du champagne qui pique les lèvres comme une pincée de poivre, bornaient ses désirs, l'emportaient en des paradis artificiels dont il ne s'échappait pas. Il ne vivait que pendant la nuit.

Mme de Pardeilhac dédaignait de le remarquer, lui dit seulement une fois d'un ton impérieux :

— Je vous prierais de faire moins de bruit quand vous rentrez le matin... Cela réveille Suzette...

... Quand il fut las de rôder, rassasié de passades banales, le comte s'abattit comme un cheval fourbu aux genoux de son ancienne maîtresse. Bien que pour se délivrer du joug, briser une liaison qui le gênait dans ses desseins nouveaux, — ce retour de

lune de miel où son cœur s'était presque donné, — il l'eût jadis exécutée avec une brutalité froide de maître, la ballerine, sans se décourager, en son fatalisme d'Italienne, avait attendu patiemment l'heure où il reviendrait, la supplierait d'oublier leur rupture. Ils se comprenaient. Ils semblaient avoir été triturés dans un moule pareil. Tous les deux étaient aussi dépravés, aussi inutiles, et l'on aurait cru qu'ils avaient le même âge, tant leurs goûts, leurs vices se ressemblaient, tant ils se copiaient mutuellement, tant ils se reflétaient l'un dans l'autre comme en des miroirs jumeaux...

... M. de Pardeilhac redevint son amant, sans secousses, sans effusions, avec une torpeur résignée. Il se soumit aux conditions humiliantes qu'elle lui imposa, n'eut pas un sursaut de révolte, reprit le collier qui lui marquait la chair de traces profondes, recommença à supporter ses caprices, ses foucades de drôlesse, à obéir comme un caniche qui guette un morceau de sucre et qui craint la cravache...

... Chaque soir, devant la sortie des artistes, il dormassait au fond de son coupé, attendait sans se plaindre la fin de la représentation et ne maugréait pas lorsque Marietta, un sourire insolent aux lèvres, lui criait quelque grossière plaisanterie de trottoir et fuyait au bras d'un mime qui était son amant de cœur.

Et cet homme qui avait de la race, qui n'eût pas reculé dans une rixe ou un duel, tremblait, était un petit garçon auprès de la lourde et robuste Transtéverine dont les seins et les hanches, le masque placide de Cérès, la voix éraillée, par une maladive aberration, l'ensorcelaient et le brûlaient de convoitises.

Il se pliait à ses volontés.

Il n'osait pas s'évader de sa geôle, s'encanaillait au milieu de toute une bohème de cabots, de parasites et de danseuses qui entouraient Marietta d'une cour bouffonne, lui empruntaient de l'argent et mettaient son hôtel à sac ainsi qu'une ville conquise par une horde de reîtres. Il se rendait ridicule, affectait d'ignorer qu'elle le trompait, transformait son lit en auberge publique.

Les dettes s'accumulaient. Il ne vivait plus que d'emprunts, perdait au jeu, aux courses, à la Bourse avec une mauvaise chance invariable et exaspérante.

Et ne pouvant enrayer, s'emportant contre ceux qui lui prêchaient la raison, tentaient de l'arrêter dans cette course vers le gouffre, répondant : « Que voulez-vous, je ne peux pas plus me

passer de Marietta que de cigares! » réduit aux derniers expédients pour couvrir et cacher sa ruine, traqué par les créanciers qui flairaient un désastre prochain et se lassaient de remporter leurs notes, d'être ajournés aux calendes par des promesses polies, le comte entrevoyait avec une terreur croissante le jour où la danseuse lui barrerait sa porte, où même les valets du club lui refuseraient un louis, où son nom serait affiché au tableau déshonorant des décavés qui ont manqué à leurs engagements.

... Et pour Suzette, dont l'avenir l'épeurait, Mme de Pardeilhac mit sa fortune à l'abri des désastres, obtint un jugement du tribunal qui la séparait de biens de son mari.

Le comte ne lui pardonna pas cette exécution rigoureuse. Il quitta l'hôtel en faisant battre les portes et marmonnant d'un accent rageur :

— Oh! mais non, ce que je ne remettrai plus les pieds ici, ce que j'en ai plein le dos, des femmes honnêtes!

René Maizeroy.

(A suivre.)

MAHÉ DES INDES [1]

I

Vendredi 1er janvier.

Un petit pays tranquille, sous une voûte de palmes.

La voûte est ininterrompue, jetée en velum sans fin au-dessus des gens et des choses. Les palmes géantes laissent à peine des trouées sur le ciel, par où des rayons descendent ; elles s'enchevêtrent et se froissent, les unes déployées comme d'admirables plumes d'amazone, les autres arrangées en bouquets frisés comme des panaches, — ou bien penchées, retombantes. Et cette voûte se tient très haut en l'air, supportée légèrement par de longues tiges frêles qui ont des flexibilités de roseau ; on circule dessous, dans une ombre qui est éternelle, dans une transparente nuit verte.

— Le soir, vers cinq heures, je débarque là sur du sable, à l'embouchure d'une mince rivière qui fait comme une coupée, comme une baie sinueuse dans l'épaisseur de ces arbres. Je reviens de loin, — de l'extrême Asie, — ayant presque oublié ce charme, cette splendeur de l'Inde ; alors c'est un enchantement de retrouver tout cela, qui est unique et incomparable. Le soleil, déjà bas, illumine en couleur toute cette rivière par laquelle j'arrive ; les palmes qu'il touche sont dorées, dorées étonnamment, et l'air est comme rempli d'or en poussière. Sur les berges des deux rives, aux pieds de ces palmiers qui font d'immenses rideaux verts, des groupes d'Indiens regardent mon canot accoster ; ils sont posés superbement comme des dieux, drapés dans des voiles blancs, rouges ou orangés ; eux, et leurs arbres, et leur pays, et leur ciel, tout semble baigné dans une lumière d'apothéose.

(1) Extrait de *Propos d'Exil*. — Calmann Lévy éditeur.

Une maison à véranda, bien blanche, avec des contrevents verts, est là campée au bord de l'eau sur un rocher qui fait promontoire, — maison assez belle, très ancienne, datant de la *Compagnie des Indes :* c'est le *Gouvernement* de cette colonie ombreuse.

Quelques pas sur le sable, et j'entre dans un jardin bas dépendant de cette résidence, au-dessus duquel, comme partout, la voûte de verdure est tendue. Sous cette ombre délicieuse, on dirait le jardinet d'une fée : fleurs inconnues, feuillages aussi éclatants que des fleurs, violets, rouges, mouchetés de blanc et de jaune, comme peints à plaisir. Les petites allées droites à la mode d'autrefois, les banquettes de pierre verdies par la mousse, ont un air vieillot, abandonné, — comme dans ces domaines de campagne dont les maîtres sont morts et où l'on ne va plus.

Le jardin franchi, le portail refermé, voici devant moi quelque chose comme une rue, qui fait péniblement sa percée dans les palmes ; on croirait voir un de nos villages du midi de la France, très vieux et un peu désert, qu'on aurait transplanté là et qui y serait écrasé par la puissante sève tropicale. Les palmiers superbes mettent tout dans l'ombre ; mais ils sont encore invraisemblablement dorés à leur cime par le soleil couchant ; — et comme elles sont basses, les maisonnettes, auprès de leurs tiges élancées !... Il y a une petite mairie avec le drapeau tricolore, les cipayes bronzés, en veste rouge, montant la garde à la porte ; il y a un petit hôtel drôle, pour je ne sais quels voyageurs ; une petite maison d'école, de petites boutiques où des Indiens vendent des bananes et des épices. Après, il n'y a plus rien ; cela est prolongé par des avenues d'arbres, cela se perd dans des profondeurs vertes. La terre est rouge comme de la sanguine, faisant paraître plus éclatante et surnaturelle la couleur des feuillages. En haut, les échappées de ciel, aperçues çà et là dans les intervalles des palmes, sont étincelantes de lumière, paraissent d'une extrême profondeur. Et entre ces arbres flexibles, qui balancent au-dessus des grands chemins leurs grands bouquets de plumes, des nuées de gerfauts passent et repassent en jetant des cris rauques. Une vie exubérante et magnifique est dans la nature, dans les bêtes et les plantes ; mais la petite ville enfouie là-dessous semble morte.

Les gens qu'on rencontre dans ces chemins d'ombre sont tous beaux, calmes, nobles, avec de grands yeux de velours, — de ces

yeux de l'Inde au mystérieux charme noir. Le torse à demi nu, ils sont drapés à l'antique dans leurs mousselines blanches ou rouges. Les femmes, aux allures de déesse, montrant d'admirables gorges fauves qui semblent des copies en bronze, presque exagérées, des marbres grecs. Les hommes, la poitrine bombée et la taille mince comme elles ; seulement les épaules plus larges ; la barbe d'un noir bleu, frisée à l'antique. Il disent bonjour en français, comme les paysans de chez nous, ayant l'air fiers d'être restés des nôtres ; on voit qu'ils ont envie de s'arrêter et de causer ; ceux qui savent un peu notre langue sourient et engagent la conversation — sur la guerre, sur les affaires de Chine, disant : *nos matelots, nos soldats*... C'est inattendu et étrange. Oui, on est bien en France ici. — Alors je me rappelle, une fois, au tribunal de Saïgon, un de ces Indiens accusé de je ne sais quel méfait, répondant à un magistrat corse qui le traitait de sauvage : « Nous étions Français deux cents ans avant vous... »

On rencontre aussi des espèces de chars couverts, chacun traîné par deux bœufs blancs à bosse de chameau, à longue figure atone et bizarre. Ce sont les seuls attelages de cette région ; ils mènent à Tellichery ou à Cannanore, les villes de l'Inde anglaise les plus voisines.

Il y a une quantité de larges routes qui se croisent, sous le couvert des palmes, comme feraient les rues d'une ville. Presque toutes sont encaissées dans la terre, — d'autant plus humides et ombreuses ; les deux talus qui les bordent, tapissés d'exquises fougères, d'exquises mousses. Dans la futaie touffue, on retrouve les vestiges des murailles qui entouraient la ville de Mahé, du temps où elle était grande ; les ruines de ses portes dans le style Louis XIV, les ruines de ses ponts-levis. En effet tout est vieux dans cette colonie aujourd'hui presque déserte ; elle a un passé, comme nos villes d'Occident, et ces souvenirs du grand siècle, qui dorment sous de magnifiques suaires de verdure, lui donnent une mélancolie à part.

Les passants sont de différentes castes et de différentes couleurs ; les uns bistrés seulement, le blanc de leurs grands yeux teinté de bleuâtre ; d'autres presque noirs, l'air sauvage, mais beaux, eux aussi, de l'incomparable beauté indienne. En voici même quelques-uns (des notables du pays sans doute) qui portent le costume européen et qui ralentissent leur marche quand nous nous croisons, comme des enfants pour se faire regarder. Cela

leur va bien mal et c'est dommage ; les femmes surtout, avec leurs toilettes, seraient très ridicules, sans ces regards qu'elles ont, qui arrêtent toute envie de sourire et que l'on cueille au passage comme de mystérieuses fleurs de ténèbres.

Sous bois, éparses au hasard, sont les cases indigènes, entourées de bananiers, de lantanas fleuris, d'hibiscus rouges, de toute une végétation qui fait un jardin enchanté, à l'ombre, au-dessous de l'éternelle voûte des palmes vertes. Maisonnettes dont les murs sont blancs, les fenêtres sans vitres, grillées de larges barreaux ; au dedans, on y voit à peine, à cause de l'épaisseur des feuillages ; c'est nu et presque vide. Mais il y a toujours, sur une table, un encrier de nacre et des papiers ; — là s'écrivent, comme choses banales et courantes, ces vieux mots de l'Inde qui remontent aux commencements du monde et que nos savants étudient pour y chercher les origines de nos langues d'Occident.

... Le jour s'en va, la lumière baisse à vue d'œil. Encore un peu d'or, qui traîne çà et là sur les cimes des palmiers, et puis ces derniers reflets s'éteignent ; la « nuit verte » s'assombrit partout et une sorte de tristesse arrive dans ces avenues d'arbres qui se font plus solitaires. Près de moi passe une fille aux joues légèrement bronzées, vêtue d'une robe bleue européenne. Avec sa toilette démodée, sa taille svelte et ses cheveux en boucles noires, elle me donne l'impression d'une de ces jeunes créoles des romans d'autrefois — quelque « Virginie » ou quelque « Cora », — et je la suis des yeux avec un intérêt mélancolique. Ce n'était sans doute qu'une très pauvre fille indienne, car elle entre sous bois, se glisse comme chez elle dans une cabane enfouie parmi les branches, et disparaît là, dans le silence et l'obscurité de ce gîte isolé...

Ensuite c'est un homme qui me croise, en me frôlant presque, avec la légèreté silencieuse d'un fauve, dans le chemin de moins en moins éclairé. Il est d'une autre caste, celui-ci, d'une autre race plus primitive : presque nu, avec des couteaux dans sa ceinture, la peau très foncée, la poitrine couverte d'une fourrure aussi drue que le poil d'un ours. Il s'arrête à un palmier immense, plus long et plus droit qu'un mât de navire, et se met à y monter des pieds et des mains, très vite, comme ayant quelque affaire pressée à terminer là-haut avant la nuit. — Bien étrangement

près du singe, celui-ci !... Je le perds de vue dans la voûte des palmes, qui est déjà toute noire...

Au dernier crépuscule, quand je reviens à la rivière pour me rembarquer dans mon canot, des enfants à longs cheveux, la taille prise dans des pagnes très serrés, m'entourent pour me vendre des éventails de vétiver, des oranges, des bouquets que je ne vois plus très bien — mais qui sentent la tubéreuse et autre chose de capiteux et d'exquis.

En quelques coups d'aviron, nous avons franchi la barre de ce fleuve en miniature. Alors la mer s'étend devant nous comme une solitude de nacre verte — d'une nacre à reflets très changeants et qui serait lumineuse par elle-même.

Les bouquets que ces petits m'ont vendus sentent plus fort dans l'obscurité, à mesure que la terre s'éloigne avec ses autres exhalaisons troublantes ; nous devons laisser derrière nous sur l'eau, en traînée suave, cette odeur de tubéreuse.

L'horizon, rouge à la base, puis violet, puis vert, puis couleur d'acier, couleur de paon, est nuancé par bandes comme un arc-en-ciel. Les étoiles brillent tellement qu'on les dirait ce soir rapprochées de la terre, et, du point où s'est couché le soleil, partent encore de grandes gerbes de rayons, très nets, très accusés, qui traversent toute la voûte immense, comme des zodiaques roses tracés dans une sphère bleu sombre. Voici qu'il fait nuit, et cependant c'est partout comme une illumination magique, comme une fête de lumière.

II

Samedi 2 janvier.

Mahé n'a pas de rade, et, à cause des bas-fonds, nous avons dû, hier, en arrivant, nous arrêter et mouiller à trois milles au large ; nous sommes là en pleine mer, en pleine eau bleue, non point dans l'Inde, mais seulement dans le voisinage de l'Inde ; nous apercevons, comme choses presque lointaines, la ligne de ses forêts et les découpures irisées de ses grandes montagnes.

Temps calme aujourd'hui, très faible brise qui gonfle à peine les voiles des canots. Ayant quitté le bord à midi à la rage du soleil, je ne mets pied à terre qu'à deux heures.

Deux heures, c'est encore l'accablement du milieu du jour, et la petite ville dort sous son écrasante verdure; mais l'ombre est si épaisse qu'on a presque une impression de fraîcheur à l'abri de ces palmiers.

Sur la route de Cannanore, que j'ai prise au hasard, suivi de deux Indiens causeurs, j'entends tout à coup partir d'un jardin une étonnante musique. — Ce sont des noces, paraît-il, qui se célèbrent là avec beaucoup de cérémonial; il y a une troupe de danseurs gagés, venus de Cannanore, qui vont exécuter des danses d'ensemble; et je puis entrer, m'assure-t-on, je serai le bienvenu, car les mariés sont des *Français comme moi*, ainsi que toute leur famille, bien que leur maison se trouve située en dehors de notre colonie, sur la terre anglaise.

Ce jardin est recouvert de voiles blancs, attachés aux tiges des grands palmiers par des guirlandes de feuillage. La maison paraît au fond, et, en côté, sur une estrade, sont assis des hommes qui ont des colliers d'or et des vêtements de mousseline. Ce sont les invités de la fête, des gens quelconques, habitant les cases d'alentour; cependant, on dirait une assemblée de dieux, tant leurs figures sont belles et reposées, leurs attitudes nobles, leurs yeux grands et profonds. Ils portent une draperie légère, nouée sur une de leurs épaules et laissant nus leurs bras, avec une moitié de leur torse admirable. Sur eux tombe, à travers la tente, à travers la voûte plus haute des palmes, ce reflet d'or, cette éternelle clarté d'apothéose qui est la lumière de tous les jours dans l'Inde. Ils me font asseoir à une place d'honneur — et j'ai honte, moi, auprès de ces gens-là, de ma veste étriquée à un rang de boutons, de mon chapeau large, de l'aspect que j'ai conscience d'avoir... Dans la maison se tiennent les femmes, à demi voilées, à demi cachées, nous regardant par les fenêtres. Il fait une chaleur irrespirable au milieu de cette foule; il semble que cette lumière d'or, qui est répandue partout et qui est si belle, soit une incandescence de l'air. Des parfums musqués sortent du sol, des plantes, des arbres, des Indiens qui m'entourent.

Cela commence par une danse d'enfants, très lente, sur un rythme triste marqué par des cymbales. Une trentaine de petits danseurs, qui s'étaient rangés en cercle, s'ébranlent doucement

— et tournent — le regard éteint, comme en sommeil. Ils portent à la main gauche un bouclier, à la main droite un glaive large et court. Garçons ou filles?... Au premier abord on ne sait pas. Mais ils sont jolis tous, avec leurs grands yeux frangés de cils noirs. Les cheveux bouclés, attachés aux tempes par une bandelette à l'antique, puis retombant épars sur les épaules, jusqu'à la ceinture. La poitrine grasse et bombée, la taille étonnamment fine, prise d'ailleurs dans des pagnes très longs serrés en gaine. — Silhouettes trop sveltes, ayant quelque chose de pas naturel, ressemblant aux personnages hiératiques des bas-reliefs égyptiens; ils sont l'explication de ces vieilles peintures de l'Inde où l'on voit des êtres très beaux, d'un sexe ambigu, ayant la poitrine ronde, pas de reins, la taille mince à se briser, une grâce moitié mystique et moitié sensuelle.

... Au début, ce n'était qu'une sorte de marche cadencée, avec un chant grave; peu à peu, cela s'accélère, cela s'accélère beaucoup. Tous les boucliers se heurtent en mesure avec un bruit sec; les glaives, avec un son clair de métal. A tout instant il y a des changements brusques de rythme et de mélodie. Plus vite, toujours plus vite; ces voix d'enfants, qui d'abord chantaient avec douceur, commencent à hurler d'une manière sinistre, comme des voix de démons. — Toujours plus vite, et les boucliers se heurtent plus fort. A l'orchestre aussi, c'est maintenant une fièvre; les joueurs de tambour s'agitent avec frénésie; ceux qui soufflent dans des flûtes de bois ont les joues tendues, les veines gonflées, les yeux injectés de sang. On dirait un crescendo de cornemuses enragées courant après des cymbales. Un vieil homme à figure de sorcier, qui menait la danse rien qu'avec des signes, vient de prendre une patte de bête emmanchée d'un bâton et, rendu comme furieux lui-même, les yeux hors des orbites, frappe de droite et de gauche sur les fesses des petits retardataires, qui bondissent plus haut, qui hurlent plus fort. On ne distingue plus rien, qu'un pêle-mêle de petits bras, de petites jambes, de petits corps qui se tordent, de chevelures affolées qui s'allongent comme des serpents noirs. On suit, en haletant soi-même, avec une sorte d'angoisse, cette exaspération croissante de mouvement et de bruit. Cela est devenu une clameur stridente qui déchire, un tourbillon, un vertige, une chose de l'enfer...

— Et puis brusquement cela s'arrête, — tout court — danses,

musique — subitement apaisé, figé, silencieux. La figure est finie; le plus tranquillement du monde, les petits exécutants s'essuient le front, et le vieux meneur, redevenu très paternel, les fait boire.

Ensuite paraissent des éphèbes, presque des hommes faits, qui se groupent en rond comme les enfants de tout à l'heure. Comme eux aussi, ils ont la taille mince, les seins saillants, de longs cheveux d'un noir lustré et, dans les moindres gestes, une grâce féminine exquise; ils sont tous d'une extrême beauté, musclés mieux que des antiques, avec des attaches plus délicates.

Dans la première partie nonchalante de leur danse, il y a des arrêts pleins de langueur, des attitudes pâmées, mourantes. — Leur crescendo est terrible, — et, vers la fin, à leur paroxysme de frénésie, quelque chose d'érotique se mêle. — Puis, tout à coup, les voici qui se révèlent de surprenants clowns : lancés tous à la fois, comme par un immense tremplin, ils pivotent sur eux-mêmes, tête en bas, dans le vide, retombent debout, et recommencent indéfiniment leurs sauts au bruit de la musique sans nom, qui fait peur. On en voit qui semblent couchés dans l'air et tournent sur eux-mêmes, le corps horizontal, comme dans une espèce de chute perpétuelle, se soutenant à force de vitesse, en repoussant de temps à autre la terre d'un coup de jambe nerveuse; se soutenant contre toutes les notions que l'on avait sur l'équilibre des êtres. Leurs grands cheveux déroulent leurs anneaux noirs comme sur des têtes de furie. Le choc précipité de leurs pieds nus fait trembler le sol, qui résonne sourdement en cadence. A les regarder, la tête se perd; toutes ces exhalaisons chaudes, cet air lourd saturé de parfums, cette lumière d'or dans laquelle les choses sont baignées, cette voûte de palmes qui vous écrase, ces sons déchirants de cornemuses, les contorsions de ces chairs, le vertige de ce mouvement, — tout cela vous a pris peu à peu comme une ivresse; — la tête se perd et on s'alanguit, dans l'excès de ce bruit, sans plus rien voir...

C'est plus grand qu'on ne pense, ce Mahé. En se promenant dans les avenues vertes, on découvre peu à peu des quartiers qu'on ne soupçonnait pas d'abord, tant ils étaient bien cachés sous les palmiers : une église, bâtie sur une place — ou plutôt dans une clairière du bois; un presbytère, paisible et campagnard; un petit couvent avec des bonnes sœurs; puis quelques

hautes maisons, habitées à présent par des Indiens pauvres, mais ayant gardé du vieux temps un certain grand air.

L'église est d'un aspect un peu simple, un peu *colonial,* sous sa couche de chaux blanche; mais elle est assez vieille pour avoir déjà un charme de *passé* et porter au recueillement comme celles de nos villages de France.

Ensuite, un quartier tout indien, animé, presque bruyant, des groupes où l'on chante, un grand éclat de draperies blanches ou rouges jetées sur des torses fauves; — des boutiques de fruits, de courges, de pagnes et d'éventails; — un marché aux poissons, étalé par terre — toujours sur cette terre couleur de sanguine — et là, des disputes de poissardes indiennes, ridées, ratatinées, affreuses, ayant des gorges qui pendent comme des mamelles de chèvres noires, comme des sacs vides, ayant des anneaux passés dans le nez, qui leur déchirent les narines...

La nuit tombante me prend plus loin, au quartier plus sauvage des pêcheurs. C'est à la grande plage, devant les brisants, — en face de l'océan Indien qui déroule son étendue infinie, sans une île au large, sans un récif, sans une voile; il est remué ce soir par un vent tiède soufflant de l'ouest, et mon navire apparaît au fond, très loin, à peine visible, seul, perdu tout au bout de cette agitation bleue. — Voici des pêcheurs nus, aux bras de bronze, qui traînent une longue pirogue vers la mer, l'apprêtent pour quelque expédition nocturne, — et la lancent dans les lames mugissantes — où elle est bientôt hors de vue. Autour de moi, il y a des huttes de roseau qui me rappellent je ne sais quoi de déjà connu ailleurs; il y a de grands cocotiers frêles qui se balancent au vent marin, avec un bruit déjà entendu autrefois, déjà familier. Et je marche sur un sol semé de palmes desséchées, de galets noirs, de rameaux de corail... Comme tout cela ressemble à la Polynésie!!... Alors, un frisson me passe et je m'arrête, sentant quelque chose d'invisible m'étreindre... Ressouvenir très poignant, très rapide, très vite effacé : encore ce charme et cette tristesse des plages d'Océanie — que je n'ai jamais su rendre par des mots, — que j'ai fini par oublier avec les années, — mais qui revient de loin en loin me troubler mystérieusement...

Pierre Loti.

(A suivre.)

LE CHÊNE

Le chêne, arbre divin, dont le bois a bravé
L'hiver qui flétrit toutes choses,
Se réveille au printemps : sur son dôme élevé,
Voici germer des pousses roses.

On disait du géant : « Les ans le courberont ;
L'arbre vieillit, même à Dodone ! »
Et voyez ! L'âge passe, et ne met à son front
Qu'un accroissement de couronne.

Doux et majestueux comme un auguste aïeul,
Debout dans la forêt sonore,
Il domine l'espace, et sonne à lui tout seul
Le réveil bruyant de l'aurore.

Dans ses rameaux touffus, fiers, indisciplinés,
Superbes d'audaces sans nombre,
Vibrent, en mille accords à peine soupçonnés,
Tous les jeux de lumière et d'ombre :

Ici, des fonds obscurs, vains royaumes des Peurs,
Émergent les fantômes hâves ;
Là, dans les rayons d'or, amoureuses vapeurs,
Flottent les visions suaves.

De la base au sommet, la Vie, en chauds ferments,
Court; — des ivresses infinies
En tombent, qui font l'œil plein d'éblouissements,
L'oreille pleine d'harmonies.

Là-haut, l'aigle s'élève en frappant le zénith
De sa voix, au clairon pareille;
Mais, plus bas, le pinson gazouille au bord du nid,
Et plus bas bourdonne l'abeille.

Grand chêne ! je t'admire et t'aime ainsi formé
D'indépendances et de forces !
Un monde sort de toi, tout un siècle a germé
Sous le calme de tes écorces.

Tu puisas longuement dans l'arcane des nuits
Toutes les sèves ignorées,
Et sous un triple aspect : parfums, rayons et bruits,
Tu nous les rends transfigurées.

Vienne le jour néfaste où, trompant notre appel
Et l'espoir des aubes prochaines,
Tu tomberas vaincu, sous le bras éternel
Qui brise tout, même les chênes :

Nous sacrerons le sol où tu seras frappé,
Et l'on te verra, mort splendide,
Toi, si grand aujourd'hui par l'espace occupé,
Bien plus grand par ta place vide.

Josephin Soulary.

LES ROIS EN EXIL[1]

XVI

LA CHAMBRE NOIRE

« Il y avait une fois, au pays d'Oldenbourg, une dame comtesse de Ponikau, à qui les nains avaient donné, le jour de ses noces, trois petits pains d'or... »

C'est Mme de Sylvis qui raconte, dans l'obscurité d'une chambre noire, les fenêtres hermétiquement closes, les rideaux tombant jusqu'à terre. Le petit roi est étendu dans sa couchette, la reine près de lui comme un blanc fantôme, appliquant de la glace sur ce front couvert d'un bandeau, de la glace qu'elle renouvelle toutes les deux minutes, nuit et jour, depuis une longue semaine. Comment a-t-elle vécu, sans dormir, presque sans manger, assise à ce chevet étroit, ses mains tenant celles de son fils aux intervalles des pansements, et passant de la fraîcheur de la glace à la fièvre qu'elle épie, qu'elle redoute dans ce faible pouls de malade?

Le petit roi veut sa mère là, toujours là. Cette nuit de la grande chambre se peuple pour lui d'ombres sinistres, d'apparitions terrifiantes. Puis l'impossibilité de lire, de toucher au moindre jouet, le tient dans une torpeur dont Frédérique s'inquiète.

— Souffres-tu?... lui demande-t-elle à chaque instant.

— Non... Je m'ennuie... répond l'enfant d'une voix molle; et c'est pour chasser cet ennui, peupler les limbes tristes de la

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1888.

chambre de visions brillantes, que Mme de Sylvis a rouvert le fabliau fantastique plein de vieux châteaux allemands, de lutins dansant au pied du donjon où la princesse attend l'oiseau bleu et file sa quenouille de verre.

En écoutant ces interminables histoires, la reine se désole; il lui semble qu'on dévide l'ouvrage qu'elle a fait si péniblement, qu'elle assiste à l'effritement pierre à pierre d'une droite colonne triomphale. C'est cela qu'elle regarde dans la nuit devant elle, pendant ses longues heures de reclusion, bien plus préoccupée de sentir son enfant repris par des mains de femme, ramené aux faiblesses du petit Zara, que de la blessure elle-même, dont elle ne sait pas encore toute la gravité. Quand le docteur, une lampe à la main, déchire un moment les voiles accumulés de l'ombre, lève le bandeau, essaye de réveiller d'une goutte d'atropine la sensibilité de l'œil atteint, la mère se rassure de voir que le petit malade n'a pas un cri, ne porte pas ses bras en avant pour se défendre. Personne n'ose lui dire que c'est au contraire la mort de l'organe, cette insensibilité, ce silence de tous les nerfs. La balle, en ricochant, bien qu'elle eût perdu de sa force, a pu atteindre encore et décoller la rétine. L'œil droit est irrévocablement condamné. Toutes les précautions que l'on prend ne tendent qu'à préserver l'autre, menacé par cette corrélation organique qui fait de la vue un seul outil à branche double. Ah! si la reine connaissait l'étendue de son malheur, elle qui croit fermement que, grâce à ses soins, à sa tendresse vigilante, l'accident ne laissera pas de trace, et qui déjà parle à l'enfant de leur première sortie.

— Léopold, serez-vous content de faire une belle promenade dans la forêt?

Oui, Léopold sera bien heureux. Il veut qu'on le conduise là-bas, à cette fête où il est allé une fois avec sa mère et le précepteur. Et tout à coup s'interrompant :

— Où est-il donc, M. Élysée?... Pourquoi ne vient-il jamais?

On lui répond que son maître est en voyage, et pour longtemps. Cette explication lui suffit. Penser le fatigue, parler aussi; et il retombe dans sa morne indifférence, retourne au pays flottant qu'évoquent les malades, en mêlant leurs rêves aux lieux qui les entourent, aux fixes apparences des choses dont on craint pour eux le mouvement et le bruit. On entre, on sort; des chuchotements, des pas discrets se croisent et se répondent. La reine

n'entend rien, ne s'occupe de rien que de ses pansements. Parfois Christian pousse la porte toujours entre-bâillée à cause de la chaleur de cette claustration, et d'une voix qu'il s'efforce de rendre joyeuse, insouciante, vient dire à son fils quelque drôlerie aimable, pour le faire rire ou parler. Mais sa voix sonne faux dans la catastrophe récente, et le père intimide l'enfant. Cette petite mémoire engloutie, que le coup de feu a remplie de la confusion de sa fumée, garde quelque trait surnageant des scènes passées, les attentes désespérées de la reine, ses révoltes le soir où elle a failli l'entraîner dans une chute de trois étages. Il répond tout bas, les dents serrées. Alors Christian s'adresse à sa femme : « Vous devriez vous reposer un peu, Frédérique, vous vous tuerez... Dans l'intérêt même de l'enfant... » Pressante, implorante, la main du petit prince serre celle de sa mère, qui le rassure de la même façon éloquente et muette : « Non, non, n'ayez pas peur... je ne vous quitterai pas... » Elle échange quelques mots froidement avec son mari, puis l'abandonne à ses réflexions sinistres.

L'accident arrivé à son fils complète pour Christian une vraie série à la noire. Il se sent seul au monde, désespéré, abasourdi. Ah ! si sa femme voulait le reprendre... Il éprouve ce besoin des faibles dans le malheur de se serrer contre quelqu'un, de poser la tête contre une poitrine amie pour se soulager par des larmes, par des aveux, et retourner ensuite plus légèrement à de nouvelles fêtes, à de nouvelles trahisons. Mais le cœur de Frédérique est à jamais perdu pour lui ; et voici que l'enfant à son tour se détourne de ses caresses. Il se dit tout cela, debout au pied du lit, dans la nuit de la chambre noire, pendant que la reine, attentive aux minutes, prend la glace dans une coupe, l'appuie sur le bandeau mouillé, relève et baise le petit front malade pour en tâter la tiédeur, et que Mme de Sylvis raconte gravement l'histoire des trois petits pains d'or au légitime souverain des royaumes d'Illyrie et de Dalmatie.

Sans qu'on remarque plus sa sortie que son entrée, Christian sort de la chambre, erre mélancoliquement à travers la maison silencieuse et ordonnée, tenue dans son cérémonial ordinaire par le vieux Rosen, que l'on voit aller et venir de l'hôtel aux communs et à l'intendance, la taille droite et le chef branlant. La serre, le jardin, continuent à fleurir, les ouistitis, ranimés par la chaleur, emplissent leur cage de petits cris et de gambades. Le

poney du prince, promené à la main par le palefrenier, fait les cent pas dans la cour assourdie d'une litière de paille, s'arrête au perron, tourne tristement ses yeux de noisette du côté où descendait jadis le petit roi. L'aspect de l'hôtel est toujours élégant et confortable; mais on attend, on espère, il y a un suspens dans la vie ambiante, un silence pareil à ceux qui suivent un grand coup d'orage. Le plus saisissant, ce sont ces trois persiennes là-haut, hermétiquement rejointes, même quand tout s'ouvre à l'air, à la lumière, enfermant le mystère de la douleur et de la maladie.

Méraut, qui, chassé de la maison royale, s'est logé tout auprès et ne cesse de rôder autour, Méraut regarde désespérément ces fenêtres fermées. C'est son tourment, sa condamnation. Il y revient chaque jour avec la peur de les trouver un matin toutes ouvertes, laissant évaporer la fumée d'un cierge éteint. Les habitués de cette partie de Saint-Mandé commencent à le connaître. La marchande de plaisirs qui lâche ses cliquettes quand passe ce grand garçon à l'air si malheureux, les joueurs de boules et l'employé de la station du tramway enfermé dans sa petite baraque de bois, le tiennent pour un peu fou; et vraiment son désespoir tourne à la manie. Ce n'est pas l'amoureux qui souffre en lui. La reine a bien fait de le chasser, il ne méritait que cela, et la passion disparaît devant le grand désastre de ses espérances. Avoir rêvé de faire un roi, s'être donné cette superbe tâche, et tout anéantir, tout briser de ses propres mains ! Le père et la mère, plus atteints dans leur tendresse, n'étaient pas plus désespérés que lui. Il n'avait même pas cette consolation des soins donnés, de la sollicitude à toute heure, pouvait à peine se procurer quelques nouvelles, les domestiques lui gardant une noire rancune de l'accident. Pourtant un brigadier de la forêt, ayant accès dans la maison, lui racontait les bruits de l'office, grossis par ce besoin du sinistre qu'ont les gens du peuple. Tantôt le petit roi était aveugle, tantôt atteint d'un transport au cerveau ; on disait la reine décidée à se laisser mourir de faim; et le triste Élysée vivait une journée sur ces rumeurs désolantes, errait par le bois, tant que ses jambes pouvaient le porter, puis revenait guetter vers la lisière, dans une herbe haute et fleurie, ravagée le dimanche de promeneurs, mais déserte en semaine, un vrai coin champêtre.

Une fois, au jour tombant, il s'était allongé à même cette

fraîcheur du pré, les yeux vers la maison là-bas, où s'éteignaient des rayons dans l'entrelacement des branches. Les joueurs de boules s'en allaient, les gardes commençaient leur ronde du soir, les hirondelles naviguaient en grands cercles au-dessus des plus hautes herbes, à la poursuite des moucherons descendus avec le soleil. L'heure était mélancolique. Élysée s'y abîmait, las d'esprit et de corps, laissant parler en lui tous ses souvenirs, toutes ses inquiétudes, comme il arrive dans ces silences de la nature où nos luttes intérieures peuvent espérer se faire entendre. Tout à coup, son regard, qui ne cherchait rien, rencontra devant lui la démarche mal équilibrée, le chapeau de quaker, le gilet blanc et les guêtres de Boscovich. M. le conseiller s'en allait rapidement, à tout petits pas de femme, très agité et tenant précieusement à la main un objet entortillé de son mouchoir. Il ne parut pas surpris en voyant Élysée, l'aborda comme si rien ne s'était passé, de l'air et du ton le plus naturels du monde.

— Mon cher Méraut, vous voyez un homme bien content.

— Ah ! mon Dieu !... Quoi donc !... Est-ce que l'état de Monseigneur...

Le botaniste prit une figure de circonstance pour répondre que Monseigneur allait toujours de même; toujours le repos, la chambre noire, une incertitude, oh ! bien douloureuse. Puis brusquement :

— Devinez ce que j'apporte là... Prenez garde. C'est fragile, vous allez détacher la terre... Un pied de clématite, mais pas la clématite vulgaire de vos jardins... *Clematis Dalmatica*... une espèce naine toute spéciale qu'on ne trouve que chez nous, là-bas. Je doutais d'abord, j'hésitais... Je la guette depuis le printemps... Mais voyez la tige, les corolles... ce parfum d'amandes pilées...

Et dépliant son mouchoir avec des précautions infinies, il dégageait une plante frêle, contournée, la fleur d'un blanc laiteux, pâlissant jusqu'au vert des feuilles, se confondant presque avec elles. Méraut essaya de le questionner, de lui arracher d'autres nouvelles; mais le maniaque restait tout à sa passion, à sa découverte. C'était en effet un hasard bien étrange que cette petite plante eût poussé, seule de sa race, à six cents lieues de sa patrie. Les fleurs ont leur histoire, mais elles ont aussi leur roman; et c'est ce roman probable que le bonhomme se répétait à lui-même en croyant le raconter à Méraut.

« Par quelle bizarrerie de terrain, quel mystère géologique,

cette petite graine voyageuse a-t-elle pu germer au pied d'un chêne de Saint-Mandé ? Le cas se présente quelquefois. Ainsi un botaniste de mes amis a trouvé dans les Pyrénées une fleur de Laponie. Cela tient à des courants d'atmosphère, à des filons de sol égarés à certaines places... Mais le miracle ici, c'est que ce bout de plante ait poussé précisément dans le voisinage de ses compatriotes, exilés aussi... Et voyez comme elle se porte bien... à peine un peu pâlie par l'exil, mais ses vrilles toutes prêtes pour grimper... »

Il était là, dans le jour baissant, sa clématite à la main, immobile de contemplation heureuse. Et tout à coup :

— Diable ! Il se fait tard... Il faut rentrer... Adieu.

— Je viens avec vous, dit Élysée.

Boscovich resta stupéfait. Il avait assisté à la scène, savait de quelle façon le précepteur était parti, n'attribuant d'ailleurs son renvoi qu'à l'accident... Que penserait-on ? Que dirait la reine ?

— Personne ne me verra, Monsieur le conseiller... Vous m'introduirez par l'avenue, et je me glisserai furtivement jusqu'à la chambre...

Comment ! vous voulez ?...

— M'approcher de Monseigneur, l'entendre parler une minute, sans qu'il se doute que je suis là...

Le faible Boscovich s'exclamait, se défendait, mais il marchait tout de même en avant, poussé par le désir d'Élysée, qui le suivait sans s'occuper de ses protestations.

Oh ! quelle émotion, lorsque la petite porte de l'avenue tourna dans ses lierres et que Méraut se retrouva à cette place du jardin où sa vie restait foudroyée.

— Attendez-moi, dit le conseiller tout tremblant, je viendrai vous prévenir quand les domestiques seront à table... De cette façon vous ne rencontrerez personne dans l'escalier...

On n'était plus revenu vers le tir depuis la journée fatale. Dans les bordures écrasées, dans le sable piétiné par des courses folles, la scène se mouvementait encore. Les mêmes cartons mouchetés pendaient aux palissades, l'eau coulait du bassin comme une source de larmes jaillissantes, grises sous l'heure triste du crépuscule, et il semblait à Élysée entendre la voix de la reine sanglotante aussi, et ce « va-t-en... va-t-en... » qui lui donnait à l'écouter en souvenir la sensation d'une blessure et d'une caresse.

Boscovich revenu, ils se glissèrent le long des massifs jusqu'à la maison. Dans la galerie vitrée ouvrant sur le jardin, qui servait de salle d'étude, les livres rangés sur la table, les deux chaises du maître et de l'élève préparées, attendaient la leçon prochaine avec l'inertie cruelle des choses. C'était poignant ainsi que le silence des endroits où l'enfant manque, chantonnant, courant, traçant dix fois par jour son orbe étroit en rires et en chansons.

De l'escalier largement éclairé, Boscovich, qui marchait en avant, l'introduisit dans la chambre précédant celle du roi, obscure comme elle pour empêcher le moindre filet lumineux. Une veilleuse brûlait seulement dans un retrait d'alcôve, à travers des potions.

— La reine et Mme de Sylvis sont auprès de lui... Surtout ne parlez pas... Et revenez vite...

Élysée ne l'entendait plus, le pied déjà sur le seuil, le cœur battant et recueilli. Ses regards inexercés ne pouvaient percer l'ombre épaisse; il ne distinguait rien, mais entendait venant du fond une voix enfantine récitant, psalmodiant les prières du soir, et bien difficile à reconnaître pour celle du petit roi, tellement elle était lasse, morne, ennuyée. Arrivé à l'un des nombreux « amen », l'enfant s'interrompit :

— Mère, faut-il que je dise aussi la prière des rois?

— Mais oui, mon chéri, fit la belle voix grave, dont le timbre avait changé aussi, ondulant un peu sur les bords, comme un métal usé par une eau mordante distillée goutte à goutte.

Le prince hésita pour répondre :

— C'est que je croyais... Il me semblait que maintenant ce n'était plus la peine...

La reine demanda vivement :

— Et pourquoi?

— Oh! dit l'enfant-roi d'un ton vieillot et entendu, je pense que j'aurais bien d'autres choses à demander à Dieu que ce qu'il y a dans cette prière...

Mais se reprenant avec un élan de sa bonne petite nature :

— Tout de suite, maman, tout de suite, puisque vous le voulez...

Et il commença lentement, d'une voix résignée et chevrotante :

« — *Seigneur, qui êtes mon Dieu, vous avez mis sur le trône*

votre serviteur; mais je suis un enfant qui ne sais pas me conduire et qui suis chargé du peuple que vous avez choisi... »

On entendit au bout de la chambre un sanglot étouffé. La reine tressaillit :

— Qui est là?... Est-ce vous, Christian? ajouta-t-elle au bruit de la porte qui se refermait.

A la fin de la semaine, le médecin déclara qu'on ne pouvait condamner plus longtemps le petit malade au supplice de la chambre noire, qu'il était temps de laisser entrer un peu de lumière.

— Déjà! dit Frédérique... On m'avait assuré pourtant que cela durerait plus d'un mois.

Le médecin ne pouvait lui répondre que l'œil étant mort, complètement mort, sans espoir de revie, cette claustration devenait inutile. Il s'en tira par une des phrases vagues dont la pitié de ces gens a le secret. La reine ne comprit pas, et personne auprès d'elle n'eut la force de lui apprendre la vérité. On attendait le Père Alphée, la religion ayant le privilège de toutes les blessures, même de celles qu'elle ne peut guérir. Avec sa brutalité, ses rudesses d'accent, le moine, qui se servait de la parole de Dieu comme d'un gourdin, dirigea ce coup terrible sous lequel devaient fléchir tous les orgueils de Frédérique. La mère avait souffert le jour de l'accident, atteinte dans ses fibres tendres par les cris, l'évanouissement, le sang du pauvre petit qui coulait. Cette seconde douleur s'adressait plus directement à la reine. Son fils estropié, défiguré! Elle qui le voulait si beau pour le triomphe, amener aux Illyriens cet infirme! Elle ne pardonnait pas au médecin de l'avoir trompée. Ainsi, même en exil, les rois seraient toujours victimes de leur grandeur et de la lâcheté humaine!

Afin d'éviter le passage trop brusque de l'obscurité à la lumière, on avait tendu sur les croisées des serges vertes; puis les fenêtres se rouvrirent franchement, et quand les acteurs de ce triste drame purent se regarder au grand jour, ce fut pour apprécier les changements survenus pendant la reclusion. Frédérique avait vieilli, obligée de changer sa coiffure, de rabattre ses cheveux vers les tempes pour cacher des ondes blanches. Le petit prince, tout pâle, abritait sous un bandeau son œil droit; et tout son visage, effleuré de petites grimaces, de rides précoces, semblait porter le poids de ce bandeau. Quelle vie nouvelle pour

lui que cette vie de blessé! A table, il dut apprendre à manger, sa cuiller, sa fourchette, mal dirigées, allant cogner son front ou son oreille par cette gaucherie d'un sens entraînant toutes les autres. Il riait de son petit rire d'enfant malade, et la reine à tout instant se détournait pour cacher des larmes. Dès qu'il put descendre au jardin, ce furent d'autres angoisses. Il hésitait, butait à chaque pas, prenait l'oblique pour le droit, tombait même, ou bien, tout craintif, reculait au moindre obstacle, s'accrochant aux mains, aux jupes de sa mère, tournant les angles connus du parc comme autant d'embûches dressées. La reine essayait de réveiller au moins son esprit, mais la secousse avait été trop forte sans doute; avec le rayon visuel ont eût dit qu'elle avait éteint un rayon d'intelligence. Il comprenait bien, le pauvre petit, la peine que son état causait à sa mère; en lui parlant il relevait la tête avec effort, lui adressait un regard timide et gauche comme pour demander grâce de sa faiblesse. Mais il ne pouvait vaincre certains effrois physiques mal raisonnés. Ainsi le bruit d'une détonation à la lisière du bois, la première entendue depuis l'accident, lui causait presque une attaque d'épilepsie. La première fois aussi où on lui parla de monter sur le poney, il se mit à trembler de tout son corps.

— Non... non... Je vous en prie, disait-il en se serrant contre Frédérique... Prenez-moi dans le landau avec vous... J'ai trop peur...

— Peur de quoi?

— J'ai peur... bien peur...

Ni raisonnements, ni prières, rien n'y faisait.

— Allons, commanda la reine avec un mouvement de sourde colère, attelez le landau.

C'était un beau dimanche de la fin de l'automne, rappelant ce dimanche de mai où ils étaient allés à Vincennes. Au contraire de ce jour-là, Frédérique était excédée de la foule roturière répandue par les allées et les pelouses. Cette gaieté en plein air, ces odeurs de victuailles l'écœuraient. Maintenant la misère, la tristesse, sortaient pour elle de tous ces groupes, malgré les rires et les vêtements de fête. L'enfant, essayant de dérider le beau visage dont il s'attribuait l'expression désenchantée, entourait sa mère de câlineries passionnées et timides.

— Vous m'en voulez, maman, de n'avoir pas pris le poney?

Non, elle ne lui en voulait pas. Mais comment ferait-il le jour

du couronnement, quand ses sujets le rappelleraient? Un roi doit savoir monter à cheval.

La petite tête ridée se tourna pour regarder la reine de son œil unique, interrogeant :

— Vous croyez, bien vrai, qu'ils voudront de moi encore, comme je suis là ?

Il avait l'air bien chétif, bien vieux. Frédérique pourtant s'indigna de ce doute, parla du roi de Westphalie, tout à fait aveugle, lui.

— Oh! un roi pour rire... On l'a renvoyé.

Elle lui raconta alors l'histoire de Jean de Bohême à la bataille de Crécy, requérant ses chevaliers de le conduire assez avant pour qu'il pût férir un coup d'épée, et si avant l'avaient mené qu'on les retrouva tous morts le lendemain, leurs corps étendus, leurs chevaux liés ensemble.

— C'est terrible... terrible... disait Léopold.

Et il restait là, frissonnant, plongé dans ce conte héroïque comme dans une féerie de Mme de Sylvis, si petit, si faible, si peu roi. A ce moment, la voiture quitta les abords du lac pour une allée étroite où il n'y avait guère que la place des roues. Quelqu'un se rangea vivement au passage, un homme que l'enfant ne put pas voir, gêné par son bandeau, mais que la reine reconnut bien, elle. Grave, l'air dur, d'un mouvement de tête elle lui montra le pauvre infirme, blotti dans ses jupes, leur chef-d'œuvre écroulé, ce débris, cette épave d'une grande race. Ce fut leur dernière rencontre, et Méraut quitta définitivement Saint-Mandé.

XVII

FIDES SPES

Le duc de Rosen entra le premier.

— C'est un peu humide, dit-il gravement... Ça n'a pas été ouvert depuis la mort de mon fils.

Il tombait en effet une grande fraîcheur et comme une moisissure de caveau sépulcral dans ce splendide rez-de-chaussée en enfilade où les guzlas s'étaient si fièrement accordées, où tout gardait la même place que la nuit du bal. Les deux chaises sculp-

tées du roi et de la reine contre la tribune des musiciens présidaient encore, dépassées par de magnifiques pupitres en fer forgé. Des fauteuils en cercle formaient des « apartés » aristocratiques. Des rubans, des débris de fleurs, de la gaze fanée et légère, vraie poussière de danse, jonchaient les parquets. On sentait que les décorateurs avaient détaché vivement les tentures, les guirlandes de feuillage, et s'étaient hâtés de refermer portes et fenêtres sur ces salons qui parlaient de fête dans une maison en deuil. Le même abandon se voyait à travers le jardin encombré de feuilles mortes, sur lequel l'hiver avait passé, puis un printemps sans culture, riche en folles herbes envahissantes. Par une de ces bizarreries de la douleur, qui veut qu'autour d'elle tout souffre et se stérilise, le duc n'avait pas permis qu'on y touchât, pas plus qu'il ne consentait à habiter son magnifique appartement.

Depuis l'affaire de Gravosa, comme Colette, très souffrante des suites de ses couches, était allée se remettre à Nice avec son petit W., il avait renoncé à ses retours solitaires au quai d'Anjou et se faisait dresser un lit dans l'intendance. Évidemment il vendrait l'hôtel un jour ou l'autre et commençait à se défaire des somptueuses antiquailles qui l'encombraient. C'est pour cela que les glaces de Venise endormies en reflétant les couples amoureux des mazourkes hongroises, l'étincellement des prunelles et des lustres, miraient aujourd'hui, dans la lumière grise et froide d'un ciel parisien, les silhouettes falottes, les yeux de lucre, les lèvres allumées du père Leemans et du sieur Pichery, son acolyte, tout blême, avec ses accroche-cœur, ses moustaches raides de cosmétique.

Vraiment il fallait l'habitude du brocanteur, sa pratique du marchandage et ces comédies qui mettent en jeu toutes les grimaces du masque humain, pour que le bonhomme ne laissât pas échapper un cri de joie, d'admiration, quand le domestique du général, aussi vieux, aussi droit que son maître, eut ouvert et fait claquer bruyamment sur les murailles du côté nord les persiennes hautes d'un étage, et que l'on vit miroiter discrètement, se nuancer dans leurs tons superbes de bois, de bronze et d'ivoire, tous les précieux trésors d'une collection qui n'était pas étiquetée et soignée comme celle de Mme de Spalato, mais d'un luxe plus abondant, plus barbare et plus neuf. Et sans un déchet, sans une panne!... Le vieux Rosen n'avait pas pillé au hasard, à la façon de ces généraux qui passent dans un palais d'été comme une

trombe, emportant avec la même fougue des toits à clochetons et des fétus de paille. Rien que des merveilles de choix. Et c'était curieux de voir les arrêts du brocanteur, le museau tendu sous ses poils, braquant sa loupe, grattant légèrement les émaux, faisant sonner les bronzes d'un air indifférent, méprisant même, tandis que des pieds à la tête, du bout des ongles à la pointe de sa barbe plate, tout son corps vibrait, pétillait comme si on l'avait mis en communication avec une pile électrique. Le Pichery n'était pas moins amusant à observer. N'ayant aucune notion d'art, aucun goût personnel, il modelait ses impressions sur celles de son compère, montrait la même moue dédaigneuse, vite tournée en stupéfaction, quand Leemans lui disait tout bas, penché sur le carnet où il ne cessait de prendre des notes : « Ça vaut cent mille francs comme un sou... » Il y avait là pour tous deux une occasion unique de se rattraper du « Grand Coup » où ils s'étaient fait si supérieurement rouler. Mais il fallait bien se tenir, car l'ancien général des pandours, aussi méfiant et impénétrable que toute la brocante ensemble, les suivait pas à pas, se plantait derrière eux sans être dupe une fois de leurs mines.

On arriva ainsi au bout des salons de réception, à une petite pièce exhaussée de deux marches, délicieusement ornée, dans le goût mauresque, de divans très bas, de tapis, de cabinets authentiques.

— Ceci en est-il aussi ? demanda Leemans.

Le général hésita imperceptiblement avant de répondre. C'était l'abri de Colette dans l'immense hôtel, son boudoir de prédilection, où elle se réfugiait en ses rares loisirs, écrivait sa correspondance. La pensée lui vint de sauver ce petit mobilier oriental qu'elle aimait; mais il ne s'y arrêta pas : il fallait vendre.

— Ça en est aussi... dit-il froidement.

Leemans, tout de suite attiré par la rareté d'un meuble arabe, sculpté, doré, avec des arcades et des galeries en miniature, se mit à examiner les tiroirs multiples, à secret, s'ouvrant les uns dans les autres par des ressorts cachés, des tiroirs fins et frais exhalant l'oranger et le santal de leurs doublures satinées. En plongeant la main dans l'un d'eux, il sentit un froissement.

— Il y a des papiers... fit-il.

L'inventaire fini, les deux brocanteurs reconduits jusqu'à la porte, le duc songea à ces papiers oubliés dans le petit meuble. Tout un paquet de lettres serrées d'un ruban froissé, imprégnées

des parfums discrets du tiroir. Machinalement il regarda, reconnut l'écriture, cette grosse écriture de Christian, fantasque, irrégulière, qui depuis plusieurs mois ne lui parlait que d'argent par la voie des billets et des traites. Sans doute des lettres du roi à Herbert. Mais non. « *Colette, mon cher cœur...* » D'un geste brusque il fit sauter le cordon, éparpilla la liasse sur un divan, une trentaine de billets, rendez-vous donnés, remerciements, actions de grâce, toute la correspondance adultère dans sa triste banalité, terminée par des excuses pour des rencontres manquées, par des missives de plus en plus froides, comme les derniers papillons à la queue d'un cerf-volant. Dans presque toutes il était question d'un assommant et persécutant personnage que Christian appelait par blague « Courtisan du malheur » ou simplement « C. du malheur », et sur lequel le duc cherchait à mettre un nom, quand à la suite d'une de ces pages ricaneuses, toujours plus libertines que sentimentales, il vit sa propre charge, sa toute petite tête pointue sur de longues pattes d'échassier. C'était lui, ses rides, son bec d'aigle, son regard clignotant; et au-dessous, pour ne laisser aucun doute : *Courtisan du malheur montant la garde au quai d'Orsay.*

La première surprise passée, l'outrage compris dans toute sa bassesse, le vieux fit « Oh ! » et resta là, terrassé, honteux.

Que son fils eût été trompé, ce n'est pas ce qui l'étonnait. Mais par ce Christian, auquel ils avaient tout sacrifié, pour qui mourait Herbert à vingt-huit ans, pour qui lui-même était en train de se ruiner, de vendre jusqu'à ses trophées de victoires afin que la signature royale ne fût pas protestée. Ah! s'il avait pu se venger, décrocher de ces panoplies deux armes, n'importe lesquelles... Mais c'était le roi! On ne demande pas raison au roi. Et subitement la magie du mot sacré apaisant sa colère, il en venait à se dire qu'après tout Monseigneur en jouant avec une de ses servantes n'avait pas été aussi coupable que lui, duc de Rosen, mésalliant son fils à cette Sauvadon. Il portait la peine de sa cupidité... Toutes ces réflexions ne durèrent pas une minute. Les lettres sous clef, il sortit, retourna prendre son poste à Saint-Mandé devant le bureau de l'intendance, où l'attendaient une foule de notes, de paperasses, parmi lesquelles il reconnut plus d'une fois la grosse écriture bègue des billets d'amour; et Christian n'aurait pu le croire informé de la moindre chose, lorsqu'en passant dans la cour, les jours suivants, il aperçut derrière le vitrage, toujours aussi

droite, dévouée et vigilante, la longue silhouette du Courtisan du malheur.

Il n'y a que les rois, avec ce qui s'attache à leurs personnes de traditions nationales et superstitieuses pour pouvoir inspirer des dévouements pareils, même quand ils en sont complètement indignes. Celui-ci, maintenant que l'enfant était hors de danger, faisait la fête de plus belle. Il avait d'abord essayé de revenir à Séphora. Oui, même après avoir été brutalement et cyniquement chassé, après avoir eu la preuve, toutes les preuves de sa trahison, il l'aimait encore assez pour accourir à ses pieds au moindre signe. La belle à ce moment était toute à la joie d'une lune de miel renouvelée. Guérie de ses ambitions, retombée dans sa nature tranquille d'où l'appât des millions l'avait fait sortir, elle aurait voulu vendre son hôtel, tout réaliser, et vivre à Courbevoie avec J. Tom, en bons négociants enrichis, écraser les Spricht de leur confort. J. Tom Lévis, au contraire, rêvait de tenter de nouveaux coups, et le milieu grandiose où sa femme se trouvait installée lui donnait peu à peu l'idée d'une autre agence dans une forme plus luxueuse, plus mondaine, le trafic ganté jusqu'aux coudes, traitant les affaires parmi les fleurs et la musique d'une fête, autour du lac, le long de la piste, et remplaçant le cab vieux jeu, le cab numéroté maintenant à la compagnie des petites voitures, par une solide calèche à livrée avec la devise de la comtesse. Il n'eut pas de peine à convaincre Séphora, chez laquelle il vint définitivement habiter; et les salons de l'avenue de Messine s'illuminèrent pour une série de dîners et de bals, dont les invitations furent lancées au nom du comte et de la comtesse de Spalato. C'était un peu clairsemé au commencement. Puis l'élément féminin, d'abord rebelle, finit par traiter J. Tom et sa femme comme ces riches ménages étrangers venus de très loin et dont le luxe sauve l'exotisme. Toute la jeune gomme se pressa autour de Séphora, mise à la mode par ses aventures, et M. le comte dès le premier hiver eut quelques belles affaires en train.

On ne pouvait refuser à Christian l'entrée de ces salons qui lui avaient coûté si cher. D'abord ce titre de roi illustrait, garantissait la maison. Il y vint donc lâchement, avec le vague espoir d'arriver de nouveau au cœur de la comtesse, non plus par le grand perron, mais par les petites entrées de l'escalier de service. Après s'être complu quelque temps dans ce rôle de dupe ou de victime, s'être montré tous les huit jours, aussi blanc de linge

que de visage, dans une embrasure dorée où le surveillaient, le clouaient les yeux virants de Tom Lévis, il se découragea, ne revint plus, courut les filles pour s'étourdir. Comme tous les hommes à la recherche d'un type une fois perdu, il s'égara partout, descendit bas, très bas, guidé par ce Lebeau, habitué du vice parisien, qui souvent au matin apportait la valise de son maître en d'étranges bouges. Une vraie dégringolade plus facile de jour en jour à cette âme molle de voluptueux, et dont son triste et calme intérieur n'était pas fait pour le détourner. On s'amusait si peu rue Herbillon, maintenant qu'il n'y avait plus là ni Méraut ni la princesse. Léopold V se remettait lentement, confié pour les travaux de la convalescence à Mme Éléonore de Sylvis, qui pouvait enfin appliquer ses préceptes de l'abbé Duguet sur les six façons de connaître les hommes et les sept d'écarter les flatteurs, tristes leçons gênées par le bandeau inclinant de côté la tête du petit patient, et que la reine présidait comme autrefois avec un regard navré vers la *Clematis Dalmatica,* la petite fleur d'exil en train de s'étioler contre la vitre. Depuis quelque temps les Franciscains s'étaient remis en quête d'un précepteur ; mais on ne retrouve pas facilement un Élysée Méraut dans la jeunesse moderne. Le Père Alphée, lui, avait son idée là-dessus, qu'il se gardait bien de donner, car la reine ne permettait pas qu'on prononçât le nom de l'ancien gouverneur devant elle. Une fois pourtant, dans une circonstance grave, le moine osa parler de son ami.

« Madame, Élysée Méraut va mourir... » dit-il en sortant de table, après les grâces.

Tout le temps de son séjour à Saint-Mandé, par une sorte de superstition, comme on conserve en haut d'une armoire un vêtement démodé de sa jeunesse qu'on ne remettra jamais plus, Méraut avait gardé sa chambre de la rue Monsieur-le-Prince. Il n'y venait pas, laissait l'oubli s'entasser sur les papiers, sur les livres, et le mystère de ce réduit silencieux et toujours fermé dans la vie bruyante de l'hôtel garni. Un jour il arriva, vieilli, fatigué, les cheveux presque blancs. La grosse hôtesse, réveillée de sa torpeur en entendant chercher parmi les clefs pendues à leurs clous, avait peine à reconnaître son pensionnaire.

— Quelle noce avez-vous donc faite, mon pauvre monsieur

Méraut ?... Si c'est permis de s'abîmer le tempérament comme ça !...

— C'est vrai que je suis un peu vanné... dit Élysée en souriant, et il montait ses cinq étages, le dos rond, écrasé. La chambre était toujours la même, avec le mélancolique horizon de ses vitres ternes, — des toits des cours carrées monastiques, l'École de médecine, l'amphithéâtre, monuments froids, dégageant la tristesse de leur destination, et sur la droite, vers la rue Racine, les deux grandes prises d'eau de la Ville, luisant dans leurs réservoirs de pierre, mirant le ciel blafard et les cheminées fumeuses. Rien n'était changé, mais lui n'avait plus ces belles ardeurs de la jeunesse qui colorent et réchauffent tout autour d'elles, s'exaltent même des difficultés et des tristesses. Il essaya de s'attabler, de lire, secoua la poussière des travaux inachevés. Entre ses pensées et la page glissait le regard de reproche de la reine, et il lui semblait que son élève, assis à l'autre bout de la table, attendait sa leçon et l'écoutait. Il se sentit trop navré, trop seul, descendit remettre précipitamment sa clé au clou ; et dès lors on le revit comme autrefois, avec sa grande taille déhanchée, son chapeau en arrière, un paquet de livres et de revues sous le bras, errer par le Quartier, sous les galeries de l'Odéon, au quai Voltaire, penché sur l'odeur des imprimés neufs et les cases grossières de la littérature au rebut, lisant dans la rue, dans les allées du Luxembourg, ou gesticulant appuyé à quelque statue du jardin par un froid terrible, en face du bassin gelé. Dans ce milieu d'étude et de jeunesse intelligente que les démolisseurs n'ont pu atteindre ni tout à fait chasser, il retrouvait sa verve et sa fougue. Seulement ce n'étaient plus les mêmes auditeurs, car le flot d'étudiants change et se renouvelle en ce quartier de passage. Les réunions s'étaient déplacées aussi, les cafés politiques désertés pour ces brasseries dont le service est fait par des filles en costumes : Suissesses, Italiennes, Suédoises, aux pimpants oripeaux que drape quelque dessinateur en vogue. Des anciens rivaux d'Élysée, des beaux orateurs de son temps, et du Pesquidoux du *Voltaire*, et du Larminat du *Procope*, il ne restait plus qu'un vague souvenir dans la mémoire des garçons, comme d'acteurs disparus de la rampe. Quelques-uns étaient montés très haut, au pouvoir, dans la vie publique ; et parfois, quand Élysée s'en allait lisant le long des boutiques, les cheveux au vent, d'une voiture qui le dépassait quelque illustre de la Chambre ou

du Sénat l'appelait : « Méraut, Méraut. » On causait... « Que fais-tu ?... travailles-tu ?... » Méraut, le front plissé, parlait vaguement d'une grande entreprise « qui n'avait pas marché ». Pas un mot de plus. On voulait le tirer de là, utiliser cette force perdue. Mais il restait fidèle à ses idées monarchiques, à sa haine contre la Révolution. Il ne demandait rien, n'avait besoin de personne ; presque tout l'argent de sa place lui restant encore, il ne cherchait pas même de leçons, s'enfermait dans une douleur dédaigneuse, trop grande, trop profonde pour être comprise, sans autre distraction que quelques visites au couvent des Franciscains, non seulement pour avoir des nouvelles de Saint-Mandé, mais parce qu'il aimait cette chapelle bizarre, son caveau de Jérusalem au Jésus sanglant et colorié. Cette mythologie naïve, ces représentations presque païennes ravissaient le chrétien des premiers siècles. « Les philosophes mettent Dieu trop haut, disait-il quelquefois... On ne le voit plus. » Lui le voyait dans la nuit de la crypte, et parmi toutes ces images aux supplices barbares, à côté de la Marguerite d'Ossuna châtiant le marbre de ses épaules, il se figurait cette vision d'un soir de Noël, la reine d'Illyrie les bras tendus, implorants et protégeants à la fois, refermés sur son fils, les mains jointes, devant la crèche...

Une nuit, Élysée fut réveillé en sursaut par la sensation singulière d'une chaleur qui lui montait de la poitrine, lentement, comme une crue, et sans douleur, sans secousse, avec l'impression de l'anéantissement final, lui remplissait la bouche d'une fadeur rouge. C'était mystérieux et sinistre, le mal arrivant à la façon d'un assassin qui ouvre les portes sans bruit, dans l'ombre. Il ne s'effraya pas, consulta des carabins de sa table d'hôte. On lui dit qu'il était très atteint. « Qu'est-ce que j'ai ? — Tout. » Il était à ces quarante ans climatériques de la bohême, où l'infirmité s'embusque, guette l'homme, lui fait payer cher les excès ou les privations de sa jeunesse : âge terrible, surtout quand le ressort moral est brisé, que la volonté de vivre n'existe plus. Élysée mena sa même existence, toujours dehors à la pluie, au vent ; passant des salles surchauffées, embrasées de gaz, au froid de la rue en plein hiver, continuant — quand tout s'éteignait — à discourir au bord du trottoir, marchant la moitié des nuits. Les hémoptysies devinrent plus fréquentes ; d'effroyables lassitudes les suivaient. Pour ne pas s'aliter, car la mélancolie déserte de sa chambre lui pesait, il s'installait au *Rialto*, une brasserie à

côté de l'hôtel, lisait ses journaux, rêvait dans un coin. L'endroit était tranquille jusqu'au soir, gai de son mobilier de chêne clair, de ses murs barbouillés de fresques et représentant Venise, des ponts, des coupoles en trompe-l'œil sur un liquide arc-en-ciel. Les Vénitiennes elles-mêmes, le soir si allumées, faisant voltiger leurs aumônières de cuir entre les bancs, mirant dans les chopes leurs colliers rouges, dormaient la tête sur la table froissant les toits de dentelles et les manches bouffantes de batiste, ou bien travaillaient autour du poêle à un ouvrage de couture qu'elles quittaient pour venir boire en face de quelque étudiant. Une d'elles, grande forte fille, avait une épaisse chevelure fauve torsadée, des gestes graves et lents, suspendus par moments sur la broderie pour écouter... Celle-là, Méraut la regardait pendant des heures jusqu'à ce qu'elle parlât et qu'une voix éraillée et vulgaire fît prendre la fuite à son rêve. Mais bientôt les forces lui manquèrent même pour ces stations derrière un rideau de brasserie qu'il faisait glisser sur sa tringle. Il ne put plus descendre, fut obligé de rester au lit, entouré de livres, de journaux, laissant sa porte entr'ouverte pour que la vie, le grouillement de l'hôtel vînt jusqu'à lui. Surtout défense de parler. Alors le méridional se résigna à écrire, reprit son livre, son fameux livre sur la monarchie, le continua avec fièvre et d'une main tremblante, secouée par la toux qui éparpillait les pages sur le lit. Maintenant il ne craignait plus qu'une chose, mourir avant la fin, s'en aller comme il avait vécu, latent, inconnu, inexprimé.

Sauvadon, l'oncle de Bercy, dont la grosse vanité turbulente souffrait de voir son maître dans ce galetas, venait le visiter souvent. Sitôt après la catastrophe, il était accouru, la bourse ouverte, chercher comme autrefois « des idées sur les choses. — Mon oncle, je n'en ai plus... » avait répondu Méraut découragé. Et pour le tirer de son apathie, l'oncle parlait de l'envoyer dans le Midi, à Nice, partager la somptueuse installation de Colette et de son petit W.

— Il ne m'en coûterait pas davantage, disait-il naïvement, et cela vous guérirait.

Mais Élysée ne tenait pas à guérir, voulant terminer son livre à la place même où il avait germé, dans ces profondes rumeurs parisiennes où chacun entend la dominante qui lui convient. Pendant qu'il écrivait, Sauvadon, assis au pied du lit, rabâchait de

sa jolie nièce, s'irritait contre ce vieux toqué de général en train de vendre son hôtel de l'île Saint-Louis.

— Je vous demande un peu ce qu'il peut faire de tout cet argent ?... Il doit l'entasser dans des trous, en petit tas... Après tout, ça le regarde... Colette est assez riche pour se passer de lui...

Et le marchand de vin tapait, à l'endroit du gousset, sur son petit ventre tendu comme une sacoche.

Une autre fois, en jetant sur le lit le paquet de journaux qu'il apportait à Élysée :

— Il paraît qu'on se remue en Illyrie... Ils viennent d'envoyer à la diète de Leybach une majorité royaliste... Ah! s'il y avait un homme là... Mais ce petit Léopold est encore bien jeune et Christian s'abrutit de jour en jour... Maintenant il court les bouges, les bastringues, avec son valet de chambre.

Élysée l'écoutait, frissonnant de tout son corps. Pauvre reine!... L'autre continua sans s'apercevoir du mal qu'il faisait :

— Ils vont bien, d'ailleurs, nos exilés... Voilà le prince d'Axel compromis dans cette sale affaire de l'avenue d'Antin... Vous savez, ce family-hôtel qui, avec son étiquette patriarcale, servait de refuge à des mineures émancipées... Quel scandale! Un prince héritier... Pourtant une chose m'étonne... Au moment même de l'histoire du family, Colette m'écrivait que Monseigneur était à Nice et qu'elle avait assisté aux régates dans un yacht loué pour elle par Son Altesse... Certainement il doit y avoir confusion. J'en serais fort heureux... Car, entre nous, mon cher Méraut...

Ici le bonhomme confia très mystérieusement à son ami que le prince royal se montrait très assidu auprès de Colette; et comme elle n'était pas femme à... vous pensez bien... il pourrait se faire qu'avant peu...

La large face ouvrière du parvenu s'éclaira d'un sourire :

— Voyez-vous cela, Colette, reine de Finlande!... Et Sauvadon de Bercy, mon oncle, devenant l'oncle du roi!... Mais je vous fatigue...

— Oui, j'ai envie de dormir... dit Élysée, qui depuis un moment fermait les yeux, un moyen poli de se débarrasser de ce bon bavard vaniteux.

L'oncle parti, il ramassa ses papiers, s'installa pour écrire, mais sans pouvoir tracer une ligne, pris d'un dégoût, d'une lassitude extrêmes. Toutes ces hideuses histoires l'avaient écœuré... Devant les pages éparses sur son lit, ce plaidoyer pour la royauté

où il brûlait le peu qu'il lui restait de sang, se voyant lui-même dans cette chambre sordide avec ses cheveux gris de vieil étudiant, tant de passion perdue, de forces éparpillées, il douta pour la première fois, se demanda s'il n'avait pas été dupe toute sa vie... Un défenseur, un apôtre! à ces rois qui se dégradaient par plaisir, désertaient leur propre cause... Et tandis que ses yeux erraient tristement sur ces murs nus où le couchant ne lui arrivait que par reflet des vitres d'en face, il aperçut dans son cadre poudreux de vieille relique le cachet rouge « *Fides Spes* » qu'il avait pris au chevet de son père. Tout de suite la belle face bourbonienne du vieux Méraut lui apparut, telle qu'il la vit rigide au lit de mort, endormie dans sa confiance et sa fidélité sublimes, et les métiers arrêtés et droits, l'horizon des moulins croulants entre la pierre sèche de la côte et l'implacable bleu du Midi. Ce fut une minute d'hallucinations, l'enclos de Rey, toute sa jeunesse flottant dans une mémoire qui s'embrumait déjà...

Tout à coup la porte s'entr'ouvre avec un chuchotement d'étoffes et de voix. Il pense que c'est une voisine, quelque bonne fille du Rialto qui apporte à boire à sa fièvre. Bien vite il ferme les yeux; toujours ce sommeil qui renvoie les importuns. Mais des petits pas indécis s'approchent sur le carreau froid de la chambre. Une voix douce murmure : « Bonjour, monsieur Élysée. » Son élève est devant lui, craintif, un peu grandi, regardant avec sa timidité d'infirme le maître changé, si pâle dans ce pauvre lit. Là-bas, contre la porte, une femme attend, droite et fière, sous son voile. Elle est venue, elle a monté les cinq étages, l'escalier plein d'un bruit de débauche, frôlé de sa robe immaculée les portes aux écriteaux raccrocheurs : « Alice... Clémence... » Elle n'a pas voulu qu'il meure sans revoir son petit Zara; et n'entrant pas elle-même, elle lui envoie son pardon par la petite main de l'enfant. Cette main, Élysée Méraut la prend, la serre sur ses lèvres; puis, tourné vers l'auguste apparition qu'il devine à son seuil, avec son dernier souffle, son dernier effort de vie, de parole, il dit tout bas et pour jamais : « Vive le roi! »

XVIII

LA FIN D'UNE RACE

Il y avait une rude partie ce matin-là au cercle du jeu de paume. Tout autour de la lice immense, sur le terrain battu, piétiné comme une arène, un grand filet enveloppait de ses mailles serrées les évolutions de six joueurs, en vestons blancs, chaussons de salle d'armes, bondissant, hurlant, agitant leurs lourdes raquettes. Ce jour d'hippodrome tombé des hautes vitres, ce filet tendu, les cris rauques, les voltes, les écarts de ces casaques blanches, l'impassible correction des garçons de salle, tous Anglais, arpentant à pas comptés la galerie du pourtour, on se serait cru dans quelque manège, pendant la répétition des gymnastes et des clowns. Parmi ces clowns, monseigneur le prince d'Axel, à qui l'on avait ordonné le noble exercice de la paume comme hygiénique à son coma, pouvait compter pour un des plus bruyants. Arrivé la veille de Nice, où il venait de passer un mois aux pieds de Colette, cette partie était sa rentrée dans la vie parisienne, et il envoyait la balle avec des « han! » de garçon boucher, des détentes de bras à faire l'admiration d'un abattoir, quand on vint l'avertir au plus beau du jeu qu'il y avait là quelqu'un pour lui.

— Zut! répondit le présomptif sans même tourner la tête.

Le domestique insista, dit un nom à l'oreille de monseigneur, qui se calma, un peu étonné.

— C'est bon... priez d'attendre... J'y vais, sitôt le coup fini...

Rentré dans une de ces cabines de bains froids qui font le tour de la galerie, meublées de bambou, coquettement tendues de nattes japonaises, il trouva son ami Rigolo accroupi sur un divan, la tête basse.

— Oh! mon prince, quelle aventure... » fit l'ex-roi d'Illyrie, en levant un visage bouleversé.

Il s'arrêta à la vue du garçon chargé de serviettes, gants de laine et de crin, pour éponger, étriller monseigneur suant, fumant comme un mecklembourg qui vient de monter une côte. L'opération finie, Christian continua, les lèvres pâles, grelottantes :

— Voici ce qui m'arrive... Vous avez entendu parler là-bas de l'affaire du family?...

L'Altesse tourna vers lui son regard morne :

— Pincé?...

— Le roi affirma d'un signe, en détournant ses jolis yeux indécis. Puis, après un silence :

— Vous voyez la scène... La police au milieu de la nuit... La fillette qui pleure, se roule, déchire les agents, s'accroche à mes genoux : « Monseigneur, Monseigneur... Sauvez-moi. » Je veux la faire taire... Trop tard... Quand j'essaye de donner un nom quelconque, le commissaire se met à rire : « C'est inutile... Mes hommes vous ont reconnu... Vous êtes le prince d'Axel... »

— Elle est bien bonne!... grogna le prince, dans sa cuvette... et alors?

— Ma foi! mon cher, j'ai été si penaud, si pris de court... D'autres motifs aussi que je vous dirai... Bref, j'ai laissé croire à cet homme que j'étais vous, bien convaincu d'ailleurs que l'affaire n'aurait pas de suite... Mais point. Voilà qu'on en reparle, et comme vous pourrez être appelé chez le juge d'instruction, je viens vous supplier...

— De passer en correctionnelle à votre place?...

— Oh! les choses n'iront pas jusque-là... Seulement les journaux parleront, des noms seront prononcés... Et dans ce moment, avec ce qui se prépare en Illyrie, le mouvement royaliste, notre restauration prochaine, ce scandale serait du plus triste effet...

Comme il avait l'air piteux, l'infortuné Rigolo, attendant la décision de son cousin d'Axel, qui ramenait silencieusement ses trois cheveux jaunes devant la glace! Enfin le prince royal se décida à parler :

« Alors, vous croyez que les journaux?... » Et, tout à coup, de sa voix de ventriloque, veule et endormie : « Chic... très chic... Ça va faire enrager mon oncle... »

Il était habillé, prit son stick, campa son chapeau sur l'oreille : « Allons déjeuner... » Bras dessus, bras dessous, par la terrasse des Feuillants, ils rejoignirent le phaéton de Christian, attendant à la grille des Tuileries, y montèrent tous les deux, engoncés dans leurs fourrures, car il faisait une belle journée d'hiver d'une lumière rose et froide ; et le svelte équipage partit comme le vent, emportant nos inséparables vers le café de Londres, Rigolo soulagé, tout épanoui, Queue-de-Poule moins somnolent que d'habitude, émoustillé par sa partie de paume et la pensée de cette frasque dont tout Paris allait le croire le hé-

ros. Comme ils traversaient la place Vendôme, à peu près déserte à cette heure, une femme d'allure élégante et jeune s'arrêtait debout au bord du trottoir, un enfant par la main, et regardant les numéros. L'Altesse, qui du haut de son siège dévisageait tous les minois avec l'avidité d'un boulevardier à jeun depuis trois semaines, l'aperçut, tressaillit : « Voyez donc, Christian... on dirait... » Mais Christian n'entendit pas, occupé de surveiller sa bête, très allumée, elle aussi, ce matin-là ; et lorsqu'ils se retournèrent sur l'étroite voiture pour regarder cette belle passante, elle et son enfant venaient d'entrer sous la voûte d'une des maisons voisines du ministère de la justice.

Elle marchait vite, le voile baissé, un peu gênée et hésitante, comme pour un premier rendez-vous ; mais si la toilette sombre et trop riche, l'allure mystérieuse, pouvaient faire douter un instant de cette femme, le nom qu'elle demanda au suisse, l'accent de tristesse profonde dont fut prononcé ce nom des plus célèbres dans la science, éloignaient forcément toute idée galante.

— Le docteur Bouchereau ?... Au premier, porte en face... Si vous n'avez pas de numéro, c'est inutile de monter...

Elle ne répondit pas, s'élança dans l'escalier, traînant l'enfant après elle, comme si elle avait peur qu'on les rappelât. Au premier, on lui dit la même chose : Si Madame ne s'était pas fait inscrire la veille...

— J'attendrai... dit-elle.

Le domestique, sans insister, leur fit traverser une première antichambre où des gens étaient assis sur des coffres à bois, une autre encombrée encore, puis ouvrit avec solennité la porte du grand salon, qu'il referma sitôt la mère et l'enfant entrés, de l'air de dire : « Vous avez voulu attendre... attendez. »

C'était une vaste pièce très haute d'étage comme tous les premiers de la place Vendôme, somptueusement décorée avec peintures au plafond, boiseries et panneaux. Là-dedans s'espaçait et détonnait un meuble en velours grenat, provincial de forme, les rideaux et les portières pareils, mêlé avec des chaises, des poufs en tapisserie à la main. Le lustre Louis XVI au-dessus d'un guéridon Empire, la pendule à sujet entre ses deux candélabres, l'absence de tout objet d'art révélaient le médecin modeste, travailleur, chez qui la vogue est arrivée à l'improviste, et qui n'a fait aucun frais pour l'attendre ni la recevoir. Et quelle vogue. Comme Paris seul peut la donner quand il s'en mêle, en s'é-

tendant à tous les mondes, du haut en bas de la société, débordant en province, à l'étranger, dans l'Europe entière ; et cela depuis dix ans, sans se ralentir, sans diminuer, avec l'approbation unanime des confrères avouant que pour cette fois le succès est allé à un vrai savant, non au charlatanisme déguisé. Ce qui vaut à Bouchereau cette renommée, cette affluence extraordinaires, c'est moins sa poigne merveilleuse d'opérateur, ses admirables leçons d'anatomie, sa connaissance de l'être humain, que la lumière, la divination qui le guide, plus claire, plus solide que l'acier des outils, cet œil génial des grands penseurs et des poètes, qui fait de la magie avec la science, voit au fond et au delà. On le consulte comme la pythonisse, d'une foi aveugle, sans raisonnement. Quand il dit : « Ce n'est rien... » les boiteux marchent et les moribonds s'en vont guéris ; de là cette popularité pressante, étouffante, tyrannique, qui ne laisse pas à l'homme le loisir de vivre, de respirer. Chef de service dans un grand hôpital, il fait chaque matin sa tournée très longue, très minutieuse, suivie d'une jeunesse attentive qui regarde le maître comme un dieu, l'escorte, lui tend ses outils, car Bouchereau n'a jamais de trousse, emprunte à quelqu'un près de lui l'instrument dont il a besoin et qu'il oublie régulièrement de restituer. En sortant, quelques visites. Puis il revient vite à son cabinet, et souvent, sans se donner le temps de manger, commence ses consultations, qui se prolongent très tard dans la soirée.

Ce jour-là, quoiqu'il ne fût guère plus de midi, le salon était déjà plein de figures sombres, inquiètes, alignées tout autour sur les sièges, ou groupées près du guéridon, penchées sur des livres, des journaux illustrés, se détournant à peine pour regarder ceux qui entraient, chacun préoccupé de soi-même, enfermé dans son mal, absorbé par l'anxiété de ce que prononcera le devin. Sinistre, le silence de ces malades aux traits creusés de plis douloureux, aux regards atones, allumés parfois d'un feu cruel. Les femmes encore gardaient une coquetterie, quelques-unes un masque hautain sur la souffrance, tandis que les hommes, arrachés à leur travail, à l'activité physique de la vie, semblaient plus frappés, plus à l'abandon. Parmi ces détresses égoïstes, la mère et son petit compagnon formaient un groupe touchant ; lui si frêle, si pâle, avec cette petite figure éteinte de traits et de teint, où il n'y avait qu'un œil de vivant, — elle immobile, comme figée dans une effroyable inquiétude. Un moment, s'ennuyant

d'attendre, l'enfant se leva pour aller chercher des images sur le guéridon, gauche, timide, en infirme ; son bras, en s'avançant, heurta un malade, et il reçut un coup d'œil si hargneux, si froncé, qu'il revint à sa place les mains vides et y resta sans mouvement, la tête de côté, avec cette attitude inquiète d'oiseau branché qu'ont les jeunes aveugles.

Vraie suspension de vie que ces séances à la porte du grand médecin, un hypnotisme rompu seulement par quelque soupir, une toux, une jupe qu'on ramène, une plainte étouffée, ou le carillon de la sonnette annonçant à chaque instant un nouveau malade. Parfois celui-ci, en ouvrant la porte et voyant tout rempli, la referme bien vite avec effroi, puis, après un colloque, un court débat, rentre enfin, résigné à attendre. C'est que chez Bouchereau les tours de faveur n'existent pas. Il ne fait d'exception que pour ceux de ses confrères de Paris ou de la province qui lui amènent un client. Ceux-là seuls ont le droit de faire passer leur carte, d'être introduits avant leur tour. Ils se distinguent par un air familier, autoritaire, marchent à pas nerveux dans le salon, tirent leur montre, s'étonnent de voir qu'il est midi passé, et que rien ne bouge encore dans le cabinet de consultation. Du monde, encore du monde, et de toute sorte, depuis le lourd banquier obèse qui, dès le matin, fait garder sa place sur deux chaises par un domestique, jusqu'au petit employé qui s'est dit : Ça coûtera ce que ça coûtera... Consultons Bouchereau... Toutes les toilettes, toutes les tenues, des chapeaux de visite et des bonnets de linge, de minces petites robes noires à côté de brillants satins ; mais l'égalité reste dans les yeux rougis de larmes, les fronts inquiets, les transes et les tristesses qui hantent un salon de grand consultant à Paris.

Parmi les derniers venus, un paysan, blond, tanné, large de face et de carrure, accompagne un petit être rachitique qui s'appuie à lui d'un côté et de l'autre sur une béquille. Le père prend des précautions attendrissantes, incline sous sa blouse neuve son dos voûté par le labour, délie ses gros doigts pour asseoir l'enfant : « Es-tu bien ? cale-toi... Attends, que je te mette ce coussin dessous... » Il parle à haute voix, sans se gêner, dérange tout le monde pour avoir des chaises, un tabouret. L'enfant intimidé, affiné par la souffrance, reste silencieux, le corps déjeté, tenant ses béquilles entre ses jambes. Enfin installés, le paysan se met à rire, les larmes aux yeux : « Hein ! nous y sommes... C'est

un fameux, va !... Il te guérira bien. » Puis il promène un sourire sur toute l'assemblée, un sourire qui se heurte à la dure froideur des visages. Seule la dame en noir, accompagnée aussi d'un enfant, le regarde avec bonté ; et quoiqu'elle ait l'air un peu fier, il lui parle, lui conte son histoire, qu'il s'appelle Raizou, maraîcher à Valenton, que sa femme est presque toujours malade, et que malheureusement leurs enfants tiennent plus d'elle que de lui, si vaillant, si fort. Les trois aînés sont morts d'une maladie qu'ils avaient dans les os... Le dernier faisait mine de bien s'élever, mais depuis quelques mois ça le tenait dans la hanche comme les autres. Alors on a jeté un matelas sur les bancs de la carriole, et ils sont venus voir Bouchereau.

Il dit tout cela d'un ton posé, avec le lambinage des gens de campagne, et pendant que sa voisine l'écoute attendrie, les deux petits infirmes s'examinent curieusement, rapprochés par la maladie, qui leur donne à tous deux, au petit en blouse et cache-nez de laine, comme à l'enfant couvert de fourrures fines, une ressemblance mélancolique... Mais un frisson court dans la salle, du rouge monte aux pâleurs, toutes les têtes tournées vers une haute porte derrière laquelle s'entend un bruit de pas, de sièges remués. Il est là, il vient d'arriver. Les pas se rapprochent. Dans l'entrebâillure de la porte ouverte brusquement, paraît un homme de taille moyenne, trapu, carré des épaules, le front dénudé, les traits durs. D'un regard qui se croise avec tant d'autres regards anxieux, il a fait le tour du salon, scruté ces douleurs anciennes ou récentes. Quelqu'un passe, le battant se referme. « Il ne doit pas être commode, » dit Raizou à demi-voix, et pour se rassurer il regarde tout ce monde qui passera avant lui à la consultation. Une vraie foule et de longues heures d'attente marquées par le timbre traînard, retentissant, de la vieille pendule provinciale surmontée d'une Polymnie et les rares apparitions du docteur. A chaque fois une place est gagnée ; il y a un mouvement, un peu de vie dans le salon, puis tout redevient morne et immobile.

Depuis qu'elle est entrée, la mère n'a pas dit un mot, pas levé son voile, et il se dégage de son silence, peut-être de sa mentale prière, quelque chose de si imposant que le paysan n'ose plus lui adresser la parole, reste muet aussi, pousse de gros soupirs. A un moment on le voit tirer de sa poche, d'une foule de poches, une petite bouteille, un gobelet, un biscuit dans du papier qu'il

développe lentement, précieusement, pour faire une « trempette » à son garçon. L'enfant mouille ses lèvres, puis repousse le verre et le biscuit : « Non... non... je n'ai pas faim... » Et devant cette pauvre figure tirée, si lasse, Raizou pense à ses trois aînés qui n'avaient jamais faim non plus. Ses yeux se gonflent, ses joues tremblent à cette idée, et tout à coup : « Bouge pas, m'ami... Je vas voir si la carriole est en bas. » Voilà bien des fois qu'il descend pour s'assurer que la carriole stationne toujours au ras du trottoir, sur la place ; et quand il remonte, souriant, épanoui, il s'imagine qu'on ne voit pas ses yeux rougis, ses joues violettes à force d'être essuyées, tamponnées à gros coups de poing pour rentrer des larmes.

Les heures passent, lentes et tristes. Dans le salon qui s'assombrit les figures paraissent plus pâles, plus nerveuses, se tournent suppliantes vers l'impassible Bouchereau faisant son apparition régulière. L'homme de Valenton se désole en songeant qu'ils rentreront en pleine nuit, que sa femme sera inquiète, que le petit aura froid. Son chagrin est si vif, s'exprime tout haut avec une naïveté si touchante que, lorsque, après cinq mortelles heures, la mère et son enfant voient venir leur tour de passer, ils cèdent leur place au brave Raizou. « Oh ! merci, madame... » Son effusion n'a pas le temps d'être gênante, car la porte vient de s'ouvrir. Vite, il prend son fils, le soulève, lui donne sa béquille, si troublé, si ému, qu'il ne voit pas ce que la dame glisse dans la main du pauvre estropié : « Pour vous... pour vous... »

Oh ! que la mère et l'enfant la trouvent longue, cette dernière attente, augmentée de la nuit qui vient, de l'appréhension qui les glace. Enfin leur tour arrive ; ils entrent dans un cabinet très vaste, tout en longueur, éclairé par une large et haute fenêtre qui ouvre sur la place et garde encore du jour, malgré l'heure avancée. La table de Bouchereau est là devant, très simple, un bureau de médecin de campagne ou de receveur de l'enregistrement. Il s'y assied, le dos tourné à la lumière, qui frappe les nouveaux venus, cette femme dont le voile relevé montre un visage énergique et jeune, au teint éclatant, aux yeux fatigués de veilles douloureuses, le petit baissant la tête comme si le jour en face le blessait.

— Qu'est-ce qu'il a ? dit Bouchereau l'attirant à lui avec un accent de bonté, un geste paternel, car sous la dureté de son

visage se cache une sensibilité exquise que quarante ans de métier n'ont pas émoussée encore. La mère, avant de répondre, fait signe à l'enfant de s'éloigner, puis d'une belle voix grave, à l'accent étranger, raconte que son fils a perdu l'œil droit, l'an dernier, par accident. Maintenant des troubles surviennent au côté gauche, des brumes, des éblouissements, une altération sensible de la vue. Pour éviter la cécité complète, on conseille l'extraction de l'œil mort. Est-elle possible ? L'enfant est-il en état de la supporter ?

Bouchereau écoute avec attention, penché au bord de son fauteuil, ses deux petits yeux vifs de Tourangeau fixés sur cette bouche dédaigneuse, aux lèvres rouges d'un sang pur, que le fard n'a jamais touchées. Puis, quand la mère a fini :

— L'énucléation qu'on vous conseille, madame, se fait journellement et sans aucun danger, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles... Une fois, une seule, en vingt ans, j'ai eu dans mon service à Lariboisière un pauvre diable qui n'a pas pu la supporter... Il est vrai que c'était un vieillard, un triste ramasseur de chiffons, alcoolisé, mal nourri... Ici le cas n'est pas le même... Votre fils n'a pas l'air fort ; mais il vient d'une belle et solide maman qui lui a mis dans les veines... Nous allons voir ça, du reste...

Il appelle l'enfant, le prend entre ses jambes, et pour le distraire, l'occuper pendant son examen, lui demande avec un bon sourire :

— Comment t'appelles-tu ?

— Léopold, monsieur.

— Léopold qui ?

Le petit regarde sa mère sans répondre.

— Eh bien ! Léopold, il faut quitter ta veste, ton gilet... Que j'inspecte, que j'écoute partout.

L'enfant se défait longuement, maladroitement, aidé de sa mère, dont les mains tremblent, et du bon père Bouchereau, plus habile qu'eux deux. Oh ! le pauvre petit corps grêle, rachitique, aux épaules rentrées vers l'étroite poitrine comme des ailes d'oiseau repliées avant le vol, — et d'une chair si blême que le scapulaire, les médailles s'y détachent, dans le jour triste, ainsi que sur le plâtre d'un ex-voto. La mère baisse la tête, presque honteuse de son œuvre, tandis que le médecin ausculte, percute, s'interrompant pour faire quelques questions.

— Le père est âgé, n'est-ce pas ?

— Mais non, Monsieur... Trente-cinq ans à peine.

— Souvent malade ?

— Non, presque jamais.

— C'est bien... rhabille-toi, mon petit homme.

Il s'enfonce dans son grand fauteuil, tout pensif, tandis que l'enfant, après avoir remis son velours bleu et ses fourrures, va reprendre sa place tout au fond sans qu'on le lui dise. Depuis un an il est tellement habitué à ces mystères, à ces chuchotements autour de son mal, qu'il ne s'en inquiète même plus, n'essaye pas de comprendre, s'abandonne. Mais la mère, quelle angoisse, quel regard au médecin !

— Eh bien ?

— Madame, dit Bouchereau tout bas, scandant chaque mot, votre enfant est en effet menacé de perdre la vue. Et pourtant... si c'était mon fils, je ne l'opérerais pas... Sans bien m'expliquer encore cette petite nature, j'y constate d'étranges désordres, un ébranlement de tout l'être, surtout le sang le plus vicié, le plus épuisé, le plus pauvre...

— Du sang de roi ! gronde Frédérique, brusquement levée avec un éclat de révolte. Elle vient de se rappeler, de voir tout à coup dans son petit cercueil chargé de roses la pâle figure de son premier-né. Bouchereau, debout aussi, subitement éclairé par ces trois mots, reconnaît la reine d'Illyrie, qu'il n'a jamais vue, puisqu'elle ne va nulle part, mais dont les portraits sont partout.

— Oh ! Madame... Si j'avais su...

— Ne vous excusez pas, dit Frédérique déjà plus calme, je suis venue ici pour entendre la vérité, cette vérité que nous n'avons jamais, nous autres, même en exil... Ah ! Monsieur Bouchereau, que les reines sont malheureuses. Dire qu'ils sont là tous à me persécuter pour que je fasse opérer mon enfant ! Ils savent pourtant bien qu'il y va de sa vie... Mais la raison d'État !... Dans un mois, quinze jours, peut-être plus tôt, les Diètes d'Illyrie vont envoyer vers nous... On veut avoir un roi à leur montrer... Tel qu'il est là, passe encore ; mais aveugle ! Personne n'en voudrait... Alors, au risque de le tuer, l'opération !... Règne ou meurs... Et j'allais me faire complice de ce crime... Pauvre petit Zara !... Qu'importe qu'il règne, mon Dieu ! Qu'il vive, qu'il vive !...

Cinq heures. Le soir tombe. Dans la rue de Rivoli, encombrée par le retour du Bois, l'heure des dîners, les voitures vont au pas, suivant la grille des Tuileries, qui semble, frappée par le couchant hâtif, s'étendre sur les passants en longues barres. Tout le côté de l'Arc-de-Triomphe est encore inondé d'une rouge lumière boréale, l'autre déjà d'un violet de deuil épaissi d'ombre vers les bords. C'est par là que roule la lourde voiture aux armes d'Illyrie. Au tournant de la rue de Castiglione, la reine retrouve soudain le balcon de l'hôtel des Pyramides et les illusions de son arrivée à Paris, chantantes et planantes comme la musique des cuivres qui sonnait ce jour-là dans les masses de feuillage. Que de déceptions depuis, que de combats! Maintenant, c'est fini, fini. La race est éteinte... Un froid de mort lui tombe aux épaules, tandis que le landau avance vers l'ombre, toujours vers l'ombre. Aussi ne voit-elle pas le regard tendre, craintif, implorant, que l'enfant tourne de son côté.

— Maman, si je ne suis plus roi, est-ce que vous m'aimerez tout de même?

— O mon chéri!...

Elle serre passionnément la petite main tendue vers les siennes. Allons, le sacrifice est fait. Réchauffée, réconfortée par cette étreinte, Frédérique n'est plus que mère, rien que mère; et quand les Tuileries, dorées sur leurs cendres solides d'un rayon au déclin, se dressent tout à coup devant elle pour lui rappeler le passé, elle les regarde sans émotion, sans mémoire, croyant voir quelque ruine ancienne d'Assyrie ou d'Égypte, témoin de mœurs et de peuples disparus, une grande vieille chose — morte.

Alphonse Daudet.

PENSÉES DÉTACHÉES

Quel délicieux livre à écrire, les bêtises des plus grands esprits !

—

S'il y a dans le sublime de l'homme les trois quarts de folie, il y a dans sa sagesse les trois quarts de mépris.

—

Ce qui manque actuellement au catholicisme, c'est un Voltaire et un Franklin catholiques, les deux extrémités de l'esprit bourgeois.

—

Penser à un succès dans la joie qu'il cause à un ami, c'est boire son nectar dans une coupe d'or.

—

En matière de forme littéraire, c'est ce qu'on verse dans le vase qui fait la beauté de l'amphore ! Autrement, on n'a plus qu'une cruche.

—

Il faut opposer les livres aux livres, comme les poisons aux poisons ; sans cela, les gens comme nous écriraient-ils ?

—

A mesure que les peuples montent en civilisation, les gouvernements descendent en police.

—

Il y a une certaine aisance dans la modestie, qui, si je ne me trompe, est plus gracieuse que la grâce elle-même.

—

Preuve de petitesse naturelle, aimer les petites gens.

—

Quand les hommes supérieurs se trompent, ils sont supérieurs en cela comme en tout le reste. Ils voient plus faux que les petits ou les médiocres esprits.

J. Barbey d'Aurevilly.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

COMMENT JE DEVINS JOURNALISTE[1]

Il avait un rare talent de liseur; et c'est une des cinq ou six personnes que j'aie entendues lire dans l'Université, où, je puis le dire, on lit mieux que nulle part ailleurs. Les comédiens ne voudront pas me croire, surtout les comédiens du Théâtre-Français. C'est pourtant l'exacte vérité. Ces messieurs jouent admirablement; ils lisent, en général, de façon médiocre. Ce sont des acteurs de premier ordre et des liseurs de troisième ou quatrième. J'ai bien souvent songé qu'on pourrait faire cette épreuve : tirer au sort dans l'Université, parmi les professeurs de lettres, six ou dix noms; prendre de même au hasard dix artistes dans les théâtres de Paris, sans en exclure la Comédie française; leur donner à lire devant un jury dix pages d'un grand écrivain dont on leur remettrait le texte une demi-heure seulement avant le concours. Je parie que ce sont les échappés de l'École normale qui battront, haut la main, les élèves du Conservatoire de déclamation. Je prends nos universitaires à dix contre un. Il ne faudrait pas me presser beaucoup pour que je donnasse les raisons de leur supériorité. Mais ces mémoires pourraient tomber entre les mains d'un grand premier rôle de Belleville ou de Landerneau, et il ne faut dire de vérités désagréables aux gens que lorsqu'on y est obligé par devoir de profession.

Je ne veux ni ne puis parler des autres professeurs. Outre qu'ils n'ont point marqué dans le monde, en dehors de notre

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1888.

Université, et que leur portrait n'intéresserait pas plus le public qu'une photographie d'inconnu rencontrée au hasard dans un album de famille, ils vivent encore pour la plupart et n'auraient peut-être aucun plaisir à voir leurs noms imprimés tout vifs au bas d'un crayon fait d'après eux de souvenir. Ce qu'il m'est permis de dire, parce qu'il me semble bien que cela est vrai, c'est qu'il y avait alors au lycée de Grenoble une réunion fort rare d'hommes instruits et d'esprit distingué, dont chacun avait sa physionomie propre.

Nous avions pour proviseur un très brave homme, M. Moufflet, d'un caractère doux et conciliant, qui faisait de son mieux pour nous rendre plus facile la pratique de devoirs que l'administration supérieure se plaisait sans cesse à hérisser de prescriptions et de tracasseries nouvelles. Mais il était horriblement timoré; il n'avait d'autres ressources pour vivre que sa place, et il était à la tête d'une famille nombreuse. Je me reproche d'avoir trop souvent fait enrager cet estimable fonctionnaire, qui, malgré mes taquineries, avait, je crois, un fond d'amitié pour moi et me marquait du goût pour mon tour d'esprit. Mais, que voulez-vous? c'est lui qui, pour nous, représentait notre bête noire, l'administration. C'est à lui seul que nous avions affaire, car l'inspecteur d'académie et le recteur s'enfermaient, comme les grands dieux du paganisme, dans un nuage impénétrable, et ils ne se communiquaient aux simples mortels qu'armés de la foudre et environnés d'éclairs. Nous sentions comme un plaisir de vengeance satisfaite à nous décharger sur le proviseur, qui n'en pouvait mais, de toute la bile accumulée dans les longues heures de classe.

Si je me sers du mot *bile*, c'est que je songe à quelques-uns de mes collègues qui ne décoléraient pas, et que j'ai gardé présente la mémoire des scènes qu'ils faisaient à ce malheureux proviseur. J'ai toujours eu, pour ma part, l'humeur gaie, et c'était par d'inoffensives malices ou des plaisanteries bon enfant que je me soulageais des petits ennuis dont il lardait mon existence.

Nous devions théoriquement vingt-quatre heures de classe par semaine, à quatre heures par jour. C'était le règlement du premier Empire qui avait ainsi organisé le travail. La pratique avait corrigé ce que la règle avait d'excessif; comme il y avait des professeurs d'histoire, de langues vivantes et de sciences, les professeurs ne fournissaient plus guère, dans la réalité, que quatorze

ou seize heures de besogne effective, et il faut ajouter que cette somme de travail est déjà considérable. Les gens du monde ne soupçonnent pas ce que peut être la fatigue d'une classe, quand on s'y donne corps et âme. J'ai fait deux métiers dans ma vie : celui de professeur et celui de journaliste, auquel j'ai joint comme annexe celui de conférencier. Dieu sait si le métier de journaliste, avec la nécessité sans cesse renaissante de ses articles quotidiens, est épuisant pour l'esprit et pour la main! Je n'ai plus aujourd'hui l'incroyable provision de forces que je prodiguais en ce temps-là sans compter. Eh bien! je me sens plus dispos, plus alerte et plus frais, après vingt-cinq ans de journalisme, sans congé d'aucune sorte, que je ne l'étais au bout d'une année de professorat. Lorsque arrivait le mois de juillet, c'était comme un accablement, comme une prostration de tout l'être. Je tombais, au seuil des vacances, comme un cheval qui a fourni une trop longue traite.

Le ministre de l'instruction publique, qui n'avait d'autre objectif que de nous vexer en toutes les manières, de nous dégoûter et de se débarrasser de nous à bon compte, s'était avisé de décréter que tout professeur devrait désormais donner ses vingt-quatre heures réglementaires de travail par semaine; que si l'on ne pouvait les lui trouver dans sa classe à lui, il faudrait les lui tailler dans d'autres classes. Ce fut un cruel embarras pour le pauvre père Moufflet quand il dut dresser ce tableau de classes supplémentaires. Chacun de nous se récriait d'horreur à ces besognes nouvelles qui nous étaient imposées et qui ne rentraient point dans le cercle de nos études. Songez que moi, qui professais la seconde, j'étais astreint à donner deux heures de répétition par semaine à des élèves de sixième, et deux autres heures d'histoire littéraire aux philosophes des classes de français, on dirait à cette heure de l'enseignement spécial. J'aurais dû être touché jusqu'au fond du cœur du ton de désolation et de regret avec lequel notre proviseur nous suppliait d'accepter de bonne grâce ces corvées plus inutiles encore que désagréables. Les uns se répandaient en plaintes furieuses; je me contentais de le blaguer à froid, lui vantant, avec un air sérieux de pince sans rire, l'intelligence d'une administration qui sacrifiait le travail personnel des élèves au plaisir délicat d'*embêter* les professeurs. L'excellent homme écoutait patiemment ces doléances et ces moqueries. Il en sentait la justesse; mais qu'y pouvait-il faire?

C'était, en vérité, un drôle de temps que celui-là! Un ministr de l'instruction publique s'amusant à désorganiser les études pour l'unique plaisir de taquiner son personnel; la haute administration convaincue de l'impertinence des mesures prises, et courbant la tête en silence, par peur ou par sottise; les professeurs enragés de ces perpétuels coups d'épingle, inquiets du désordre jeté dans les classes, en lutte avec leurs supérieurs, qu'ils n'estimaient plus guère, et avec leurs élèves, qui leur échappaient de la main; les enfants tiraillés en tous sens par des programmes toujours en mouvement, et ne sachant plus où ils allaient ni ce qu'on voulait d'eux; et, avec tout cela, dans l'apparence et même, ce qui sans doute est plus extraordinaire que tout le reste, dans la réalité, des études régulièrement et fructueusement poursuivies, des classes faites avec soin et qui profitaient aux écoliers, tant cette institution première de l'Université avait en elle de vitalité et de force, tant le corps du professorat était, par un vieil esprit de tradition, animé du zèle de l'enseignement, tant il en avait le talent à la fois et le goût!

Nous tirions parti même des bêtises de nos ministres pour l'instruction de nos élèves ou pour la nôtre. Ainsi, pour les répétitions que je devais aux écoliers de sixième, je m'aperçus vite que la mesure du ministre, à l'exécuter à la lettre, n'avait pas le sens commun; que revenir sur des devoirs déjà corrigés ou sur des explications déjà faites, c'était m'exposer, en cas de dissentiments, à diminuer dans l'esprit des enfants l'estime qu'ils faisaient de leur maître ordinaire. Ajoutez que ces redites ne les intéressaient point, et qu'il m'était impossible de fixer leur attention. Je fis autre chose. Je choisis parmi nos classiques des lectures appropriées à leur âge; je les leur lus moi-même, et, à la répétition suivante, l'un d'eux, pris au hasard, devait en rendre compte à haute voix. Cet exercice les amusa beaucoup; mais il n'était pas réglementaire. Que dis-je? Il était tout ce qu'il y a de plus antiréglementaire. Et je vois encore la figure bonasse et inquiète de M. Moufflet quand je lui contais, avec une liberté gouailleuse, les preuves de ma proverbiale indocilité. Il m'approuvait au fond; mais si on l'avait appris en haut lieu!

Voilà bien des détails et de bien menus détails. Peut-être trouverez-vous que je m'y attarde trop complaisamment. C'est que tous les romanciers qui jusqu'à présent ont essayé de peindre le professeur en ont tracé des portraits de fantaisie qui joignaient

au défaut d'être peu ressemblants celui d'être peu agréables et parfois même fort vilains. Il y a quelque intérêt, je crois, à le montrer au public dans le train ordinaire de sa vie, frondeur et chagrin contre les puissants, mais l'esprit ouvert, libre et gai; point pédant, quoi qu'on dise : maître aimé dans sa classe, et dans le monde... Eh bien! parlons du professeur dans le monde, si vous voulez.

Personne n'y fut plus étranger que moi durant la première moitié de ma vie, et vous verrez, si je conte jamais la seconde, que je ne l'ai guère pratiqué davantage sur la fin de ma carrière. Au sortir de l'institution Massin, où j'avais passé huit ans clos et muré, ne sortant presque jamais dimanches ni fêtes, et, pendant les vacances, seul ou à peu près avec mes livres dans la pauvre thébaïde de la maison paternelle, j'étais entré à l'École normale, où je n'avais pu me frotter qu'à de jeunes camarades. Vous venez de lire le récit de mes caravanes à travers quatre villes de province; vous avez toujours pu m'y voir vivant dans ma classe et pour ma classe, sans autres relations que celles dont ma profession me faisait une nécessité, sans autre plaisir que de m'enfermer derrière le verrou de ma chambre, en tête à tête avec mes copies à corriger ou mes auteurs à lire. Je passais pour un ours, et j'étais de fait un ours assez mal léché, quoique toujours en belle humeur.

Mes collègues n'étaient pas tous, bien entendu, bâtis sur ce modèle, quoique en général ils fussent moins mondains que ne le sont aujourd'hui nos universitaires des nouvelles couches. Ce n'était pas seulement le défaut de mon éducation première, éducation toute scolaire, qui m'avait détourné du monde; c'était plus encore mon caractère, dont je ne saurais dire trop de mal, car il m'a fait horriblement souffrir, et, comme je n'ai pu en venir à bout, je me suis résigné à composer avec lui, lui cédant sur tous les points où j'ai jugé la lutte impossible et inefficace.

J'étais né avec un absurde amour-propre et une timidité excessive. Cette timidité a, dans mes premières années de jeunesse et même longtemps après, dans mon âge mûr, passé tout ce qu'on saurait imaginer. Je me sentais lourd, gauche, embarrassé de ma personne, incapable de trouver du premier coup le mot à répondre. Le sentiment que j'avais de mon extrême myopie accroissait encore ma gêne. Ah! la myopie! la myopie! personne ne saura jamais ce qu'elle m'a coûté de désespoir et de larmes!

Entrer dans un salon et ne pas savoir où se diriger pour saluer la maîtresse de la maison; ne reconnaître aucune des personnes qui sont là et, quand il y en a une qui vous aborde, se demander avec une indicible angoisse qui elle peut bien être; risquer à chaque pas de se heurter contre une table ou de se prendre les jambes dans un pouf; deviner dans la voix de la femme avec qui l'on cause une intention bienveillante ou railleuse et ne la pouvoir lire dans ses yeux ou sur ses lèvres; ne pouvoir prendre du café sans en laisser tomber sur le devant de sa chemise une goutte que l'on ne voit que le soir, en rentrant chez soi; être prié, au bal, d'inviter à danser une jeune fille qui fait tapisserie là-bas, dans ce coin; marcher vers le coin qu'indique le doigt de la personne qui vous a donné l'ordre et engager gracieusement pour la première contredanse une grand'mère qui vous rit au nez; pousser à l'étourdie vers un groupe d'hommes qui causent, s'apercevoir au bout d'un instant qu'on n'y connaît personne, qu'on s'est trompé; y demeurer, en proie à un malaise qui torture, parce qu'on ne sait plus comment en sortir, et jeter dans la conversation, pour se donner une contenance, quelque énorme sottise que l'on est tout honteux d'avoir lâchée; tirer avec un affreux battement de cœur un cordon de sonnette et dire : « Bonjour, mon cher cœur, » à un carabinier qui vous répond d'un ton de politesse goguenarde : « Je crains, monsieur, que vous ne fassiez erreur. » J'ai connu ces misères et bien d'autres; j'en ai senti tout le long de ma vie les affres douloureuses. Je n'ai plus fait un pas ni dit un mot sans penser avec terreur que j'allais commettre ce que les Parisiens appellent une *gaffe*. Je vivais donc toujours sur le qui-vive et ne me trouvais à l'aise que loin de ce monde où les gaffes de ce genre étaient inévitables : c'était une sorte de répugnance mêlée de peur que j'éprouvais pour lui. Ma vanité y avait été trop souvent et trop cruellement froissée.

Je ne m'étais point réformé sur le costume, que je continuais à porter débraillé ou négligé, avec un étalage d'insouciance orgueilleuse, mais avec un sentiment secret de honte qui me poignait au fond de l'âme et qui était pour moi, dans un salon, une insupportable gêne. Ce mépris de la toilette, mépris tout plein de ridicule affectation, s'aggravait d'une certaine raideur âpre, tranchons le mot, d'une certaine brutalité de langage. C'est un défaut que je tenais de famille. Ma grand'mère, du côté de ma mère, était renommée pour la franchise brusque de son style et pour sa facilité,

qui était vraiment incroyable chez une très honnête femme, marquise, de plus, et marquise authentique, s'il vous plaît, aux propos salés et aux mots crus. J'ai conservé d'elle, bien que je l'aie peu connue en mon enfance, un souvenir assez précis et très distinct. Quelques-unes de ses locutions le plus pittoresquement familières me sont restées dans la mémoire. Il y en avait de bien plaisantes et qui ne sauraient s'écrire. Elle était avec cela d'une dévotion outrée et d'un implacable légitimisme, mais le sang vif, le verbe haut, la parole prompte et verte, et elle avait plus tôt fait, dans ses mauvaises humeurs, de vous allonger une bonne gifle qu'un évêque sa bénédiction. Je crois bien que c'est d'elle que quelques-uns d'entre nous, dans la famille, qui a été nombreuse, ont hérité une langue impétueuse, fertile en saillies brusques, en vérités nettement et désobligeamment exprimées, en gaillardises épaisses, assaisonnées d'un gros rire.

Ces façons d'esprit, que l'âge ni l'expérience de la vie n'avaient encore atténuées, n'étaient pas très propres à me faire bien venir de la bonne compagnie provinciale, qui est, comme on le sait, d'une réserve qui va jusqu'à la pruderie. Je le sentais d'instinct, et m'en tenais éloigné. Les pointes que j'y avais faites par-ci par-là n'avaient pas été heureuses; il m'en était resté de la méfiance.

Je trouvai par bonheur, à Grenoble, une société toute formée de jeunes femmes qui avaient organisé contre l'ennui de la vie de province une sorte d'aimable ligue. Elles étaient toutes mariées, et les maris, presque tous gens de loi, autorisaient de leur présence ces ébats, qui, d'ailleurs, n'avaient rien que de très honnête. Une sauterie de temps à autre au piano; le plus souvent une table de whist. Toutes ces dames l'avaient appris et le jouaient; elles avaient remarqué que, lorsqu'on s'assemblait uniquement pour causer ensemble, la conversation, qui tournait au plaisir forcé, languissait, faute d'aliments ou d'entrain. La table de whist, toujours en pression, était un dérivatif, un prétexte à se lever, à changer de partenaire, et pour les assistants, à regarder le jeu sans rien dire, s'ils étaient en humeur de se taire. Quelquefois, quand une pièce de théâtre faisait grand bruit à Paris, la table de whist était abandonnée pour la lecture en cercle. C'était Soupé et moi qui nous relayions d'acte en acte pour lire à haute voix la comédie de Dumas, d'Augier et de Labiche. C'étaient ensuite des discussions interminables sur le mérite de l'œuvre, sur le plus ou moins de vérité des caractères et des sentiments qui en faisaient le fond.

Ces dames se réunissaient les unes chez les autres à tour de rôle, mais le plus souvent chez une vieille douairière qui portait un beau nom : elle s'appelait Mme Million. Elle passait pour veuve, et peut-être l'était-elle. J'ai quelquefois entendu parler de M. Million comme d'un homme qui existait encore ; mais je ne l'ai jamais vu. Elle aimait la jeunesse et la joie ; et, comme elle possédait quelque fortune, c'était chez elle que s'était établi le quartier général des plaisirs.

Je ne sais, mais il me semble qu'il y avait, dans ce petit cercle, qui eût pu aisément tourner à la coterie, bien de l'esprit et de la gaieté. La plupart de ces dames, sans avoir reçu d'autre instruction que celle qui était donnée en ce temps-là à toutes nos jeunes Françaises, petite et médiocre instruction, comme on sait, s'étaient formé par la lecture et la conversation un assez bon fonds de connaissances. Elles lisaient plus et mieux que nos Parisiennes, qui ont à peine le temps, dans le tourbillon où elles vivent, de parcourir le journal ou de feuilleter le roman en vogue. Elles ne causaient point chiffons, et les commérages de petite ville avaient été, d'un commun accord, bannis de la conversation. On s'entretenait plutôt de théâtre, de musique, de littérature et d'art. Un peu de philosophie par intervalles ; jamais de politique. Peut-être un étranger aurait-il senti là un léger parfum de préciosité ; mais on était sauvé de la pédanterie par l'enjouement naturel à de jeunes femmes qui ne posaient point pour la galerie et qui n'avaient d'autre idée au monde que de s'amuser.

Il n'y avait dans cette petite société que deux célibataires. Le premier était un jeune homme de la ville, Leborgne, gentil garçon, très agréable de sa personne, très gai de caractère et bon musicien. C'était lui qui organisait les parties de plaisir : promenades dans la montagne, déjeuners sur l'herbe, et parfois même représentations de salon. Car nous avons joué la comédie et improvisé des pantomimes. J'ai reçu, sous l'habit de Cassandre, les coups de batte d'Arlequin.

L'autre, c'était moi. Ce n'est pas sans peine que je m'étais acclimaté dans ce milieu, où l'on m'avait introduit presque à mon corps défendant. Ma maudite timidité m'avait d'abord joué quelques tours dont je m'étais remis malaisément. Vous savez qu'il n'y a rien de tels que les soldats qui ont peur pour frapper d'estoc et de taille, comme des sourds, une fois qu'ils sont lancés. C'est l'histoire des timides. Lorsqu'un timide s'est jeté à l'eau, il a l'air

dix fois plus assuré et plus hardi que l'homme qui est le mieux en possession de lui-même ; il pousse devant lui avec une sorte de hâte tumultueuse, parlant à tort et à travers, comme dans une courte fièvre, s'étourdissant lui-même du bruit de ses paroles. C'est le plus sûr moyen de dire beaucoup de sottises, et des sottises que l'on ne pardonne guère, car elles ont l'air de partir, non de la timidité, qui en est pourtant la vraie cause et qui paraîtrait toute simple chez un jeune homme, mais d'une effronterie qui est sans excuse.

Il m'était arrivé d'en dire quelques-unes, et de très fortes. Mais on ne m'en garda point rancune. Le bon accueil que l'on me fit me rejeta dans mon naturel et me mit à l'aise. Il passa pour ainsi dire en convention qu'on n'aurait point à s'effaroucher de mes équipées de conversation, qu'on me laisserait aller, quitte à m'arrêter d'un mot, comme jadis la comtesse de Rochefort quand elle disait à Duclos : « Ah ! prenez garde, Duclos ! Vous nous croyez trop honnêtes femmes. » Je m'abandonnai sans crainte à cette verve rabelaisienne, dont quelques rares filets courent encore à présent dans tout ce que j'écris. Nous avons passé ainsi, en charmante compagnie, de bonnes heures de causeries, de lectures et de rires. Le peu que je sais du monde de la province me vient de là. J'ai toujours conservé pour lui un grand faible, et, quand je fais mes articles de morale ou de critique littéraire, c'est à lui encore maintenant que je m'adresse en pensée, bien plus qu'aux Parisiens, dont je ne me suis assimilé que difficilement les mœurs, le tour d'esprit et le langage. Et encore n'y ai-je pas réussi aussi complètement que j'aurais voulu. Quand je vais, appelé par une conférence, dans un trou départemental quelconque, il me semble, en y entrant, que je reviens chez moi. Je retrouve, dans la conversation de ceux qui m'entourent et me font fête, mes façons de voir, de sentir, et j'ajouterais même mes façons de parler. Il y a des provinciaux qui sont nés Parisiens ; j'étais né provincial et le suis toujours resté.

J'ai toujours eu regret de ne pas avoir le talent d'un Balzac pour peindre ce petit coin du monde comme je l'avais vu, dans le naturel de sa bonne humeur et de sa grâce. Mais je suis plus moraliste qu'observateur.

Un menu fait qui me remonte à la mémoire en sera une preuve curieuse.

Nous fîmes tous ensemble une excursion à la Grande-Char-

treuse. Savez-vous, de toute cette expédition, qui fut favorisée d'un soleil admirable et extrêmement gaie, ce qui m'est demeuré? Un souvenir général et très vague que l'on y vit de très belles choses et que l'on s'y amusa beaucoup ; mais rien de précis ni de distinct, si ce n'est un détail qui n'avait sans doute frappé personne autre.

Tandis que nous suivions une route bordée d'une haie en fleurs, une de ces dames, qui marchait en avant, fit signe aux personnes qui suivaient de faire silence. Elle tenait les yeux fixés curieusement sur un point de la haie. Nous approchâmes tous sur la pointe du pied. C'était une bête des champs, un rat, je crois, ou un mulot, qui montrait à travers les branches un petit museau fin où étincelaient deux yeux d'une vivacité extraordinaire. L'un de nous se coula sans bruit près de l'animal, leva sa canne et lui en frappa si juste un coup sur la tête qu'il l'abattit mort sur le chemin. Il se retourna triomphant. Les dames avaient toutes poussé un léger cri d'horreur. Il vit l'indignation peinte sur les visages.

— Mais, dit-il, étonné de l'accueil fait à cette preuve d'adresse, c'est un animal très nuisible ; il fait le désespoir des agriculteurs, qui le poursuivent et le détruisent tant qu'ils peuvent. C'est un service que je leur ai rendu en tuant un de ces affreux rongeurs.

Ces dames ne purent lui pardonner cet acte de férocité inouïe. Une si jolie petite bête ! qui avait des yeux si intelligents ! Il fallait, pour l'assommer, être pis qu'un assassin ! Ce qu'il y avait de plus plaisant, c'est qu'il était grand faiseur de madrigaux, et que tout le long du voyage on le traita comme un homme qui manquait de cœur.

Et moi, je ne pus m'empêcher de raisonner à perte de vue sur ce très petit fait et sur les conséquences qu'il avait eues. Au fond, me disais-je, ce garçon, c'est lui qui est dans le vrai ! Ce qu'il a allégué pour sa défense est juste : le rat est un grand dévoreur de grains ; c'est l'ennemi du fermier ; on fait œuvre pie en l'exterminant partout où on le trouve.

Pourquoi donc ce meurtre avait-il si fort ému la sensibilité de ces dames? Pourquoi s'étaient-elles récriées d'horreur et de pitié? Pourquoi avaient-elles tenu si longtemps rigueur au meurtrier? Les femmes étaient-elles donc incapables d'écouter une raison raisonnable? Ne se conduisaient-elles que par imagination?

Voilà une belle matière à philosopher. Ce rat m'a longtemps trotté dans la cervelle, et vous voyez qu'il y fait encore des siennes. C'était le tour particulier de mon esprit. Tandis que mes compagnons de promenade s'extasiaient sur les beautés de la Grande-Chartreuse, je songeais à mon rat. Je m'y étais si profondément absorbé qu'il me serait absolument impossible aujourd'hui de décrire un seul des accidents de la route que nous avons parcourue. Je ne les ai pas vus; je regardais en moi-même; c'est là que gisait mon rat, les quatre pattes en l'air.

Le hasard, qui m'avait ouvert l'entrée de cette aimable société féminine où mon caractère s'était détendu, mes mœurs adoucies et mon langage affiné, me donna vers le même temps accès dans une maison où je vécus deux ans en famille et goûtai la douceur de cette vie que je n'avais pas connue depuis l'heure, déjà très lointaine, où j'avais quitté le foyer maternel.

Mais ceci demande un chapitre à part.

Francisque Sarcey.

(A suivre.)

CROQUIS DE JUILLET

I. — GAIETÉ NATIONALE

Paris recommence la fête, chaque année, sous le soleil ou sous la pluie, sans se préoccuper des statisticiens qui comptent les bannières et supputent les illuminations. Aura-t-on, cette année, pavoisé plus ou moins que l'année dernière et les années précédentes? Aura-t-on plus ou moins allumé de bougies dans les lanternes vénitiennes? Combien y aura-t-il de pétards déchirés dans les ruisseaux? Autant de questions à résoudre qui sont d'un intérêt médiocre pour les braves gens qui attachent leur drapeau et leurs ballons multicolores à leur fenêtre, qui ferment leur porte et qui s'en vont tranquillement promener leur famille dans les avenues et aux carrefours.

La vérité, c'est que la manifestation est passée dans les habitudes républicaines, et que, pendant trois jours, tous les ans, il y a sur la ville un vol de bannières claquantes et un reflet de lucioles et de feux de Bengale.

C'est la même foule à la Revue et au lac des Minimes, au Théâtre-Français, à l'Opéra et aux feux d'artifices. Les cafés agrandissent leurs terrasses, et les tables sont suppléées par des tonneaux devant les boutiques de marchands de vin enguirlandées en tonnelles. Le Quatorze Juillet a plus de fidèles que la « Fête de l'Empereur ». Les réjouissances, depuis huit ans, n'ont plus l'ancien caractère officiel. On n'a plus l'air de se promener par ordre devant les ifs résineux et les monuments flamboyants de gaz. La joie, de gouvernementale et de compassée qu'elle

était, est devenue libre et populaire. L'anniversaire s'est démocratisé, le plaisir est descendu dans la rue.

Pourquoi s'étonner que cette occasion soit saisie, que les hautes maisons se couvrent de décorations joyeuses, que des arbres soient plantés entre les pavés, que des chansons courent à travers les quartiers? Le travail sans trêve a besoin d'une violente diversion de gestes, de cris et de promenades. Au milieu d'une année de grande fatigue au chantier, à l'atelier, au bureau, ce n'est pas trop d'un jour pour dire dans le plein soleil, sous les averses d'été et dans la nuit claire de juillet, le besoin de rire et de distraction éprouvé par tous ceux qui ont bravement accepté la servitude d'un labeur. Les oisifs et ceux qui ont des occupations élégantes régulièrement coupées par des spectacles et par des villégiatures ont beau jeu pour dédaigner ces fugitives exaltations qui s'emparent de tout un peuple, au même instant. Ce désir de parler, cet empressement à rire, ces promenades sans fin, ces stations autour d'une bouteille d'un vin de France, hélas! falsifié, — tout cela, c'est une des formes logiques que peut prendre le désenchantement de vivre. La difficulté de tous les jours, à manger, à se vêtir, à élever des enfants, à payer un loyer, cette difficulté est oubliée pour vingt-quatre heures, et l'on affirme l'âpre volonté d'ignorer l'ennui d'hier et la peine de demain. Les affaires à peu près réglées, quelques pièces blanches dans le porte-monnaie, la croisée garnie de trois couleurs, une image de Marianne fixée au volet, la blouse est mise de côté, la redingote endossée, — et l'on s'en va. On retournera à l'atelier demain, — dans l'après-midi.

Si quelques-uns, donc, trouvent monotone cette fête qui ne revient qu'une fois l'an, qu'ils réfléchissent aux autres journées vécues par cette population à laquelle des gens réservés reprochent ses rapides distractions. On reconnaîtra bien vite qu'ils ont été pitoyables et prévoyants, les philosophes et les historiens qui ont demandé la communion intellectuelle des citoyens par de fréquentes assemblées en plein air. Au lieu de songer à des fuites vers des villages de banlieue, à des recherches impossibles de solitude, le mieux est encore de faire comme tout le monde, de se lever de bonne heure, d'aller voir manœuvrer les bataillons scolaires, d'assister à un spectacle gratuit, de dîner en plein air, de regarder les fusées monter dans la nuit... Si pourtant la foule

et la chaleur vous incommodent trop, restez chez vous, fixez votre drapeau, et lisez une page de Michelet à la lueur de vos trois lampions.

II. — LA FRAISE ET LE MUGUET

On en est à l'époque un peu tardive où la chanson a encore raison. « C'est l'instant, c'est le moment, — de s'en aller cueillir la fraise. » L'air manque entre les maisons, dans les rues de Paris. Les usines qui ceinturent la ville vomissent à pleins tuyaux la fumée des graisses et des cambouis. Des foules compactes font queue à la porte des squares pour s'asseoir sur un banc peint en vert et pour respirer l'odeur de feuilles d'un saule artificiel. La pompe à bière fonctionne affreusement dans les brasseries marquées Lowenbrau ou Spatenbrau à la mode de Berlin et de Munich. On peut préférer, à ces spectacles et à ces distractions, des promenades dans l'air vibrant et doré des chauds après-midi, sur une route inondée de soleil, dans le sentier qui longe un champ d'avoines, à la lisière d'un bois remuant des brusques sursauts des bêtes. Ceux qui aiment à mettre en action les romances peuvent alors là revivre les refrains et les vignettes qui ont bercé et intéressé leur âme sentimentale. Isolément ou à deux, il leur semblera bon de cueillir la fraise dans les nombreux et identiques bois de Meudon desservis par les trains de la banlieue. — Mais qu'il ne soit pas davantage question de ces poétiques recommenceurs. Et que ce préambule ne serve qu'à écrire un nouveau chapitre de la vie des petites gens et de l'histoire de la grande propriété.

C'est dans la forêt d'Armainvilliers, dans les bois de Ferrières. La petite gare est installée dans les taillis. On descend du train, et tout de suite une nature spéciale dresse ses décors devant les yeux. Les larges chemins s'en vont, tout droits, correctement tracés, — allées de parcs, à la place de ces belles routes forestières creusées par les lourdes charrettes. La futaie est organisée comme une pépinière. Ce sont des jardiniers présidant aux plants et aux coupes que l'on s'attend à rencontrer, bien plutôt que les bûcherons et les charbonniers. Des barrières interdisent le seuil

des routes rayonnant aux carrefours. On cherche des bordures comme au bois de Boulogne. Des espaces sont palissadés ou grillagés. A chaque tournant, sous chaque plaque indicatrice de la topographie, un autre écriteau porte défense d'entrer dans les massifs. Et ces rubriques et ces recommandations n'ont pas été seulement inventées pour la décoration du paysage. Que l'amoureux de campagne en quête de sous-bois fasse mine de pénétrer derrière le rideau de feuillage, aussitôt, comme par enchantement, comme en un tableau de féerie, au coup de sifflet d'un régisseur invisible, des garde-chasses sortent de derrière les arbres, sur cette scène bien machinée. Selon leur caractère habituel, ou selon leur humeur du moment, sèchement ou doucement, ils morigènent ou ils expliquent. A l'ordinaire, ils se contentent de répéter la formule des pancartes, et ils défilent, disparaissent dans la coulisse, la jambe guêtrée, la casquette sur l'oreille, la carnassière au dos, le fusil sur l'épaule.

Un rire, une chanson, une conversation, et même la marche d'un silencieux, il paraît que cela dérangerait ou les amours, ou la couvaison, ou la sieste, ou les allées et venues des poules faisanes. Le pays est grouillant de ce gibier rougeoyant et mordoré. Les clairières sont, à tout instant, traversées de vols lourds. La grosse bête abonde aussi. On entend des bruits de branches cassées, on aperçoit, au milieu des étroits sentiers, des chevreuils au repos sur leur pattes frêles.

Il ne fait donc pas bon cueillir la fraise.

Il est pourtant un coin délicieux où le fruit parfumé abonde. Au long d'une muraille de parc, la voie est large, toute verte d'herbes, toute piquée de fleurs. Dès le revers du talus, on aperçoit les fraises, toutes rondes, toutes petites, se trahissant autant par leur senteur sucrée que par le point d'un rouge vif ou d'un rose pâle dont elles piquent la verdure des feuilles. Par places, elles sont si nombreuses que le sol paraît criblé d'une pluie de sang. Il n'y a qu'à les ramasser à pleines mains, les manger à belles dents. Elles peuvent fournir, pendant toute une saison, le travail et la subsistance des fillettes et des vieilles femmes du pays. Elles pourraient, chaque jour, emplir un wagon à destination de Paris. Non, la cueillette est interdite. Le garde qui survient peut traiter les gens en maraudeurs, parler de procès-verbal, renverser les paniers. — Il en est de même du muguet. On n'a pas le droit d'arracher la fine tige, poussée droite

entre les deux longues feuilles lisses, toute garnie d'un égrènement de clochettes blanches odorant le printemps. Tout ce qui vient de ce coin-là, botté, ficelé, humide de rosée, a été trouvé, dissimulé, par des chercheuses subtiles, exercées à se terrer et à retenir leur souffle. C'est le produit d'un inoffensif braconnage, le braconnage des fleurs par les pauvresses.

Demandez des renseignements, posez des questions. La réponse sera invariable. Comme, dans l'histoire du Chat-Botté, tous les champs et toutes les fermes appartiennent au marquis de Carabas, ici, toutes les hautes futaies, tous les taillis, toutes les routes, tous les pieds de fraisiers, toutes les fleurs du muguet appartiennent aux Rothschild, banquiers cosmopolites. C'est pour eux, sans doute, que la gare est au milieu des bois, — c'est pour eux que des routes sont barrées. Si des passages sont libres, c'est qu'une commune voisine, propriétaire d'un morceau de terrain enclavé dans le domaine, a, elle aussi, à un moment, interdit le passage. Évidemment, les maîtres de Ferrières sont charitables, donnent l'aumône aux mendiants, font travailler les gens du pays. S'ils rendent la vie dure aux récolteurs de muguet et aux ramasseurs de fraises, ils emploient des bandes de rabatteurs aux chasses de septembre, alors qu'il y a des massacres de faisans dans chaques allée, que quinze cents pièces tuées dans une journée sont envoyées, dit-on, aux Halles. Mais l'irritant, c'est qu'une partie du sol national soit aliénée en échange de charités faites aux portes, — c'est que, sur un village de huit cent cinquante habitants, huit cents dépendent du château, — c'est que l'auteur de *la France Juive* ait raison, et que la féodalité des barons du moyen âge soit peu à peu remplacée par la féodalité des hommes d'argent, barons de la finance.

III. — LE CONSERVATOIRE JAPONAIS

Les Japonais ont déjà pris à l'Europe le pantalon, le gilet, la redingote, le faux col et le chapeau haut de forme. Les Japonaises portent la robe à volants, le pouf, le corset et les bottines. Mais il paraît que cela ne suffit pas encore. En même temps que des changements significatifs sont apportés dans le costume, une ré-

volution se fait dans le langage et dans les idées. Le Japon a assez du Japon. Il est las de ses robes éclatantes, de la grâce bizarre de ses femmes, de l'art de ses dessinateurs, de la fantaisie de ses poètes. La contagion des modes européennes ne gagnait pas assez vite, la civilisation des pays d'usines et de machines ne s'implantait pas assez rapidement sur la terre où croissent tant de fleurs de rêve. Il s'est trouvé quelqu'un de retors qui a trouvé le moyen d'en finir d'un seul coup avec l'art encombrant et la gênante originalité intellectuelle de l'Extrême-Orient. Ce quelqu'un-là a étudié le fonctionnement de nos institutions artistiques, s'est rendu compte de l'influence qu'elles exercent sur nos goûts, nos conversations et nos allures, et il a fait décider la création d'un Conservatoire, — d'un Conservatoire japonais copié sur le Conservatoire autrichien.

Que le modèle ait été pris en Autriche ou en France, à Vienne ou à Paris, cela importe peu. Le jeu de tous les acteurs européens se ressemble. C'est, à peu de chose près, la même pièce qui se joue partout. Celui qui a assisté, en ce mois de juillet, aux concours, dans la salle du faubourg Poissonnière, connaît d'avance les résultats possibles d'une telle fondation. C'est bien ce qui peut effrayer pour l'avenir du Japon. La fabrique d'art dramatique qu'on va installer là-bas, à Yeddo, ne sera pas établie, malgré son nom de Conservatoire, pour conserver ce qui est resté intact de l'esprit et des mœurs, mais bien pour le détruire. On s'en apercevra au bout de quelques années. La vivacité de pensée, la subtilité d'expression des moralistes, des dialogueurs comiques, des écrivains de proverbes et de sentences, tout cela n'a pas besoin d'être enseigné par des professeurs à des déclamateurs et à des jeunes premières : c'était dans l'âme et dans le sang, dans tout l'être intellectuel et physique, chez ces spirituels bonshommes qui semblaient, dans leurs vêtements bariolés, habiter une contrée de songes, et qui étaient si aptes à saisir la ligne d'un paysage, la gracilité d'un arbuste, le dessin en mouvement d'un poisson et d'un oiseau, l'importance d'une épithète, la forme heureuse et brève d'une idée. Les règles imposées, les choses apprises, auront raison de ces dons de nature desquels la notion se détache. Le désir de s'approprier les formules occidentales ne fera pas bâtir seulement un Conservatoire, mais le fera aménager à l'européenne, dictera le choix des professeurs, des bibliothécaires et des pièces.

Des traductions de Kotzebue et de Scribe seront mises entre les mains des élèves. Les pièces qui obtiennent ici du succès seront apprises là-bas, montées et représentées devant des Japonais en habit noir, des Japonaises coiffées de chapeaux d'exportation fabriqués par les modistes de la rue Turbigo et du boulevard Sébastopol.

Si l'on veut savoir ce qu'elle sera, dans vingt ans, dans dix ans peut-être, cette Japonaise que vos yeux ont tant de plaisir à regarder sur les éventails et sur les paravents, sur les écrans et sur les feuilles d'albums, il faut le demander à un voyageur qui sait voir et qui sait transcrire ses visions. Dans l'un des derniers livres exotiques qu'il a publiés, M. Paul Bonnetain a écrit une dizaine de pages ironiques et mélancoliques où il a prédit la mort du Japon avec une désolante certitude. On ne parlait pourtant pas encore de Conservatoire, de pièces à notaires et à ingénieurs, de petites actrices ambitionnant des accessits de tragédie. Mais il était déjà facile à l'observateur de prévoir comment devaient se terminer les choses, rien qu'à la lecture de ce décret de l'impératrice du Japon, proscrivant de la cour la toilette et la coiffure nationales, défendant aux dames de se présenter autrement qu'en costume européen et coiffées à l'américaine! Bonnetain disait alors le grotesque du spectacle et le pourquoi de ce grotesque : « Habillée par nos grands couturiers, la belle Fatma (en admettant qu'elle ne soit pas de la Gironde!) ferait, esthétiquement parlant, bonne figure n'importe où. Les buveuses de thé et de *saki*, petites femmes d'étagère, étranges comme leurs bibelots et très spécialement bâties, ont été plus mal, ou autrement partagées par la nature. Courtaude en général, et d'extrémités attachées lourdement, la *mousmé* est d'ordinaire grassouillette, ce qui semble exagérer encore l'épaisseur de sa taille, le volume de sa tête, rarement proportionnée à l'ensemble, et le triste dessin des membres inférieurs. Grâce à sa façon de disposer ses cheveux un peu gros, mais beaux et noirs, grâce à ses doux yeux d'enfant, grâce à sa fine et petite bouche, grâce surtout à son rire éternel, elle paraît jolie, et l'est réellement peut-être. (La caractéristique du Japon, et plus encore de la Japonaise, c'est le rire, l'affabilité, — le charme.) Seulement, elle trompe, cette jolie tête, rendue plus jolie par les robes si harmonieusement drapées sur le corps; et les sirènes de Tokio, d'Osaka, de Kioto, ne doivent êtres vues que décolletées. » On n'a pas de peine à comprendre, après ces

explications, que la femme indigène, superbe dans les soies et les brocarts, ressemble « à ces guenons qu'au Cirque on niche sur des poneys », lorsqu'elle a la fantaisie déplorable de se vêtir en amazone, avec un feutre, des gants, un voile de gaze bleue. Pareillement, l'homme en robe nationale, chaussé de sandales, portant un parasol, est affreux lorsqu'il ajoute à son costume les gants blancs et le chapeau melon. « C'est le corbeau qui veut singer le cormoran, » dit le fin Japonais sentencieux et traditionnel, qui regarde et déplore cette mascarade.

Oui, déjà, à l'époque où étaient écrites ces jolies pages, le Japon était en passe de devenir une colonie anglo-américo-allemande. Mais que sera-ce avec le Conservatoire de demain, — que sera-ce avec l'inévitable école des Beaux-Arts dont on sent la création prochaine ? Tous, oui, tous, ils vont s'exprimer comme des Maîtres de forges et dessiner comme des professeurs d'écriture.

IV. — DÉPLACEMENTS ET VILLEGIATURES

Du soleil tout le jour, et du vent dans les arbres. Tout est épanoui, les feuilles sont dépliées, les fleurs embaument, les fruits se forment. L'air est léger et parfumé. Il ferait presque bon vivre, avouerait un pessimiste.

Aussi, l'on vit. Des foules énormes passent des heures dans des bureaux d'omnibus, dans des gares de chemins de fer, sur des embarcadères de bateaux. Le dimanche, les couples et les familles dévorent des lapins durs dans les restaurants de Joinville ou du Bas-Meudon. Quelques déterminés explorateurs s'aventurent jusque vers les côteaux de Sèvres et les bois de Viroflay. D'autres s'arrêtent simplement à regarder pousser la floraison de fer de la tour Eiffel.

Mais, aux mêmes dates, s'avive l'amour des Parisiens mondains pour les lisières des forêts et des casinos maritimes. Les aurores qui réveillent les oiseaux dans les champs, et les couchers de soleil qui rendent les vagues incandescentes, revêtent tout à coup des charmes ingénus, bien qu'ils aient déjà fourni un cer-

tain nombre de représentations. A l'heure actuelle, il n'est plus de bon ton de se montrer sur la partie du boulevard qui passe pour résumer Paris, et le « Bois » est abandonné aux ouvriers sans travail, aux employés en rupture de bureau, aux familles en promenade, à la foule innombrable de petites gens qui considèrent le voyage de Paris au Havre, dans un wagon de troisième classe, comme un rêve des Mille et une nuits.

Pourtant, quel est l'homme exténué de travail, lassé de Paris, qui consentirait à passer seulement trois jours dans les ports de mer où l'on rejoue, avec des toilettes claires, la comédie qui s'est jouée, pendant tout l'hiver, devant les cafés des boulevards, dans les couloirs de théâtres, dans les salons officiels et autour des alcôves demi-mondaines? Aucun, en vérité, ne consentira à s'astreindre au code qui est appliqué avec férocité tout le long de la côte normande, et qui commence à régir les villages bretons réputés autrefois inhabitables. Il y a des jours où la côte de Dieppe ou de Dinard semble un trottoir parisien, transporté par un truc de féerie au bord de la mer; la foule qui se presse, les visages qui apparaissent, les propos qui se tiennent, sont les mêmes que l'on voit et que l'on entend ici, neuf mois de l'année sur douze. Et la ressemblance est complète dans tous les détails; non seulement les mêmes journaux sont commentés et les mêmes potins circulent, mais les mêmes habitudes s'implantent dans des décors à peu près semblables; on en arrive à démolir les villages pour les faire ressembler à des raccourcis des Champs-Élysées; on veut être sûr de trouver un Neuilly tout agencé à n'importe quelle station; le casino n'a pas suffi tant qu'il n'a été que l'endroit banal où s'ébauchait l'endormante conversation de l'après-midi et la polka de hasard dansée le soir aux sons de pianos râlants; il a fallu le rendre plus odieux encore, ce casino lamentable, en y installant le baccarat et le trente-et-quarante, en l'aménageant en théâtre. Oui, le tout-Paris a exigé la présence des chanteuses d'opérettes et des jeunes premiers de comédies; il a proclamé que l'exil était impossible s'il n'était égayé par la fantaisie du théâtre des Nouveautés et par la littérature du Gymnase.

Et le mal gagne. On ridiculise les rochers et on déshonore les grèves; on installe partout le châlet suisse et la maison ornementée de zincs découpés inventés par les commerçants retirés

des affaires; on dessine des jardins à jets d'eau, à boules grossissantes, à jeux de tonneaux, en face de l'Océan; on mettra un jour un kiosque à verres de couleurs sur les rochers de la pointe du Raz.

C'est en novembre seulement, à l'époque des coups de vents, des ciels bas et gris, des plages boueuses, des vagues méchantes, que la mer sera rendue à ceux qui aiment ses lamentations autant que ses sourires. Ne vaut-il pas mieux attendre cette libération, rester enfermé dans le Paris brûlant de juillet et regarder, aux heures de liberté, les arbres poussiéreux des squares, les talus pelés des fortifications?

En vérité, oui, faut-il vraiment plaindre ceux qui restent? Oui, si l'on songe qu'ils emploieraient mieux leurs jours de vacances que les messieurs qui vont organiser des courses de crabes à Dieppe ou à Paramé; nombre de braves gens, rendus libres en ces jours d'été, trouveraient bien vite le creux de vallée ou le flanc de coteau où il leur plairait d'oublier l'atelier, la boutique, la rue et la maison de six étages; des vieux reviendraient avec émotion vers la petite ville mélancolique ou le hameau d'où ils sont partis il y a trente ou quarante ans, avec la croyance que la grande ville leur ferait la vie meilleure qu'à leurs anciens. Mais si les forçats du travail parisien devaient suivre la foule et s'en aller vivre entassés dans les hôtels des villes d'eau à la mode, couchant dans les boîtes incommodes qui ont vue, non sur la mer, mais sur des cours infectes, mangeant, à des tables de cinquante personnes, des produits venus des Halles, alors il faudrait faire comprendre à ces victimes de l'Illusion qu'elles ne se déplaceraient que pour retrouver les conventions et les préjugés de Paris se perpétuant sur les plages; il faudrait leur montrer que c'est l'agacement, et non le repos, qui les attend dans les bourgades adoptées par le *high life*.

Mais ceux que leurs affaires laissent libres pendant huit jours par an ou pendant tout un mois, ce qui est excessivement rare, n'ont pas besoin de ces objurgations. Ils quittent volontiers pour la province la ville tumultueuse où les nécessités de la vie les ont jetés, et ils retournent logiquement à la ville ou au village où ils sont nés. S'il leur reste quelque vieux parent, quelque allié ou quelque ami disposé à les recevoir, c'est une joie de revoir le coin devenu si étranger et mélancolique, autrefois si

habituel et si gai. La maison crevassée, le clos aux cerisiers espacés, bien vieux et bien ridés, eux aussi, un puits, une venelle, un mur, une boutique, une enseigne, c'est tout ce qu'il reste d'un passé de jeux, de rires, d'existence tranquille, paysanne ou bourgeoise. Rappelez-vous quelques fraîches pages de grands écrivains, depuis Rousseau jusqu'à Vallès, des phrases toutes sonores de rires de jeunes filles, toutes émues de rencontres inattendues, de souvenirs à peine distincts, toutes trempées des pleurs silencieux des retours. Mieux encore, rappelez-vous vos propres sensations, vos silencieuses satisfactions mêlées à tant de tristesses, si vous avez un jour pu vous enfuir d'ici pour aller rechercher la trace des pas des vôtres, si vous avez, pour lire un nom sur une pierre, fait tourner la grille d'un cimetière de campagne, coquet comme un jardin, ou inculte comme une lande.

On n'en parle jamais, de ces départs des humbles, de ces voyages toujours semblables des gens qui songent pendant tout l'an à revoir une fois de plus le carré de champ, la lisière de bois, la plaine, le demi-coteau, le faubourg de sous-préfecture où ils peuvent encore entendre chuchoter le passé. Il n'y a pas de rubriques dans les journaux pour ces retours vers autrefois.

Le présent, seul, l'actualité à la mode, surexcite les nouvellistes. Les chroniques doivent célébrer régulièrement le départ d'un boulevardier ou d'une actrice pour un Bougival de la Manche ou un Chatou de l'Océan, l'arrivée en foule du public des premières dans un débit d'eaux minérales ou sur une plage à proximité d'un champ de courses. Il est fort bien, après tout, qu'il en soit ainsi. Ceux qui trouvent une joie intime à quitter Paris se moquent bien que leur nom figure dans les réclames, que leur maison de campagne obtienne de la publicité. Pourtant, devant l'annuel débordement des nouvelles tarifées qui célèbrent tant de départs et tant d'arrivées, qui mettent les badauds en émoi, ces lignes ont été écrites pour faire remarquer qu'il est d'autres déplacements et villégiatures.

Gustave Geffroy.

Le Gérant : Paul Genay.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.).

97

L'IMMORTEL

A mon cher Philippe Gille.

I

On lit dans le *Dictionnaire des Célébrités contemporaines*, édition de 1880, à l'article Astier-Réhu.

« *Astier, dit Astier-Réhu (Pierre-Alexandre-Léonard), de l'Académie Française, né en* 1816, *à Sauvagnat (Puy-de-Dôme), chez d'humbles cultivateurs, montra dès son plus jeune âge de rares aptitudes pour l'histoire. De solides études, comme on n'en fait plus maintenant, commencées au collège de Riom, terminées à Louis-le-Grand où il devait revenir plus tard professeur, lui ouvrirent toutes grandes les portes de l'École Normale supérieure. Il en sortit pour occuper la chaire d'histoire au lycée de Mende ; c'est là que fut écrit l'*Essai sur Marc-Aurèle, *couronné par l'Académie Française. Appelé l'année suivante à Paris par M. de Salvandy, le jeune et brillant professeur sut reconnaître l'intelligente faveur dont il avait été l'objet, en publiant coup sur coup :* Les grands Ministres de Louis XIV *(couronné par l'Académie Française)* ; — Bonaparte et le Concordat *(couronné par l'Académie Française)* ; — *et cette admirable* Introduction à l'histoire de la Maison d'Orléans, *portique grandiose de l'œuvre à laquelle l'historien devait donner vingt ans de sa vie. Cette fois, l'Académie n'ayant plus de couronne à lui offrir, le fit asseoir parmi ses élus.*

*Il était déjà un peu de la maison, ayant épousé Mlle Réhu, fille du regretté Paulin Réhu, le célèbre architecte membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, petite-fille du vénérable Jean Réhu, doyen de l'Académie française, l'élégant traducteur d'*Ovide, *l'auteur des* Lettres à Uranie, *dont la verte vieillesse fait l'admiration de l'Institut.*

On sait avec quel noble désintéressement, appelé par M. Thiers, son collègue et ami, aux fonctions d'archiviste des Affaires étrangères, Léonard Astier-Réhu se démit de sa charge au bout de quelques années (1878), *refusant de courber sa plume et l'impartialité de l'Histoire devant les exigences de nos gouvernants actuels. Mais, privé de ses chères archives, l'écrivain a su mettre ses loisirs à profit. En deux ans, il nous a donné les trois derniers volumes de son Histoire et nous annonce prochainement un* Galilée inconnu, *d'après les documents les plus curieux et les plus inédits. Tous les ouvrages d'Astier-Réhu sont en vente chez Petit-Séquard, à la Librairie académique.* »

L'éditeur du Dictionnaire des « Célébrités » laissant à chaque intéressé le soin de se raconter lui-même, l'authenticité de ces notes biographiques ne saurait être mise en doute. Mais pourquoi dire que Léonard Astier-Réhu avait donné sa démission d'archiviste, quand personne n'ignore qu'il fut destitué, mis à pied comme un simple cocher de fiacre, pour une phrase imprudente échappée à l'historien de la *Maison d'Orléans,* tome V, page 327 : « Alors comme aujourd'hui, la France submergée sous le flot démagogique... »

Où peut conduire une métaphore ! Les douze mille francs de sa place, un logement au quai d'Orsay, chauffage, éclairage, en plus ce merveilleux trésor de pièces historiques où ses livres avaient pris vie: voilà ce que lui emporta ce « flot démagogique », son flot ! Le pauvre homme ne s'en consolait pas. Même après deux ans écoulés, le regret du bien-être et des honneurs de son emploi lui mordait le cœur, plus vif à certains jours, à certaines dates du mois ou de la semaine, et principalement le jour de Teyssèdre.

C'était le frotteur, ce Teyssèdre. Il venait de fondation chez les Astier, le mercredi; et l'après-midi du jour même, Mme Astier recevait dans le cabinet de travail de son mari, seule pièce présentable de ce troisième étage de la rue de Beaune, débris d'un

beau logis, majestueux de plafond, mais terriblement incommode. On se figure le désarroi où ce mercredi, revenant chaque semaine, jetait l'illustre historien interrompu dans sa production laborieuse et méthodique; il en avait pris en haine le frotteur, son « pays », à la face jaune, fermée et dure comme son pain de cire, ce Teyssèdre qui, sous prétexte qu'il était de Riom, « tandis que meuchieu Achtier n'était que de Chauvagnat », bousculait sans respect la lourde table encombrée de cahiers, de notes, de rapports, chassait de pièce en pièce le pauvre grand homme, réduit à se réfugier dans une soupente prise sur la hauteur de son cabinet, où, bien que de taille médiocre, il ne tenait qu'assis. Meublé d'un vieux fauteuil en tapisserie, d'une ancienne table à jeu et d'un cartonnier, ce débarras s'éclairait sur la cour par le cintre de la grande fenêtre du dessous; cela faisait dans la muraille une porte d'orangerie, basse et vitrée, devant laquelle l'historien en labeur s'apercevait des pieds à la tête, péniblement ramassé comme le cardinal La Balue dans sa cage. C'est là qu'il se trouvait un matin, les yeux sur un vieux grimoire, quand le timbre de l'entrée retentit dans l'appartement envahi par le tonnerre de Teyssèdre.

« Est-ce vous, Fage? » demanda l'académicien de sa voix de basse, cuivrée et profonde.

« — Non, meuchieu Achtier... ch'est votre garchon. »

Le frotteur ouvrait, le mercredi matin, parce que Corentine habillait madame.

« Comment va le maître? » cria Paul Astier, tout en filant vers la chambre de sa mère. L'académicien ne répondit pas. Cette ironie de son fils l'appelant : Maître, cher maître... pour railler ce titre dont on le flattait généralement, le choquait toujours.

« Qu'on fasse monter M. Fage dès qu'il viendra », dit-il sans s'adresser directement au frotteur.

« — Oui, meuchieu Achtier... » Et le tonnerre recommença à ébranler la maison.

« — Bonjour, m'man...

« — Tiens! c'est Paul; entre donc... Prenez garde aux plissés, Corentine. »

Mme Astier passait une jupe devant la glace; longue, mince, encore bien, malgré la fatigue des traits et d'une peau trop fine. Sans bouger, elle lui tendit sa joue veloutée de poudre qu'il frôla de sa barbe en pointe blonde, aussi peu démonstratifs l'un que l'autre.

« Est-ce que M. Paul déjeune? » demanda Corentine, une forte paysanne à teint huileux, couturé de petite vérole, assise sur le tapis comme une pastoure au pré, en train de raccommoder le bas de la jupe de sa maîtresse, une loque noire; le ton, l'attitude, trahissaient la grande familiarité dans la maison de la bonne à tout faire mal rétribuée.

Non, Paul ne déjeunait pas. On l'attendait. Il avait son buggy en bas, venu seulement pour dire un mot à sa mère.

« Ta nouvelle charrette anglaise?... Voyons! »

Mme Astier s'approcha de la fenêtre ouverte, écarta un peu les persiennes toutes rayées d'une belle lumière de mai, juste assez pour voir le fringant petit attelage étincelant de cuir neuf et de sapin verni, et Stenne, le domestique, en livrée fraîche, debout à la tête du cheval qu'il maintenait.

« — Oh! madame, que c'est beau... murmura Corentine, qui regardait aussi; comme M. Paul doit être mignon, là-dedans. »

La mère rayonnait; mais des fenêtres s'ouvraient en face, du monde s'arrêtait devant l'équipage qui mettait tout ce bout de la rue de Beaune en rumeur, et la servante congédiée, Mme Astier assise au bord d'une chaise longue acheva de repriser sa jupe elle-même, attendant de savoir ce que son fils avait à lui dire, s'en doutant bien un peu, quoiqu'elle parût toute attentionnée à sa couture. Paul Astier, renversé dans un fauteuil, ne parlait pas non plus, jouait avec un éventail d'ivoire, une vieillerie qu'il connaissait à sa mère depuis qu'il était né. A les voir ainsi, leur ressemblance frappait ; la même chair créole rosée sur un léger bistre, la même taille souple, l'œil gris impénétrable, et dans les deux visages une tare légère, à peine visible, le nez fin, un peu dévié, donnant l'expression narquoise, quelque chose de pas sûr. Silencieux, ils se guettaient, s'attendaient, avec la brosse de Teyssèdre au lointain.

« Gentil, tout ça... fit Paul.

— Ça, quoi? »

Du bout de l'éventail, d'un geste d'atelier, il indiquait les bras nus, le dessin des épaules tombantes sous un corsage de fine batiste. Elle se mit à rire :

« Oui, mais il y a ça... » Elle montrait son cou très long où des craquelures marquaient l'âge de la femme. « Oh! et puis... » Elle pensa : « Qu'est-ce que ça fait, puisque tu es beau... » mais ne le dis pas. Cette parleuse renommée, rompue à tous les papo-

tages, à tous les mensonges de société, experte à tout dire ou faire entendre, restait sans expression pour le seul sentiment véritable qu'elle eût jamais ressenti.

En réalité, elle n'était pas de celles qui ne peuvent se décider à vieillir. Longtemps avant l'heure du couvre-feu, peut-être aussi n'y avait-il jamais eu grand feu chez elle, toute sa coquetterie, tout son désir féminin de conquérir et de séduire, ses ambitions glorieuses, élégantes ou mondaines, elle les avait mises dans son fils, ce grand joli garçon de vingt-huit ans, à la mise correcte de l'artiste moderne, la barbe légère, les cheveux ras au front, et dans l'allure, l'encolure, cette grâce militaire que le volontariat laisse à la jeunesse de maintenant.

« Ton premier est-il loué ? » demanda enfin la mère.

« — Ah ouit ! loué !... pas un chat ! les écriteaux, les annonces, rien n'y fait... Comme disait Védrine à son exposition particulière : « Je ne sais pas ce qu'ils ont, ils ne viennent pas. »

Il se mit à rire doucement ; il voyait la belle fierté paisible et convaincue de Védrine au milieu de ses émaux, de ses sculptures, s'étonnant sans colère de l'abstention du public. Mais Mme Astier ne riait pas ; ce premier, superbe, vacant depuis deux ans !... Rue Fortuny ! un quartier magnifique, une maison style Louis XII... bâtie par son fils, enfin !... Qu'est-ce qu'ils demandaient donc ?... Eux, ils, probablement les mêmes qui n'allaient pas chez Védrine... Et cassant entre ses dents le fil de sa couture :

« C'est pourtant une bonne affaire !

— Excellente, mais il faudrait de l'argent pour la soutenir... » Le Crédit Foncier prenait tout... puis les entrepreneurs qui lui tombaient sur le dos... 10,000 francs de menuiserie à payer à la fin du mois dont il n'avait pas le premier louis.

« Tu as touché la restauration de Mousseaux ?

— Mousseaux ! Il y a beau temps !

— Et le tombeau des Rosen ?

— Toujours là... Védrine n'en finit pas avec sa statue.

— Aussi pourquoi Védrine ? ton père te l'avait bien dit...

— Oui, je sais... C'est leur bête noire, à l'Institut... »

Il se leva, s'agitant par la chambre :

« Tu me connais, voyons ! Je suis un homme pratique... Si j'ai pris celui-là pour ma figure, probable que j'avais mon idée. »

Et brusquement retourné vers sa mère :

« Tu ne les as pas, toi, mes dix mille francs ? »

Voilà ce qu'elle attendait depuis qu'il était entré; il ne venait jamais la voir que pour cela.

« Dix mille francs ? Comment veux-tu ?... »

Sans parler davantage, le navrement de la bouche et du regard signifiait clairement ceci : « Tu sais bien que je t'ai tout donné, que je m'habille de mise-bas, que je ne me suis pas acheté un chapeau depuis trois ans, que Corentine lave mon linge à la cuisine, tellement je rougirais de donner ces friperies à la blanchisseuse; et tu sais aussi que la pire misère, c'est encore de te refuser ce que tu demandes. Alors pourquoi le demandes-tu ? » Et cette objurgation muette de sa mère était si éloquente que Paul Astier y répondit tout haut :

« Bien sûr, ce n'est pas à toi que je songeais... Toi, parbleu ! si tu les avais... » Puis avec son air de blague froide :

« Mais, le maître, là-haut... Peut-être que tu obtiendrais... Tu sais si bien le prendre !

— Plus maintenant, c'est fini...

— Mais, pourtant, il travaille, ses livres se vendent, vous ne dépensez rien... »

Il inspectait dans le demi-jour, la détresse de ce vieil ameublement, rideaux passés, tapis râpés, non renouvelés depuis trente ans, depuis leur mariage. Où passait donc tout son argent ? « Ah ! ça... est-ce que par hasard l'auteur de mes jours ferait la vie !... » C'était si énorme, si invraisemblable, Léonard Astier-Réhu faisant la vie, que sa femme ne put s'empêcher de rire à travers sa tristesse. Non, pour cela, elle pensait qu'on pouvait être tranquille : « Seulement que veux-tu ? il se cache, il se méfie... le paysan terre ses sous, nous lui en avons trop fait. » Ils parlaient tout bas, en complices, les yeux sur le tapis.

« Et bon papa ? fit Paul sans conviction, si tu essayais ?

— Bon papa ? tu es fou ?... »

Il le connaissait pourtant bien, le vieux Réhu, et son égoïsme farouche de quasi-centenaire qui les eût tous regardés mourir plutôt que de se priver d'une prise de tabac, d'une des épingles dont les revers de sa redingote étaient toujours piqués. Ah ! le pauvre enfant, fallait-il qu'il fût à bout pour qu'une idée pareille lui vînt.

« Voyons... veux-tu que je demande ?

— A qui ?

— Rue de Courcelles... En avance sur le tombeau.

— Je te le défends bien, par exemple ! » Il lui parlait en maître, les lèvres pâles, l'œil mauvais; puis de suite reprenant sa mine fermée, un peu railleuse :

« Ne t'occupe plus de ça... ce n'est qu'une crise à passer... J'en ai vu bien d'autres. »

Elle lui tendit son chapeau qu'il cherchait, prêt à partir, puisqu'il ne pouvait rien tirer d'elle ; et pour le retenir quelques instants de plus, elle lui parlait d'une grosse affaire en train, un mariage dont on l'avait chargée.

A ce mot de mariage, il tressaillit, la regarda de côté : « Qui donc ? » Elle avait juré de ne rien dire encore, mais à lui... « le prince d'Athis.

— Samy !... Et avec ? »

Elle aussi mit de profil son petit nez de ruse :

« Tu ne la connais pas... Une étrangère... très riche... Si je réussis, je pourrai t'aider... conditions faites, engagements par lettres... »

Il souriait, complètement rassuré :

« Et la duchesse ?

— Elle ne sait rien, tu penses !

— Son Samy, son prince, une liaison de quinze ans ! »

Mme Astier eut un geste atroce d'indifférence de femme pour une autre femme :

« Ah ! tant pis. Elle a l'âge...

— Quel âge donc ?

— Elle est de 1827... Nous sommes en 80... Ainsi, compte. Juste un an de plus que moi.

— La duchesse ! » fit Paul stupéfait. Et la mère riant :

« Eh oui ! malhonnête... Qu'est-ce qui t'étonne ? Tu la croyais, je suis sûre, vingt ans plus jeune... Mais c'est donc vrai, que le plus roué de vous n'y connaît rien... Enfin, tu comprends, ce pauvre prince ne pouvait pas traîner ce licou toute sa vie, d'autant qu'un jour ou l'autre le vieux duc va mourir, il faudrait qu'il épouse. Et le vois-tu marié à cette vieille femme...

— Mazette ! il fait bon être ton amie. »

Elle s'emporta : La duchesse, une amie !... Oui, joliment !... Une femme qui, avec six cent mille francs de rente, intimes comme elles étaient, connaissant à fond leur détresse, n'avait jamais eu la pensée de leur venir en aide... de temps en temps

une robe, un chapeau à prendre chez sa faiseuse... des cadeaux utiles... de ceux qui ne font pas plaisir...

« Les jours de l'an de bon papa Réhu, fit Paul approuvant... un atlas, une mappemonde...

— Oh ! je crois qu'Antonia est encore plus avare... Rappelle-toi, à Mousseaux, en pleine saison des fruits, quand Samy n'était pas là, les pruneaux qu'on nous donnait au dessert. Et pourtant, il y en a des vergers, des potagers ; mais tout est vendu sur les marchés de Blois, de Vendôme... D'abord, c'est dans le sang. Son père, le maréchal, était renommé à la cour de Louis-Philippe... Et passer pour avare, à cette cour-là !... Toutes les mêmes, ces grandes familles corses, crasse et vanité. Ça mange dans la vaisselle plate à leurs armes des châtaignes dont les porcs ne voudraient pas... La duchesse ! mais c'est elle-même qui compte avec son maître d'hôtel... on lui monte la viande tous les matins... et le soir, dans les dentelles de son coucher, — je tiens ça du prince, ainsi ! — prête pour l'amour, elle fait sa caisse. »

Mme Astier se dégonflait, de sa petite voix aiguë et sifflante comme un cri d'oiseau de mer en haut d'un mât. Lui, l'écoutait, amusé d'abord, puis impatient, déjà dehors.

« Je me sauve... fit-il brusquement, déjeuner d'affaires... très important...

— Une commande ?

— Non... Cette fois, pas d'architéquerie... »

Comme elle insistait curieusement pour savoir :

« Plus tard... je te dirai... c'est en train... »

Et avant de quitter sa mère, dans un baiser léger, il lui murmura près de l'oreille : « Tout de même, pense à mes dix mille... »

Sans ce grand fils qui les divisait sourdement, les Astier-Réhu auraient fait un excellent ménage selon la convention mondaine et surtout académique. Après trente ans, leurs sentiments mutuels restaient les mêmes, gardés sous la neige à la température de « couche froide », comme disent les jardiniers.

Lorsque vers 1850 le professeur Astier, lauréat de l'Institut, demanda la main de Mlle Adélaïde Réhu, domiciliée alors au palais Mazarin, chez son grand-père, la beauté fine et longue de la fiancée, son teint d'aurore n'étaient pas pour lui le véritable attrait ; la fortune non plus, car les parents de Mlle Adélaïde, morts subitement du choléra, n'avaient laissé que peu de chose,

et le grand-père, créole de la Martinique, un ancien beau du Directoire, joueur, viveur, mystificateur et duelliste, répétait bien haut qu'il n'ajouterait pas un sou à la maigre dot. Non, ce qui séduisit l'enfant de Sauvagnat, bien plus ambitieux que cupide, ce fut l'Académie. Les deux grandes cours à traverser pour apporter le bouquet journalier, ces longs corridors solennels, coupés de bouts d'escaliers poussiéreux, c'était pour lui le chemin de la gloire bien plus que celui de l'amour. Le Paulin Réhu des Inscriptions et Belles-Lettres, le Jean Réhu des « Lettres à Uranie », l'Institut tout entier, ses lions, sa coupole, ce dôme attirant comme une Mecque, c'est avec tout cela qu'il avait couché, sa première nuit de noces.

Beauté qui ne s'éraille pas, celle-là, passion sur laquelle le temps n'avait pu mordre et qui le tenait si fort qu'il garda, vis-à-vis de sa femme, l'attitude d'un de ces mortels des temps mythologiques à qui les dieux accordaient parfois leurs filles. Devenu dieu lui-même, à quatre tours de scrutin, ce respect subsista encore. Quant à Mme Astier, qui n'avait accepté le mariage que comme un moyen de quitter le grand-père à anecdotes, égoïste et dur, il lui avait fallu peu de temps pour juger quel pauvre cerveau de paysan laborieux, quelle étroitesse d'intelligence cachait la solennité du lauréat académique fabricant d'in-octavo, sa parole à son d'ophicléide faite pour les hauteurs de la chaire.

Pourtant, après qu'à force d'intrigues, de démarches, de quémandes elle fut parvenue à l'installer académicien, elle se sentit prise d'une certaine vénération, oubliant qu'elle-même l'avait revêtu de cet habit à palmes vertes où sa nullité disparaissait.

En cette parfaite association, sans joie, ni intimité, ni communication d'aucune sorte, une seule note humaine et naturelle, l'enfant ; et cette note troubla l'harmonie. Tout d'abord, rien ne se réalisa de ce que le père voulait pour son fils, lauriers universitaires, nominations au grand concours, puis l'École Normale et le professorat. Paul, au lycée, n'eut que des prix de gymnastique et d'escrime, se distingua surtout par une cancrerie volontaire, entêtée, cachant un esprit pratique et le sens précoce de la vie. Soigneux de sa tenue, de sa figure, il n'allait jamais en promenade sans l'espoir hautement déclaré entre gamins, de « lever une femme riche ». Deux ou trois fois, devant le parti pris de paresse, le père avait voulu sévir brutalement, à l'auvergnate ; mais la mère était là pour excuser et protéger. Astier-Réhu

grondait, faisait claquer sa mâchoire, cette mâchoire en avant qui lui avait valu le surnom de Crocodilus aux années de professorat ; en dernière menace, il parlait de faire sa malle et de s'en retourner planter ses vignes à Sauvagnat.

« Oh ! Léonard, Léonard... » disait Mme Astier doucement narquoise ; et il n'en était pas autre chose. Un jour, pourtant, il faillit la boucler pour de bon, sa malle, quand, après trois ans d'architecture à l'école des Beaux-Arts, Paul Astier refusa de concourir pour le prix de Rome. Le père bégayait d'indignation : « Malheureux, mais Rome... tu ne sais donc pas... Rome, c'est l'Institut ! » Le garçon se moquait bien de cela. Ce qu'il voulait, c'était la fortune, et l'Institut ne la donnait guère, à preuve son père, son grand-père et son aïeul, le vieux Réhu. Se lancer, brasser des affaires, beaucoup d'affaires, gagner de l'argent tout de suite, voilà ce qu'il ambitionnait, lui, et pas de palmes sur son habit vert !

Léonard Astier suffoquait. Entendre son fils proférer de tels blasphèmes, et sa femme, la fille des Réhu, les approuver ! Pour le coup, la malle fut descendue du grenier, son ancienne malle de professeur de province, ferrée de clous, de gonds comme un portail de temple, et haute et profonde, assez pour avoir tenu l'énorme manuscrit de « Marc-Aurèle », et tous les rêves glorieux, les ambitions de l'historien en marche sur l'Académie. Mme Astier eut beau dire, en pinçant sa bouche : « Oh ! Léonard... Léonard... » Rien ne l'empêcha de la faire, sa malle. Pendant deux jours, elle encombra le milieu du cabinet, puis elle passa dans l'antichambre, d'où elle ne bougea plus, changée définitivement en coffre à bois.

De fait, pour commencer, Paul Astier triompha ; par sa mère et ses hautes relations mondaines, aussi son habileté et sa grâce personnelles, il eut vite des travaux qui le mirent en vue. La duchesse Padovani, femme de l'ancien ambassadeur et ministre, lui confiait la restauration de ce merveilleux château de Mousseaux-sur-la-Loire, vieille demeure royale restée longtemps à l'abandon et à laquelle il sut restituer son caractère avec une adresse, une ingéniosité vraiment bien surprenante chez ce médiocre écolier des Beaux-Arts.

Mousseaux lui valut le nouvel hôtel de l'ambassade ottomane ; enfin la princesse de Rosen lui confiait le mausolée du prince Herbert, mort tragiquement dans l'expédition de Christian

d'Illyrie (1). Dès lors, le père Astier, entraîné par sa femme, donna quatre-vingt mille francs de ses économies pour l'achat d'un terrain, rue Fortuny, où Paul se fit construire un hôtel, plutôt une aile d'hôtel taillée dans une élégante maison de rapport, car c'était un garçon pratique, et s'il voulait un hôtel comme tous les artistes chics, il fallait que cet hôtel lui servît des rentes.

Par malheur, les maisons de rapport ne se louent pas toujours commodément, et le train de vie du jeune architecte, deux chevaux à l'écurie, l'un de trait, l'autre pour la selle, le cercle, le monde, les rentrées difficilement faites, tout cela lui ôtait le moyen d'attendre. De plus, le père Astier déclara subitement qu'il ne donnerait rien désormais, et tout ce que la mère put tenter ou dire pour son fils chéri se heurta contre cette décision irrévocable, cette résistance à sa volonté personnelle, jusque-là prépondérante dans le ménage. Ce fut dès lors une lutte continuelle, la mère rusant, trafiquant sur la dépense comme un intendant infidèle pour ne jamais dire non aux demandes d'argent de son fils, Léonard se méfiant et se défendant, vérifiant les notes. En cet humiliant débat, la femme, plus distinguée, se lassait la première ; et vraiment il fallait que son Paul fût aux abois pour qu'elle se hasardât à une nouvelle tentative.

En entrant dans la salle à manger, longue et triste, à peine éclairée de hautes fenêtres étroites où l'on atteignait par deux marches — avant eux c'était une table d'hôte pour ecclésiastiques — Mme Astier trouva son mari déjà à table, l'air préoccupé, presque grognon. D'ordinaire, pourtant, le maître apportait aux repas une sérénité souriante, égale, comme son appétit, aux intactes dents de chien de montagne auxquelles rien ne résistait, ni le pain rassis, ni la viande coriace, et les noirs contretemps divers dont l'assaisonne chaque journée de la vie.

« Le jour de Teyssèdre, sans doute... » pensa Mme Astier, et elle s'assit dans le frou de sa robe de réception, un peu surprise de ne pas recevoir le compliment dont il ne manquait jamais d'accueillir, le mercredi, sa toilette pourtant bien minable. Comptant que cette mauvaise disposition se dissiperait aux premières bouchées, elle attendit pour commencer l'attaque. Mais le maître, qui dévorait quand même, montrait une humeur crois-

(1) Voir sur cette expédition et sur la princesse de Rosen le roman de M. Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*, publié dans *La Lecture* (n°s 17 à 25) (Note de *La Lecture*).

sante : le vin sentait le bouchon... les boulettes de bœuf bouilli étaient brûlées.

« Tout ça parce que votre M. Fage vous a fait poser ce matin, » cria de la cuisine à côté Corentine furieuse, dont la face luisante et couturée apparut au guichet percé dans la muraille par où on passait les plats du temps de la table d'hôte. Quand elle l'eut refermé violemment, Léonard Astier murmura : « Cette fille est d'une impudence !... » au fond très gêné que ce nom de Fage eût été prononcé devant sa femme. Et bien sûr qu'en tout autre moment, Mme Astier n'aurait pas manqué de dire : « Ah ! ah !... encore ce Fage... encore votre relieur... » et qu'une scène de ménage eût suivi, sur laquelle Corentine comptait bien en jetant sa phrase perfide. Mais aujourd'hui il s'agissait de ne pas irriter le maître, de l'amener, au contraire, par d'habiles préparations, à ce qu'on voulait de lui ; en l'entretenant, par exemple, de la santé de Loisillon, le secrétaire perpétuel de l'Académie, qu'on disait de plus en plus bas. Le poste de Loisillon, son appartement à l'Institut devaient revenir à Léonard Astier comme une compensation à l'emploi qu'il avait perdu, et quoique lié de cœur avec ce collègue mourant, l'espoir d'un bon traitement, d'un logis aéré, commode,et quelques autres avantages,enveloppaient cette fin prochaine de perspectives agréables dont Léonard avait honte peut-être, mais qu'il envisageait naïvement dans l'intimité de son ménage. Eh bien ! non, même cela ne le déridait pas aujourd'hui.

« Pauvre M. Loisillon, sifflait Mme Astier, voilà que maintenant il ne trouve plus ses mots : Gavaux nous racontait, hier, chez la duchesse... il ne sait plus dire que « bi...bibelot... bi...bibelot !... » Elle ajouta, pinçant ses lèvres, son long cou dressé : « Et il est de la commission du Dictionnaire. »

Astier Réhu ne sourcilla pas.

« Le trait a du bon...» dit-il en faisant claquer sa mâchoire, l'air doctoral... « Mais j'ai écrit quelque part dans mon Histoire : En France, il n'y a que le provisoire qui dure... » Il prononçait histoâre, provisoâre... « Voilà dix ans que Loisillon est à la mort... Il nous enterrera tous. » Il répéta furieux, tirant sur son pain dur : « Tous...tous... »

Décidément, Teyssèdre l'avait tout à fait mal tourné.

Alors Mme Astier parla de la grande séance des cinq Académies, proche de quelques jours, et à laquelle assisterait le grand-duc

Léopold de Finlande. Justement Astier-Réhu, directeur pour ce trimestre, devait présider la séance et prononcer le discours d'ouverture avec un compliment à Son Altesse. Et adroitement interrogé sur ce discours dont il formait déjà le plan, Léonard en indiqua les grandes lignes, une charge à fond contre l'école littéraire moderne, de solides étrivières données publiquement à ces bélîtres, à ces babouins !...

Ses larges prunelles de gros mangeur s'allumaient dans sa face carrée où le sang montait sous l'épaisse broussaille des sourcils restés d'un noir de houille, en contraste avec le collier de barbe blanche.

« A propos, dit-il brusquement... et mon habit ?... l'a-t-on visité ?... Quand je le mis la dernière fois, pour enterrer Montribot... »

Mais, est-ce que les femmes ne pensent pas à tout ? Mme Astier l'avait soigneusement visité le matin même, cet habit de cérémonie. La soie des palmes s'éraillait, la doublure ne tenait plus. Un vieil habit, dam !... qui datait de... Eh ! mon Dieu, de sa réception... 12 octobre 1866... Le mieux serait de s'en commander un pour la séance. Les cinq Académies, une Altesse, tout Paris qui viendrait... On leur devait bien cela.

Léonard se défendait mollement, prétextant de la dépense trop forte. Avec l'habit, il faudrait renouveler le gilet, tout au moins le gilet, puisque le pantalon ne se porte plus.

« C'est nécessaire, mon ami. »

Elle insistait. Sans y prendre garde, ils devenaient ridicules à force d'économie. Bien des choses autour d'eux vieillissaient : ainsi le meuble de sa chambre... elle en était honteuse, quand une amie entrait... pour une somme relativement minime...

« Ouais !... quelque sot !... » fit tout bas Astier-Réhu, qui empruntait volontiers au répertoire classique. Le pli de son front se creusa, fermant comme d'une barre de volet sa face un moment large ouverte. Tant de fois il avait donné de quoi solder une facture de modiste, de couturière, renouveler des tentures, le linge des armoires, et puis rien n'était réglé ni acheté, l'argent filait rue Fortuny chez le mange-tout ; maintenant, assez, on ne l'attrapait plus. Il arrondit son dos, baissa les yeux dans son assiette qu'emplissait une tranche énorme de fromage d'Auvergne, et ne parla plus.

Mme Astier connaissait ce silence têtu, cette molle résistance

de balle de coton sitôt qu'entre eux il était question d'argent ; mais, cette fois, elle s'était juré de le faire répondre.

« Ah ! vous vous mettez en boule... on sait ce que ça veut dire, quand vous faites le hérisson !... Pas d'argent, n'est-ce pas ? du tout, du tout, du tout ? »

Le dos s'arrondissait de plus en plus.

« Vous en trouvez cependant pour M. Fage !... »

Léonard Astier tressaillit, redressé, regardant sa femme avec inquiétude... De l'argent !... lui !... à M. Fage...

« Voyons, ça coûte, vos reliures... » continua-t-elle enchantée de l'avoir forcé dans ses résistances silencieuses, « et quel besoin, je vous demande un peu, pour toutes ces paperasses ? »

Il se rassura. Évidemment elle ne savait rien, tirait au hasard. Mais ce mot de paperasses lui restait sur le cœur ; des pièces autographiques sans rivales, des lettres signées Richelieu, Colbert, Newton, Galilée, Pascal, des merveilles acquises pour un morceau de pain et qui représentaient une fortune. « Oui, madame, une fortune. » Il se montait, citait des chiffres, des offres qu'on lui avait faites, Bos, le fameux Bos de la rue de l'Abbaye, et il s'y connaissait, celui-là ! prêt à donner vingt mille francs rien que pour trois pièces de la collection, trois lettres de Charles-Quint à François Rabelais.

« Des paperasses, ah ! oui da. »

Mme Astier l'écoutait stupéfaite. Elle savait bien que depuis deux ou trois ans il s'était mis à collectionner des vieux papiers, il lui parlait quelquefois de ses trouvailles qu'elle écoutait de cette oreille distraite et vague d'une femme qui entend la même voix d'homme depuis trente ans ; mais jamais elle n'aurait pu supposer... Vingt mille francs pour trois pièces !... et comment n'acceptait-il pas ?

Le bonhomme éclata comme un coup de mine :

« Vendre mes Charles-Quint !... Jamais !... Je vous verrais tous manquer de pain, mendier aux portes, je n'y toucherais pas, entendez-vous ! » Il frappait sur la table, très pâle, la bouche en avant, maniaque et féroce ; un Astier-Réhu extraordinaire, que sa femme ne connaissait pas. Les êtres ont ainsi dans le rayonnement subit d'une passion des aspects ignorés de leurs plus intimes. Presque aussitôt, redevenu très calme, l'académicien s'expliqua, un peu honteux : ces documents lui étaient indispensables pour la confection de ses livres, maintenant surtout qu'il

n'avait plus les archives des Affaires étrangères. Vendre ces matériaux, ce serait renoncer à écrire ! Aussi songeait-il plutôt à les accroître. Et finissant sur une note amère et tendre où l'on sentait tous les regrets, toutes les déceptions de sa paternité : « Après moi, monsieur mon fils vendra, s'il lui convient, et puisqu'il ne veut qu'être riche, je vous garantis qu'il le sera.

— Oui, mais en attendant... »

Ce fut dit, cet « en attendant », d'un petit ton flûté si monstrueusement naturel et tranquille, que Léonard, outré de jalousie contre ce fils qui lui tenait tout le cœur de sa femme, riposta dans un solennel coup de mâchoire :

« En attendant, madame, que les autres fassent comme moi... Je n'ai pas d'hôtel, moi, ni de chevaux, ni de charrette anglaise. Le tramway me suffit pour mes courses et, comme appartement, un troisième sur entresol où je suis la proie de Teyssèdre ; je travaille nuit et jour, j'entasse les volumes, deux, trois in-octavo par an, je suis de deux commissions de l'Académie, je ne manque pas une séance, je figure à tous les enterrements, et même, l'été, je n'accepte aucune invitation de campagne pour ne pas perdre un seul jeton. Je souhaite à monsieur mon fils, quand il aura soixante-cinq ans, de montrer le même courage ! »

C'était la première fois depuis longtemps qu'il parlait de Paul, et avec cette âpreté. La mère en restait saisie, et dans le regard en dessous, presque cruel qu'elle jetait à son mari, perçait comme un respect qui n'y était pas tout à l'heure.

« On sonne... » dit vivement Léonard, déjà levé, la serviette au dos de sa chaise... « Ce doit être mon homme.

— Quelqu'un pour madame... Ils commencent de bonne heure, aujourd'hui !... »

Corentine posait une carte au bord de la table, de ses gros doigts de cuisine essuyés vivement à son tablier. Mme Astier regarda la carte : « Vicomte de Freydet ; » un éclair traversa ses yeux... Et tout haut, d'un ton posé qui cachait sa joie : « M. de Freydet est donc à Paris ?...

— Oui, pour son livre...

— Ah ! mon Dieu ! son livre... Et moi qui ne l'ai pas encore coupé... De quoi ça parle-t-il, ce livre-là ?... »

Elle précipitait ses dernières bouchées, lavait le bout de ses doigts blancs dans son verre pendant que son mari lui donnait distraitement quelques notions sur le nouveau volume de Frey-

det... *Dieu dans la Nature*, poème philosophique... En instance pour le prix Boisseau...

« Oh ! il l'aura, n'est-ce pas ?... Il faut qu'il l'ait... Ils sont si gentils, lui et sa sœur... Il est si bon pour cette pauvre paralytique. »

Astier eut un geste évasif. Il ne pouvait répondre de rien, mais il recommanderait certainement Freydet qui lui semblait en progrès réel. « Mon appréciation personnelle, s'il vous la demande, est celle-ci : il y a encore un peu trop pour mon goût, mais beaucoup moins que dans ses autres livres. Et dites-lui que son vieux maître est content. »

De quoi y avait-il trop ? de quoi y avait-il moins ? Mme Astier le savait probablement, car sans demander d'explications, elle sortit de table et passa, toute légère, dans le cabinet transformé en salon pour ce jour-là.

Derrière elle, Léonard Astier, de plus en plus préoccupé, émietta, quelques instants avec son couteau, ce qui restait de fromage d'Auvergne dans son assiette ; puis, dérangé de ses réflexions par Corentine qui desservait en hâte, sans prendre garde à lui, il se leva péniblement, et, remontant dans sa soupente par un petit escalier en échelle de moulin, il vint reprendre sa loupe et le vieux grimoire dont l'examen l'absorbait depuis le matin.

II

« Hep!... hep!... » Sur le charreton à deux roues qu'il conduit lui-même, correct et droit, les guides hautes, Paul Astier file bon train vers son mystérieux déjeuner d'affaires : Le Pont-Royal, les quais, la place de la Concorde. Dans ce décor de terrasses, de verdure et d'eau, avec un peu de fantaisie en tête, il pourrait croire que c'est l'aile de la fortune qui l'emporte, tant la route est unie, la matinée splendide ; mais le garçon n'a pas le crâne mythologique, et, tout en roulant, il inspecte les cuirs neufs de l'attelage, s'informe du grainetier au jeune groom rablé, tassé auprès de lui, l'air blagueur et rageur d'un petit ratier d'écurie. Encore un, paraît-il, ce grainetier, qui renâcle sur la

fourniture. « Ah! » fait Paul distraitement occupé déjà d'autre chose. Les confidences de sa mère lui trottent dans l'esprit... Cinquante-trois ans, la belle Antonia!... Ce dos, ces épaules, le plus parfait décolletage de la saison. Ce n'est pas Dieu croyable!... « Hep! là... » Il se la rappelle à Mousseaux, l'été dernier, levée avant tout le monde, courant le parc avec ses chiens dans la rosée, cheveux au vent, la bouche fraîche... Ça n'avait pourtant pas l'air d'une femme fabriquée... même qu'un jour, en landau, il s'est fait remiser, oh! mais remiser, sans un mot, rien que d'un coin d'œil, comme un domestique, pour avoir seulement frôlé une jambe d'Hébé, longue, fine, solide... Cinquante-trois ans, cette jambe-là, jamais de la vie!... « Hep! hep! gare donc! Est-il traître, ce tournant du rond-point et de l'avenue d'Antin... »

C'est égal! un sale coup qu'on lui monte, à cette pauvre femme, de lui marier son prince. Car enfin, m'man a beau dire, le salon de la duchesse leur a rudement servi à tous... Est-ce que le père serait de l'Académie, sans elle; lui-même, toutes ses commandes... Et l'héritage Loisillon, la perspective de ce beau logement sous la coupole... Non, décidément, les femmes, comme rosserie!... Et avec ça que les hommes... Ce d'Athis, quand on pense tout ce qu'elle a fait pour lui... Ruiné, vidé, une loque lorsqu'ils se sont connus. Aujourd'hui, ministre plénipotentiaire, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques pour un livre dont il n'a pas écrit un mot : *la Mission de la femme dans le monde!* Et pendant qu'elle travaille à lui décrocher une ambassade, lui n'attend que le décret de l'*Officiel* pour filer à l'anglaise et, après quinze ans d'un bonheur sans mélange, poser à sa duchesse un de ces lapins! En voilà un qui l'a comprise, la mission de la femme dans le monde!... faudrait voir à ne pas être plus serin que lui... « Hep! hep!... porte s'il vous plaît! »

Le monologue est fini, le charreton en arrêt devant un hôtel de la rue de Courcelles dont le portail s'ouvre à deux battants, très lent, très lourd, comme faisant une besogne dont il aurait perdu depuis longtemps l'habitude.

C'est là que vivait, cloîtrée depuis son deuil et la tragique aventure qui la fit veuve à vingt-six ans, la princesse Colette de Rosen. Les chroniques du temps ont raconté le désespoir à grand fracas de ce jeune veuvage, les cheveux blonds coupés ras, jetés dans la bière, la chambre transformée en chapelle ardente, les repas solitaires, à deux couverts, et sur la table de l'antichambre,

à leur place ordinaire, la canne, les gants, le chapeau du prince, comme s'il était là, comme s'il allait sortir. Mais, ce dont personne n'avait parlé, c'est le dévouement affectueux, la sollicitude presque maternelle de Mme Astier pour la « pauvre petite », en ces circonstances douloureuses.

La liaison de ces dames datait de quelques années, d'un prix décerné par l'Académie au prince de Rosen pour un ouvrage historique; Astier-Réhu rapporteur. Toutefois l'écart de l'âge, des positions, maintenait entre elles des distances que le deuil de la princesse supprima. Dans son éclatante rupture avec le monde, Mme Astier fut seule exceptée; seule, elle put franchir le perron de l'hôtel changé en couvent où pleurait la pauvre Carmélite noire à tête rase; seule elle fut admise à entendre, deux fois par semaine, la messe dite à Saint-Philippe pour le repos de l'âme d'Herbert, et aussi la lecture des lettres que Colette écrivait tous les soirs à son cher absent, lui racontant sa vie, l'emploi de ses journées. Il y a dans le deuil le plus austère des détails matériels qui déshonorent la douleur, mais que veut le monde : commandes de livrées, draperies d'équipage, l'écœurant contact du fournisseur aux façons hypocrites et dolentes; de tout cela, Mme Astier s'était chargée avec une patience inlassable, et prenant en tutelle cette lourde maison que de beaux yeux brouillés de larmes ne pouvaient plus conduire, elle épargnait à la jeune veuve tout ce qui dérangeait son désespoir, ses heures pour prier, pleurer, correspondre « au delà », et porter des brassées de fleurs rares au Père-Lachaise où Paul Astier surveillait l'érection du gigantesque mausolée en pierres commémoratives prises sur le lieu du désastre, selon le désir de la princesse.

Malheureusement, l'extraction, le transport de ces rochers dalmates, le granit dur à tailler, puis les mille projets, les changeants caprices de la veuve qui ne trouvait rien d'assez grand, d'assez pompeux, à la taille de son héros mort, avaient causé tant de retards et d'entraves qu'en mai 1880, deux années pleines après la catastrophe et l'entreprise des travaux, le monument n'était pas encore fini. C'est beaucoup, deux ans, pour une douleur démonstrative, toujours au paroxysme, prête à se donner en une fois. Sans doute le deuil subsistait, toujours austère d'apparence, l'hôtel muet et fermé comme un caveau; mais, au lieu de la statue vivante, en prières et en larmes, au fond de la crypte, il y avait maintenant une jeune et jolie femme dont les

cheveux repoussaient fins et serrés avec des révoltes de vie, des frisons, des ondulements.

De cette blonde chevelure revenue, le noir du veuvage s'éclaircissait comme égayé, ne semblait plus qu'un caprice d'élégance; et dans l'allure, la voix de la princesse, on sentait l'activité printanière, cet air soulagé, paisible, qu'on trouve chez les jeunes veuves à la seconde période de leur deuil. État charmant. La femme goûte pour la première fois la douceur de cet affranchissement, de cette libre possession d'elle-même qu'elle n'a pas connue, passée toute jeune de la famille au mari; elle est délivrée de la grossièreté du mâle et, surtout, de cette crainte de l'enfant, de cette terreur dans l'amour, qui est la caractéristique de la jeune femme moderne. Et l'évolution toute naturelle de la douleur débordante à ce complet apaisement s'accentuait ici de l'appareil du veuvage inconsolable dont la princesse Colette continuait à s'entourer, non par hypocrisie, mais comment, sans faire sourire la valetaille, donner l'ordre d'enlever ce chapeau qui attendait dans l'antichambre, cette canne en évidence, ce couvert pour l'absent; comment dire : « Le prince ne dîne pas ce soir. » Seule, la correspondance mystique : « A Herbert, au ciel, » avait faibli de jour en jour, réduite à un journal sur un ton fort calme dont s'amusait, sans rien dire, l'intelligente amie de Colette.

C'est qu'elle avait son plan, Mme Astier, une idée germée dans sa solide petite tête, un mardi soir, aux *Français*, sur cette confidence à voix basse du prince d'Athis : « Ah ! ma pauvre Adélaïde, quel boulet!... que je m'ennuie... » Tout de suite elle pensait à le marier avec la princesse, et ce fut un nouveau jeu, à l'envers du premier, non moins délicat et charmant. Il ne s'agissait plus de prêcher l'éternité des serments, de chercher dans Joubert et autres honnêtes philosophes des pensées comme celle-ci, copiée par la princesse en tête de son livre de mariage : « On n'est épouse et veuve avec dignité qu'une fois... » ni de s'extasier sur les grâces viriles du jeune héros dont l'image en pied, en buste, de profil ou de trois quarts, sculpture, peinture, se dressait par tout l'hôtel.

Au contraire, une dépréciation graduée et savante : « Ne trouvez-vous pas, chère amie... ces portraits du prince lui font la mâchoire trop lourde... sans doute, je veux bien, il avait tout ceci un peu fort, un peu épais... » et, à tout petits coups empoi-

sonnés, avec une douceur, une adresse infinies, se reprenant quand elle allait trop loin, guettant le sourire de Colette à une malice appuyée, elle arrivait à lui faire convenir que son Herbert avait toujours été pas mal reître, plus gentilhomme de nom que de façons, sans le grand air, par exemple, de ce prince d'Athis rencontré, l'autre dimanche, sur le perron de Saint-Philippe. « Si le cœur vous en dit, il est à marier, ma chère... » Ceci jeté comme en l'air, sur un ton de badinage; puis repris, présenté plus clairement. Eh! pourquoi pas? toutes les convenances y seraient : grand nom, situation diplomatique considérable; et pas de changement à la couronne ni au titre, ce qui avait bien son importance ménagère : « Enfin, ma chère, s'il faut vous l'apprendre, un homme qui a pour vous le plus noble sentiment... »

Ce mot de sentiment blessa d'abord la princesse comme un outrage, mais elle s'habitua à l'entendre. On rencontrait d'Athis à l'église, puis rue de Beaune en grand mystère, et Colette convenait bientôt que lui seul aurait pu la faire renoncer au veuvage... Mais quoi? son pauvre Rosen l'avait aimée si dévotement, si uniquement!

« Oh! uniquement... » faisait Mme Astier dans un petit sourire renseigné que suivaient des allusions, des demi-mots, et, comme toujours l'empoisonnement de la femme par la femme. « Mais, chère amie, il n'y a pas d'amour unique, de mari fidèle... les honnêtes, les élevés, s'arrangent pour ne pas attrister, humilier leur femme, troubler leur ménage... »

— Alors vous croyez qu'Herbert?...

— Mon Dieu! comme les autres. »

La princesse se révoltait, boudait, fondait en ces larmes faciles, sans douleur, d'où la femme sort apaisée et rafraîchie comme une pelouse après l'ondée. Tout de même, elle ne cédait pas, au grand dépit de Mme Astier, bien loin de soupçonner la cause réelle de cette résistance.

Le vrai, c'est qu'à force d'examiner ensemble ce projet de mausolée, frôlant leurs mains et leurs cheveux sur les plans, les esquisses de caveaux et de statues funèbres, Paul et Colette s'étaient pris l'un pour l'autre d'une sympathie de camarades, peu à peu devenue plus tendre, jusqu'au jour où Paul Astier surprit dans un regard posé sur lui le trouble d'un caprice, presque un aveu.

Cette possibilité, ce rêve, ce prodige lui apparut, de Colette de Rosen l'épousant, lui apportant ses vingt ou trente millions. Oh ! plus tard, après un stage de patience, un siège en règle de la place. Avant tout, se méfier de m'man, très subtile, très forte, mais péchant par abus de zèle, surtout lorsqu'il s'agissait de son Paul. Elle brûlerait toutes les chances à vouloir hâter la réussite.

Il se cachait donc de Mme Astier, sans se douter qu'elle allait à contre-mine dans le même chemin que lui, agissait tout seul, très lentement, charmant la princesse par sa jeunesse élégante, sa gaieté, son esprit blagueur dont il avait soin de rentrer les griffes, sachant que la femme, comme le peuple, comme l'enfant et tous les êtres de naïveté et de spontanéité, déteste l'ironie qui la déconcerte et qu'elle sent l'antagoniste des enthousiasmes, des rêveries de l'amour.

Ce matin de printemps, le jeune Astier arrivait avec plus d'assurance que d'habitude. C'était la première fois qu'il déjeunait à l'hôtel de Rosen, sous prétexte d'une visite à faire ensemble au Père-Lachaise pour voir les travaux sur place.

On avait choisi le mercredi, jour de Mme Astier, par une complicité muette, afin de ne pas l'emmener en tiers ; aussi, malgré sa réserve, le prudent jeune homme, en franchissant le perron, jeta négligemment sur la vaste cour, les communs somptueux, un regard circulaire, enveloppant comme une prise de possession. Il se refroidit en traversant l'antichambre où suisse et valets de pied en grandissime deuil mat sommolaient sur les banquettes et semblaient en veillée funèbre autour du chapeau du mort, un superbe chapeau gris annonçant la belle saison et l'entêtement de la princesse à la perpétuité de ce souvenir. Paul s'en trouva vexé comme de la rencontre d'un rival ; il ne se rendait pas compte de la difficulté pour Colette, captive d'elle-même, d'échapper à son immense deuil. Et, furieux, il se demandait : « Est-ce qu'elle va me faire déjeuner avec lui ?... » quand le valet, qui lui prenait sa canne et son chapeau des mains, l'avertit que madame la princesse attendait monsieur dans le petit salon.

Tout de suite introduit sous la rotonde vitrée, verdie de plantes rares, il se rassura par la vue de deux couverts dressés sur une toute petite table, dont Mme de Rosen surveillait elle-même l'installation.

« Une fantaisie, en voyant ce beau soleil... Nous serons comme à la campagne... »

Elle avait ruminé cela toute la nuit, de ne pas manger avec ce beau garçon devant le couvert de l'autre ; et ne sachant comment s'y prendre pour les gens, elle avait imaginé de céder la place, de commander tout à coup, en caprice : « dans la serre ».

En somme, le déjeuner d'affaires s'annonçait bien ; le Romanée blanc au frais dans la vasque du petit rocher, parmi des fougères et des capillaires, du soleil sur les cristaux, sur la laque verte des feuilles découpées, et les deux jeunes gens en face l'un de l'autre, leurs genoux se touchant presque, lui très calme, ses yeux clairs brûlants et froids, elle toute rose et blonde, ses cheveux repoussés en fin plumage ondé, marquant la forme de sa petite tête sans le moindre artifice de coiffure féminine. Et tandis qu'ils parlaient de choses indifférentes, mentant à leur vraie pensée, Paul Astier triomphait de voir là-bas, dans la salle à manger déserte, s'ouvrant au va-et-vient silencieux du service, le couvert du mort, réduit pour la première fois à l'ennui de la solitude.

Alphonse Daudet.

(A suivre.)

LES AÏEULES

A la fin de juillet, les champs brûlés sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage l'Occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc, voici la moisson, et bientôt la vendange :
On aiguise les faulx, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.

Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes, et les deux mains jointes sur leur bâton ;
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelques batailles,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et mystique sourire
Au clair soleil qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles !
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort, et quand on est très vieux, on est tout seul :

La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne :
C'est triste, et cependant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons échauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants ;
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement, et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol ; ils n'ont plus besoin de défense ;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.

Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses, et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur ; il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

François Coppée,
de l'Académie Française.

MAHÉ DES INDES[1]

III

Dimanche 3 janvier.

A quatre heures, quand j'ai fini mon quart, tous les canots du bord sont partis. Pour aller à terre aujourd'hui, je vais donc fréter une des pirogues indiennes qui sont venues jusqu'à nous pour apporter des cocos à l'équipage.

Pirogue longue, mince, taillée en flèche, « volage » (comme on dit en marine des bateaux instables qu'un souffle emporte ou chavire) et déjà pleine d'eau. Il y aura trois milles à faire là-dedans, avec des pagaies, contre de petites lames frisées qui sautillent; cela va durer plus d'une heure. — Tant pis! Je m'embarque et je m'installe. — On a juste sa largeur pour s'asseoir dans cette coque effilée.

Nous partons avec de grands cris et les embruns nous arrosent. — Mais, au bout de cent mètres, les pagayeurs semblent réfléchir et s'arrêtent : voilà, on m'a accepté bien volontiers comme passager voyageur ; cependant, avant d'aller plus loin, on aimerait savoir combien j'ai l'intention de payer...

Quand j'ai promis de donner une *roupie* — ou peut-être plus si les pagaies vont vite, cela devient de l'enthousiasme : on m'abrite sous un grand parasol, on m'évente, — on va même s'efforcer de me distraire par des chansons.

(1) Voir le numéro du 10 juillet 1888.

L'Indien qui est chargé de me les chanter s'accroupit en face de moi, bien près, bien près, à gêner mes mouvements. Nous sommes tous deux assis dans l'eau, sur le fond même de l'étroite pirogue, nous touchant des genoux. Nos yeux sont plus bas que les petites lames bleues qui dansent alentour; nous circulons au milieu d'elles, — dans leur intimité, si l'on peut dire, — les voyant le plus souvent par en dessous, comme des gens couchés sur l'eau, comme des nageurs. On dirait qu'on y a délayé de l'indigo, tant elles sont d'une couleur vive. Quelquefois, il en passe aussi de très grosses, qui arrivent à notre rencontre comme des montagnes de lapis, nous cachant pour un temps cette belle ligne verte là-bas — qui est l'Inde.

Les chansons de l'Indien sont longues, toujours recommencées; les pagaies, fendant l'eau, les accompagnent. Il me les chante en s'approchant tant qu'il peut, il me les crie dans la figure, ouvrant bien grande sa bouche, montrant jusqu'au fond sa denture blanche; je sens sur mes joues son souffle, qui a quelque chose de l'odeur musquée des serpents. A certains passages, ce n'est plus un chant, c'est une sorte de hurlement, par saccades rapides, pendant lequel les dents se choquent très vite comme s'il tremblait. Alors il un a air très sauvage et, malgré sa beauté, semble un grand singe.

Au lieu d'entrer dans la petite rivière, comme c'était l'habitude, nous accosterons, paraît-il, devant le village des pêcheurs, dans les brisants, à la grande plage. — Je laisse faire, la manœuvre ne me regardant pas aujourd'hui. — Nous allons assez vite, secoués par les grands coups de pagaie, balancés par les lames bleues, sentant le brûlant soleil sur nos têtes.

... Les brisants, la plage ! — Ils descendent tous dans l'eau, mes Indiens, avec de grands cris; lancent leur pirogue sur le corail, m'étendent leurs bras comme une rampe, et je saute à terre dans un éclaboussement d'écume.

Cinq heures et demie du soir. — Le soleil, déjà bas sur la mer, éclaire par en dessous les palmiers; sur toutes leurs longues tiges grises, il y a comme un reflet d'incendie. La lumière est toujours d'or, mais à cette heure elle est d'un or rouge, plus surprenant que l'or du matin et que l'or de la journée. Trois personnages, qui sortent de dessous bois, s'avancent à ma rencontre pour me voir : deux vieux à barbe blanche, à figure noble, dra-

pés comme les saints de nos églises, — et une jeune fille, la gorge nue, étrangement belle, portant une corbeille de fruits sur la tête.

En les regardant venir du fond de ce décor merveilleux, dans ce rayonnement doré, je songe à quelque scène du passé préhistorique le plus lointain : c'est ainsi qu'en imagination je me représentais autrefois les premiers âges du monde où tout était beau et tranquille, où les êtres et les choses avaient un resplendissement que nous ne connaissons plus.

Sans but, erré au crépuscule dans les avenues ombreuses qui mènent au Gouvernement. C'est dimanche soir, et, dans ce quartier presque européen, des gens se promènent, *endimanchés;* des Indiens, des Indiennes, vêtus de costumes français; des messieurs en paletot noir, des dames en chapeau à plumes et à fleurs. Et cela rappelle bien la promenade d'après vêpres dans nos toutes petites villes de France. C'est curieux comme, à certains moments, tous les pays arrivent à se ressembler, comme partout les choses sont pareilles, comme l'espèce humaine est une, et la Terre petite...

Parmi tous ces enfants, qui sortent des cases et s'attachent à mes pas comme des mouches, il y en a deux que je consens à garder près de moi pour *guides*, touché par leurs instances. Ce sont deux frères, de dix à douze ans; ils disent en français : « Vois-tu, Monsieur, nous sommes des orphelins, nous sommes très pauvres; tu nous donneras ce que tu voudras, nous serons contents. » Ils parlent à peu près bien, prononçant lentement, avec un accent bizarre. Ils sont très gentils et semblent en effet très pauvres, n'ayant pour s'habiller que des petits pagnes tout en lambeaux. — C'est convenu, ils me suivront dans mes promenades, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, jusqu'à l'heure de mon départ.

La nuit vient toujours vite sous toutes ces grandes palmes. Dans la rue unique et dans les chemins qui avoisinent le Gouvernement, on allume des lanternes à pétrole au bout de perches en bois; cela complète ce faux air, qu'a Mahé, d'être une petite ville française envahie par la verdure exotique.

Il y a une sorte d'immense avenue, qu'on n'éclaire pas, celle-ci, mais où il fait encore un peu jour parce qu'elle est large d'au

moins cent mètres; c'est comme une clairière taillée droit dans la forêt de palmiers, et qui mène à la terre anglaise. Juste au milieu de cette route gigantesque, court un petit sentier en bosse, bien étroit, pour les passants. (Le reste, des deux côtés, est en rizières inondées, pleines d'eau.) — Et ce soir, c'est là, sur cette levée, que les gens de Mahé se promènent, au grand air libre; sans doute cela les repose de ce sous bois perpétuel où ils vivent. A cette heure crépusculaire, les champs de riz ressemblent à nos champs de France avant la moisson, et comme beaucoup de ces promeneurs sont en costume européen, cet ensemble de choses continue de donner une impression de dimanche campagnard, de rappeler la flânerie des soirs de juin, dans nos villages français au milieu des blés. Voici les bonnes sœurs de l'école qui passent aussi, suivies d'une rangée de petites Indiennes marchant deux par deux bien correctement : — des amours de diablotins fauves, très amusants à regarder. Je les croise de près, ces écolières, dans le sentier en relief qui ne permet pas d'écart; elles ont des petites poitrines déjà formées, des petites tournures parfaites. Toutes, l'une après l'autre, lèvent vers moi leurs beaux yeux, qui sont profonds comme des abîmes noirs et qui m'en disent très long : « C'est pour rire que nous sommes bien sages, bien coiffées dans des bonnets de linge; c'est pour rire, ça ne durera pas; nous sommes du sang des bayadères et des apsâras, et nous comptons prendre la volée dans quelque temps dès que nous serons assez grandes. » — Elles sont passées, sans désordre, sans bruit, ayant repris, de loin, leur air de nonnains. Drôle de petit cortège qu'elles ont là, ces pauvres bonnes sœurs, et qui leur donnera du mal plus tard...

De chaque côté de cet espace vide au milieu duquel nous nous promenons, s'étend, comme un magnifique rideau sombre, la lisière des bois de palmiers où il doit faire déjà nuit close. Les cigales chantent; le ciel est d'une nuance pourprée tout à fait extraordinaire, comme si on y brûlait des feux de Bengale, et les étoiles qui commencent à briller ressemblent à de petits feux verts semés sur un fond rouge.

Je m'étais fait des amis hier, dans ces parages, et je reviens les voir : deux vieux Indiens qui tiennent au bord du bois une toute petite boutique de bananes et d'épices. A qui peuvent-ils bien les vendre? Personne ne passe devant leur maisonnette

isolée ; il y a la rizière entre eux et la levée où sont les quelques promeneurs. J'arrive, avec mes deux guides inséparables ; on me reconnaît, et vite on choisit les plus belles bananes pour me les faire manger. Ensuite on m'installe sur une natte devant la porte et on allume la lampe suspendue — qui est en cuivre et d'une forme antique, à plusieurs branches formant une étoile.

Cette case, si petite, si infime au pied des grands arbres, est posée sur cinq ou six assises de pierres en gradins, comme un temple. Mes deux guides s'asseyent au-dessous de moi sur ces marches. On commence à ne plus y voir. Les passants, plus rares là-bas sur la levée, ne sont plus que des formes indécises, noires ou blanches. Le ciel est resté rose et rouge, avec toutes ses étoiles allumées dessus, et la lisière des bois de palmiers se découpe sur cette lueur d'en haut en séries de plumes noires. Les cigales chantent partout dans les champs de riz. Il fait presque frais. Des phalènes et des moustiques viennent bourdonner autour de la lampe suspendue, dans laquelle on ajoute de temps en temps un peu d'huile de coco avec une cuiller à long manche. Presque plus personne ne passe ; le lieu devient très solitaire. Mais des enfants arrivent pour me voir ; je ne sais d'où ils sortent, ces petits,— sans doute du bois qui est derrière nous. Ils s'asseyent à mes pieds sur ces marches, levant la tête pour me regarder. A tout instant il en arrive de nouveaux, ne faisant pas de bruit avec leurs pieds nus ; accourant très légers, avec quelque draperie blanche qui flotte au vent sur leurs membres bruns ; ils apparaissent et se posent sans rien dire, comme de grandes libellules nocturnes, comme de grandes sauterelles qui s'abattent. Ils sont bien une vingtaine à présent, étagés au-dessous de moi. Toujours les longues plumes noires des palmiers se découpent sur le ciel de la nuit où les teintes rouges finissent de mourir ; une vapeur fraîche se lève de la rizière et s'étend sur toute l'avenue comme une fumée blanche qui flotterait au ras du sol sur les herbages.

Ils chuchotent tout bas entre eux, les petits, en indien, se disant leurs impressions sur moi sans doute. Et puis ils complotent quelque chose pour m'étonner, je vois bien cela, et pour me demander des sous, après, en récompense — qu'est-ce que ça va être ?...

Tout à coup l'un d'eux, d'une dizaine d'années, se lève, grave, tousse un peu, comme qui va dire un monologue, et com-

mence, en se faisant une grosse voix de perroquet, rauque, comique :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons prouver tout à l'heure...

Oh! pour étonné, je le suis. C'est même tellement inattendu et impayable que, si je n'étais pas seul, j'en aurais le fou rire. Mais seul, on ne rit jamais qu'en soi-même.

Et ils m'observent tous, pour voir l'effet que ça m'a produit. Il n'en sait pas plus long, par exemple; il s'arrête court, comme un merle qui a sifflé le commencement d'une chanson; à son école, il n'a encore été que jusque-là... Et mes petits guides me donnent l'avis que je ferais bien de lui offrir une pièce d'au moins dix sous, pour son savoir et sa peine.

C'est étrange d'entendre tous ces enfants parler à peu près notre langue et se faire un honneur d'être de notre pays.

... Je m'en vais. Il commence à faire triste, dans ce lieu isolé et noir. Et, d'ailleurs, j'ai presque froid en vêtements de toile blanche assis sur ces pierres.

Je prends congé de tous ces petits *Français* qui voudraient bien me faire cortège, gardant seulement mes deux guides. Pour les utiliser à quelque chose, je leur demande s'il n'y aurait point de pagode à visiter dans les environs; je n'en ai aperçu nulle part.

Précisément il y en a une tout près, où ils vont me conduire à l'instant, bien qu'il fasse nuit. C'est une pagode de leur religion à eux, une pagode *Tiss* (car ils ne sont ni chrétiens, ni mulsumans, ces deux petits; non, ils sont *Tiss* et ils me répètent le mot, très surpris que j'aie l'air d'ignorer ce que c'est).

D'abord nous suivons le bord du bois, qui nous surplombe comme une haute muraille noire penchée sur nos têtes; nous marchons sur le versant d'une espèce de talus où nos pieds glissent dans l'obscurité, plongeant de temps en temps dans la boue liquide de la rizière. Et puis nous entrons, en pleine futaie, par quelque chose qui doit être un sentier; alors nous voilà sous la voûte des palmes, dans la nuit épaisse, dans la nuit absolue. Ils me mènent chacun par une main, comme deux petits chiens très intelligents, très doux, mèneraient un aveugle, et je m'abandonne,

allant du pas hésitant de quelqu'un qui marcherait les yeux bandés. Ils me mènent avec des précautions infinies et une adresse de Peaux-Rouges, me maintenant toujours au milieu du sentier, tandis que leurs pieds s'enchevêtrent dans les grandes plantes des bords, ou s'enfoncent dans des trous. Il y a des choses qu'on entend fuir devant nous dans l'épaisseur des feuillages, lézards ou oiseaux, ou bêtes quelconques qui dormaient et à qui nous faisons peur. Quelquefois je sens qu'ils me font passer sur une mince planche, tandis que leurs pieds barbotent bruyamment dans l'eau : un petit pont, jeté sur un ruisseau qui traversait le chemin.

Il fait si complètement noir, que j'aime mieux fermer les yeux. Des branches, des herbes folles me fouettent la figure. Et toujours cette odeur chaude, musquée, qui monte de la terre, qui devient troublante dès qu'on est sous bois.

Ils prétendent que nous arrivons. Alors je regarde et, à travers la dentelle des feuilles, j'aperçois une quantité étonnante de lumières qui scintillent, qui tremblotent, comme près de s'éteindre ; — des lumières si discrètes, si petites, qu'on dirait des feux d'insectes. Elles sont d'ailleurs disposées très régulièrement en quinconces ; on croirait voir un grand damier, éclairé à tous ses angles par des vers luisants.

C'est la pagode, disent-ils, c'est la façade qui est illuminée de cette façon étrange.

Nous entrons dans une petite clairière, où tombe d'en haut la lueur des étoiles, et cela repose, après l'obscurité profonde et l'étouffement de ce bois. La pagode est là devant nous, avec son illumination mystérieuse, qui tremble à tous les souffles imperceptibles de la nuit et qui continue de s'éteindre. C'est une pagode bien humble, bien basse, une cabane en vieux bois vermoulu. Dans les planches du mur, des espèces de cuillers en fer sont piquées par le manche, à intervalles réguliers, garnissant tout depuis la base jusqu'à la toiture ; elles sont remplies d'huile et, dans chacune d'elles, trempe une mèche cirée, fine comme une tige d'herbe, — qui achève de se consumer.

Il n'y a personne alentour et, sans doute, personne au dedans non plus, car la porte en est verrouillée. Qui donc est venu allumer tous ces petits feux, si peu durables, qui semblent faits pour n'avoir que quelques minutes de vie? Pour quelle cérémonie furtive ces préparatifs d'un moment? Ils ne peuvent pas trop me

dire, mes petits guides : *On fait ça souvent, le soir... quand on a quelque chose à demander.*

Cela s'éteint, s'éteint... Nous allons nous retrouver dans la nuit noire.

Avant, les petits voudraient pourtant bien me montrer l'intérieur de leur temple, les idoles qui l'habitent. Et les voilà secouant cette vieille porte, se déchirant les ongles à ses ferrures; — elle résiste, il faut y renoncer. A la muraille, les lumignons mourants s'éteignent toujours, — comment faire? Faute de mieux, ils tiendraient au moins à me présenter un dieu, un ancien, qu'on a relégué au rebut derrière le temple... Même celui-ci, ils ne le retrouvent plus... Ah! je le vois, ou plutôt je le devine; ce doit être cette forme d'affreux gnome, accroupie là par terre, adossée au mur. — Avec l'une des dernières petites mèches qui brillent encore, prise dans leurs doigts au risque de se brûler, ils l'éclairent sous le menton, et je distingue une figure horrible, rudimentaire, deux rangées de dents, un front et des yeux tout mangés par des poux de bois. A côté, des fragments de sculpture tombés dans l'herbe, ayant l'air de débris de monstres, de jambes, de mâchoires...

Encore autre chose à me montrer, vite, vite. Ils sont familiers du lieu, cela se voit. Pendant que le plus petit, très agité, les doigts pleins d'huile, choisit, çà et là, dans les cuillers du mur, les bouts de mèche qui peuvent encore être rallumés, le frère aîné se hisse sur ses orteils, grimpe, et va fouiller sous les solives du toit... Enfin il a mis la main sur le personnage qu'il cherchait : un tout petit monstre, en bois toujours, grossier, fruste, ayant vaguement une tête d'éléphant sur un corps d'homme. Ils lui rient au nez, tous deux, et puis se dépêchent de le refourrer dans son trou. Qu'est-ce qu'il fait là, ce dieu, pourquoi loge-t-il sous les toits, avec les nids d'oiseaux ?...

Ils ont réussi à pêcher d'autres petites mèches; ils les allumeront l'une après l'autre en route et, si nous nous sauvons tout de suite, cet éclairage nous mènera à travers le bois, jusqu'à la grande avenue d'où nous sommes partis.

Ça éclaire à peine, ces petits lumignons drôles, qu'ils secouent avec des gestes de chats échaudés; cela nous montre de temps en temps quelque forme de feuille, le dessous d'une palme, ou bien quelque fleur d'orchis, détachée tout à coup sur le sombre fond vert.

Et puis, crac, ils jettent la dernière dans l'herbe, se brûlant pour tout de bon. Et nous voilà plus à plaindre que jamais, nos six yeux ensemble n'y voyant plus du tout à présent ; ils s'embrouillent, mes guides, et me mènent en plein fourré impénétrable, quelque part où j'ai les pieds dans l'eau et le corps entravé par des branches.

. . . . . .

Nous voilà tout de même tirés de peine et revenus aux belles allées droites des quartiers civilisés.

Dans ces avenues, on voit çà et là se promener de grands feux, sans cesse balancés d'un mouvement qui les attise. Ce sont les passants qui s'éclairent ainsi, à la mode ancienne de l'Inde : une touffe de branches enflammées que l'on tient à la main et que l'on secoue en marchant, à longs balancements de bras, pour en aviver la flamme. Dans toutes les directions se croisent ces feux, qui s'agitent, qui laissent dans l'air une fumée odorante.

Encore une heure au moins avant le moment où mon canot doit venir, à l'embouchure de la rivière, me prendre, pour la traversée nocturne de chaque soir.

Plus rien à faire d'ici là. J'ai payé mes petits guides dont je n'ai plus besoin ; mais ils veulent rester près de moi jusqu'à la fin, par désintéressement, par affection.

Devant l'église, au milieu de la grande place découverte, il y a un banc de pierre sous un arbre. Un arbre qui, par extraordinaire, n'est pas un palmier, mais ressemble presque, la nuit, à un de nos beaux chênes de France. Je m'assieds là pour attendre, mes petits compagnons à côté de moi.

Autour de cette place, d'autres arbres font des rideaux noirs dans lesquels on ne reconnaît aucun détail, rien qui indique une région précise de la Terre. Et cette église qui se dresse, tranquille et blanche sous les étoiles, me fait songer à l'un de ces villages où je passais les étés de mon enfance. Ces deux petits, qui sont près de moi, me contant des histoires, parlent notre langue — et beaucoup de nos petits paysans s'expriment moins bien qu'eux. L'herbe sent bon, les grillons chantent — comme chez nous, dans la splendeur des nuits de juin... Oh ! la belle nuit étoilée, la nuit tranquille, la nuit pleine de clartés douces, la nuit merveilleuse !... Et dire que ce banc de pierre, sur lequel je me repose dans un calme si délicieux, est situé en un pays lointain, perdu, où les hasards de la vie m'ont amené pour un

jour et où sans doute je ne reviendrai plus. C'est étrange pourtant comme il ressemble à certain autre banc, où je m'asseyais jadis, il y a très longtemps, le soir, à la belle étoile...

Ce repos dans l'obscurité, cet air tiède, ces senteurs d'herbe, comme tout cela me rappelle nettement les soirs des premiers étés de ma vie, à la campagne, près des bois... Dans le chemin devant nous, des gens passent, frôlant l'herbe; nous les voyons à peine, leur costume ne se distingue plus, mais nous entendons le *bonsoir* qu'ils nous disent. Des chariots passent aussi, traînés par des bœufs et conduits par des hommes à pied; à cette heure on ne voit pas que ce sont des chariots bizarres, des bêtes étrangères à longue figure drôle, des Indiens bruns à grands yeux et à boucles d'oreille; non, cela ressemble à nos charrettes revenant des champs; on dirait aussi bien le retour de nos vendanges ou de nos moissons... Je me sens de plus en plus plonger dans une sorte de rêve du *pays*, assis au pied de cet arbre exotique, qui est devenu pour moi un chêne de Saintonge; — au-dessus de ma tête, à travers son branchage noir, je vois briller une multitude de petites choses scintillantes qui sont des étoiles. De tant de souvenirs, entassés en chaos dans ma mémoire, ce sont bien les plus lointains qui persistent à me revenir en ce moment, ceux des étés de ma première enfance.

A cette époque-là, c'est très certain, les étés dans notre pays n'étaient pas ternes et fugitifs comme à présent; ils duraient, ils avaient surtout une splendeur sereine qu'ils ont perdue. Les crépuscules de juin, je m'en souviens bien, avaient une langueur tiède, — et les nuits, une transparence!... C'était comme une espèce de rayonnement mystérieux répandu dans l'obscurité, — c'était comme ce soir!... J'avais oublié tout cela; mais voici que je le retrouve autour de moi, — je le reconnais... Seulement les vers luisants de Saintonge demeuraient tranquilles parmi les herbes, tandis qu'ici ils voltigent en rond follement; l'air est rempli de leurs petites étincelles de phosphore; — c'est la seule différence appréciable, tout le reste est pareil... Mais qui donc a pu éteindre ces beaux étés d'autrefois et comment ai-je oublié, avec les années, l'impression d'enchantement qu'ils me causaient? C'est à peine si, de loin en loin, j'en retrouve la trace presque effacée dans ma tête... Quelle différence entre ceux d'aujourd'hui qui sont pâles et courts, et les premiers que j'ai passés sur la terre, qui m'enivraient...

Nous commençons à entendre, dans le lointain, quelque chose comme un bruit de tambour; puis, bientôt après, des chants rauques, une sorte de chœur rapide, — et enfin, tout à coup, dans le rideau noir des arbres, une des grandes avenues qu'on ne voyait plus semble s'ouvrir, se creuser, éclairée au fond, là-bas, par une quantité de brandons enflammés qu'agitent des bras humains.

Les chants se rapprochent. C'est une troupe de gens qui arrivent. Maintenant on aperçoit toute la voûte de l'avenue, une voûte de palmes, illuminée en dessous par toutes les flammes rouges que ces gens remuent en marchant.

— C'est une noce, Monsieur! — disent les petits, — une noce de notre religion, Monsieur, une noce de *Tiss*, — et nous pouvons *y aller pour voir!*

Y aller? non, je ne m'en soucie guère; elle a dérangé mon rêve, cette noce, et je lui en veux.

La voilà tout près; — elle passe devant nous. Il y a des espèces d'éventails au bout de hampes, comme dans les défilés égyptiens; au-dessus des mariés, il y a de grands parasols que, par pompe, on tient ouverts en pleine nuit. Des gens, des costumes, entrevus à la lueur changeante des torches, à la flamme des branches qui brûlent. Des mousselines blanches jetées au hasard sur des épaules cuivrées, voilant à peine des gorges admirables; des torses qui se cambrent et se balancent sur des tailles minces; des pagnes serrés, plaquant sur des cuisses; des draperies dont les couleurs voyantes sont combinées dans le goût de l'Inde. Les couples se tiennent par la main, ou par la ceinture, enlacés; on les dirait ivres d'ardeur amoureuse, ivres aussi de cris et de musique.

Ils chantent avec frénésie; les têtes sont renversées en arrière, les bouches grandes ouvertes. Entendu de près, leur chant strident déchire...

Non, je n'ai pas envie de les *suivre pour voir*. Au contraire, malgré leur beauté, j'aimerais mieux ne pas les avoir vus du tout. C'est que mon rêve avait un charme tout à fait rare et exquis. Vraiment je me retrouvais petit enfant, je ressaisissais les impressions oubliées, délicieuses, inexprimables que me causaient mes premières nuits d'été. Il y avait un abîme entre le moi que j'étais redevenu — et eux qui passaient.

Je voudrais rester sur ce banc et rattraper tout cela qu'ils ont fait évanouir...

Impossible, la senteur musquée de leurs corps a troublé l'air ; leur bruit a tout emporté.

Envolé, mon petit rêve tranquille de *pays* et d'enfance. A quoi donc avais-je la tête ? Le *pays* est loin, et toutes les choses fraîches, exquises, du commencement de la vie sont finies pour jamais. — Ici, c'est l'Inde ; c'est dans l'Inde que je suis, dans l'Inde des poitrines de bronze et des beaux yeux de velours noir, — dans l'Inde chaude, exubérante, splendide !... Eh bien, oui alors, je les suivrai, *j'irai pour voir*...

Et je me lève, impatient de me mêler à ce cortège, — qui est déjà loin, hors de vue, — mais que nous rattraperons, disent les petits, par un chemin qu'ils connaissent, par une traverse, — si nous partons tout de suite, si nous courons...

. . . . . .

Pierre Loti.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Lire des mémoires est toujours mélancolique. Avec de l'imagination, le point de vue de ces morts devient le nôtre. On se voit comme eux maître du temps, bornant l'avenir à sa génération, ayant devant soi l'indéterminé d'un bonheur qui s'est fondu en maladies, en misères, en déceptions, et pour finir ?... En songeant comme la vie est courte, combien on regrette de ne pas en jouir, et que l'heure à nous, l'heure présente soit vide !

—

Vivre en société sans diplomatie, c'est vouloir vivre sans vraies affections. Ne pas dépenser son énergie et sa sensibilité à vaincre de mesquins obstacles, voilà le mot de la politique privée. Alors on se garde pour qui en vaut la peine.

—

Un des adorables couchers de soleil que j'aie vus, à Versailles, est du haut de cette terrasse où le grand siècle a passé. Au fond, le ciel d'une opale légère, les massifs du parc tout noirs, et, entre eux, comme une étoffe, comme une lame, comme un miroir, comme une vie mystérieuse de la lumière sans forme, l'eau des bassins, d'un rose pur, d'un rose frais, d'un rose immobile et d'une stagnance vaporeuse. La lune aussi avait l'air d'être d'argent rose dans le ciel tout entier bleu pâle. Il semblait que les choses fussent de ce monde où les peintres primitifs ont emprunté les métaux mystiques de la cuirasse de leurs beaux archanges.

—

La mesure d'un peuple est donnée, comme celle d'un homme, par ses plaisirs plus encore que par ses besoins. Le besoin s'impose, le plaisir se choisit. Aussi est-ce une école de misanthropie que les rues d'une grande ville, le soir.

—

Le problème de la vie intellectuelle, — la seule heureuse — se pose ainsi : substituer partout la contemplation à la possession.

Paul Bourget.

BOUM-BOUM

I

L'enfant restait étendu, pâle, dans son petit lit blanc, et de ses yeux agrandis par la fièvre, regardait devant lui, toujours, avec la fixité étrange des malades qui aperçoivent déjà ce que les vivants ne voient pas.

La mère au pied du lit, mordant ses doigts pour ne pas crier, suivait, anxieuse, poignardée de souffrances, les progrès de la maladie sur le pauvre visage aminci du petit être, et le père, un brave homme d'ouvrier, renfonçait dans ses yeux rouges les pleurs qui lui brûlaient les paupières.

Et le jour se levait, clair, doux, un beau matin de juin, entrant dans l'étroite chambre de la rue des Abbesses, où se mourait le petit François, l'enfant de Jacques Legrand et de Madeleine Legrand, sa femme.

Il avait sept ans. Tout blond, tout rose, et si vif, gai comme un passereau, le petit, il n'y avait pas trois semaines encore!... Mais une fièvre l'avait saisi, on l'avait ramené, un soir, de l'école communale, la tête lourde et les mains très chaudes. Et depuis il était là, dans ce lit, et quelquefois, en ses délires, il disait en regardant ses petits souliers bien cirés que la mère avait soigneusement placés dans un coin, sur une planche :

— On peut bien les jeter maintenant, les souliers du petit François! Petit François ne les mettra plus! Petit François n'ira plus à l'école... jamais, jamais!

Alors le père disait, criait : « Veux-tu bien te taire! » et la mère allait enfoncer sa tête blonde toute pâle dans son oreiller pour que le petit François ne l'entendît pas pleurer.

Cette nuit-là, l'enfant n'avait pas eu le délire; mais depuis deux jours il inquiétait le médecin par une sorte d'abattement bizarre qui ressemblait à de l'abandon, comme si, à sept ans, le malade eût éprouvé déjà l'ennui de vivre. Il était las, silencieux, triste, laissant ballotter sa tête maigre sur le traversin, ne voulant rien prendre, n'ayant plus aucun sourire sur ses pauvres lèvres amincies, et, les yeux hagards, cherchant, voyant on ne savait quoi, là-bas, très loin...

— Là-haut! peut-être! pensait Madeleine, qui frissonnait.

Quand on voulait lui faire prendre une tisane, un sirop, un peu de bouillon, il refusait. Il refusait tout.

— Veux-tu quelque chose, François?

— Non, je ne veux rien!

— Il faut pourtant le tirer de là, avait dit le docteur. Cette torpeur m'effraye!... Vous êtes le père et la mère, vous connaissez bien votre enfant... Cherchez ce qui pourrait ranimer ce petit corps, rappeler à terre cet esprit qui court après les nuages!...

Et il était parti.

— Cherchez!

Oui, sans doute, ils le connaissaient bien, leur François, les braves gens! Ils savaient combien ça l'amusait, le petit, d'aller saccager les haies, le dimanche, et de revenir à Paris, chargé d'aubépine, sur les épaules du père, ou encore, aux Champs-Élysées, d'entrer voir Guignol, dans l'intérieur de la *ficelle*, avec les petits riches... Jacques Legrand avait acheté à François des images, des soldats dorés, des ombres chinoises; il les découpait, les mettait sur le lit de l'enfant, les faisait danser devant les yeux égarés du petit, et, avec des envies de pleurer, il essayait de le faire rire...

— Vois-tu, c'est le *Pont Cassé*... Tire lire lire! Et ça c'est un général!... Tu te rappelles, nous en avons vu un, un général, au bois de Boulogne, une fois?... Si tu prends bien ta tisane, je t'en achèterai un pour de vrai, avec une tunique de drap et des épaulettes d'or... Le veux-tu, dis, le général?

— Non, répondait l'enfant, de la voix sèche que donne la fièvre...

— Veux-tu un pistolet, des billes... une arbalète?

— Non, répétait la petite voix, nette et presque cruelle...

Et à tout ce qu'on lui disait, à tous les pantins, à tous les ballons qu'on lui promettait, la petite voix — tandis que les parents s'entre-regardaient désespérés — répondait : Non... non... non !

— Mais qu'est-ce que tu veux, enfin, mon François? demanda la mère. Voyons, il y a bien quelque chose que tu voudrais avoir... Dis, dis-le-moi! à moi!... ta maman!

Et elle coulait sa joue sur l'oreiller du petit malade, et elle lui murmurait cela à l'oreille, gentiment, comme un secret.

Alors l'enfant, avec un accent bizarre, se redressant sur son lit et étendant vers quelque chose d'invisible une main avide, répondit tout à coup d'un ton ardent, à la fois suppliant et impératif :

— Je veux *Boum-Boum!*

II

Boum-Boum!

La pauvre Madeleine jeta à son mari un regard effaré. Que disait donc là le petit? Est-ce que c'était encore une fois le délire, l'affreux délire qui revenait?

Boum-Boum !

Elle ne savait ce que cela signifiait et elle en avait peur de ces mots singuliers que l'enfant, maintenant, répétait avec un entêtement maladif, comme si, n'ayant pas osé jusque-là formuler son rêve, il s'y cramponnait à présent dans une obstination invincible :

— Oui, Boum-Boum ! Boum-Boum ! Je veux Boum-Boum !

La mère avait saisi nerveusement la main de Jacques, disant tout bas comme une folle :

— Qu'est-ce que ça signifie, ça, Jacques? Il est perdu !

Mais le père avait sur son visage rude de travailleur un sourire presque heureux et stupéfait, aussi, le sourire d'un condamné qui entrevoit une possibilité de liberté.

Boum-Boum! Il se rappelait bien la matinée du lundi de Pâques où il avait conduit François au Cirque. Il avait encore dans l'oreille les grands éclats de joie de l'enfant, son bon rire de

gamin amusé, lorsque le clown, le beau clown tout pailleté d'or avec un grand papillon mordoré, scintillant, multicolore, dans le dos de son costume noir, faisait quelque gambade à travers la piste, donnait un croc-en-jambe à un écuyer, ou se tenait immobile et raide sur le sable, la tête en bas et les pieds en l'air, ou jetait au lustre des chapeaux de feutre mou qu'il attrapait adroitement sur son crâne, où ils formaient un à un une pyramide, et à chaque tour, à chaque lazzi, comme un bon refrain égayant sa large face spirituelle et drôle, poussait le même cri, répétait le même mot, accompagné parfois par un roulement de l'orchestre :

Boum-Boum !

Boum-Boum ! Et à chaque instant qu'il arrivait, *Boum-Boum*, le cirque éclatait en bravos, et le petit partait de son grand rire. Boum-Boum ! C'était ce Boum-Boum-là, c'était le clown du Cirque, c'était l'amuseur de tout une partie de la ville qu'il voulait voir, qu'il voulait avoir, le petit François, et qu'il n'aurait pas et ne verrait pas, puisqu'il était là, couché, sans forces, dans son lit blanc !

Le soir, Jacques Legrand apporta à l'enfant un clown articulé, tout cousu de paillons, qu'il avait acheté dans un passage, très cher. Le prix de quatre de ses journées de mécanicien ! Mais il en eût donné vingt, trente, il eût donné le prix d'une année de son labeur, pour ramener un sourire aux lèvres pâles du malade...

L'enfant regarda un moment le joujou, qui étincelait sur ses draps blancs ; puis tristement :

— Ce n'est pas Boum-Boum !... Je veux voir Boum-Boum !

Ah ! si Jacques avait pu l'envelopper dans ses couvertures, l'emporter, le porter au Cirque, lui montrer le clown dansant sous le lustre allumé, et lui dire : Regarde !

Il fit mieux, Jacques. Il alla au Cirque, demanda l'adresse du clown et, timide, les jambes cassées d'émotion, il monta une à une les marches qui menaient à l'appartement de l'artiste, à Montmartre. C'était bien hardi ce qu'il venait faire là, Jacques ! Mais, après tout, les comédiens vont bien chanter, dire des monologues chez les grands seigneurs, dans les salons. Peut-être que le clown — oh ! pour ce qu'il voudrait — consentirait à venir dire bonjour à François. N'importe, comment allait-on le recevoir, lui, Jacques Legrand, là, chez Boum-Boum ?

Ce n'était plus Boum-Boum ! C'était M. Moreno, et, dans le

logis artistique, des livres, des gravures, une élégance d'art faisaient comme un décor choisi à un charmant homme qui reçut Jacques dans son cabinet, pareil à celui d'un médecin.

Jacques regardait, ne reconnaissait pas le clown et tournait, retournait entre ses doigts son chapeau de feutre. L'autre attendait. Alors le père s'excusa. C'était étonnant, ce qu'il venait demander là, ça ne se faisait pas... pardon, excuse... Mais enfin, il s'agissait du petit... Un gentil petit, monsieur! Et si intelligent! Toujours le premier à l'école, excepté dans le calcul, qu'il ne comprend pas... Un rêveur, ce petit, voyez-vous! Oui, un rêveur. Et la preuve... tenez... la preuve...

Jacques maintenant hésitait, balbutiait ; puis il ramassa son courage et brusquement :

— La preuve c'est qu'il veut vous voir, qu'il ne pense qu'à vous, et que vous êtes là, devant lui, comme une étoile qu'il voudrait avoir et qu'il regarde...

Quand il eut fini, le père, très blême, avait sur le front de grosses gouttes. Il n'osait regarder le clown, qui, lui, restait les yeux levés sur l'ouvrier. Et qu'est-ce qu'il allait dire Boum-Boum? S'il allait le congédier, le prendre pour un fou, le mettre à la porte?

— Vous demeurez? demanda Boum-Boum.

— Oh! tout près! Rue des Abbesses!

— Allons! dit l'autre. Il veut voir Boum-Boum, votre garçon? Eh bien, il va voir Boum-Boum!

III

Lorsque la porte s'ouvrit devant le clown, Jacques Legrand cria joyeusement à son fils :

— François, sois content, gamin! Tiens, le voilà Boum-Boum!

Et l'enfant eut, sur le visage, un éclair de joie. Il se souleva sur le bras de sa mère et tourna la tête vers les deux hommes qui venaient, chercha un moment, à côté de son père, quel était ce monsieur en redingote, dont la bonne figure gaie lui souriait, et qu'il ne connaissait pas, et quand on lui dit : « C'est Boum-Boum! » il laissa retomber lentement, tristement son front sur

l'oreiller et resta encore, les yeux fixes, ses beaux grands yeux bleus qui regardaient au delà des murailles de la petite chambre et cherchaient, cherchaient toujours, les paillons et le papillon de Boum-Boum, comme un amoureux poursuit son rêve...

— Non, répondit l'enfant de sa voix qui n'était plus sèche, mais désolée, non, ce n'est pas Boum-Boum !

Le clown, debout près du petit lit, laissait tomber sur ce visage de petit malade un regard profond, très grave et d'une douceur infinie.

Il hocha la tête, regarda le père anxieux, la mère écrasée, dit en souriant : « Il a raison, ce n'est pas Boum-Boum ! » Et il partit.

— Je ne le verrai pas, je ne le verrai plus, Boum-Boum ! répétait maintenant l'enfant dont la petite voix parlait aux anges. Boum-Boum est peut-être là-bas, là-bas où petit François ira bientôt ?

Et, tout à coup — il n'y avait pas une demi-heure que le clown avait disparu — brusquement la porte se rouvrit, comme tout à l'heure, et, dans son maillot noir pailleté, la houppette jaune sur le crâne, le papillon d'or sur la poitrine et dans le dos, un large sourire ouvrant comme une bouche de tire-lire, sa bonne figure enfarinée, Boum-Boum, le vrai Boum-Boum, le Boum-Boum du Cirque, le Boum-Boum du quartier populaire, le Boum-Boum du petit François, Boum-Boum parut ! Et sur son petit lit blanc, une joie de vie dans les yeux, riant, pleurant, heureux, sauvé, l'enfant frappa de ses maigres petites mains, cria *bravo* et dit, avec sa gaieté de sept ans, qui partit tout à coup, allumée comme une fusée :

— Boum-Boum ! C'est lui, c'est lui cette fois ! Voilà Boum-Boum ! Vive Boum-Boum ! Bonjour, Boum-Boum !

IV

Quand le docteur revint, ce jour-là, il trouva, assis au chevet du petit François, un clown à face blême, qui faisait rire encore et toujours rire le petit, et qui lui disait, en remuant un morceau de sucre au fond d'une tasse de tisane :

— Tu sais, si tu ne bois pas, toi, petit François, Boum-Boum ne reviendra plus !

Et l'enfant buvait.

— N'est-ce pas que c'est bon ?

— Très bon !... Merci, Boum-Boum !

— Docteur, dit le clown au médecin, ne soyez pas jaloux... Il me semble pourtant que mes grimaces lui font autant de bien que vos ordonnances !

Le père et la mère pleuraient ; mais, cette fois, c'était de joie.

Et jusqu'à ce que « petit François » fût sur pied, une voiture s'arrêta tous les jours devant le logis d'ouvrier de la rue des Abbesses, à Montmartre, et un homme en descendit, enveloppé dans un paletot, le collet relevé, et, dessous, costumé comme pour le Cirque, avec un gai visage enfariné.

— Qu'est-ce que je vous dois, monsieur ?... dit à la fin Jacques Legrand au maître clown, lorsque l'enfant fit sa première sortie. Car, enfin, je vous dois quelque chose !

Le clown tendit aux parents ses deux larges mains d'Hercule doux :

— Une poignée de main ! dit-il...

Puis, posant deux gros baisers sur les joues redevenues roses de l'enfant :

— Et — fit-il en riant — la permission de mettre sur mes cartes de visite : *Boum-Boum, docteur acrobate, médecin ordinaire du petit François !*

Jules Claretie,

de l'Académie Française.

IDÉE D'UNE

COMMUNICATION ENTRE LES MONDES

Il y a une cinquantaine d'années environ, l'astronome J. de Littrow, directeur de l'Observatoire de Vienne, a émis l'idée d'essayer une communication optique avec les habitants de la Lune. Un triangle tracé sur le sol lunaire par trois lignes lumineuses de douze ou quinze kilomètres chacune serait visible d'ici, à l'aide de nos télescopes. Nous observons même des détails beaucoup plus petits, par exemple les singuliers dessins topographiques remarqués dans le cirque lunaire auquel on a donné le nom de Platon. Donc, un triangle, un carré, un cercle de cette dimension, construits par nous sur une vaste plaine, à l'aide de points lumineux, soit pendant le jour, en réfléchissant la lumière solaire, soit pendant la nuit, à l'aide de la lumière électrique, seraient visibles pour les astronomes de la Lune, si ces astronomes existent, et s'ils ont des instruments d'optique équivalents aux nôtres.

La suite du raisonnement est des plus simples. Si nous observions sur la Lune un triangle correctement construit, nous en serions quelque peu intrigués, nous croirions avoir mal vu, nous nous demanderions si le hasard des mouvements géologiques peut avoir donné naissance à une figure géométrique régulière. Sans doute finirions-nous par admettre cette possibilité exceptionnelle. Mais si, tout d'un coup, nous voyions ce triangle se changer en carré, puis, quelques mois plus tard, être remplacé par un cercle, alors nous admettrions logiquement qu'un effet intelligent prouve une cause intelligente, et nous penserions avec quelque raison que de telles figures révèlent, à n'en pas douter, la présence de géomètres sur ce monde voisin.

De là à chercher la raison d'être de la formation de pareils

dessins à la surface du sol lunaire, de là à nous demander pourquoi et dans quel but nos confrères inconnus formeraient ces figures, il n'y a qu'un pas, bien vite franchi. Serait-ce dans l'idée d'entrer en relations avec nous ? L'hypothèse n'est pas absurde. On l'émet, on la discute, on la repousse comme arbitraire, on la défend comme ingénieuse. Et pourquoi pas, après tout, pourquoi les habitants de la Lune ne seraient-ils pas plus curieux que nous, plus intelligents, plus élevés dans leurs aspirations, moins empêtrés que nous dans la glu des besoins matériels ? Pourquoi n'auraient-ils pas supposé que la Terre peut être habitée aussi bien que leur monde, et pourquoi ces appels géométriques n'auraient-ils pas pour but de nous demander si nous existons ? D'ailleurs, il n'est pas difficile d'y répondre. On nous montre un triangle : reproduisons-le ici. On nous trace un cercle : imitons-le. Et voilà la communication établie entre le ciel et la Terre, pour la première fois depuis le commencement du monde.

La géométrie étant la même pour les habitants de tous les mondes, deux et deux faisant quatre pour toutes les régions de l'infini, et partout les trois angles d'un triangle étant égaux à deux angles droits, les signaux ainsi échangés entre la Terre et la Lune n'auraient même pas l'obscurité des hiéroglyphes déchiffrés par Champollion, et la communication établie deviendrait vite régulière et féconde. D'ailleurs, la Lune n'est qu'à deux pas d'ici. Sa distance de 96,000 lieues n'équivaut qu'à trente fois le diamètre de la Terre, et bien des facteurs ruraux ont parcouru à pied tout ce trajet pendant leur vie. Une dépêche télégraphique y arriverait en une seconde un quart, et la lumière ne met pas plus de temps pour franchir cette distance. La Lune est une province céleste annexée par la nature même à nos destinées.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien remarqué, sur la Lune, qui puisse nous faire soupçonner l'existence d'une humanité pensante habitant cette petite île céleste. Cependant, les astronomes qui observent spécialement notre satellite, et qui en étudient avec attention et persévérance les singuliers aspects, sont généralement d'opinion que cet astre n'est point aussi mort qu'il le paraît. On ne doit pas oublier que, dans l'état actuel de l'optique, il est difficile d'appliquer pratiquement à l'étude de la Lune un grossissement supérieur à deux mille. Voir ce monde deux mille fois plus proche qu'il n'est dans le ciel, ce n'est encore que le rappro-

cher à quarante-huit lieues. Or, que peut-on distinguer à cent quatre-vingt-douze kilomètres? Une armée en marche? Une grande ville? Peut-être. Encore est-ce bien douteux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que des variations énigmatiques s'accomplissent actuellement à sa surface, notamment dans l'arène du cirque de Platon, dont nous parlions plus haut. Ce qu'il y a de certain aussi, c'est que le globe lunaire, quarante-neuf fois plus petit que la Terre et quatre-vingt-une fois moins lourd, n'exerce à sa surface qu'une pesanteur six fois plus faible que celle qui existe à la surface de notre planète, de telle sorte qu'une atmosphère analogue à celle que nous respirons serait six fois plus raréfiée et difficile à apercevoir d'ici. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que ce monde voisin diffère tant du nôtre. Du reste, vue du haut d'un ballon, de quatre ou cinq mille mètres de hauteur seulement, la Terre paraît déserte, inhabitée, silencieuse comme un immense cimetière, et celui qui arriverait de la Lune en ballon pourrait encore se demander, à cette minuscule distance, s'il y a du monde en France et du bruit à Paris.

L'aspect froid et mort de notre pâle satellite n'était pas un encouragement pour la réalisation du projet original de l'astronome J. de Littrow, et bientôt, oubliant notre province voisine, l'imagination de quelques physiciens ne craignit pas de s'envoler jusqu'à la planète Mars, qui ne s'approche jamais à moins de quatorze millions de lieues d'ici, mais qui est la mieux connue de toutes les terres du ciel, et qui offre tant de ressemblances avec notre monde que nous serions à peine dépaysés, en y transportant nos pénates. L'aspect de Mars, en effet, nous réconforte un peu de celui de la Lune. On se croirait vraiment en quelque contrée terrestre. Continents, mers, îles, rivages, presqu'îles, caps, golfes, eaux, nuages, pluies, inondations, neiges, saisons, hivers et étés, printemps et automnes, jours et nuits, matins et soirs, tout s'y passe à peu près comme ici. Les années y sont plus longues, puisqu'elles durent six cent quatre-vingt-sept jours, mais l'intensité des saisons y est absolument la même que chez nous, l'inclinaison de l'axe étant la même que la nôtre. Les jours y sont aussi un peu plus longs, puisque la rotation diurne de ce monde est de vingt-quatre heures trente-sept minutes vingt-trois secondes; mais, comme on le voit, la différence n'est pas grande. Et remarquez que tout cela est connu avec précision : cette rotation

diurne, par exemple, est déterminée à un dixième de seconde près !

Lorsque, pendant les belles nuits étoilées, on examine ce monde au télescope, lorsqu'on voit ces neiges polaires qui fondent au printemps, ces continents finement découpés, ces méditerranées aux longs golfes, cette configuration géographique éloquente et variée, on ne peut s'empêcher de se demander si le soleil qui éclaire ce monde comme le nôtre n'éclaire rien de vivant, si ces pluies ne fécondent rien, si cette atmosphère n'est respirée par aucun être, et si ce monde de Mars qui roule avec rapidité dans l'espace, est semblable à un train de chemin de fer qui marcherait à vide, sans voyageurs et sans marchandises. L'idée que la terre où nous sommes pourrait ainsi courir comme elle le fait autour du Soleil, sans être habitée par quelque créature que ce soit, paraît si inconsistante qu'il est difficile de s'y arrêter. Par quel miracle permanent de stérilisation, les forces de la nature, qui agissent là comme ici, seraient-elles restées éternellement inactives et infécondes?

On conçoit donc que l'on ait pu appliquer à la planète Mars l'idée primitivement proposée par la Lune. La distance de ce monde est telle que, quoiqu'il soit bien supérieur à la Lune en volume, cependant il nous paraît, à ses plus grands rapprochements, soixante-trois fois plus petit. On voit néanmoins par là, qu'un télescope grossissant seulement soixante-trois fois montre Mars de la dimension de la Lune vue à l'œil nu, et qu'un grossissement de six cent trente fois lui donne un diamètre dix fois plus large que celui de notre satellite vu à l'œil nu.

Seulement, si l'on tentait jamais de mettre en pratique un projet quelconque de communication entre ce monde et le nôtre, les signaux devraient être établis sur une échelle beaucoup plus vaste. Ce ne sont pas des triangles, des carrés, des cercles de quelques kilomètres de largeur qu'il faudrait construire, mais des figures de cent kilomètres et plus, toujours dans l'hypothèse : 1° qu'il y a des habitants sur Mars ; 2° que ces habitants s'occupent d'astronomie ; 3° qu'ils ont des instruments d'optique analogues aux nôtres ; et 4° qu'ils observent avec intention notre planète, — laquelle est pour eux une étoile brillante de première grandeur, l'étoile du matin et du soir, et, en fait, l'astre le plus éclatant de leur ciel. Nous sommes, en effet, pour eux, l'étoile du Berger, et leurs mythologies ont dû nous élever des autels.

Cette quadruple hypothèse est-elle acceptable? Si l'on posait la question au suffrage universel des citoyens de la terre, la réponse ne serait pas douteuse. Sans aller jusqu'à demander l'opinion des indigènes de l'Afrique centrale ou des îles de l'océan Pacifique, en ne nous adressant même qu'à la majorité numérique de la population européenne, il y a gros à parier qu'ils ne comprendraient même pas la question, car la majorité des hommes ignore que la Terre est une planète et que les autres planètes sont des terres.

Et puis, il y a le bon sens, le gros bon sens vulgaire, qui raisonne si juste par suite de l'excellence de son éducation. « Nous sommes, dit-il, à n'en pas douter, les êtres les plus intelligents de la création. Pourquoi d'autres planètes auraient-elles l'insigne honneur d'être enrichies de valeurs intellectuelles telles que les nôtres? Doit-on même admettre l'existence d'hommes semblables à nous? » Sans doute, on pourrait peut-être remarquer que les nations les plus spirituelles de la Terre ne savent guère bien se conduire, que leur intelligence s'exerce surtout à s'entre-dévorer mutuellement et à se ruiner chacune pour son compte, qu'elles escomptent l'avenir comme des aveugles et comme des folles, que les voleurs ne sont pas rares, ni même les assassins. Mais à part cela, nous sommes évidemment des êtres très supérieurs, et il n'est vraiment pas probable que sur les myriades de mondes qui gravitent dans l'immensité des espaces, la nature ait pu donner naissance à des intelligences de la taille de la nôtre.

Pourquoi donc essayerait-on jamais de commencer une correspondance optique avec la planète Mars? Si elle est habitée, ses habitants ne doivent pas être de notre force, et ce serait peine perdue. Lors même qu'ils verraient nos signaux, ils n'auraient pas l'idée de penser que nous les leur adressons.

Aussi, ne commencerons-nous jamais.

Mais les habitants de Mars n'auraient-ils pas déjà commencé? Et ne serait-ce pas nous qui ne les comprendrions pas?

D'après les computations géologiques, le minimum de l'âge de la terre habitable, depuis la formation des premiers terrains, est de vingt millions d'années : dix millions sept cent mille ans pour l'âge primordial, six millions quatre cent mille pour l'âge primaire, deux millions trois cent mille pour l'âge secondaire, quatre cent soixante mille pour l'âge tertiaire et cent mille pour l'âge

quaternaire. L'homme existe sur la Terre depuis la fin de l'âge tertiaire, c'est-à-dire depuis plus de cent mille ans.

Les instruments d'astronomie ne sont inventés que depuis l'année 1609, et Mars n'est observé, reconnu dans ses principaux détails géographiques, que depuis l'année 1858. Les observations complètes, pour l'ensemble de cette géographie, ne datent même que de l'année 1862. La première triangulation détaillée de la planète, la première carte géographique, comprenant les plus petits objets visibles au télescope et micrométriquement mesurés, n'a été commencée qu'en 1877; continuée en 1879, elle a été terminée en 1882. Il n'y a donc que quelques années que la planète Mars est entrée dans la sphère de notre observation complète. Encore pourrait-on dire qu'il n'y a qu'un bien petit nombre d'habitants de la Terre qui l'aient bien vue dans tous ses détails, et que le plus exercé de tous est M. Schiaparelli, directeur de l'observatoire de Milan.

Selon la théorie cosmogonique la plus probable, Mars est antérieur à notre planète de plusieurs millions d'années, et beaucoup plus avancé que nous dans sa destinée. Les habitants de Mars pourraient nous faire des signaux depuis plus de cent mille ans : personne de notre planète ne s'en serait douté. Depuis l'an 1609 seulement, les astronomes auraient pu, non les découvrir, car leurs instruments n'étaient pas assez puissants pour cela, mais songer à la possibilité de voir un jour un peu mieux ce qui se passe sur ce monde voisin. En fait, ce n'est que depuis quelques années seulement que nous pourrions avoir l'espérance de distinguer ces minutieux détails et, mais moins sûrement, celle de les expliquer.

Or, voici justement ce qui arrive. La carte géographique de la planète Mars vient d'être faite, avec des soins infinis, par l'habile astronome de Milan. On remarque sur cette carte, en plusieurs régions, des points sur lesquels l'observateur a constaté la présence de taches lumineuses, resplendissantes comme de la neige éclairée par le soleil. Que ces points lumineux soient dus à de la neige, ce n'est pas probable, car on en voit près de l'équateur, sous les tropiques, aussi bien qu'aux latitudes éloignées, et il ne me semble point que ce soient là des cimes de montagnes, car ils sont voisins des mers et disposés symétriquement relativement à certains canaux rectilignes. De plus, plu-

sieurs d'entre eux semblent marquer des parallèles de latitude et des méridiens, et l'on pense involontairement, en les examinant, à des signaux géodésiques. On remarque des triangles, des carrés et des rectangles.

Que ces points lumineux soient établis par les ingénieurs ou les astronomes du monde de Mars, ce n'est pas ma pensée. Que les soixante canaux rectilignes parallèles et doubles que l'on admire sur cette même planète, mettant en communication toutes les mers martiennes les unes avec les autres, soient l'œuvre des habitants de cette patrie voisine, il serait présomptueux de l'imaginer.

Ce n'est point du tout à cette conclusion que je veux en venir. La nature est si riche en procédés, si variée dans ses manifestations, si multiple et si complexe dans ses effets, souvent si originale et si bizarre dans ses jeux, que nous n'avons aucun droit de limiter sa manière d'agir.

Cependant, il n'en est pas moins vrai que, si les habitants de Mars voulaient nous adresser des signaux, cette façon de procéder serait l'une des plus simples, et c'est même, jusqu'à présent, la seule qui ait été imaginée chez nous. Ils ne pourraient mieux faire que de disposer ainsi des points lumineux de distance en distance, suivant des figures géométriques. On voit, par exemple, à l'intersection du 267e méridien avec le 14e degré de latitude boréale, une région limitée par des points situés aux distances respectives d'Amiens, le Mans et Bourges. Si les habitants de Mars voulaient nous adresser des signaux, ils n'auraient pu mieux choisir pour placer leurs foyers lumineux.

Je suis loin de dire que cela soit, et qu'il y ait la moindre intention dans ces aspects. Mais enfin, *si cela était*, c'est nous qui ne les comprendrions pas.

Et il n'y a rien de surprenant en ceci. Les habitants de la Terre ne s'occupent pas du ciel. La plupart d'entre eux — quatre-vingt-dix-neuf pour cent peut-être, sur les quatorze cent millions de terriens qui existent — ne savent même pas sur quoi ils marchent et ne se doutent en rien de la réalité. Ils s'occupent à manger, à boire, à se reproduire, à amasser des objets de diverses natures, à s'entre-dévorer patriotiquement et à mourir; mais quant à se demander même où ils sont et ce que c'est que l'univers, ce n'est point leur affaire. L'ignorance native leur suffit. Ils vivent au milieu du ciel sans le savoir et sans jouir

en aucune façon du bonheur intellectuel attaché par quelques esprits d'élite à la connaissance de la vérité.

Les habitants de Mars, au contraire, étant bien plus anciens que nous, peuvent être beaucoup plus avancés dans la voie du progrès, et vivre d'une vie intellectuelle, éclairée et spirituelle. On peut, sans témérité, admettre qu'ils sont plus instruits que nous dans l'étude de la nature, qu'ils connaissent mieux notre monde que nous ne connaissons le leur, et que notre science astronomique n'est qu'une science d'enfant à côté de la leur. Si donc les peuples de Mars, vivant peut-être depuis longtemps dans l'harmonie d'une vie pacifique et intelligente, avaient imaginé d'essayer d'adresser des signaux à la Terre, dans l'idée que peut-être notre planète est également habitée par une race intellectuelle, comme ils n'ont jamais reçu aucune réponse de nous, ils en auront conclu que nous ne sommes pas à leur hauteur, que les choses du ciel ne nous préoccupent pas outre mesure, que peut-être l'astronomie et l'optique ne sont pas encore très avancées parmi nos sciences, et que, selon toute probabilité, nous ne sommes pas encore sortis des lourds instincts de la matière. Leur conclusion est-elle très éloignée de la vérité ?

Peut-être aussi les académies martiennes déclarent-elles la Terre inhabitable et inhabitée : 1° parce qu'elle ne ressemble pas identiquement à leur pays; 2° parce que nous n'avons qu'une lune, tandis qu'ils en ont deux; 3° parce que nos années sont trop courtes; 4° parce que notre ciel est trop souvent couvert, tandis que le leur est presque constamment pur; 5° et 6° pour mille autres raisons, aussi démonstratives les unes que les autres.

Quoi qu'il en soit, de tous les astres qui brillent au ciel pendant la nuit profonde, et en particulier des divers mondes qui gravitent avec le nôtre autour du foyer solaire, il en est un qui sollicite actuellement avec un intérêt bien captivant l'attention des astronomes. C'est ce sigulier petit monde de Mars.

Après la vapeur, le télégraphe, la lumière électrique et le téléphone, la découverte des signes irrécusables d'une humanité habitant une autre région de notre archipel solaire ne serait-elle pas la plus merveilleuse apothéose de la gloire scientifique du XIXe siècle!

Camille Flammarion.

SUR LES NUAGES

Quand j'entrai dans l'usine de la Villette, j'aperçus, gisant sur l'herbe de la cour, devant l'armée des noires et monstrueuses cloches à gaz, l'énorme ballon jaune, presque gonflé déjà, pareil à une citrouille colossale poussée au milieu des gazomètres dans un potager de cyclope.

Un long conduit de toile vernie, pareil aussi à cette petite queue tordue par où les citrouilles d'or boivent leur vie dans la terre, amenait dans *le Horla* l'âme des aérostats. Il palpitait et se soulevait peu à peu, et une douzaine d'hommes tournaient autour de lui, déplaçant de seconde en seconde les sacs de lest accrochés dans le filet pour lui permettre de grossir.

Un ciel bas et gris, un lourd plafond de nuages s'étendait sur nos têtes. Il était quatre heures et demie du soir, et la nuit, déjà, semblait proche.

Des curieux et des amis entraient dans l'usine. On regardait, en s'étonnant, la petitesse de la nacelle, le papier collé sur les minces déchirures du ballon, tous les préparatifs pour ce voyage dans l'espace.

On croit encore que les ascensions exposent les voyageurs à de grands dangers, alors qu'elles en présentent juste autant, et peut être moins, qu'une simple promenade en mer ou même en fiacre. Quand le matériel est bon, l'aéronaute prudent et expérimenté, comme le sont MM. Jovis et Mallet, on peut partir pour une excursion dans le ciel avec une tranquillité d'âme plus complète que si on s'embarquait pour l'Amérique, ce qui ne passe pas pour très effrayant.

Quatre hommes viennent chercher la nacelle, grand panier carré assez semblable aux nouvelles malles de voyage en osier tressé. Sur deux faces de ce véhicule volant, on lit, en lettres d'or dans une plaque de bois : *Le Horla.*

On l'attache sous le ballon captif, qui soulève son lest et la grappe d'hommes accrochée au filet, puis on dispose dedans le panier aux provisions, le panier de petit matériel et les instruments : deux baromètres ordinaires, un baromètre enregistreur, deux thermomètres, une jumelle marine.

Tout est prêt. Les amis font cercle ; et les voyageurs, en se servant d'une chaise comme marchepied, escaladent le bord de la nacelle, puis sautent au fond. M. Mallet grimpe dans le cercle, au-dessus de nos têtes, sous l'appendice du ballon, étroite bouche de toile par où sortira le trop plein du gaz si nous rencontrons des couches d'air plus chaud.

L'aéronaute M. Jovis calcule maintenant sa force ascensionnelle afin de faire un beau départ. On vide un sac de lest ; les mains des hommes cramponnées sur les bords de la nacelle la lâchent un peu, et nous nous sentons doucement soulevés, puis rattrapés par tous ces doigts accrochés de nouveau, puis abandonnés encore quand un autre sac a été rejeté.

Un lieutenant de vaisseau, attaché à l'école d'aérostation militaire de Meudon, venu pour voir l'ascension, a bien voulu aider notre départ. Il garde en ses deux mains la corde qui nous maintient à terre jusqu'au cri poussé par Jovis : « Lâchez tout. »

Soudain le grand cercle des amis qui nous enferme et nous parle, les robes claires, les bras tendus, les chapeaux noirs, s'enfoncent autour de nous et disparaissent : — plus rien que de l'air, — nous sommes partis, nous nous envolons.

Déjà nous planons sur une immense ville, sur un plan de Paris démesuré, tout pareil aux plans en relief des expositions, avec les toits bleus, les rues droites ou tortueuses, le fleuve gris, les monuments pointus, le dôme doré des Invalides, et plus loin le clocher encore inachevé de Notre-Dame-de-la-Chaudronnerie, la tour Eiffel.

Penchés au bord de la nacelle, nous voyons toujours dans la cour de l'usine une foule de petits hommes et de petites femmes qui agitent leurs bras, leurs chapeaux et des mouchoirs blancs. Mais ils sont si petits, si loin, si insectes, qu'on ne comprend pas qu'on les ait quittés à l'instant — il y a huit ou dix secondes.

— Regardez, crie Jovis avec enthousiasme, est-ce beau, mes enfants ?

Une rumeur immense monte vers nous, une rumeur faite de mille bruits, de toute la vie des rues, du roulement des voitures

sur les pavés, des hennissements des chevaux, du claquement des fouets, des voix humaines, du ronflement des trains. Dominant tout, proches ou lointains, suraigus ou graves, les sifflets des locomotives semblent déchirer l'air, tant ils sont vibrants et clairs. Voici maintenant la plaine autour de la ville, la plaine verte que coupent les routes blanches, droites, croisées en tous sens, innombrables. Mais tout à coup les détails de la terre, si nets, se troublent un peu comme si on les eût doucement effacés, puis s'embrument derrière une fumée presque imperceptible, puis se confondent tout à fait brouillés, presque disparus. Nous pénétrons dans les nuages.

C'est, d'abord, un voile qui nous enveloppe, léger et transparent. Il s'épaissit, devient gris, opaque, se resserre sur nous, nous emprisonne, nous enferme, nous étreint. Puis, bientôt, cette muraille de brouillard humide et sombre s'éclaircit, blanchit, s'éclaire. Nous glissons à présent à travers une ouate vaporisée, à travers une fumée de lait, à travers une buée d'argent. De seconde en seconde, une lumière mystérieuse, éblouissante, venue d'en haut, illumine de plus en plus les ondes blanches que nous traversons ; et soudain, brusquement, nous émergeons au-dessus, dans un ciel bleu éclatant de soleil.

Aucune folie ne peut créer un rêve pareil à ce que nous avons vu. Nous volons, montant toujours, au-dessus d'un chaos illimité de nuages qui ont l'air de neiges. Ils s'étendent à perte de vue, fantastiques, inimaginables, surnaturels.

Elles se déroulent, ces neiges d'un insoutenable éclat, dans tous les sens au-dessous de nous. Il y en a des plaines, des sommets, des pics, des vallons. Les formes de cet univers nouveau, de ce pays féerique qu'on ne peut voir que du ciel, sont inconnues sur la terre. On aperçoit des provinces de clochetons, de flèches, de tours de cristal, des océans de vagues roulées, soulevées, immobiles et furieuses, dont l'écume luisante aveugle les yeux, des précipices violets creusés par les nuages plus bas, et des montagnes invraisemblables dressant dans l'espace infini leurs croupes monstrueuses d'une clarté affolante.

Mais soudain, près de nous — près ou loin, on ne saurait le dire au juste, car on n'a pas la notion des distances — apparaît dans l'air limpide une tache transparente, énorme, ronde, qui flotte, qui monte, un ballon, un autre ballon, avec sa nacelle, son drapeau, ses voyageurs. Je lève un bras, et je vois un des passagers

de cette apparition qui lève un bras. On distingue les nuages, on distingue l'horizon démesuré à travers cette ombre fantastique comme si elle n'existait pas ; et, autour d'elle, se dessine un large arc-en-ciel qui l'enferme complètement dans une couronne lumineuse et multicolore.

Plus réel que le vaisseau-fantôme des navigateurs, ce ballon-fantôme nous accompagne à travers l'espace, au-dessus du désert illimité des nuages ; ceint d'une auréole éclatante, il semble nous montrer, au milieu du ciel inexploré, l'apothéose des voyageurs de l'air. On nomme ce phénomène bien connu « l'auréole des aéronautes ».

L'ombre portée du ballon sur les nuées voisines explique cette apparition saisissante; mais, pour expliquer l'arc-en-ciel qui l'entoure, plusieurs théories se sont produites.

La plus vraisemblable est celle-ci.

L'étoffe dont est fait l'aérostat demeure toujours, malgré la qualité du tissu et du vernis, assez perméable au gaz enfermé dedans. Une déperdition constante a donc lieu à travers toute l'enveloppe et crée autour du ballon une légère couche d'humidité. Le soleil, en traversant cette buée, y fait naître les couleurs du prisme comme dans la fine pluie des cascades, et les projette en couronne, suivant l'ombre du ballon, sur le nuage le plus rapproché. Or, comme nous montons toujours, ce spectre vaporeux cesse bientôt de suivre, et, plus petit de seconde en seconde, à mesure que nous nous élevons, il demeure au-dessous de nous, flottant sur l'océan des nuées blanches. Le soleil oblique le jette au loin là-bas, là-bas, où il suit tous nos mouvements, pareil maintenant à une balle d'enfant tombée qui roule, qui erre dans le désert tumultueux des neiges.

Plus nous nous envolons, plus la chaleur semble forte et plus la réverbération de la lumière sur cette immensité luisante devient prodigieuse et insoutenable. Le thermomètre marque 26 degrés alors que nous en avions seulement 13 à la surface de la terre, et le ballon, très dilaté, laisse échapper par l'appendice un flot de gaz qui se répand dans l'air comme une fumée.

Nous avons passé deux mille mètres, nous planons donc à quinze cents mètres environ au-dessus des nuages, et nous ne voyons rien autre chose que ces flots d'argent sans limites, sous l'azur illimité du ciel.

De place en place, des trous violets, des abîmes dont on n'a-

perçoit pas le fond. Nous allons lentement, poussés par une brise qu'on ne sent point, vers une de ces déchirures. On dirait, de loin, qu'un glacier s'est effondré dans l'immensité, laissant, entre deux montagnes, une crevasse démesurée.

Je prends la jumelle pour examiner le creux bleuâtre du précipice, et j'aperçois dans le fond un bout de prairie, deux routes, un grand village. Bientôt nous sommes au-dessus. Voici des moutons dans un champ, des vaches, des voitures! Comme c'est loin, petit, insignifiant! Mais les nuées qui courent au-dessous de nous referment brusquement ce judas ouvert dans ce plafond d'orages.

M. Mallet, maintenant, répète de moment en moment : « Du lest, jetez du lest. » Le ballon, dégonflé par la dilatation du gaz et refroidi tout à coup par l'approche du soir, tombe comme une pierre. Autour de nous les feuilles de papier à cigarette, jetées sans cesse pour apprécier les montées et les descentes, voltigent comme des papillons blancs. C'est là le meilleur moyen de savoir ce que fait un aérostat. Quand il monte, le papier à cigarette semble tomber vers la terre; quand il descend, la petite feuille a l'air de s'envoler au ciel.

— Du lest. Jetez du lest.

Nous vidons, poignée par poignée, les sacs de sable, qui se répand au-dessous de nous en pluie blonde que dore le soleil. *Le Horla* s'abat toujours, et nous voyons réapparaître tout près de nous, comme s'il venait à notre rencontre, n'ayant pu nous suivre, le ballon-fantôme dans son auréole.

Maintenant, nous frôlons la mer des nuages, et notre nacelle, parfois, a l'air de tremper dans l'écume des vagues qui se vaporise autour d'elle.

Voici de nouveau des trous par où nous apercevons la terre, un château, une vieille église, toujours des routes et des champs verts.

A force de jeter du lest, nous avons fini par arrêter la chute; mais le ballon, flasque et mou, a l'air d'une loque de toile jaune, et il maigrit à vue d'œil, saisi par le froid des brouillards, qui condense le gaz rapidement. De nouveau nous entrons dans les nuages, nous nous noyons dans ces flots de brume.

Les bruits du monde nous arrivent plus distincts, aboiements de chiens, cris d'enfants, roulement des voitures, claquements des fouets. Voici la terre, l'immense carte de géographie que nous avons pu voir une demi-minute en partant. Nous sommes à

peine à six cents mètres au-dessus d'elle, nous distinguons les moindres détails.

Des poules, dans une grande cour, s'envolent effarées, nous prenant sans doute pour un épervier monstrueux qui plane.

Quel est donc l'animal bizarre qui court dans ce champ ? Est-ce un dindon blanc, ou un mouton, ou une oie? Non. C'est un petit garçon, vêtu d'une culotte et d une chemise, qui nous a vus et qui, le nez en l'air, s'est abattu, ce qui m'a permis de reconnaître un corps humain.

Nous jetons à la terre des appels fréquents avec notre corne. Les hommes répondent par des cris et nous accompagnent en courant à travers champs, quittant leurs maisons et leur travail. Les charretiers abandonnent les voitures sur les routes, et nous voyons au milieu des récoltes vertes une foule éperdue qui trotte.

L'aérostat s'abat toujours. Le premier guide-rope traîne sur les arbres, le second va toucher terre, quand nous atteignons une ligne de chemin de fer dont les fils télégraphiques vont arrêter notre passage.

— Il faut sauter sur la ligne, crie Jovis, car le télégraphe est la guillotine des aéronautes.

Il jette le dernier sac de lest, presque d'un seul coup, et le ballon agonisant fait un dernier effort, semble donner un dernier coup d'aile, franchit le remblai juste au moment où arrive un train, dont le mécanicien nous salue en sifflant.

Nous voici de nouveau à trente mètres du sol. D'un coup de couteau, Jovis coupe l'attache de l'ancre, qui tombe dans un champ de blé. Délesté de ce poids, *le Horla* se relève un peu; mais nous tirons de toute notre force sur la corde de la soupape, et la nacelle vient se poser à terre, sans une secousse, au milieu d'un peuple de paysans qui la saisissent et la maintiennent.

Et nous sautons en dehors, désolés de voir finir ce court et superbe voyage, cette inimaginable envolée à travers l'espace, dans une féerie de nuées blanches qu'aucun poète ne peut rêver.

Un très gracieux propriétaire de Thieux, où nous étions tombés, M. Gilles, qui a fait aussi plusieurs ascensions, vint nous recevoir à notre descente pour nous offrir l'hospitalité dans sa maison et un excellent dîner.

Guy de Maupassant.

PETITE REINE [1]

DEUXIÈME PARTIE

I

... Lorsque, dans ce « cinq à sept », où, l'esprit ailleurs, Renée écoutait les bavardages futiles de ses amies : — les histoires méchantes que l'on chuchote à mi-voix et que coupent des rires, les phrases sans suite qui, avec une sorte de vertige, sautent d'une théorie subtile à quelque détail de chiffons, d'un souvenir encore imprégné de mélancolie à de folles gaietés presque enfantines, — Mme de Villefort lui présenta M. de Laumières, involontairement elle fut frappée par la douceur triste qu'avait le regard de cet homme...

Elle remarqua ses yeux comme s'ils l'eussent enveloppée aussitôt d'une indéfinissable suggestion. Ils étaient de la couleur de l'Océan quand l'horizon s'embrume des grandes nuées grises que chasse le vent d'automne, de ce vert changeant, glauque, qu'illumine par instants de paillettes d'or un fugitif rayon de soleil, et qui s'apâlit ensuite, se voile d'on ne sait quoi de mystérieux. Elle y retrouvait des affinités de sensations déjà vécues, l'indice d'une âme qui souffre, qui rêve, qui cherche et qui attend.

Ils avaient eu, en se posant sur son visage, quelque chose de respectueux et de timide ; puis, peu à peu, comme une joie à laquelle on hésite à s'abandonner, comme de l'espoir, s'étaient allumés de brusques lueurs, puis obscurcis de ces larmes qui ne coulent pas, qui se figent entre les paupières. Et alors il lui avait semblé, tant il s'en dégageait de nostalgie, qu'elle entendait une oraison éperdue, l'acte d'espérance d'un cœur meurtri que ressuscite quelque suprême chimère...

Que lui avait-elle dit? Que lui avait-elle répondu ?

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin et 10 juillet 1888.

... Cela bruissait confusément dans ses oreilles comme un air dont les sonorités vagues et le rythme s'éparpillent au loin, se fondent parmi la sourde haleine de la ville.

Elle se leva pour prendre une tasse de thé.

... Par les fenêtres ouvertes sur le parc Monceau, coulait tout le rose de cette fin de jour exquise et tiède. Entre les découpures des feuilles de platanes, pointaient les colonnes grêles de la naumachie, s'élargissaient les pelouses tachées de blanches statues, apparaissaient des arbres pareils à des bouquets de mariée. Il montait une odeur de terre mouillée et de fleurs qui se sont épanouies au soleil. Et dans un hôtel voisin, des mains de femme, légères et frêles, jouaient l'inoubliable chanson d'amour de la Walkyrie, l'idylle sensuelle et radieuse où le printemps rayonne, épand ses ivresses tentatrices et unit en une coupable et triomphante étreinte les amants affolés de désir...

... Elle buvait sa tasse à lentes gorgées, assise auprès d'une des fenêtres ; et elle avait un tel charme avec ces vibrations de lumière dans les cheveux et les lilas blancs et violets épinglés à sa capote de tulle mordoré, se profilait si harmonieusement avec ses lignes souples, que M. de Laumières en était troublé jusqu'au fond de l'être et ne la quittait pas du regard...

... Le valet de chambre annonça :

— Mme la baronne de Luxille.

Et la figure amusée d'un gamin vicieux qui se serait travesti et ne respecte rien, curieuse au demeurant par la drôlerie de ses allures, le pli effronté et moqueur de sa bouche rougie de carmin, le timbre rauque de sa voix, une jeune femme entra comme un coup de vent dans le salon, s'assit, changea de place et eut bientôt raconté une douzaine de potins.

C'était une façon de gazette vivante, que cette Mme de Luxille. Elle savait, narrait par le menu tous les adultères, toutes les prétentaines, tous les scandales d'aujourd'hui, d'hier et de demain; retenait tous les mots méchants qui égratignent et laissent des marques.

On aurait cru qu'elle s'exerçait sans trêve à ce jeu de massacre où les balles abattent une à une des rangées de fantoches.

Ne songeant qu'à rire, à avoir des émotions de cinq minutes, elle se compromettait à tort et à travers, se lançait tête baissée dans les flirtages les plus extravagants. Le danger l'attirait, comme la flamme d'une bougie tente les phalènes. Elle avait

besoin d'ébaucher des romans qu'elle n'achevait pas, de s'engager en des intrigues subtiles dont elle se désemmaillait par une pirouette de clownesse ou une insolence de gavroche. Elle se délectait à démolir d'une chiquenaude de ses doigts taquins les ménages les plus solides, à détraquer ceux qui l'approchaient, par son apparente corruption, à dérouter les hommes autant que les femmes, à emmêler ces légers écheveaux de soie qu'elle dispersait ensuite aux quatre vents...

... Oh! le plaisir de tourmenter les cœurs comme avec un aiguillon acéré, d'embrouiller les cartes des bonnes petites amies, de se cacher un peu, de flotter d'aventures en aventures sans avoir même une imperceptible moucheture de boue sur la pointe de ses souliers vernis, de se railler impunément de la bêtise humaine.

Oh! la bonne farce de laisser croire ce qui n'est pas, de jongler avec les désirs ardents des femmes qui s'illusionnent, avec les prières suppliantes des hommes qui se courbent à genoux sur le passage de l'idole, de griffonner au crayon des billets prometteurs, de recevoir des lettres qu'on lit dans sa chambre close, de changer tour à tour les fleurs de son corsage, le ton de ses bas de soie, pour intriguer les curiosités éveillées, d'accepter des rendez-vous à la Madeleine ou à la Cascade, de livrer sa main dégantée ou ses frisons d'or à un demi-baiser qui effleure à peine, de côtoyer le bord du gouffre sans faire le moindre faux pas, et de revenir ensuite à son mari, de se reposer sur ses genoux avec la tentation de lui raconter l'escapade inachevée, d'en rire avec lui comme s'ils sortaient d'un théâtre d'opérette et imitaient les gestes et la voix des acteurs tout à l'heure entendus!

Elle aimait en effet son mari, et cette affection sincère, profonde, était l'un des côtés les plus imprévus de ce caractère incohérent. Elle l'aimait d'une tendresse de camarade, qu'avivaient les épreuves traversées, l'instinctif dégoût des autres hommes, de tous ces gens qui lui ressassaient les mêmes fadaises, lui mentaient avec les mêmes paroles, faisaient la roue comme des paons dans l'ombre de sa robe.

Et Mme de Villefort ne pouvait pas se passer de cette amie, lui pardonnait ses extravagances, la traitait, la maniait comme un jouet fêlé, mais qui sonne drôlement et fait rire.

... La baronne, tout en picorant dans une assiette de fruits glacés, énumérait les féeriques cadeaux de fiancailles que le général d'Allègre avait donnés à Mlle de Solignac, comptait sur

ses doigts, comme une écolière qui repasse sa leçon, le nombre des divorces qui étaient inscrits au rôle.

— C'est celui de Mme Morères qui sera édifiant, fit-elle. Je ne vous dis que ça... Il y a des détails, des détails d'un croustilleux. La pauvre petite s'est laissé pincer par son mari dans une garçonnière qu'elle avait près de l'Arc-de-Triomphe... Et il paraît qu'elle était si penaude, si déshabillée, que le commissaire de police a failli lui offrir son écharpe...

Mme de Villefort l'interrompit, comme on retient par la bride une jument qui s'emballe :

—Vous venez ce soir au Vaudeville, n'est-ce pas?... C'est amusant d'un bout à l'autre, cette pièce de Sardou...

— Je vous crois, que j'y vais...

— Mais j'y pense — et votre dîner de famille?

— Oh! pour une fois, je peux bien la poser... J'inventerai une blague quelconque... Bébé aura eu une attaque de croup...

Il régna un silence après cette phrase lancée à l'étourdie, et M. de Laumières reprit d'un ton grave, où se figeait comme une stupeur insurmontable :

—Vous êtes mère, madame, et vous n'avez pas peur de prononcer ce mot; vous parlez presque en riant de l'horrible mal qui assassine les petits, qui s'abat sur les berceaux comme un oiseau de proie sinistre... Je l'ai vu, un soir, entrer dans notre maison heureuse et calme... Je n'avais que douze ans, et je m'en souviens aussi nettement que si cela datait d'hier... Je revois le logis tout à coup bouleversé, les domestiques qui couraient, mon père qui semblait devenu fou, qui pleurait affalé sur une chaise... Et j'entendais comme des aboiements étouffés qui ne s'interrompaient pas un instant, qui partaient de la chambre où ma pauvre petite sœur agonisait, puis, deci delà, la voix maternelle, de plus en plus angoissée, qui tentait de balbutier de douces phrases câlines, qui interrogeait vainement l'enfant, à peu près inanimée... Le médecin lutta contre la mort jusqu'à la dernière minute... Il était très tard, mais personne dans la maison ne pensait à me coucher. Et je m'endormais sur mes cahiers de classe, quand éclata dans le silence nocturne un cri tellement désespéré, que j'en tremblai de tous les membres, et cette clameur s'éteignait en sanglots, devenait un rappel monotone du même nom, des deux syllabes claires : « Lili, Lili ... » Je me rappelle l'enterrement, les théories d'enfants qui, de chaque côté, en vêtements de premières communiantes,

portaient des cierges, et le repas où s'appesantissaient de longs silences, où ma mère regardait fixement la chaise haute de Lili, inutile, en un coin de la salle à manger, et la frénésie avec laquelle elle me serrait dans ses bras. — Et il ajouta :

— Je vous souhaite de ne jamais connaître cette douleur, de ne jamais subir une pareille épreuve !

... Mme de Pardeilhac s'approcha.

Elle eût été incapable d'articuler une parole, de dominer l'émotion qui l'envahissait. Elle suivait les inflexions de cette voix lente qui heurtait son cœur et y éveillait comme des échos. Elle s'imaginait que M. de Laumières ne parlait que pour qu'elle l'écoutât. Il avait deviné qu'elle était maman au delà de tout, que la phrase de Mme de Luxille la révoltait et l'impressionnait, et lui savait gré de l'avoir ainsi relevée. Il devait être meilleur que les autres hommes, et elle rêvait déjà de le consoler s'il avait de la peine, de devenir son amie, de le confesser peu à peu, discrètement, comme une sœur qui a surpris quelque douloureux secret. Elle le guérirait. Elle éclairerait ses yeux si tristes de folles lueurs joyeuses...

Et se sauvant, la comtesse s'écria, tournée vers Mme de Luxille :

— Je m'en vais vite embrasser ma petite Suzette... Vous m'avez toute glacée, ma chère !

M. de Laumières s'inclina et elle lui tendit la main.

— Je reçois le samedi; j'espère que vous ne l'oublierez pas...

... Ce ne fut que l'effleurement banal des doigts qui une seconde serrent d'autres doigts, et cependant — tandis que sa victoria filait au grand trot — Mme de Pardeilhac en goûtait encore l'étourdissante sensation, se sentait tout heureuse, toute pensive et, dans le salon de M. de Laumières, appuyait à la dérobée sur ses lèvres la main qu'elle avait pressée, y baisait la place que le gant avait imprégnée d'un vague parfum de sachet...

... Mme de Luxille se taisait, battait du pied sur son coussin une tambourinade énervée, bâillait, avait la mine maussade et boudeuse d'une pensionnaire qu'on a grondée devant les autres élèves.

— C'est dommage que M. de Laumières ne soit pas dans les ordres, fit-elle, il dégoterait le Père Montsabré !

Et, les sourcils froncés, elle dit tout bas à Mme de Villefort :

— Je te jure que je lui revaudrai sa leçon, au monsieur !

M. de Laumières regrettait maintenant de l'avoir offensée.

Il la connaissait de longue date.

Il savait ce qu'il en coûtait de ne pas être son ami, et qu'en riant

elle avait saccagé irrémédiablement des bonheurs qu'on enviait, qu'on respectait avec une sorte de piété, empoisonné de mortelles jalousies, de désillusions amères la vie de ceux qui croyaient l'un en l'autre, qui s'adoraient à en perdre la raison et attendaient des lendemains plus doux encore que le présent et le passé, désenlacé des couples qui passaient leur chemin sans regarder autour d'eux.

Et cela, rien que pour égayer la monotonie des heures brèves, varier ses distractions, inventer n'importe quoi de nouveau, d'entraînant, qui amuse entre les longues toilettes devant sa glace et les graves questions de chiffons dont le cerveau est tout occupé.

... Il tremblait de s'être trahi devant elle, de ne pas avoir assez dissimulé le trouble que lui avait causé la vue et la présence de Mme de Pardeilhac. Il attendait, sur la défensive, quelque allusion perfide. Il redoutait l'un de ces méchants tours dont elle était coutumière. Ne s'était-elle pas aperçue qu'il guettait les moindres gestes de la comtesse, qu'il avait en la regardant de la fièvre dans les yeux, qu'il avait tressailli en prenant sa petite main dans la sienne? N'aurait-elle pas désormais barre sur eux? Ne s'ingénierait-elle pas à les tourmenter, à détruire ce beau rêve comme on souffle sur une bulle de savon qui s'envole nacrée vers le ciel?

... Et il ne broncha pas au moment où Mme de Luxille dit d'un accent gouailleur :

— Quelle pécore que cette comtesse... Je comprends bien que son mari l'ait lâchée dans les grands prix!

... Elle sortit enfin, et, très habilement, faisant bavarder Mme de Villefort sans qu'elle y prît garde, accrochant une question au milieu de plaisanteries dont elle riait, comparant entre elles les femmes qu'il avait vues tout à l'heure, les amies qu'elle préférait, la taquinant sur ses goûts, sur ses illusions, sans paraître s'y intéresser plus qu'à la première venue, à la baronne de Luxille ou à Mme de Samblançay, il parvint à apprendre dans ses moindres détails ce qu'étaient l'existence et le caractère de la comtesse de Pardeilhac, où elle fréquentait et ce qu'on disait d'elle dans le monde.

C'était un conte bleu qu'elle inventait. Quoi! il pouvait exister en cette fin de siècle corrompue et gangrenée, dans ce Paris qui souille toutes les innocences, qui dépraverait les saintes du ciel, une femme qui, abreuvée d'humiliations et de chagrins, abandonnée par son gueux de mari, ne s'était pas vengée, n'avait pris ni un amant ni une amie, gardait son cœur comme une pierre précieuse au fond d'un coffret d'or que nul n'ouvrira, et ne considé-

rait pas son enfant comme une poupée qu'on fanfreluche, qu'on étale pour la parade et qu'on livre la plupart du temps à quelque gouvernante, qu'on oublie dans la nursery, qu'on sèvre des vraies tendresses, des baisers maternels dont rien ne remplace la douceur, et qui pousse n'importe comment dans les relents de l'office et les promiscuités des domestiques...

... Il affectait d'en rire, étouffait l'immense joie qui gonflait son cœur, et Mme de Villefort commençait par s'en irriter, bougonnait en haussant les épaules :

—Vous êtes tous les mêmes; c'est honteux, à votre âge, d'avoir une aussi mauvaise opinion des femmes...

... On avait apporté les lampes et fermé les fenêtres...

M. de Laumières se leva.

Il paraissait heureux de vivre, avait l'air décidé, le regard luisant. Mme de Villefort ne put s'empêcher de lui dire:

— Je jurerais que vous allez encore à un rendez-vous.

— Peut-être; mais c'est si loin et ce serait si bon, que j'ai peur et que je rêve de n'en jamais revenir...

. . . . . .

... Ce soir-là, dans le cahier où il notait ses peines et ses joies, M. de Laumières écrivait:

« Il y a des heures dans la vie après lesquelles on voudrait disparaître...

Pourquoi suis-je allé chez Mme de Villefort?

Je n'aurais jamais vu peut-être celle qu'il m'est impossible maintenant d'oublier. J'ignorerais encore que des yeux de femme peuvent avoir une telle douceur. Je ne succomberais pas sous la lourdeur d'un joug auquel je m'étais presque accoutumé...

Je ferme les paupières, et il me semble qu'elle m'apparaît comme dans ce salon, à côté de la fenêtre inondée de soleil. Je ne sais ce que j'aime le plus en sa beauté — les cheveux blonds, la nuque ambrée où frisent des bouclettes de soie, ses lèvres ou ses grands yeux pensifs. J'ai eu une griserie pareille, tout enfant, la première fois où l'on m'a conduit sur le bord de la mer...

Elle a dans toute sa personne l'on ne sait quel charme subtil et pénétrant. Elle ne ressemble à aucune autre femme. Depuis qu'elle m'a parlé, que sa main a effleuré la mienne, j'ai compris ce que doit être l'amour, ce que la communion absolue de deux êtres renferme d'extases, d'élans, de tendresses, de sérénités, d'orgueil et de rêve. Ah! s'aimer sans trêve et chaque jour da-

vantage, se donner si complètement l'un à l'autre que l'on finit par avoir comme de vagues ressemblances, qu'on a des inflexions pareilles dans la voix, que l'on se passionne pour les mêmes choses, que l'on éprouve les mêmes angoisses, que parfois l'on suit la même chimère, l'on fredonne le même lambeau de chanson à la même minute. Paradis inaccessible que je verrai toujours comme un mirage et dont j'aurai plus amère l'éternelle nostalgie!

N'est-ce pas odieux de se heurter ainsi au bonheur, lorsqu'on a gâché sa vie, que la route vous est barrée et qu'on ne peut plus revenir sur ses pas; de rencontrer, quand on est en proie à l'irrémédiable, la femme qui eût été l'idolâtrée, qui répond, par l'état de son cœur, par l'apparence de ses goûts, par sa beauté idéale, à tout ce que j'aime?

Et si elle m'aimait, que deviendrais-je?

On oublie ses amertumes. On s'abandonne à la dérive, et le réveil n'en est que plus rude, la lassitude plus pesante.

Que faire?

Je sens que je l'aime, que je n'aurai jamais le courage de ne pas l'aimer. C'est comme si des mains entêtées me poussaient vers elle, me courbaient à ses genoux. Je l'aime tellement que je pourrais me répéter toutes les paroles qu'elle a prononcées, détailler sa toilette et son chapeau jusqu'au moindre bout de dentelles, jusqu'au moindre pétale de fleur. Si elle entrait, si j'entendais le choc de ses petits talons derrière la porte, je crois que j'en aurais une secousse à en perdre la tête. Et je suis sûr que je l'aime comme elle rêve d'être aimée. Mais où cette folie nous mènera-t-elle?

Qui sait? Ce n'a été pour son cœur qu'une sensation fugitive, cette sympathie vague d'un être qui se trouve à l'unisson d'un autre être, la joie aussitôt envolée que n'importe qui éprouve à éveiller quelque écho de ses pensées autour de lui, à ne pas se sentir isolé dans un milieu hostile et veule, à deviner que quelqu'un le comprend, le soutient et le défendrait...

... On s'imagine tant de choses avec un cerveau impressionnable comme le mien, on agrandit des riens futiles, on s'emballe tout de suite, sans raisonner, on prend pour une preuve d'amour la poignée de main polie qui est aussi banale qu'un salut...

Pauvres grands fous que nous sommes, de nous leurrer si vite de telles illusions, de prendre nos chimères pour des réalités dès que nos yeux ont cru découvrir en un regard de femme quelque

lueur inconnue, quelque vibration câline, dès que notre cœur épuisé se ranime à quelque frôlement, s'emplit de désirs et de rêves!

... Cependant ses doigts tremblaient entre les miens dans cette étreinte furtive, se livraient, paraissaient ne se retirer qu'à regret, et lorsqu'elle m'a dit — en me donnant son jour : — « J'espère que vous ne l'oublierez pas, » il m'a semblé qu'elle avait aux lèvres d'autres phrases encore, des phrases qu'on n'ose pas prononcer, qui encouragent et qui attirent; qu'elle me faisait l'aveu de son émoi; qu'elle était prête à murmurer tout bas : « Je serai heureuse de vous revoir, vraiment heureuse, et si vous ne veniez pas, j'en aurais un grand chagrin... »

... Des yeux comme les siens, des lèvres qui ont un tel sourire ne peuvent jouer la comédie et mentir. Quand on doit vraiment s'aimer, n'est-ce pas ainsi que cela commence toujours, et puis-je douter qu'elle écoutait les battements de son cœur, qu'elle n'a pas seulement voulu flirter et être coquette comme cette petite baronne de Luxille?...

... Samedi. Je me prends à compter les jours comme un écolier qui attend une fête. Un, deux, trois, quatre. Que c'est long, et arrivera-t-il enfin, ce samedi où je la reverrai, où je respirerai son odeur, où j'entendrai sa voix? Compte-t-elle les jours, elle aussi; songe-t-elle à moi dans sa solitude? Cette fièvre qui me tenaille les tempes et me brûle des pieds à la tête, la ressent-elle avec une égale violence? Est-elle inquiète, jalouse de ce que je fais, loin d'elle?

... Je la verrai samedi...

Je me répète cette phrase à haute voix dans le silence profond de la chambre. Cela m'engourdit. Cela me berce comme les carillons qui tintent le soir, précédant la Noël et la Pâque. Je la verrai samedi.

J'arriverai assez tard pour la trouver seule, pour ne tomber sur aucun importun, sur aucune amie qui s'entête et s'amuse à prolonger sa visite, à retarder le tête-à-tête impatiemment désiré. Et nous causerons doucement comme de vieux amis, nous nous dirons les choses qui font battre le cœur plus fort, nous laisserons les heures se succéder sans nous en apercevoir.

Je me dis qu'elle aura au corsage des fleurs que j'aime. M'avouera-t-elle un peu de tendresse? Sera-t-elle confiante et joyeuse? Ne me refusera-t-elle pas ses petites mains, que je voudrais couvrir de baisers?

... Samedi, samedi, samedi...

... Comme je l'aime déjà! et que m'a-t-elle donc fait, que m'a-t-elle dit pour me prendre si vite et si facilement?

... Et je n'ai pas la force de lutter, de lui écrire que je ne viendrai pas samedi, que je ne veux pas la revoir; d'arracher de mon être cet amour naissant qui ne peut exister, que je devrais, dussé-je en mourir, repousser loin de moi. Je suis lâche au delà des pires lâchetés. Après tout, ce qui doit arriver arrivera, mais j'aurai eu au moins un peu de vrai bonheur dans ma vie... »

II

M. de Laumières regardait de droite et de gauche le grand salon où s'alourdissait un silence de chapelle et, dans l'arrangement à la fois fantaisiste et sérieux des meubles et des bibelots, pressentait le caractère de Mme de Pardeilhac. Les larges feuilles des bananiers et les palmes dentelées des chamœrops se reflétaient en de vieilles glaces florentines aux cadres savamment ouvragés et ternis. Une tapisserie qui représentait le départ d'Achille pour la guerre de Troie — un golfe bleu taché de trirèmes aux voiles gonflées, et des guerriers chevelus comme placés pour tableau vivant — couvrait tout un panneau. Plus loin, sur un grand bahut italien aux sculptures vermiculées, se cambrait la svelte Diane de Houdon, comme lancée à travers les forêts à la poursuite de quelque biche farouche. Des kakémonos où des cigognes fouillent de leurs becs aigus comme des couteaux le sable encore humide des grèves; où des oies sauvages, le cou érigé en un pareil mouvement, les ailes éployées, semblent regagner un invisible gîte vers la lune rose et ronde comme la moitié d'une pastèque; où des tortues aux carapaces luisantes se sauvent en théories vers la mer écumeuse dont les lames se brisent au loin, alternaient avec des bandes d'une vieille soie à fleurettes. C'étaient un paravent de l'autre siècle sur lequel retombaient des étoles ramagées de larges corolles symboliques, des fauteuils disparates, des tables de tous les temps encombrées de bronzes pompéiens aux reflets verdâtres, de vases en satzuma, de verreries de Venise où trempaient des iris bleus et des roses-reines, un large canapé de satin noir strié de broderies japonaises, des pastels et, sur la cheminée, un adorable portrait de Mme de Par-

deilhac en toilette de bal, les épaules nues et les yeux illuminés de jeunesse...

... Et dans son incertitude, dans le trouble irraisonné que lui causait cette première visite, il était heureux de l'attendre, de pouvoir se ressaisir, ne fût-ce qu'un instant...

... Ils parlèrent d'abord de choses banales, et leurs voix avaient un vague frisson, démentaient les phrases indifférentes qu'ils se renvoyaient.

Elle s'était assise en face de lui.

Ses petits pieds émergeaient de sa robe de dentelles, prenaient des poses amusantes sur le coussin où ils s'étalaient.

Elle avait une collerette de Colombine, légère, éparse, comme une auréole de rayons noirs, et d'où surgissait son cou fuselé, sa nuque blanche et dorée, et, autour de la taille, une large ceinture de ruban moiré qui la faisait ressembler à une grande pensionnaire en vacances, et à laquelle était épinglé un bouquet de violettes de Parme.

Et il se délectait de la regarder, de l'admirer.

Ils s'interrogeaient. Ils se comparaient l'un à l'autre. Ils cherchaient en leur passé des analogies d'existence, des parités de rêves et de sensations. On aurait cru qu'ils jouaient en sourdine le prélude sentimental d'une divine féerie. Ils avaient l'air de deux grands enfants qui babillent, qui n'osent pas tout de suite rire et se donner la main...

André lui disait ce qu'il préférait et comme il comprenait l'existence. Et ils s'émerveillaient d'avoir les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes chimères.

Elle murmurait, comme suivant quelque intime songerie :

— Vous aimez donc tout ce que j'aime !

... La journée s'écoulait.

Des visites les séparaient, interrompaient leur conversation, et ils la reprenaient ensuite avec plus de joie...

... Un instant, elle lui tendit ses deux mains, qu'il couvrit de baisers, et, d'une voix qui vibrait délicieusement, s'écria en ayant ses yeux dans ses yeux :

— Oui, une amitié franche, ardente, raffinée, qui serait presque de l'amour ! Cela ne vaut-il pas mieux que tout?

— Que tout, répondit-il dévotement.

... André se sentait si bien dans l'air tiède qu'elle respirait, qui était imprégné de son parfum, il goûtait une telle béatitude

à la frôler de si près et si longtemps, à écouter sa voix, à suivre ses pensées, qu'il n'avait pas la force de lui dire au revoir, de partir, de s'en séparer. Il était comme un pauvre homme qu'en un jour de la semaine sainte on a introduit dans le luxe d'un palais, qui se régale, qui se prélasse en quelque splendide appartement, qui ne se rappelle plus sa misère, ses rancœurs, et se piète rétivement quand, la charité finie, on lui montre la porte, on le renvoie à la rue. Et debout, comme une invocation brusquement retenue, il répéta, les mains dans ses mains :

— Une amitié franche, ardente, raffinée, qui serait presque de l'amour !

... Renée s'appuyait à la cheminée en une pose onduleuse. Derrière ses cheveux blonds et sa collerette de tulle, les grands iris bleus dilataient leurs corolles hiératiques, incrustaient la glace comme de saphirs sombres, et souriante, câline, comme il s'en allait, elle s'exclama :

— Pensez beaucoup à moi ; je vous écrirai tout ce que je n'ai pas osé vous dire...

. . . . . .

— Ce Launières, — disait un soir, au club, le vieux marquis de Théoule en fumant son cigare à lentes bouffées, — un ancien lieutenant de cuirassiers, solide au poste, bâti pour faire tête à une foule déchaînée, sabrer dans le tas comme on pique au carrousel les gros masques de carton, pour avoir à la fois une demi-douzaine de maîtresses, se battre en duel aussi insoucieusement que s'il s'agissait de prendre une tasse de thé, de délacer un corset ou de courir à la Croix-de-Berny...

Une carrure d'épaules qu'envierait un lutteur forain, une poitrine qui bombe sous le plastron, qui défie les chocs les plus rudes, et une taille qui eût fait rêver un roi en quête de beaux soldats... Et, sur ce corps, une tête qui déconcerte, qui a en même temps l'on ne sait quoi de féminin, de sensuel, de songeur, d'insolent et de dédaigneux.

Un nez busqué sous lequel les moustaches se retroussent comme relevées par un coup de doigt nerveux, des yeux qui portent le diable en terre tant ils ont de mélancolie, et une bouche charnue que les baisers semblent avoir élargie, mais qui ne sait pas rire, qui ne se dilate pas frémissante, ne s'ouvre pas en de brusques expansions...

Un brave et honnête homme qui ne connaît au monde que la

ligne droite, qui ne faillira jamais à son devoir, et sur lequel un ami peut compter comme sur lui-même.

... Mais un paquet de nerfs qui vibre avec trop d'acuité, surtout sous des doigts de femme, un chercheur d'impossible que l'ordinaire et éternel menu de l'amour n'assouvit pas à sa faim et à sa soif, qui n'est jamais content de son lot et qui finira mal s'il ne jette pas l'ancre à temps, s'il ne trouve pas sur sa route le port où l'on désarme son bateau, où l'on se repose et où l'on oublie les courses aventureuses du passé...

... D'une telle sensivité qu'il a l'air d'un enfant perdu, au milieu d'une partie de plaisir, d'un souper de filles; qu'il serait brutal et cruel pour la plus jolie, la plus désirable des femmes, si elle lui avait dit quelque phrase maladroite, si d'un geste elle avait saccagé la passagère et artificielle illusion de son cerveau...

... Un qui se moque de sa vie comme de l'habit qu'on a porté tout un hiver, qui a le fatalisme tacite, qui dans une affaire tricote avec l'impassible sang-froid de l'homme décidé à gagner la partie, à ne pas rompre d'une semelle, et que je n'ai pas vu une fois se livrer aux débauches du commun...

... Trente-deux ou trente-cinq ans, peut-être moins, peut-être plus, les cheveux gris mais le front sans rides et les prunelles claires. Un tendre dépaysé dans notre existence parisienne, où l'on ne croit à rien, où l'on n'aime que l'argent et la peau, où le cerveau ne sert qu'à devenir fou, à être hué, où l'amour se résume en des accès de rut bestial, des jalousies effrayantes, des comptes de doit et avoir et des scènes d'alcôve; un délicat et un cérébral qui a été certainement élevé par des femmes, dans quelque vieil hôtel de province empli de souvenirs et de vertus, et en a gardé comme le reflet, comme l'odeur saine et vivace...

Et par moments d'une tristesse si noire, — je l'ai vu au salon du club ne pas bouger, regarder dans le vide durant des heures, rêvasser avec de grosses larmes figées sous les paupières, — que je ne peux pas m'empêcher de croire qu'il y a en sa vie quelque manivelle cassée, qu'il nous cache un secret pénible ou inavouable et qu'aucune effusion, aucune prière, ne lui arracherait...

... Et comme M. de Théoule, Renée, après cette longue visite, dont elle était encore toute grisée, tout heureuse, se disait avec un peu de tristesse et de dépit :

— Je suis sûre qu'il me cache quelque chose, mais je l'aimerai

tant qu'il finira bien par avoir confiance en sa meilleure amie, qu'il m'avouera ce qui l'attriste et le fait souffrir...

. . . . . .

... M. de Laumières recevait le lendemain une lettre de Renée qu'il lisait et relisait ligne par ligne, la tête perdue...

« Si vous m'aimez vraiment comme vous me le disiez hier avec votre voix si douce qui ne mentait pas, j'en suis certaine, vous m'obéirez, vous consentirez à ne pas me revoir avant que je ne vous le demande. J'ai besoin d'être seule, de me recueillir après ces émotions qui m'ont brisée. C'est si nouveau pour moi, tout ce que je ressens depuis le jour où vous m'avez été présenté chez Mme de Villefort, ce bonheur, ces inquiétudes, ces rêves, cette fièvre.

« C'est à la fois quelque chose de si bon et de si intense, — et j'en suis désorientée, troublée à un tel point ,— que je veux m'en confesser à moi-même, faire une sorte de retraite comme celles qui précédaient les premières communions au couvent.

« Vous penserez à votre amie et vous vous direz qu'à la même heure, à la même minute, elle songe aussi à celui qui tient déjà tant de place dans son cœur... »

Et Mme de Pardeilhac avait ajouté d'une écriture heurtée et tremblante :

« Et le vertige qui m'entraîne vers vous m'épouvante malgré moi. Quand on a souffert, l'on croit si difficilement, l'on se butte à de vilaines pensées noires, l'on recule avant de s'engager dans l'inconnu. Si nous nous étions trompés l'un et l'autre, si nous devions regretter un jour ces heures exquises et uniques, ne serait-ce pas le pire des supplices?

« Réfléchissez bien, réfléchissez longtemps, interrogez votre cœur, dites-vous qu'entre une femme comme moi et un homme comme vous il ne saurait exister rien d'équivoque, rien de banal, rien de passager. Lorsque j'aimerai, ce sera pour toujours et de tout mon être! »

Il lui répondit :

« Puisque vous le voulez, mon amie blonde, mon amie aimée, j'attendrai que vous me rappeliez auprès de vous, et jusqu'à ce moment toutes les minutes de ma vie se passeront à rêver de vos beaux grands yeux, de cette amitié que vous m'avez promise, l'amitié qui serait presque de l'amour.

« Je vous appartiens, je me soumets à l'avance à tout ce que

vous m'ordonnerez. Je n'ai qu'un désir et qu'un rêve, c'est que vous m'aimiez un petit peu et que je ne vous sois pas indifférent. J'accepterai toutes les épreuves qu'il vous plaira de m'imposer, et je ne souhaite qu'une chose, c'est de pouvoir vous rendre heureuse, de n'apporter dans votre vie que de la joie et du repos... »

. . . . . .

Nous nous écrivons chaque soir, notait-il dans son journal, et l'instant où je reçois sa lettre est le meilleur de l'après-midi...

Je décachète bien vite l'enveloppe, et d'abord je regarde si les quatre pages sont noircies de sa chère petite écriture, j'aspire l'odeur fine de violette qui s'évapore du papier, je les couvre de baisers comme si c'était un peu de son être que frôlaient mes lèvres. Elle a des délicatesses subtiles dans ses moindres impressions. Elle est plus femme que toutes les femmes. Ses phrases chantent, rient, ont des sonorités de musiques. Elle m'y apparaît comme au travers d'un treillis léger.

... Je crois la voir et l'entendre en la lisant...

... Je lui réponds ensuite — j'écrirais et j'écrirais si je n'avais pas peur de l'ennuyer en répétant sans cesse ce qu'elle n'ignore plus — que je l'aime et que j'en perds la tête. Et les heures, si lentes à s'écouler lorsqu'on est seul et que l'amour vous tient au cœur, se succèdent, la journée s'achève. J'essaye de m'engourdir l'esprit en lisant des journaux au club, en taillant des banques, et je ne peux y réussir, m'intéresser cinq secondes à ce que je fais...

... Je rentre à pied chez moi et je fais toutes les nuits un long détour pour passer devant son hôtel.

Cela me réconforte d'être près du logis où elle dort, où ses cheveux radieux se déroulent sur les oreillers, où, en son sommeil, elle prononce peut-être mon nom. Je regarde ces fenêtres closes avec de mélancoliques nostalgies. Je resterais là jusqu'à l'aube comme une sentinelle qui monte sa garde, et les balayeurs qui me rencontrent doivent croire que je viens de faire la fête, que je sors du tripot ou de l'alcôve d'une maîtresse.

... La fête !

J'en ai le dégoût insurmontable, je me sens comme protégé par une triple armure contre les tentations anciennes, je passerais mon chemin sans détourner la tête, sans ralentir le pas, sans éprouver un désir au milieu des plus jolies et des plus luxurieuses.

La vision inoubliable qui me hante, qui m'extasie, me rend

fort et chaste comme un cénobite qui attend le paradis au fond des thébaïdes. Et je voudrais détruire tout le passé, renaître avec des yeux que n'alluma jamais aucune convoitise, des lèvres que ne souilla aucun amour, un corps qui n'ait pas palpité, vibré contre d'autres corps, une âme blanche et candide comme celle des fiancées, pour être vraiment digne de sa tendresse, pour échanger notre premier baiser...

... Je comprends aujourd'hui les élans mystiques des croyants, leur effroi du péché, leur recueillement éperdu quand ils s'agenouillent devant l'autel et tendent leurs lèvres frémissantes à la sainte hostie. C'est ainsi que je m'approcherai de mon amie bien aimée le jour où elle me donnera son cœur, où elle m'ouvrira ses bras...

. . . . . .

... Tout à l'heure, je traversai la rue.

Était-ce à cause de la lettre si câline, si suggestive, que je venais de savourer phrase par phrase comme une tasse de thé dont la fumée bleuâtre fleure on ne sait quel délicieux arome, mais j'aurais eu envie de chanter ; je lui trouvais, à cette rue parisienne sillonnée de fiacres et de passants, un aspect de fête...

Même les orgues de Barbarie attardés sous les porches, les pauvres vieux orgues enroués, me semblaient avoir des sonorités d'une incomparable douceur, et le soleil qui dorait les façades des maisons, le ciel qui se déroulait là-haut comme un lac calme, étaient de la couleur de ma joie...

... Je vis le long du trottoir une bagnole pleine de fleurs qui embaumaient l'air. Et tous ces bouquets, ces corbeilles ouvertes, ces jonchées de feuillages serrés les uns contre les autres faisaient comme un coussin bizarre aux couleurs disparates, aux broderies féeriques, rayonnantes. C'était rose. C'était violet. C'était jaune. C'était blanc, et les prunelles en gardaient un éblouissement. Alors j'ai acheté à la marchande ébahie sa voiturette et, ainsi arrangée, je l'ai envoyée à Mme de Pardeilhac...

... La bagnole fera une jolie tache de couleurs dans son salon, et cette fantaisie amusera, qui sait, sa cervelle fantasque de Parisienne, lui prouvera que partout où je vais je pense à elle, je cherche ce qui peut la ravir et la tenter...

René Maizeroy.

(A suivre.)

IMPRESSIONS D'ENFANCE

C'était au mois de janvier de l'année 1832.

Dans l'admirable troupe musicale qui défrayait, à cette époque, les représentations du Théâtre-Italien, brillaient les noms demeurés illustres des Malibran, des Grisi, des Rubini, des Lablache, des Tamburini, et une foule d'autres, concourant à un ensemble d'exécution tel qu'il s'en rencontre rarement au théâtre.

J'avais alors treize ans et demi : je faisais mes études au lycée Saint-Louis, et j'avais eu l'honneur (car l'enfance a le sien) de faire partie du fameux banquet scolaire qu'on nomme la Saint-Charlemagne, honneur qui entraînait un de ces congés de surérogation appelés, en termes de collège, des *sorties de faveur*.

J'aimais passionnément la musique, et ma mère, qui savait bien que nulle récompense de mon travail ne pourrait me causer plus de joie que celle-là, m'annonça qu'elle me conduirait, le soir même, entendre *Don Juan* aux Italiens.

Ce fut pour moi un tel tressaillement de bonheur que j'en perdis le boire et le manger. Ce que voyant, ma mère me dit : « Tu sais que, si tu ne manges pas, tu n'iras pas au théâtre ! » Devant une pareille menace, j'aurais englouti héroïquement tout ce qu'on aurait voulu.

Je dînai donc avec une obéissance exemplaire, et nous voilà partis, ma mère et moi, pour la Terre promise ! Il me sembla que j'allais pénétrer dans un sanctuaire.

En effet, à peine étions-nous entrés dans la salle, que je me sentis enveloppé d'une sorte de terreur sacrée, comme à l'approche de quelque mystère imposant et redoutable ; j'éprouvais, tout ensemble, dans une émotion confuse et jusqu'alors inconnue, le désir et la crainte de ce qui allait se passer devant moi.

Nous étions dans une loge du quatrième étage ; les modiques ressources de ma mère, qui travaillait pour subvenir à l'éducation de ses enfants, n'avaient pas permis de prétendre à des places plus coûteuses ; mais, comme nous étions arrivés de bonne heure, nous fûmes placés sur le devant de la loge, à titre de premiers occupants.

Il fallut donc attendre assez longtemps avant que le spectacle commençât, mais le temps ne me durait pas ; cette salle de théâtre, ce lustre, tout cet appareil grandiose, étaient déjà pour moi un éblouissement.

Enfin, on frappe les trois coups sacramentels ; le chef d'orchestre lève son archet, un religieux silence règne dans la salle et l'ouverture commence.

Je renonce à décrire ce que je ressentis dès les premiers accords de ce sublime et terrible prologue. Comment le pourrais-je, lorsque, aujourd'hui encore, après cinquante ans d'une admiration toujours croissante, mon cœur tressaille d'y penser et ma main tremble de l'écrire ?... Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il me sembla qu'un Dieu me parlait ; je tombai dans une sorte de prostration douloureusement délicieuse, et, à demi suffoqué par l'émotion : « Ah ! maman ! m'écriai-je, ça, c'est *la* Musique ! » J'étais littéralement éperdu.

Quel prodige d'inspiration que le fameux *trio des Masques !* La beauté musicale ne va pas plus loin : c'est un enchantement pour l'oreille et pour l'intelligence ; c'est un diamant de la plus belle eau ! Et combien il y en a de cette valeur dans les œuvres de Mozart ! dans *la Flûte enchantée*, dans *les Noces de Figaro*, dans *Cosi fan tutte*, dans les symphonies, dans les concertos, dans la musique de chambre (quintettes, quatuors, trios, sonates !). — C'est à ne les plus compter. Et quelle plénitude d'harmonie, quelle ampleur dans l'effet produit, avec quelle économie de procédés ! Comme on voit bien là, dans une pleine évidence, que la véritable marque du génie est précisément cette sobriété des moyens qui est en raison même de la richesse de l'idée ! C'est le sentiment de cette vérité qui dicta un jour à Mozart une fière et superbe réponse.

On venait de représenter *Don Juan* à Vienne. L'empereur fait appeler Mozart dans sa loge et lui dit :

— Monsieur Mozart, vous venez de nous donner un fort bel ouvrage ; mais, dites-moi, est-ce qu'il n'y a pas bien des notes là dedans ?

— Sire, répliqua Mozart, pas une de plus qu'il ne faut !

Il n'y a que la conscience de la vraie force qui inspire de telles réparties.

Don Juan ! Tout un monde humain, — la noble femme outragée et vengeresse, — la fille palpitante sur le cadavre de son vieux père assassiné, — le grand seigneur libertin jusqu'au cynisme et audacieux jusqu'à l'injure devant la Justice divine, — l'épouse rebutée et bafouée, — la paysanne fascinée par la galanterie, — la servilité d'un valet poltron et superstitieux, — enfin, cette figure tragique de la statue du Commandeur, dont les accents terribles vous glacent jusqu'aux moelles, — tout ! Mozart a excellé dans tout, et le sublime semble lui être aussi familier que le comique.

Mozart disait de *Don Juan* qu'il l'avait composé *pour lui et deux ou trois amis*. Paroles profondes, sous les dehors d'une ambition modeste ! C'est que l'*intimité* est la quintessence de la vie ; c'est le tabernacle de tous les grands recueillements : l'amitié, l'amour, le génie (cette forme particulière de l'extase) ; l'intimité, c'est le face-à-face avec les confidences du divin. Aussi l'avenir a-t-il multiplié les *deux ou trois amis* de *Don Juan* comme les étoiles du ciel et les sables de la mer.

L'art, dans son acception la plus complète, c'est le sentiment du Beau devenu science du Beau ; c'est l'*Instinct* devenu *Raison*. Dans un ordre quelconque, le progrès vers la perfection consiste à connaître et appliquer de plus en plus les *lois* qui président à cet ordre de réalités. C'est pourquoi l'on peut dire de tous les grands maîtres qu'ils le sont par les mêmes *raisons*, encore qu'ils ne le soient pas par les mêmes *côtés :* l'un découvrira la loi des sensations ; celui-là sera un maître par la science de la palette ou de l'instrumentation, cette palette du musicien.

Je n'ai ni le dessein ni, moins encore, le droit de fixer les rangs dans cette hiérarchie des grands artistes ; mais qu'il me soit permis de rendre un suprême et complet hommage à ce génie exceptionnel qui s'est appelé Mozart, et qui, par un privilège peut-être unique, a pénétré le secret de toutes les perfections.

Ch. Gounod,

de l'Académie des Beaux-Arts.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

COMMENT JE DEVINS JOURNALISTE[1]

VII

JE DEVIENS PRÉCEPTEUR

Tous ceux qui ont, durant ces vingt dernières années, tracassé dans la politique, se souviennent de M. de Ventavon, qui fut, à l'Assemblée nationale de 1871, un des porte-paroles les plus écoutés du parti légitimiste. Il y avait été envoyé par le département des Hautes-Alpes, d'où sa famille était originaire : une famille de bonne et antique noblesse provinciale. Mais c'est à Grenoble qu'il exerçait la profession d'avocat, et c'est là que je l'ai connu, à l'époque où j'en suis arrivé de ces mémoires. C'était déjà le de Ventavon que nous avons connu plus tard à Paris : esprit fin, délié, subtil, mais peu juste; causeur charmant et orateur habile, éloquent même, encore qu'alambiqué et paradoxal. Il avait gardé dans la conversation, surtout quand il parlait aux femmes, ces formules de politesse élégante et de courtoisie précieuse qui sentent leur vieux régime; il abondait en compliments flatteurs qui avaient bon air sur ses lèvres : c'est peut-être le dernier Français qui ait pu, sans ridicule, comparer des femmes à des roses. Il était tout à fait XVIIIe siècle. La nature l'avait affligé d'une infirmité fâcheuse : il boîtait; mais il semblait que ce défaut donnât plus de prix et de saveur aux grâces sémillantes de son esprit.

On l'appelait, à Grenoble, Ventavon le boîteux, pour le distinguer de M. Mathieu de Ventavon, qu'on désignait sous le nom de Ventavon l'aîné. L'aîné était, comme le boîteux, avocat à la

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin et 10 juillet 1888.

Cour de Grenoble; mais c'était le seul point de ressemblance entre les deux frères.

M. Mathieu de Ventavon était le bon sens fait homme. Je n'ai connu personne qui fût de jugement plus sain, de parole plus sobre et plus nette. C'était, quand j'ai eu l'honneur d'être admis chez lui, un grand vieillard très droit et très vert, d'un aspect très imposant, mais dont le visage respirait la bonté. Tandis que son frère passait pour aimer à prendre en main les mauvaises causes, par dilettantisme, comme Jules Favre, pour déployer en les plaidant toutes les ressources d'un esprit fertile en ingéniosités juridiques, on tenait pour assuré que tout procès dont se chargeait l'aîné était gagné d'avance, tant on était convaincu de sa probité et de sa judiciaire. Il était universellement respecté; la considération dont il jouissait dans le public n'était pas moins bien établie que l'autorité qu'il possédait à la Cour et dans le conseil de son Ordre.

Très simple avec cela, et gai, bien que causant peu et sans esprit. Il me rappelait, quand je le voyais sortir de son cabinet, grave et cependant bonhomme, pour s'asseoir à la salle à manger, où il ne se mêlait à la conversation que par quelques mots rares, mais aimables, il me rappelait ces parlementaires d'autrefois qu'on nous dépeint si dignes et portant jusque dans la familiarité de la vie ordinaire un goût de sérieux sans affectation ni morgue.

Tandis que de Ventavon le boîteux était resté célibataire et vivait seul, en garçon, avec une vieille mère chez qui s'étaient figés et durcis tous les préjugés nobiliaires de l'aristocratie de province, M. Mathieu de Ventavon s'était marié deux fois; sa famille était nombreuse, et il en était adoré.

Il avait eu de sa deuxième femme deux fils qui entraient en seconde au moment où je prenais la direction de cette classe. C'étaient deux jeunes gens d'esprit ouvert, de manières distinguées, affinés par l'éducation domestique, car ils n'avaient jamais quitté le foyer paternel et ils venaient au lycée en qualité d'externes, mais d'un goût plus que modéré pour le travail, et qui faisaient leurs études en amateurs. Ils savaient l'un et l'autre qu'à leur entrée dans la vie ils n'auraient qu'à tendre la main pour recueillir une position toute faite ; ils n'étaient point, comme le sont les déshérités de la fortune, poussés et pressés par le terrible aiguillon de la nécessité.

On me demanda de leur donner des répétitions particulières. J'y consentis. Je ne tardai pas à devenir pour tous deux une manière de camarade plus âgé, dont ils écoutèrent les leçons avec plaisir. Ils prirent à leur besogne un intérêt qu'ils n'avaient pas encore connu; et, comme ils parlaient sans cesse à la table paternelle de leur professeur, M. de Ventavon désira me voir et m'invita.

Je me sentis tout de suite pris de sympathie et de respect pour cet excellent père de famille, d'aspect si austère et de manières si affables. Il faut croire que je ne lui déplus pas; car je devins un des familliers de la maison, où mon couvert était mis toutes les fois que je montais au cabinet de travail de ses fils pour jeter un coup d'œil sur leurs devoirs.

L'année se passa ainsi; les deux jeunes gens durent entrer en rhétorique. On me pria de leur continuer mes leçons; le règlement, où plutôt la coutume du lycée, s'y opposait, les élèves d'un professeur ne devant prendre des répétitions que de lui. Je refusai donc; les enfants marquèrent un chagrin si vif que la mère s'avisa d'un stratagème.

— Vous n'avez pas le droit, me dit-elle, de donner des répétitions à des élèves qui n'appartiennent pas à votre classe : vous n'en donnerez point; mais je suppose que vous quittiez votre table d'hôte, où vous mangez fort mal, vous déjeunerez et dînerez tous les jours avec nous. Personne n'aura rien à voir ni à dire si, avant dîner, vous causez avec mes fils de leur besogne du jour.

C'était une petite escobarderie, mais qui ne tirait pas à conséquence, car j'étais lié d'une amitié vive avec Philibert Soupé, le professeur de rhétorique, et il avait trop d'esprit et trop de bonne grâce dans l'esprit pour se formaliser de cet arrangement.

J'y voyais des inconvénients plus graves. C'était, au fond, sous une forme plus adoucie, une sorte de préceptorat que l'on m'offrait. J'avais souvent dîné chez M. de Ventavon en qualité d'homme du monde et d'invité; il me paraissait terriblement délicat de m'imposer à sa table, à titre d'hôte, et d'hôte quotidien. Je jouissais déjà (et le mot ici est tout à fait de mise), je jouissais dans la ville d'une détestable réputation de libéral et de voltairien; mes opinions, dont M. de Ventavon pouvait aisément faire abstraction quand je n'étais que le professeur de ses fils, ne lui porteraient-elles pas ombrage quand je vivrais sans cesse près d'eux,

quand je pourrais les en imprégner, quand il serait lui-même, par courtoisie, obligé, à table, chez lui, d'en subir l'expression ? Et moi-même, avec l'impétuosité de ma nature et l'intempérance de ma langue, serais-je assez discret pour ne pas effaroucher par quelques propos malsonnants ou intempestifs la foi politique et religieuse des personnes avec qui j'allais me trouver en rapports de tous les jours ? Ces rapports, s'ils n'étaient affectueux, deviendraient vite insupportables.

— Est-ce que M. de Ventavon, demandai-je en réponse à cette ouverture, connaît ce projet, et est-ce qu'il a donné son approbation ?

— Je m'en charge, me fut-il répliqué. Consentez seulement.

J'ai su depuis, longtemps après, que le consentement de M. de Ventavon n'avait pas été si facile à obtenir. J'ai su (et si je rapporte ce détail, c'est qu'il m'a paru très touchant tout ensemble et caractéristique) qu'il avait réuni un conseil de famille où la question avait été débattue avec une certaine solennité toute patriarcale. On avait fait dire des messes et des neuvaines pour se concilier, en cette importante affaire, la protection du ciel. Je ne me doutais guère, lorsque j'entrai dans la maison, que les saints les plus puissants du Paradis avaient été intéressés à veiller sur mon enseignement et à le désarmer de tout venin.

Me voilà donc installé précepteur, et, ce qu'il y a de plus curieux, précepteur dans une famille résolument légitimiste et catholique.

M. de Ventavon, le premier jour où je fus investi de ces fonctions officielles, me remit les enfants avec une grandeur mêlée d'attendrissement; il me témoigna, sans entrer dans une explication précise, qu'il avait en mon esprit de mesure pleine et entière confiance, et qu'il comptait sur ma discrétion pour émousser les angles de nos opinions contraires.

Ma situation n'était pas aisée. J'ai la parole prompte et âpre; et, si réservée que fût la gravité naturelle à M. de Ventavon, il ne lui en arrivait pas moins de froisser d'un mot mes convictions les plus chères. Je sentais en moi comme une violente poussée de sang qui m'emportait à riposter; la réplique s'élançait impétueusement sur mes lèvres; mais je n'avais qu'à considérer l'air de bonhomie parfaite, le sérieux imperturbable avec lequel cet aimable vieillard disait ces choses, qui me paraissaient à moi monstrueuses, pour réprimer le frémissement de tout mon être

et sceller mes lèvres. Je me mettais, comme disaient les Grecs, un bœuf sur la langue.

Je crois que cette gymnastique, qui a duré deux ans, m'a été d'un grand profit pour me former le caractère et m'apprendre la pratique journalière de la tolérance. Je comprenais si bien, en écoutant le langage, plein de raideur et d'aménité tout ensemble, de ce vieux gentilhomme, l'inutilité de toute discussion, que l'envie me passa bientôt de lui faire de la peine en le contredisant. J'appris à cette école le grand art, que j'ai depuis pratiqué dans le journalisme avec un désintéressement qui est allé croissant tous les jours, de ne jamais m'offusquer de l'opinion d'un adversaire, de la tenir toujours pour sérieuse, quitte à me taire et à baisser les yeux, s'il ne me semblait pas utile de la réfuter.

Au reste M. de Ventavon semblait éviter avec soin toute occasion de débat. Il mettait une sourdine à l'expression de ses idées favorites ; et nous causions le plus souvent ou des choses de la classe ou de celles du Palais. Il me mettait ainsi à l'aise. Mme de Ventavon était de moins bonne composition avec moi. C'était une femme très dévote, d'une rare vivacité d'imagination et d'esprit, d'une singulière exubérance de parole. Elle ne vivait que pour ses enfants et pour son mari, qu'elle aimait passionnément ; mais, après eux, elle gardait encore dans son cœur une large place pour le bon Dieu, et elle enrageait que je n'eusse pas l'air d'y songer davantage. Sa manie était de me convertir, et elle livrait sans cesse de nouveaux assauts à mon incrédulité. Je ne lui répondais qu'en badinant, et cet air de négligence ou ce ton de persiflage avait le privilège de l'exaspérer. Elle ne pouvait assez s'étonner qu'un homme qui n'était pas un imbécile, puisqu'elle lui confiait l'éducation de ce qu'elle avait de plus cher au monde, ne pensât point comme elle. Il fallait que j'eusse des trous dans la cervelle.

Ce qui m'amusait chez elle, c'est qu'avec une foi très docile et très vive, il y avait des points sur lesquels son bon sens (car elle en avait tout de même) se cabrait et se révoltait. Ainsi elle admettait parfaitement tous les miracles ; mais il ne fallait pas lui parler de celui de la Salette. Elle riait de pitié ou tressaillait d'horreur. On recevait beaucoup dans la maison l'abbé Deléon, celui-là même qui, dans une série d'articles dont le retentissement fut immense, avait prouvé que, dans la fameuse apparition de la sainte Vierge aux bergers, c'était une vieille folle, Mlle de

la Merlière, qui avait joué, vêtue d'une robe bleue, le rôle de la sainte Vierge. Son évêque l'avait, je crois, interdit à la suite de cette démonstration. On ne l'en choyait que plus tendrement chez M. de Ventavon. C'était une victime de la persécution épiscopale, un martyr de la vérité. J'avais un plaisir infini à mettre Mme de Ventavon sur ce chapitre : elle partait, bride abattue, avec la fougue d'un cheval échappé. Elle montrait les impossibilités matérielles de ce soi-disant miracle ; elle raillait d'un rire sardonique les prodigieuses inepties prêtées par l'idiot berger Maximin à la Reine des Anges.

— Est-ce qu'on peut croire à cela? me demandait-elle.

— J'avouais ingénument qu'on pouvait croire à cela.

— Mais, ajoutais-je, les autres miracles...

Elle me fermait la bouche en criant.

— Je vous vois venir. Vous êtes un impie. Les autres miracles sont prouvés : ils sont de foi. Celui de la Salette est absurde.

Le jour où M. Jules Favre, qui était venu à Grenoble plaider pour Mlle de la Merlière, perdit son procès devant la Cour, fut pour Mme de Ventavon un jour de triomphe : elle exultait ; elle donna, pour célébrer ce grand événement, une manière de fête domestique.

— Nous en avons fini, s'écria-t-elle, avec cet absurde miracle de la Salette !

On l'aurait sans doute bien étonnée si on lui eût dit que, vingt-six ans plus tard, contant cette histoire, je serais obligé de constater que l'eau de la Salette se vend toujours le même prix, que le commerce s'en est augmenté, loin de décroître, et que si la prospérité en a été enrayée, elle le doit moins au jugement de la cour de Grenoble, qui n'a point mordu sur la superstition populaire, qu'à l'établissement d'une fâcheuse concurrence qui s'est dressée à Lourdes. La maison qui n'est pas au coin du quai lui a fait du tort.

Outre l'abbé Deléon, qui n'apparaissait que de loin en loin, quand il avait besoin pour sa polémique d'un conseil ou d'un renseignement, il venait assez souvent d'autres prêtres à la maison. L'un d'eux, qui plus tard, je crois, est devenu vicaire général et peut-être évêque, m'avait plu par la variété et la finesse de sa conversation. Il affectait une modération de sentiments et de langage qui est fort rare dans le clergé français ; il se disait libéral, et je l'avais pris au mot sur l'étiquette.

Je me souviens, à ce propos, d'un petit fait qui m'a éclairé sur la prétendue tolérance de nos prêtres.

Nous étions en ce temps-là, puisque nous faisions la guerre à la Russie, les alliés des Turcs. On fêtait je ne sais plus quelle victoire. Les journaux nous avaient conté qu'une cérémonie religieuse devant se célébrer dans une mosquée de Byzance, les autorités turques s'étaient opposées à ce que les drapeaux chrétiens figurassent dans les faisceaux formés sur l'autel par les drapeaux ottomans. Quelques-uns n'avaient pas manqué de crier au fanatisme.

Le soir, on parla de l'incident au dîner, et notre prêtre, qui se trouvait là, s'échauffa grandement sur l'inexplicable intolérance de nos alliés.

Je fis doucement remarquer que chez les Turcs le drapeau était considéré comme un emblème à la fois national et religieux, et qu'en cette dernière qualité, ils avaient pu juger que la place d'un drapeau chrétien n'était pas sur l'autel d'une mosquée musulmane.

— Et quand il serait vrai que le drapeau fût un emblème religieux, les Turcs sont-ils autorisés à chasser de leurs temples le drapeau d'une nation alliée?

Je ne sais vraiment où j'avais la tête; je me piquai au jeu, et poussant la discussion à bout :

— Pardon ! lui dis-je, si vous célébriez une cérémonie religieuse dans votre église en l'honneur des Russes vaincus, souffririez-vous que les Turcs, nos alliés, prétendissent placer sur le maître autel l'image de Mahomet?

— Ce n'est pas la même chose, me dit le prêtre d'un ton sec.

— Il me semble, au contraire, que c'est absolument la même chose, sauf que la chose se passe en France au lieu d'avoir lieu en Turquie.

— Vous ne comparez pas, j'imagine, la religion de Mahomet avec la vraie, la seule religion?

— Mais c'est qu'eux aussi ils croient posséder la seule, la vraie religion !

Je le vois encore : il ferma d'un geste péremptoire sa tabatière d'argent et, d'une voix brève, cassante, autoritaire :

— Ce n'est pas la même chose, répéta-t-il. Brisons là!

Mme de Ventavon me faisait de gros yeux; le chef de la famille tenait les siens fichés sur son assiette, dont il avait l'air de

contempler les fleurs avec attention; personne ne soufflait mot. Je me tus; mais je sus que penser du libéralisme des oints.

Une ou deux fois par an, l'évêque de Gap venait nous rendre visite. Ces jours-là on mettait les petits plats dans les grands. Jamais je ne me fusse fait, si je n'avais assisté à ces repas, une idée juste du respect dévot qu'inspire dans les familles pieuses ce grand nom d'évêque. On eût dit vraiment que, l'évêque de Gap, ce fût le bon Dieu en personne descendu sur la terre, et daignant s'abaisser jusqu'à prendre sa nourriture en compagnie de simples mortels. On lui passait les plats avec cette onction que revêt le servant de la messe quand il offre le calice à l'officiant; on attendrissait sa voix pour lui offrir des radis ou du beurre; on le choyait de tendresses respectueuses et câlines; on se récriait avec béatitude sur le moindre mot qu'il condescendait à laisser tomber de sa bouche. Il avait, en prenant du pain dans la corbeille, le geste allongé d'un prélat qui donne sa bénédiction. Je me sentais transporté dans un autre monde et gardais un silence étonné. Un seul détail me réconciliait avec toute cette mise en scène : c'est qu'il mangeait comme quatre et buvait d'autant. Il lui arriva une fois de dîner chez nous un vendredi : tout était au maigre, mais quel maigre! Il badina avec une bonne humeur toute ecclésiastique sur un certain pâté de poisson dont la croûte, dit-il en souriant, ne lui paraissait pas trop catholique, et s'en laissa servir une énorme tranche dont il dut avoir la conscience bourrelée toute la nuit.

M. de Ventavon rappela à ce propos une anecdote qu'il aimait à conter. Un de ses aïeux avait rendu au saint-père un service important : le pape lui avait baillé, pour récompense, une cédule en vertu de laquelle il était autorisé, lui et ses descendants, à faire gras tous les vendredis, sauf le vendredi saint, eux et les personnes qu'ils auraient à leur table.

— Vous voyez, monseigneur, que vous pouvez manger sans crainte.

Ma foi, moi aussi, sur cette assurance, je prélevai sans remords sur le pâté de poisson une tranche épiscopale et la dévorai d'un bel appétit. Il est doux de faire son salut à la suite de son évêque en mangeant du pâté.

Francisque Sarcey.

(A suivre.)

LES CHEVAUX A PARIS

On a dit de Paris qu'il était « le paradis des femmes, le purgatoire des maris et l'enfer des chevaux » ; mais ce sont surtout les dictons qu'il faut se garder de prendre au pied de la lettre ; la plus noble conquête de l'homme compte pas mal de représentants qui calomnieraient leurs maîtres parisiens, s'ils prétendaient qu'ils mangent leur avoine dans l'établissement assigné pour patrimoine à leur espèce. Peut-être en est-il à peu près de même pour les deux catégories de bipèdes que la sagesse des nations a parquées dans le purgatoire et dans le paradis.

Un des effets les plus bizarres de nos distinctions sociales est de se reproduire au profit de deux ou trois espèces d'animaux. Il existe pour elles une loterie du sort exactement comme pour les hommes ; il ne s'agit que d'y amener un bon numéro et, que l'on soit cheval ou que l'on soit chien, on est certain de devenir un objet digne d'envie pour les neuf dixièmes du genre humain tout au moins.

A Paris, gens et bêtes se touchent, se coudoient, sans plus se ressembler les uns que les autres. Il y a exactement la même distance entre le cheval fringant attelé à un coupé de maître, et la haridelle efflanquée qui s'évertue à traîner la voiture de sable jaune, qu'entre les destinées du millionnaire ventru qui s'affaisse sur les coussins de l'équipage, et celles du pauvre charretier déguenillé qui s'en va de boutique en boutique négocier la vente d'un sac de sa marchandise ; toute assimilation entre eux pécherait contre le sens commun.

Le rôle du cheval dans la physionomie de la vie au dehors à Paris est considérable. Les chaussées des rues, des avenues, des boulevards sont son empire ; il en représente si bien l'activité et le mouvement que c'est en lui qu'ils s'identifient : mouvement

vraiment vertigineux, qu'il suffit d'observer de sang-froid pour être saisi à la fois d'épouvante et d'admiration : celle-ci, à l'adresse de la Providence qui permet que ce tohu-bohu d'animaux, de lourds véhicules se dépassant, se croisant, se coupant dans tous les sens, dans toutes les directions, n'aboutisse pas, à chaque instant, à une catastrophe.

L'individualité chevaline s'efface nécessairement dans cette confusion ; l'œil fatigué de cette incessante répétition ne distingue plus trop la bête de la voiture dont, comme le cocher, elle est devenue un détail ; les extrêmes seuls se détachent sur l'ensemble et fixent l'attention, les représentants du luxe et les auxiliaires de la misère.

Nous commencerons par vous entretenir des premiers avant d'arriver aux derniers. Cet ordre nous paraît d'autant plus rationnel que l'un et l'autre ne sont quelquefois qu'un seul et même personnage. Après avoir débuté par l'opulence, il est des chevaux qui, comme certains fils de famille, passant par tous les échelons intermédiaires, finissent par échouer sur les bas-fonds où il faut laisser toute espérance.

Un aperçu des prodigalités, dont le logement de ces animaux peut devenir le prétexte, vous laisserait probablement indifférents.

Quand nous vous dirions que nous avons visité une écurie dont l'aménagement ne coûtait pas moins de cent mille écus, quand nous vous décririons ses stalles d'acajou ciré, ses auges de marbre, ses rateliers et ses chaînes de fer poli, ses paillassons multicolores, etc., vous ne répondriez qu'en haussant les épaules.

L'animal, au point de vue duquel il faut juger ces splendeurs, en reste passablement dédaigneux. Dans son positivisme pratique, il se contenterait d'un mobilier moins somptueux, à la condition que le cocher se montrerait aussi moins jaloux de s'appliquer à lui-même une partie du picotin sous la forme d'une bouteille de bordeaux.

Je ne jurerais même pas que, si hygiéniques qu'ils soient, les pansages méticuleux dont il est l'objet ne finissent pas par lui faire regretter la franche pâture dans les herbages, les galops à travers les herbes jaunissantes, l'ombre des grands chênes de la haie et l'étrille de la nature fournie par le tronc rugueux des vieux pommiers auxquels il frottait son poil inculte.

Quelles que soient les réflexions que les somptuosités dont on

l'entoure inspirent au pensionnaire de ces palais hippiques, son existence n'en constitue pas moins l'âge d'or de la race chevaline. Le labeur que l'on exige de lui représente celui des oisifs de notre espèce : tout juste assez d'exercice pour s'entretenir le jeu des articulations et se procurer de l'appétit.

Lorsqu'un gentleman consacre de quinze à vingt mille francs à l'acquisition d'un attelage, c'est un peu, sans doute, par enthousiasme de la perfection de ses formes, mais beaucoup pour que cela fasse quelque tapage dans son Landerneau particulier. La géographie n'en connaît qu'un ; en réalité, nous avons chacun le nôtre.

L'effet acquis, l'acquéreur gratté où cela le démangeait, il se produit ce phénomène qu'il est devenu l'esclave des deux bêtes payées à si beaux deniers comptants. Il suffit que l'une d'elles tousse pour lui donner la fièvre ; il se tient le ventre quand l'autre a la colique. De sept à dix mille francs à la merci d'une fluxion de poitrine ou de quelques misérables tranchées, jugez donc? Que de fois on regrette le temps où ces admirables animaux étaient de simples billets de banque, faciles à préserver du chaud et du froid en les serrant dans un portefeuille!

En pareil cas, nous le répétons, les rôles s'intervertissent ; on ne se sert de ses chevaux que lorsqu'on n'en a pas besoin. Au lieu de promener leur maître, c'est leur maître qui les promène. On a un cheval de nuit afin de ne pas les exposer au serein. Avant de risquer ces précieuses santés sur le pavé des rues, sur le macadam du Bois, on consulte le baromètre et Baptiste ; Baptiste, qui est un malin, s'il a quelque affaire de cœur avec la femme de chambre de Madame, ou tout simplement un whist en perspective aux barreaux verts du coin, ayant murmuré : « Que Monsieur est bien le maître de ses chevaux, mais qu'il ne répond de rien à Monsieur ! » ledit Monsieur se hâte d'envoyer chercher une remise et renonce aux menus triomphes que la correction avec laquelle ses bais-bruns sont attelés pouvait lui ménager dans le high-life.

Cette période de félicité se prolonge pour quelques privilégiés. Nous avons connu une paire de chevaux alezans, appartenant à M. G. de M..., que celui-ci vendit 24,000 francs au duc de F... et qui sous le fouet de celui-ci firent encore longtemps sensation dans les Champs-Élysées. Ils réunissaient à eux deux trente-quatre... mettons printemps, quand ils changèrent de maître.

Le sentiment fournit également quelques chances favorables ;

c'est principalement au profit des chevaux de selle que la corde sensible est susceptible de vibrer. Il se rencontre, par-ci, par-là, quelques généreux cavaliers qui, ne se décidant point à trafiquer du serviteur blanchi à leur service, lui accordent une retraite honorable dans leurs terres; mais depuis que les vieux serviteurs valent encore, couramment, leurs cinquante louis, cette munificence ne se reproduit plus aussi souvent qu'autrefois.

L'heureux quadrupède finit donc presque toujours par la déchéance. Elle se produit généralement entre sa huitième et sa douzième année, mais les accidents peuvent en précipiter l'heure.

Quelquefois, il en est quitte pour s'embourgeoiser; souvent aussi, et lorsque quelques tares sérieuses ont légitimé sa disgrâce, il franchit le premier des degrés qui conduisent à l'enfer de son espèce, il prend son rang et son numéro dans la galère de la grande remise.

Dans cette sphère modeste, l'existence est encore supportable; on a ses jours de parade sous des harnais soigneusement cirés, dont la boucleterie démodée mais tapageuse fait sensation dans le gros public. D'autres fois, encocardé de fleurs d'oranger, on piaffera sous le fouet d'un cocher ganté de blanc, fier de la sensation que l'apparition de la noce produit toujours sur les passants.

Il y a bien quelque promiscuité dans le logement, le jour et l'air sont un peu chichement mesurés, mais ce ne serait rien encore s'il ne fallait rompre avec le farniente dont le ci-devant cheval de luxe s'était fait une si douce habitude ; dans sa nouvelle condition, chaque picotin se paye d'un travail sérieux.

Après la remise, le fiacre.

Les grandes entreprises de voitures de place, la Compagnie générale, l'Urbaine, etc., se remontent directement en Bretagne, dans le Limousin et autres contrées d'élevage. Cependant les grandeurs déchues n'y sont pas rares, surtout dans les écuries des petits loueurs qui recrutent principalement au Marché aux chevaux. Nous allons abandonner un instant les anciens favoris du sort pour embrasser la condition générale de cette couche du monde chevalin.

Là, comme partout, le hasard règne en souverain, et le quadrupède débutant doit s'attendre à compter avec lui. De la nourriture et des soins, il n'y a trop rien à dire : la première est toujours suffisante; les derniers, sans être minutieux, ne manquent pas.

Sur ce chapitre, les quadrupèdes n'ont à redouter que l'inter-

vention des théoriciens théorisants, toujours en quête de quelques fécondes économies! Les grandes compagnies, qui en raffolent, se prêtent volontiers à leurs petites expériences.

Un jour, c'est le maïs que l'on substitue à l'avoine; le lendemain, c'est la sciure de bois qui remplace la paille dans les litières. Un des chercheurs, ayant découvert que cette sciure de bois n'était pas absolument dépourvue d'azote, elle faillit même s'élever à la dignité d'aliment! C'était séduisant; il fallait une véritable grandeur d'âme pour résister à la tentation des bénéfices qu'on pouvait espérer. MM. les administrateurs prouvèrent qu'ils en étaient susceptibles, et leurs pensionnaires échappèrent au régal.

Où la malchance se traduit pour le cheval de fiacre, c'est dans la désignation de l'automédon dont il deviendra le collaborateur.

S'il tombe entre les mains d'un homme à peu près digne du titre de cocher, son labeur sera rude, sans doute, mais supportable. Pour ne pas surmener sa bête, celui-ci saura résister à l'attrait d'un pourboire; si elle a chaud, il ajoutera son manteau à la couverture qu'il étend sur son dos en arrivant à la station; avant d'aller rejoindre les camarades chez le marchand de vin, répudiant l'assistance du garçon de place, il attachera lui-même à la tètière, la musette contenant l'avoine, veillera sur la façon dont elle se mange et ne s'attablera que lorsqu'il aura vu l'animal en bonne disposition d'appétit.

Dans de graves circonstances, après une corvée, une course rapide, il n'hésitera jamais à ajouter à la provende un morceau de pain, et même du vin, qu'il payera sur son salaire; enfin, il le dirige avec assez d'adresse pour lui éviter les à-coups, les brusques arrêts et les chutes, qui ruinent un cheval bien plus sûrement que la fatigue. Ce cheval, dans de telles conditions, durera certainement un tiers plus longtemps qu'un autre en des mains moins expérimentées.

Les compagnies ne demanderaient pas mieux que de recruter leur personnel parmi ces dérivés de l'ancien « cocher fidèle ». Malheureusement leurs exigences et la faiblesse des salaires ont écarté toutes les vocations sérieuses du métier; les loueurs ne disposent plus guère aujourd'hui que de « conducteurs » plus ou moins expérimentés dans l'art de pousser à hue! et à dia! et qui, brutaux avec le public, se montrent trop souvent féroces envers les pauvres quadrupèdes qu'on leur confie pour gagner leur pain.

Sous leur fouet, la vie du cheval de fiacre se déroule dans toute son horreur.

Pour lui, il n'existe plus nous ne dirons pas de sollicitude, mais de pitié; devenu machine, on lui fera suer tout ce qu'il peut rendre de pièces de quarante sols, c'est-à-dire d'heures de courses; la faim, les intempéries, l'écrasement par la fatigue, rien de tout cela ne lui est plus compté, et, comme elle est plus ou moins détraquée, cette machine, ce sera à coups de fouet, tantôt de la lanière, tantôt du manche, que l'on en graissera les rouages pour la maintenir en mouvement; sans compter une des aides favorites de ces automédons de raccroc, la saccade avec laquelle en brisant les barres du misérable, ils font de sa corvée un douloureux supplice.

Dès qu'il a cessé de « monnayer » au profit de son bourreau, celui-ci n'a plus pour lui que de l'indifférence; sa musette en se dénouant a laissé tomber une partie de la ration sur le pavé; d'un pied dédaigneux, le cocher pousse l'avoine au ruisseau, car un client se présente, et remontant sur son siège :

— Tu souperas mieux ce soir; hue! carcan!

Hue! jusqu'à ce que les forces t'abandonnent! hue! jusqu'à ce que tes pauvres jambes aux aplombs perdus, aux jarrets ruinés, aux genoux arqués, aux pieds bouletés, ne te soutiennent plus sur le pavé glissant contre les perfidies duquel le maladroit qui te conduit ne sait pas même te fournir un appui! Hue! en montant comme en descendant; hue! sous la pluie, sous la neige, par la gelée, comme par le soleil! Hue! encore si tu viens à t'abattre, aussitôt que l'aide de passants charitables t'aura remis à peu près debout; hue! toujours! Hue! jusqu'à la chaudière, ta suprême espérance, qui se fera toujours attendre trop longtemps.

Malgré le magnifique dithyrambe qu'il a inspiré à Buffon, nous croyons que le cheval ne se distingue pas des autres herbivores par la supériorité de son intelligence. Cependant, non seulement dans les conditions exceptionnelles que nous signalions au début de cet article, mais dans la vie des champs, soumis à un travail modéré, traité avec quelque humanité, familiarisé avec ses maîtres, cet animal témoigne d'irrécusables facultés de compréhension, de discernement et même d'attachement. Comme chez tous les quadrupèdes, c'est dans l'œil qu'elles se révèlent. Cet œil du cheval, très beau par lui-même, est parlant; il dit le désir, la joie, il s'illumine jusqu'à exprimer la passion, il reflète la

frayeur et la colère. Quand la bête succombe à sa misère, ce truchement de ses impressions perd la parole. Observez l'œil du cheval de fiacre; c'est un œil muet.

Le recrutement auquel en temps de guerre les chevaux pourraient être soumis est le point de départ d'une statistique un peu plus rigoureuse que celle dont la race canine est l'objet; l'exactitude de ses chiffres est indiscutable, ils flottent entre 84 et 89,000 chevaux et juments. Voici du reste comment ils s'établissent pour les quatre dernières années :

Années.	Chevaux et juments.	Mulets.	Total.
1879	84.530	44	84.574
1880	87.129	60	87.189
1881	89.785	44	89.829
1882	88.994	23	89.017

L'épidémie qui fit au printemps 1881 des ravages assez considérables dans les écuries parisiennes, est probablement la cause du temps d'arrêt subi par la progression toujours constante de cette population chevaline. Mais les nécessités de la locomotion rapide devenant de plus en plus impérieuses pour toutes les classes de la société, il est très vraisemblable que le chiffre de 100,000 chevaux sera bientôt atteint et peut-être dépassé. Les voitures du transport en commun et les voitures de place absorbent environ le tiers de cette formidable cavalerie.

Son commerce constitue nécessairement une industrie considérable ; la valeur, le genre de service des animaux qui en sont l'objet, la divise en catégories qui pour la plupart s'établissent et exercent dans le quartier qui leur est également favorable.

Les marchands de chevaux de luxe, dont le nombre tendrait plutôt à diminuer qu'à s'accroître, étaient jadis concentrés dans les Champs-Élysées. Les hauts prix des terrains et la cherté des loyers, sa conséquence, les ont quelque peu éparpillés dans les quartiers Beaujon, Monceaux, etc. Ces marchands recrutent quelquefois en Angleterre, plus fréquemment en Allemagne; mais c'est surtout en France, grâce à la création des écoles de dressage, que se pratiquent leurs achats.

La valeur d'un attelage arrivant quelquefois au prix d'une métairie, le commerçant qui se livre à ces sortes de négociations est toujours quelque peu gentleman ; ce négociant se double quel-

quefois d'un sportman, ayant écurie de courses et ses couleurs sur les hippodromes.

L'ancien type du marchand de chevaux se voit assez généralement chez celui qui exploite les chevaux de gros trait et les races communes. Si sa mise et sa tenue conservent le caractère professionnel, en revanche, jamais elles n'aspirent à la correction; haut en couleur, singulièrement loquace quand sa marchandise est sur le tapis, se montrant viveur et bon enfant, il affecte par-dessus tout la rondeur dans les affaires. Ne vous y fiez qu'à moitié; sous les dehors épais de ce bonhomme se dissimule une finesse susceptible de « rouler » pas mal de diplomates.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les marchands de chevaux de cette spécialité se remontent exclusivement dans nos foires. Encore cela, est-ce une manière de parler. La concurrence est telle que ces foires sont plutôt le prétexte que l'occasion de leurs marchés.

Deux jours avant leur ouverture, le marchand dirige sur la localité tout son état-major de courtiers; chacun de ceux-ci va s'établir dans quelque auberge d'une des routes, par lesquelles arriveront les éleveurs, cultivateurs, fermiers et leurs produits; tout ce qui en vaut la peine est raflé au passage; quand la foire s'ouvre, le marchand ayant terminé ses achats n'a plus qu'à former son convoi et à l'expédier.

Au-dessous de ces gros bonnets de la corporation, trafique le nombreux bataillon des maquignons et des courtiers. Quelques-uns ont leurs écuries affectées tantôt à des convois de poneys venus d'Écosse ou de l'île de Corse, tantôt à des chevaux de valeur moyenne achetés un peu partout, mais le marché aux chevaux reste le théâtre principal des opérations du plus grand nombre.

Ce marché a été déplacé il y a quelques années et transféré de la barrière d'Enfer à celle de Fontainebleau. S'il a perdu quelque chose de son caractère primitif dans les agencements qui ont mis son théâtre au niveau du luxe de l'édilité moderne, il a néanmoins conservé la physionomie pittoresque dont se sont inspirés Rosa Bonheur, Alph. Giroux et nombre d'autres artistes.

Ce marché est ouvert les mercredis et samedis de chaque semaine; il ne réunit presque jamais moins d'un millier d'animaux. Sans compter les flâneurs, les transactions y concentrent un nombre considérable d'intéressés et d'auxiliaires de toute caté-

gorie, garçons d'écurie, gardiens, etc.; aussi le tableau est-il toujours excessivement mouvementé.

C'est là que vous retrouverez tous les types du maquignonnage en sous-ordre, depuis le marchand des faubourgs à la tenue demi bourgeoise, panachée de quelques prétentions anglomanes, jusqu'au Normand traditionnel dont la redingote déborde sous la blouse et qui, sous son chapeau, a gardé le mouchoir à carreaux à l'aide duquel il a bravé, pendant la nuit, les vents coulis du compartiment de troisième; palefreniers aux longs gilets à manches de drap à larges carreaux bruns et jaunes, gars de campagne, aux grosses bottes boueuses, ceinturonnés d'un faisceau de licols et portant la limousine pliée sur l'épaule, courtiers plus ou moins marrons, coiffés d'une casquette de soie compromettante et quêtant quelque affaire interlope avec l'ardeur d'un chien en un jour d'ouverture.

Non moins curieuse, la revue des héros de cette foire des restes. N'étaient les convois de chevaux de trait frais émoulus, des attelées rurales recrutées pour combler les vides multipliés de la cavalerie parisienne, le marché aux chevaux pourrait être accepté comme la vallée de Josaphat de la race chevaline, tant l'égalité y triomphe. Toutes les espèces y sont confondues, toutes les grandeurs sont venues y aboutir. Sans doute l'uniforme n'est pas celui dont nous nous trouverons vêtus, lorsque l'ange à la trompette d'airain nous appellera sept fois, mais la promiscuité est celle qui nous attend dans ce jour redoutable. Le cheval de fiacre arrivé au dernier degré de l'extermination, suant ses os à travers sa peau marbrée d'écorchures sanguinolentes, est attaché côte à côte avec le ci-devant yarling sur la fortune duquel des louis ont été risqués par tas, et qui, aujourd'hui, avec ses jambes arquées, son encolure lamentablement fléchie, son œil morne, ses lèvres pendantes, fait exactement la même figure que son camarade. Hacks, cobs, steppeurs, la fine fleur de la cavalerie du monde élégant, ce qui a brillé sur les hippodromes, ce qui a soulevé l'enthousiasme des amateurs des Champs-Élysées et du Bois, se trouve de par l'implacable destinée ramené au triste niveau du prolétariat chevalin, des plus humbles, des plus vulgaires. Et encore dans cette suprême décadence, l'avantage reste-t-il aux derniers, qui presque toujours seront l'objet des préférences du maraîcher, cherchant une bête marchant encore ou peu s'en faut pour faire tourner son manège et porter ses herbes à la halle.

Une des grandes améliorations du nouveau marché a été l'aménagement d'un terrain d'essai où les chevaux trottent les uns montés, les autres tenus en main sous les yeux de l'acheteur, tandis que le vendeur, tambourinant dans l'intérieur de son chapeau à l'aide du manche de son fouet, s'évertue à galvaniser l'ardeur de sa bête, trop souvent, hélas! évanouie avec sa vigueur. Les transactions n'y sont guère moins laborieuses que dans les foires des départements; comme dans le pays de Sapience, elles ont besoin de quelques arrosages pour éclore; après avoir donné lieu à des colloques fort animés, elles vont généralement se terminer chez un des nombreux marchands de vins des environs.

Les chevaux mis en vente se divisent en chevaux dits de cabriolets, chevaux de trait, chevaux hors d'âge, et chevaux... de boucherie. Les prix des animaux des trois premières catégories varient depuis 20 francs jusqu'à 1,200 francs. Le tiers environ de ceux que l'on amène à chaque marché trouve des acquéreurs. La statistique des entrées a donné les chiffres suivants :

Années.	Chevaux et mulets introduits.	Ânes et chèvres introduits.
En 1876	42.163	1.414
En 1877	39.873	1.281
En 1878	39.242	1.196
En 1879	42.086	1.339
En 1880	47.403	1.327

On vend également sur le marché aux chevaux des voitures à bras, à deux roues et à quatre roues; en 1880, le chiffre des premières est de 1,601, celui des secondes de 3,092, celui des troisièmes de 1,656. Plus de tombereaux que de huit ressorts, nécessairement.

La progression des ventes est médiocre, comme on peut le voir; elle ne répond pas aux espérances que la création du nouveau marché et son irréprochable aménagement avaient fait concevoir à l'administration. Il nous semble difficile qu'il en soit autrement; les grands consommateurs de chevaux communs, gravatiers, entrepreneurs de roulage, de camionnage, etc., préféreront toujours se remonter dans les écuries du marchand qui, avec le choix, leur présente certaines garanties, et qui, de peur de compromettre sa clientèle, se refuse rarement à reprendre et à changer l'animal dont l'acquéreur n'est pas satisfait.

Nous avons conservé les chevaux de boucherie pour la bonne bouche. Il en est présenté de 40 à 80 à chaque marché ; il est extrêmement rare que, du premier au dernier, ils ne trouvent pas leur placement ; détail non moins curieux : leur prix ne descend jamais aussi bas que celui de certains chevaux, réputés valides ; il oscille entre 25 et 100 francs.

On a prétendu que le siège avait favorisé le développement de l'hippophagie ; nous croyons au contraire qu'elle en a momentanément paralysé l'essor. Quand on a été pendant cinq mois au régiment exclusif du cheval, on est bien excusable de n'en pas avoir le fanatisme. Nous n'en sommes pas moins convaincu qu'elle est appelée à faire une certaine figure dans l'avenir ; le jour viendra où au lieu de faire du vieux serviteur une bête martyre en lui imposant un labeur que ses forces épuisées ne lui permettent pas d'accomplir, on le préparera par l'engraissement, c'est-à-dire par quelques mois de repos et par une bonne nourriture, au dénouement fatal, auquel nul ici-bas ne peut se flatter d'échapper. Ce sera un bienfait non seulement pour l'alimentation publique, qui trouvera dans cet appoint un utile renfort, mais pour l'animal lui-même, auquel il épargnera la longue et douloureuse agonie que représente la vieillesse du cheval.

Disons en terminant qu'il y a à Paris 87,189 chevaux appartenant à 14,881 propriétaires, ce qui donne une moyenne d'environ six chevaux par maître ; le nombre des voitures est de 26,192, celui de leurs propriétaires de 13,880 ; les voitures de place figurent dans ce total pour 5,679, les omnibus en circulation pour 3,040, les tramways pour 1,497. Ces divers véhicules publics ont transporté en 1880 : les omnibus 107,849,512 voyageurs, les tramways 66,658,826 voyageurs, auxquels, en ajoutant les 12,495,860 voyageurs transportés par les lignes de voies ferrées du Louvre à Saint-Cloud, de Sèvres, de Versailles, on arrive au formidable total de 187,004,198, bilan très affaibli du grouillement de la gigantesque fourmilière.'

G. DE CHERVILLE.

Le Gérant : Paul GENAY.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.).

BIGARREAU

I

C'était à l'époque où l'on construisait la maison centrale. L'administration des prisons ayant résolu de dédoubler le personnel de celle de Cl..., en transportant les femmes qui y étaient détenues dans une autre localité, un inspecteur général avait déclaré que les bâtiments de l'ancienne abbaye d'Auberive répondraient merveilleusement aux vues du ministre. En conséquence, l'État avait acquis le vieux domaine des Cisterciens, et on était en train de l'approprier à sa nouvelle destination, au grand désespoir des habitants du bourg, qui se souciaient peu d'avoir une maison de force et de correction dans leur voisinage. Le directeur de Cl..., impatient d'être débarrassé de ses détenues, pressait les travaux avec une activité fiévreuse; et, comme son établissement n'était séparé d'Auberive que par une huitaine de lieues, il passait la moitié de son temps sur le chantier des constructions commencées, examinant les gros murs, harcelant l'architecte, bousculant les entrepreneurs et faisant endiabler les ouvriers. — Le directeur était un homme solide et trapu ; sa figure de négrier, haute en couleur, trouée de petite vérole, surmontée d'une calotte de cheveux crépus, poivre et sel, était éclairée par deux yeux gris, fureteurs, froids comme l'acier et singulièrement énergiques. Jusqu'à ce que les bâtiments fussent en état de recevoir les femmes, il avait décidé qu'on y transvaserait une cinquantaine de jeunes détenus, afin de les employer à des travaux de terrassements, et il les attendait le soir même.

Tout en se promenant sur la route qui domine la vallée de l'Aube, il expliquait les avantages de cette combinaison à M. Yvert, le garde général des forêts, avec lequel il prenait ses repas à l'unique auberge d'Auberive.

— Ils vont arriver, disait-il avec un naïf orgueil professionnel ; avant un quart d'heure ils seront ici... Ils viennent de Cl... à pied, sous l'escorte de leurs gardiens, et vous verrez comme les gaillards manœuvrent au doigt et à l'œil!... Ils sont charmants... et heureux !

Un sourire aimable entr'ouvrait ses lèvres minces et coupées par une balafre, tandis qu'il fouettait les chardons du revers de son rotin à pomme d'ivoire.

Peu de temps après, dans la direction du village de Bay, la route poudroya au soleil couchant. Le directeur se fit un abat-jour de sa large main, aux doigts carrés et noueux, puis s'écria, triomphant :

— Les voici !

Il ne se trompait pas. On les aperçut bientôt, émergeant d'un nuage de poussière. Ils marchaient quatre par quatre, les aînés en tête, les petits à la queue, et les gardiens en serre-files. Entre les buissons verdoyants de la route, cette procession se détachait nettement aux rayons obliques du soleil, et se rapprochait sensiblement des murs de l'ancienne abbaye. Quand ils furent à portée de la voix, sur un signal du gardien-chef, ils entonnèrent une chanson où il était question des joies du travail et des beautés de la nature. Sanglés dans leur veste d'uniforme, la casquette coiffant jusqu'aux oreilles leur tête rasée, ils soulevaient en cadence leurs pieds poudreux et défilaient militairement devant le directeur et son compagnon. Tous tenaient respectueusement les yeux baissés et braillaient presque automatiquement leur vertueuse complainte :

Le soleil luit, l'herbe est fleurie.
  Partons, mes amis, ô gué!
Vite au travail dans la prairie!
Celui qui travaille et qui prie
A le cœur sain et le corps gai.

Au premier aspect, toutes ces figures enfantines semblaient moulées d'après un type unique : mêmes regards humblement sournois de chiens battus, même bouffissure jaune, mêmes gestes mécaniques, même jovialité de commande.

— N'est-ce pas, qu'ils sont gentils ? s'exclamait le directeur en frappant le sol du bout de son rotin ; ils ont leurs huit lieues dans

les jambes... Hé! hé! il n'y paraît pas... Les voilà dispos, frais comme des roses et gais comme des pinsons!

Dispos, c'était possible, bien que quelques-uns marchassent péniblement. Quant à leur gaieté, le garde Yvert sut bientôt à quoi s'en tenir. Tandis que le directeur causait avec le gardien-chef, l'un des jeunes détenus resta en arrière et s'arrêta comme pour dévisager le forestier. Son visage, semé de taches de rousseur, exprima une sorte d'effarement joyeux, et ses yeux bleus s'illuminèrent un moment...

— Numéro vingt-quatre! cria rudement le gardien-chef, qu'avez-vous à rester là comme un clampin?... Allons, dans le rang, et plus vite que ça!

Les traits du jeune drôle se rembrunirent, et Yvert, qui le contemplait bien en face, fut effrayé de l'expression farouche, vieillotte et hypocritement soumise que prit soudain cette hâve figure d'adolescent.

Toujours chantant, la colonne pénétra dans la cour de l'abbaye, et les grilles de fer de la grande porte se refermèrent brutalement sur le troupeau des jeunes détenus; — mais le souvenir de ce masque blafard et mobile, entrevu un moment pendant le défilé, resta gravé dans le cerveau du garde général.

Le soir, quand il rentra dans sa chambre, il y repensa involontairement. Il lui semblait avoir rencontré quelque part une tête ayant certaines ressemblances avec celle du numéro vingt-quatre; mais c'était si vague, si lointain, qu'il ne put mettre un nom sur cette figure. La chose avait peu d'importance, et le lendemain il l'oublia.

A quelques jours de là, comme il déjeunait seul, son hôtesse, qui était passablement loquace, lui dit en le servant:

— A propos, M. Yvert, vous avez vu les enfants qui travaillent à la prison?

— Oui; eh bien?

— Eh bien! il y en a un qui est de votre pays et qui vous a reconnu en passant.

Yvert se rappela de nouveau les yeux bleus écarquillés et la figure effarée du numéro vingt-quatre. Assurément ce devait être celui-là. Mais il eut beau fouiller dans sa mémoire, il ne put retrouver une indication précise au sujet de cet enfant de son pays qui était venu échouer à la maison de correction. L'aventure ne laissait pas de l'intriguer néanmoins, et il exprima le

désir de voir de près son jeune et précoce compatriote. La chose était facile; l'hôtesse avait fait la conquête du gardien-chef, et elle promit à Yvert que, grâce à l'entremise de ce dernier, elle lui amènerait demain le détenu en question.

Le soir, au dîner, le directeur de la maison centrale arriva, enchanté de la bonne tenue « de ses enfants ». Il ne tarissait pas sur ce sujet.

— Ils sont charmants, répétait-il, et cependant, monsieur, nous avons là le rebut de la société. Il y a parmi eux des meurtriers et des incendiaires, qui sont devenus doux et dociles comme des moutons. Et voilà le résultat de notre discipline physique et morale!... Avec ces créatures perverses, nous faisons des travailleurs utiles, comme on fabrique de bon drap fin avec d'ignobles déchets. La solution de la question sociale est là, monsieur!... Et aussi peut-être la solution de la question économique... Mes gaillards coûtent à l'État cinquante centimes par jour et par tête, et ils remuent la terre comme des manœuvres que nous serions obligés de payer trois francs... Réduction du coût de la main-d'œuvre et moralisation de l'espèce, voilà le véritable progrès humanitaire!

Le garde général avait la langue levée pour demander quelques renseignements au sujet du numéro vingt-quatre; mais, malgré ses théories humanitaires, le directeur aux yeux durs et à la lèvre balafrée lui inspirait une confiance médiocre. Craignant d'attirer sur son mystérieux compatriote l'attention de ce terrible apôtre du progrès par la discipline et le travail à prix réduit, il résolut d'attendre et de juger par lui-même.

Le lendemain, la ponctuelle hôtesse introduisait dans la chambre d'Yvert un garçon d'une quinzaine d'années avec lequel elle le laissait en tête à tête. C'était bien le numéro vingt-quatre. Pâlot et gras, serré dans son uniforme de travail, il se tenait la casquette à la main devant le forestier. Sa tête, aux cheveux blonds coupés ras, avait l'air d'une boule; ses yeux bleus rusés s'abaissaient et se levaient alternativement, comme si leur propriétaire avait voulu étudier et tâter son interlocuteur avant de se livrer.

— Vous ne me reconnaissez pas, m'sieu? demanda-t-il enfin d'une voix timide et gouailleuse; je vous ai pourtant fait plus d'une commission, dans le temps que vous étiez à Villotte!

Pour le coup, les souvenirs du garde général se réveillèrent.

— Bigarreau! s'écria-t-il.

Il se rappelait maintenant ce gamin de huit ans aux cheveux embroussaillés, couleur de paille, qui vagabondait dans les rues de sa petite ville, vêtu d'une mauvaise chemise et d'un pantalon en loques, et qui se drapait dans ses guenilles avec une insouciance et une drôlerie si amusantes. Ses joues rebondies et rosées, ses lèvres couleur de cerise lui avaient valu ce nom de « Bigarreau » dont l'avaient baptisé les gens du cru. Né d'un père inconnu et d'une pauvresse qui le laissait à l'abandon, il vivait sur le domaine public et exerçait pour vivre cent métiers industrieux, dont le plus honorable consistait à porter les billets doux des jeunes gens aux grisettes du faubourg. L'été, dans la saison des bains, il gardait les vêtements des baigneurs, assis à l'ombre, sur la berge de la rivière, fumant des cigarettes et riant aux éclats lorsqu'un nageur novice lâchait son paquet de joncs et « buvait un coup ». L'hiver, il se réfugiait dans la baraque du marchand de marrons; il fendait le menu bois, entretenait un feu clair sous la poêle trouée, et attrapait deci et delà quelques châtaignes rissolées, qui lui réchauffaient les doigts d'abord, et ensuite calmaient les impérieuses exigences de son estomac creux. — Tous ces détails revenaient maintenant à la mémoire d'Yvert avec une grande netteté. Il examinait ce visage bouffi d'où les couleurs roses avaient disparu et où le séjour de la prison avait déjà marqué dans le tour des yeux ainsi qu'au coin des lèvres les signes d'une dépravation précoce. Il se demandait si, en chargeant jadis ce gamin de huit ans de porter des lettres d'amour aux petites ouvrières de Villotte, et en entretenant ses habitudes de vagabondage, il ne l'avait pas, tout le premier, poussé dans la voie qui aboutit à la maison centrale... Il se sentait à demi responsable de cette corruption, et, pris d'un mouvement de pitié, il regardait presque affectueusement le jeune drôle qui se dandinait, en tournant sournoisement sa casquette dans ses doigts.

— Comment, c'est toi, Bigarreau? répéta-t-il.

— Oui, c'est moi! répondit le détenu, tandis que sa figure s'éclairait d'un sourire et que ses yeux s'enhardissaient.

— Mon pauvre gars, tu t'es donc fait mettre en prison?

— Ah! voilà, repartit Bigarreau sans le moindre embarras, j'ai pas eu de chance!... Vous savez qu'en été je gardais les effets des gens qui se baignaient à la Brèche?... Un jour, en se-

couant un pantalon, j'ai fait tomber un écu de cinq francs... Jamais je n'avais vu tant d'argent, ça me brûlait les doigts... La tête m'a tourné, j'ai pris la pièce et je me suis sauvé... Vrai, je ne l'ai pas eue plutôt en poche que j'ai voulu rebrousser chemin pour aller la remettre dans le pantalon... Malheureusement, j'avais été vu, on m'a empoigné, et v'lan, au *clou*, puis devant le tribunal, où les juges m'ont condamné à rester en cage jusqu'à mes vingt et un ans... C'est ce qui s'appelle ne pas avoir de chance, n'est-ce pas, m'sieu?

Il débitait cela d'une voix déjà rauque, avec un mélange d'indifférence et d'effronterie. Yvert lui demanda comment il se trouvait du régime tant vanté par le directeur. Alors sa lèvre inférieure s'allongea, sa figure s'assombrit et il fit une grimace significative.

— Malheur! ça n'est pas drôle, allez!... On nous a fait venir de Cl... à pied, avec une soupe dans le ventre, et depuis que nous sommes arrivés nous travaillons à des terrassements près du bois, là où sera le cimetière de la prison. Dix heures à remuer la terre en plein soleil! Avec ça, mal nourris : des *fayots* (haricots) à tous les repas et des *patoches* en guise de dessert. Les gardiens tapent comme des sourds!... Ah! m'sieu, où est le temps où je flânais le long de la rivière de chez nous, en regardant les araignées d'eau qui se tiraient les pattes dans le courant?... Moi aussi, je voudrais bien *me tirer des pattes!*... Mais M. le directeur n'entend pas ça; il ne veut pas qu'il soit dit qu'on s'ennuie dans sa boîte... « Tous frais comme des roses et gais comme des pinsons. » Il veut qu'on chante pour faire croire aux gens qu'on est heureux comme des coqs en pâte. Quelle farce! Et penser que j'en ai encore pour cinq ans!... Mais voyez-vous, m'sieu, j'ai pas envie d'achever mon bail.

Son œil s'allumait, il clignait les paupières d'un air mystérieux. Il termina sa harangue en sollicitant de son compatriote quelques sous « pour son tabac ».

Yvert lui donna une pièce blanche, en assaisonnant son cadeau d'un grain de morale. Bigarreau glissa la pièce dans la doublure de sa casquette, écouta le sermon avec un sourire ironique, et, sous le prétexte que l'heure de la rentrée au chantier allait sonner, il tira sa révérence au garde général.

II

Le nouveau cimetière des femmes devait occuper tout un terrain en friche avoisinant la lisière des bois de Montgérand. De l'endroit où les jeunes détenus creusaient les fossés des fondations, on dominait la vallée de l'Aube. On voyait, comme au fond d'une combe, la petite église, les deux rues du village adossé à un cirque de forêts montueuses, les toits d'ardoise de l'ancienne abbaye émergeant d'un fouillis de sapins, puis l'Aube sinueuse, argentée, frétillant au soleil entre des prés en fleurs, dans la direction de Bay, où un nouvel horizon de collines et de forêts arrêtait le regard. La lumière se jouait sur ces prés épanouis, sur cette eau courante, sur ces moutonnements lointains de feuillées bleuâtres. Des alouettes gazouillaient en plein ciel, des bouillonnements d'écluse, des chants de coqs et des voix d'enfants montaient du village. C'était un gai spectacle que celui de la vallée baignée dans l'ensoleillement de cette matinée d'été; mais les jeunes terrassiers de la friche de Montgérand n'en jouissaient guère.

Sous l'œil d'argus du gardien-chef Seurrot, ils remuaient la terre, et on ne leur laissait pas le loisir de bayer aux mouches. Les aînés maniaient la pioche, les plus petits se mettaient à deux pour pousser la brouette. Les dos couverts de grosse toile et les têtes coiffées de chapeaux de paille, sans cesse en mouvement, semaient sur le sol grisâtre et pierreux un fourmillement de taches blanches. Quand les gamins se relevaient pour s'essuyer le front, le lumineux aspect de la vallée verdoyante, loin de produire un effet de calme et de réconfort, éveillait dans ces poitrines d'enfants une sourde irritation. Cette invitation à la joie, éparse dans l'air, avait pour eux quelque chose d'ironique et de cruel. Le libre essor des alouettes, les courses vagabondes des hirondelles au ras de la rivière, leur rappelaient presque amèrement le travail forcé, les bourrades des gardiens, les verrous de la prison, et leur insufflaient des désirs de révolte et d'école buissonnière

Parmi les moins disciplinés et les plus impatients du joug, se trouvait notre ami Bigarreau.

La veille, au sortir du logis du garde général, il s'était empressé d'employer une partie de son argent à acheter un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes. Ses nouvelles acquisi-

tions étaient cachées dans les poches de son pantalon, et, depuis le matin, il les tâtait de temps à autre, avec une paternelle sollicitude, en se promettant « d'en griller une » dès que Seurrot aurait le dos tourné.

La tâche de la journée était coupée par un repos d'une demi-heure, et à ce moment-là le gardien se relâchait un peu de sa surveillance méticuleuse. Seurrot avait le cœur tendre, et les yeux luisants de l'hôtesse du *Lion d'Or* l'attiraient invinciblement vers le verger de l'auberge, situé en contre-bas du chantier. Bigarreau avait tablé là-dessus. Dès que le gardien-chef eut pris le chemin du verger, le numéro vingt-quatre se glissa, avec des ondulations de couleuvre, dans les genévriers du talus, gagna le taillis et, choisissant de l'œil parmi les arbres de bordure un alisier au fût élancé et à la cime feuillue, il y grimpa en deux temps, comme un écureuil.

Perché à chevauchons à la fourche des hautes branches, dissimulé au plus épais de la feuillée, il tira alors ses cigarettes, en alluma une et savoura lentement les délices du fruit défendu. On était bien, là-haut, dans la verdure et la fraîcheur! On apercevait entre les branches les toitures du village les miroitements de l'Aube dans la prairie, puis, sur les deux versants de la vallée, les frissons des champs de seigle et d'avoine, alternant avec les bigarrures des sainfoins et des trèfles incarnats. Les merles sifflaient dans le taillis, les fauvettes des roseaux bavardaient dans les saules de la rivière et un vent frais vous berçait comme dans un hamac. On y était si bien que Bigarreau s'y oublia. Quand Seurrot revint en mâchonnant une rose entre ses dents et qu'il passa en revue sa petite troupe, il s'aperçut du premier coup que l'un des détenus manquait à l'appel.

— Où est le numéro vingt-quatre? s'écria-t-il.

Les gamins échangèrent un regard sournois et se bornèrent à répondre par un haussement d'épaules.

Le gardien-chef crut d'abord à une évasion, et il en devint pâle. Ses regards inquiets fouillaient l'épaisseur du taillis; tout à coup, ils distinguèrent à la cime d'un baliveau les légères spirales d'une fumée bleuâtre. Cela n'était pas naturel, et le délinquant devait s'être gîté là-haut. Seurrot bondit sur le talus; en un clin d'œil il fut au pied de l'alisier, et il n'eut pas grand'peine à y découvrir les jambes pendantes de Bigarreau.

— Ah! gredin, s'exclama-t-il, tu te donnes de l'air, et tu fumes,

encore!... ce qui est contraire au règlement. Vas-tu descendre, garnement?

Bigarreau était pincé, mais il avait l'avantage de la position, et il essaya d'en abuser.

— Je veux bien, répondit-il, mais auparavant vous me promettez de ne pas me punir.

— Tu me poses des conditions, je crois? répondit Seurrot furieux. Descends de bon gré, ou ça va se gâter.

— Je reste, alors! repartit l'entêté Bigarreau.

L'alisier était très mince et très élevé de fût; le gardien-chef ne possédait aucune des aptitudes d'un grimpeur, et il avait beau secouer l'arbre violemment, le délinquant ne bougeait pas.

— Ah! tu résistes à l'autorité, chenapan! Holà! vous autres, qu'on m'apporte une hachette, et vivement!

A cette injonction, lancée d'une voix tonitruante, deux détenus avaient obéi. Seurrot saisit rageusement la hachette qu'on lui présentait, et, sans se soucier de commettre un délit forestier, il attaqua l'alisier au collet de la racine. Aux premiers coups qu'il porta, l'arbre frémit de la base à la cime, mais Bigarreau resta impassible. Les coups de hache se succédaient, l'écorce et l'aubier volaient en éclats, la sueur perlait sur le front du gardien. Les deux jeunes détenus, que ce spectacle amusait prodigieusement, suivaient avec intérêt les progrès de l'entaille pratiquée dans le tronc du baliveau. On entendit un brusque craquement, et cette fois Bigarreau, réfléchissant que de deux maux il était sage d'éviter le pire, se laissa couler entre les branches, puis tomba comme un paquet sur le sol, heureusement feutré d'une mousse moelleuse.

— Vermine! je t'apprendrai à me narguer! hurla Seurrot en l'empoignant par le bras. — Il avait été sergent de ville, et ses doigts serraient comme des pinces. — En même temps, de l'autre main, il administrait des bourrades dans les reins de Bigarreau et le poussait vers le chantier.

— Ah! tu fumes en contrebande! continuait le gardien en ponctuant chaque mot d'une taloche. — Il fouilla les poches du détenu et éparpilla les cigarettes dans les déblais. — Où as-tu volé de l'argent pour acheter ça?

— On m'en a donné! protesta Bigarreau.

— Silence!... A la pioche, graine de galérien!... Nous éclaircirons la chose demain, au rapport, quand M. le directeur re-

viendra... Et il t'enverra pourrir au cachot... En attendant, ce soir, tu souperas avec du pain sec!

L'après-midi se passa tristement pour Bigarreau. Quand, à neuf heures du soir, il put s'étendre dans son hamac, le ventre vide et les doigts meurtris de *patoches*, il se mit à réfléchir amèrement sur les misères de la journée et sur les éventualités du lendemain. Tout n'était pas fini. Le directeur devait arriver dans la matinée, et il était plus impitoyable que les gardiens. Bigarreau connaissait par expérience la façon dont ce terrible chef de service punissait les moindres infractions à la discipline...

— Non, songeait-il en se recroquevillant dans son hamac, j'en ai assez, et je n'attendrai pas son retour!

Des idées d'évasion lui bourdonnaient de nouveau dans la tête. Le dortoir improvisé pour les détenus était mal clos; les gardiens avaient le sommeil dur; vers la mi-nuit, on pouvait peut-être s'échapper, escalader un mur et gagner les bois?... Dans tous les cas, c'était une aventure à tenter... — La nuit était tout à fait venue; il entendit l'un des gardiens faire sa ronde, puis se déshabiller et se jeter lourdement sur sa couchette. Bientôt des ronflements emplirent la sonorité du dortoir. — Agile comme un chat, Bigarreau quitta son hamac, enfila son pantalon et sa veste et suspendit à son cou ses sabots, rattachés par une ficelle; puis, pieds nus, retenant son souffle, il se glissa jusqu'à une croisée qu'on avait laissée ouverte pour aérer la salle, située au premier étage. Une fois grimpé sur la console de la fenêtre, le gamin pencha sa tête au dehors. Au-dessous, dans l'obscure clarté de la nuit de juin, il distingua des carrés de légumes. Le terrain, fraîchement arrosé, devait être mou. Bigarreau, les mains accrochées au rebord de la console, risqua la descente et alla tomber sur des têtes de choux, qui amortirent sa chute. Il se releva, se tâta, prêta l'oreille : — pas un bruit, sauf le clair frémissement de l'Aube coulant à travers le jardin. — Alors il longea la rivière jusqu'à la baie cintrée par où elle sortait du parc; puis, entrant bravement dans l'eau, qui ne lui montait que jusqu'aux genoux, il suivit le fil du courant et gagna avec lui la pleine campagne.

André Theuriet.

(A suivre.)

LE PARFAIT PHONOGRAPHE

Depuis le temps de Lucrèce, les mouvements des atomes ont offert un intérêt puissant pour les philosophes et pour les hommes de science, et les mouvements ondulatoires de la lumière, de la chaleur et du son ont attiré de plus en plus l'attention des chercheurs modernes. Quand nous considérons les rapports de ces mouvements avec les mathématiques ou avec la musique, nous n'arrivons point à une idée éloignée de la conception de Pythagore, en vertu de laquelle les nombres et l'harmonie constituent le principe de l'univers. Dans le phonographe, nous trouvons une démonstration de cette vérité, que le langage humain est gouverné par les lois de nombre, d'harmonie et de rythme. Au moyen de ces lois, nous pouvons maintenant enregistrer toute espèce de sons et de *phonations articulées*, en tenant même compte des plus légères nuances ou des plus délicates inflexions de la voix ; nous savons tracer des ponctuations ou des lignes, qui nous donnent l'équivalent des émissions modulées par les lèvres. Grâce à ce procédé, nous pouvons obliger ces traces à rendre de nouveau la voix, le chant ou tous les bruits enregistrés, qu'ils appartiennent ou non à l'espèce de ceux que notre organisation physique nous permet de percevoir. Tandis que notre oreille est hors d'état d'apprécier un son imprimant à notre tympan moins de 16 vibrations par seconde, un phonographe peut enregistrer ceux qui en donnent 10 et même ceux qui n'atteignent point ce nombre. L'instrument permet même d'élever artificiellement le ton de ce son trop bas pour nous, et de le rendre assez aigu pour qu'il rentre dans notre échelle musicale. Le phonographe peut également enregistrer des vibrations sonores, trop rapides pour nous impressionner, et les ralentir de manière à les mettre au niveau de notre perception acoustique.

Afin de rendre plus claire la théorie générale de l'enregistrement des sons, je demanderai la permission de me servir de quelques exemples. Qui de vous n'a point admiré la merveilleuse facilité avec laquelle la vague la plus légère, poussée par le flot, *inscrit* sur le bord de la mer chacune de ses conquêtes, l'extrémité sinueuse de la ligne où elle vient expirer sur le sable? Qui n'a été transporté d'admiration en voyant l'inimaginable docilité avec laquelle de menus grains de quartz se rangent en files régulières, lorsqu'on les a étalés en couche mince sur une tablette de bois, sur une lame de verre, et qu'on a placé le feuillet ainsi préparé sur un piano, ou même simplement dans le voisinage? Qu'on vienne à jouer un air quelconque, aussitôt les poussières se groupent d'elles-mêmes le long de lignes courbes, dont les inflexions dépendent de la mélodie que les doigts de l'artiste tirent de l'instrument. Ces deux expériences montrent avec quelle facilité les particules de matière solide reçoivent l'impression soit des ondes liquides les plus délicates, soit des ondes aériennes par lesquelles le son est formé. Quoique ces observations soient vulgaires depuis fort longtemps, c'est seulement dans ces dernières années qu'elles ont suggéré l'idée d'obliger la voix humaine à tracer une impression durable sur quelque substance solide, et cela avec une précision égale à celle du flot enregistrant lui-même l'histoire de ses mouvements sur la grève qu'il conquiert.

Si j'ai découvert que ce problème pouvait être résolu, c'est d'une façon purement accidentelle, pendant que j'étais occupé d'expériences dont le but était tout différent. Je cherchais à construire une machine destinée à répéter des caractères Morse enregistrés sur une bande de papier à l'aide d'encoches ou de dents qui transmettaient automatiquement le message à un autre appareil, en passant sous une pointe traçante attachée à un manipulateur. En faisant marcher cette machine, je me suis aperçu que, lorsque le cylindre portant le papier se déroulait avec grande rapidité, il donnait lieu à un bruit confus, mais musical et rythmé. Ce son singulier produit par le passage précipité des reliefs et des creux sous un organe métallique ressemblait au bruit de paroles qu'on entend d'une façon confuse, sans pouvoir suivre la conversation, parce que les mots ne se distinguent pas avec une netteté suffisante. Cette observation me conduisit à ajouter à la machine un diaphragme pour recevoir les vibrations ou les ondes

sonores que ma voix produisait lorsque je parlais en plaçant ma bouche juste au-dessus. Je cherchai à enregistrer ces mouvements sur une surface impressionnable et flexible que je pusse enrouler sur un cylindre. Le papier paraffiné est la première substance à laquelle j'aie songé, et les premiers résultats ont été excellents. Les creux gravés sur le cylindre donnaient, lors de sa révolution rapide, la répétition de ce que j'avais dit lorsqu'il tournait une première fois. En appliquant mon oreille à un tube ressemblant à l'ancienne *flûte à bec* décrite par Milton et Bacon, et depuis tombée hors d'usage, il me semblait que c'était la machine elle-même qui parlait. Je m'aperçus donc tout d'un coup que l'enregistrement de la parole humaine était un problème résolu, et que j'avais mis la main sur un mécanisme qui permettait de répéter aussi souvent qu'on le voudrait ce que l'on avait dit une première fois.

Je n'ai pas besoin de raconter de nouveau l'histoire du phonographe. Je dirai seulement que je l'inventai au printemps de 1877, et que jusqu'en 1878 je m'occupai autant qu'il me fut possible, sans interrompre mes autres travaux, de construire quelques appareils de démonstration. C'est alors que je me décidai à le montrer au public. Tous les hommes de science tombèrent d'accord pour déclarer que c'était un instrument d'une nouveauté absolue, indiscutable. Nécessairement, ces machines ne mirent en évidence qu'une petite portion des avantages que l'invention permettait d'acquérir. Aussi je me mis courageusement à l'ouvrage pour me rendre compte de la forme définitive à donner à chacune des parties du mécanisme, pour le rendre parfait, et je dessinai tous les projets que je pus concevoir.

Je ne pouvais interrompre à chaque instant mon travail de perfectionnement pour tenir le public au courant de l'état de mes recherches. En conséquence, je publiai au mois de juin une sorte de programme des progrès que je désirais réaliser et des applications que j'entrevoyais dans un avenir plus ou moins éloigné.

Les développements que prirent mes travaux de lumière électrique et d'autres inventions ont absorbé la majeure partie de mon temps et monopolisé mon attention. Mon laboratoire a été transformé en usine, pour satisfaire aux demandes d'éclairage qui m'étaient adressées, et quoique le progrès de mes études phonographiques fût constant, il en a été nécessairement retardé. Cependant depuis plusieurs mois j'ai ouvert un atelier spécial

pour fabriquer les différentes parties du *phonographe parfait* et mettre à la disposition du public la forme idéale que j'avais rêvée lors de ma découverte.

Il ne sera pas sans intérêt de comparer rapidement l'instrument que je fabrique avec les modèles de démonstration qui ont été répandus dans tout l'univers, en 1878. Ces modèles étaient de grosses et lourdes machines où l'on avait sacrifié la netteté d'articulation, dans le but d'obtenir une émission robuste, susceptible de remplir un vaste amphithéâtre lorsqu'on faisait passer la voix reproduite par un récepteur ayant la forme d'un tube. On se servait d'une feuille d'étain pour recevoir les reliefs. On produisait la révolution du cylindre à la main ou avec un mouvement d'horlogerie.

A cette époque, j'avais déjà imaginé un moteur électrique différant de tous les autres et destiné à faire marcher le phonographe ; mais je n'avais point encore réalisé cet appareil, qui actuellement met le cylindre en rotation avec une régularité, une facilité et un silence que le tourne-broche était bien loin d'atteindre. Comme dans mes expériences primitives, j'ai employé la cire et j'ai renoncé à la feuille d'étain. L'enregistrement de la parole a lieu à l'aide d'une petite pointe traçante prenant sur la cire et poussée par les vibrations d'un diaphragme que je nommerai l'*enregistreur*. Ces vibrations donnent lieu à des lignes très fines, presque invisibles à l'œil nu. Elles sont reproduites à l'aide d'un autre diaphragme que je nommerai le *reproducteur* et qu'on fait passer à la place du premier à l'aide d'un mécanisme très simple. La voix s'entend comme anciennement en plaçant l'oreille à l'extrémité du tube. On peut même l'entendre sans se servir du tube et en se plaçant tout près de la cire. Il y a aussi un petit instrument qui, lorsqu'on a fini de reproduire la parole, efface les traces dont on s'est servi, de manière que le cylindre soit prêt à recevoir de nouvelles impressions. Une fois réglé, un phonographe n'aura besoin que de très peu d'attention pour fournir sans réparation ni changement une longue période d'expériences. La batterie, placée dans une boîte très commode sous le pupitre qui renferme l'instrument, durera six semaines ou plus, si on ne s'en sert pas trop souvent, sans qu'on ait besoin de renouveler les matières. Une échelle pourvue d'un indicateur pouvant aller sur toute la longueur du cylindre et placé en avant, de manière à être bien visible, permet de noter

le point où l'on a commencé à enregistrer la parole, de sorte que le *reproducteur* peut être placé juste au point convenable lorsque l'on veut entendre de nouveau les paroles déposées sur le cylindre. Un organe très simple permet d'arrêter la reproduction quand elle marche trop vite pour qu'un secrétaire puisse rendre la dictée phonographique. En prenant une seconde clef, qui redresse aussi le *reproducteur*, le phonographe reviendra sur ses pas, de sorte que l'on pourra entendre de nouveau les passages que l'on n'aurait point perçus avec une netteté suffisante, et cette opération peut être répétée un nombre quelconque de fois.

Un cylindre de cire peut servir pour 15 ou 20 reproductions différentes avant d'être usé ; mais si l'on doit conserver les paroles enregistrées, il ne faut pas évidemment se servir du même cylindre pour une seconde reproduction. Alors on le retire du noyau métallique, et on le met de côté pour s'en servir dans une autre occasion. Un de ces cylindres creux servira sans s'abîmer à des milliers de reproductions successives, sans que la netteté de la voix émise soit altérée d'une façon appréciable ; bien plus, à reproduire, à un prix très bas, un nombre quelconque de copies de ces cylindres ou, pour parler plus exactement, de ces tubes, après que de la musique, des paroles ou des sons quelconques y ont été gravés.

Il est curieux de remarquer qu'il y a 2,500 ans les Assyriens et les Babyloniens ont choisi des cylindres d'argile cuite, portant des inscriptions cunéiformes, dans le but de perpétuer le souvenir de leur histoire. Le phonographe emploie, lui aussi, des cylindres, et les couvre d'entailles à allure réellement cunéiforme ; mais il y a une différence immense. En effet, nos cylindres de cire parlent tout seuls. Ils ne resteront pas muets pendant des siècles, jusqu'à ce que, comme leurs célèbres frères de Kileh-Sergot, ils puissent être déchiffrés par un Rawlinson ou un Layard ! A la fin du XIXe siècle, un souverain, un homme d'État ou un historien peut inscrire ses paroles sur un tube phonographique qui pourra être multiplié un millier de fois, par exemple. Chacune de ces mille copies pourra servir à répéter des milliers de fois ce qu'il a dit. Ainsi, en mettant de côté des copies, en ne les employant qu'à mesure que celles qui ont déjà servi sont usées, les paroles qu'un orateur éloquent a prononcées peuvent être transmises à la postérité ; après un nombre quelconque de siècles, ses

expressions seraient aussi fraîches, aussi entraînantes que si on les entendait sortir de ses lèvres. De la musique vocale et instrumentale, des solos, des duos, des quatuors et des chants sont enregistrés par le parfait phonographe avec une précision admirable sans perdre la moindre finesse. Avec quel intérêt les générations futures n'apprendront-elles pas du phonographe comment Rubinstein se servait du piano? Mais sans attendre, que n'aurions-nous donné pour conserver les mots mémorables du général Grant : *Let us have the peace*, inscrits sur le phonographe, de manière à pouvoir reproduire éternellement ses mémorables intonations? Nous sommes en position d'obtenir des résultats de cette espèce à l'aide du phonographe, en tirant profit du déplacement des ondes sonores. Il me semble donc qu'au moins, dans un certain sens, nous sommes parvenus à combiner la poésie du mouvement avec la science du mouvement. Dans la publication que j'ai faite il y a dix ans, j'ai énuméré quelques applications pratiques auxquelles le phonographe devait servir, et j'ai particulièrement insisté sur les suivantes :

1. Dicter des lettres et toute espèce de compositions littéraires sans avoir besoin d'un sténographe;

2. Publication de livres phonographiques, que des aveugles pourraient comprendre sans aucun effort de leur part;

3. Enseignement de l'éloquence en faisant entendre les paroles exprimant les sentiments les plus divers avec un art et une vérité irréprochables ;

4. Reproduction, avec tout le charme d'une harmonie parfaite, de la musique instrumentale et du chant des grands artistes;

5. Constitution des archives de la famille par la conservation des phrases ou des avis remarquables de ses divers membres, et surtout des dernières paroles des mourants;

6. Fabrication de boîtes à musique économiques et bien supérieures à nos vulgaires serinettes;

7. Construction d'horloges qui avertiraient quand il est temps de déjeûner, de dîner, de prendre le thé, d'aller se promener, d'aller se coucher, d'aller au théâtre, etc., etc. On pourrait placer dans chaque wagon un phonographe qui avertirait les voyageurs du nom de la station où le train est arrivé. Dans les collèges et dans les casernes, le phonographe tiendrait lieu de cloche ou de tambour, etc., etc;

8. Conservation du beau langage par la reproduction exacte

de la prononciation normale des articulations difficiles et des liaisons dangereuses.

9. *L'éducation publique en général.* — On peut en effet phonographier non seulement ces sons difficiles à reproduire exactement, mais encore toutes les explications données par les professeurs sur un sujet quelconque et les répéter aussi souvent qu'il sera nécessaire pour les graver inébranlablement dans la mémoire.

10. Rattacher le phonographe au téléphone, de manière à ce que ce dernier appareil donne lieu à la production de registres d'une importance capitale, au lieu d'être simplement l'organe de communications fugitives, ne laissant aucune trace.

Aujourd'hui le phonographe est parfaitement en mesure de servir à toutes ces différentes applications. Je dois ajouter que, par la facilité avec laquelle il accumule et reproduit toute espèce de musique, de sifflet ou de morceaux déclamés, il est destiné à fournir un amusement constant à des malades, à des sociétés, dans des réceptions, pendant des dîners, etc., etc. Quiconque est obligé de garder la chambre peut commander un assortiment de cylindres de cire portant des phrases choisies, des poèmes, des morceaux de violon, de piano, des partitions d'opéra, des chansons gaies, des histoires émouvantes, des jeux de mots, des saillies, etc., etc. Qui donc ne supporterait plus aisément une reclusion involontaire en entendant de son lit ou de sa chaise longue tous ces morceaux si divers débités avec autant de verve, d'esprit et d'éloquence, que si on avait devant soi les orateurs, les grands acteurs, les incomparables comiques, dont les paroles saisies au vol sont devenues éternelles ? On peut dire que le nombre des distractions que l'on peut fournir à un malade, pour une dépense insignifiante, est devenu véritablement inépuisable. Le jeu d'un orchestre et même des opéras entiers peuvent être enregistrés sur un cylindre. La voix de Patti, chantant en Angleterre, peut être entendue en Amérique, et conservée précieusement pour être admirée dégustée à une époque où, depuis des siècles, la grande artiste ne sera plus que poussière. Sur quatre cylindres, ayant 8 pouces de long et 5 de diamètre (25 centim. sur 15), je peux placer sous forme phonographique tout *Nicolas Nickleby* (1). Le phonographe est incomparablement supérieur à tout ce que

(1) Un des romans de Dickens les plus célèbres et les plus longs.

l'on peut imaginer pour donner aux élèves, comme nous le disions plus haut, une idée exacte de la prononciation de leur langue, et surtout celle des langues étrangères. En effet, quel système de prononciation figurée pourrait donner à l'élève une idée aussi exacte de la manière dont un bon orateur anglais prononce le *th*, dont un Espagnol formule le *jota*, dont un Arabe crache son *khr*, dont un Allemand hache les parties les plus lourdes de son idiome, dont un Chinois chante ses monosyllabes et dont un Parisien fait rouler ses *r*.

Quand on possède dans sa maison un phonographe, on n'a qu'à faire un signe pour avoir à son service les orateurs, les prédicateurs et les acteurs célèbres. Je ne serais pas surpris si, dans un petit nombre d'années, on publiait des journaux phonographiques imprimés sur des cylindres de cire. Déjà même à notre époque, aussitôt que le phonographe sera entré dans la pratique, les *reporters* et les correspondants de journaux pourront porter leurs articles dans un instrument spécial lorsqu'ils iront au bureau de la rédaction. Ils pourront même le porter à distance à l'aide d'un téléphone. Quand l'impression aura été recueillie sur la cire, on portera le cylindre à la composition, et chaque ouvrier le fera tourner lentement à l'aide d'un mécanisme simple. On n'a pas besoin de passer par l'intermédiaire de l'écriture, et l'ouvrier n'aura que la peine d'écouter ce que dit le phonographe. Il n'aura point à déchiffrer une copie souvent illisible, ni même à jeter les yeux sur un papier placé au haut de sa casse.

Les tubes de cire peuvent être envoyés par la poste dans de petites boîtes que j'ai fait construire dans ce but, et placés, lorsqu'ils sont arrivés à destination, sur un autre phonographe, où on reproduira les sons devant la personne à laquelle la correspondance est destinée. Pour répondre à l'objection faite dans le cas où le destinataire de la lettre n'a pas de phonographe, on pourrait établir dans les bureaux de poste des phonographes publics, où chacun arriverait avec ses phonogrammes, que l'on débiterait pour un prix très modique. On pourrait placer dans ces stations des machines à écrire, de manière à ce que le contenu des messages phonographiques soit traduit sans retard en caractères d'imprimerie. Ainsi, le phonographe serait à la disposition de quiconque pourrait disposer de quelques sous. Quel est l'avare qui serait assez liardeur pour refuser d'ajouter quelques centimes

additionnels au prix des lettres lorsqu'il pourrait avoir la satisfaction d'entendre la voix d'un ami, d'un parent, lui parlant d'un autre hémisphère ?

Les auteurs peuvent donner ainsi un corps à leurs idées vagabondes, et prendre des notes rapides, improvisées, à toute heure de jour et de nuit, sans avoir besoin ni de plume, ni d'encre, ni de papier, ni de lumière. Le phonographe suffit à tout, et en beaucoup moins de temps qu'il n'en faudrait pour écrire le plus imparfait de tous les memorandums. Il leur est aussi possible de publier leurs romans, leurs articles de revue sous une forme exclusivement phonographique, de sorte qu'ils auront l'avantage de s'adresser personnellement à chacun de leurs lecteurs! Ne pourront-ils pas, en s'y prenant ainsi, protéger efficacement leurs ouvrages, que la législation internationale actuelle laisse exposés aux entreprises des pirates littéraires ? Enfin les candidats n'auront-ils pas l'avantage de donner une forme vivante à leurs professions de foi, aux serments qu'ils font lorsqu'ils s'adressent à la foule! Il est vrai que, plus tard, quand ils rendront compte de leur mandat, ils auront à redouter les révélations du phonographe accusateur!

Provisoirement, on s'est décidé à donner à tous les phonographes une dimension uniforme, de sorte qu'un tube sculpté à New-York puisse être placé en Chine sur un cylindre de cuivre de même dimension, et qu'il puisse reproduire identiquement toutes les paroles qui ont été inscrites à sa surface. Sur chaque tube, on peut enregistrer de 800 à 1,000 mots, soit 5 à 6 pages d'impression d'un in-dix-huit ordinaire. Bien entendu, rien n'empêche de se servir de plusieurs tubes, si la communication est trop longue pour un seul. Cette uniformité absolue de diamètre, d'épaisseur, de matière et de fabrication rend le nouveau système de correspondance immédiatement praticable dans les maisons de commerce ou dans les bureaux officiels des gouvernements, qui ont des correspondances avec tous les points du globe. Mon secrétaire parle aujourd'hui toutes les lettres de ma correspondance dans un phonographe qui les dicte ensuite à des calligraphes ou à des employés faisant marcher des machines à imprimer. En opérant de la sorte, je gagne un temps immense, et je me débarrasse d'ennuis de toute espèce. Toutes les personnes qui sont surchargées de correspondance peuvent employer ce procédé et commencer par faire leurs confidences au phono-

graphe. Une fois qu'elles ont gravé ce qu'elles ont à dire, elles n'ont plus besoin de s'occuper de rien, elles peuvent charger le premier employé venu du soin d'écouter et de traduire en écriture ordinaire ce qu'elles ont dit. On n'a plus besoin de passer par l'intermédiaire de la photographie, ni de corriger les dictées, ce qui est indispensable avec le système employé jusqu'ici.

Bien plus, deux hommes d'affaires, conférant ensemble, peuvent parler dans le même phonographe, à l'aide d'un double tube de transmission. Aucune de leurs paroles ne s'égarera dans une oreille indiscrète, et cependant il restera sur le cylindre une transcription parfaitement authentique de leur conversation, avec leur voix, avec chaque interruption, chaque affirmation, chaque confidence, chaque suggestion : la plus légère hésitation sera enregistrée sur la cire !

A leur gré, cette conversation peut être écrite ou imprimée par un secrétaire, ou bien multipliée par un procédé mécanique ! De cette manière, une multitude de malentendus peuvent être écartés. Il en est de même dans les congrès de diplomates et dans les interrogatoires subis par les criminels lors de leur arrestation, quand on les met en présence du cadavre de leurs victimes (1).

Des discussions philosophiques ou littéraires et des dialogues du plus haut intérêt peuvent être enregistrés de la même manière. En réalité, le phonographe accomplira, et en réalité il accomplit déjà, pour la conversation, les mêmes merveilles que la photographie a réalisées dans la reproduction des oiseaux et des boulets pris au vol. Elle représentera tout ce qu'elle pourra enregistrer avec une exactitude, une fidélité, une richesse de détails qui tient du prodige.

Les observateurs les plus soigneux, les personnes les plus habituées à écouter, les romanciers les plus exacts et même les sténographes sont hors d'état de reproduire une conversation telle qu'elle s'est passée. Le récit qu'ils en font est toujours plus ou moins généralisé. Mais le phonographe reçoit et transmet de nouveau à nos oreilles toutes les moindres choses qui sont dites, exactement comme on les a dites, avec la fidélité irréprochable d'une photographie instantanée. Nous saurons alors, pour la pre-

(1) M. W. de Fonvielle a écrit, il y a dix ans, une scène analogue dans son roman *Neridot*, dirigé contre le spiritisme. C'est un phonographe qui déconcerte le scélérat et achève de le démasquer.

mière fois, ce qu'une conversation est réellement. C'est ainsi que, pour la première fois, la photographie instantanée nous a appris quelles étaient les attitudes prises par un cheval lancé au galop.

On peut parler des lettres d'introduction sur un tube phonographique, et se débarrasser du soin de mettre l'adresse, de la peine d'écrire le protocole des salutations en usage de nos jours; se dispenser de plier et de mettre dans une enveloppe le tuyau affranchi de toutes les entraves auxquelles sont assujetties les communications écrites. Incontestablement, il n'y a pas de genre de correspondance qui ne soit étonnamment simplifié et abrégé par l'emploi du phonographe. Un négociant se rend dans le bureau d'un confrère qui est sorti, il n'a qu'à conter à son phonographe tout ce qu'il veut lui dire. Il est sûr que, lorsque le maître du phonographe rentrera, la commission sera faite. Non seulement cette faculté est précieuse, parce qu'elle évite la peine d'écrire une note, mais, ce qui la rend surtout inestimable, c'est qu'elle dispense de confier à la mémoire d'un clerc, d'un garçon de bureau, d'un domestique, un message oral qui peut être oublié, et même, ce qui est quelquefois pire, délivré d'une façon incorrecte. Un souscripteur des compagnies téléphoniques peut placer à son téléphone un phonographe chargé d'annoncer qu'il est sorti et d'indiquer l'heure à laquelle il compte rentrer. Le phonographe rendra d'immenses services dans les hôtels et dans les clubs (1); les personnes qui les fréquentent, aussi bien que les administrateurs, y auront sans cesse recours. Les bourdes ou les fraudes commises par les journalistes qui viennent *interviewer* les personnes en évidence ne seront plus possibles quand les victimes de ces inexactitudes pourront les rectifier à l'aide de l'incorruptible phonographe. Les voyageurs dans les salles d'attente ou dans les trains en marche seront heureux de se servir de

(1) Les clubs dont parle Edison n'ont rien de semblable à nos meetings et nos assemblées électorales, où l'on prononce tant de paroles subversives, parce que l'on sait qu'il est toujours facile de les nier, dans le cas où l'on serait envoyé aux assises ou à la police correctionnelle. Les orateurs seraient moins violents et beaucoup plus circonspects s'ils savaient qu'il y a peut-être dans la salle un agent de police qui fait marcher un phonographe pour le compte du gouvernement, et qui paraîtra devant la justice, avec un tube pour corroborer son témoignage. Edison n'a pas parlé de ce genre d'application, bien moins important que chez nous, en Amérique, où la pratique séculaire de la liberté a rendu ces excès sinon peu fréquents, du moins peu dangereux pour l'existence de la République. *(N. d. l. R.)*

phonographes au lieu de papier à lettres ou de cartes télégraphiques, et ils n'auront pas, pour parler, la même difficulté que pour écrire dans un train express. Le bruit de la machine et du roulement sur les rails n'empêchera point d'entendre ce qu'on a dit, et formera un accompagnement *sui generis* qui sera comme un certificat d'origine.

On ne doit point oublier que je ne parle pas en ce moment des applications qui peuvent n'être possibles que dans un avenir plus ou moins éloigné. Ces prédictions ont été faites il y a dix ans, et je n'ai fait qu'annoncer des choses que le parfait phonographe est parfaitement à même d'accomplir en ce moment. Il est vrai que, pour en faire usage, il faut un certain apprentissage théorique et pratique ; mais cette éducation spéciale est beaucoup moins longue que celle dont on a besoin pour faire marcher une machine à imprimer, ou même une machine à coudre.

Je pourrais mentionner beaucoup d'autres applications pour lesquelles on a tout à fait le droit d'affirmer que le phonographe est complètement mûr. Mais je me garderai bien de donner à l'article que j'écris pour le public français le caractère d'un catalogue. Je dois me borner à dire que le phonographe diffère des enfants ordinaires en ce que l'on ne doit pas se borner à le voir bégayer avantageusement, mais que l'opinion qu'on en aura sera beaucoup plus favorable lorsqu'on l'aura *entendu*. Du reste, il n'est plus réellement en état d'enfance. On peut dire qu'il est encore bien jeune, mais qu'il montre déjà qu'il est destiné à une maturité vigoureuse. Dans certains cas, ne pourrait-on pas dire qu'il est plus savant que nous ne saurions l'être ? car il gardera une mémoire parfaitement mécanique de choses que nous pouvons bien des fois oublier nous-mêmes. Il sera un facteur important dans l'éducation morale de l'humanité. En effet, il nous apprendra de bien faire attention à ce que nous dirons, puisqu'il donne à toutes les générations le pouvoir de nous entendre. Il rendra les hommes plus sobres de paroles inutiles, plus soucieux de ce qui est pratique et nécessaire, plus francs ; il aidera au perfectionnement des mœurs, à l'amélioration des habitudes sociales ; il fera disparaître les distances qui séparent les amis, et, en dépit de l'espace, les unira par des communications vocales directes.

T. A. Edison.

IL ÉTAIT UNE FOIS

Il était une fois jadis
Trois petits gueux sans père et mère.
C'est sur l'air du *de profundis*
Qu'on chante leur histoire amère.

Ils avaient soif, ils avaient faim,
Ne buvaient, ne mangeaient qu'en rêve,
Quand ils arrivèrent enfin
A demi-morts sur une grève.

L'Océan leur dit : — C'est ici
Que va finir votre fringale.
Mangez! Buvez! Chantez aussi!
Soyez gais! C'est moi qui régale. —

Et les trois pauvres goussepains,
Qui n'avaient jamais vu de grève,
Ont contemplé des pains, des pains,
Et de l'eau, plus que dans leur rêve.

Sans chercher, sans se déranger,
Ils avaient la table servie,
De quoi boire et de quoi manger
Tout leur soûl et toute leur vie.

Hélas! les jolis pains mollets
A la croûte ronde et dorée,
C'était le désert des galets
Jaunis par l'or de la soirée.

L'eau claire et pure, l'eau sans fin,
C'était l'eau de la plaine amère.
Ils sont morts de soif et de faim,
Les trois petits sans père et mère.

Cette histoire est du temps jadis.
Une vague me l'a narrée
Au rythme du *de profundis*
Que leur chante encor la marée.

Jean Richepin.

L'IMMORTEL[1]

III

Mademoiselle Germaine de Freydet,

Clos-Jallanges,

Par Mousseaux

(Loir-et-Cher).

Voici très exactement, ma chère sœur, l'emploi de mon temps à Paris. Je compte écrire cela chaque soir et t'envoyer le paquet deux fois par semaine, tout le temps de mon séjour.

Donc, arrivé ce matin, lundi. Descendu, comme toujours, dans mon calme petit hôtel de la rue Servandoni, où je n'entends du grand Paris que les cloches de Saint-Sulpice et le bruit continuel d'une forge voisine, ce fer frappé en mesure, que j'aime comme un rappel du village. Tout de suite couru chez l'éditeur. « Quand paraissons-nous?

— Votre livre? mais il a paru il y a huit jours. »

Paru et même disparu dans les profondeurs de cette terrible usine Manivet, toujours fumante, haletante, en mal d'un bouquin nouveau. Lundi, justement, c'était le lançage d'un grand roman de Herscher : *La Faunesse,* tiré à je ne sais combien de cinquante mille exemplaires, en piles, en ballots dans toute la hauteur de la librairie; et tu te figures la tête distraite des commis, l'air égaré, tombé de la lune, de l'excellent Manivet quand j'ai parlé de mon pauvre volume de vers et de mes chances au prix Boisseau. J'ai demandé quelques exemplaires destinés aux membres de la commission, et me suis sauvé à travers des rues, de vraies

(1) Voir le numéro du 25 juillet 1883.

rues de *Faunesse*, montant jusqu'au plafond. En voiture, regardé, feuilleté le volume, qui m'a plu avec la gravité de son titre : *Dieu dans la nature ;* un peu minces, peut-être, à la réflexion, les lettres du titre, pas assez noires, ne tirant pas l'œil ; mais, bah! ton joli nom de Germaine, en dédicace, nous portera bonheur. Laissé deux exemplaires rue de Beaune, chez les Astier, qui n'ont plus, comme tu le sais, leur appartement des Affaires étrangères ; Mme Astier a cependant gardé son jour. A mercredi donc pour savoir ce que le maître pense de mon œuvre ; et je file à l'Institut, où j'arrive encore en pleine usine à vapeur.

Vraiment, l'activité de ce Paris est prodigieuse, surtout pour ceux qui, comme nous, vivent toute l'année au calme et au large des champs. Trouvé Picheral, — tu sais, le monsieur si poli du secrétariat, qui t'avait si bien placée, il y a trois ans, à la séance de mon prix, — Picheral et ses commis, dans un brouhaha de noms, d'adresses, jetés d'un bureau à l'autre parmi l'étalage des cartes bleues, jaunes, vertes, de tribunes, pourtour, hémicycle, entrée A, entrée B, tout le lancement des invitations à la grande séance annuelle, qu'honorera, cette fois, une Altesse en tournée, le grand-duc Léopold. « Désolé, monsieur le vicomte... Picheral m'appelle toujours ainsi, tradition de Chateaubriand sans doute... mais il faut attendre... — Faites, faites, monsieur Picheral. »

Très amusant, le bonhomme, et très courtois ; il me fait penser à Bonicar, à nos leçons de maintien dans la galerie couverte, chez grand'mère de Jallanges, — et irritable comme notre ancien maître à danser, quand on le contrecarre. J'aurais voulu que tu l'entendes parler au comte de Brétigny, l'ancien ministre, un des grands seigneurs de l'Académie, venu là, pendant que j'attendais, pour une réclamation de jetons. Il faut te dire que le jeton de présence vaut six francs, l'ancien écu de six livres ; ils sont quarante académiciens, soit deux cent quarante francs par séance, à répartir entre les assistants, dont la part est plus forte, naturellement, quand ils sont moins nombreux. La paye se fait tous les mois, en écus, dans des sacs de gros papier portant chacun, épinglé dessus, son bordereau comme une note de blanchisseuse. Brétigny n'avait pas son compte, il lui manquait deux jetons, et c'était tout ce qu'il y a de plus drôle, ce richissime richard, président de je ne sais combien de conseils d'administration, venant, en équipage, réclamer ses douze francs. Il n'en a eu que six, que Picheral, après un long débat, lui a jetés de haut comme à un commissionnaire,

et qu'à empochés l'immortel avec une joie infinie. C'est si bon, l'argent gagné à la sueur de son front! Car il ne faut pas croire qu'on flâne à l'Académie ; ces legs, ces fondations, dont le nombre augmente d'année en année, tant d'ouvrages à lire, de rapports à grossoyer, et le dictionnaire, et les discours!... « Posez votre livre, mais ne vous montrez pas, m'a dit Picheral, apprenant que je concourais... Cette besogne forcée qu'on leur apporte rend nos messieurs féroces aux postulants. »

Je me rappelle, en effet, l'accueil de Ripault-Babin et de Laniboire à mon dernier prix. Toutefois, quand c'est une jolie femme, les choses se passent autrement : Laniboire devient grivois ; Ripault-Babin, toujours bouillant, quoique octogénaire, offre à la candidate un peu de pâte de guimauve et chevrote : « Portez-la d'abord à vos lèvres... Je la finirai. » J'ai cueilli le propos au secrétariat même, où les immortels sont traités avec une aimable désinvolture. « Le prix Boisseau? Attendez donc... vous avez deux ducs, trois petdeloup, deux cabotins. » C'est ainsi que, dans l'intimité des bureaux, se subdivise l'Académie française. Les ducs, ce sont tous les gens de noblesse et l'épiscopat; les petdeloup comprennent les professeurs et savants divers; par cabotins, on entend les avocats, hommes de théâtre, journalistes, romanciers.

Ayant donc les adresses de mes petdeloup, ducs et cabotins, j'ai dédicacé un de mes exemplaires à l'aimable Picheral, un autre, pour la forme, au pauvre M. Loisillon, le secrétaire perpétuel, qu'on dit à toute extrémité, et je me suis empressé de distribuer le reste à tous les bouts de Paris. Il faisait un temps superbe, le bois de Boulogne, que j'ai traversé en revenant de chez Ripault-Babin, — portez-la d'abord à vos lèvres, — embaumait l'aubépine et la violette; je me croyais chez nous, à ces premiers jours de printemps hâtif où l'air est si frais et le soleil si chaud, et l'envie me venait de tout négliger pour rentrer à Jallanges, près de toi. Dîné au boulevard, tout seul, mélancoliquement; fini ma soirée aux Français, où l'on jouait le *Dernier Frontin,* de Desminières. Un de mes juges pour le prix Boisseau, ce Desminières; aussi ne dirai-je qu'à toi combien ses vers m'ont ennuyé. La chaleur, le gaz, j'avais le sang à la tête. Tous ces comédiens jouaient comme pour le grand roi ; et pendant qu'ils dévidaient les alexandrins pareils aux bandelettes d'une momie qu'on démaillote, l'odeur des épines de Jallanges me poursuivait

encore, et je me récitais les jolis vers de du Bellay, presque un *pays :*

> Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,
> Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
> Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
> Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Mardi. Courses dans Paris tout le matin, stations devant les libraires, cherchant mon livre aux vitrines. *La Faunesse... La Faunesse...* On ne voyait que ça partout, bandé de l'annonce « vient de paraître »; puis, de loin en loin, un pauvre *Dieu dans la nature,* piteux, enfoui. Quand on ne me regardait pas, je le mettais sur la pile, bien en vue, mais personne ne s'arrêtait. Si, boulevard des Italiens, un nègre, très bien, l'air intelligent... Il a feuilleté mon bouquin cinq minutes, puis est parti sans l'acheter. J'avais envie de le lui offrir.

A déjeuner, dans un coin de taverne anglaise, lu les journaux. Pas un mot sur moi, pas même une petite annonce. Ce Manivet est si négligent; a-t-il seulement fait les envois, comme il me le jure? Et puis il en paraît tant, de livres. Paris en est submergé. C'est triste tout de même, ces vers qui vous brûlaient les doigts quand on les écrivait dans la joie, dans la fièvre; qui vous semblaient beaux, à remplir, illuminer le monde; les voilà qui circulent, plus ignorés que lorsqu'ils vous bourdonnaient obscurément dans le cerveau; un peu l'histoire de ces toilettes de bal, revêtues dans l'enthousiasme de la famille, qu'on se figure devoir tout éclipser, tout écraser, et qui, sous le lustre, se perdent dans la quantité. Ah! ce Herscher est bien heureux. On le lit, lui, on le comprend. J'ai rencontré des femmes ayant au bras, dans leur mantelet, ce volume jaune tout frais paru... Misère de nous! on a beau se mettre en dehors et au-dessus de la foule, c'est pour elle qu'on écrit. Séparé de tous, dans son île, ayant perdu jusqu'à l'espoir d'une voile à la chute de l'horizon, Robinson, même grand génie poétique, eût-il jamais fait des vers? Longuement réflexionné là-dessus en battant les Champs-Élysées, perdu comme mon livre dans ce grand flot indifférent.

Je revenais dîner à mon hôtel, pas mal assombri, comme tu penses, quand, sur le quai d'Orsay, devant la ruine envahie de verdure de la Cour des comptes, je me heurte à un grand diable encombrant et distrait : « Freydet! — Védrine! » Tu n'as pas

oublié mon ami le sculpteur Védrine, qui, du temps qu'il travaillait à Mousseaux, était venu passer un après-midi à Clos-Jallanges avec sa jeune et charmante femme. Il n'a pas changé, seulement un peu blanc vers les tempes; il tenait par la main ce bel enfant aux yeux de fièvre que tu admirais, s'en allait le front haut, de lents gestes descriptifs, l'air planant et superbe d'une promenade élyséenne que suivait à distance Mme Védrine, poussant la petite voiture où riait une fillette née depuis leur voyage en Touraine.

« Ça lui en fait trois, moi compris, » m'a dit Védrine, montrant sa femme, et c'est bien vrai que dans le regard dont elle couve son mari il y a la maternité paisible et tendre d'une madone flamande en extase devant son fils et son Dieu. Causé longtemps, debout contre le parapet du quai; cela me faisait du bien d'être avec ces braves gens. En voilà un, Védrine, qui se moque du succès et du public, et des prix d'Académie. Apparenté comme il est, cousin des Loisillon, du baron Huchenard, il n'aurait qu'à vouloir, à teinter d'un peu d'eau son vin trop raide; il obtiendrait des commandes, le prix biennal, serait de l'Institut demain. Mais rien ne le tente, pas même la gloire. « La gloire, me disait-il, j'en ai goûté deux ou trois fois, je sais ce que c'est... tiens, il t'arrive en fumant de prendre ton cigare à rebours, eh bien! c'est ça la gloire. Un bon cigare dans la bouche par le côté du feu et de la cendre...

— Mais enfin, Védrine, si tu ne travailles ni pour la gloire ni pour l'argent...

— Oh! ça...

— Oui, je sais ton beau mépris... Alors, pourquoi te donner tant de mal?

— Pour moi, pour ma joie personnelle, le besoin de créer, de m'exprimer. »

Évidemment, celui-là, dans l'île déserte, eût continué son labeur. C'est le véritable artiste, inquiet, curieux d'une forme nouvelle et, dans ses intervalles de travail, cherchant avec d'autres matières, d'autres éléments, à contenter son goût d'inédit. Il a fait de la poterie, des émaux, ces belles mosaïques de la salle des gardes que l'on admire à Mousseaux. Puis, la chose achevée, la difficulté vaincue, il passe à une autre : son rêve, en ce moment, c'est d'essayer de la peinture, et, sitôt son paladin terminé, une grande figure de bronze pour le tombeau de Rosen, il compte,

comme il dit, « se mettre à l'huile ! » Et sa femme approuve toujours, chevauche avec lui toutes ses chimères ; la vraie femme d'artiste, silencieuse, admirante, écartant du grand enfant ce qui blesserait son rêve, heurterait son pied dans sa marche d'astrologue. Une femme, ma chère Germaine, à faire désirer le mariage. Oui, j'en connaîtrais une pareille, je l'amènerais à Clos-Jallanges, et je suis sûr que tu l'aimerais ; mais ne t'effraye pas, les Mme Védrine sont rares, et nous continuerons à vivre tous deux, comme maintenant, jusqu'à la fin.

On s'est quitté en prenant rendez-vous pour jeudi prochain, non pas chez eux à Neuilly, mais à l'atelier du quai d'Orsay, où ils passent la journée tous ensemble. Cet atelier, paraît-il, est la chose la plus extraordinaire du monde : un coin de l'ancienne Cour des comptes, où le sculpteur a obtenu de travailler dans la verdure sauvage et les pierres croulantes. En m'en allant, je me retournais pour les voir marcher le long du quai, le père, la mère, les petits, tous serrés dans cette lumière paisible du couchant qui les dorait comme un tableau de Sainte-Famille. Ébauché quelques vers là-dessus, le soir, à l'hôtel ; mais les voisins me gênent, je n'ose pas donner de la voix. Il me faut mon grand cabinet de Jallanges, mes trois croisées sur le fleuve et les pentes de vignes.

Et enfin nous voilà à mercredi, le grand jour, les grandes nouvelles, que je veux te donner par le détail. J'attendais, je te l'avoue, ma visite aux Astier avec un battement de cœur qui s'accentuait, aujourd'hui, en montant ce vieil escalier majestueux et humide de la rue de Beaune. Qu'allait-on me dire de mon livre ? Mon maître Astier aurait-il eu seulement le temps de l'ouvrir ? C'était si grave, le jugement de cet excellent homme qui a gardé pour moi son prestige de professeur en chaire, et devant qui je me sentirai toujours écolier. Sa décision impartiale et sûre serait certainement celle de l'Académie pour le prix Boisseau. Aussi, quelle angoisse impatiente, tandis que j'attendais dans le grand cabinet de travail que le maître abandonne à sa femme pour sa réception de chaque semaine.

Ah ! ce n'est plus ici l'appartement du ministère. La table de l'historien est poussée dans une encoignure, masquée d'un grand paravent en étoffe ancienne qui dissimule en même temps une partie de la bibliothèque. En face, dans le panneau d'honneur, le portrait de Mme Astier, encore jeune, ressemblant à son fils d'une façon extraordinaire, aussi au vieux Réhu, que j'ai, depuis

tantôt, l'honneur de connaître. Ce portrait est d'une distinction un peu triste, froide et cirée comme cette grande pièce sans tapis, drapée de rideaux sombres sur une cour plus sombre encore. Mais Mme Astier vient d'apparaître, et son aimable accueil illumine tout autour d'elle. Qu'y a-t-il dans l'air de Paris pour garder la grâce d'un visage de femme au delà du temps, comme sous le verre d'un pastel? Je l'ai trouvée rajeunie de trois ans, cette blonde fine aux yeux aigus. Elle m'a d'abord parlé de toi, de ta chère santé, s'intéressant à notre ménage fraternel; puis vivement : « Et votre livre... parlons de votre livre!... Quelle merveille! Je vous ai lu toute la nuit... » Et mille louanges délicates, deux ou trois vers cités juste, avec l'assurance que mon maître Astier était ravi; il l'avait chargée de me le dire, dans le cas où il ne pourrait quitter ses archives.

Rouge d'habitude, je devais être ponceau, comme à la fin d'un dîner de chasse; mais ma joie est vite tombée, aux confidences que la pauvre femme était entraînée à me faire sur la détresse de la situation. Des pertes d'argent, leur disgrâce, le maître travaillant nuit et jour à ses livres historiques d'une fabrication si lente, si coûteuse, et que le public n'achète pas. Puis l'aïeul, le vieux Réhu, qu'il faut aider, car il n'a guère que ses jetons, et à son âge, quatre-vingt-dix-huit ans, que de précautions, de gâteries.

Sans doute, Paul est un bon fils, travailleur, en passe d'arriver, seulement ces entrées de carrière sont si terribles! Aussi Mme Astier lui cache-t-elle leur misère, comme à son mari, pauvre cher grand homme dont j'entendais le pas lourd, paisible, au-dessus de ma tête, pendant que sa femme me demandait, avec un tremblement de lèvres, des mots qu'elle cherchait, qu'elle s'arrachait, si je ne pourrais pas... Ah! divine, divine créature, j'aurais voulu baiser les dentelles de sa robe... Et tu comprends maintenant, sœur chérie, la dépêche que tu as reçue tantôt, et pour qui les dix mille francs que je te demande par le retour du courrier. Je pense que tu as envoyé de suite chez Gobineau. Si je ne l'ai pas averti directement, c'est que nous « faisons de moitié » en tout, toi et moi, et que nos élans de générosité, de pitié, doivent être en commun comme le reste... Mais, mon amie, est-ce effrayant, ces façades parisiennes, brillantes, glorieuses, et qui cachent de telles douleurs!

Cinq minutes après ces navrants aveux, le monde arrivé, les salons pleins, Mme Astier répondait avec une parfaite aisance, la

mine et la voix heureuses, à me donner la chair de poule. Vu là Mme Loisillon, la femme du secrétaire perpétuel, qui ferait bien mieux de garder son malade que de fatiguer la société des charmes de son délicieux appartement, le plus confortable de l'Institut, trois pièces de plus que du temps de Villemain. Si elle ne l'a pas répété dix fois, d'une voix rogue de commissaire-priseur, et devant une amie logée à l'étroit, dans l'emplacement d'une ancienne table d'hôte !

Avec Mme Ancelin, un nom que citent souvent les feuilles mondaines, rien de pareil à craindre. Cette bonne grosse dame toute ronde, la figure rouge et poupine, qui flûte les mots ou plutôt ceux qu'elle recueille et colporte, est bien la plus aimable personne. Encore une qui a passé la nuit à me lire. Après cela, c'est peut-être une formule. Elle m'a ouvert tout grand son salon, un des trois où fréquente et s'agite l'Académie. Picheral dirait que Mme Ancelin, affolée de théâtre, reçoit plus volontiers les cabotins, Mme Astier les petdeloup, et que la duchesse Padovani accapare les ducs, la gentry de l'Institut. Mais, en somme, ces trois rendez-vous de gloire et d'intrigue ouvrent les uns sur les autres, car j'ai vu défiler, mercredi, rue de Beaune, un assortiment varié d'immortels de toutes catégories : Danjou, l'auteur dramatique; Rousse, Boissier, Dumas, de Brétigny, le baron Huchenard, des Inscriptions et Belles-Lettres; le prince d'Athis, des Sciences morales et politiques. Il y a encore un quatrième salon en formation, celui de Mme Eviza, une juive aux joues pleines, aux longs yeux étroits, et qui flirte avec tout l'Institut, dont elle porte les couleurs, des broderies vertes sur sa veste printanière et son petit chapeau aux ailes de caducée. Oh! mais un flirt jusqu'à l'inconvenance... Je l'entendais dire à Danjou, qu'elle invitait :

« Chez Mme Ancelin, c'est : ici l'on dîne; chez moi : ici l'on aime.

— Il me faut les deux... logé et nourri, » répondait froidement Danjou, que je crois un parfait cynique, sous son masque dur, immobile, sa toison noire et drue de pâtre du Latium. Belle diseuse, Mme Eviza, d'une érudition imperturbable, citant au vieux baron Huchenard des phrases entières de ses *Habitants des Cavernes,* discutant le poète Shelley avec un tout jeunet critique de revue, correctement et sagement grave, le col haut sous son menton pointu.

Dans ma jeunesse, on débutait par des vers, pour aller n'im-

porte où, à la prose, aux affaires, au barreau. Maintenant, c'est par la critique et, généralement, par une étude sur Shelley. Mme Astier m'a présenté à ce petit monsieur, dont les décisions comptent dans le monde littéraire; mais ma moustache et mon hâle de soldat laboureur lui ont probablement déplu, nous n'avons échangé que peu de mots tandis que j'observais la comédie des candidats, venant se montrer, tâter l'eau, car Ripault-Babin est bien vieux et Loisillon ne peut durer : deux fauteuils en perspective autour desquels s'échangent des regards furieux, des paroles empoisonnées.

Tu sais, Dalzon, ton romancier, il était là; bonne, franche et spirituelle figure, bien celle de son talent. Mais tu aurais souffert de le voir humble et frétillant devant une non-valeur comme Brétigny, qui n'a jamais rien fait, qui tient à l'Académie la place réservée de l'homme du monde, celle du « pauvre » en province aux tablées du jour des Rois, et non seulement auprès de Brétigny, mais de chaque académicien qui entrait, attentif aux anecdotes du vieux Réhu, riant aux moindres malices de Danjou, du rire lâche, écolier, que Védrine appelait à Louis-le-Grand le « rire au professeur ». Tout cela pour monter, des douze voix qu'il eut l'an dernier, à la majorité nécessaire.

Le vieux Jean Réhu est apparu un moment chez sa petite-fille, prodigieusement vert et droit, sanglé dans sa longue redingote, avec une toute petite figure ratatinée, comme tombée dans le feu, et de la barbe courte et cotonneuse, une mousse sur de la vieille pierre. Des yeux vifs, une mémoire admirable; mais il est sourd, ce qui l'attriste, le condamne à des monologues d'intéressants et personnels souvenirs. Il nous racontait aujourd'hui l'intérieur de l'impératrice Joséphine à la Malmaison, sa payse, comme il l'appelle, créoles tous deux, de la Martinique. Il nous la montrait dans ses mousselines et ses châles, sentant le musc à renverser, entourée de fleurs des colonies que, même en temps de guerre, les flottes ennemies laissaient galamment passer. Il nous parlait aussi de l'atelier David pendant le Consulat, il nous faisait le peintre, sa joue gonflée, sa bouche de travers pleine de bouillie, tutoyant, rudoyant ses élèves. Et toujours, à la fin de chaque récit, l'Ancêtre témoin de tant de choses a un hochement de tête, regarde au loin, et de sa voix forte dit : « J'ai vu ça, moi... » mettant en quelque sorte une signature d'authenticité au bas du tableau.

Je dois dire qu'à part Dalzon, qui buvait hypocritement ses paroles, j'étais seul dans le salon à m'intéresser au récit de ce patriarche, plus curieux pour moi que les historiettes d'un certain Gavaux, journaliste, correspondant de journaux étrangers, je ne sais trop, en tout cas terriblement bavard et renseigné. Dès qu'il est arrivé : « Ah! voilà Gavaux... Gavaux... » et, tout de suite, un cercle autour de lui : on rit, on s'ébat; le plus sourcilleux des immortels se délecte aux anecdotes de ce gros homme, sorte de chanoine papelard et rasé, la face rubiconde, les yeux en bille, entremêlant ses potins et ses discours de : « Je disais à de Broglie... Dumas me racontait l'autre soir... Je tiens ceci de la duchesse... » s'appuyant des plus grands noms, des illustrations de tout genre, choyé de toutes ces dames, qu'il met au courant des intrigues académiques, diplomatiques, littéraires et mondaines; intime de Danjou, qui le tutoie; familier du prince d'Athis, avec qui il est entré; traitant Dalzon de haut en bas, aussi le jeune critique de Shelley, enfin doué d'une autorité, d'une puissance que je ne puis m'expliquer.

Dans le fatras d'anecdotes qu'il tirait de ses inépuisables bajoues, pour la plupart des charades à mon ingénuité provinciale, une seulement m'a frappé : l'aventure d'un jeune garde-noble, le comte Adriani, qui, traversant Paris avec son oblégat pour porter à je ne sais qui la barrette et la calotte cardinalices, aurait oublié ces deux insignes chez une belle de nuit rencontrée dans la gare même, au saut du wagon, et dont le pauvre garçon, éperdu dans Paris, ne savait ni le nom ni l'adresse. Le voilà obligé d'écrire à la cour de Rome pour remplacer les deux coiffures sacerdotales dont la demoiselle doit être bien embarrassée. Le piquant, c'est que ce petit comte Adriani est le propre neveu du nonce, et qu'à la dernière soirée de la duchesse — on dit, ici, la duchesse toute court, comme à Mousseaux — il racontait son histoire en toute innocence et dans un délicieux jargon que Gavaux imite à ravir : « Dans la gare, Monsignor, il mé dit : Pepino, porte le berretto... Z'avais déza le zuccheto... avec le berretto ça m'en faisait deux... » Et les roulements d'yeux du jeune et ardent papelin en arrêt devant la drôlesse : « Christo! qu'elle est bella... »

Au milieu des rires, des petits cris : « Charmant... Ah! ce Gavaux... ce Gavaux... » Je demande à Mme Ancelin, assise près de moi : « Qu'est-ce donc que ce M. Gavaux? Qu'est-ce qu'il fait? » La bonne dame a paru stupéfaite : « Gavaux?... Connaissez

pas?... Mais c'est le zèbre de la duchesse... » Elle est partie là-dessus, courant après Danjou, et me voilà bien informé. Ce monde parisien est extraordinaire, son dictionnaire se renouvelle à chaque saison. Zèbre, un zèbre! Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Mais je m'aperçois que ma visite se prolonge hors de toute convenance et que mon maître Astier ne descend pas. Il faut partir. Je me glisse entre les fauteuils pour aller saluer la maîtresse de maison; au passage, aperçu Mlle Moser, qui pleure dans le gilet blanc de Brétigny. Depuis dix ans qu'il a posé sa candidature, le pauvre Moser, découragé, n'ose plus lui-même, il envoie sa fille, personne déjà mûre, pas jolie, et qui se donne un mal d'Antigone, monte des étages, s'improvise commissionnaire et corvéable des académiciens et de leurs femmes, corrige les épreuves, soigne les rhumatismes des uns et des autres, use son triste célibat à cette poursuite du fauteuil où son père n'atteindra jamais; en noir, modeste, mal coiffée, elle encombre la sortie, non loin de Dalzon, qui, très agité, se débat entre deux académiciens à têtes de juges et proteste d'une voix étranglée :

« Pas vrai... une infamie! Jamais écrit cela... »

Mystère!... Mme Astier, qui pourrait me renseigner, est elle-même en conférence très intime avec Gavaux et le prince d'Athis.

Tu as dû l'apercevoir en voiture avec la duchesse, roulant sur les routes de Mousseaux, ce d'Athis, Samy, comme on l'appelle, un long, mince, chauve, cassé en deux, la figure fripée, d'un blanc de cire, une barbe noire jusqu'au milieu de la poitrine, comme si tous les cheveux qui lui manquent étaient tombés dans cette barbe; un homme qui ne parle pas, et qui, lorsqu'il vous regarde, semble scandalisé que vous osiez respirer dans le même air que lui. Ministre plénipotentiaire, réservé, subtil, le genre britannique, — il est petit-neveu de lord Palmerston, — on le cote très haut à l'Institut et au quai d'Orsay. C'est, paraît-il, le seul de nos chargés d'affaires que Bismarck n'ait jamais osé regarder en face. On le dit sur le point d'occuper une de nos grandes ambassades. Que deviendra la duchesse? Le suivre, quitter Paris? c'est bien grave pour cette mondaine. Et puis, à l'étranger, accepterа-t-on cette liaison équivoque et reconnue, consacrée ici comme un mariage, grâce à la tenue, aux ménagements gardés et au triste état du duc, hémiplégique, plus vieux de vingt ans que sa femme, qui est aussi sa nièce?

Sans doute, le prince s'entretenait de ces choses graves avec

Gavaux et Mme Astier quand je me suis approché d'eux. Nouveau venu dans n'importe quel monde, on s'aperçoit bientôt comme on est peu, au courant de rien, des mots, des idées, un importun. Je m'en allais, quand la bonne Mme Astier me rappelle : « Montez donc le voir... il sera si heureux... » Et je monte vers mon vieux maître par un étroit escalier intérieur. Du fond du corridor, j'entends sa forte voix : « C'est vous, Fage?

— Non, mon bon maître.

— Tiens, Freydet! Prenez garde, baissez la tête... »

Impossible, en effet, de se tenir debout dans cette soupente ; et quelle différence avec les archives du ministère, où je le vis la dernière fois, cette haute galerie tapissée de cartons.

« Un chenil, n'est-ce pas? m'a dit l'excellent homme en souriant ; mais si vous saviez quels trésors!...» Et son geste indiquait un grand classeur renfermant au moins dix mille pièces autographiques des plus rares, recueillies par lui en ces dernières années. « Il y en a de l'histoire là-dedans, répétait-il en se montant, agitant sa loupe à grimoire ; et de la neuve, et de la solide, quoi qu'ils en aient! »

Au fond, il me semblait assombri et nerveux. On a été si dur avec lui. Cette destitution brulale ; et puis, comme il continuait à publier des livres d'histoire très documentés, n'a-t-on pas dit qu'il avait décatalogué des pièces du fonds Bourbon? Et d'où est venue cette calomnie? de l'Institut même, de ce baron Huchenard qui se fait appeler le prince des autographiles français, et que la collection Astier désespère. De là une guerre hypocrite et sauvage, un lancinement de perfidies, d'attaques en dessous. « Jusqu'à mes Charles-Quint... mes Charles-Quint qu'on me conteste maintenant... Pourquoi, je vous demande? Pour un lapsus, une vétille : Maître Rabelais au lieu de frère Rabelais... comme si la plume des empereurs ne fourchait jamais... Mauvaise foi! mauvaise foi! » Et voyant que je m'indignais avec lui, mon bon maître me prit les mains : « Laissons ces vilenies... Mme Astier vous a dit, n'est-ce pas, pour votre livre? Il y en a encore un peu trop pour mon goût... mais, n'importe! je suis content. » Ce dont il y a trop, dans mes vers, c'est ce qu'il appelle la mauvaise herbe, imagination, fantaisie ; au lycée, déjà, il nous faisait la guerre là-dessus, arrachant, épluchant. Maintenant, écoute ceci, ma Germaine ; mot pour mot la fin de notre entretien.

Moi : « Pensez-vous, mon maître, que j'aie quelque chance pour le prix Boisseau? »

Le maître : « Après ce livre-là, mon cher enfant, ce n'est pas un prix, c'est un fauteuil qu'il vous faut. Loisillon en a dans l'aile, Ripault ne durera pas longtemps... Ne bougez pas, laissez-moi faire... Pour moi, dès ce moment, votre candidature est posée... »

Qu'ai-je dit ou répondu? Je n'en sais rien. Tel était mon trouble heureux qu'il me semble rêver encore. Moi, moi, de l'Académie française!... Oh! soigne-toi, sœur chérie, guéris tes maudites jambes, que tu puisses venir à Paris pour le grand jour, voir ton frère, l'épée au côté, dans l'habit vert bordé de palmes, prendre place parmi tout ce que la France compte d'illustre. Tiens! la tête me tourne, je t'embrasse bien vite et vais me coucher.

Ton frère bien aimant,

Abel de Freydet.

Tu penses qu'au milieu de ces aventures j'ai oublié les graines, paillassons, arbustes, toutes mes emplettes; ce sera pour bientôt, je resterai ici quelque temps. Astier-Réhu m'a bien recommandé de ne rien dire, mais de fréquenter les milieux académiques. Me montrer, qu'on me voie, c'est plus important que tout.

IV

« Méfie-toi, mon Freydet... Je connais ce coup-là, c'est le coup du racolage... Au fond, ces gens se sentent finis, en train de moisir sous leur coupole... L'Académie est un goût qui se perd, une ambition passée de mode... Son succès n'est qu'une apparence... Aussi, depuis quelques années, l'illustre compagnie n'attend plus le client chez elle, descend sur le trottoir et fait la retape. Partout, dans le monde, les ateliers, les librairies, les couloirs de théâtre, tous les milieux de littérature ou d'art, vous trouvez l'académicien racoleur souriant aux jeunes talents qui bourgeonnent : « L'Académie a l'œil sur vous, jeune homme!... » Si le renom est déjà venu, si l'auteur en est à son troisième ou quatrième bouquin, comme toi, alors l'invite est plus directe : « Pensez à nous, mon cher, c'est le moment... » Ou brutalement,

dans une bourrade affectueuse : « Ah çà ! décidément, vous ne voulez pas être des nôtres?... » Le coup se fait aussi, mais plus insinuant, plus en douceur, avec l'homme du monde, traducteur de l'Arioste, fabricant de comédies de sociétés : « Hé! hé!... dites donc... mais savez-vous que?... » Et si le mondain se récrie sur son indignité, le peu de sa personne et de son bagage, le racoleur lui sort la phrase consacrée : « L'Académie est un salon... » Bon sang de Dieu! ce qu'elle a servi, cette phrase-là!... « L'Académie est un salon... elle ne reçoit pas l'œuvre seulement, mais l'homme... » En attendant, c'est le racoleur qui est reçu, choyé, de tous les dîners, de toutes les fêtes... Il devient le parasite adulé des espérances qu'il fait naître, et qu'il a soin de cultiver... »

Ici, le bon Freydet s'indigna. Jamais son maître Astier ne se livrerait à des besognes aussi basses. Et Védrine, haussant les épaules :

« Lui, mais c'est le pire de tous, le racoleur convaincu, désintéressé... Il croit à l'Académie; toute sa vie est là, et quand il vous dit : « Si vous saviez que c'est bon! » avec le clapement de langue qui savoure une pêche mûre, il parle comme il pense, et son amorce est d'autant plus forte et dangereuse. Par exemple, une fois l'hameçon happé, bien ancré, l'Académie ne s'occupe plus de son patient, elle le laisse s'agiter, barboter... Voyons, toi, pêcheur, quand tu as pris une belle perche, un brochet de poids, et que tu le files derrière ton bateau, comment appelles-tu ça?

— Noyer le poisson?...

— Tout juste! Regarde Moser... A-t-il bien une tête de poisson noyé!... dix ans qu'on le charrie à la remorque. Et de Salèle, et Guérineau... combien d'autres qui ne se débattent même plus.

— Mais, enfin, on y entre, à l'Académie, on y arrive...

— Jamais la remorque... Et puis, quand on réussit, la belle affaire! Qu'est-ce que ça rapporte?... De l'argent? Pas tant que tes foins... La notoriété? Oui, dans un coin d'église grand comme un fond de chapeau... Encore si ça donnait du talent, si ceux qui en ont ne le perdaient pas, une fois là, glacés par l'air de la maison. L'Académie est un salon, tu comprends; il y a un ton qu'il faut prendre, des choses qui ne se disent pas ou s'atténuent. Finies, les belles inventions; finis, les coups d'audace à se casser

les reins. Les plus grouillants ne bougent plus, de peur d'un accroc à l'habit vert; c'est comme les petits qu'on endimanche : « Amusez-vous, mais ne vous salissez pas. » Ils s'amusent, je t'en réponds... Il leur reste, je sais bien, l'adulation des popotes académiques et des belles dames qui les tiennent. Mais c'est si ennuyeux! J'en parle par expérience, m'y étant laissé quelquefois traîner. Oui, comme dit le vieux Réhu, j'ai vu ça, moi!... Des pécores prétentieuses m'ont débité des phrases de revue mal digérées qui leur sortaient du bec en banderoles comme aux personnages de rébus. J'ai entendu Mme Ancelin, cette bonne grosse mère bête comme un accident, glousser d'admiration aux mots de Danjou, des mots de théâtre, fabriqués au couteau, aussi peu naturels que les frisons de sa perruque... »

Freydet n'en revenait pas : « Danjou, le pâtre du Latium, une perruque!

— Oh! seulement une demi, un *breton*... j'ai subi chez Mme Astier des lectures ethnographiques à tuer un hippopotame, et à la table de la duchesse, pourtant si prude, si hautaine, j'ai vu ce singe de Laniboire, occupant la place d'honneur, grimacer des polissonneries qui, à tout autre qu'un immortel, auraient valu la porte avec un de ces mots à la Padovani, je ne te dis que ça... Le comique, c'est que la duchesse, qui l'a fait entrer à l'Académie, ce Laniboire, qui l'a vu humble et piteux à ses pieds, priant, geignant pour être élu... « Nommez-le, disait-elle à mon « cousin Loisillon, nommez-le pour m'en débarrasser... » maintenant, elle l'honore comme un Dieu, l'a toujours près d'elle à sa table, remplaçant son mépris de jadis par la plus plate admiration; ainsi le sauvage s'agenouille et tremble devant l'idole qu'il s'est taillée lui-même. Si je les connais, les salons académiques, niaiserie, cocasserie, vilaines petites intrigues!... Et tu irais te fourrer là-dedans? Je me demande pourquoi. Tu as la vie la plus belle du monde; moi, qui ne tiens à rien, je t'ai presque envié quand je t'ai vu à Clos-Jallanges avec ta sœur : la maison idéale à mi-côte, de hauts plafonds, des cheminées à entrer dedans tout entier, des chênes, des blés, des vignes, la rivière, une existence de gentilhomme campagnard comme on en trouve dans les romans de Tolstoï, pêche et chasse, de bons livres, un voisinage pas trop bête, des closiers pas trop voleurs, et pour t'empêcher de t'épaissir en ce perpétuel bien-être, le sourire de ta malade, si affinée, si vivante dans son fauteuil de blessée, si

heureuse lorsqu'au retour d'une course en plein air tu lui dis quelque beau sonnet, des vers de nature, bien jaillis, écrits au crayon sur le bord de ta selle, ou le ventre dans l'herbe, comme nous voilà, moins cet horrible fracas de camions et de trompettes... »

Védrine fut forcé de s'interrompre. De lourds fardiers, chargés de ferraille, ébranlant le sol et les maisons, une éclatante sonnerie dans la caserne de dragons voisine, le rauque beuglement d'une sirène de remorqueur, un orgue, les cloches de Sainte-Clotilde, se rencontrèrent dans un de ces confusionnants *tutti* que forment par poussées les bruits d'une grande ville; et le contraste était saisissant de ce vacarme énorme et babylonien, que l'on sentait si proche, avec le champ sauvage d'avoines et de fougères, ombragé de hautes verdures, où les deux anciens Louis-le-Grand fumaient et causaient cœur à cœur.

C'est au coin du quai d'Orsay et de la rue de Bellechasse, sur cette terrasse ruinée de l'ancienne Cour des comptes, envahie d'odorantes herbes folles, comme une carrière en plein bois quand vient le printemps. De grands massifs défleuris de lilas, des bosquets touffus de platanes et d'érables, poussés le long des balustres chargés de pierre, de lierres et de clématites, faisaient un abri vert et serré où s'abattaient des pigeons, où tournaient des abeilles, où, sous un rayon de lumière blonde, apparaissait le calme et beau profil de Mme Védrine donnant le sein à sa toute petite, pendant que l'aîné chassait à coups de pierre des chats nombreux et panachés, gris, noirs, jaunes, qui sont comme les tigres de cette jungle en plein Paris.

« Et puisque nous parlons de tes vers, on se dit tout, n'est-ce pas, mon camarade, ton livre... Eh bien! ton livre, que je n'ai fait qu'entr'ouvrir, n'a pas la bonne odeur de muguet, de menthe sauvage que les autres m'apportaient. Il sent le laurier académique, ton *Dieu dans la Nature*, et je crains bien que, cette fois, ta jolie note à la Brizeux, toute ta grâce forestière, n'aient été sacrifiées, jetées en péage dans la gueule de Crocodilus. »

Ce surnom de Crocodilus que Védrine retrouvait au fond de sa mémoire écolière les amusa une minute. Ils voyaient Astier-Réhu dans sa chaire, le front fumant, la toque en arrière, une aune de ruban rouge sur le noir de sa toge, accompagnant de son geste solennel à grandes manches ses plaisanteries du répertoire : « Tirez, tirez, ils ont pissé partout!... » ou ses excla-

mations rondouillardes en style de Vicq-d'Azir, dont il devait plus tard occuper le fauteuil. Puis, comme Freydet, pris d'un remords de railler ainsi son vieux maître, vantait son œuvre historique, tant d'archives remuées, tirées pour la première fois de la poussière :

« Rien du tout, » dit Védrine d'un parfait dédain... Pour lui, les archives les plus curieuses aux mains d'un imbécile n'avaient pas plus de signification que le fameux document humain, quand c'est un sot romancier qui l'utilise. La pièce d'or changée en feuille morte!... Et s'animant : « Voyons, est-ce que cela constitue un titre d'historien, ce délayage de pièces inédites en de lourds in-octavo que personne ne lit, qui figurent dans les bibliothèques au rayon des livres instructifs, des livres pour l'usage externe... agiter avant de s'en servir!... Il n'y a que la légèreté française pour prendre ces compilations au sérieux. Ce que les Allemands et les Anglais nous blaguent! *Inceptissimus vir Astier-Réhu!...* dit Mommsen dans une de ses notes.

— C'est même toi, gros sans cœur, qui la fis lire au pauvre homme, cette note, et en pleine classe.

— Ah ! j'en ai eu du babouin et du bélître, presque autant que le jour où, fatigué de l'entendre nous répéter que la volonté était un cric, qu'on parvenait à tout avec ce cric, je lui jetai de mon banc, en faisant sa voix : « Et les ailes, monsieur Astier, et les « ailes ! »

Freydet se mit à rire, et, lâchant l'historien pour l'universitaire, il essayait de défendre Astier-Réhu comme professeur. Mais Védrine se montait encore :

« Oui, parlons-en, du professeur, un misérable dont l'existence s'est passée à détruire, à arracher dans des milliers d'intelligences la mauvaise herbe, c'est-à-dire l'original, le spontané, ces germes de vie qu'un maître doit, avant tout, entretenir et protéger... Ah! le saligaud, nous a-t-il assez râclés, épluchés, sarclés... Il y en avait qui résistaient au fer et à la bêche ; mais le vieux s'acharnait des outils et des ongles, arrivait à nous faire tous propres et plats comme un banc d'école. Aussi regarde-les, ceux qui ont passé dans ses mains, à part quelques révoltés comme Herscher, qui, dans sa haine du convenu, tombe à l'excessif et à l'ignoble, comme moi, qui dois à cette vieille bête mon goût du contourné, de l'exaspéré, ma sculpture en sacs de noix, comme ils disent... tous les autres, abrutis, rasés, vidés...

— Eh bien ! et moi ? dit Freydet dans un navrement comique.

— Oh ! toi, la nature t'a sauvé jusqu'à présent ; mais gare ! si tu retombes sous la coupe de Crocodilus. Et dire qu'il y a des écoles nationales pour nous fournir ce genre de pédagogues, dire qu'il y a des appointements pour ça, des décorations pour ça, et même l'Institut pour ça !... »

Couché de son long dans l'herbe folle, la tête sur son coude, balançant une fougère, dont il s'abritait du soleil, Védrine proférait doucement ces choses violentes, sans qu'un muscle agitât sa large face de dieu indien, bouffie et blanche, où de tout petits yeux rieurs réveillaient l'indolence et la songerie du visage.

L'autre l'écoutait, effaré, dans ses habitudes de vénération : « Mais, enfin, comment t'arranges-tu pour être ainsi l'ami du fils avec cette haine pour le père ?

— Pas plus de l'un que de l'autre... Il m'intéresse, ce Paul Astier, avec son aplomb de gandin roué et sa tête de jolie coquine... Je voudrais vivre assez vieux pour voir ce qu'il deviendra...

— Ah ! monsieur de Freydet, dit alors Mme Védrine, se mêlant de sa place à la conversation, si vous saviez comme il exploite mon mari... Mais toute la restauration de Mousseaux, la galerie neuve sur la rivière, le pavillon de musique, la chapelle, c'est Védrine qui a tout fait ; et le tombeau de Rosen ! On lui payera seulement la sculpture, quand l'idée, l'arrangement, il n'y a pas ça qui ne soit de lui.

— Laisse... laisse... fit l'artiste sans s'émouvoir. Pardieu ! Mousseaux, jamais ce gamin-là n'aurait été fichu d'en retrouver une corniche sous la couche de bêtise que les *architèques* y déposaient depuis trente ans ; mais le pays délicieux, la duchesse aimable et pas gênante, l'ami Freydet qu'on a découvert à Clos-Jallanges... Et puis, voilà, j'ai trop d'idées ; elles me gênent, me dévorent... C'est me rendre service de m'alléger de quelques-unes... Mon cerveau ressemble à l'une de ces gares de bifurcation où des locomotives chauffent sur tous les rails, dans toutes les directions... Il a compris ça, ce jeune homme ; les inventions lui manquent, il chipe les miennes, les met au point de la clientèle, certain que je ne réclamerai jamais... Quant à être sa dupe ! Je le devine si bien lorsqu'il va me happer quelque chose... un air blagueur, des yeux indifférents, puis tout à coup une petite grimace nerveuse du coin de la bouche. C'est fait... dans le sac !...

A part lui, il se dit sûrement : « Mon Dieu, que ce Védrine est « niais ! » Il ne se doute pas que je le guette, que je le savoure... Maintenant, fit le sculpteur en se levant, que je te montre mon paladin, puis nous visiterons la boîte... Elle est curieuse, tu verras. »

Quittant la terrasse pour entrer dans le palais, ils franchirent un perron circulaire de quelques marches, traversèrent une salle carrée, l'ancien secrétariat du Conseil d'État, sans parquets ni plafonds, tous les étages supérieurs effondrés, laissant voir le bleu du ciel entre les énormes traverses de fer, tordues par la flamme, qui divisaient les étages. Dans un coin, contre le mur, où s'accrochaient de longs tuyaux de fonte envahis d'herbes grimpantes, une maquette en plâtre du tombeau des Rosen gisait en trois morceaux dans les orties et les gravats.

« Tu vois, dit Védrine, ou du moins non, tu ne peux pas voir... » Et il lui décrivait le monument. Pas commode à contenter, cette petite princesse en ses caprices tumulaires; il avait fallu des essais divers, des conceptions de sépultures égyptiennes, assyriennes, ninivites, avant d'arriver au projet de Védrine, qui ferait crier les architectes et ne manquerait pas de grandeur. Un tombeau militaire, une tente ouverte aux toiles relevées, laissant voir à l'intérieur, devant un autel, le sarcophage large, bas, taillé en lit de camp, où reposait le bon chevalier croisé, mort pour son roi et sa foi; à côté de lui, l'épée brisée, et, à ses pieds, un grand lévrier étendu.

A cause de la difficulté du travail, de la dureté de ce granit dalmate auquel la princesse tenait expressément, Védrine avait dû prendre la masse et le ciseau, travailler sous la bâche au Père-Lachaise comme un manœuvre; enfin, après beaucoup de temps et de peine, le morceau était debout : « Et cette jeune fripouille de Paul Astier en tirera beaucoup d'honneur... » ajouta le sculpteur en souriant sans la moindre amertume. Puis il souleva un vieux tapis fermant sur la muraille un trou qui avait été une porte et fit passer Freydet dans l'énorme vestibule au plafond de planches, garni de nattes, de tentures sur les ruines, qui lui servait d'atelier. L'aspect et le fouillis d'un hangar ou plutôt d'une cour que l'on aurait couverte, car un figuier superbe montait dans une encoignure ensoleillée, tordant ses branches aux feuilles décoratives, et, tout près, la carcasse d'un calorifère éclaté simulait un vieux puits enguirlandé de lierre et de chèvrefeuille. C'est

là qu'il travaillait depuis deux ans, été comme hiver, dans les brumes du fleuve tout proche, les bises glacées et meurtrières, « sans même éternuer une fois, » affirmait-il, paisible et robuste comme un de ces grands artistes de la Renaissance dont il montrait le masque large et l'imaginative fécondité. « Maintenant, par exemple, il en avait de la sculpture et de l'architecture, comme s'il venait d'écrire une tragédie ! Sitôt sa figure livrée, payée, ce qu'il allait partir, remonter le Nil en dabbieh avec sa smala, et peindre, peindre du matin au soir... » Tout en parlant, il écartait un escabeau, une sellette, amenait son ami devant un énorme bloc ébauché : « Le voilà, mon paladin... dis franchement, comment le trouves-tu ? »

Freydet était un peu effaré et gêné par les dimensions colossales du guerrier couché, plus grand que nature, pour le proportionner à la hauteur de la tente, et exagérant dans ce fruste du plâtre la musculature violente qui donne aux œuvres de Védrine, en horreur du léché, l'aspect incomplet, limoneux, préhistorique, d'une belle œuvre encore dans sa gangue : pourtant, à mesure qu'il regardait et comprenait mieux, l'immense statue dégageait pour lui cette force irradiante et attractive qui est le beau dans l'art.

« Superbe ! » dit-il, l'accent convaincu. Et l'autre, clignant ses yeux d'un bon rire :

« Pas à première vue, hein ? il faut s'y faire, à ma sculpture, et j'ai bien peur que la princesse, quand elle va voir cet affreux bonhomme... »

Paul Astier devait la lui amener dans quelques jours, une fois tout raboté, poli, prêt à partir pour la fonte ; et cette visite l'inquiétait, car il connaissait le goût des femmes du monde, il entendait au Salon, les jours à cent sous, ce jabotage en cliché qui court le long des salles et s'abat à la sculpture. Ce qu'elles mentent, ce qu'elles se forcent ! il n'y a de sincère que leurs toilettes de printemps étrennées pour ce Salon, qui leur donne l'occasion de les montrer.

« D'ailleurs, mon gros, continuait Védrine en entraînant son ami hors de l'atelier, de toutes les grimaces parisiennes, de tous les mensonges de société, il n'y en a pas de plus effronté, de plus comique, que l'engouement pour les choses d'art. Une momerie à crever de rire, tous pratiquent et personne ne croit. C'est comme pour la musique... si tu les voyais, le dimanche... »

Ils enfilaient un long couloir en arcades, envahi, lui aussi, de cette végétation curieuse dont les germes apportés là des quatre coins du ciel gonflaient, verdissaient le sol battu, jaillissaient d'entre les peintures des murailles, crevées et noircies par la flamme ; puis ils se trouvèrent dans la cour d'honneur, autrefois sablée, formant aujourd'hui un champ mêlé d'avoine, de plantain, mélilot et seneçon aux mille hampes et thyrses minuscules, au milieu duquel des planches limitaient un potager fleuri de tournesols, où mûrissaient des fraises, des potirons, un jardinet de squatter à la lisière de quelque forêt vierge, et, pour compléter l'illusion, une petite construction en briques y attenait.

« Le jardin du relieur et sa boutique, » dit Védrine, désignant, au-dessus de la porte entr'ouverte, cette enseigne en lettres d'un pied :

ALBIN FAGE

RELIURE EN TOUS GENRES

Ce Fage, relieur de la Cour des comptes et du Conseil d'État, ayant obtenu de garder son logement échappé à l'incendie, était, avec la concierge, le seul locataire du palais. « Entrons chez lui un moment, dit Védrine... tu vas voir un bon type... » En approchant de la maison, il appela : « Hé ! père Fage... » mais le modeste atelier de reliure était désert, l'établi devant la fenêtre chargé de rognures, de grandes cisailles à carton, de registres verts cornés de cuivre sous une presse. La singularité de cet intérieur, c'est que le cousoir, la table en tréteaux, la chaise vide devant elle, les étagères sur lesquelles s'entassaient les livres et jusqu'au miroir à barbe pendu à l'espagnolette, tout était de petite dimension, à hauteur et à portée d'un enfant de douze ans ; on aurait cru l'habitation d'un nain, d'un relieur de Lilliput.

« C'est un bossu, chuchotait Védrine à Freydet, et un bossu à femmes, qui se parfume et se pommade... » Une horrible odeur de salon de coiffure, essences de roses et de Lubin, se mêlait au relent de colle-forte qui prenait à la gorge. Védrine appela encore une fois vers le fond où était la chambre ; puis ils sortirent. Freydet s'amusant de cette idée d'un bossu Lovelace : « Il est peut-être en bonne fortune...

— Tu ris... Eh bien ! mon cher, ce bosco se paye les plus jolies femmes de Paris, s'il faut en croire les murs de sa chambre, tapissés de photographies signées, dédicacées : A mon Albin... à mon cher petit Fage... Et pas de souillons : des filles de théâtre, la haute bicherie. Il n'en amène jamais ici ; mais de temps en temps, après une bordée de deux, trois jours, il vient, tout frétillant, me raconter à l'atelier, avec son hideux rictus, qu'il s'est offert un in-octavo superbe ou un joli petit in-douze, car c'est ainsi qu'il appelle ses conquêtes, selon le grand ou le moyen format.

— Et il est laid, tu dis ?

— Un monstre.

— Sans fortune ?

— Pauvre petit relieur, cartonneur, qui vit de son travail, de ses légumes... avec ça, intelligent, une érudition, d'une mémoire... Nous allons sans doute le trouver rôdant à quelque coin du palais... C'est un grand rêvassier, ce père Fage, comme tous les hommes à passion... Suis-moi, mais regarde à tes pieds... le chemin n'est pas toujours commode. »

Ils montaient un vaste escalier dont les premières marches tenaient encore, ainsi que la rampe toute rouillée, éclatée et tordue par endroit ; puis brusquement l'on suivait un précaire pont de bois appuyé sur les traverses de l'escalier, entre de hautes murailles où se devinaient des restes de grandes fresques craquelées, couleur de suie, la croupe d'un cheval, un torse nu de femme, avec des titres à peine lisibles sur des cartouches dédorés : *la Méditation... le Silence... le Commerce rapproche les peuples.*

Au premier étage, un long corridor à voûte cintrée, comme aux arènes d'Arles ou de Nîmes, se perdait entre des murs noircis, lézardés, éclairé çà et là de larges crevasses, montrant des débris de plâtre, de fonte, d'inextricables broussailles. A l'entrée de ce couloir, la muraille portait : *Corridor des huissiers.* Ils le retrouvèrent à peu près semblable à l'étage au-dessus ; seulement, ici, la toiture ayant cédé, ce n'était plus qu'une longue terrasse de broussailles montant aux arcades restées debout et retombant en lianes échevelées et battantes jusqu'au niveau de la cour d'honneur. Et l'on apercevait de là-haut les toits des maisons voisines, les murs blancs de la caserne rue de Poitiers, les grands platanes de l'hôtel Padovani, balançant à leur cime des nids de

corneilles, abandonnés et vides jusqu'à l'hiver, puis, en bas, la cour déserte, pleine de soleil, le petit jardin du relieur et son étroite maisonnette.

« Dis donc, mon vieux, y en a-t-il ! y en a-t-il !... » disait Védrine, montrant à son camarade la flore sauvage, d'une exubérance, d'une variété si extraordinaire, dont le palais entier était envahi... « Si Crocodilus voyait ça, quelle colère ! » Tout à coup, se reculant : « C'est trop fort, par exemple... »

En bas, vers la maison du relieur, venait d'apparaître Astier-Réhu, reconnaissable à sa longue redingote vert serpent, à son haute-forme élargi et plat ; célèbre sur la rive gauche, ce chapeau jeté en arrière sur des boucles grises, auréolant l'archange du baccalauréat, Crocodilus en personne. Il s'entretenait assez vivement avec un tout petit homme, tête nue et luisant de cosmétique, sanglé dans son veston clair, où saillait, comme une coquetterie, la difformité de son dos. On ne pouvait entendre leurs paroles ; mais Astier semblait très animé, agitant sa canne, penchant sa taille vers la face du petit être, très calme au contraire, l'air réfléchi, ses deux grandes mains en arrière croisées sous sa bosse.

« Il travaille donc pour l'Institut, cet avorton ? » demanda Freydet, qui se rappelait maintenant ce nom de Fage prononcé par son maître. Védrine ne répondit pas, attentif à la mimique des deux hommes, dont la discussion venait de s'interrompre brusquement, le bossu rentrant chez lui avec un geste de dire : « Comme vous voudrez... » tandis qu'Astier-Réhu gagnait à grands pas furieux la sortie du palais vers la rue de Lille, puis, hésitant, revenait vers la boutique, dont la porte se refermait sur lui.

« C'est drôle, murmurait le sculpteur... Pourquoi Fage ne m'a-t-il jamais dit ?... Quel abîme, ce petit homme !... Après tout, peut-être font-ils leurs farces ensemble... la chasse à l'in-douze et l'in-octavo.

— Oh ! Védrine. »

Freydet, sa visite faite, remontait lentement le quai d'Orsay, songeant à son livre, à ses ambitions académiques, fortement secouées par les rudes vérités qu'il venait d'entendre. Comme on change peu, tout de même ! Comme on est de bonne heure ce qu'on sera !... A vingt-cinq ans de distance, sous les rides, les poils gris, tous les postiches dont l'existence affuble les hommes, les deux copains de Louis-le-Grand se retrouvaient identiques à

ce qu'ils étaient sur leur banc de classe : l'un violent, exalté, toujours en révolte; l'autre docile, hiérarchique, avec un fonds d'indolence qui s'était développé au calme des champs. Après tout, Védrine avait peut-être raison; même avec l'assurance de réussir, cela valait-il de tant s'agiter? Surtout il s'effrayait pour sa sœur, la pauvre infirme, toute seule à Clos-Jallanges pendant qu'il ferait ses démarches et visites de candidat. Rien que pour quelques jours d'absence elle s'alarmait, s'attristait, lui avait écrit le matin une lettre si navrante.

A ce moment, il passait devant la caserne des dragons et fut distrait par l'aspect des faméliques, attendant, de l'autre côté de la chaussée, qu'on leur distribue des restes de soupe. Venus longtemps d'avance, de peur de perdre leur tour, assis sur les bancs ou debout alignés contre le parapet du quai, terreux, sordides, avec des cheveux, des barbes d'hommes-chiens, des loques de naufragés, ils restaient là sans bouger, sans se parler, en troupeau, guettant jusqu'au fond de la grande cour militaire l'arrivée des gamelles et le signe de l'adjudant qui leur en permettrait l'approche. Et c'était terrible, dans la splendeur du jour, cette rangée silencieuse d'yeux de fauves, de mufles affamés tendus avec la même expression animale vers ce portail large ouvert.

« Que faites-vous donc là, mon cher enfant? » Astier-Réhu, radieux, avait passé son bras sous celui de son élève. Il suivit le geste du poète lui montrant, sur le trottoir en face, ce navrant tableau parisien. « En effet..., en effet... » Mais ses gros yeux de pédagogue ne savaient rien voir que dans les livres, sans notion directe ni émue des choses de la vie. Même, à sa façon d'enlever Freydet, de lui dire en l'entraînant : « Accompagnez-moi donc jusqu'à l'Institut, » on sentait que le maître désapprouvait ces musarderies de la rue, voulait qu'on fût plus sérieux que cela. Et doucement appuyé au bras du disciple préféré, il lui contait sa joie, son ravissement, la miraculeuse trouvaille qu'il venait de faire : une lettre de la grande Catherine à Diderot sur l'Académie, et cela, juste à l'approche de son compliment au grand-duc. Il comptait la lire en séance, cette merveille des merveilles, peut-être même offrir à Son Altesse, au nom de la Compagnie, l'autographe de son aïeule. Le baron Huchenard en crèverait de male envie.

« A propos, vous savez, mes Charles-Quint?... Calomnie, pure

calomnie... J'ai là de quoi le confondre, ce Zoïle ! » De sa grosse main courte, il frappait sur le maroquin d'une lourde serviette, et, dans l'expansion de sa joie, voulant que Freydet fût heureux aussi, il le ramenait à leur conversation de la veille, à sa candidature au premier fauteuil vacant. Ce serait si charmant, le maître et l'élève, assis tous deux, côte à côte, sous la coupole ! « Et vous verrez que c'est bon, comme on est bien... on ne peut se le figurer avant d'y être. » A l'entendre, il semblait qu'une fois là ce fût fini des tristesses, des misères de la vie. Elles battaient le seuil sans entrer. On planait très haut, dans la paix, dans la lumière, au-dessus de l'envie, de la critique, consacré. Tout ! on avait tout, on ne désirait plus rien... Ah ! l'Académie, l'Académie, ses détracteurs en parlaient sans la connaître, ou par rage jalouse de n'y pouvoir entrer, les babouins !...

Sa forte voix sonnait, faisait retourner le monde tout le long du quai. Quelques-uns le reconnaissaient, prononçaient le nom d'Astier-Réhu. Sur le pas de leurs boutiques, les libraires, les marchands de curiosités et d'estampes, habitués à le voir passer à des heures régulières, saluaient d'un respectueux mouvement de retraite.

« Freydet, regardez ça !... » Le maître lui montrait le palais Mazarin, devant lequel ils arrivaient... « Le voilà, mon Institut, le voilà comme il m'apparaissait dès mon plus jeune âge, en écusson sur la couverture des Didot. Dès lors, je m'étais dit : J'y entrerai... et j'y suis entré... A votre tour de vouloir, cher enfant... à bientôt... »

Il franchit d'un pas alerte le portail à gauche du corps principal, s'élança dans une suite de grandes cours pavées, majestueuses, pleines de silence, où son ombre s'allongeait.

Il avait disparu que Freydet regardait encore, repris, immobile, et sur sa figure hâlée et pleine, dans ses yeux globuleux et doux, il y avait la même expression qu'aux mufles d'hommes-chiens, là-bas, devant la caserne, attendant la soupe. Désormais, en regardant l'Institut, sa figure prendrait toujours cette expression-là.

Alphonse Daudet.

(A suivre.)

LE COCHER PLANTEAU

Je fus invité, il y a quelques années, à la distribution des prix du collège X..., à Paris. Un mien petit-cousin, mon vivant portrait, paraît-il, mais l'enfant le plus paresseux, le plus indiscipliné du monde, m'avait convié à cette fête-là. Je l'avoue tout de suite, je n'ai jamais aimé ce genre de cérémonie. D'abord, c'est long, c'est-à-dire ennuyeux; puis, ça me rappelle des jours funestes, mais déjà bien lointains, hélas! où, sans que j'eusse commis le moindre crime envers Dieu ou envers les hommes, on m'avait enfermé dans ces affreux cachots appelés lycées et collèges, où je ne voyais plus le grand ciel baigné de lumière, ni les champs que j'adore, où ma pauvre liberté captive pleurait sur ses ailes coupées, où tout semblait s'acharner après moi pour m'inspirer l'horreur des livres, de ces livres que j'ai aimés depuis parce qu'ils sont quelquefois la paix et la consolation... Mais, puisque mon sujet n'a rien de triste, loin de là, je ne vois pas bien pourquoi je me fâche.

Soit curiosité, soit désœuvrement, je voulus être de la fête.

Je partis donc après mon déjeuner, et, comme j'étais déjà quelque peu en retard, je hélai un cocher qui passait dans ma rue, un vieux cocher à tête grise, conduisant un cheval étique avec une guimbarde aux trois quarts démolie, qu'on avait négligé de peindre autrefois, sous prétexte sans doute que la couleur n'augmente en rien la célérité.

Le cocher tira sur les guides et mit sa haridelle au pas.

— Cocher, lui dis-je, êtes-vous libre?

— Ça dépend, bourgeois : où que vous allez?

— Au collège X..., sur la rive gauche, près de la gare...

— Connu! connu! fit-il d'un air grognon; alors, montez, ça tombe juste.

Je m'enfournai dans la voiture et nous roulâmes tant bien que

mal. Je remarquai, chemin faisant, que le cheval et son conducteur paraissaient poussifs l'un et l'autre.

Arrivé devant le collège, le véhicule s'arrêta. Je descendis.

Je ne savais guère si j'aurais l'énergie de rester jusqu'au bout.

— Cocher, demandai-je en tirant ma monnaie, serez-vous par ici dans une heure environ?

— Oui, mon bourgeois.

— Pourrez-vous me reprendre?

— Non, mon bourgeois.

— Pourquoi ça?

— Je suis retenu.

En ce moment, une main gantée me toucha le bras. Je tournai la tête.

— Vous ici! fit avec surprise mon ami Métinier. Et nous nous serrâmes la main.

— Quelle chance! lui dis-je. Attendez-moi, je ne vous quitte plus.

Je payai la voiture et pris le bras de mon ami.

Nous entrâmes dans une cour, et, comme les portes de la salle n'étaient pas encore ouvertes, nous attendîmes en nous promenant.

— Vous êtes venu par Planteau, déclara Métinier, ne sachant guère probablement par quel bout commencer l'entretien.

— Quel Planteau?

— Le cocher qui vous a conduit.

— Je l'ignore. Je l'ai pris au hasard, ou mieux, je l'ai ramassé dans la rue. Pourquoi me dites-vous cela? Vous le connaissez donc?

— Si je connais Planteau! D'abord, il est mon locataire...

— Eh bien! après?

— Après?... Ma foi, rien... Si ce n'est pourtant qu'en dépit de son air bourru Planteau est le meilleur des hommes, bien qu'il se grise quelquefois; qu'il est père de quatre filles, toutes assez jolies, et de trois garçons, dont un, le dernier, est ici au collège...

— Dans ce collège! Et à quel titre?

— A titre d'élève, parbleu! Ça vous étonne, n'est-ce pas?

— Certes oui, et pour cause. Un fils de cocher dans ce nid de richards et de gentilshommes : c'est à n'y pas croire, vraiment.

— Et c'est bien simple, vous allez voir. A son dernier enfant, — il y a bien quinze ans de cela, — le malheureux Planteau ne

savait où donner de la tête. Une bouche de plus à nourrir, et déjà six enfants sur les bras, c'est excessif, avouez-le. Notez bien, pour compléter l'histoire, que la mère était morte en couches. Arrivait donc le dernier poussin. Le pauvre Planteau l'accueillit avec autant de joie que si on lui eût offert la misère en maillot. Il y perdait le nom de ses rues. Par bonheur, deux voisins du quartier, les époux Turquois, deux braves rentiers sans enfants, voulurent bien se charger du marmot. Bref, ils s'y sont attachés peu à peu, l'ont fait élever suivant leur position, qui, paraît-il, est assez brillante, et maintenant ils en sont fous. Ils rêvent d'en faire, dit-on, un savant ou un magistrat. Bien entendu, ils se promettent de l'adopter. Du reste, l'enfant le mérite, car il est très gentil et fort intelligent.

— Mais lui, le père ? demandai-je.

— Lui ! ce gamin est toute sa joie, tout son orgueil. Et, chose étrange, vous l'allez voir, par un sentiment d'un nouveau genre, mais fort délicat, après tout, pour éviter à son enfant la moindre blessure d'amour-propre, surtout devant ses camarades, il a pris le parti de se cacher de lui. Il ne le voit qu'à la dérobée, ne lui parle jamais en public et ne tolère pas qu'on lui en souffle mot. Si, comme il arrive parfois, il le mène au théâtre avec ses futurs adoptants, il ne bronche pas d'une ligne, prend son pourboire sans sourciller, en grognant même comme tous ses pareils, et si l'enfant s'avise de lui glisser quelque parole aimable, d'un coup d'œil il le rappelle à l'ordre. Il est vrai qu'il s'arrête à quelques pas de là, qu'il se retourne sur son siège, et, le regard fixe, allumé, aussi longtemps qu'il peut l'apercevoir, il contemple, il admire son fils. Un vrai type, quoi, le père Planteau. Mais où la chose devient plus drôle et plus intéressante aussi, c'est que l'enfant est plein de cœur, qu'il adore son père, et qu'avec cela il a l'air de comprendre, vu l'immense bêtise humaine, que son père n'a pas tout à fait tort en agissant ainsi, car le drôle est des mieux doués, et, toutes les années que Dieu daigne faire, il remporte ici presque tous les prix de sa classe...

Les sons bruyants d'une musique militaire ébranlèrent tout à coup les murs de la maison et interrompirent notre causerie. Il se fit une bousculade à laquelle contribuèrent fort les gens chargés de l'empêcher.

La foule pourtant se coupa en deux pour laisser défiler un cortège composé d'hommes vêtus de costumes étranges, en bonnet

rond et en robe de chambre. Mais ce qu'on admirait le plus en tête du cortège, c'était un personnage vert, sanglé dans un habit étroit qui le faisait ressembler de loin à un grand scarabée, mais à un scarabée difforme.

Le public s'engouffrait dans la salle. Je pris le bras de Métinier, nous entrâmes en jouant des coudes, et trouvâmes place à quelques mètres de l'estrade.

Je vous fais grâce, bien entendu, des détails du spectacle. Tout le monde a plus ou moins assisté pour son compte à ce genre de cérémonie. Du reste, j'y prêtai fort peu d'attention, occupé que j'étais, suivant ma plus chère habitude, à regarder les jolis visages.

Ce qui pourtant m'étonna beaucoup, ce fut un homme, jeune encore et de figure assez avenante, qui nous lut en langue étrangère un long document que l'ami Métinier, autrefois vigoureux dans ses classes, qualifia de discours latin.

— Mais pourquoi diable, lui demandai-je, ce garçon-là ne raconte-t-il pas ses histoires dans un langage plus répandu, en français, par exemple ?

Métinier parut réfléchir.

— Eh! eh! expliqua-t-il enfin avec sa prudence normande, qui sait? peut-être que la chose ne serait pas aussi commode, et qu'on risquerait bien de la trouver moins belle.

Ce qui n'empêchait pas le bon Métinier, pour se donner l'air entendu, d'adresser parfois à l'orateur des sourires approbatifs ou de faire ostensiblement, à certains endroits de son œuvre, de petits signes d'intelligence.

Le discours latin se rassit pour ne plus se relever depuis, et la fanfare militaire exécuta un petit air de danse qui eut pour effet immédiat de faire lever le scarabée vert.

— Pristi, soupirai-je tout bas, devant son air froid, indolent, en voilà un qui va être folâtre, s'il se mêle aussi de parler.

Mais pas du tout; je me trompais. Le scarabée vert fut charmant. Il railla sans malice, fut simple sans afféterie, naturel sans recherche, et amena de fins sourires sur de fort jolies bouches. De plus, il fut court, très court même, ce qui prouve encore une fois qu'il avait de l'esprit.

La fanfare joua une valse que, d'ailleurs, on ne dansa point, et

un petit homme sec, à lunettes d'or, et très chauve, s'avança, tenant un livret à la main.

Et, depuis ce moment, il égrena un chapelet de noms étranges, biscornus, de noms qui vous faisaient rêver, de noms qu'on ne pourrait soupçonner dans ce monde, sur cette planète, assez grotesque cependant, des noms qui rimaient avec des visages de toute sorte, intelligents ou ridicules, pâles ou bouffis, glabres ou velus.

Et des écoliers escaladaient l'amphithéâtre et se succédaient tour à tour, emportant des couronnes et des livres à tranches d'or, tandis que la musique exécutait des contredanses.

— A propos, demanda Métinier, dans quelle classe est votre cousin ?

— Juste dans celle-ci, répondis-je, sans grande fierté, je l'avoue.

Et le bon garçon écouta de toutes ses oreilles, même il daigna retirer ses gants, afin de mieux applaudir, sans doute.

Mais jamais, au grand jamais, le nom de ma famille n'intervint dans la conversation du petit homme à lunettes d'or.

Métinier n'y comprenait goutte. Il baissait tristement les yeux avec un air de compassion réelle, et, pour se donner une contenance, mettait et remettait ses gants.

— Un cancre, n'est-ce pas? fit-il en se penchant vers moi.

— Qui ?

— Votre cousin.

— Hélas! mon ami, j'en ai peur.

Mais on appelait la classe suivante.

— Prix d'honneur : Planteau.

Ce nom me fit dresser l'oreille.

— Eh! eh! n'avais-je pas raison? fit Métinier en me poussant du coude.

Et, sur l'estrade recouverte d'un tapis criard, apparut un jeune écolier de treize à quatorze ans, à la figure intelligente et fine, à l'air modeste, qui du premier coup d'œil m'inspira un réel intérêt.

Il prit des livres d'une main, une couronne de l'autre, et resta un moment interdit sous le bruit de la fanfare qui éclatait en son honneur et des applaudissements qui le saluaient de tous les recoins de la salle.

Un monsieur en habit prit l'enfant par la main et voulut le conduire au scarabée vert, qui déjà se soulevait de son fauteuil.

Mais l'enfant retira doucement la main, remercia d'un signe de tête, descendit l'estrade sans se presser, et tout bonnement revint à sa place.

Certainement, je ne fus pas seul à être frappé de cela.

L'homme chauve lisait toujours.

— Prix d'histoire : Planteau.

L'enfant regrimpa sur l'estrade, prit une couronne et un gros volume et alla se faire couronner par un monsieur à cheveux blancs et par une dame assez âgée aussi, qui, dans le trouble de son émotion, enfonça la couronne jusqu'aux épaules.

— Les voilà! fit Métinier en se redressant sur sa chaise; ce sont les futurs adoptants.

Et, ma foi, avec un plaisir singulier, je regardais ces deux braves bourgeois, qui, devant les succès du jeune collégien, laissaient de grosses larmes tomber librement de leurs yeux.

« Mais l'autre, pensais-je, le père! où peut-il être en ce moment ? »

Et je fus même assez naïf pour le chercher dans l'assistance.

Prix, accessits, toujours Planteau; ou bien, si ce n'était Planteau, c'étaient d'autres gamins assez indifférents pour moi. Ça commençait à m'agacer... Sans compter aussi que je ne tenais aucunement à m'exposer aux bagarres de la sortie.

— Vous restez? dis-je à Métinier.

— Contraint et forcé, me répondit-il : j'ai un neveu à recueillir.

Je lui serrai la main et m'esquivai sans trop de peine, en écrasant quelques pieds inconnus.

Arrivé dans la rue, je cherchai un fiacre pour me reconduire.

Je n'aperçus d'abord que des voitures de maître avec des laquais en gants blancs et de gros cochers en livrée, des cochers gras et trop repus, des cochers pétrifiés sur leur siège, le cou raide, tendu, étranglé par le col carcan, symbole de leur servitude.

Je suivis le trottoir en côtoyant cette longue file de coupés, de breaks, d'américaines, de landaus; puis je tournai dans une rue étroite où les voitures s'alignaient encore; et, tout au bout, après ces nobles équipages, humblement posté à quelques pas du dernier coupé, j'aperçus mon cocher, le cocher Planteau, avec son horrible guimbarde et son pauvre cheval qui me parut plus misérable encore. Le dos voûté, la tête basse, il paraissait pensif, si du moins sa pensée n'était pas du sommeil.

Il me vint une idée soudaine.

— Oui, par ma foi, ce serait drôle! Il est retenu, m'a-t-il dit. Peut-être qu'il attend son fils...

Je ralentis le pas et, piqué de je ne sais quel aiguillon curieux, je ne voulus pas m'éloigner encore. Mais je tenais à me dissimuler.

J'avisai à ma droite un portail en fer, qui s'ouvrait sur un parc dépendant du collège d'où je sortais. Je passai familièrement et me dirigeai en suivant le mur intérieur vers un petit kiosque, un pavillon plutôt, où j'apercevais à travers un treillis des instruments de jardinage.

J'entrai. De hautes jalousies fermées et, plus bas, après quatre ou cinq marches, une petite porte également fermée donnaient sur la rue. Afin de mieux rester dans l'ombre, je baissai un store, à ma gauche, et m'embusquai derrière les volets. Je voyais tout sans être vu. Juste en face de moi, un peu au-dessous, il est vrai, se tenait le cocher, tranquille, assoupi sur son siège.

Le trottoir était si étroit que, de la place où je me trouvais, nous aurions pu nous donner la main.

J'attendis, caché dans ma niche.

Mais soudain les sons de la musique, jusque-là confus, étouffés, vibrèrent éclatants, comme s'ils s'épandaient enfin librement par les airs, et il se fit des rumeurs de foule. Quelques chevaux hennirent et des voitures s'ébranlèrent.

Aux premiers bruits des instruments, le vieux cocher s'était réveillé et avait brusquement relevé la tête. Ses yeux, où une flamme venait de s'allumer, regardaient, fixes devant eux, mais plus loin, sans doute au tournant de la rue.

Tout à coup je le vis pâlir; un tremblement nerveux secouait ses mains. Il se mit debout sur son siège; d'un mouvement presque fébrile, il passa ses doigts dans sa barbe grise; il tira son fouet, le remit dans sa gaine, se baissa pour essuyer son banc et piétina un moment sur place. J'entendais même assez distinctement son souffle court et oppressé, son souffle bruyant d'asthmatique.

Je n'en doutais plus, son fils arrivait. J'écrasai mon nez contre le volet et j'écoutai de toutes mes forces.

En effet, je perçus bientôt un petit bruit de pas, mais de pas rapides, légers comme des pas d'enfant.

Le cocher sauta de son siège, ouvrit brusquement la portière,

et je vis accourir le jeune collégien que je venais de voir. Ses mains étaient tout encombrées de livres, et un bracelet de couronnes entourait son bras gauche.

Il arriva presque hors d'haleine, et, dans l'ivresse de son triomphe, dans sa joie naïve d'enfant, il dit tout haut au vieux cocher :

— Papa! papa! j'en ai eu quatre!

— Tais-toi, malheureux! fit le père à voix basse; tais-toi!

Et d'un œil craintif, en dessous, il regardait autour de lui... Par bonheur, il ne vit personne.

Alors il s'approcha, et de sa grosse main flétrie qui tremblait de plus belle, il prit les livres un à un et les posa avec un soin pieux sur les coussins de la voiture.

Or, quand il rangeait les couronnes, il me semblait parfois qu'il s'inclinait un peu et les effleurait de ses lèvres.

L'enfant silencieux laissait faire, mais semblait très ému pourtant.

Lorsque tout fut en place, le brave homme, non moins affairé, baissa la vitre de devant, fit signe à l'enfant de monter, grimpa lui-même sur son siège et, ne sachant guère ce qu'il faisait, se mit à tourner, à se retourner, en jetant autour de lui des regards furtifs. Puis, brusquement, il se pencha vers la lucarne :

— Eugène! combien as-tu dit?

— Et, la tête basse, le cou allongé, il attendait, les mains appuyées sur son banc.

— Quatre, papa! le prix d'honneur, le prix...

Mais l'autre ne l'écoutait plus...

— Quatre! murmurait-il, toujours penché vers la lucarne, quatre! Est-ce bien possible! Que c'est beau, mon Dieu! que c'est beau!

Et le vieux cocher plébéien se mit tout debout sur son siège, et, avec une fierté plaisante, jeta un regard de défi vers la longue rangée des coupés orgueilleux où prenaient place maintenant de nobles écoliers, qui, eux, n'avaient rien dans les mains.

— Papa! papa! fit-on de la voiture.

Il se tourna tout d'une pièce.

— Papa, couronne-moi, demanda l'enfant, à genoux sur le strapontin.

— Quoi?... que veux-tu? fit le brave homme, qui semblait ne pas bien comprendre.

— Couronne-moi, répéta l'enfant, qui avait repris ses couronnes.

— Ah! oui... oui..., en effet, bégaya le père.

— Et, s'arrangeant du mieux qu'il put, accroupi, à demi couché, les deux genoux contre son banc, cramponné d'une main au rebord de son siège, il tendit l'autre vers les couronnes...

— Non, non, celle-ci, dit l'enfant, celle du prix d'honneur.

Le gros cocher prit la couronne, et, l'échine pliée en deux, introduisit par la lucarne sa grosse tête grise; il posa le diadème en papier sur le front de son fils et appliqua deux baisers sur ses joues, en lui disant, d'un air à la fois solennel et comique, mais d'une voix profondément émue :

— Bien, mon enfant... très bien... très bien.

— En ce moment, je poussai le verrou de la porte et sortis de ma niche. Je me trouvai près de la voiture, au milieu du trottoir.

Le vieux cocher était déjà debout. D'un geste lent et familier, il ramassa les guides, s'inclina un peu vers son jeune client, qui venait de s'asseoir, et, d'une voix indolente, éraillée, avec l'accent traînard des gens de son espèce :

— C'est compris, mon petit bourgeois, on y va.

Et, tirant son fouet de sa gaine, il toucha son cheval.

L'horrible machine se mit en branle, en criant sur ses ais vermoulus. Je la suivis sans la moindre peine.

Elle tourna au coin de la rue et s'arrêta devant le collège pour laisser monter un couple de cheveux blancs que je reconnus aussitôt.

Indifférent, l'air endormi, le cocher attendit qu'on eût refermé la portière; puis il fouetta de nouveau son cheval et disparut dans la mêlée.

L. Brethous-Lafargue.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

COMMENT JE DEVINS JOURNALISTE[1]

A mesure que M. de Ventavon me voyait davantage, il paraissait prendre plus de goût à ma conversation. Nous nous étions d'abord tenus vis-à-vis l'un de l'autre sur un pied de réserve. Outre qu'il était, de son naturel, peu bavard, il m'observait et cherchait à me pénétrer. Il s'était peu à peu détendu, et nous causions de bonne amitié *de omni re scibili et quibusdam aliis.*

Il me demanda un jour ce que je gagnais au métier de professeur. Il parut surpris de la modicité du chiffre que je lui fixai.

— Et quelles sont vos espérances ? poursuivit-il.

Mes espérances, elles n'étaient pas brillantes. C'était d'obtenir une rhétorique à Grenoble ou dans quelque autre ville de province, et de finir par avoir de quatre à cinq mille francs d'appointements.

— Tant que cela ! me dit-il en souriant. Eh bien ! vous sentez-vous le courage d'entreprendre une autre carrière ?

Je l'écoutais curieusement, cherchant où il en voulait venir. Je lui assurai que je ne manquais point de résolution ni de vaillance.

— Je le crois, reprit-il. Eh bien ! la nature vous a doué de toutes les qualités qui font l'avocat. Vous avez beaucoup de bon sens ; vous voyez du premier coup d'œil où est le point précis d'un débat ; vous possédez une facilité et une justesse de paroles qui sont des plus rares. C'est plus qu'il n'en faut pour être un

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin et 10 et 25 juillet 1888.

excellent avocat. Vous pouvez, tout en faisant vos classes, préparer vos examens. Dans trois ans vous serez reçu ; je vous apprendrai le métier, et il vous suffira de quelques années, si vous vous établissez à Grenoble, pour vous faire une réputation et fonder un beau cabinet.

Cette proposition me toucha extrêmement. J'y fus d'autant plus sensible que je savais la haute estime que M. de Ventavon faisait de sa profession d'avocat. Il la regardait comme la plus honorable de toutes, la plus libre tout à la fois et la plus fière. Il entretenait toujours ses fils de la gloire qu'il y avait à sauver un innocent, à faire triompher le bon droit; il leur énumérait les prérogatives de l'avocat, et ces prérogatives, il en était très jaloux. Il n'eût pas fallu que la Cour ou le gouvernement y touchât : il eût été, lui, l'homme doux par excellence, intraitable sur ce point. Quand il avait dit : *l'Ordre des avocats,* il avait tout dit. Il n'admettait pas qu'un avocat pût commettre l'ombre d'une indélicatesse, car c'eût été souiller l'Ordre tout entier. C'était l'esprit de corps dans ce qu'il a de plus exclusif et aussi de plus noble. On me dit que les nouvelles générations d'avocats s'en corrigent; peut-être est-ce dommage. J'ai eu le plaisir d'observer un des derniers et des plus parfaits spécimens de l'avocat antique : il avait ses grands et ses beaux côtés.

M. de Ventavon, en me lâchant à brûle-pourpoint, à travers le visage, son *Dignus es intrare,* me donnait un témoignage tout à fait inattendu, mais certain, de sa haute estime. L'idée, une fois jetée dans ma cervelle, y germa et y poussa de promptes et vivaces racines. Au temps où j'étais à l'École, j'avais pris, avec About, mes quatre premières inscriptions de droit, qui ne m'avaient jamais servi. Je m'informai si ces quatre inscriptions étaient encore bonnes; on me répondit qu'elles n'étaient point prescrites. Je résolus donc aussitôt de passer à la fin de l'année mon premier examen, et me mis à la besogne avec la furie habituelle de mon caractère.

J'avais déjà de l'ouvrage par-dessus les yeux; mais ce travail nouveau ne m'effrayait guère. Je tenais de la nature une faculté très précieuse : je n'avais besoin que d'un court sommeil. Il m'était indifférent de me lever matin. L'hiver, avant le jour, et l'été, aussitôt le soleil paru, je m'installais à mon bureau jusqu'à l'heure réglementaire de la première classe, qui était fixée à huit heures. Le soir, dans les villes de province, on n'a guère, soit après dîner,

soit après une partie de whist, qu'à rentrer chez soi, car les plaisirs ne sont ni très variés ni très absorbants. Je poussais le travail jusqu'à une heure du matin, dans une chambre solitaire, sous la blanche lueur de ma lampe.

J'achetai les livres de droit que l'on m'indiqua et m'enfonçai dans cette étude nouvelle avec une ardeur extraordinaire. Je croyais trouver un plaisir extrême à m'initier au Code civil, et je rechignais par avance à mettre le nez dans le droit romain : ce fut, à ma vive surprise, le contraire qui m'arriva. Je me pris de belle passion pour l'ouvrage, qui était classique en ce temps-là, et qui l'est peut-être encore aujourd'hui, de M. Ortolan sur la législation de Justinien. Tout ce que je savais de l'antiquité latine s'éclairait pour moi d'une lumière nouvelle. Une foule de passages que je n'avais pas compris du tout ou que j'avais compris de travers se levaient dans ma mémoire à mesure que je pénétrais plus avant dans cette étude, et la signification s'en découvrait à mes yeux. Il est fort difficile d'entendre les grands écrivains de Rome, même les poètes, si l'on n'a des notions très précises sur l'organisation juridique de la famille, de la puissance paternelle, de la propriété, et on les trouve dans le vieux droit codifié par Justinien.

J'avoue qu'en revanche les commentateurs du Code civil m'accablèrent d'un ennui qui alla jusqu'au dégoût. Mon gros bon sens se révoltait à voir un texte de loi, qui me paraissait le plus clair et le plus simple du monde, pressé, tordu par un exégète qui, à force de raisonnements subtils, finissait par en exprimer juste le contraire de ce qu'il semblait dire.

Cette sensation d'horreur pour ce byzantinisme d'interprétations a été si forte chez moi que je l'y retrouve encore toute chaude quand le hasard des articles quotidiens que j'écris m'amène à discuter quelqu'un des jugements rendus en vertu de telle ou telle de nos lois. Je suis toujours étonné et inquiet de voir avec quelle aisance juges et avocats torturent un mot du texte de la loi pour le mettre en contradiction avec l'esprit même de cette loi. Et ce qu'il y a de curieux et d'abominable tout ensemble, c'est qu'ils y arrivent, c'est qu'ils sont très contents d'eux et très fiers quand ils y sont arrivés.

Je passai mon examen à la fin de l'année, et je fus reçu. Il faut dire que ces messieurs, surpris et flattés de voir sur les bancs de l'École de droit un professeur de langues, y mirent de la com-

plaisance. Ce fut plutôt une causerie qu'un examen. La vérité est que je ne savais rien ou presque rien de ce que j'aurais dû apprendre pour répondre aux questions ordinairement posées, car j'avais travaillé un peu à l'aventure, sans maître, et ne consultant que mon goût personnel. Mais je fus très brillant sur le droit romain, où mon examinateur engagea avec moi une conversation à bâtons rompus sur divers points de théorie philosophique.

On me combla de louanges, et M. de Ventavon m'engagea vivement à persévérer. C'était bien mon intention formelle. Mais le hasard, qui avait déjà si souvent ballotté ma vie, allait encore une fois me jeter dans une voie nouvelle.

Nous avions alors pour recteur à Grenoble M. Auguste Nisard, le frère de l'académicien, M. Désiré Nisard, l'illustre auteur de l'*Histoire de la littérature française*. M. Auguste Nisard, qui vit encore et que j'ai de loin en loin le plaisir de rencontrer à certaines premières représentations, était un universitaire de la vieille roche, très amoureux des lettres latines et grecques, et qui n'avait accepté de fonctions administratives que lorsque la fatigue physique l'avait obligé de renoncer à sa chère rhétorique de Bonaparte. Il voulait bien me témoigner quelque estime, et c'est à son libéralisme éclairé que je dus de n'être pas trop tracassé durant cette période de mon enseignement. Il souriait de mes frasques, sachant que j'étais un dévot de Virgile et d'Horace. Il réprimait, quand il s'agissait de moi, le zèle fougueux d'un petit bonhomme d'inspecteur qui était bien le plus méchant homme et le plus plat jésuite que j'aie connu de ma vie.

Il avait un fils, grand garçon déjà, très intelligent, d'esprit vif et de physionomie animée, mais paresseux et léger comme ils le sont tous, comme nous l'avons tous été peu ou prou. Le père se désolait de ne pas lui voir une passion plus fervente pour les études classiques. Il me pria de le prendre deux ou trois fois par semaine :

— Ce ne sont pas précisément des répétitions que je demande pour lui, me dit-il ; mais causez avec lui de belles lettres, et tâchez de lui inspirer l'amour du grec. Il n'en sait pas assez ; il n'en veut pas lire ; lisez-en avec lui.

— Voilà qui se trouve bien ! lui dis-je. J'ai toujours eu l'idée de lire d'un bout à l'autre Démosthène, dont je ne connais que des fragments. L'occasion est bonne. Si vous voulez, nous lirons Démosthène.

— Va pour Démosthène!

Tous ceux qui ont été pédagogues (et je prends ce mot, qui devrait être un des plus honorés de notre langue, dans son beau et grand sens), tous ceux qui ont été pédagogues savent qu'il n'y a rien de tel pour inspirer à un écolier la passion d'un exercice que de la sentir soi-même. L'ardeur du maître passe naturellement à l'élève et l'enflamme.

Les premiers jours furent assez durs : chaque écrivain, surtout en grec, a son vocabulaire particulier, qu'il faut pleinement connaître pour le lire avec facilité. C'est une particularité qui rend plus malaisé l'abord de tout auteur qu'on essaye. Mais, au bout de très peu de temps, on est familiarisé avec ses mots, ses locutions, ses tours de phrase et ses accidents de style. Il ne reste plus que les vraies difficultés de texte : c'est au professeur, quand il sait son métier, à les aplanir sans en avoir l'air, pour ne pas rebuter l'élève et surtout pour ne pas le refroidir.

Il y a alors, dans les à peu près de cette traduction rapide, enlevée au pas de course, une jouissance extrême : les beautés du vieux texte prennent un relief extraordinaire et un éclat singulier. On a à tout coup des soubresauts d'admiration, qui sont d'autant plus vifs que, par derrière le tour français que l'on a instantanément trouvé, on aperçoit, dans la phrase grecque, des arrière-sens mystérieux qui s'agitent et qui luisent.

Nous ne pouvions ni l'un ni l'autre nous rassasier de cette lecture. Ce fut une vraie toquade ; et elle fut poussée si loin que M. Nisard, charmé tout ensemble et inquiet de constater chez son fils un amour si fougueux et si absorbant pour un écrivain grec, crut devoir me rappeler en souriant que les Latins comptaient aussi de grands poètes et d'admirables prosateurs.

J'étais donc au mieux avec mon recteur ; mais je ne songeais point à profiter de cette faveur, n'ayant rien à lui demander. Ce fut lui qui pensa à moi. Il me manda dans son cabinet ; il avait un air plus composé, plus officiel que de coutume :

— Voulez-vous, me dit-il sans préliminaires, faire la classe de philosophie ? Elle est à vous si vous acceptez.

— Vous voulez dire : de rhétorique, monsieur le recteur.

— Non, j'ai bien dit : de philosophie.

Au premier instant, je demeurai stupide, comme dit notre vieux Corneille. Puis, me remettant un peu, je fis observer à M. Nisard que j'étais agrégé de lettres, et non de philosophie ; que je ne

savais de philosophie que le peu qu'on en apprenait à l'École normale, quand on ne faisait pas de cette science une étude spéciale ; que depuis l'École je ne m'étais jamais beaucoup préoccupé de ces problèmes ; que j'arriverais donc tout neuf dans la classe qu'il venait me confier, et que l'Université risquait de troquer un bon professeur de seconde contre un professeur de philosophie insuffisant. Elle ne pouvait que perdre au change.

— Eh mais! me répondit M. Nisard, c'est précisément parce que vous avez la passion des lettres que nous avons songé à vous nommer professeur de philosophie. Nous ne tenons pas à ce que les jeunes gens aient l'esprit barbouillé des vaines spéculations de la métaphysique. Il suffit qu'ils soient en état de répondre aux questions dont se compose le programme du baccalauréat. C'est peu de chose, et vous le leur apprendrez tout aussi bien qu'un philosophe de profession. Vous aurez, en revanche, sur lui l'avantage de leur faire mieux goûter les chefs-d'œuvre qui doivent être lus, en cette dernière année d'études, par vos jeunes élèves. Ce qui vous touche le plus, n'est-ce pas, dans le *Discours sur la méthode* de Descartes, dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet, dans le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, dans les *Entretiens* de Malebranche, c'est la grandeur et la grâce du style?...

Je fis un geste d'acquiescement.

— Eh bien! c'est précisément à ce point de vue que nous souhaitons qu'on présente ces ouvrages à nos élèves, et qu'on leur en inspire le goût. Nous désirons que la classe de philosophie ne soit qu'une autre face de la classe de rhétorique.

Je me grattais le front, très en peine de ce que je devais répondre. J'étais un peu effrayé de la responsabilité nouvelle que j'assumais sur moi. Et puis, cette idée d'enseigner la philosophie sans parler de philosophie choquait ma justesse d'esprit et mes instincts de logique.

Je demandai quelques jours pour réfléchir. M. Nisard insista, m'enguirlandant de louanges si aimables que je n'osai plus refuser.

— Si c'est, en effet, lui dis-je, un service que l'Université réclame de moi, je me rends. Mais je crains bien de ne pas vous satisfaire.

Le recteur me combla d'assurances flatteuses et me dit que je

ne tarderais pas à recevoir ma nomination. Je m'en allai tout pensif.

— Quelle drôle de boutique que notre Université! me disais-je. J'adore les lettres, je les sais, et j'ai prouvé que je pouvais être utile en les enseignant. Que fait-on? Il y a deux ans, on me déporte dans une classe de grammaire, pour me punir d'une incartade; aujourd'hui, on m'envoie dans une classe de philosophie pour me récompenser d'avoir inspiré à un jeune collégien le goût de Démosthène. Et si l'on me choisit, c'est précisément parce que je déclare ne pas savoir le premier mot des choses que je dois enseigner, parce qu'on suppose que le goût ne m'en viendra jamais!

Et, repassant les diverses étapes de ma carrière :

— J'aurai fait toutes les classes : la quatrième à Rodez, la troisième à Chaumont, la seconde à Grenoble, la rhétorique à Lesneven; je m'en vais faire la philosophie. J'aurai épuisé la coupe des félicités universitaires. Et après?

Après! après! J'entendais bruire à mes oreilles le mot de mon pauvre père, que je venais de perdre :

— Tu auras une belle retraite!

Le sort en était jeté! J'allais professer la philosophie. Il fallait l'apprendre d'abord. C'étaient d'autres études à commencer. Je remisai dans un fond d'armoire tous mes livres de droit et je montai d'ouvrages de philosophie ma petite bibliothèque nomade.

J'entrais dans ma dernière année de professorat.

Francisque Sarcey.

(A suivre.)

PETITE REINE [1]

DEUXIÈME PARTIE *(suite)*.

III

Cependant, Mme de Pardeilhac luttait âprement contre l'amour qui l'envahissait. Elle avait cru qu'en éloignant M. de Laumières elle reprendrait le dessus, se dompterait, échapperait au danger, et les lettres ardentes, enfiévrées, qu'il lui écrivait lui avaient fait plus de mal que toutes les visites, que toutes les prières, que tous les aveux.

Elle avait tenté de se réfugier derrière sa fille, de l'opposer comme un obstacle à la passion qui grandissait, qui l'enveloppait, mais l'amour maternel n'avait pu combler le vide de cette âme tout à coup affamée d'inconnu et de tendresse.

Et, à bout de forces, résignée à tout ce qui pourrait lui arriver de triste ou de joyeux, telle qu'un soldat harassé de lassitude, qui n'a plus le courage de marcher en avant et qui s'asseoit au revers du fossé, les bras ballants, les yeux fixés dans le vide, — elle griffonna, un soir, au crayon, sur une dépêche, ces seuls mots :

« Venez, je vous aime! »

... Ils se serrèrent la main avec une apparente indifférence, essayèrent de prononcer quelques phrases banales, de surmonter l'émotion qui les brisait, — tandis que le valet de chambre refermait la porte du salon.

Mme de Pardeilhac était si blanche que ses paupières en paraissaient agrandies, qu'on ne voyait dans son visage que la tache rouge des lèvres et les lueurs sombres des prunelles. Et, brusquement, elle s'abattit contre la poitrine d'André en fermant les yeux.

Il la retenait de ses bras raidis, la serrait doucement comme un tout petit auquel on a peur de faire du mal, et l'embrassait dans

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin, et 10 et 25 juillet 1888.

les cheveux, dans la nuque, avec à la fois de la folie et de la timidité.

Elle avait appuyé sa tête blonde à l'épaule de M. de Laumières, et l'on aurait cru qu'elle dormait, qu'en son sommeil elle suivait un rêve...

Les stores baissés voilaient la clarté du jour, mettaient quelque chose de mystérieux dans le silence...

Ensuite, à peine désenlacés de cette étreinte presque chaste et cependant d'une béatitude si aiguë, ils s'assirent tout près l'un de l'autre sur le canapé, et, d'une voix lente, elle lui avoua la tendresse qui affluait de son cœur à ses lèvres, et combien elle se sentait heureuse et l'aimait. Ils se racontaient minutieusement ce qu'ils avaient rêvé, ce qu'ils avaient vécu, ce qu'ils avaient souffert durant cette longue semaine.

Et ils s'embrassaient encore, riaient, faisaient des projets, s'interrompaient, pour répéter comme une litanie fervente :

— Vous m'aimez donc...

— Je vous aime...

— Un peu ou beaucoup...

— A la folie...

— Et cela durera...

— Tant que mon cœur battra et quand même vous ne voudriez plus de moi...

— Vous acceptez ma volonté, mes caprices...

— A deux genoux, comme si vous étiez une reine...

— Vous ne me cacherez jamais rien de votre vie, vous partagerez avec moi aussi bien vos souffrances que vos joies...

Il eut une imperceptible et rapide hésitation, comme lorsqu'on a honte de mentir, et la voyant si confiante, si radieuse, répondit plus bas :

— Je vous le promets...

. . . . . .

... Qu'ai-je promis, écrivait-il le lendemain, et dans quelle impasse me suis-je engagé ?... Elle m'aime et je l'adore, et c'est toute ma vie aujourd'hui que cet amour !... J'aurais dû être brave, lui dire la vérité en un sanglot de désespoir, la détourner à jamais de moi, lui meurtrir froidement le cœur.

Ceux qui peuvent se tuer, qui n'ont pas charge d'âme, qui ne sont pas condamnés à vivre jusqu'à leur dernier jour, l'eussent fait à ma place.

Suis-je coupable de n'avoir point repoussé cet amour qui m'attirait, qui m'apportait enfin un peu d'oubli, un peu de bonheur ?

La destinée s'acharnera-t-elle sans trêve contre moi, et n'ai-je pas épuisé la mauvaise chance ? Ne suis-je pas appelé à présent à reprendre pied dans l'existence, à être heureux et tranquille comme tant d'autres ? Ne surviendra-t-il pas, cet imprévu qui dérange tous les calculs, qui délivre ou qui achève ?

... N'est-ce pas l'aube d'une vie nouvelle où renaîtront mes forces et mes illusions enfuies, où je n'aurai que le regret de vieillir, de ne pouvoir arrêter la course éternelle des heures ? Cet amour si jeune, si pur, si délicieux, ne conjurera-t-il pas les influences mauvaises comme un talisman de magicienne ?

... Elle me disait, — oh ! que ses cheveux me caressaient alors doucement les lèvres et que sa voix avait des vibrations de cristal, — la chère, la consolante bien-aimée :

« Puisque je vous aime, et vous ne pouvez pas en douter, je pense que vous ne serez plus triste, qu'il ne flottera plus de vilains nuages noirs dans vos yeux, que je n'aurai plus à me répéter : « Qu'a-t-il donc ? Que me cache-t-il ? Pourquoi semble-t-il être malheureux ? »

Et j'aurais voulu m'agenouiller devant elle comme auprès de quelque statue de sainte dont les mains secourables épandent les miracles, et baiser le bas de sa robe.

« Vous êtes si bonne, si douce, — lui ai-je répondu, — qu'il me semble que vous venez du ciel, et que je rêve, et que je ne vous adorerai jamais assez ! Comment aurais-je des tristesses quand j'ai dans le cerveau comme des sonneries de résurrection, et dans le cœur la divine joie d'aimer et d'être aimé ! »

... O vous que j'ai rencontrée sur ma route quand l'horizon était ténébreux, quand mon cœur agonisait comme un vagabond qui trop longtemps a crevé la faim et la soif, a été pourchassé à coups de pierres et à coups de fourches, a cherché vainement l'abri où la litière est chaude et épaisse, où l'on dort tout son saoûl sans tressaillir de terreur au moindre bruit, vous qui avez compris avec votre âme aimante et maternelle que je souffrais et que j'avais trop d'orgueil, trop le mépris de la plupart des hommes et des femmes pour quêter des consolations menteuses, pour me livrer en pâture à leurs quolibets et à leur pitié, vous qui m'avez tendu les mains et le front comme un viatique, vous qui m'aimez

et que j'aime, chère petite fée aux cheveux si fins et si blonds, me porterez-vous bonheur et me sauverez-vous?

. . . . . .

... J'ai été d'abord jaloux de Suzette, de cette enfant qui me prenait la moitié du cœur idolâtré, qui s'écartait de moi avec quelque chose de farouche et d'étrange, qui troublait comme à plaisir nos chères causeries, et j'ai senti que Mme de Pardeilhac le devinait, en avait une peine profonde et en était épeurée.

Maintenant, nous nous aimons comme si elle m'avait toujours vu dans l'hôtel. Elle est apprivoisée, et dès que j'arrive, si sa mère n'est pas là, s'empare de moi, me saute au cou, réclame des contes qui n'en finissent plus, me présente toutes ses poupées les unes après les autres. Et, lorsque Renée la gronde, s'écrie : « Voyons, bébé, laisse donc M. de Laumières; tu l'ennuies, à la fin, » la petite a une moue désolée, s'en va bouder rageusement dans quelque coin obscur...

... Hier, j'avais sur les genoux Suzette et la poupée qu'elle préfère, et je leur apprenais à toutes les deux une histoire de jadis où il était question de la mer grande, des fleurs qui chantent comme des oiseaux, d'une princesse belle comme le jour, quand Mme de Pardeilhac, tout doucement, a soulevé la portière. Elle ne bougeait pas et je ne pouvais la voir. Et elle m'écouta ainsi jusqu'à la fin sans faire un mouvement, sans prononcer une parole, comme si elle avait contemplé un spectacle qui la ravissait. L'enfant reprit sa poupée dans les bras et s'exclama :

— C'était joli, mais tu m'en diras une encore plus jolie la prochaine fois!

... Et je l'embrassai dans les cheveux, à cette place tiède qui sent comme le duvet, — la place où sa mère appuie le plus souvent les lèvres. C'était une jouissance subtile et ineffable comme un baiser de rêve, où l'on cherche à tromper son désir, où l'on évoque quelque rayonnante vision...

... Elle renvoya Suzette d'une voix brève :

... Alors, Renée s'approcha de nous et je vis qu'elle avait des larmes plein les yeux, que sa voilette en était toute luisante...

— Va jouer au jardin, ma chérie!

Et, éclatant en sanglots, elle s'affala sur un fauteuil, murmura d'un accent qui me déchirait le cœur, qui faisait mal à entendre :

— Pourquoi n'est-ce pas vous que j'ai épousé au lieu de cet homme que je déteste, que je méprise, vous qui êtes si bon, si

comme je vous veux, comme je vous rêve, qui nous aimez tant toutes les deux?

Et je n'ai su que lui répondre, car je souffrais autant qu'elle et je pleurais aussi...

. . . . . .

Je ne connaissais pas M. de Pardeilhac.

Dimanche, au pesage, Baudricourt nous a présentés l'un à l'autre, et je me suis demandé, en voyant ce mannequin voûté, usé, flétri, cette tête dont s'effacent les lignes, dont les rides se creusent comme des balafres et que n'éclaire plus la moindre lueur d'intelligence, cette épave qui sent la fille, si je ne faisais pas un mauvais rêve, s'il était possible que Renée portât son nom, qu'elle fût sa femme, qu'il eût des droits sur son être. Je me rappelais les délicatesses infinies qui donnent je ne sais quoi d'idéal à tout ce qu'elle entreprend, à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle dit. Je songeais à ce cœur presque virginal que n'a terni, que n'a souillé aucune impureté, qui se garde, se défend et ne serait jamais repris.

Quel bouffon cruel et méchant unit donc nos destinées, nous accouple au hasard, et transforme la vie en une farce ironique et désastreuse qu'à bout de courage l'on souhaite sans lendemain?

Nous n'avons échangé que quelques paroles, la froide poignée de mains de deux clubmen qui se heurtent à l'improviste, et, comme la cloche sonnait la troisième course, il s'est précipité vers une grosse cocotte ridiculement sanglée en sa robe de foulard voyante et qui, au milieu d'un groupe de femmes, riait aux éclats et pointait le programme de coups de crayon saccadés.

... Elle s'est exclamée d'un ton de négrier qui commande :

— Ah! te voilà; ce n'est pas malheureux!

Baudricourt a haussé les épaules.

— Faut-il que ce Pardeilhac soit assez ramolli pour être collé à une pareille roulure, s'empêtrer de cette Marietta d'Asti, qui est vieille, qui est bête, qui le tromperait avec le pompier de service et le traite comme un voyou!

... Et je les ai regardés s'éloigner, s'enfoncer dans la cohue, lui, pliant un peu les genoux à chaque pas, le dos incurvé, l'étui jaune de la lorgnette battant son torse maigre; elle, massive, roulant de droite et de gauche comme une lourde tartane sous les chocs de la houle, et deci delà le tirant par le bras d'un geste impérieux...

... Pauvre chère Renée !

. . . . . .

Dans une boîte de vieille laque que parfume encore l'odeur douce des feuilles de thé, j'ai enfermé un bouquet de pâquerettes blanches et de violettes, un bouquet noué seulement d'un cheveu comme d'un fil d'or. Je l'ai mis à côté de ses lettres ensorceleuses, parmi tout ce qui me vient d'elle — la petite mule brodée de fleurettes bleues qu'elle m'envoya l'autre jour, la boucle si blonde qu'on dirait du soleil filtré par un verre de bohême, la boucle folle qui entourait comme d'une bague le signe bleuâtre qu'elle a près de la tempe, des gants un peu chiffonnés mais toujours imprégnés de l'arome de sa peau, une voilette à travers laquelle je la couvris de baisers, — parmi tout ce que je garde du passé, ce qui me grise dans le présent, ce qui me fait rêver d'inoubliables lendemains...

... Nous avions eu la même tentation, une tentation où flottaient des croyances en de vagues métempsycoses, des nostalgies anciennes et le souvenir de ce dix-huitième siècle où nous avons vécu, — le sais-je, — où Renée a porté des paniers à ramages, était marquise ou duchesse, savante en l'art des révérences et des sourires, où elle m'eût écrit, comme Mlle Aïssé, cette phrase plus tendre qu'un roucoulement de ramiers dans les feuilles : « Je n'ai qu'une pensée en ce monde : rendre la vie douce à celui que j'aime, qu'il ne trouve rien de préférable à cette douceur. »

... Nous avions voulu nous sauver de Paris — toute une journée — et jouir du beau soleil, de tout le printemps, des cerisiers en fleur, des oiseaux, de notre amour, là-bas, dans la solitude de Trianon...

— Il y a des baisers dans l'air, me disait-elle, des baisers de reine qui nous apprendront à aimer !

... Et elle en parlait comme d'un pèlerinage amuseur en un pays de féerie étoilé de papillons, un parc mystérieux, clos de grands murs, voilé de grandes ombres frissonnantes avec de vieux arbres enlacés comme des charmilles et des bancs noyés dans l'herbe et regardant les étangs figés, assoupis sous des corolles d'or...

... Qu'elle fut courte cette après-midi, qu'elle fut exquise, et comme nous étions tristes et joyeux à la fois, en revenant.

... Je ne l'oublierai de ma vie, cette promenade lente dans le jardin royal, silencieux et désert. Elle était si jolie avec son chapeau de paille extravagant dont les ailes noires lui nimbaient le front comme d'une auréole. Il fallait s'arrêter à chaque pas. Nous

dîmes une dévote prière dans le temple où l'Amour abandonné darde ses flèches inutiles. Elle passa sur les pierres le gué du moulin. Elle fredonna contre les fenêtres closes de la chaumière où Marie-Antoinette jouait à la paysanne une vieille chanson mélancolique et tendre dont je me rappelle encore ces paroles :

S'il vous mentait, la belle!
Las! mon cœur j'ai donné!
Un petit peu, pas guères,
Mais j'en mourrais!

... Puis, comme le soleil déclinait, comme nous étions un peu las, nous nous assîmes dans l'herbe, devant l'étang, qu'aucun souffle ne ridait et où les branches des arbres se reflétaient en des profondeurs fabuleuses. Tout se taisait. L'air était limpide et si odorant, qu'on se serait cru dans un verger en fleurs, un verger de pruniers et d'amandiers...

... C'était divin d'être deux, d'être seuls, de s'aimer dans ce silence de solitude, dans cette fraîcheur qui montait de l'eau, dans cet encensement de parfums vanillés. Nous ne nous parlions plus. Alors, toute rose, tout émue, elle cueillit le bouquet de pâquerettes et le noua d'un de ses cheveux blonds. Et sur les fleurs elle appuya ses lèvres longtemps, longtemps, comme pour les imprégner de tout son amour...

... Et quand je serai loin d'elle, j'embrasserai le petit bouquet, d'où s'exhale comme un peu de son âme...

. . . . . .

... Quelquefois, elle me raconte des parcelles de sa vie, du temps où elle était gamine, où elle passait les trois quarts de l'année en un vieux domaine de province, dans le Midi. J'en ai retenu une adorable aventure qui ressemble à quelque chapitre d'anthologie.

Le château était entouré par les vignes et les bois comme d'une cloison verte...

Et trouvant le logis morose, tentée par le plaisir de poursuivre les chimères, de boire à pleines lèvres l'air imprégné d'odeurs comme un mouchoir de femme, elle se sauvait et courait la pretentaine. Elle allait n'importe où, joyeuse de s'égarer, prenant les sentiers au gré de sa fantaisie. Elle allait sans chapeau, les cheveux dans les yeux, les joues rosées comme par une pointe de fard, envoyant aux buissons des roulades de chansons villageoises. Qui l'eût trouvée ainsi seulette au fond des bois, comme

on dit dans les rondes anciennes, se fût rappelé le conte du Chaperon Rouge, portant un corbillon à sa grand'mère, et s'attardant à suivre les papillons, à écouter les mésanges...

Et un jour qu'elle revenait, un peu lasse, sur la lisière du parc, la promeneuse rencontra une enfant que les métayers avaient embauchée la veille et qui gardait des chèvres. La pastoure sommeillait, les yeux ouverts, étendue dans l'herbe, bercée par la monotone rumeur des insectes, que coupait le tintement des sonnailles accrochées au cou des biques. Le soleil se couchait. De grandes ombres frémissaient au travers des champs. Le paysage lointain avait une solennité religieuse...

... La petite était seule avec ses chèvres. Elle se releva effarée, avec de la stupeur dans ses prunelles fixes. Et quand elle aperçut, se détachant sur les feuillages noirs comme une apparition, cette belle créature illuminée par les suprêmes rayons du soleil, toute blanche dans un long peignoir Watteau qui dérobait et alanguissait les contours de son corps, blanche jusqu'aux bouffettes de rubans qui pomponnaient ses mules de satin, et souriante, et ayant comme un diadème d'or sur le front, la bergère se prosterna à genoux, les mains jointes, tremblant ainsi qu'une extatique que les anges effleurent de leurs ailes. Elle priait. Elle priait, récitant des litanies ferventes, égrenant son rosaire. Ses paupières se fermaient avec émoi, comme si c'eût été la sainte Vierge, l'Immaculée des légendes sacrées...

... Et Renée a tant d'enfance encore dans le cœur, qu'elle riait comme une folle en évoquant ce souvenir...

IV

... Jusque-là, ils s'étaient aimés secrètement, d'un amour à la fois chaste, passionné, délicat et subtil — avec l'effroi des séparations brusques qui désenlacent, au milieu du rêve le meilleur. La grande ville leur servait de complice, les aidait à cacher leurs tendresses, à jouer cette comédie de chaque heure...

... Ils connaissaient les allées solitaires du Bois, les petites allées étroites qui longent quelque artificielle rivière en laquelle se reflètent les taches vertes des feuilles, les pans de bleu du ciel et les vols fugaces des oiseaux, — ces chemins envahis par les branches, où l'on entend au loin la monotone rumeur des voitures,

vague comme un accompagnement en sourdine, où l'on enlève sa voilette pour mieux sentir la chaleur des lèvres, où l'on marche au bras l'un de l'autre en se répétant les mêmes phrases, les douces phrases qui font battre le cœur...

... C'étaient des rendez-vous dans le jardin des Tuileries, où André arrivait toujours le premier, tressaillait de joie dès qu'il apercevait au loin, sous les grands arbres, entre les blanches statues, l'onduleuse silhouette de Mme de Pardeilhac se hâtant, avec, derrière sa tête blonde, comme une auréole, le balancement d'une ombrelle de chantilly. O! le sourire qui illuminait tout son visage, qui creusait ses fossettes dès qu'elle le reconnaissait, et comme elle pressait le pas, comme elle disait d'un ton inquiet : « Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas?... »

... Des fois, ils se retrouvaient dans les bas-côtés de quelque église, — à Sainte-Clotilde ou à Notre-Dame-des-Victoires, immobiles en des attitudes de prière pour le plaisir de s'agenouiller un instant à côté l'un de l'autre, de mettre leur amour sous des protections mystiques, de prendre l'eau bénite en se frôlant les doigts. Et ces attentes dans le demi-jour mystérieux d'une chapelle, avec, autour de soi, le grésillement des cierges qui flambent sur des triangles, des chuchotages d'oraisons, des odeurs de bouquets qui se fanent, qui jonchent l'autel de la Vierge, ces quarts d'heure où l'on sursaute lorsque la porte s'ouvre, retombe sur ses battants ouatés, et que tout à coup sonnent des tintements de sous dans les sébiles tendues par les quêteuses, délectaient M. de Laumières...

... C'étaient aussi les longues promenades en un coupé de cercle où l'on jette une adresse invraisemblable au cocher, où, comme au fond de quelque étroite et chaude alcôve, les fenêtres à demi closes, les stores à demi baissés, l'on s'abandonne à la joie d'être ensemble, où l'on se grise lentement d'aveux murmurés à mi-voix, de baisers qui s'égarent dans le cou, dans les cheveux, dans la nuque. C'étaient les parties de campagne où l'on voyage dans le même train sans avoir l'air de s'être aperçus, où l'on se rejoint au détour d'une ruelle de village en riant d'un rire fou de gamins en maraude...

... Au bal, ils avaient des signes de ralliement, certaines façons d'ouvrir l'éventail, d'épingler le bouquet, certaines paroles en apparence banales qui les ranimaient comme un verre de champagne, qui les secouaient dans leur ennui de ne pas même pouvoir

flirter, s'asseoir en des coins déserts où nul ne vous épie et ne vous gêne...

... M. de Laumières ne venait plus que le samedi chez son amie — comme tout le monde. Elle le lui avait demandé à cause de ses gens, qui s'étonnaient de si fréquentes visites et les commentaient méchamment à l'office ; — mais il arrivait très tard quand il était sûr de la trouver toute seule, impatiente, coiffée comme il l'aimait, à peine éclairée par la lueur des lampes dans le calme endormeur des ténèbres qui tombaient. Et il se plaçait peu à peu à côté d'elle, lui racontait minutieusement tout ce qu'il avait fait depuis l'heure où, la veille, ils s'étaient quittés, lui prenait les mains, caressait ses cheveux blonds, ses cheveux fins comme de la soie dorée, perdait la tête sous la douceur de son regard, ne savait plus que dire, attiré qu'il était par la tache rose de ses lèvres et la fossette qui se creusait tout près de son petit nez moqueur, dont les narines avaient une vibration sensuelle...

... Au moment de se séparer de Mme de Pardeilhac, André se levait et se rasseyait plus de dix fois, faisait de fausses sorties, semblait ne pas avoir le courage de lui dire adieu, l'embrassait encore, la cajolait quelques minutes de plus, et elle avait les larmes aux yeux, la voix douce et affectueuse d'une maman qui gronde malgré elle son petit, tandis qu'elle le rappelait à la raison, le renvoyait...

... Elle l'accompagnait jusqu'à la porte du salon, lui nouait ses deux bras autour du cou, lui donnait les fleurs qu'elle avait au corsage, lui demandait très bas :

— M'aimez-vous toujours autant, vous que j'aime?

Et il lui répondait fermement :

— Je vous adore de tout mon être et de plus en plus...

... Personne n'eût soupçonné que la comtesse Renée de Pardeilhac, cette impeccable qui avait résisté à tous les assauts comme un mur de diamant, avait laissé prendre son cœur un après-midi de printemps et aimait d'autres choses que sa fille, ses chats et ses fanfreluches.

Ni le mari, qui abandonnait son intérieur, n'y reparaissait que pour y chercher des lettres ou de l'argent, pour figurer en face de sa femme dans de grands dîners, et que Marietta d'Asti tenait sous le joug comme une bête soumise;

Ni les oisives qui se croient obligées de faire la police de leur monde, qui traquent, comme Mme de Luxille, tout ce qui sent

l'amour et le bonheur, qui guettent, ainsi que quelque chasseur à l'affût d'une proie, les trop jolies femmes dont la réputation demeure intacte et respectée en dépit des calomnies mauvaises et envieuses...

... Mais peu à peu, comme leur idolâtrie grandissait, comme elle devenait leur unique but, ils se lassèrent de cette contrainte perpétuelle, de ces privations moroses qui les énervaient, de ces menteries prudentes dont le dégoût leur montait au cœur.

Ils s'enhardirent. Ils se montrèrent. Ils se moquèrent de tout.

M. de Laumières accompagnait la comtesse aussi bien à cheval, au Bois, le matin, qu'aux premières, en une baignoire, au Salon, le vendredi, et dans les ventes de charité. Il eût voulu être l'un de ces angoras noirs qui dormaient sur son lit, qu'elle caressait à son réveil. Il vivait dans l'éblouissement de ses cheveux de reine. Il ne pensait qu'à elle.

Il jetait au feu toutes les invitations.

Il n'était d'aucune noce, d'aucun souper, lâchait la partie au club, évitait ses amis comme des fâcheux, disparaissait complètement de l'ancien cadre de sa vie, comme s'il eût été marié ou en voyage...

... L'on interprétait au pire, l'on ravalait à l'une de ces banales aventures que chacun a eues ou pu avoir, cette exquise et peut-être unique communauté de sensations, de rêves et de pensées, où seuls le cœur et la tête étaient en jeu, où n'entraient ni un désir luxurieux ni l'appât de la possession.

C'était le thème de tous les radotages cruels qui flottent dans la fumée des cigarettes et l'arome des tasses de thé.

... Et ils ne pouvaient plus faire un pas sans se heurter à quelque ami qui affectait de ne pas les reconnaître ou de retourner la tête, se serrer la main dans un salon sans remarquer des sourires méchants qui les narguaient, valser ensemble pendant cinq minutes sans surprendre au passage des chuchotements gouailleurs.

Les uns plaignaient hypocritement M. de Pardeilhac. Les autres haussaient les épaules, s'exclamaient : « Dent pour dent, il n'a que ce qu'il mérite ! »

... On lui écrivait des lettres anonymes, perfides et odieuses, qui le révoltaient et l'écœuraient malgré l'abaissement auquel il était tombé, et il faillit, en un accès de colère blanche, cravacher

à tour de bras sa danseuse le soir où, avec son accent pâteux du Transtévère, elle lui dit :

— Tu es trop bête de ne pas la pincer... Elle cracherait toute sa galette!

... Et inquiets, désorientés, devinant tout ce qui se tramait derrière eux, les intrigues occultes, les jalousies croissantes, se meurtrissant en plein rêve au revers de l'amour, ils se désespéraient, n'osaient plus se donner de rendez-vous, se languissaient comme des exilés qui, sans trêve, regrettent les joies perdues, les horizons familiers, le toit sur lequel s'abattaient vers le soir des vols de colombes, la fumée qui montait dans le ciel d'or comme une haleine bleue, et les constellations immuables que l'on voyait entre les arbres du chemin... .

. . . . . .

... Pour ne pas la compromettre, pour sauver notre amour et arrêter les médisances, — écrivait M. de Laumières dans son journal, — je me suis affiché avec une fille pendant quatre semaines, j'ai traîné partout la grande Fancy Sterling, une actrice des Nouveautés qui est dans le train et qui pose un homme.

Elle a une longue figure maigriotte où les yeux flambent comme des tisons et que les cheveux noirs sabrent d'une tache d'ombre, des mains de vachère pleines de bagues et une taille souple qui se plie comme un jonc.

Je lui donne ce qu'elle veut. Je lui invente des caprices. Je l'arbore chaque soir partout où il y a quelque attraction, où l'on s'amuse, où l'on se heurte à quelque cohue d'habits noirs. Je l'ai épinglée à ma boutonnière comme un gardenia.

Et tous ces imbéciles ont donné dans le panneau, s'imaginent que c'est arrivé, commentent l'aventure. Fancy a d'abord été surprise de mes reculs, de mes dérobades, de la froide et invariable poignée de main que nous échangions en descendant du coupé devant sa porte, après ces soupers de camarades où les têtes s'allument, où claquent des baisers sur les épaules nues, où se croisent les propos libertins.

Puis, elle s'y est accoutumée, avec son flegme d'Anglaise que rien n'étonne. J'ai élevé sa cote. Je ne lui refuse pas un bijou, pas une note de couturière ou de modiste. Elle peut dormir tout son saoûl, entretenir quelque guerluchon si cela l'intéresse. Je ne suis ni jaloux, ni encombrant, ni parcimonieux.

Que lui faut-il de plus?

Mme de Pardeilhac me récompense au centuple de cette odieuse corvée à laquelle je suis condamné; et lorsque je lui conte les mots bêtes de Fancy, ses questions interloquées, ses étonnements, elle en rit comme un enfant auquel on apprendrait un jeu nouveau. Nous commandons ensemble les corbeilles de fleurs que les ouvreuses jettent sur la scène après les deux couplets qu'elle détaille, au troisième acte de sa pièce, d'une voix bêlante. Nous écrivons l'un à côté de l'autre les lettres à peu près galantes que Fancy laisse traîner ostensiblement dans sa loge, entre les cuvettes et les pots de fard.

Parfois, Renée s'assombrit, mordue au cœur par d'insurmontables soupçons, s'écrie d'une voix saccadée de femme jalouse :

— Vous me jurez que vous ne l'avez jamais embrassée, que c'est bien une comédie !

... Et je sens qu'elle s'énerve, qu'elle s'irrite, que son orgueil saigne et qu'elle aimerait mieux tout jeter par-dessus bord, défier ce monde qu'elle dédaigne et interrompre cette façon de roman équivoque où elle souffre de me voir jouer un rôle.

... L'autre soir, M. de Pardeilhac était de la bande avec sa grosse maîtresse. Il m'a dit d'un ton d'éleveur qui toise une bête de pur sang :

— Mes compliments, mon cher, cette Fancy a l'air d'un faisandé... Une rude affaire, hein?

Et Marietta lui a coupé la parole en haussant les épaules :

— Ah ! tu as besoin de parler... Pour ce que tu en ferais...

... Et ils ont eu alors — quand leurs regards se sont croisés — un si étrange sourire qui m'a révélé le secret de cette irrémédiable déchéance, — sourire de triomphe insolent et cruel sur les lèvres carminées et élargies de la femme ; sourire veule et humble de mendiant qui baiserait la terre pour obtenir l'aumône accoutumée, sourire navrant sur la bouche déformée de l'homme...

. . . . . .

... Je ne sais rien de meilleur que ces premières tendresses, ces premiers baisers, ces sensations inachevées qui vous brisent et vous affolent. Tout le bonheur d'aimer est dans le désir, dans le rêve qui emplit la tête et le cœur, dans l'inconnu que l'on poursuit avec angoisse, dans la fièvre que l'on cherche à deviner, dans les hésitations, les craintes, les émois où nous plongent le son d'une voix, l'apparence d'un aveu, la douceur brusque d'un regard.

Est-il possible d'oublier les heures où l'on commence à s'attacher à une femme, où l'on étudie ses goûts, ses caprices, son âme, où l'on perd l'énergie, la raison, le sens de tout peu à peu comme par une plaie invisible, où l'on finit par s'absorber, s'hypnotiser en quelque sorte dans une tentation despotique et énervante? Quelles joies quand on se rencontre, ne fût-ce qu'une minute, quand on cause même de choses banales, quand tout à coup l'on se devine comme par une magique influence! C'est enfantin et c'est délicieux. Aucune jalousie, aucune satiété, aucune rancœur, ne troublent cette béatitude absolue. On s'écrit de longues lettres d'une passion naïve et franche, des lettres qu'on couvre de baisers tout en les lisant, en les relisant. On s'adore à en perdre la tête.

Tout est beau. Tout est bon. Tout est bleu.

Les plus banales poignées de main s'imprègnent d'on ne sait quelle jouissance. La musique qu'on écoute dans la même salle, les paysages qu'on voit ensemble, les impressions que l'on éprouve dans la vie courante, vous extasient, vous grisent comme une liqueur d'un arome subtil, et les rendez-vous obtenus après mille supplications ardentes, les rendez-vous si longtemps espérés, si longtemps désirés, où l'on pense défaillir d'amour parce que celle qu'on aime est là, tout près avec son odeur, ses cheveux, avec sa tête adorable, toute rougissante, tout émue, parce qu'on peut lui dire enfin qu'on l'aime, qu'on l'idolâtre, qu'on la rêve, où elle se raidit et s'abandonne, où elle ne sait plus que tendre ses lèvres avec d'exquises et renaissantes pudeurs...

... Et la gamme des baisers d'abord timides, inquiets, presque maladroits, si fugaces, si furtifs, qu'à peine on les savoure, puis s'attardant, se régalant dans les fossettes, dans la nuque, sur les signes qui tachent la peau blanche et rose, courant dans les cheveux, sur les paupières et enfin sur les lèvres, d'où s'épandent les engourdissantes ivresses, les inoubliables délices.

... Caresses multiples, délicates, savantes, qui désaltèrent la soif comme lorsqu'on mord en plein été dans un fruit rouge, caresses pour lesquelles on donnerait sa vie et dont on garde la saveur dans toute la chair surexcitée et possédée!

... Je suis heureux; je me laisse vivre...

... Nous avons repris notre existence ancienne...

... Elle fera de moi ce qu'elle voudra. Je lui appartiens et je rêve de l'aimer encore davantage...

... Et j'ai presque l'appréhension de ce qui est fatal, du lendemain que les plus forts, les plus sages ne parviennent pas à conjurer, à éviter, de cette suite qui leurre et désenlace si souvent...

... Hier, nous revenions très tard du Bois par le chemin du bord de l'eau. La nuit tombait. Les arbres frissonnaient et des prairies fauchées se dispersait l'odeur âcre du foin. Renée avait une robe de foulard si légère qu'à la frôler l'on croyait toucher de la peau tiède et douce. Nous nous serrions l'un contre l'autre avec ces jouissances secrètes qui nous viennent du moindre contact, de la moindre câlinerie, du moindre mot, quand on s'adore vraiment et complètement...

... Elle disait en riant des gamineries, comme si elle avait eu peur de s'abandonner à ses pensées, à la tentation de parler encore et toujours de notre chère folie. Elle embaumait comme une étrange fleur de chair...

... Devant nous était posée une bottelée de lilas blancs et de roses-reine, et tout à coup, d'un joli geste de pensionnaire, elle prit le bouquet dans sa petite main gantée, y cacha, y enfonça son visage adorable. Je ne voyais plus que ses yeux. Ils se noyaient d'une croissante langueur. Ils souriaient. Ils se fermaient à demi, comme lourds de sommeil. Et ainsi masquée par les roses et les lilas, je l'attirai tout doucement vers moi; j'écartai peu à peu les fleurs comme on soulève un rideau d'alcôve, et, dans leur parfum si musqué, si pénétrant, mes lèvres cherchèrent ses lèvres, pour la première fois osèrent les effleurer, les meurtrir, les posséder en une longue et délicieuse caresse...

... Et elle se raidissait dans mes bras, et je sentais son cœur qui battait, qui battait comme un oiseau qui agonise...

... Les fleurs étaient tombées sur nos genoux, mais nos lèvres étaient comme scellées, et cela me brûlait, m'exaspérait, me pénétrait, me rendait fou, et j'avais la sensation que je mourais d'une mort lente, divine comme une apothéose, que mon corps se brisait, s'anéantissait, que ce baiser me donnait le coup de grâce, comme une lame aigüe qui s'enfonce dans la chair...

... Je suis heureux, mais les retrouverai-je jamais, ces minutes de béatitude absolue, ce délice surhumain, cette entière possession de l'être par un autre être?

. . . . . .

Quand elle chante, je pense à ces voix d'enfants de chœur grêles et fines qui tremblent un peu et sur l'accompagnement des

orgues s'élèvent si douces qu'on dirait quelque musique de paradis. En une foule, on l'entendrait à peine, mais dans le salon silencieux, du moindre lambeau de chanson qu'elle fredonne se dégage un indéfinissable charme qui envahit le cœur et le mélancolise. Je l'écouterais pendant des heures et des heures sans éprouver une seconde de lassitude.

Elle sait des romances de jadis, de vieux airs câlins comme en dévident les fileuses à leur rouet, de ces rondes qu'on perçoit au crépuscule au fond des faubourgs en province. Et il en est que je préfère, que je voudrais chaque fois lui faire répéter, de candides et de nostalgiques comme imprégnés du grand souffle de la mer, de l'immense tristesse des choses et d'un tel amour qu'on en est ému jusqu'aux larmes.

... Il me semble qu'en sa voix suggestive s'est incarnée l'âme d'un de ces clavecins qu'aucune main n'ouvrit depuis tant d'années, qui dort dans l'ombre parmi des meubles solennels, rongés de mites et d'où s'échappent de vagues sonorités, de mystérieuses vibrations...

... Dans cette auberge où nous nous étions arrêtés, il y avait un piano, une pauvre épinette désaccordée dont l'histoire devait être lamentable...

... Sur les murs, en des cadres noirs, se déroulait l'histoire de Pyrame et de Thisbé et, par la fenêtre ouverte, l'on voyait un lac immobile comme une rivière de parc seigneurial. La nappe verte moirée de bandes luisantes avait un frisson léger comme ce frôlement d'émoi qui rose les épaules nues d'une femme lorsqu'on lui parle d'amour en valsant. Des arbres se miraient en les profondeurs de l'eau assoupie où la ouate des nuages flottait silencieusement en même temps qu'un cygne, un beau cygne blanc qui, dans sa flânerie lente et molle ne ridant presque pas le lac, avait quelque chose de hiératique...

... Au loin, des coteaux dégringolaient des vignes, des vergers luisant sous les coups de lumière et des maisons avec des toits de chaume comme en or...

... Renée — tandis qu'une servante mettait la table — avait ouvert aussitôt le piano, préludé par une série d'accords monotones et langoureux, et elle commença presque d'un ton de psalmodie cette chanson de guerre que j'aime entre toutes les autres :

Mon colonel, mon bel ami,
N'as-tu pas regret de mourir?

« Tout le regret que j'aie au monde,
C'est de mourir sans voir ma blonde. »

De tout loin qu'il la voit venir,
Son cœur en est tout assoupi :
« Voici donc cette jolie blonde
Tout ce que mon cœur aime au monde. »

« N'engage rien pour moi, la blonde. »
« J'engagerai mon blanc cheval,
Et le ruban de ma ceinture
Sera pour guérir ta blessure. »

... J'étais debout à côté d'elle, la main appuyée au pupitre du piano. Tout lentement, quand la chanson a été finie, la chère aimée s'est penchée, a appuyé ses lèvres sur mes doigts, et c'était si bon, d'une tendresse si absolue, que j'en rêve encore, que j'en rêverai toujours...

. . . . . .

... Marietta d'Asti a défendu sa porte à M. de Pardeilhac. Il n'est question que de cette aventure au club, et l'on en fait des gorges chaudes. Il y a des mois que la liaison se décollait, qu'ils en étaient aux scènes et aux disputes où l'on se cogne et où l'on s'insulte, et la danseuse ne lui épargnait aucune humiliation, aucune souffrance. Il a fallu, pour qu'il se décidât à la lâcher, qu'elle le fît jeter dans la rue par ses domestiques.

Le malheureux semble aujourd'hui un chien qui a perdu son maître, qui aboie désespérément, le cou érigé vers le ciel, et ne sait où se réfugier. Il a vieilli de vingt ans en quelques jours. Il se néglige, et l'on sent qu'il a peur d'être seul, qu'il est hanté d'idées sinistres, qu'il doit s'en aller le dernier, quand le petit jour entre par les fenêtres, éclaire la table de jeu abandonnée, les salons vides où s'alourdissent les odeurs âcres de cigares, qu'il a besoin de voir des figures, d'entendre du bruit autour de lui.

Il s'alcoolise avec une sorte de folie froide, et Bob Shelley s'écriait flegmatiquement hier en le regardant boire son sixième « sherry cocktail » :

— Encore un qui ne tardera pas à être à Charenton ou à la Morgue !

... Et dire que ce dévoyé a l'une des meilleures, des plus intelligentes, des plus jolies femmes qui soient au monde, qu'il aurait

pu avoir tant de bonheur, aimer et être aimé jusqu'au déclin de ses jours!

. . . . . .

... Je me demande si je ne suis pas le jouet d'un cauchemar, si tout ce qui vient de se passer est vrai, cette fête, ce tourbillon de masques, ce drame rouge où j'ai joué un rôle et d'où peut-être va dépendre ma vie...

La danseuse a pris pour amant un Yankee millionnaire, le capitaine Harry Hardisson, ce gros rouge au masque de corsaire qu'on voit à toutes les premières, qui traite les femmes comme du bétail et a une façon froide de regarder avec ses yeux gris les fâcheux, les importuns, qui ne leur donne pas envie de recommencer. Et comme il s'agissait de piaffer dans les grands prix pour la pendaison de la crémaillère, Marietta a donné une redoute extravagante copiée sur les pantalonnades de la comédie italienne.

On se serait cru dans un pays de rêve, ou dans une de ces cours galantes du dix-huitième siècle que décrit Casanova, parmi la cohue bariolée des Colombines aux jupes courtes qui bouffaient en paniers, des Léandres qui courtisaient des Isabelles derrière leurs éventails éployés, des Scapins effrontés qui s'en allaient respirer comme des bouquets les nuques musquées des femmes. Les violons n'interrompaient pas leur musique traînante et sensuelle, et dans les baisers brusques des lèvres qui se prolongeaient, dans les regards qui s'allumaient, dans le tournoiement des valses et la fuite des couples qui s'égaraient vers les boudoirs écartés, il y avait comme une ivresse contagieuse qui se mêlait aux sens et à la raison...

J'étais venu avec Fancy Sterling pour me montrer pendant une heure, comme dans toutes ces fêtes de filles.

... Ce décor, ce bariolage de costumes, m'amusaient comme une féerie...

... Au milieu de la nuit, la danseuse se heurta contre son ancien amant. Le comte de Pardeilhac, moulé dans un maillot voyant d'Arlequin, un loup de velours noir sur les yeux, était entré sans se faire annoncer, et depuis plusieurs instants suivait le sillage de sa robe. Marietta eut en le voyant un geste de dépit et se mordilla la lèvre. Son éventail battait l'air à coups pressés comme si elle avait eu la fièvre. Elle le dévisagea d'un air insolent et affecta de ne pas le connaître. Lui, très pâle, la contem-

plait avec des prunelles brûlées d'une convoitise folle. Il avait un tremblement inquiet dans la voix et paraissait souffrir :

— Marietta, murmura-t-il, ayant abdiqué toute dignité, pardonnez-moi d'être venu, de vous avoir désobéi... Je vous aime tant, et j'ai espéré que vous ne me repousseriez pas...

Elle l'interrompit d'un air gouailleur.

— Je croyais, mon cher, que vous deviez vous tuer, — et, se retournant vers un polichinelle tout reluisant de dorures et de satins changeants qui traversait en ce moment le salon : — Venez donc, Harry, fit-elle, je désire vous présenter le comte de Pardeilhac, votre prédécesseur en titre, qui m'a beaucoup aimée et qui voudrait recommencer...

... Elle s'adossait à une grande urne de Delft d'où émergeaient des palmes qui entouraient, comme d'un cadre vert, sa silhouette massive. Les deux hommes s'étaient salués d'un imperceptible mouvement de tête, se toisaient sans une parole comme deux dogues qui vont se ruer l'un sur l'autre, les crocs levés. Le comte rompit le silence et haussa les épaules :

— Monsieur, dit-il, nous sommes fort bêtes d'aimer cette femme, mais il ne me convient pas qu'on me vole même une maîtresse infidèle, — et, froidement, avec une distinction impertinente de bretteur, il effleura de sa batte d'ébène le visage du capitaine Hardisson...

... Je crus que celui-ci allait l'assommer de ses poings de boxeur, et, s'élançant d'un mouvement rapide, la danseuse le retint, lui murmura aussitôt quelques paroles suppliantes à l'oreille. Il tapa du pied, très rouge, le sang aux joues, les veines tendues à se rompre, et ronchonna :

— Soit, mais finissons-en tout de suite...

... Le duel ne traîna pas en longueur...

On envoya un valet de chambre chercher des épées et, aux premières lueurs de l'aube, on descendit dans le petit jardin de l'hôtel. Le comte ne découvrant aucun ami dans cette cohue de carnaval, m'avait prié de l'assister, et le second témoin était le petit prince Barine, un camarade de partie que sa maîtresse attendait à six heures, et qui songeait bien plus à son rendez-vous qu'à l'affaire où se réglait ce compte d'amour...

... Je n'avais pu, dans la surprise de cette querelle, alléguer un prétexte, échapper à l'obligation de croiser peut-être les épées,

de suivre le combat où le mari de la femme que j'adore jouait son existence. J'étais ému à en trembler...

... J'aurais voulu être à cent lieues de ce jardin, courir sur une route droit devant moi...

... Je n'osais pas penser à mon rôle, me demander ce que j'éprouvais dans cette invraisemblable situation, et si les battements qui m'étouffaient venaient d'une sympathie instinctive, obligatoire, pour l'homme dont j'étais le témoin, ou de l'idée, presque de l'espoir, oserai-je l'avouer, que la destinée intervenait enfin, que quelque force aveugle et fatale s'apprêtait à emporter une existence inutile, à délivrer de son boulet l'honnête et chère créature qui, si longtemps, avait été malheureuse, avait désespéré de tout...

... Ô! les grilles dorées que traversaient des branches de marronniers fleuries d'aigrettes roses et blanches, la pelouse avec ses corbeilles de géraniums qui semblaient de grandes taches de sang dans la lumière louche du matin, les merles qui sifflaient, qui se répondaient dans les arbres, les fenêtres encore éclairées derrière lesquelles passaient et repassaient comme des ombres chinoises les masques qui dansaient le cotillon, puis les hoquets de valse dominant par instants le ramage des oiseaux, le silence calme qui tombait d'un ciel de nacre humide et gris...

... Il avait plu pendant la nuit...

... L'air était frisquet. Les pas se marquaient dans la boue...

... Nous ne nous disions rien. L'un des témoins du capitaine s'exclama à mi-voix :

— En voilà, une fin de bal !

... Marietta d'Asti avait jeté une mantille sur ses épaules nues et, gantée jusqu'aux coudes, ramassait les pierrailles éparses, nivelait de ses souliers de satin rose l'allée où les deux adversaires attendaient immobiles. On aurait dit, à lui voir piétiner ce sol glissant, préparer le terrain avec un étrange emportement, qu'il s'agissait de son honneur et de son existence. Quand ce fut fini, elle se pendit au cou d'Harry Hardisson et lui brûla la bouche d'un baiser enragé...

— Tu ne le ménageras pas, dis ! ordonna-t-elle tout bas...

M. de Pardeilhac avait lentement sanglé sa ceinture d'arlequin, et, s'approchant très près de moi, me dit d'une voix calme :

— Si, par hasard, j'étais tué, mon cher, je vous serais obligé

d'inventer une histoire quelconque pour ma femme... Ce duel est tellement idiot...

Je répondis, la gorge serrée :

— Je vous le promets...

... Ils tombèrent en garde, et, tandis qu'ils ferraillaient dans leurs défroques de carnaval, la danseuse s'appuya sur la rampe ouvragée du perron, et, sans un frémissement, avec des yeux avides et ronds d'oiseau de proie, épia le duel, comme si elle eût assisté à une répétition de ballet...

... Je ne regardais pas, j'aurais donné je ne sais quoi pour ne pas entendre ces vibrations aiguës de lames qui se heurtaient, ces chocs sourds, ces souffles saccadés qui scandaient le cliquetis des épées, le glissement des pieds, pas à pas...

... Je songeai à Renée, et j'en étais honteux, désolé comme lorsqu'on ne fait pas son devoir. Obstinément, je la voyais en une robe noire de veuve, ou tendant les mains, n'ayant plus au front le pli de tristesse qui sans trêve le barrait, et souriante, et heureuse, et je ne pouvais chasser ce rêve, cette nostalgie...

... Cela dura trois reprises...

... A la troisième, M. de Pardeilhac, qui avait perdu tout son sang-froid, qui voyait rouge, s'enferra dans l'épée tendue du capitaine, et pendant que le malheureux s'effondrait sur le sable comme une masse, la poitrine trouée, râlant déjà, Marietta d'Asti cria à son amant d'un ton triomphal :

— Rentrons vite... On va souper...

... Alors — je me le rappellerai jusqu'à la fin de ma vie — le comte se redressa sur les poignets, la figure convulsée par une grimace effrayante, et, perdant son sang à grands flots, nous repoussant comme un enragé, il montra le poing aux fenêtres qui flambaient et, tant qu'il eut des forces, répéta d'une voix sinistre d'agonisant :

— Sale catin !... Sale catin !...

... Et il est retombé sans avoir seulement balbutié le nom de sa femme ou de sa fille.

René Maizeroy.

(A suivre.)

CROQUIS D'AOUT

I. — VIVRE VIEUX

Tout ce qu'il y a de jeunesse studieuse dans Paris a coutume d'aller, tous les 5 août, porter des fleurs et réciter des compliments au « père Chevreul », centenaire depuis 1885.

Les collégiens à képis, à tunique et à passepoils rouges, les étudiants de toutes les écoles, ceux du Droit, ceux de la Médecine, tous les potaches, tous les potards, tous les clercs, se dirigent en graves processions ou en gais monômes, vers le réduit tranquille où le vieux savant a installé sa vie finissante. Figures imberbes, jeunes visages à barbes, à binocles et à lunettes, apparaissent autour de l'ancêtre, dans les verdures de ce brillant été, au seuil de la tranquille maisonnette. Quelqu'un de moins timide que les autres, mais tout de même un peu tremblant et pâle, parle au nom de tous. Le bon vieux répond quelque chose, — des remerciements confus, des encouragements chevrotants, trempés de larmes, éclairés d'un sourire. Et puis, une embrassade à l'orateur, des poignées de main, des souhaits, des « au revoir » ; c'est ainsi que, dans ce coin, sont honorés le travail, la science, — la vieillesse.

C'est l'hommage rendu par un siècle qui va commencer à un siècle qui va finir. C'est le signe certain de cette force invincible qui oblige l'homme à peine né à regarder avec la même mélancolie l'avenir et le passé. Cent ans ! On a, en cet homme qu'on célèbre, cent ans devant soi ! On songe que c'est là la coupe réglementaire adoptée pour mesurer l'histoire — qu'il a été convenu que les passions, les douleurs, les triomphes de l'humanité, tous les

espoirs fous et tous les vains bruits, on les ferait tenir dans les années, les jours, les heures d'un siècle. Et voilà que ces cent ans, ce siècle, cette unité qui sert à compter la vie des nations, voilà que tout cela apparaît visiblement incarné en ce doux bonhomme qui va chaque jour de son logis de vieil étudiant à sa chaire de professeur, — voilà que tout cela passe devant les yeux en cette figure ridée, malicieuse et tendre, voilà que tout cela marche doucement dans la rue, avec des gestes lents, des saluts condescendants. Oui, c'est le siècle, le siècle qui a éprouvé toutes les fatigues et qui connaît aujourd'hui toutes les indulgences, le siècle encore vivant, courbé, cassé, usé, appuyé sur une canne, n'ayant gardé du charme et de la vie d'autrefois que ce qui se réfugie dans les lumineux regards naïfs des vieillards redevenus enfants.

En même temps que l'homme qui reste, on voit revivre les événements accomplis et les hommes disparus. A contempler ce spectateur des choses anciennes, ces choses reviennent à la mémoire, réapparaissent dans le champ de cette vision spéciale des objets qu'on n'a jamais vus et qu'on ne verra jamais. Tout ce qui s'est entassé entre le jour de 1786 où l'enfant est né et le jour de cette année 1888 où le vieillard accueille les jeunes, tout prend place dans un défilé rapide comme une page de chronologie. Les rois disparaissent, les échafauds fonctionnent, les nations se jettent les unes sur les autres, les coups de feu éclatent, des accalmies se font, des statues se dressent, de grandes toiles, de grands livres surgissent au-dessus des foules, et encore des murmures, des cris, des tumultes, des fleurs, des amours, du sang, des printemps, des hivers, et encore, et encore, et toujours!

Mais n'y a-t-il dans ces hommages que le respect pour le sage travail et les utiles découvertes de quatre-vingts années, — que la curiosité devant l'évanouissement d'un siècle?

Il y a autre chose.

Que certains le sachent, que d'autres le sentent confusément, que presque tous l'ignorent, ce n'est pas M. Chevreul, le bon savant, le consciencieux chimiste, l'administrateur du Muséum, le membre de l'Institut, l'honnête homme, dont on fête la naissance et dont on honore la vieillesse. Le fauteuil de l'Institut et le laboratoire du muséum sont des prétextes. Les fleurs, les

discours, les vivats qui vont au travailleur et à l'homme en place vont aussi et surtout au survivant, au vieux — au Centenaire.

Celui que l'opinion acclame, c'est l'homme de chair, de sang et d'os, l'homme semblable aux autres hommes, et qui a su ne pas mourir comme eux. On le loue, on l'exalte parce qu'il a échappé à toutes les morts prévues et à tous les guet-apens possibles, parce qu'il n'a pas reçu les balles des révolutions et les éclats d'obus des sièges, parce qu'il n'a pas été écrasé, foudroyé, massacré par les accidents, parce qu'il n'a pas été happé par les maladies, que ses poumons n'ont pas été dévorés par la phtisie, son estomac par le cancer, que son sang n'a pas été bu par l'anémie, ses muscles tordus par le rhumatisme, parce que la folie n'a pas fait sauter le couvercle de son cerveau. On lui rend des honneurs suprêmes, on le met dans une apothéose, parce qu'il a eu cent ans hier, et qu'il est mieux portant que les grabataires des hôpitaux et que les passants des rues, parce qu'il est indemne de toute douleur et de toute infirmité, parce qu'il a ses deux bras, ses deux jambes, parce qu'il digère, qu'il entend, qu'il parle, — qu'il respire.

Et veut-on examiner encore de plus près ce sentiment, aller plus loin dans cette analyse? N'est-ce pas que la santé de l'intelligence et du corps, n'est-ce pas que la beauté sereine du vieillard, ne sont encore que pour la moindre part dans ces respects, dans ces admirations, dans ces envies? C'est la seule vieillesse qui en impose, ce sont les seuls cent ans qui attirent les désirs. La vieillesse, quelle qu'elle soit, — les cent ans horribles! Certes, on est pour la vieillesse belle et respectable, pour les cent ans vertement portés; on trouve beaux les cheveux blancs comme de l'argent, on vénère les barbes longues et drues et neigeuses, on aime les yeux qui voient clair, les mains encore bien ouvertes, les pas encore sûrs. Mais on loue autant toute ténacité cramponnée à l'existence, mais on jalouse aussi ardemment le vieux qui s'acharne à user un reste de vie, celui qui ne marche plus, qui ne saisit plus, qui n'entend plus, qui ne voit plus, celui qui ne mange plus que des pilules, qui ne boit plus que des potions, auquel il faut desserrer les gencives pour lui faire avaler une cuillerée de bouillon. Celui-là, on l'honore encore dans le secret de son âme, on consentirait à être comme lui pour arriver à son âge, — on consentirait à être traîné dans une voi-

ture d'infirme, à vivre avec des moignons, à n'avoir plus de cheveux, plus de dents, à être goutteux, tâtonnant, hébété, à être gâteux, à sentir mauvais, à souffrir de partout, à râler la nuit, à agoniser le jour, — à n'être plus qu'une ruine où tremblote une pensée.

A tout, on consentirait à tout! Vivre, vivre n'importe comment, n'importe où! — mais vivre!

II. — LES FORTIFICATIONS

La muraille de pierre se dresse, droite, solide, épaisse, comme une enceinte de prison. Elle file en lignes droites, se découpe en secteurs, multiplie les angles. Muraille rougeoyante et grise, plate et monotone, sans aucun des aspects imprévus qui font si significative, si éloquente, l'architecture militaire des XIVe et XVe siècles français, avec ses remparts trapus, crénelés, ajourés de meurtrières, flanqués de tours découpées en hardies avancées, surmontés de plates-formes. Les conditions de la guerre ont changé, et il faut des montagnes de terre pour amortir le trajet d'un boulet, la tombée d'un obus. Mais n'importe, ce n'est pas une enveloppe grandiose qui a été donnée là à une capitale par l'orléanisme, M. Thiers, critique d'art, étant ministre.

Au-dessus du mur, le talus installe la maigre poésie de ses gazons séchés et montés en graines. L'herbe jaunie, aux brins rares, manquant par places, semble une maladie de la terre. Le vent bruit dans les fils télégraphiques. Un poste-caserne s'élève de distance en distance, triste comme un fort au bord de la mer. Dans les fossés, la verdure est plus verte, le trèfle se mêle au chiendent et au pissenlit, une fleur jaune ou bleue pique le gazon. C'est qu'un filet d'eau croupit au pied de la muraille humide, se dérange parfois, serpente, court dans les bas-fonds comme à travers de vraies prairies; sur la vase, patinent les araignées aquatiques; sous les lentilles d'eau, sous les si petites feuilles rondes de l'herbe à canard, sous les moisissures parasites, nagent les têtards, sautent les grenouilles maigres, qu'enferment, dans des boîtes à lait et des boîtes à sardines, les gamins d'alentour. On a vraiment, à ras du sol, une courte impression de campagne, de pousses vertes, de bestioles remuantes. C'est même, par moments, la solitude, — la solitude traversée

de pas qu'on peut trouver aux portes de Paris. Quand une bande de souteneurs ne vient pas allonger au fond du fossé une incurable paresse de corps, ou y faire remuer la gesticulation d'une dispute, on ne voit guère là que les enfants sautillants preneurs de têtards, le soldat qui monte la garde, ou le vieux gueux, las de la vie, éreinté de misère, qui dort la face dans l'herbe, auprès de son bâton et de sa besace gonflée de croûtes et de biscuits de mer.

Les dimanches et les lundis d'été, seulement, des familles d'ouvriers viennent animer ce paysage mélancolique. On se groupe là, à peine hors de la ville, dans l'ombre de Paris, on fume, on mange, on boit le «bleu » de la banlieue, on chante, on nargue pendant un après-midi la servitude dont deux formes se dressent tout près : la caserne sur le talus, le poste d'octroi à la porte grillée. L'existence est ainsi faite, avec de nécessaires échappements. Les ennuis de tous les jours, les soucis régulièrement ramenés se dissolvent à de certains moments, avec la fumée d'une pipe ou la vapeur d'une bouteille de vin. C'est pour se soustraire au mal de vivre que l'homme, — le sauvage, le civilisé, — sous toutes les latitudes, dans toutes les classes, — a inventé les opiums et les tabacs qui stupéfient, les boissons qui excitent, tout ce qui transforme, tout ce qui fait oublier. Vue ainsi, la recherche de l'illusion n'apparaît guère comme une prédisposition à la gaieté, comme une récréation bien réglée, venue à son heure.

On peut connaître aussi, aux heures de la fin du jour, une certaine sérénité sur ces buttes pelées. Quelqu'un qui ne croirait pas ou qui ne croirait plus au Boulevard, quelqu'un dont l'hygiène morale pourrait se passer du spectacle des retours du Bois et des joies des premières représentations, celui-là éprouverait un certain contentement de l'esprit à regarder du haut de la muraille le soleil se coucher dans les brumes d'une chaude journée. Ce peut être là un des plus beaux panoramas du monde. Le soir apaise les couleurs criardes, enveloppe d'obscurité les tuyaux d'usines, les affreux villages de plaisance sans verdures, les toits de tuiles rouges. Alors, les collines se chevauchent jusqu'à l'horizon, des carrières creusées semblent des caps qui s'écroulent dans une mer lointaine. On n'a devant soi que l'espace indistinct, — les bruits de la ville se perdent dans la rumeur du vent.

Ces impressions ne disparaîtront pas parce que la cherté des loyers, la nécessité de créer des quartiers neufs, auront fait raser l'enceinte de pierre. On en sera quitte pour chercher une autre motte de terre, pour choisir un nouveau point de vue. Seuls, les derniers défenseurs des décors à la Paul de Kock, des guinguettes empoussiérées, des chevaux de bois et des balançoires qui mettent leurs ritournelles et leurs mouvements aux barrières, seuls, ceux-là monteront sur les bastions pour les défendre. Mais les institutions qu'ils célèbrent sont, comme la plupart des institutions, choses sans solennité auxquelles on peut toucher. Les chevaux de bois n'auront pas mauvaise grâce à tourner au milieu des jardinets du faubourg nouveau. — Oui, les fortifications de Paris peuvent disparaître, on peut démolir les murs, combler les fossés, renverser les barrières, bâtir des maisons pas trop hautes ni trop serrées sur les quatorze millions de mètres carrés occupés par la zone militaire. Pour les fortifications, examinées comme fortifications, il est inutile d'en parler; on se souvient du siège de Paris. Il est permis de les regarder comme des choses qui doivent mourir, et de les décrire une dernière fois, en une prose véridique. Mais il est temps de jeter à bas ce mur banal qui n'a jamais eu l'apparence de promenade des vieux et délicieux remparts de certaines villes de province, — remparts tranquilles comme des allées de parcs, tout parfumés d'acacias, et où les boulets mis en tas ont l'inoffensif aspect de boules pour jouer aux quilles.

III. — VOYAGES SCOLAIRES

On a imaginé, à Paris, de continuer, de parachever l'instruction historique et géographique donnée aux élèves des écoles primaires par des excursions de quelques jours faites sous la direction de professeurs ou de conseillers municipaux. Les uns sont conduits vers des terrains propices aux observations géologiques, les autres vers une ville où les monuments, les places, les rues, donnent à la fois l'enseignement artistique et l'enseignement historique. Des caravanes d'enfants curieux et jaseurs sont parties pour Fontainebleau, pour Compiègne, pour la Normandie, pour la Bretagne.

Ce sont là les leçons de choses, dont il faut obtenir la généra-

lisation. On envoie, cette année, en voyage les élèves des écoles communales, les enfants d'ouvriers qui n'avaient pas encore franchi les fortifications. Il faut que l'année prochaine le nombre de ces touristes soit plus grand encore : il faut qu'on leur fasse faire de longs voyages avec de nombreuses stations; il faut que ces jeunes gens apprennent à voir et à penser devant tous les spectacles de la nature et de l'art.

A cet âge, où l'imagination est vive, où l'esprit reçoit facilement et garde fidèlement une impression, aucune démonstration ne vaut celle qui sort des objets eux-mêmes. Quel cours de géographie sera plus clair que celui qui sera fait par l'immense contrée que l'enfant verra du haut d'une montagne et qui dira à son œil ravi ce que sont en réalité la forêt, le fleuve, le lac, qui ne lui apparaissaient, à travers les lignes de son livre morose, que comme de vagues abstractions imaginées pour fatiguer la mémoire? Quel livre d'histoire sera plus éloquent que le champ de bataille sur lequel plane le souvenir des morts, que la salle du monument qui garde comme un écho du bruit fait par les Français d'autrefois? L'enfant qui sera parti insouciant pour cette promenade à travers la nature vivante et l'histoire figée dans la pierre reviendra ému et intéressé quand il aura épelé le livre immense des montagnes, de la mer, des bois, des rochers, des moissons, quand on lui aura fait lire ce qui est écrit par les lignes de l'architecture, par les couleurs de la peinture, quand il aura vu le chemin de fer traverser la vallée et le phare éclairer la côte. Il se passionnera alors pour le bouquin qui l'ennuyait; il commentera lui-même le fait précis qu'il ne comprenait pas, il brisera l'os pour avoir la moelle.

Bon voyage donc aux petits Parisiens des faubourgs qui s'en vont écouter les voix des forêts, contempler l'infini de la mer, se promener à travers les décors de l'histoire!

IV. — CEUX QUI S'EN VONT

En ce mois de canicule, époque des promenades restreintes et des villégiatures paisibles, la pensée vient que le grand voyage tient peu de place dans l'existence d'un civilisé, malgré la vitesse des chemins de fer et l'exactitude des paquebots. Même la plupart de ceux qui s'embarquent ne courent guère de risques, ne

sont tourmentés par aucune inquiétude. Pour un explorateur qui s'en va au hasard, il y a cent, mille émigrants réguliers qui s'en vont tenir un comptoir et procéder à des échanges comme ils feraient une tournée de commis voyageur en province. Il est peu, dans notre monde casanier, de ces cerveaux toujours hantés par le besoin de partir, de ces yeux qui veulent voir toujours au delà, par-dessus les foules, par-dessus les toits, par-dessus les arbres, les flots, les horizons. Les volailles de basse-cour ne fraternisent pas avec ces oiseaux voyageurs aux ailes toujours impatientes; elles clignent leurs yeux ronds devant ces espèces singulières agitées d'inquiétudes inconnues; elles les regardent partir, se remettent à manger leur grain, se hissent sur leurs perchoirs et s'endorment avant la fin du jour. — La vie tout en événements d'un Raousset-Boulbon, d'un Olivier Pain, arrête, stupéfie le lecteur de faits divers, qui laisse tomber le mot : « Aventuriers, » et se remet à ses occupations.

Oui, ceux-là qui aiment à courir sur les grandes routes, à enjamber les pays, à se perdre en barque sur les flots, ceux-là qui veulent aller toujours plus loin, où l'on se bat, où l'on meurt de froid ou de chaleur, où l'on parle une langue ignorée, où les regards des femmes ont des grâces inapprises, ceux-là qui veulent toujours et quand même du changeant et de l'inattendu — ceux-là sont des aventuriers. Ils n'aiment pas le train-train de tous les jours, le lendemain qui ressemble à la veille, les métiers qui comportent de l'emprisonnement. Ils ont horreur des feuilles de présence qu'il faut signer, des caisses où il faut passer à date fixe, des répétitions de paroles, des gestes semblables, des recommencements et des contraintes. Tout, plutôt que le même chemin fait deux fois par jour, que la même porte cadenassée sur les activités qui veulent se répandre, que les mêmes voix dans les oreilles, les mêmes spectacles devant les yeux, la même mangeaille au même râtelier, la même lampe éclairant les mêmes soirs. Mieux vaut partir sans but, avec une chanson sans signification sur les lèvres et des espoirs sans précision dans la tête. On est prêt à faire un détour pour rencontrer la Mort, — cette Mort contre laquelle les autres se calfeutrent, arment toutes les pusillanimités et toutes les méfiances, se défendent avec toutes les hygiènes contraires et tous les médicaments inutiles.

Du nouveau, il faut du nouveau, que ce soit l'embuscade ou la

fièvre typhoïde, la pendaison, la faim ou la soif. Toutes les tranquillités rentières sont données par ces enfiévrés pour la minute où le cheval frappe la terre de ses quatre pieds et prend son galop vers l'inconnu — où le bateau, toutes voiles gonflées, sort du port, glisse sur l'eau et s'envole dans le vent. Vivre n'est rien, s'il faut vivre où le sort vous fixe, des chaînes aux poignets et des entraves aux jambes. Vivre, c'est avoir le droit de chercher un autre air et un autre soleil, c'est marcher partout, c'est tout voir, c'est aller jusqu'au bord du connu.

Et c'est pourquoi les conquérants marchent anxieux à la tête des bataillons et pourquoi les voyageurs s'en vont tout seuls, une besace à l'épaule et un bâton à la main.

Que disent-ils, ceux qui reviennent, lorsque ceux qui n'ont pas bougé les interrogent?

Ils racontent, ils parlent, ils dessinent de grands gestes, ils regardent avec des yeux mystiques les visions disparues... Mais disent-ils qu'après avoir tout cherché ils reviennent au point d'où ils sont partis sans avoir rien trouvé? Disent-ils l'inutilité de l'agitation et le néant de l'enquête, les effets du mirage et la réapparition, dans les lointains, de ce qu'on avait cru laisser derrière soi?

C'est ainsi, pourtant. Au retour, seul devant la carte du voyage accompli, l'aventurier qui a traversé les mers et les continents, les solitudes inviolées et les vacarmes des batailles, peut confesser le restreint de ses trouvailles et la fin de sa curiosité. Les climats, les verdures, les flots, les astres, les nuages, les peuples se succèdent, s'opposent sans que le jugement puisse prononcer et le choix se fixer. Les ardeurs des tropiques sont aussi malfaisantes que les froids des pôles. Il n'y a aucune raison pour préférer l'oiseau en rubis et la fleur en velours au grisâtre rossignol et à la marguerite des prés. Les mers bleues sous le soleil n'ont pas de plaintes plus éloquentes que les colères des glauques océans. Les temples taillés dans les montagnes ne disent pas plus le mot définitif que la pierre mal dégrossie dressée dans la lande celtique. Les fétiches qu'on implore là-bas valent les mots qu'on adore ici. Les couples en amour donnent à entendre, sous toutes les latitudes, les mêmes phrases qui sanglotent et les mêmes mots qui bégayent.

Revenu de tout, après être allé partout, ne s'étant pas laissé

abuser par les défroques et les paysages qui disparaissent et reparaissent comme les costumes et les décors d'une pièce à transformations, l'homme qui a marché toute sa vie avoue le peu de variété des animalités et des civilisations, et le mot de « Monotonie » lui vient pour résumer le spectacle de l'humanité déployée en panorama.

Partez donc — vous ferez bien. Restez — ce sera encore sagesse. Que les uns fouillent toute la terre, que d'autres s'enferment dans les quelques mètres carrés d'une chambre ou d'un champ — aucune opinion souveraine ne viendra les départager. Fuite à tire-d'aile ou blottissement dans le coin du poulailler, — que l'on coure après la fin de la vie ou qu'on l'attende, — le résultat sera le même. Celui qui meurt au loin n'a ni plus vu, ni plus appris, ni plus deviné que celui qui, pendant toute une existence, s'est assis sur la même chaise, a lu les mêmes livres, a mangé la même soupe, a regardé les mêmes visages. Le soleil, qui se couche derrière une haie qui enclôt un bout de jardin, donne les mêmes joies mélancoliques que les évanouissements des paysages de féeries. On peut se résigner à lire son journal au café pendant toute la semaine et, le dimanche, à jouer aux boules au bois de Vincennes ou à pêcher à la ligne dans l'Oise.

Rappelez-vous, dans les vers de Baudelaire, les hiboux rangés, immobiles et méditants, sur une noire branche d'if :

> Leur attitude au sage enseigne
> Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
> Le tumulte et le mouvement;
> L'homme ivre d'une ombre qui passe
> Porte toujours le châtiment
> D'avoir voulu changer de place.

Mais, hélas! il faut trouver la place — il faut trouver la branche d'if.

Gustave Geffroy.

Le Gérant : Paul Genay.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.).

SANS DOT

I

Aux soirées du général, quand elle entrait dans le grand salon, souriante, fraîche, ses jolies épaules nues, un murmure caressant s'élevait du groupe des officiers massés aux encoignures des portes. Derrière elle, sa mère, majestueuse dans sa toilette un peu voyante de femme ayant toujours habité la province, secouait ses tire-bouchons de cheveux blancs avec un air d'orgueil, semblant dire : « C'est ma fille ! » Et, fluet, doux, modeste, son père, colonel au 123e, suivait, s'appliquant à ne pas marcher sur les traînes des robes.

A peine assise, un peloton de lieutenants et de capitaines, l'élite de la garnison de Versailles, sanglés dans leurs uniformes de grande tenue, moustaches blondes ou brunes, aux yeux rêveurs ou hardis, s'élançait à l'assaut de son carnet de bal. Et dans la clarté dorée des lustres, au son des instruments, elle se mettait à danser, légère et gracieuse, emportée aux bras de ces jeunes gens empressés à lui plaire.

Pour eux, ses désirs étaient des ordres, et ses caprices des lois. Fille du colonel ! Aux époques où se dressait le tableau d'avancement, il pouvait suffire d'un éloge jeté négligemment par elle : « Ah ! le lieutenant un tel, quel charmant officier, et quel bon valseur ! » pour décider de toute une carrière. Aussi elle les faisait marcher comme à la manœuvre, avec un petit ton de commandement crâne et coquet.

Elle était ainsi arrivée à vingt-deux ans, vivant des jours très gais, parcourant la France au hasard des garnisons, drapeau

déployé et clairon sonnant, dans une existence un peu nomade. Sa mère commençait à manifester de l'impatience : elle eût voulu la voir mariée. Mais, entre elle et les prétendants, une barrière effrayante se dressait, sur laquelle étaient écrits ces mots décisifs : Sans dot! Et les officiers flirtaient, riaient, dansaient, mais ne paraissaient pas du tout songer à épouser.

Plaire à la fille du colonel pour obtenir de bonnes notes, parfait! Pousser jusqu'au mariage, autre chanson! Et aucun ne paraissait disposé à en apprendre l'air; aucun de ceux qu'on eût favorablement accueillis. Car, depuis un an au moins, la jeune fille avait un amoureux timide et tremblant dont, l'ingrate, elle riait volontiers.

C'était un gros garçon à la moustache rousse et aux yeux bleus, Lorrain de naissance, et sorti de l'école de Saint-Maixent. Il s'était engagé à dix-huit ans, avait été blessé à la bataille de Coulmiers, et portait la médaille militaire. Mais, comme il n'avait point passé par Saint-Cyr, on le traitait de haut. Fils de paysans, il était robuste et sanguin, peu parleur quoiqu'il fût instruit. Très brillant sur le terrain de manœuvre, il perdait pied dans un salon. Il savait à peine danser. La crainte seule de passer pour un impoli l'avait entraîné à inviter une fois la jeune fille. Et il avait si bien embrouillé les figures du Boston, que les plus habiles n'avaient pu s'y reconnaître. Ce déplorable essai lui avait suffi, et plutôt que d'affronter de nouveau les regards moqueurs, il eût gaiement marché sur une batterie tirant à mitraille.

Enfoncé dans une embrasure de fenêtre, il regardait pendant des heures celle qu'il adorait, dansant avec une riante vivacité. Il suivait sa petite tête évaporée dans la foule tournoyante, et caressait des yeux ses blanches épaules. Quelquefois il s'enhardissait jusqu'à s'approcher de la mère, et, cérémonieusement, il lui faisait sa cour. C'étaient ses plus grandes audaces.

Il voyait avec envie ses camarades papillonner autour de la jeune fille, cambrer leur torse, faire les avantageux. Plein d'une noire tristesse, il se disait : « Un de ces jours, la nouvelle qu'elle épouse un de ces messieurs va se répandre au mess, et tout sera fini. » Il eut des accès de désespoir dans le silence glacial de sa chambre garnie. Il essaya de se raisonner. N'était-il pas fou d'aller songer à cette enfant gâtée faite pour les douceurs de la vie luxueuse? Elle était réservée à quelque fils de famille, et non à un pauvre officier de fortune.

Mais, malgré lui, sa pensée s'envolait toujours vers elle. Il la voyait pendant les nuits d'insomnie, toujours tournant, rieuse et légère, dans l'emportement de la valse. Elle semblait l'appeler avec une coquetterie irritante, et il pensait : « Qui sait? Elle m'accepterait peut-être! » Alors son cœur battait dans sa poitrine à gros coups et il étouffait. Un matin il n'y tint plus. La vie ainsi lui était devenue impossible. Il alla trouver le major, qui lui avait toujours témoigné de l'intérêt, et le pria de voir le colonel, et, sans aborder nettement la question, de pressentir l'accueil qui pourrait être fait à une demande en mariage. Il passa cette journée-là au bord de la pièce d'eau des Suisses, à regarder sauter les carpes au soleil, regrettant déjà sa démarche, et voyant devant lui l'avenir tout en noir.

Le soir, dans la cour de la caserne, le major le prit à part et lui dit d'une voix brève :

— J'ai vu le colonel... Il a été excellent, et voilà sa réponse : « Votre protégé n'a pas le sou, ma fille n'a pas de dot, ce serait marier la faim et la soif... » Il a raison, sacrebleu! ne pensez plus à la demoiselle. Et si vous avez du chagrin, consolez-vous avec la théorie.

Le lieutenant remercia, mais il n'essaya pas de se consoler, et, comme on demandait des officiers pour envoyer au Tonkin, il se proposa, et la semaine suivante il s'embarquait à Brest. Et pendant que, le cœur gros, il s'éloignait, emporté sur les flots tumultueux de la large mer, la jeune fille, insouciante et joyeuse, continuait à danser dans la lumière et dans les fleurs, au doux bruit des instruments de fête.

II

Deux années se sont écoulées. Dans son bel hôtel, le général recevait toujours ; mais, à ces brillantes soirées militaires, la charmante fille qui jadis tournait toutes les têtes ne paraissait plus. Le colonel du 123e était mort subitement à la veille d'obtenir les étoiles. A la vie brillante et dissipée avait succédé pour les deux femmes une existence médiocre et maussade. Tous les sémillants officiers qui papillonnaient si galamment s'étaient éloignés avec le plaisir et la gaieté. Le nouveau colonel du régiment avait aussi

une femme et une fille. A elles, puissances du jour, toutes les attentions, toutes les coquetteries; aux souverains de la veille, le coup de képi distrait, dans la rue, puis la fuite d'un air effaré.

L'orpheline et la veuve, alors, échangeaient un amer sourire et poursuivaient lentement leur chemin. Elles allaient dans le parc, auprès du tapis vert, jouir des tiédeurs d'un bel automne dont le soleil dorait le marbre des statues et jaunissait les feuilles des grands marronniers. Elles s'asseyaient toutes noires dans leurs robes de deuil, et, aux accents de la musique militaire, elles retrouvaient comme un lambeau de leur ancien bonheur. Il leur semblait que rien n'était changé dans leur existence, et que la voix du colonel allait retentir rude et sonore derrière elles, disant : « Bonjour, mesdames, aujourd'hui, c'est le 124e qui donne le concert, sa fanfare est moins bonne que la nôtre! »

Mais les cris des enfants qui jouaient dans le sable se faisaient seuls entendre. Et la mère, avec un soupir, essayait de lire ses journaux au travers de son pince-nez aux verres brouillés par les larmes, pendant que la fille jetait à la dérobée un regard mélancolique sur ses anciens danseurs, qui ne la reconnaissaient plus. Elle approchait de vingt-cinq ans, maintenant, et sa beauté raffinée par le chagrin avait une grâce plus pénétrante. On eût dit une fleur que la pluie d'orage a rafraîchie et purifiée. Elle s'était défaite de ces vivacités de jeune cheval échappé qui lui donnaient une allure fantasque et inquiétante. Grave et douce, elle semblait faire pénitence de son joyeux passé.

Un jour, à la musique, parmi les officiers qui se promenaient, fumant, causant, riant, et qu'elle rencontrait chaque après-midi, une figure nouvelle lui sauta aux yeux. Elle revoit en un instant les bals du général et son timide amoureux blotti dans un coin, la dévorant des yeux. Elle dit à sa mère :

— Oh! maman... vois donc... le lieutenant...

Il l'avait aperçue aussi, car il était devenu pâle, et quittant ses camarades, le képi à la main, il s'avançait. La vieille mère plia à la hâte ses journaux, et, débarrassant la chaise qui était devant elle, avec un bienveillant sourire, l'offrit à l'officier :

— Comment, c'est vous, lieutenant!... Oh! qu'il y a longtemps! Nous sommes vraiment heureuses!... Mais, pardon, je vous appelle lieutenant, et je vois sur votre manche un troisième galon...

Alors il rougit et raconta qu'au bout de six mois de campagne il avait été fait capitaine, après l'affaire de Nam-Dinh. Il y avait

tant de vides à combler!... Puis il était resté enfermé dans Tuyen-Kuan avec le commandant Dominé... Un siège terrible, de cinq semaines, sur la brèche, à repousser les assauts furieux de l'armée chinoise, battant sans trêve de ses flots d'hommes les murs en ruines du fortin... Il avait été blessé le dernier jour, dans une sortie suprême, alors qu'au loin, par-dessus la clameur des hordes jaunes, les clairons français se faisaient entendre, sonnant la délivrance. Oh! l'heure enivrante! Il avait vu l'ennemi fuir, les trois couleurs apparaître, et il était tombé alors sans regret, puisqu'on était vainqueur. Son état avait paru si grave qu'on l'avait renvoyé en France avec la croix. Pendant la traversée il s'était à peu près guéri, et en arrivant il avait été porté d'office sur le tableau pour le grade de chef de bataillon.

Les deux femmes se taisaient. La mère, avec sa connaissance du métier, calculant qu'il avait gagné dix ans d'avance sur tous ses camarades. La fille examinant le jeune homme et le trouvant presque méconnaissable, avec sa figure pâlie et allongée qui lui donnait un grand air de distinction. Était-ce possible qu'on l'eût dédaigné, ce brave soldat qui, ayant payé de son sang chaque grade conquis, revenait maintenant avec un avenir assuré!

Lui aussi la regardait. Était-ce elle, sérieuse et réfléchie, qu'il avait connue étourdie et turbulente? Une autre femme se découvrait à lui, cent fois plus charmante dans sa grâce triste et inquiète. Elle l'avait séduit autrefois, elle le ravissait aujourd'hui. Il l'avait rêvée ainsi. C'était bien elle. Toujours aussi jolie et cent fois meilleure.

Les yeux se rencontrèrent, et dans ceux de l'officier elle lut tant d'adoration qu'elle se détourna avec un peu de gêne. Le soir venait, les deux femmes se levèrent, et, sans pouvoir se détacher d'elles, il les conduisit jusqu'à leur porte.

Le lendemain, il les retrouva à la musique, et ainsi tous les jours. Il s'asseyait auprès de la jeune fille, et pendant que la mère lisait ses journaux ils causaient, intarissables, et cependant ne disant rien. L'automne s'avançait, les feuilles, couleur de rouille, jonchaient les allées, et il faisait très froid pour rester assis. On se promenait dans les quinconces du parc désert, le capitaine et la jeune fille, côte à côte, marchant d'un pas souple et amoureux.

Décembre se passa ainsi dans une intimité toujours plus douce. Cependant le capitaine, par moment, semblait troublé, nerveux. Un jour, dans un élan passionné, il serra le bras de la jeune fille

contre sa poitrine, ses yeux brillèrent, elle crut qu'il allait lui dire : Je vous adore! Mais il garda le silence et devint un peu sombre. L'agitation qu'il éprouvait redoubla aux approches du jour de l'an. Il alla fréquemment à Paris, s'occupa moins des deux femmes. Une sourde inquiétude le travaillait. S'étaient-elles trompées? Que préparait-il de mystérieux?

Le 31 décembre à six heures, il n'avait pas encore paru. La veuve lisait le journal du soir, qui contenait les promotions dans l'armée. Soudain elle devint très rouge et poussa un cri :

— Il est nommé! Il a son grade!

Au même moment, des pas précipités se firent entendre, la porte s'ouvrit, et celui qui était si impatiemment attendu entra. Il souriait, très ému ; il s'arrêta devant les deux femmes. La vieille mère lui tendit les bras :

— Oh! mon cher enfant!... Voilà donc ce qui vous agitait!

Mais lui se tournant vers la jeune fille avec une amoureuse fierté :

— Mademoiselle, j'ai maintenant une espérance d'avenir à mettre à vos pieds ; je vous aime ; voulez-vous être ma femme?

Elle pâlit au souvenir du premier refus, et pensant à tout ce que le brave garçon avait fait pour mériter son bonheur, elle lui tendit la main, et la tête sur son épaule, les lèvres sur la rude torsade de galons si vaillamment gagnés, elle pleura de joie.

Georges Ohnet.

TROUVILLE

I

Est-il convenable de se livrer, sans prévenir son monde, à la description, même la plus sommaire, de quelqu'une de ces plages célèbres,— bien mieux... connues, — telles que le Havre, Dieppe, et ce Trouville qui précisément tente aujourd'hui notre prose ? Les lois du genre ne nous imposent-elles pas de préluder à ce *travail* par diverses considérations philosophiques et sociales sur l'importance chaque jour grandissante dans notre vie moderne d'un fait jadis presque particulier, à peu près général maintenant ? Chacun entend qu'il s'agit de cette émigration en masse qui, de juillet à septembre, emporte vers la mer le délabrement ou l'ennui de nos contemporains variés.

Hé bien ! soit. Nous dirons deux mots, pas davantage, de ce fait à présent banal. Il témoigne de l'empire — plus fort que toutes nos révolutions et peut-être destiné à se voir encore fortifié par elles — de ce despote : « l'Imitation, » qui, d'ailleurs, a toujours été l'un des principaux facteurs dans la conduite de l'humanité. Au fond, l'amour de la brise marine, le plaisir d'être douché par la vague, le penchant à s'abîmer devant le flux et le reflux, dans des rêveries sur le « peut-être » de notre origine et le « que sais-je » de notre propre *moi* entraînent beaucoup moins de gens que l'exemple du voisin ou son envie.

Ce n'est pas, cependant, si fort enviable, — on l'a répété bien des fois aux prisonniers de Paris, qui ne veulent pas être persuadés, — les asphyxiantes après-midi sur le drap des comparti-

ments complets, sous les filets gonflés de valises, par le soleil et la poussière ou par la pluie d'orage, et les mauvais gîtes, *décrits* par correspondance, au deuxième étage, *sur* la mer, en réalité près des toits et sur la rue, et que, malgré votre dépit, on vous force d'accepter, dans l'ahurissement de l'arrivée, avec ces paroles magiques : « A prendre ou à laisser... cela ou rien... rien ou cela... pleine saison... mois des courses... le duc d'en face et sa famille auraient donné trois louis de ces chambres... mais on était engagé *avec* vous, etc. »

Et les repas pesants et pressés aux mornes tables d'hôte, où chacun, lèvres silencieuses, a l'air de tenir ses voisins pour malfaiteurs possibles dont il est bon de s'abstenir, ou gens de médiocre compagnie avec qui l'on ne se doit point lancer... Et les présentations, explications et regrets tardifs, le matin du jour où l'on doit s'en aller... et les essoufflants étages remontés après le dîner pour la toilette spéciale en vue du bal ou du concert, et les dangereux courants d'air du casino, et les factions interminables pour obtenir une cabine et un baigneur !

Ces griefs stéréotypés ne sont point sans compensation, et les amateurs de comédie quand même, lorsque tous les théâtres sont fermés, trouvent de quoi ne pas regretter leurs salles d'hiver et leurs types consacrés d'amoureux, d'hommes à paradoxes, de femme déchue, de coquette, de médisants et de *financiers*, dans les personnages pareillement inévitables, et comme rentrant dans l'ordre des choses — du bain de mer à la mode. C'est d'abord la mine de cruel ennui du désœuvré célibataire sans relations, en quête d'une figure connue, qui arpente du matin au soir la plage et la jetée, et pour ne pas crever, comme eût dit Bassompierre, interroge d'un air captivé les marins et les pêcheurs, qu'il ennuie. C'est encore les joies théâtrales et les fausses effusions de familles étrangères l'une à l'autre, qu'un hasard aidé par l'impatience a fait s'accoster, et qui désormais ne se rencontrent plus sans des exclamations d'aimable surprise, qui se retiennent mutuellement des sièges à toutes les fêtes et cérémonies, et ont d'admiratifs sous-entendus, les unes à l'égard des autres, — sans en connaître davantage, — et simplement pour se faire valoir elles-mêmes devant les tiers intrigués ; c'est enfin ce petit peuple de trois à six ans que l'on dresse à toutes les roueries du cabotinage, par le souci du costume et de l'exhibition dans la salle de bal, où déjà les *gosses* des familles en vue ont leur cour, tandis

que les autres sont réduits à tournoyer avec papa et maman ou le maître à danser.

Sans parler de la corruption — pire que citadine — des filles en bonnet de coton, ni de la piraterie effrontée de tous les détaillants, dont « ce n'est pas la faute, et qui doivent faire leur affaire dans ces deux mois ».

Non, sans doute, tout cela ne vaut pas un logement avec vue sur le jardin du Luxembourg, ni surtout une maison et quelques vieux arbres entre Paris et Versailles, à Saint-Cloud ou bien Viroflay; et quelquefois, dans l'après-midi, la visite d'un compagnon, avec qui l'on aille, préparatoirement au dîner fait « de plats de la maison » et d'un léger vin frais, philosopher par les bois veloutés et tragiques, où les fantômes de notre histoire murmurent dans le bruissement des feuilles.

II

Ces lignes ne risqueront que de paraître moroses ; mais elles ne feront aucun tort à la Compagnie de l'Ouest ni aux logeurs de Trouville, où, d'après ce que l'on nous rapporte, et qui est tout à fait conforme aux précédents, la plupart des hôtels et des maisons meublées sont retenus dès à présent. Bien que chaque année voie s'accroître sur notre côte normande le nombre des stations dites balnéaires ; bien que, d'autre part, Saint-Malo et Saint-Servan, Dinard et Saint-Enogat et Paramé soient en grande faveur chez les Parisiens de toute classe, il semblerait cependant, et nous avons pu, la saison dernière encore, le vérifier par nous-même, que Trouville n'est point près de perdre, parmi cette clientèle, le premier rang conquis depuis des années déjà... sans compromettre la situation à jamais heureuse du Havre et de Dieppe. Nous ne parlons pas des bains de mer de la ligne du Nord, ni de cette merveilleuse plage de Boulogne-sur-Mer, où le Parisien est un rare accident... presque une erreur ; Boulogne, ville française, où, malgré le refrain de Charles VI, *règne* un Anglais qui n'est pas précisément, nous dit-on, celui des *levees* de Buckingham-Palace, dont la société d'ailleurs ne laisse pas d'être mêlée. Les raisons de cette vogue persistante et universelle de Trouville sont aisées à produire. Sans doute la tradition

et la routine y sont pour beaucoup : elles peuvent amener et ramener les gens ; mais il faut aussi, pour décider notre choix et le fixer ensuite, — quand la mode a cessé de parler, — des mérites sensibles et des avantages résistants. La sympathie et l'agrément ne se décrètent point. Il y a des attaches secrètes entre un peuple et tel coin du pays qu'il habite. Ce nom de Trouville, presque inconnu de tout le monde il y a cinquante ans, — mais qui, dans le passé, ne devait pas être tant ignoré de notre aristocratie, ainsi qu'on le verra plus loin, — résonne aujourd'hui comme une de ces notes françaises, sorte *d'air* national, que notre oreille aurait reçue en naissant ; exemple : *Versailles*, *Champagne*, etc. Nous ne disons point Paris, qui est cependant la plus éclatante *valeur* française, — selon une expression tirée de la langue des peintres, — parce que Paris n'est pas uniquement cela, mais aussi quelque chose du patrimoine universel, sans pareil dans l'histoire, pour tout ce qui regarde les triomphes de l'art, le jeu des idées, les bassesses de la politique et le plaisir de vivre.

Emerson parle d'hommes représentatifs. Trouville est notre *representative sea-place*, ou, moins prétentieusement, notre plage type.

Donc, il semble, à présent, que l'on a toujours entendu ce nom de Trouville... et, il y a soixante ans, presque personne ne l'entendait. Aujourd'hui, juillet venu, l'on parle de Trouville par toute l'Europe et même en Amérique... surtout en Amérique. On ne dit plus : *l'anglais voyageur*. Cet Anglais-là est presque toujours, paraît-il, un Américain. Trouville en voit passer beaucoup, chaque été, ainsi que des Allemands qui se disent volontiers Autrichiens ; mais la grande majorité des habitués sont des gens de Paris. Ce grand succès de Trouville, s'il n'était que l'œuvre de la mode, ne nous déciderait pas à en écrire ainsi, comme avec un plaisir intime. Nous tenons la mode — et principalement dans l'ordre des plaisirs et des opinions — pour l'un des plus décourageants aspects de l'invincible et insondable bêtise humaine. Mais ce grand succès, au contraire, est justifié par des raisons aussi bonnes que variées. Par exemple, ces fabuleux récits des élégances d'autrefois — chaque grande dame ou femme à la mode, flanquée d'au moins trente caisses de robes du soir, *signées Worth*, ainsi que l'on écrit de nos jours — ne s'appliqueraient plus à la présente clientèle, qui nous a paru surtout

fournie par la bourgeoisie de toute taille (grande, moyenne, petite) et de toute grosseur.

Puisse cette loyale déclaration rassurer ceux qu'effarouchait l'ancienne rumeur de faste et de dépense! La semaine des courses, avec son train exceptionnel, est un fait réservé. Quant au mouvement du *high-life*, il se serait concentré, dit-on, à Deauville.

Trouville, plus familier et plus commode, n'en a pas moins fort bel air, et je ne sache point une classe, non pas seulement de voyageurs, mais d'humains en général, qui ne rencontre à Trouville, en dépit de la mode, son plaisir particulier à portée de la main. Aux archéologues, cet aimable pays offre une des villes les plus précieuses de notre écrin de villes : *Caen*, le Caen des ducs de Normandie, de Malherbe, de Charlotte Corday rêvant aux Girondins, de *Renaudin de Caen*... (voir Duvert et Lausanne); aux sédentaires qui aiment à ne pas perdre de vue leur hôtel et en même temps à regarder tout ce qui se passe et tout ce qui passe, il offre sa *Promenade des Planches*, ce charme de Trouville, où certains respirent volontiers toute la journée, pendant toute la saison, entre la ligne de chalets et de villas plus ou moins aristocratiques et la ligne toujours majestueuse et souveraine de la mer.

Enfin, Trouville offre encore aux natures champêtres sa riche et apaisante campagne; aux paysagistes, un stock inépuisable de vues et de coins; aux imaginations éprises des légendes du passé, des ruines de châteaux et de prieurés qu'on dirait faites exprès; aux excursionnistes, l'admirable côte et son développement de stations marines, depuis Honfleur jusqu'à Dives et Cabourg; excursions d'ailleurs faciles, — même pour les infirmes, dans de rapides calèches, sur des routes unies et riantes.

III

Nous aurions dû, peut-être, commencer par un petit résumé d'histoire et de statistique sur Trouville. Mais il nous faut, en conscience, reconnaître qu'après avoir interrogé là-dessus tous les auteurs contemporains, depuis les graves jouant aux fantaisistes jusqu'aux laisantins rêvant d'être ris au sérieux, nous

n'en avons pas rencontré même un seul, même parmi les géographes célèbres d'aujourd'hui, qui n'ait reproduit plus ou moins honnêtement l'ami Joanne. Tous affirment à l'envi que la réputation de Trouville date du peintre de marines Charles Mozin, dont les paysages répandirent, vers 1825, le nom de cet obscur hameau de pêcheurs. Puis, un autre peintre connu, M. Isabey, et l'un de nos plus spirituels écrivains, M. Alphonse Karr, ont fait une vogue à Trouville. Le conteur le plus populaire du siècle, M. Alexandre Dumas, nous a raconté, avec sa verve entraînante, un voyage à deux, dans le Trouville d'autrefois. Mais il nous semble que, pour à demi-barbare qu'il fût encore à cette époque, l'endroit avait déjà sa petite notoriété. Dans tous les cas, je me fierais médiocrement, pour admettre l'innocence primitive d'un bain de mer normand, aux coups de boutoir et autres rudesses de la vieille aubergiste, qui devine que les beaux messieurs et les belles dames et surtout les artistes aiment *ça*, et que je soupçonne d'être affable et engageante envers les rouliers. Quatre noms de peintres et d'auteurs figurent donc parmi les inventeurs de Trouville. Le moins connu des quatre aurait peut-être les titres les plus anciens et le mérite de la priorité dans cette *découverte*.

Depuis ces jours lointains, il faut chercher l'histoire de Trouville dans les chroniques des feuilles de sport, dans les courriers d'été de presque tous nos journaux, et dans un certain nombre de romans, écrits aussi par les chroniqueurs. Aucun ne se lasse de répéter que l'on chiffre par mille et dizaines de mille les arrivants du mois d'août, que les maris et les quarts d'agents de change qui s'y rendent par l'express du samedi soir ont valu à cet honorable train une épithète bien connue... Enfin, qu'il est mal commode de se loger à Trouville, quand il n'y a plus de logements, et autres La Palissades que le lecteur aimera toujours.

Heureusement ledit lecteur aime aussi qu'on lui offre des témoignages personnels. Nous avons visité Trouville dans des conditions et à des époques de l'année assez différentes : *avant, pendant* et *après* sa saison. *Avant,* cela nous présentait cet avantage très réel de ne pas être encaissé dans des voitures pleines jusqu'à l'asphyxie. C'est d'ailleurs un spectacle que le départ pour Trouville en pleine saison. Venez à la gare Saint-Lazare, s'il vous plaît de considérer une perspective de visages en flamme et des tas de malles bousculées. Ceux dont le rôle se

borne à faire ici la conduite aux amis ou parents se disent : « Ah! c'est là le plaisir! Ah! c'est cela la fraîche brise. Très bien! Allons respirer aux Champs-Élysées! » Propos de jaloux ou d'indolents. Qu'est-ce que le plaisir, sans la presse et l'écrasement et l'inquiétude? Rappelons-nous le théâtre. Est-ce que l'on ne s'y croirait pas volé, si par hasard on y obtenait sans peine la place de son choix, en supposant que cette place existe? Voulez-vous jouir de la solitude, faites répandre la nouvelle que vous êtes ruiné, et par suite dénué d'aucune influence. D'ailleurs le Français, et surtout le Parisien, aime à sentir pénétrer dans son dos et sa poitrine les coudes de ses semblables; ce goût n'est pas le nôtre.

IV

En outre des avantages plus haut signalés, une des raisons déterminantes de la prompte vogue de Trouville, ce fut la proximité de Paris et la facilité du voyage, qui, de l'une à l'autre ville, prend au maximum cinq heures. Un train qui part de la gare Saint-Lazare vers une heure a déposé son monde à Trouville vers six heures, et comprend sur son parcours les quatre villes intéressantes que voici : Mantes, où nos contemporains payent en passant un tribut de souvenirs affectueux à ce pauvre Louis Bouilhet, mort il y aura tantôt vingt ans, et dont le nom reste lié à quelques-unes de nos fêtes du quartier Latin; Évreux, où s'éteignit tristement une autre promesse de notre littérature : Hippolyte Rigaut; enfin, Lisieux et Pont-l'Évêque. N'oublions pas Serquigny, où l'on s'arrête quelquefois. Ce nom a reporté notre pensée sur un tableau d'un Salon déjà ancien. D'après la teinte ou le teint des personnages, nous avions pris cette toile pour une cérémonie à la cour de Soulouque. C'était la célébration d'une coutume locale à Serquigny (Eure); nous aurions dû deviner le département aux pompiers. Enfin, nous voici en véritable Normandie. A notre première visite, c'était vers la fin de mai, le paysage rayonnait. Arrivés à Trouville, un panier nous saisit et nous emporte à travers des rues, — où le classique bonnet de coton jouit lentement de son reste, — vers l'hôtel que nous avons choisi et qui baigne presque dans la mer. Nous traversons la ville dans toute sa longueur, avant d'atteindre cet

hôtel, que semblent encadrer de pittoresques villas. L'hôtel est momentanément fermé pour cause de réparations qui le livrent en proie à tous les corps de métiers. Force nous est de nous rabattre sur un autre établissement de médiocre mine, mais voisin de la plage. Nous y sommes reçus par un patron à tête de palefrenier, et par une jolie servante originaire de Vire, et répondant au nom suggestif de Madeleine. Les chambres sont déplaisantes, et toute la maison a un air « en plein vent » qui nous dispose mal. A l'heure voulue, nous nous mettons à table dans une petite salle à manger vraiment digne d'une mention pour ses courants d'air. Au reste, les hôtels de Trouville, — bons ou mauvais, — ordinairement pleins jusqu'au faîte, et visités chaque année par d'anciens habitués, ne sont pas près de voir diminuer leur fortune, devant l'élévation graduelle du tarif des maisonnettes ou logements en ville. Les deux plus renommés de ces hôtels ont grand air. Chacun va les reconnaître et souscrire à notre éloge, trop rarement mérité en France, où quelques-unes de nos villes principales maintiennent, à cet égard, un état d'incurie malpropre qui justifierait le sédentarisme national. On pourrait citer telle de nos anciennes capitales de province où le séjour de l'hôtel pendant quarante-huit heures mettrait à de cruelles épreuves la délicatesse d'une femme bien élevée. Dans telle ville célèbre de la Franche-Comté et du Nivernais, cela brave, je ne dirai pas toute élégance, mais toute hygiène. Aussi, combien nous fûmes étonné en lisant l'autre jour dans le roman d'un homme d'esprit une critique hargneuse des grands hôtels administrativement organisés d'à présent, comparés aux *maisons* sans façon du temps jadis. C'est là le paradoxe d'un camarade qui a fumé parfois sa pipe de chasseur dans quelque proprette et cordiale auberge d'Alsace, mais n'a point couché plusieurs jours dans certains établissements « vieux jeu » de nos grands chefs-lieux.

Le soir de notre premier voyage, à six heures, une voiture nous a pris et conduit, en montant une côte qui longe la mer, — et d'où l'on voit le Havre *lui-même* à midi, mais seulement son phare à minuit, — à Hennequeville, à Villerville et autre... ville, route aimable, réjouissante et d'une saveur de ruralité spéciale. Les pommiers en fleurs donnent au paysage une note inconnue aux pays d'où je viens. Au sommet de ces côtes vertes et blanches, l'œil est ordinairement sollicité par d'élégants

chalets qui ont parfois mine de castels, à cause de leurs poivrières et des hauteurs qu'ils dominent. C'est précisément l'un de ces chalets qui est le terme de notre expédition. Il appartient à M. X... Le jardinier-concierge fait des façons avant de dire : « Entrez. » On voit trop qu'il tâte le client. Son second mouvement nous est favorable. Guidés par lui, nous visitons le jardin, vraiment très beau, et d'où, par certaines échappées, on voit la mer et le Havre. La maison, fermée aux visiteurs, a un air de restaurant du bois de Vincennes, et rappelle un *chalet d'Idalie*. Le retour est plein de charme. A travers le branchage des pommiers, sur lesquels déjà s'étend l'ombre, on entrevoit les feux lointains du Havre et, par intervalles, la mer.

Je ne soupçonne pas, à cette heure, d'autres voyageurs que nous à Trouville. Les routes sont fraîches, reposées, silencieuses. J'attends avec fièvre le jour sur le lit de notre méchante auberge. Oh! j'accepte d'avance bien des extrémités : la paille, le bois, le pavé même... mais non pas de certains oreillers... jamais non plus de certains traversins et matelas. Le lendemain matin, nous allons d'abord saluer la mer; elle offre au jour naissant des délices toujours neuves. La chaleur promet de devenir violente. On trouve quelques analogies, si l'on veut, entre le dessin de Trouville et celui de Boulogne-sur-Mer. C'est le même port, le même quai, la même physionomie de maisons et de boutiques sur ce port et sur ce quai. Et ce coude formé, dans l'un et l'autre endroit, presque en face de la jetée? A Boulogne, ce coude aboutit à l'hôtel du Pavillon... autrefois Impérial; à Trouville, il mène à l'hôtel des Roches-Noires, un des plus grandioses du littoral et, ma foi... le monument de Trouville. Dans les deux endroits encore, une route serpente, on dirait avec les mêmes anneaux, jusqu'au faîte d'une colline, où je cherchai, tellement l'illusion fut complète, cette maison grise de Boulogne que j'ai décrite ailleurs. C'est une sensation bizarre que de se trouver presque seul dans ces lieux de plaisir avant la saison. La mer elle-même, comme vexée de cette visite inopportune, a l'air de vous traiter de rustre et de vous dire : « Je n'y suis pas, » comme une femme à qui l'on viendrait faire visite à l'heure de sa toilette. La comparaison ne serait pas moins *lançable* avec une salle de théâtre vue à onze heures du matin, aux environs de la répétition. Sur la jetée, nous avons rencontré seulement des gardes-côtes. Devant nous toujours le Havre (où le bateau vous trans-

porte en trois quarts d'heure). Dans un pli des falaises, Etretat. A cinq minutes de nous, Deauville.

Sur un banc de bois, je relève une galerie *au canif* de profils assez réussis de hauts personnages. Après une rapide inspection des principales rues, — Trouville ne se recommande pas autrement à l'archéologue, — nous sommes allés à Deauville, où l'on est tout de suite rendu, puisqu'il s'agit seulement de traverser un pont situé très près de la gare. Vue à la fin de mai, cette création de M. de Morny donne l'idée d'un médiocre désert de sable émaillé de chalets. On remarque ceux du fondateur, de M. Demidoff et d'un peintre qui a décoré sa façade d'imitations de Bernard Palissy. Deauville est trop moderne pour ne pas posséder un Grand-Hôtel qui justifie au moins son nom. Sur la place, s'élevait alors la statue du célèbre homme d'État. On l'a renversée; il ne reste debout que le piédestal. J'ai vu seulement à l'Opéra l'original de cette statue si héroïquement jetée à bas de son socle. Il avait grand air, et ses amis, qui lui étaient fort attachés, en parlent encore avec des sentiments fidèles. Si l'impression d'ensemble est *artificielle*, Deauville du moins marquera dans une certaine histoire, et représente fidèlement la villégiature de cette société qu'à entrepris de dépeindre *la Vie Parisienne*.

V

Depuis, j'ai revu bien des fois Trouville en pleine saison, j'ai vu ses deux principaux hôtels héberger des altesses royales, des grecs, des tricheurs et de gros marchands *arrivés*, qui ont, à l'instar de M. Poirier, gagné *de quoi* vivre comme les princes.

Une journée à Trouville comprend pour la plupart de ses hôtes, comme roulement quotidien d'occupations, le bain, la promenade sur la plage et sur la jetée, la lecture des journaux au *salon*, les concerts de l'après-midi et du soir audit salon, sans parler des bals et des représentations lyriques ou dramatiques. Il m'a semblé que les auditions musicales avaient plus de succès que les soirées dansantes. Le monde ne se manifeste qu'à Deauville, où l'on se réunit pour danser entre soi, comme à Paris. Chaque jour, une ou deux heures avant le dîner, une descente de Deauville sur Trouville donne à la *Promenade des Planches*

son maximum d'animation. Cette promenade, établie sur le sable et mouvante comme lui, est bordée d'un côté par les hôtels, villas et chalets, de l'autre par les cabines et les groupes ininterrompus de belles dames, de petits enfants et de nourrices.

On voit défiler sur ces *Planches*, sous la fusillade de mille regards aigus, les noms plus ou moins fameux et les toilettes plus ou moins critiquées. Une de ces dernières années, on y remarquait journellement, à la même heure, certaine chanteuse aux yeux d'Orient, que l'amour d'un homme titré avait enlevée à d'autres planches... plus durables, celles-là, puisque l'artiste y est retournée. Une débacle financière a fait du vicomte un exilé... presque un fugitif... et de la vicomtesse, elle a refait une cantatrice.

Entre le bain et le dîner, entre la lecture sur le sable et les concerts du Casino, nous aimons à nous faire conduire dans la campagne. Précieuses, les ressources qu'offre le voisinage de Trouville à la noble ardeur des *pédestrians* et des cavaliers, ou à la satisfaction des natures calmes, qui aiment surtout à excursionner dans un bon carrosse. Chacun a entendu parler de la forêt de Toucques, des châteaux d'Aguesseau et d'Hébertot, de l'excursion à Villeville et à Honfleur, et du château de Lassay. Ce dernier témoigne que si Trouville était totalement inconnu du temps de Charles Mozin, en 1825, on devait le connaître un peu, deux siècles auparavant. Près de Toucques, il y a les ruines d'un manoir habité, dit-on, par Guillaume le Conquérant, et qui fut même le théâtre de quelques actes de cette grande vie. S'il est permis de symboliser dans un seul homme un si vaste coin de terre, l'homme de la Normandie, c'est Guillaume le Conquérant. Rollon tient honorablement sa place aux yeux des gens instruits; Robert le Diable poursuit de son ombre infernale tous ceux qui ont été bercés avec le *Jadis régnait en Normandie* de Meyerbeer. Mais Guillaume le Conquérant efface tous ces fantômes. S'il n'est pas, ainsi que Rollon, le fondateur du duché de Normandie, il est comme le duché de Normandie lui-même. Les ruines de Bonneville (ruines authentiques... à ce qu'on nous jure, et vraiment assez imposantes) nous saisissent malgré le stigmate de banalité dont les a souillées le *tourisme*. Leur situation merveilleuse domine un des sites les plus verdoyants et les plus *pommés* de la vraie Normandie. Il reste, presque intacte, la ligne d'un mur d'enceinte et, en fâcheux état, une

demi-douzaine de tours, qui ont bientôt fait d'exterminer vos illusions.

La Tour de Rollon est une quasi-guinguette en plein air, et l'*Antiquaire* rêvé, un sous-Brébant, qui opère parmi les arbres.

Après tout, il en est de même au vieux château de Bade et autres lieux mémorables. Cela ne nuit à personne, et mêle de l'attendrissement à la poésie des souvenirs. On voit distinctement la mer du haut des ruines de Bonneville. Comme ils aiment dans le pays cette désinence en ville! A Trouville, j'ai lu sur une enseigne, ce nom imprudent : *Ecorcheville*.

On se rend de Bonneville, en traversant Toucques, aux ruines de l'ancien prieuré de Saint-Arnould, situées au pied de la hauteur que domine un pan de muraille, dernier vestige de l'ex-château de Lassay. C'est une simple promenade d'une demi-heure. Après avoir déposé votre offrande dans le tronc de Saint-Arnould, — non sans penser à Walter Scott, dont ce prieuré, feuillet détaché d'*Ivanhoë*, paraît être l'ouvrage, — on gravit la colline couronnée par la ruine de Lassay, qu'un pli de terrain dérobe aux regards, jusqu'à l'instant précis où l'on peut la toucher du doigt.

D'après les on-dit, le château de Lassay appartiendrait à l'histoire des grandes courtisaneries, telles que les arbres plantés en une nuit, du duc d'Antin, telles que le voyage de Catherine en Crimée, avec cette réserve que c'est ici l'amour et non l'adulation qui suscita le prodige. Le marquis de Lassay aurait fait construire en peu de semaines ce château, en l'honneur de la grande mademoiselle, qu'il avait invitée à venir passer la saison en Normandie, et qui, pour le remercier de son zèle, aima tant... Lauzun. Il y aurait ici place pour de jolies variations sur le *sic vos non vobis*, et sur le temps qui ne respecte pas ce qu'on fait sans lui. Ce château, présentement réduit aux proportions d'une grange, se distinguait surtout par sa position, où s'offrait le panorama d'un des points les plus délicieux de la Normandie... sans compter la mer, par surcroît. Il nous est doux d'ajouter que le marquis de Lassay mourut à quatre-vingt-six ans. Rien de plus consolant à la fois et moral que ces belles vieillesses accordées aux maltraités de l'amour. Un autre enseignement à tirer de cette histoire, c'est que la construction du château de Lassay et le château d'Aguesseau, dans le proche voisinage de Trouville, laissent supposer que cette plage fut appréciée des connaisseurs longtemps avant la date acceptée aujourd'hui. Un numéro de cette revue ne

suffirait peut-être pas à raconter, tandis qu'une demi-journée suffit à voir, en outre de l'aristocratique Deauville, Villers, aux cottages verdoyants et aux châteaux confortables; Houlgate, Beuzeval et Cabourg, peuplés de noms amis et familiers à l'oreille parisienne; Dives et sa vieille auberge, qui en a trouvé *une bien bonne,* en se qualifiant « d'hostellerie ». Six heures en vérité, pas davantage, pour qui n'a d'autre désir que d'entrevoir ces stations heureuses, au cours d'une promenade, qui, moins la couleur ineffable de l'Italie, n'est pas sans faire songer à la Corniche.

Les courses de Trouville, au mois d'août, sont en grande réputation dans le monde des curieux et des intéressés, c'est-à-dire presque tout le monde. Cet aimable pays redouble alors d'entrain et d'élégance; sous cet aspect, aucune autre plage ne l'a surpassée, et l'on comprend que les chroniqueurs l'aient célébrée entre toutes. Ajoutons pour finir, sur un thème à moraliser, que l'on ne passe point à Trouville, devant la rue des Rosiers (un nom qui ne résonne pas gaiement dans notre histoire contemporaine), sans voir la maison où, dans une triste nuit de février 1848, Louis-Philippe, détrôné, fugitif, attendait avec angoisse le moyen de gagner l'Angleterre. Devant le Chalet-Cordier, où vécut M. Thiers, il y a seize ans, au zénith de sa popularité de libérateur, il est loisible de méditer sur la valeur des prestiges politiques et sur le prix de la gloire.

Louis Dépret.

L'IMMORTEL[1]

V

Ce soir, dîner de gala, puis réception intime à l'hôtel Padovani. Le grand-duc Léopold reçoit à la table de « sa parfaite amie », comme il appelle la duchesse, quelques membres triés des différentes sections de l'Institut, et rend ainsi aux cinq Académies la politesse de leur accueil, les coups d'encensoir de leur directeur... Comme toujours, chez l'ancienne ambassadrice, le monde diplomatique est avantageusement représenté, mais l'Institut prime tout, et la place même des convives précise l'intention du dîner. Le grand-duc, assis en face de la maîtresse de maison, a Mme Astier à sa droite ; à sa gauche, la comtesse de Foder, femme du premier secrétaire de l'ambassade finlandaise, faisant fonctions d'ambassadeur. La droite de la duchesse est occupée par Léonard Astier, la gauche par Msr Adriani, Nonce du pape ; puis suivent et s'alternent le baron Huchenard, pour les Inscriptions et Belles-Lettres ; Mourad-Bey, ambassadeur de Turquie ; le chimiste Delpech, de l'Académie des Sciences ; le ministre de Belgique, le musicien Landry, de l'Académie des Beaux-Arts ; Danjou, l'auteur dramatique, un des cabotins de Picheral, enfin le prince d'Athis, qui, par son double titre de ministre plénipotentiaire et de membre de l'Académie des sciences morales et politiques, donne bien la note à deux teintes du salon. En bout de table, le général aide de camp de son Altesse, le jeune garde-noble comte Adriani, neveu du nonce, et Gavaux, l'indispensable, l'homme de toutes les fêtes.

Le féminin manque d'agrément. Rousse et vive, toute menue, engoncée de dentelles jusqu'au bout de son petit nez pointu, la comtesse de Foder a l'air d'un écureuil enrhumé. La baronne Huchenard, moustachue, sans âge, donne l'impression d'un vieux monsieur décolleté, très gras. Mme Astier, en robe de velours demi-ouverte, un cadeau de la duchesse, sacrifie à sa chère

(1) Voir les numéros des 25 juillet et 10 août 1888.

Antonia la joie qu'elle aurait à montrer ses bras, ses épaules, ce qui lui reste ; et grâce à cette attention, la duchesse Padovani semble, à table, la seule femme. Grande, blanche, dans sa robe de chez Chose, une toute petite tête aux beaux yeux dorés, orgueilleux et mobiles, des yeux de bonté, de tendresse et de colère, sous de longs sourcils noirs presque rejoints, le nez court, la bouche voluptueuse et violente, et l'éclat d'un teint de jeunesse, d'un teint de femme de trente ans, qu'elle doit à l'habitude de passer l'après-midi au lit quand elle reçoit le soir ou va dans le monde. Ayant vécu longtemps dehors, ambassadrice à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Constantinople, autorisée à donner le ton de la mode française, elle a gardé quelque chose de doctoral, d'informé, que les Parisiennes lui reprochent, car elle leur parle en se penchant comme à des étrangères, leur explique tout ce qu'elles savent aussi bien qu'elle-même. La duchesse continue à représenter Paris chez les Kurdes, dans son salon de la rue de Poitiers, et c'est le seul défaut de cette noble et rayonnante personne.

Malgré la presque absence de femmes, de ces claires toilettes découvrant les bras et les épaules, qui alternent si bien dans la monotonie des habits noirs, miroitantes de brillants et de fleurs, la table a pour s'égayer la soutane violette du Nonce à large ceinture de moire, la chechia pourpre de Mourad-Bey, la tunique rouge du garde-noble, au collet d'or, à broderies bleues et galons d'or sur la poitrine, où luit en plus l'énorme croix de la Légion d'honneur, que le jeune Italien a reçue, le matin même, l'Élysée ayant cru devoir récompenser l'heureuse mission du porteur de barrette. Puis, partout les taches vertes, bleues, rouges des cordons, l'argent mat et les feux en étoiles des brochettes et des plaques.

Dix heures. Le dîner touche à sa fin, sans une fleur froissée aux bordures odorantes des surtouts et des couverts, sans une parole plus haute, un geste plus animé. Pourtant la chère est exquise à l'hôtel Padovani, une des rares tables de Paris où il y ait encore du vin. On sent quelqu'un de gourmand dans la maison, et non pas la duchesse, vraie mondaine française, trouvant toujours le dîner bon quand elle a une robe seyant à sa beauté, quand le service est paré, fleuri, décoratif, mais l'attentif de Madame, le prince d'Athis, palais raffiné, estomac fini, rongé par les cuisines de cercle, et qui ne se nourrit pas exclusivement de vaisselle plate ni de la vue des livrées de gala à mollets blancs irréprochables. C'est pour lui que le soin des menus compte parmi

les préoccupations de la belle Antonia, pour lui les nourritures montées et l'ardeur des grands vins de côte qui, ce soir, franchement, n'ont guère allumé la table.

Même torpeur, même réserve gourmée au dessert qu'aux hors-d'œuvre, à peine une rougeur aux joues et aux nez des femmes. Un dîner de poupées de cire, officiel, majestueux, de ce majestueux qui s'obtient surtout avec de l'espace dans le décor, des hauteurs de plafonds, des sièges très écartés supprimant l'intimité du coude à coude. Un froid noir, profond, un froid de puits, passe entre les couverts malgré la tiède nuit de juin dont le souffle venu des jardins par les persiennes entre-closes gonfle doucement les stores de soie. On se parle de haut, de loin, du bout des lèvres, le sourire immobile et figé; et des choses qui se disent, pas une qui ne soit un mensonge et ne retombe sur la nappe, banale et convenue, parmi les facticités du dessert. Les phrases restent masquées comme les visages, et c'est heureux, car si chacun se découvrait à cette minute, laissait voir sa pensée du fond, quel désarroi dans l'illustre société !

Le grand-duc, large face blafarde entre des favoris trop noirs taillés en boulingrin, tête de souverain pour journaux illustrés, tandis qu'il interroge avidement le baron Huchenard sur son récent ouvrage, songe en lui-même : « Mon Dieu ! que ce savant m'ennuie avec ses huttes en forme d'arbre... Comme on serait bien mieux au ballet de *Roxelane* où danse cette petite Déa que j'adore... L'auteur de *Roxelane* est ici, me dit-on, mais c'est un vieux monsieur très vilain, très triste... Oh ! les jambes, le tutu de ma petite Déa. »

Le Nonce, grand nez, lèvres minces, spirituelle figure romaine aux yeux noirs dans un teint de bile, écoute aussi, penché de côté, l'historique de l'habitation humaine et songe, en regardant ses ongles luisants comme des coquillages : « J'ai mangé ce matin à la nonciature un délicieux *misto-frito* qui m'est resté sur l'estomac... Gioachimo a trop serré ma ceinture... Je voudrais bien être sorti de table. »

L'ambassadeur de Turquie, lippu, jaune, abruti, son fez jusqu'aux yeux, la nuque en avant, verse à boire à la baronne Huchenard et se dit : « Ces roumis sont abominables d'amener leurs femmes dans le monde à cet état de décomposition... le pal, plutôt le pal que de laisser croire que cette grosse femme ait jamais couché avec moi ! » Et sous le sourire minaudier de la

baronne remerciant Son Excellence, il y a : « Ce Turc est ignoble, il me dégoûte. »

Ce que dit tout haut Mme Astier n'a pas non plus de rapport avec sa préoccupation intime : « Pourvu que Paul n'ait pas oublié d'aller chercher bon papa... l'effet sera joli de l'aïeul appuyé à l'épaule de son arrière petit-fils... Si nous pouvions décrocher quelque commande à Son Altesse... » Puis, regardant tendrement la duchesse : « Elle est en beauté, ce soir... de bonnes nouvelles, sans doute, pour son ambassade... Jouis de ton reste, ma fille; Samy sera marié dans un mois... »

Mme Astier ne s'est pas trompée. Le grand-duc, en arrivant, annonçait à sa parfaite amie la promesse de l'Élysée pour d'Athis, c'est l'affaire de quelques jours. La duchesse est folle d'une joie contenue qui l'illumine en dessous, la pare d'un éclat extraordinaire. Voilà ce qu'elle a fait de l'homme aimé, où elle l'a conduit!... Et déjà elle projette son installation personnelle à Pétersbourg, un hôtel sur la Perspective, pas trop loin de l'ambassade, pendant que le prince, blême, la joue fripée, le regard perdu, — ce regard dont Bismarck n'a jamais supporté le scrutement, — comprimant sur sa lèvre méprisante le double sourire sibyllin et dogmatique de la Carrière et de l'Académie, songe en lui-même : « Il faut maintenant que Colette se décide... elle viendrait là-bas, on se marierait sans bruit à la chapelle des pages... tout serait fini et irréparable quand la duchesse l'apprendrait. »

Et d'un convive à l'autre, mille pensées incongrues, bouffonnes, disparates, circulent ainsi sous la même enveloppe gommée. C'est la satisfaction béate de Léonard Astier, qui a reçu le matin même l'ordre de Stanislas 2e classe, en retour de l'hommage fait à Son Altesse d'un exemplaire de son discours, portant, épinglé en première page, l'autographe de la grande Catherine, très ingénieusement enchâssé dans le compliment de bienvenue. Cette lettre, qui a eu les honneurs de la séance, occupe les journaux depuis deux jours, retentit par toute l'Europe, répercutant le nom d'Astier, de sa collection, de son œuvre, dans un de ces assourdissants et disproportionnés échos de montagne que la multiplicité de la presse vaut à tous les événements contemporains. Maintenant le baron Huchenard peut essayer de ronger, de mordre et marmotter avec son ton doucereux : « J'appelle votre attention, mon cher collègue... » On ne l'écoutera plus. Et

comme il sent bien cela, le prince des autographiles, quel regard enragé il tourne vers le cher collègue entre deux phrases de son boniment scientifique, que de venin dans tous les creux de sa longue figure en biseau, poreuse comme une pierre-ponce.

Le beau Danjou rage, lui aussi, mais pour un autre motif que le baron : la duchesse n'a pas invité sa femme. Cette exclusion le blesse dans son amour-propre de mari, ce second foie plus douloureux que l'autre; et malgré son désir de briller pour le grand-duc, la provision des mots qu'il avait apportés, presque inédits, lui reste dans la gorge. Un autre encore qui sourit de travers, c'est le chimiste Delpech, que l'Altesse, au moment des présentations, a félicité de ses travaux sur les caractères cunéiformes, le confondant avec son collègue de l'Académie des Inscriptions. Il faut dire qu'en dehors de Danjou, dont les comédies sont populaires à l'étranger, le grand-duc n'a jamais entendu parler des célébrités académiques présentes à ce dîner. Gavaux, le matin même, a fabriqué avec l'aide de camp une série de petits menus portant le nom de chaque invité et la nomenclature de ses principaux ouvrages. Que Son Altesse ne se soit pas plus embrouillée dans la série des compliments, voilà qui prouve un fier à-propos et une mémoire princière. Mais la soirée n'est pas finie, d'autres gloires académiques vont apparaître, déjà de sourds roulements de voitures, des claquements de portières jetées retentissent sous le porche, Monseigneur pourra se rattraper.

En attendant, d'une voix molle, lente, cherchant ses mots, dont la moitié lui passe par le nez et s'y égare, Son Altesse discute un point d'histoire avec Astier-Réhu à propos de la lettre de Catherine II. Depuis longtemps les aiguières à main ont fait le tour de la nappe, personne ne boit ni ne mange plus; on ne respire plus même, de peur d'interrompre la conférence, toute la table hypnotisée, soulevée et, par un curieux phénomène de lévitation, littéralement pendue aux lèvres impériales. Tout à coup l'auguste nasillement s'arrête, et Léonard Astier, qui résistait pour la forme, pour rendre plus éclatant le triomphe de son adversaire, jette ses bras comme des armes brisées, disant d'un air convaincu : « Ah! Monseigneur, vous m'avez fait quinaud... » Le charme est rompu, la table sur ses pieds, on se lève dans un léger brouhaha d'admiration, des portes battent, la duchesse a pris le bras du grand-duc, Mourad-Bey celui de la baronne; et tandis qu'avec un frôlement de jupes, de chaises reculées, l'as-

sistance s'égrène à la file, passe dans les salons, Firmin, le maître d'hôtel, grave, le menton haut, suppute à part lui : « Ce dîner, partout ailleurs, m'aurait valu mille francs de gratte... mais avec elle, va-t'en voir!... pas même trois cents francs... » Puis, tout haut, comme un crachat sur la traîne de la fière duchesse : « Carne, va!... »

« Que Votre Altesse me permette... mon grand-père, M. Jean Réhu, doyen des cinq Académies. »

Le timbre suraigu de Mme Astier, sonne dans les grands salons allumés, presque déserts, où sont arrivés déjà les intimes admis à la soirée; elle crie très fort pour que bon-papa comprenne à qui il est présenté et réponde en conséquence. Il a fière mine, le vieux Réhu, dressant sa longue taille, portant droite encore sa petite tête créole devenue noire avec l'âge et toute gercée. Appuyé au bras de Paul Astier, élégant et charmant, sa fille de l'autre côté, Astier-Réhu derrière eux, la famille ainsi groupée présente une scène sentimentale à la Greuze qu'on se figurerait volontiers sur une de ces hautes lices claires qui tendent les murs du salon et dont l'extraordinaire vieillard est presque contemporain. Le grand-duc, très touché, cherche une parole heureuse; mais l'auteur des *Lettres à Uranie* ne figure pas sur ses menus. Il s'en tire par quelques phrases vagues, décoratives, auxquelles le vieux Réhu, croyant qu'on l'interroge sur son âge comme d'habitude, répond : « Quatre-vingt-dix-huit dans quinze jours, Altesse... » Puis il ajoute, ce qui ne rime pas davantage aux félicitations encourageantes du grand-duc : « Pas depuis 1803, monseigneur... la ville doit être bien changée... » Et pendant que s'échange ce singulier dialogue, Paul chuchote à sa mère : « Tu le reconduiras, si tu veux; moi, je ne m'en charge plus... Il est d'une humeur de loup... En voiture, tout le temps, il m'envoyait des coups de pied dans les jambes... pour détirer ses nerfs, » disait-il. Lui-même, le jeune Paul, a la voix cruellement nerveuse et cassante, ce soir, quelque chose de serré, de contracturé sur sa figure douce, que sa mère connaît bien, qu'elle a vu tout de suite quand elle est entrée. Qu'y a-t-il encore? Elle le surveille, essaye de lire dans ses yeux clairs, qui se dérobent impénétrables, seulement plus aigus, plus durs.

Et le froid du dîner, le froid solennel continue, circule parmi les invités, qui se groupent çà et là, les quelques femmes en cercle sur des sièges bas, les hommes debout, arrêtés ou marchant,

mimant des conversations profondes avec la visible préoccupation d'attirer les regards de Son Altesse. C'est pour elle que le musicien Landry rêve au coin de la cheminée, levant son front génial et sa barbe d'apôtre, et qu'à l'autre angle Delpech le savant médite, le menton dans la main, anxieux, penché, des fronces au sourcil, comme s'il surveillait un mélange détonant.

Le philosophe Laniboire, fameux par sa ressemblance avec Pascal, rôde aussi, passe et repasse devant le canapé où Monseigneur est en proie à Jean Réhu; on a oublié de le présenter, et, piteux, son grand nez s'allonge, quête à distance, semble dire : « Mais voyez donc si ce n'est pas le nez de Pascal! » Et vers le même canapé Mme Eviza filtre entre ses paupières à peine décloses un regard qui promet tout, quand Monseigneur voudra, où et comme il voudra, pourvu que Monseigneur vienne chez elle, qu'on le voie à son prochain lundi. Ah! le décor a beau changer, la pièce sera toujours la même : vanité, bassesse, aptitude aux courbettes, courtisanesque besoin de s'avilir, de s'aplatir. Il peut nous en venir, des visites impériales : nous avions à l'ancien garde-meuble tout ce qu'il faut pour les recevoir.

« Général!

— Votre Altesse?

— Je n'arriverai jamais pour le ballet...

— Mais, pourquoi restons-nous là, Monseigneur?

— Je ne sais quoi... une surprise... on attend que le Nonce soit parti... »

Ils murmurent ces quelques mots du bout des lèvres, sans se regarder, sans qu'un muscle anime leurs faces officielles, l'aide de camp assis près de son maître dont il imite le nasillement, le geste rare et la posture immobile au bord du divan, le bras arrondi sur la hanche, raide comme à la parade ou sur le devant de la loge impériale au théâtre Michel. Debout devant eux, le vieux Réhu ne veut pas s'asseoir, ni cesser de parler, de remuer ses poudreux souvenirs de centenaire. Il a tant connu de gens, s'est habillé de tant de modes différentes! Et plus c'est loin, mieux il se rappelle. « J'ai vu ça, moi. » Il s'arrête une minute à la fin de chaque anecdote, les yeux au lointain, vers le passé fuyant, puis repart sur une autre histoire. Il était chez Talma, à Brunoy, ou dans le boudoir de Joséphine, plein de boîtes à musique, de colibris en brillants, gazouillant et battant des ailes. Le voici qui déjeune avec Mme Tallien, rue de Babylone. Il la

dépeint nue jusqu'aux flancs, ses beaux flancs en galbe de lyre, un long pagne de cachemire battant ses jambes à cothurnes, les épaules recouvertes par les cheveux frisés et tombants. Il a vu cela, lui, toute cette chair d'Espagnole, grassouillette et pâle, nourrie de blancs-mangers; et ce souvenir fait grésiller ses petits yeux sans cils au fond de leurs orbites.

Dehors sur la terrasse, dans la nuit tiède du jardin, on cause à mi-voix, des rires étouffés traversent l'ombre, où les cigares font un cercle de points rouges. C'est Gavaux qui s'amuse à demander au jeune garde-noble pour Danjou et Paul Astier l'histoire de la barrette et du *zuccheto :* « Monsignor, il mé dit : Pepino...

— Et la dame, comte, la dame de la gare?...

— Cristo, qu'elle était bella! » dit l'Italien d'une voix sourde, et, tout de suite, pour corriger ce qu'il y a de trop goulu dans son aveu, il ajoute doucereusement : « Sympathica surtout, sympathica!... » Belles et sympathiques, toutes les Parisiennes lui semblent ainsi. Ah! s'il n'était pas obligé de reprendre son service... Et mis en verve par les vins de France, il raconte sa vie aux gardes-nobles, les boni du métier, l'espoir qu'ils ont tous en entrant là de faire un beau mariage, de conquérir, un jour d'audience pontificale, quelque riche Anglaise catholique, ou la fanatique Espagnole venue d'Amérique du Sud pour apporter son offrande au Vatican. « L'ouniforme est zouli, comprénez; et pouis les enfortounes del Saint-Père cela nous donne à nous autres ses soldats oun prestigio roumanesque, cevaleresque, qualque sose qui plaît aux dames zénéralementé. »

C'est vrai qu'avec sa jeune tête virile, ses broderies d'or doucement brillantes sous la lune, son collant de peau blanche, il rappelle les héros de l'Arioste ou du Tasse.

« Eh bien! mon cher Pepino, dit le gros Gavaux de son ton raillard et mauvais chien, la belle affaire que vous cherchez, vous l'avez tout près d'ici, sous la main...

— *Comé!...* sous la main!... »

Paul Astier tressaille et tend l'oreille. Dès qu'on parle d'un riche mariage, il croit qu'on veut lui souffler le sien.

« La duchesse, parbleu!... Le vieux Padovani est à sa dernière attaque...

— *Ma...* lé prince d'Athis?...

— Jamais il ne l'épousera... »

On peut croire Gavaux, qui est l'ami du prince, de la duchesse

aussi, du reste, mais qui, dans la très prochaine craque du ménage, s'est mis du côté qu'il suppose le plus solide : « Allez-y donc carrément, mon cher comte... Il y a là de l'argent, beaucoup d'argent... des relations... la femme pas trop décatie...

— Cristo! qu'elle est bella... » soupire l'autre.

Danjou ricane : « Sympathique, surtout. »

Et le garde-noble, après un court étonnement, ravi de se rencontrer avec un académicien de tant d'esprit : « Si, si... sympathica... precisamente... zé me le pensais...

— Et puis, reprend Gavaux, si vous aimez les eaux de teinture, postiches, bandages, sous-ventrières, vous serez servi... On la dit bardée, ceinturée de cuir et de fer en dessous... la meilleure cliente de Charrière... »

Il parle tout haut, sans aucune gêne, en face de la salle à manger, dont la porte-fenêtre entr'ouverte éclaire sa large face rubiconde et cynique d'affranchi, de parasite, et souffle encore une haleine chaude de truffes, de salmis, tout le somptueux dîner qu'il vient de faire et qu'il éructe en basses et ignobles calomnies. Tiens! les voilà, tes truffes farcies; les voilà, tes gélinotes et tes « châteaux » à vingt francs le verre. Ils se sont mis à deux, Danjou et lui, pour cette partie de débinage très reçue dans la société. Et ils en savent, et ils en racontent. Gavaux lance l'ordure. Danjou la repaume; et l'ingénu garde-noble, ne sachant au juste ce qu'il faut croire, essayant de rire, le cœur étreint à l'idée que la duchesse pourrait les surprendre, éprouve un vrai soulagement en entendant son oncle qui l'appelle à l'autre bout de la terrasse : « Oh!... Pépino... » La Nonciature se couche de bonne heure et lui fait expier en sagesse les mésaventures de la barrette.

« Bonne nuit, messieurs.

— Bonne chance, jeune homme. »

Le Nonce est parti. Vite, la surprise! Sur un signe de la duchesse, l'auteur de *Roxelane* se met au piano, traîne sa barbe sur les touches en plaquant deux moelleux accords. Aussitôt, là-bas, tout au fond, les hautes portières s'écartent, et dans l'enfilade des salons étincelants s'avance au petit trot, sur la pointe de ses souliers dorés, une délicieuse brunette en maillot de danse et jupes ballonnées, menée au bout des doigts par un sombre personnage aux cheveux roulés, à la face macabre coupée d'une longue moustache en bois noirci. Déa, Déa, la folie du jour, le

jouet à la mode, et avec elle son professeur Valère, chef de la danse à l'Opéra. On a commencé ce soir par *Roxelane*, et, toute chaude encore du triomphe de sa sarabande, la petite vient la danser une seconde fois pour l'hôte impérial de la duchesse.

De surprise plus agréable, la parfaite amie n'aurait su vraiment en imaginer. Avoir là, devant soi, pour soi, presque dans la figure, ce joli tourbillon de tulle, ce souffle haletant, jeune et frais, entendre tous les nerfs tendus du petit être craquer, vibrer comme les écoutes d'une voile, quelles délices! et monseigneur n'est pas seul à les savourer. Dès la première pirouette, les hommes se sont rapprochés, formant un cercle brutal et serré d'habits noirs en dehors duquel les rares femmes présentes en sont réduites à regarder de loin. Le grand-duc est confondu, bousculé, dans cette presse, car à mesure que se présente la sarabande, le cercle se rétrécit, jusqu'à gêner l'évolution de la danse; et, penchés, soufflant très fort, académiciens et diplomates, la nuque avancée, leurs cordons, leurs grand'croix ballant comme des sonnailles, montrent des rictus de plaisir qui ouvrent jusqu'au fond des lèvres humides des bouches démeublées, laissant entendre de petits rires semblables à des hennissements. Même le prince d'Athis humanise la courbe méprisante de son profil devant ce miracle de jeunesse et de grâce dansante qui, du bout de ses pointes, lève tous ces masques mondains; et le Turc Mourad-Bey, qui n'a pas dit un mot de la soirée, affalé dans un fauteuil, maintenant gesticule au premier rang, gonfle ses narines, désorbite ses yeux, pousse des cris gutturaux d'un obscène et démesuré Garagouss. Dans ce frénétisme de vivats, de bravos, la fillette volte, bondit, dissimule si harmonieusement le travail musculaire de tout son corps que sa danse paraîtrait facile, la distraction d'une libellule, sans les quelques points de sueur sur la chair gracile et pleine du décolletage et le sourire en coin des lèvres, aiguisé, volontaire, presque méchant, où se trahit l'effort, la fatigue du ravissant petit animal.

Paul Astier, qui n'aime pas la danse, est resté à fumer sur la terrasse. Les applaudissements lui arrivent lointains avec les grêles accords du piano, accompagnement d'une songerie profonde où il voit clair peu à peu en lui-même, comme il aperçoit, ses yeux se faisant à l'ombre, les grands fûts des arbres du jardin, leurs feuillages frémissants, le treillage fin et serré d'une façade dans

le goût ancien appuyée au mur du fond, en perspective... C'est dur d'arriver, il en faut du souffle pour atteindre ce qu'on vise, ce but que l'on croit toucher, toujours reculé, toujours plus haut... Cette Colette! à chaque instant, il semble qu'elle va lui tomber dans les bras; puis, quand il revient, c'est à recommencer, une conquête à refaire. On dirait qu'en son absence quelqu'un s'amuse à détruire son ouvrage. Qui?... Le mort, pardi! ce sale mort... Il faudrait être là du matin au soir près d'elle; mais comment faire, avec la vie, les corvées, tant de courses pour l'argent?

Un pas léger, un frôlement épais de velours, c'est sa mère qui le cherche et s'inquiète : Pourquoi ne vient-il pas au salon avec tout le monde? Elle s'accoude au balustre près de lui, veut savoir ce qui le préoccupe.

« Rien, rien... » Puis, pressé, questionné : « Eh bien! il a... il a... qu'il en a assez de cette vie de crevage de faim. Toujours des billets, des protêts... Boucher un trou pour en rouvrir un autre... Il est à bout, il n'en peut plus, là!... »

Du salon viennent de grands cris, des rires fous, et la voix blanche de Valère, le chef de la danse, faisant mimer à Déa la charge d'un ballet vieux style :

« Un battement... deux battements... l'Amour méditant un larcin... »

« Qu'est-ce qu'il te faut? chuchote la mère toute tremblante. Jamais elle ne l'a vu ainsi.

— Non, inutile, tu ne pourrais pas... c'est trop lourd. »

Elle insiste :

« Combien?

— Vingt mille !... et chez l'huissier demain, avant cinq heures... sans quoi, la saisie, la vente, un tas de malpropretés dont, plutôt que d'avoir la honte... » Il mâchonne rageusement son cigare et ses mots «... mieux me faire sauter le caisson. »

Ah! il n'en faut pas plus : « Tais-toi, tais-toi... demain avant cinq heures... » Et des mains passionnées, furieuses, se jettent à ses lèvres pour en arracher, pour y renfoncer l'horrible parole de mort.

VI

De la nuit, elle ne dormit pas, avec l'affreux lancinement de ce chiffre en travers du crâne : Vingt mille francs! Vingt mille

francs! Où les trouver? à qui écrire? Et si peu de temps devant elle. Des noms, des figures passaient en éclair, traversaient un instant au plafond le reflet bleuâtre de la veilleuse pour s'évanouir et faire place à d'autres noms, d'autres figures, qui disparaissaient aussi vite. Freydet? Elle venait de s'en servir... Samy? sans le sou jusqu'à son mariage... Puis quoi! Est-ce qu'on emprunte vingt mille francs, est-ce qu'on les prête? Il fallait ce poète de province... A Paris, dans la « Société », l'argent ne joue qu'un rôle occulte. On est censé en avoir, vivre au-dessus de ces misères, comme dans les comédies distinguées. Manquer à cette convention, ce serait s'éliminer soi-même de la bonne compagnie.

Et pendant que Mme Astier songeait dans la fièvre, le large dos de son mari, soulevé d'un souffle égal, s'arrondissait à côté d'elle. Une des tristesses de leur vie à deux, ce lit bourgeoisement partagé où ils dormaient depuis trente ans côte à côte, sans rien de commun que leurs draps; mais jamais l'indifférence de son morne compagnon de litière ne l'avait ainsi révoltée, indignée. L'éveiller, à quoi bon? Lui parler de l'enfant, de sa menace désespérée? Elle savait si bien qu'il ne la croirait pas, qu'il ne retournerait pas même cet énorme dos en guérite où il s'abritait. Un moment l'idée lui vint de tomber dessus, de le cribler de coups de poings, de coups de griffes, de crier bien fort à ce lourd sommeil égoïste : «Léonard, vos archives brûlent. » Et cette idée d'archives lui traversant follement la tête, peu s'en fallut qu'elle-même ne se précipitât du lit. Trouvés, les vingt mille francs! Là-haut, dans le cartonnier... Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt? Jusqu'au jour, jusqu'au dernier crépitement de la veilleuse, elle combina son affaire, immobile, apaisée, un regard de voleuse dans ses yeux restés ouverts.

Habillée de bonne heure, tout le matin elle ròda par l'appartement, guettant son mari, qui devait partir, puis changeait d'avis, faisait du classement jusqu'au déjeuner. Léonard allait, venait de son cabinet à la soupente, les bras chargés de paperasses, dispos et fredonnant, bien trop épais pour comprendre l'inquiétude nerveuse qui chargeait l'atmosphère de l'étroit logis, agitait les meubles, électrisait les battants et les boutons des portes. Calme dans son travail, il fut bavard à table, raconta d'idiotes histoires qu'elle connaissait par cœur, interminables autant que l'émiettement au bout du couteau à dessert de son éternel fro-

mage d'Auvergne; et toujours il en reprenait, de ce fromage, et toujours il ajoutait une anecdote à l'anecdote. Et comme il fut lent encore à partir pour la séance de l'Institut, précédée aujourd'hui de la commission du dictionnaire, quel temps aux plus petits détails, malgré son vouloir à elle de l'ébranler plus vite, de le pousser dehors!

Quand il eut tourné la rue de Beaune, sans même refermer la fenêtre, elle courut au guichet de Corentine :

« Vite, une voiture! »

Et seule, enfin seule, elle s'élança dans le petit escalier des archives.

La tête courbée à cause du plafond bas, elle essayait les clefs d'un trousseau à la serrure fermant les traverses du cartonnier et, devant la difficulté, le temps qui pressait, sans hésiter, voulut faire sauter un des montants. Mais ses mains s'énervaient, elle cassait ses ongles. Il fallait un levier, un objet quelconque; elle ouvrit le tiroir de la table à jeu, et les trois lettres, les trois Charles-Quint qu'elle cherchait, s'offrirent à elle, griffonnés et jaunis. Il y a de ces miracles!... Penchée dans le cintre de la vitre basse, elle s'assurait que c'était bien cela. « A François Rabelais, maître en toutes sciences et bonnes lettres... » Elle n'en lut pas davantage, se cogna durement la tête en se relevant, mais ne sentit rien qu'en bas, dans le fiacre qui l'emportait chez ce Bos de la rue de l'Abbaye.

Elle descendit à l'entrée de cette rue, très courte, paisible, abritée dans l'ombre de Saint-Germain-des-Prés et les briques rouges des vieux bâtiments de l'École de chirurgie, où stationnaient quelques coupés de maître à la somptueuse livrée de Messieurs les professeurs. Peu de passants; des pigeons picorant à même le trottoir, qu'elle fit envoler en arrivant devant le magasin, moitié librairie, moitié curiosités, qui étalait juste en face de l'École son enseigne archaïque bien à sa place dans ce recoin du vieux Paris : « Bos, archiviste-paléographe. »

Il y avait de tout, à cette devanture : anciens manuscrits, livres de raison aux tranches piquées de moisissures, antiques missels dédorés, fermoirs, gardes de livres, puis, collés sur les hautes vitres, des assignats, de vieilles affiches, plans de Paris, complaintes, bons de poste militaires tachés de sang, autographes de tous les temps, une poésie de Mme Lafargue, deux lettres de Chateaubriand à Pertuzé, bottier, et des noms de célébrités an-

ciennes et modernes sous des invitations à dîner, quelquefois des demandes d'argent, des aveux de détresse ou des confidences d'amour à donner la terreur ou le dégoût d'écrire. Ces autographes portaient tous leurs chiffres de vente; et Mme Astier, arrêtée un moment à la vitrine, pouvait voir, près d'une lettre de Rachel cotée trois cents francs, un billet de Léonard Astier-Réhu à son éditeur Petit-Séquard : deux francs cinquante. Mais ce n'était pas cela qu'elle cherchait derrière l'écran de soie verte qui masquait l'intérieur, le profil de l'archiviste-paléographe, l'homme à qui elle aurait à faire. Une appréhension lui vint à la dernière minute : pourvu qu'il fût là seulement.

L'idée que son Paul attendait la fit entrer enfin dans le noir, le renfermé poussiéreux de la boutique, et, sitôt introduite vers un second petit cabinet au fond, elle entreprit d'expliquer à M. Bos, un gros rouge ébouriffé, tête d'orateur de réunions publiques, leur détresse momentanée et comment son mari n'avait pu se décider à venir lui-même. Il ne la laissa pas mentir toute son histoire : « Mais comment donc, madame! » Tout de suite, un chèque sur le Crédit Lyonnais, et des égards, des saluts de reconduite jusqu'au fiacre.

« Une femme bien distinguée, » pensait-il, enchanté de son acquisition; et elle, en dépliant le chèque glissé dans son gant, relisant le bienheureux chiffre, songeait : « Quel homme charmant! » Du reste, nul remords, pas même ce petit sursaut de la mauvaise action accomplie : la femme ne connaît pas ces choses-là. Toute à son désir de l'heure présente, elle a des œillères naturelles qui l'empêchent de voir autour d'elle, lui épargnent les réflexions dont l'homme encombre ses actes décisifs. De temps en temps, celle-ci pensait bien à la colère de son mari, constatant le vol; mais cela lui semblait confus, très au lointain, peut-être même était-elle heureuse d'ajouter cette épreuve à tous les tremblements ressentis depuis la veille : « Encore ça que mon enfant me coûte. »

C'est que sous ses dehors tranquilles, sous sa patine de mondaine académique, il y avait chez elle ce qu'il y a chez toutes, du monde ou pas du monde, la passion. Le mari ne la trouve pas toujours, cette pédale qui met le clavier féminin en mouvement. L'amant lui-même la manque quelquefois, jamais le fils. Dans le triste roman sans amour que sont tant d'existences de femmes, c'est lui le héros, le grand premier rôle. A son Paul,

surtout depuis qu'il avait l'âge d'homme, Mme Astier devait les seules vraies émotions de sa vie, les délicieuses angoisses de l'attente, les pâleurs, les froids, les brûlures au creux des mains, les intuitions surnaturelles qui font dire infailliblement « le voilà » avant que la voiture s'arrête, toutes choses ignorées d'elle, même aux premières années du mariage, même au temps où le monde l'accusait de légèreté, où Léonard Astier disait avec bonhomie : « C'est singulier... Je ne fume jamais, et les voilettes de ma femme sentent le tabac... »

Oh! son affolement d'inquiétude, quand elle arriva rue Fortuny et qu'un premier coup de sonnette resta sans réponse! Muet et clos sous son grand toit à crête de zinc, le petit hôtel Louis XII, tant admiré pourtant, lui apparut tout à coup sinistre, et non moins sinistre la maison de rapport, fortement Louis XII aussi, dont les deux étages supérieurs montraient des files d'écriteaux « A louer... A louer... » en travers des hautes fenêtres à meneaux. Au second coup de timbre, frémissant et retentissant, celui-là, Stenne, le rageur petit domestique, très en tenue, sanglé dans sa livrée bleu de ciel, se montra enfin sur le seuil, assez embarrassé, bégayant ses réponses : « Pour sûr, que M. Paul était là, seulement... seulement... » La malheureuse mère, depuis la veille hantée par l'idée d'une catastrophe, s'imagina son fils râlant ensanglanté, et d'un élan franchit le couloir, les trois marches de l'atelier-salon, où elle entra en suffoquant.

Paul travaillait debout devant sa table haute, dans l'embrasure d'un magnifique vitrail dont un panneau ouvert éclairait le lavis en train, la boîte d'aquarelle étalée, tandis que les fonds de la pièce reculaient dans un odorant et voluptueux demi-jour. Il restait absorbé par son travail comme s'il n'eût pas entendu l'arrêt de la voiture, ensuite les deux coups de timbre et le rapide battement d'une robe dans le couloir. Mais ce n'était pas cette pauvre robe noire fripée qu'il attendait, ce n'était pas pour elle qu'il posait de profil sur son esquisse, ni pour elle non plus qu'il avait préparé ces frêles bouquets de grandes fleurs, iris et tulipes, et sur une petite anglaise un drageoir et des flacons ciselés.

En se retournant, son exclamation : « C'est toi! » aurait averti toute autre que la mère. Elle n'y prit pas garde, éblouie de le voir là, en face d'elle, correct et joli, bien vivant ; et, sans parler encore, son gant vivement déboutonné, elle lui tendit le chèque, triomphante. Il ne demanda pas d'où venait cet argent, ce qu'il

lui avait coûté, la prit tendrement contre son cœur, en ayant soin de ne pas chiffonner le papier : « M'man, m'man... » et ce fut tout. Elle était payée, sentant cependant une gêne en son enfant au lieu de la grande joie qu'elle attendait.

« Où vas-tu en sortant d'ici ? fit-il d'un ton rêveur, toujours son chèque à la main.

— En sortant d'ici?... » Elle le regardait, égarée et triste. Mais elle arrivait seulement, elle comptait bien passer un bon moment avec lui ; enfin, puisque cela le gênait... « Où je vais?... chez la princesse... Oh ! ce n'est pas pressé... elle est si ennuyeuse à toujours pleurer son Herbert... On croit qu'elle n'y pense plus, et puis ça repique de plus belle. »

Sur les lèvres de Paul hésita quelque chose qu'il ne dit pas.

« Eh bien ! rends-moi un service, m'man... J'attends quelqu'un... va toucher ceci pour moi et retirer mes traites de chez l'huissier... Tu veux? »

Si elle voulait! En s'occupant de lui, ne serait-elle pas avec lui plus longtemps? Pendant qu'il signait, la mère regardait autour d'elle l'atelier tendu de tapis et de guipures, où, à part un X en vieux noyer, quelques moulages historiques, des fragments d'entablement accrochés çà et là, rien ne disait la profession de l'habitant; et songeant à ses transes de tout à l'heure, la vue des bouquets à grandes tiges, du lunch servi près du divan, lui suggéra que c'étaient de singuliers apprêts de suicide. Elle sourit sans la moindre rancune... « Ah! le joli monstre!... » et se contenta de lui dire en montrant du bout de son ombrelle le drageoir rempli de fondants :

« Pour te faire sauter la... le... comment dis-tu ça ? »

Lui aussi se mit à rire :

« Oh ! tout est changé depuis hier... Mon affaire, tu sais, la grosse affaire dont je t'ai parlé... Eh bien! cette fois, je crois que ça va y être...

— Tiens! c'est comme la mienne...

— Ah ! oui, Samy... le mariage... »

Leurs jolis yeux faux, d'un gris dur et semblable, un peu déteint chez la mère, se croisaient, se fouillaient un moment. « Tu vas voir que nous serons trop riches... » dit-il enfin, et la poussant doucement dehors : « Sauve-toi... sauve-toi. »

Le matin, un billet de la princesse avait averti Paul qu'elle viendrait le prendre chez lui, pour aller là-bas. Là-bas, c'est-à-

dire au Père-Lachaise. Depuis quelque temps « Herbert repiquait », comme disait Mme Astier. Deux fois par semaine, la veuve portait des fleurs au cimetière, les flambeaux, les prie-Dieu pour la chapelle, activait et surveillait les ouvriers; une vraie recrudescence de ferveur conjugale. C'est qu'après un long et pénible débat entre sa vanité et son amour, la tentation de rester princesse et le charme fascinant de ce délicieux Paul Astier, — débat d'autant plus cruel qu'elle ne le confiait à personne qu'au pauvre Herbert, tous les soirs, dans son journal, — tout à coup la nomination de Samy avait emporté sa résolution; et il lui paraissait convenable, avant de prendre un nouveau mari, d'enterrer le premier définitivement, d'en finir avec ce mausolée et l'intimité dangereuse du trop séduisant architecte.

Paul Astier s'amusait sans les comprendre des trépidations de cette petite âme affolée, y voyait un symptôme excellent, la crise suprême des grandes décisions. Seulement, cela durait trop, et il était pressé. Il fallait brusquer le dénouement, profiter de cette visite de Colette longtemps remise, comme si, malgré sa curiosité de connaître l'installation du jeune homme, la princesse avait eu peur d'un tête-à-tête, plus complet là que dans son propre hôtel ou dans son coupé, sous la surveillance de la livrée toujours présente. Non qu'il eût montré trop de hardiesse; frôleur, enveloppant, c'est tout ce qu'on pouvait dire. Mais elle se redoutait elle-même, donnant en cela raison à ce jeune impertinent qui, très adroit stratège en amour, l'avait à première vue classée dans la catégorie des villes ouvertes. Il désignait ainsi les mondaines très défendues et bastionnées en apparence, gardées d'amont et d'aval, par le fleuve et par la montagne, haut perchées, inattaquables, et qui en réalité s'enlèvent d'un coup de main. Cette fois pourtant son intention n'était pas de donner l'assaut; quelques approches un peu vives, une heure ou deux de pressant flirtage, assez pour marquer la femme à sa griffe sans l'humilier, le congé du mort signifié positivement, puis le mariage et les trente millions. Voilà le rêve heureux que Mme Astier avait interrompu et qu'il reprenait à la même table, dans la même pose méditative, quand un nouveau coup de timbre remplit tout l'hôtel. Des pourparlers, des retards, Paul ouvrit sa porte, impatienté : « Qu'est-ce que c'est? »

La voix d'un grand valet de pied, vêtu de noir, découpant sa silhouette sur la rue éclaboussée de pluie, lui répondit de loin

avec une respectueuse insolence que Mme la princesse attendait monsieur dans la voiture. Paul Astier eut le courage de crier en étranglant : « J'y vais. » Mais quelle rage, que d'ignobles injures bégayées contre ce mort, ce sale mort dont le souvenir l'avait sûrement retenue. Presque aussitôt l'espoir d'une revanche, probablement très bouffonne et à courte date, remit ses traits en place pour rejoindre la princesse, aussi maître de lui que d'habitude, ne gardant de sa colère qu'un peu plus de pâleur aux joues.

Très chaud, le coupé, dont on avait dû relever les glaces à cause de l'ondée subite. D'énormes bouquets de violettes, des couronnes lourdes comme des tourtes chargeaient les coussins autour de Mme de Rosen, emplissaient ses genoux.

« Ces fleurs vous gênent peut-être... désirez-vous que j'ouvre? » demanda-t-elle avec cette câlinerie gentiment hypocrite de la femme qui vient de vous jouer un mauvais tour mais voudrait qu'on reste amis quand même. Paul eut un geste évasif très digne. Qu'on ouvrît, qu'on fermât, cela lui était parfaitement égal. Toute dorée et rose sous ses longs voiles de veuve, repris les jours de cimetière, la princesse se sentait mal à l'aise, aurait préféré des reproches. Elle était si cruelle envers ce jeune homme, bien plus cruelle encore qu'il ne pensait, hélas!... Et la main doucement sur celle de Paul : « Vous m'en voulez? »

Lui? pas du tout. De quoi lui en aurait-il voulu?

« De n'être pas entrée... C'est vrai que j'avais promis... puis au dernier moment... Je ne croyais pas vous faire tant de peine.

— Vous m'en avez fait beaucoup. »

Oh! ces hommes corrects, ces hommes de tenue, quand un mot de sensibilité leur échappe, quelle valeur il prend au cœur de la femme. Cela la retourne presque autant que de voir pleurer un officier en uniforme.

« Non, non, je vous en prie, n'ayez plus de chagrin à cause de moi... dites-moi que vous ne m'en voulez plus... »

Elle lui parlait de tout près, penchée vers lui, laissant crouler ses fleurs, rassurée contre tout danger par les deux larges dos noirs, les hauts chapeaux à cocardes noires abrités sur le siège sous un grand parapluie.

« Écoutez, je vous promets de venir une fois, au moins une fois, avant... » Elle s'arrêta épouvantée. Dans la sincérité de son effusion, n'allait-elle pas lui avouer leur séparation pro-

chaine, son départ à Pétersbourg. Et se reprenant bien vite, elle jura de venir le surprendre un après-midi où elle n'irait pas là-bas ensuite.

« Mais vous y allez tous les jours, là-bas, » dit-il les dents serrées, avec une si comique intonation de rage froide qu'un sourire frissonna sous le voile de la veuve, qui abaissa la glace par contenance. L'averse avait cessé ; dans la rue faubourienne, misérable et joyeuse, où le coupé s'engageait, un chaud soleil, presque d'été, annonçait la fin des misères, faisait reluire les étalages sordides, les petites charrettes au ras des ruisseaux, le coloriage des affiches, les guenilles flottant aux fenêtres. La princesse regardait indifférente, car rien n'existe des trivialités de la rue pour les gens habitués à ne la voir que des coussins de leur voiture, suspendus à deux pieds de terre. Le doux balancement, les glaces intactes font à ces privilégiés une vision à part, désintéressée de tout ce qui n'est pas au niveau de leur regard.

Mme de Rosen pensait : Comme il m'aime, comme il est bien !... L'autre avait certainement plus grand air ; mais comme, avec celui-là, c'eût été plus gentil. Ah ! la vie la plus heureuse n'est qu'un service dépareillé, il n'y a jamais de complet assortiment.

On approchait du cimetière. Des deux côtés de la chaussée les hangars des marbriers montraient des blancheurs dures, des dalles, des statues, des croix mêlées à l'or des immortelles, au jais noir ou blanc des couronnes et des ex-voto.

« Et Védrine ?... sa figure ?... à quoi nous décidons-nous ? demanda-t-il brusquement, du ton d'un homme qui ne veut que parler affaires.

— C'est que... » Et tout éplorée : « Ah ! mon Dieu, je vais vous faire encore de la peine...

— Moi... pourquoi donc ? »

La veille ils étaient retournés voir une dernière fois le paladin avant qu'on l'envoyât à la fonte. Déjà, à une première visite, la princesse avait été fâcheusement impressionnée, moins encore par la sculpture de Védrine à peine regardée que par cet étrange atelier où poussaient des arbres, où des lézards et des cloportes couraient sur les murailles ; puis tout autour ces ruines, ces plafonds effondrés, sentant encore l'incendie, la révolution. Mais de cette seconde entrevue la pauvre petite femme était revenue littéralement malade. « L'horreur des horreurs, ma chère ; » ainsi exprimait-elle sa vraie impression, le soir même, à Mme Astier,

ce qu'elle n'avait osé dire à Paul, le sachant ami du sculpteur, et aussi parce que ce nom de Védrine était des trois ou quatre que la convention mondaine choisit à l'envers de son goût, de son éducation et admire follement sans savoir pourquoi, par une prétention à l'originalité artistique. Cette informe et grossière figure sur la tombe de son Herbert!... oh! non, non... mais c'est le prétexte à donner qu'elle ne trouvait pas.

« Voyons, monsieur Paul, entre nous... sans doute, c'est un morceau superbe... Un beau Védrine certainement... mais convenez que c'est un peu triste!

— Dam! pour un tombeau...

— Puis, si vous voulez que je vous dise... » Elle avouait, hésitante, que cet homme tout nu sur son lit de camp ne lui paraissait vraiment pas convenable, on pouvait croire à un portrait : « Et voyez-vous ce pauvre Herbert, si réservé, si correct... De quoi aurait-on l'air ?

— Le fait est qu'en y songeant... » fit Paul très sérieux; et jetant son ami Védrine par-dessus bord aussi tranquillement qu'une portée de petits chats : « Après tout, si cette figure vous déplaît, on en mettra une autre, ou même pas du tout. Ce sera plus saisissant, la tente vide, le lit dressé, et personne... »

La princesse ravie, surtout à l'idée qu'on ne verrait pas le vilain couche-tout-nu : « Oh! quel bonheur... comme vous êtes gentil... Tenez, maintenant je puis vous le dire, j'en ai pleuré toute la nuit. »

Comme toujours, en arrêtant au grand portail, le valet de pied prit les couronnes et suivit à distance, pendant que Colette et Paul montaient sous le soleil lourd par un chemin amolli des averses de tout à l'heure; elle s'appuyait à son bras, s'excusait de temps en temps : « Je vous fatigue... » A quoi lui faisait non de la tête avec un sourire triste. Peu de monde au cimetière. Un jardinier, un gardien, saluaient respectueusement au passage la princesse, une habituée; mais lorsqu'ils eurent quitté l'avenue, franchi les terrasses supérieures, ce fut la solitude et l'ombre avec des cris d'oiseaux sous les feuilles, mêlés à ce grincement des scies, à ces coups métalliques d'instruments taillant la pierre qu'on entend toujours au Père-Lachaise, comme dans une ville jamais finie, en permanente construction.

Deux ou trois fois Mme de Rosen avait surpris le regard irrité de son compagnon vers le grand laquais en longue lévite noire,

cocarde au chapeau, éternel et lugubre accompagnateur de leur amour, et dans son empressement à lui plaire aujourd'hui : « Attendez, » dit-elle en s'arrêtant. Elle se chargea elle-même des fleurs, des couronnes, puis congédia le domestique, et ils furent tout à faits seuls dans l'allée tournante. Cette attention gentille ne défronça pas les sourcils de Paul, et comme il avait passé au bras qui lui restait libre trois ou quatre disques de violettes russes, immortelles, lilas de perse, sa colère contre le défunt montait encore. Il pensait rageusement : « Tu me payeras ça. » Elle, au contraire, se sentait singulièrement heureuse, épanouie, dans cet égoïsme de santé et de vie qui nous prend aux endroits de mort. Peut-être la chaleur du jour, ces fleurs embaumées, mêlant leur arome à celui plus fort des ifs et des buis, de la terre mouillée s'évaporant au soleil et aussi à une autre odeur, âcre, fade, pénétrante, qu'elle connaissait bien, mais qui, ce jour-là, ne l'écœurait pas comme ordinairement, la grisait plutôt.

Tout à coup, elle frissonna. Sa main sur le bras du jeune homme, il venait de la saisir dans la sienne, brusquement, et il la serrait, l'étreignait comme un corps de femme, cette petite main qui n'avait pas le courage de s'en aller. Il cherchait à en écarter les doigts menus pour les croiser aux siens, y entrer, l'avoir toute ; mais la main résistait, se contractait sous le gant : « Non, non... pas ça ! » et pendant ce temps ils continuaient à marcher, l'un près de l'autre, sans parler, sans se regarder, très émus, car tout est relatif dans la volupté, et c'est la résistance qui fait le désir. Enfin elle se donna, s'ouvrit, cette petite main serrée, et leurs doigts se crochèrent à écarteler leurs gants ; une minute délicieuse de plein aveu, de possession complète. Mais, tout de suite, l'orgueil de la femme se réveilla. Elle voulut parler, prouver qu'elle restait intacte, que cela se passait loin d'elle, même qu'elle l'ignorait parfaitement, et ne trouvant rien à dire, elle lisait tout haut l'épitaphe d'une tombe à plat dans les ronces : « Augusta, 1847, » et lui, haletant, murmurait : « Une histoire d'amour, sans doute. » Des merles sifflaient sur leurs têtes, des mésanges, grinçant un peu comme ce bruit de bâtisse qui ne cessait pas au lointain.

Ils arrivaient dans la vingtième division, cette partie du cimetière qui est comme le vieux Paris du Père-Lachaise, les allées plus étroites, les arbres plus hauts, les tombes plus serrées, un enchevêtrement de grilles, de colonnes, de temples grecs, de py-

ramides, d'anges, de génies, de bustes, d'ailes ouvertes ou repliées. De ces tombes, vulgaires, baroques, originales, simples, emphatiques, prétentieuses ou timides comme furent les existences qu'elles recouvraient, les unes avaient la pierre de leur caveau fraîchement ravalée, chargée de fleurs, d'ex-voto et de petits jardins d'une grâce minuscule et chinoise. A d'autres, verdissaient ou se fendaient les dalles moussues, chargées de ronces et d'herbes hautes; mais toutes montraient des noms connus, des noms bien parisiens : notaires, magistrats, commerçants notables alignant là leur devanture comme aux quartiers de basoche ou de négoce, et même de doubles noms alliant deux familles, association de richesse ou de situation, signatures prospères disparues du Bottin, des endos de banque, et se retrouvant immuables sur les caveaux. Et Mme de Rosen les signalait : « Tiens... les un tel..., » de la même exclamation surprise et presque joyeuse dont elle saluait une voiture au bois. « Mario !... était-ce le chanteur?... » toujours pour feindre d'ignorer l'étreinte de leurs deux mains.

Mais la porte d'un caveau grinça près d'eux, quelqu'un se montra, une grosse dame en noir, ronde et fraîche, qui portait un petit arrosoir, faisait son ménage mortuaire, soignait le jardinet, la chapelle, tranquille comme à la campagne dans un cabanon marseillais. Par-dessus l'entourage elle les salua d'un bon sourire affectueux et résigné qui semblait dire : « Allez, aimez-vous, la vie est courte, il n'y a que cela de bon. » Gênées, leurs mains se décroisèrent; et subitement allégée du mauvais charme, la princesse passa devant un peu confuse, prit au plus court à travers les tombes pour joindre plus vite le mausolée du prince.

Il occupait, tout en haut de la « vingtième », un vaste terre-plein gazonné et fleuri que fermait une grille en fer forgé, basse et lourde, dans le sentiment de la grille du tombeau des Scaliger, à Florence. L'aspect général, ainsi voulu, était trapu et fruste, bien la tente primitive à gros plis rudes de toile passée au tanin dont la pierre dalmate donnait les tons rougeâtres. Trois larges degrés de cette même pierre, puis la baie s'ouvrait flanquée de piédestaux et de hauts trépieds funéraires en bronze noir, comme vernissé. Au-dessus de l'entrée, les armes des Rosen dans un grand cartouche, de bronze encore, qui suspendait ainsi, devant sa tente, l'écu du bon chevalier endormi.

La grille franchie, les couronnes posées un peu partout, aux

deux piédestaux, sur les bornes inclinées faisant comme d'énormes piquets de tentes au ras du soubassement, la princesse vint s'agenouiller tout au fond dans l'ombre de l'autel, où luisaient les franges d'argent de deux prie-Dieu, le vieil or d'une croix gothique et de chandeliers massifs. Il faisait bon, là, pour prier dans la fraîcheur des dalles et ces revêtements de marbre noir où le nom du prince Herbert étincelait avec tous ses titres, en face de versets de l'Ecclésiaste et du Cantique des cantiques. Mais rien ne venait à la princesse que des mots, un marmottement distrait d'idées profanes qui lui faisaient honte. Elle se levait, s'agitait autour des jardinières, s'éloignait à point pour juger de l'effet du lit en sarcophage. Déjà était posé le coussinet de bronze noir chiffré d'argent; et elle trouvait cela simple et beau, cette dure couche sans rien dessus. Pourtant, il fallait consulter M. Paul, dont on entendait les pas d'attente sur le gravier du jardinet, et tout en approuvant sa discrétion, elle allait l'appeler quand le caveau s'assombrit. La pluie se remit à tinter sur les trèfles vitrés de la coupole. « Monsieur Paul... monsieur Paul. » Assis au bord d'un piédestal, immobile, il supportait l'ondée et répondit d'abord par un muet refus.

« Mais entrez donc ! »

Il résistait, et très bas, très vite :

« Je ne veux pas... vous l'aimez trop...

— Si, si, venez... »

Elle l'attirait par la main sur l'entrée du caveau; mais les éclaboussements les faisaient reculer peu à peu jusqu'au sarcophage, où ils s'accotaient debout et rapprochés, regardant sous le ciel bas et brouillé tout le vieux Paris de la mort, en pente devant eux, précipitant ses minarets, ses statues grises et sa basse multitude de pierres dressées en dolmens parmi les verdures luisantes. Nul bruit, ni chants d'oiseaux, ni grincement d'outils, rien que l'eau s'écoulant de toutes parts et, sous la toile d'un monument en construction, deux monotones voix d'ouvriers se contant les misères du travail. Les fleurs embaumaient dans cette réaction chaude que fait à l'intérieur la pluie du dehors, et toujours, et toujours l'autre arome indémêlable. La princesse avait relevé son voile, elle défaillait, la bouche sèche comme tout à l'heure en montant l'allée. Et tous deux muets, immobiles, faisaient si bien partie du tombeau qu'un petit oiseau couleur de rouille vint en sautillant secouer ses plumes, piquer un ver entre

les dalles... « C'est un rossignol, » dit Paul tout bas dans le silence oppressant et doux. Elle voulut demander : « Est-ce qu'ils chantent encore en ce mois-ci ? » Mais il l'avait prise, assise dans ses genoux au bord du lit de granit, et, lui renversant la tête, il appuyait sur sa bouche entr'ouverte un lent, un profond baiser qu'elle lui rendit follement. « Parce que l'amour est plus fort que la mort, » disait le verset de la Sulamite écrit au-dessus d'eux dans le marbre du mur...

Quand la princesse rentra rue de Courcelles, où Mme Astier l'attendait, elle pleura longtemps sur son épaule, passée des bras du fils dans ceux de la mère, aussi peu sûrs l'un que l'autre, avec un débord de plaintes, de paroles entrecoupées : « Ah ! mon amie, que je suis malheureuse... si vous saviez... si vous saviez... » Son désespoir était grand, autant que son embarras, devant cette inextricable situation, formellement promise au duc d'Athis et venant de s'engager avec ce charmeur, cet envoûteur qu'elle maudissait de toute son âme. Mais le plus cruel, c'était de ne pouvoir confier sa faiblesse à l'amie tendre, car elle pensait bien qu'au premier mot d'aveu la mère se mettrait avec son fils contre Samy, pour le cœur contre la raison, la contraindrait peut-être à ce mariage de roture, à cette déchéance impossible.

« Ben quoi !... ben quoi ! » disait Mme Astier sans s'émouvoir à ces explosions désolées... « Vous venez du cimetière, j'imagine, vous vous êtes encore monté la tête... Voyons, à la fin des fins, ma pauvre Arthémise... » Et connaissant les côtés vaniteux de cette nature, elle raillait ces démonstrations prolongées, ridicules aux yeux du monde, et pour le moins enlaidissantes. Encore s'il s'agissait d'un nouveau mariage d'amour ! Mais c'était plutôt l'alliance de deux grands noms qui se préparait, de deux titres semblables... Herbert lui-même, s'il la voyait de là-haut, ne pouvait qu'être satisfait.

« C'est vrai, qu'il comprenait tout, pauvre ami !... » soupira Colette de Rosen, née Sauvadon, à qui l'ambassade tenait à cœur, et surtout son titre de princesse.

« Tenez, ma petite, voulez-vous un bon conseil ?... Filez... sauvez-vous... Samy partira dans huit jours... Ne l'attendez pas ; prenez Gavaux, il connaît Pétersbourg, vous installera en attendant... Sans compter que vous vous épargnerez ainsi quelque scène pénible avec la duchesse. Ces Corses, vous savez, il faut s'attendre à tout.

— Oui, partir... peut-être... » Mme de Rosen y voyait surtout l'avantage d'échapper à de nouvelles obsessions, d'éloigner la chose de *là-bas*, son égarement d'une minute.

« Le tombeau?... ajouta Mme Astier devant son hésitation... C'est le tombeau qui vous inquiète?... Mais Paul le finira bien sans vous... Allons, ne pleurez plus, mignonne, l'arrosage vous va, mais vous moisiriez, à la fin. » Et s'en allant dans le jour qui tombait, attendre l'omnibus du Roule, la bonne dame soupirait : « Ouf!... d'Athis ne saura jamais ce que son mariage me coûte! » Alors le sentiment de sa fatigue, le besoin qu'elle aurait eu d'un bon repos après tant de corvées, la fit songer subitement que la plus fatigante de toutes l'attendait. La rentrée, la scène. Elle n'avait pas encore eu le temps d'y arrêter son esprit; à présent, elle y courait, chaque tour de roue de la lourde voiture l'en rapprochait. D'avance elle en frissonnait toute, non de peur; mais les cris, la démence, la grosse voix brutale d'Astier-Réhu, ce qu'il faudrait répondre, et la malle! la malle qu'on allait revoir... Mon Dieu, quel ennui!... Si lasse de sa nuit, de sa journée... Oh! pourquoi cela ne pouvait-il être pour demain?... Et la tentation lui venait, au lieu d'avouer tout de suite : « C'est moi... » de détourner les soupçons sur quelqu'un, Tesseydre, par exemple, jusqu'au lendemain matin; au moins, elle aurait sa nuit tranquille.

« Ah! voilà madame... Il y en a, du nouveau! » dit Corentine accourant ouvrir, bouleversée, sa petite vérole plus ressortie que d'habitude, comme dans les grandes émotions. Mme Astier voulut gagner sa chambre; mais la porte du cabinet s'était ouverte, un impérieux « Adélaïde » la força d'entrer. Léonard l'accueillit avec une figure extraordinaire qu'éclairait la lampe sous son globe. Il lui prit les deux mains, l'attira bien dans la lumière, puis d'une voix tremblante : « Loisillon est mort... » et il l'embrassa sur les deux joues.

Rien! Il ne savait rien encore, n'était pas monté aux archives; il marchait depuis deux heures dans son cabinet, impatient de la voir, de lui donner cette nouvelle si importante pour eux, toute leur vie changée avec ces trois mots :

« Loisillon est mort! »

Alphonse Daudet.

(A suivre.)

LES TOURISTES

EN SUISSE

Le grand quai de Lucerne est adorable et vaut les plages de Dieppe et de Trouville.

Devant vous s'étale, limpide et bleu, le lac le plus beau de la Suisse, par l'aspect à la fois sévère et gracieux de ses rives. Au fond se dressent les pics neigeux d'Uri, à gauche le Rigi, à droite le taciturne Pilate, presque toujours coiffé de son haut bonnet de nuages.

Le « quai » est le grand salon en plein vent de ce high-life alpestre qui se recrute parmi toutes les nations et qui a choisi Lucerne pour un de ses rendez-vous, pour une de ses haltes d'été.

On rencontre là, à chaque pas, des figures qu'on a déjà vues à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin. Les toilettes ont des couleurs claires d'aquarelles, des élégances cosmopolites d'un modernisme à ravir l'œil d'un peintre de genre. Et quelle variété de types parmi tous ces désœuvrés qui se promènent, qui causent, qui jabotent, qui parlotent, qui discutent ou qui médisent, qui haïssent, qui aiment, qui se cherchent ou se fuient, qui regardent ou se font regarder! On arrive promptement à une classification :

Les Français. — Voici le touriste marié, — le moins sérieux de tous, — déjà ventripotent et à moitié chauve. Se reconnaît à sa petite taille, à ses courtes jambes, à sa femme qui marche comme une sentinelle à ses côtés, et à ses occupations et à ses préoccupations de bonne d'enfant. Sans cesse à la recherche de Paul ou de Jeanne, qu'il craint de voir disparaître dans un abîme ou un torrent. Porte le waterproof et le châle de madame, et les mioches quand ils sont fatigués. Sue toujours à grosses gouttes et jette des regards d'envie aux chiens sans collier. Ne trouve

rien de plus beau que les chemins de fer allant jusqu'au sommet des montagnes et les tramways allant jusqu'au pied des glaciers. Voyage pour faire comme tout le monde, pour inscrire son nom et ses qualités sur les registres d'hôtels, et que sa femme puisse dire, l'hiver, les jours de réception : « Ah oui, le Rigi, — ce petit chemin de fer de bébés, oh! délicieux! »

Vient ensuite le touriste garçon : vingt-cinq à trente-cinq ans; aussi alerte et audacieux que le touriste marié est prudent et pesant. Traite les montagnes avec une familiarité de supérieur à inférieur, tape sur le ventre du Cervin et prend la Jungfrau par le menton comme une servante d'auberge. Sanglé dans un veston de drap, feutre sur l'oreille, sac au dos, guêtré, armé de l'alpenstock, va partout, n'a peur de rien, grimpe jusqu'où grimpe le chamois, et arrive le soir, fait comme un bandit, tout brûlé de soleil, dans quelque hôtel de la montagne, où, après souper, il demande aux dames si elles veulent danser la valse. Prend facilement des airs de grand seigneur, boit sec, console les veuves ou les femmes séparées à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et finit par épouser une héritière qu'il a sauvée d'une inondation ou d'une avalanche.

Le *Tartarin* (voir Daudet). Type très commun. Voyage dans les illusions et la flanelle, change quatre fois par jour de vêtements pour ne pas s'enrhumer. Dans la plaine, tient des discours aux paysans pour leur apprendre à semer le blé et à distinguer les navets des pommes de terre; croit que les Suisses tirent encore avec des arbalètes et que les ours de Berne ont été capturés dans l'Oberland. Salue tout le monde, cause familièrement avec le portier de l'hôtel, qu'il prend pour le maître d'hôtel ou un amiral suisse à cause de sa casquette à galon d'or, pince le bras des sommelières, fait ses confidences aux garçons de café et aux portefaix ; a tout vu, tout visité, tout ascensionné; raconte des histoires qui ne sont jamais arrivées, est infatué de soi, se croit plus fort montagnard que les hommes de montagne, et le crie tout haut. La terreur des tables d'hôtes, l'épouvantail de tous les gens sensés. Signe particulier : Sa présence est redoutée de trois lieues à la ronde.

Les Anglais. — D'une fabrication supérieure, d'une chair aux tissus serrés, habitués tout jeunes aux exercices violents, ils sont invincibles aux fatigues, font douze lieues par jour sans que leurs

jarrets d'acier se détendent; les premiers grimpeurs du monde et les plus intrépides, courant toujours à une découverte ou à une conquête, esprits féroces, tenaces, pleins de passion sous leur apparente froideur, escaladant les montagnes avec une ardeur belliqueuse et enlevant d'assaut les sommets inaccessibles. Recherchent le péril comme une jouissance et une volupté. Voyagent aussi en famille avec tout un régiment de filles habillées de la même étoffe et de la même façon, robes courtes, jupes écossaises, la jambe serrée dans un bas noir, les cheveux coupés courts sur le front ou pendant très longs, en crinière, dans le dos, le cou emprisonné par un col d'homme, la taille serrée dans une jaquette de coupe militaire; ni fille ni garçon, mais Anglais. Portent des télescopes, des herbiers, des cannes à pêche, des filets à papillons et ramassent tous les petits cailloux qui brillent.

On trouve aussi en Suisse un type d'Anglaise qui mérite une mention spéciale : c'est la vieille fille longue, plate et coriace, aussi sèche que la morale des petits traités bibliques, en route depuis l'âge de trente ans, et approchant de la cinquantaine, ayant traversé toute seule le Sahara à dos de chameau, et ayant, pendant deux mois, été prisonnière des bandits grecs; étant montée au sommet de la Jungfrau sans guide, avec un petit pâtre. Ne voyage que pour faire des kilomètres.

L'an dernier, ses jambes en compas ont arpenté deux mille cinq cents lieues; elle n'a qu'un désir, qu'un but, qu'une ambition : dépasser ce chiffre cette année. C'est l'Anglaise que les caricatures nous montrent, fagotée comme un épouvantail, avec un châle écossais à carreaux rouges, affublée de grosses lunettes bleues, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles sur des dents en touches de piano, le corps serré dans un fourreau de parapluie noir, vidant une bouteille de vin blanc en lisant le *Times*.

Toutes les Anglaises, du reste, trouvent les gouffres *very amables* et les précipices *châmants*.

Les Allemands. — On en rencontre aujourd'hui presque autant que d'Anglais. Traitent un peu la Suisse en province annexée. Portent des chapeaux de paille recouverts de toile grise, en forme d'obus ou de melon. Fument toujours quelque chose, pipe ou cigare; très bruyants dans les lieux publics et les wagons, sur les ponts des bateaux. Agitent sans cesse des questions religieuses, sociales ou politiques; même sur le Rigi, en présence du soleil

qui se lève, parlent de la nouvelle loi sur l'alcool, et connaissant la Suisse mieux que les Suisses, possèdent à fond la science de voyager économiquement, de manger et de boire beaucoup en dépensant peu. Joyeux et bons compagnons quand ils ne sont ni nobles, ni savants, ni officiers, ni caporaux, ni avocats, ni Prussiens de Prusse et qu'ils ne se sont pas couverts de gloire et chargés de pendules en 1871.

Un type particulier, c'est le *Jaegerianer*, ainsi nommé du nom du docteur Jaeger, qui compte actuellement plus de cinquante mille adeptes en Allemagne. Le Jaegerianer est entièrement voué à la laine, comme le végétarien aux végétaux. Hors le vêtement de laine, pas de salut. La chemise est en laine, la coiffure est en laine, la cravate est en laine, un tricot qui a une forme vague de veston ou de redingote couvre le dos et la poitrine, et les chaussures également sont en laine. Le Jaegerianer laisse pousser ses cheveux et il se lave le plus rarement possible, — pour ne pas se refroidir.

La Prussienne marche droite, raide, le monocle à l'œil, comme un caporal habillé en femme. Ces filles de soldats ont des allures de soldats. Aucune souplesse dans la taille, aucune grâce dans la démarche et le maintien. Elles semblent vissées sur un pied en bois, avec une tige de fer qui leur monte des talons jusqu'à la tête. Et quelle voix ! on dirait qu'elle est produite par une mécanique en fer, tant elle est dure, tant elle grince. Leurs yeux blancs ont l'éclat froid de deux boutons d'uniforme, de deux boutons d'acier. Celles qui flottent entre la quarantaine et la cinquantaine ont l'air de petites fortifications portatives et de voyage; leur poitrine, grasse comme une poitrine d'oie de Hambourg, a des avancés, des redans, des bastions.

Notons encore, du côté des dames, les petites Américaines de dix-huit ans, qui font leur tour d'Europe et de Suisse à deux, comme deux pigeonnes à la recherche du pigeon sympathique. Ne voyageant jamais que dans les wagons d'hommes, elles ont toujours l'air de s'amuser comme quatre, quoique ne voyageant qu'à deux; retournent auprès de leur maman avec une robe d'innocence qui leur sert de robe de mariage.

Ces différentes espèces de touristes se subdivisent en une infinité de variétés. Il y a le touriste grave, convaincu, qui va à la montagne avec la piété et la ferveur du prêtre à l'autel, qui accomplit une mission, un sacerdoce. Il y a le touriste de fantaisie,

qui s'habille et s'équipe en gravure de mode; le touriste de salon, qui ne regarde la Suisse que du pont des bateaux à vapeur, des fenêtres de son wagon et du balcon de son hôtel; le touriste flâneur ou rêveur, qui passe ses journées au bord des ruisseaux, le ventre dans la molle fraîcheur des herbes; il y a encore le touriste insouciant et philosophe, acceptant en riant le mauvais dîner et le mauvais gîte, toujours content même lorsqu'on l'écorche; le touriste progressiste, coiffé du casque en moelle de sureau, vêtu de draps imperméables et portant des appareils de toutes sortes pour faire sa cuisine lui-même, pour éclairer les glaciers la nuit, pour photographier instantanément les chamois, pour franchir les crevasses et grimper les rochers à pic; mais le plus drôle de tous, c'est le touriste toqué ou savant, qui a des thermomètres plein ses poches, qui en met à son chapeau, sous ses aisselles, dans ses culottes, à ses jarretières; il porte des hydromètres, des podomètres, des instruments pour mesurer la hauteur des montagnes et la profondeur des rivières, des sondes, des marteaux, des microscopes, des pinces, des fioles et des calepins étiquetés sur lesquels il note combien il y a de vitres aux fenêtres des maisons, dans les villages de la première zone, et si, dans la seconde zone, les porcs ont la queue pendante ou en trompette.

De toutes ces variétés de touristes, le plus heureux est le touriste cynique ou excentrique. Celui-là se moque du qu'en-dira-t-on; absolument sans gêne, dédaigneux de l'opinion, il se conduit chez les autres comme chez lui, vit et voyage pour lui seul, sans se préoccuper de personne, mange et couche avec les pâtres, laisse pousser sa barbe, retourne à l'état de nature, affronte tous les temps et tous les dangers, se taille un royaume et s'affuble d'une véritable royauté dans la solitude de la montagne.

C'est une des qualités nationales des Anglais de se conduire ainsi en déshabillé partout où ils vont, et c'est ce manque de politesse, cet égoïsme à tous crins, cette mauvaise tenue qui les a fait prendre en grippe par presque tous les autres voyageurs.

Sur le quai de Lucerne, tous ces types, tous ces masques sans masque, défilent comme en un joyeux cortège de mardi gras.

Dans un autre endroit, sur une autre scène, au milieu d'un autre décor, tous ces costumes saugrenus, ces complets quadrillés, ces gros hommes en culotte, ces femmes en robes courtes,

ces voiles bleus, ces chapeaux en cloches et en pains de sucre, ces bâtons de montagne tatoués de noms en spirale, marqués au fer rouge, ressembleraient à des déguisements de comédie. Mais ici tout cela paraît naturel; rien, dans ces excentricités, ne vous choque, rien ne détonne, que les couleurs criardes de quelques toilettes par trop britanniques, ceinturées de rubans rouges ou retroussées de pouffs en bosse de chameau.

On s'amuse aux petites scènes de vaudeville que jouent devant vous tous ces comédiens sans le savoir. Ici, c'est un Anglais aussi long qu'un jour sans pain, aussi maigre qu'un vers de Ponsard, appuyé sur le manche de son ombrelle, tenant un Guide relié en percale rouge et expliquant à toute sa tribu de mioches, rangée autour de lui en tuyaux d'orgue, les points de vue du paysage : le Rigi, le Rothenflut, le Vitznaustock, le Koedi, le Pilate. Là, un abbé de salon, conseiller intime des dames et des demoiselles, l'allure piquante, la soutane pimpante, les yeux bleus piqués comme deux pervenches dans sa figure de beurre frais, tout en rieuses fossettes; frisé, pommadé, léché, brossé, et qui caquette et coquette au milieu d'un cercle de charmantes pénitentes dont le troupeau lui a été confié à lui et à une grosse mère en lunettes qui a de la moustache comme un colonel et des commencements de favoris comme un jeune sommelier. Des Américaines au teint de porcelaine, les sourcils maquillés, dans des déshabillés provocants et troublants, la robe ajustée sur le corps ainsi qu'un gant sur la main, ou décolletée en fenêtre ouverte sur la gorge, passent en riant aux éclats avec des jeunes snobs en veston étriqué, dont les pantalons grossièrement coupés font ressortir la hideuse déformation du pied torturé dans des souliers pointus en forme de croissants.

Assis sur un banc, les jambes en équerre, des Allemands austères et graves sont noyés jusqu'à mi-corps dans *la Gazette de Cologne*. Ils ne lisent pas, ils étudient, ils méditent, et rien de ce qui se passe autour d'eux ne saurait les distraire. Ils ne voient ni le lac bleu, ni les montagnes blanches, ni les jolies femmes qui passent dans une claire primeur de toilettes de vacances. Ils voyagent dans leur *Gazette* comme un saucisson de Mayence emballé dans un double papier.

Victor Tissot.

BIGARREAU

III

En ce temps-là, le courrier qui conduisait les dépêches à Châtillon-sur-Seine partait d'Auberive à trois heures du matin. Au moment où le lourd *briska*, traîné par deux chevaux, tournait l'angle de l'ancienne forge pour s'engager sur la route montante qui mène à Recey-sur-Ource, un garçon portant ses sabots en sautoir grimpa à la volée sur la bâche et, s'accrochant aux cordes qui retenaient les bagages, s'assit à l'arrière, les jambes pendantes. Le bruit des roues et le trot des chevaux empêchèrent le conducteur, à demi ensommeillé, de s'apercevoir de la présence de ce voyageur inattendu et subreptice. Le briska continua de rouler dans un nuage de poussière jusqu'au sommet de la côte; il traversa rapidement le petit village de Germaine, encore silencieux et endormi, puis il remonta avec lenteur la rampe des bois de Colmiers.

Il était quatre heures, et le soleil se levait derrière la forêt d'Auberive, dans un semis de légers nuages roses. Les premiers rayons obliques, perçant l'obscurité des futaies, piquaient de points argentés, ici un tapis de lierres, là un fouillis de clématites, tandis qu'en contre-bas la route serpentait dans une ombre bleuâtre, entre deux talus tapissés de ronces humides et de millepertuis en fleurs. Les oiseaux ébouriffaient leurs plumes et gazouillaient dans les fourrés. Un chant de coq résonna comme un coup de clairon dans la direction d'une ferme lointaine. On arrivait au sommet du plateau. Accroché aux cordes de la bâche, Bigarreau (car on a deviné que c'était lui) songea sans

(1) Voir le numéro du 10 août 1888.

doute qu'il était imprudent de se risquer en plaine, lorsque les futaies voisines lui offraient un asile à la fois plus frais et plus sûr. A un endroit où les roues frôlaient les digitales du talus, il se laissa choir dans l'herbe mouillée, quittant incognito, comme il y était monté, le briska, qui se mit à trotter sur la route aplanie et disparut bientôt dans la poussière du grand chemin. Après avoir suivi de l'œil ce nimbe poudreux qui décroissait et se rapetissait dans la lumière vermeille du soleil levant, Bigarreau franchit le fossé, chaussa ses sabots et s'enfonça sous bois, à l'aventure.

Il marchait droit devant lui. Tout enivré de sa liberté reconquise, il savourait insoucieusement le plaisir de vagabonder à son aise, sans se demander où il irait, ni comment il vivrait. L'important, pour le quart d'heure, était de dépister les gardiens; il avait sur eux deux heures d'avance, et il les défiait bien de deviner quelle direction il avait prise. Il fit ainsi une bonne lieue en forêt, recherchant les fourrés et fuyant les clairières. Au bout d'une heure, la déclivité du terrain devint sensible, et, après avoir dévalé rapidement le long du couloir d'une tranchée, Bigarreau se trouva au fond d'une gorge ou coulait un ruisseau.

L'endroit était très solitaire. Des deux côtés, les pentes boisées se relevaient presque à pic, veloutant d'une ombre froide la mince bande de prairie où le ruisseau creusait son lit à travers les salicaires, les épilobes roses et les spirées. Deux ou trois merles, seuls hôtes de cette combe, étaient occupés à se baigner dans le courant lorsque Bigarreau déboucha sur la rive. Ce fut à peine s'ils se dérangèrent, et le plaisir que semblait leur procurer ce bain matinal engagea le détenu à les imiter. Il eut vite mis bas ses vêtements, et, nu comme un ver, il se plongea avec délice dans cette eau limpide que parfumait l'odeur des menthes et des reines des prés. Quand il s'y fut amplement débarbouillé, il alla se sécher en se roulant sur le tapis ensoleillé de la pelouse, puis il se rhabilla lentement. Pendant qu'il passait son pantalon, une idée ingénieuse lui illumina le cerveau. Au lieu de rendosser sa veste d'uniforme, il la roula en paquet et l'enfouit sous une large pierre plate, à l'abri d'un buisson. — Cette partie de son vêtement portait une étiquette matricule et avait une coupe réglementaire qui sentait la prison; elle aurait pu le trahir, tandis qu'en bras de chemise et en pantalon de coutil il pouvait passer à la rigueur pour un paysan.

Ces sages précautions une fois prises, il jeta autour de lui un regard d'affamé. Il avait mal soupé la veille, et le bain venait de lui creuser encore plus à fond l'estomac. Après quelques investigations, il découvrit des fraises mûres dans l'herbe d'un talus exposé au midi, et des framboises sauvages dans les halliers qui avoisinaient le ruisseau. Le déjeuner était frugal, mais exquis, et, après avoir dépouillé fraisiers et framboisiers, maître Bigarreau se trouva un peu ragaillardi. Alors il s'étendit sur la pelouse, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, et, bercé par le glouglou du ruisseau, il s'assoupit légèrement.

Ce doux somme durait depuis une heure environ quand il fut troublé par un bruit de branches froissées et surtout par une fraîche voix féminine, dont Bigarreau crut d'abord entendre la chanson dans un rêve. Il entr'ouvrit les yeux; mais, avec cette prudence acquise pendant son séjour à la centrale et devenue en quelque sorte une seconde nature, il ne bougea pas, afin de voir autant que possible sans être vu. Précaution inutile, car il était déjà lui-même depuis deux minutes un sujet d'observation.

Il aperçut à dix pas la chanteuse dont la voix l'avait éveillé. C'était une fillette de quinze ans environ. Un panier à demi rempli de fraises dans une main, un morceau de pain de ménage dans l'autre, elle s'était arrêtée sur le bord du ruisseau, oubliant de manger pour examiner ce dormeur qui lui était inconnu. Bigarreau, toujours immobile, feignait de continuer son somme, afin de ruminer ce qu'il allait dire et faire en cette conjoncture, et, tout à travers ses réflexions, il épiait sournoisement la nouvelle venue.

Elle était vêtue simplement d'une chemise de grosse toile nouée au cou par une coulisse, et d'une jupe de laine assez courte et effilochée, qui laissait voir presque jusqu'aux genoux deux jambes nues aux mollets zébrés d'égratignures et aux pieds chaussés de brodequins trop larges. Ses bras nus et maigres étaient bronzés par le hâle, ainsi que son visage, dont la marche et la chaleur avaient néanmoins rosé les joues. Ses cheveux bruns, très abondants et mal retenus par un peigne de corne, retombaient en mèches frisottantes sur sa nuque, sur son front et jusque sur deux yeux noirs, très ouverts, qui regardaient avec un mélange de curiosité et de méfiance Bigarreau, vautré dans les grandes herbes. — L'examen, en somme, ne parut pas avoir été trop défavorable. L'ex-numéro vingt-quatre n'avait

pas mauvaise figure dans cet encadrement de hautes tiges vertes. Le bain semblait l'avoir purifié des souillures de la prison; ses joues et ses lèvres avaient recouvré les couleurs vives auxquelles il devait son nom de Bigarreau, et son attitude abandonnée de dormeur lui donnait l'air bon enfant. La fillette, un peu rassurée, hasarda quelques pas vers le garçon, qui, de son côté, jugea le moment venu de secouer sa feinte somnolence.

Il étira les bras comme quelqu'un qui s'éveille, se frotta les yeux et se souleva sur le coude. Un sourire malicieux ouvrit la bouche assez grande de la jeune fille.

— Ga! s'exclama-t-elle, vous avez le sommeil dur.

— Dame, répondit Bigarreau avec aplomb, quand on est fatigué, vous savez, on... (il allait dire « on pionce », mais, par une sorte de retenue, il renfonça dans son gosier ce terme d'argot) on dort comme une souche... Qui dort dîne!

— Vous n'avez pourtant pas jeûné tout à fait, répliqua-t-elle en jetant un regard ironique sur les framboisiers encore froissés de la cueillette du matin; il y avait ici tout plein de framboises, et il n'en reste plus la queue d'une!

En achevant, elle rit aux éclats, et cet accès de bonne humeur poussa Bigarreau dans la voie des aveux.

— C'est de la viande creuse! soupira-t-il en lorgnant le quignon de pain bis de la jeune fille; ça ne tient pas à l'estomac.

Elle parut comprendre l'éloquence de cette œillade intéressée:

— Si vous avez faim, reprit-elle brusquement, il faut le dire... Je vous donnerai volontiers la moitié de mon pain.

— Ce n'est pas de refus, car je n'ai rien mangé depuis hier au soir.

Elle rompit le morceau de pain en deux et le tendit gentiment à son interlocuteur avec le panier de fraises.

— Ne vous gênez pas, ajouta-t-elle, j'en ai à ma suffisance.

Il ne se fit pas prier, et il joua des dents. Il dévorait. Elle s'était accroupie dans l'herbe et le regardait, avec un demi-sourire d'ébaubissement, engloutir le pain et les fraises. Il finit par être honteux de sa voracité, et, après avoir arrosé sa collation d'une gorgée d'eau puisée dans le creux de sa main :

— Ouf! murmura-t-il, ça va mieux... Merci!... Il était temps, et je tombais de faim.

— Vrai?... Vous ne mangez donc pas votre content chez vous?

— Pas toujours, répondit-il laconiquement.

— Est-ce que vous êtes de Colmiers?

— Non.

— Du Val-Serveux, peut-être?

Il l'examinait de nouveau avec embarras; la franchise des yeux limpides et peu intimidés de la fillette le prédisposait à la confiance.

— Je suis, répondit-il, d'un endroit près d'Auberive... Connaissez-vous ce pays-là?

— Je n'y suis jamais allée, mais mon père le connaît... Est-ce que ce n'est pas à Auberive qu'il y a des prisonniers?

A cette question non prévue, l'embarras du garçon redoubla.

— Oui..., je crois, balbutia-t-il évasivement.

Son trouble n'avait pas échappé à la fillette. Elle le dévisageait avec une attention inquiète, et il se sentait rougir sous le regard obstiné de ces jeunes yeux inquisiteurs. Pour rompre les chiens, il la questionna à son tour :

— Que fait-il, votre père?

— Il est sabotier... Nous travaillons pour le moment dans la vente du Val-Serveux... L'an dernier, nous avions notre chantier dans les bois de Gurgis.

— Vous êtes beaucoup, dans votre chantier?

— Non; il y a le père, il y a moi, et puis le Champenois, notre compagnon.

— Comment vous appelez-vous?

— Norine... Norine Vincart... Et vous?

— Moi?... Bigarreau.

La bouche de la jeune fille se fendit de nouveau pour laisser passer un sonore éclat de rire.

— C'est un nom de cerise, ça, ce n'est pas un nom de chrétien!

— C'est un surnom, expliqua-t-il brièvement.

— Ah! bien... quel est le nom de votre père?

— Mon père?... Je ne l'ai jamais connu.

— Mais votre mère?

— Elle est morte, repartit Bigarreau d'un ton bourru.

— La mienne aussi, dit doucement Norine, elle est morte quand je n'avais que dix ans.

Il y eut quelques minutes de silence. Bigarreau mâchonnait nerveusement une tige de menthe; la jeune fille trempait l'une de ses mains dans l'eau et s'amusait à faire rouler des gouttelettes

brillantes le long de son bras nu. Elle jeta un regard perçant sur son vis-à-vis; puis, reprenant ses questions :

— Vous étiez en service à Auberive? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et vous vous êtes sauvé de chez vos maîtres, hein?

— Vous avez deviné juste, se hâta-t-il de répondre, espérant ainsi être quitte de cet interrogatoire embarrassant; mais il avait compté sans la curiosité tenace de la fille du sabotier.

— Comment s'appelaient-ils, vos maîtres? poursuivit-elle.

Bigarreau, pris au dépourvu, chercha un nom vraisemblable et n'en trouva pas tout d'abord; puis il réfléchit que, s'il nommait au hasard quelqu'un d'Auberive, son mensonge risquait d'être vite éventé par ce juge instructeur en jupons. L'impatience le prit et il repartit, agacé :

— Ma foi, je ne m'en souviens plus.

Une moue soupçonneuse plissa les lèvres de Norine. — Vous avez la mémoire courte! murmura-t-elle sèchement.

Elle fronça les sourcils, leva un doigt en l'air, et, regardant le malheureux Bigarreau droit dans les yeux : — Tenez, vous me contez des menteries!... J'ai en idée que vous sortez de la prison d'Auberive, d'où vous vous êtes sauvé en prenant votre congé sous la semelle de vos souliers...

En même temps, elle s'était levée avec précipitation et avait reculé de trois ou quatre pas, tandis que Bigarreau, déconcerté, se mettait lui-même sur ses pieds.

— Oh! continua-t-elle en regardant intrépidement le détenu, qui avait repris son air farouche, ne me regardez pas comme si vous vouliez m'avaler!... Vous ne me faites pas peur, et je n'ai qu'à crier pour appeler nos gens.

— Ne criez pas! supplia Bigarreau d'une voix sourde, j'aime mieux vous dire toute la vérité... Oui, je me suis sauvé de la prison, mais vous n'avez pas besoin de prendre peur... Je ne veux de mal à personne, à vous moins qu'à tout autre... Je vous en prie, ne me vendez pas!

Alors, hâtivement, il lui conta son histoire, sans omettre l'aventure de la veille. Il parla du régime de la prison, des mauvais traitements des gardiens, et montra ses mains encore gonflées par les meurtrissures des *patoches*.

Peu à peu Norine s'était rapprochée; elle finit par s'agenouiller dans l'herbe. Elle écoutait avec un intérêt croissant le récit

des misères de Bigarreau; ses yeux noirs tantôt devenaient humides et tantôt flamboyaient d'indignation. Elle prit même l'une des mains du fugitif et examina avec une compassion attendrie les marques violacées qui témoignaient de la cruauté des gardiens.

— Les sauvages! s'exclama-t-elle, ils vous battaient?... C'est lâche de se mettre à plusieurs pour rompre de coups un *gachenet!*... Quel âge avez-vous?

— Je suis dans ma seizième année.

— Comme moi. Et vous vous êtes échappé?... Vous avez eu grandement raison; j'en aurais fait autant à votre place!... Maintenant, qu'allez-vous devenir?

Bigarreau répondit que toute sa peur était d'être repris, parce qu'alors la punition serait terrible. Il avait l'intention de se cacher dans les bois pendant le jour, et de voyager la nuit jusqu'à ce qu'il fût très loin de la maison centrale... Alors il tâcherait de trouver du travail dans quelque usine.

— Je suis fort, ajouta-t-il en montrant ses bras, et je pourrais gagner facilement mon pain... Je ne rechigne pas à l'ouvrage.

Norine était devenue pensive. Étendue dans l'herbe, dont les tiges frôlaient sa poitrine maigrelette, elle restait accoudée, les doigts enfoncés dans ses cheveux; les plis verticaux que dessinaient à la base du front ses sourcils rapprochés indiquaient qu'elle se livrait à une méditation laborieuse.

— Attendez, dit-elle enfin après quelques minutes, je crois que j'ai votre affaire... Mon père a comme une idée d'embaucher un apprenti... Il en a surtout besoin maintenant que le Champenois est allé passer une quinzaine dans son pays... Ça vous déplairait-il d'apprendre le métier de sabotier?

— Non... J'ai tant fait de métiers que je ne suis pas difficile sur le choix.

— Vous seriez bien caché ici... C'est grande aventure quand on y rencontre d'autres gens que les bûcherons du Val-Serveux, sauf en automne, lorsque la chasse est ouverte, et alors nous aurons quitté la place... Pour sûr les gendarmes ne viendraient pas vous y chercher.

— Oui, mais votre père voudra-t-il prendre avec lui un échappé de prison?

— Ceci me regarde! répliqua Norine d'un ton décidé et avec un petit air d'importance très drôle... Venez avec moi.

Elle lui prit la main, et ils côtoyèrent ensemble le bord du ruisseau jusqu'à un tournant d'où on apercevait la coupe de bois et le campement des sabotiers.

Là, Norine fit asseoir son protégé derrière une *bouillée* de saules et lui enjoignit de rester coi jusqu'au moment où elle jugerait à propos de l'appeler.

— Je vais parler au père Vincart, dit-elle, ne bougez pas... Quand vous m'entendrez hucher trois fois en imitant le cri du coucou, c'est que l'affaire sera arrangée. Alors vous n'aurez qu'à monter dans la coupe, et j'irai au-devant de vous.

Elle traversa le ruisseau, en sautant adroitement sur de grosses pierres, et chemina à travers les stères de rondins empilés jusqu'à un pli de terrain derrière lequel se trouvait le chantier.

L'installation des sabotiers se composait d'une large hutte conique, recouverte de terre moussue, et d'une loge au toit de ramilles, où les grosses de sabots confectionnés reposaient sous un lit de copeaux. L'atelier proprement dit était en plein air, et, au moment où Norine y arriva, le père Vincart, à cheval sur son billot, ébauchait, à l'aide de son erminette, une couple de sabots dans une tronce de hêtre. Sa chemise ouverte laissait entrevoir sa poitrine hâlée, velue et grisonnante. C'était un petit homme voûté, approchant de la cinquantaine, très vif, le nez en l'air, la bouche gourmande, l'œil rieur et humide.

Au bruit du pas de Norine, il releva la tête et accueillit sa fille par un sourire narquois qui plissa de petites rides autour de ses yeux.

— Hé! dit-il, ma *gachette*, sans reproche, vous avez mis du temps à finir votre déjeuner.

La jeune fille prit sa mine la plus sérieuse et répliqua d'un ton d'enfant gâtée :

— Je vous conseille de vous plaindre : je m'occupais de vos affaires.

— Ouais! De quelles affaires?

— N'avez-vous point dit, l'autre soir, que vous seriez bien aise d'avoir un apprenti?

— Le fait est que le Champenois me manque grandement et que j'aurais embauché volontiers quelqu'un pour nous donner un coup de main... Mais les apprentis ne poussent pas dans la forêt comme des champignons.

— J'en ai pourtant trouvé un à la Fontenelle, et je l'ai embauché.

— Hein! s'écria le sabotier, interloqué, il me semble que vous allez vite en besogne, ma mie; il ne s'agit pas de prendre le premier venu.

— Ce n'est pas le premier venu, riposta vertement la fillette; c'est un *gachenet* solide et qui abattra de l'ouvrage.

— Et d'où sort-il, ce gachenet?

Norine baissa la tête un moment; puis, la redressant avec aplomb :

— C'est un garçon, reprit-elle, qui était en service chez des vanniers; ils le rouaient de coups, et ils les a plantés là... Je l'ai rencontré à la Fontenelle : il avait faim, et je lui ai donné à déjeuner.

Le sabotier hocha le menton d'un air médiocrement émerveillé.

— Belle recommandation, murmura-t-il; c'est bien de vous cela, Norine, de vous *enfagoter* d'un camp volant!

— Je ne me laisse pas enfagoter; je l'ai tourné et retourné de toutes les façons, et je vous réponds que vous en aurez satisfaction... Maintenant, si vous ne vous fiez pas à moi, vous êtes libre de ne pas le prendre!... Vous ferez une sottise, voilà tout, et le pauvre gachenet ira mourir de faim sur les routes.

Elle prononça ces derniers mots d'un ton vexé, en les accentuant d'une moue de mauvaise humeur. Ce manège ne manquait jamais son effet sur le bonhomme Vincart.

— Qui te parle de ne pas le prendre? répondit-il, déjà à demi converti. Je ne dis pas non; seulement, je ne me soucie pas d'acheter chat en poche et je voudrais le voir... Où niche-t-il, ton gachenet?

— Je vais vous le montrer... Du reste, vous ne serez pas mariés ensemble, et quand le Champenois reviendra, vous serez toujours à temps pour renvoyer... Claude Pinson, si son travail ne vous convient pas.

Pendant ce colloque où l'on décidait de son sort, Bigarreau, assis derrière sa bouillée de saules, attendait, le cœur battant. Depuis bien longtemps, il n'avait été pénétré d'une émotion à la fois si poignante et si douce. La rencontre de Norine, la façon dont elle l'avait secouru , constituaient pour cet adolescent, jusqu'alors traité en paria, des événements tout à fait nouveaux

et tenant presque du merveilleux. Il tremblait que cette chance inespérée ne s'envolât tout d'un coup, comme ces libellules bleues dont il voyait un moment les ailes frissonner au-dessus du ruisseau, puis qui disparaissaient pour ne plus revenir. Les minutes lui semblaient étrangement longues, et, bien qu'il attendît seulement depuis un quart d'heure, il commençait à se décourager.

— Allons, songeait-il, c'est qu'on ne veut pas de moi...

Au même instant, il entendit du côté du chantier un appel sonore retentir trois fois :

— Hou... oup! hou... oup! hou... oup!

Il se leva tout d'une pièce, et, sortant de sa cachette, il s'engagea dans la coupe. Bientôt, entre deux piles de souches, il distingua Norine, qui accourait au-devant de lui.

— Venez! fit-elle tout essoufflée en le rejoignant, le père consent à vous prendre à l'essai... Je lui ai dit que vous vous appeliez Claude Pinson et que vous étiez en service chez des vanniers qui vous battaient... Retenez bien tout ça, afin de ne pas vous couper quand il vous questionnera.

Elle s'arrêta pour rattraper son haleine, et ses yeux limpides se fixèrent longuement sur les yeux bleus de Bigarreau.

— J'ai été forcée, reprit-elle, de dire des menteries au père pour l'amadouer, et ça me fait gros cœur de le tromper... Tâchez que je n'en aie point regret.

Pour la première fois en sa vie, Bigarreau se rendait compte de ce que ce pouvait être que la bonté, et, pour la première fois, ses yeux se mouillèrent de larmes qui n'étaient arrachées ni par la douleur ni par la colère. Au fond de lui, la source de sensibilité qui se tient cachée au cœur de tout être humain jaillit brusquement. Dans un élan de gratitude, il saisit la main de Norine et la pressa entre ses gros doigts meurtris.

La fillette garda la main du détenu dans la sienne, et ils se dirigèrent ainsi vers l'atelier en plein vent, où le père Vincart s'était remis à dégrossir son sabot.

— Voici Claude Pinson, dit Norine.

Le sabotier leva le nez et toisa des pieds à la tête Bigarreau, qui frottait d'un air confus sa main contre son pantalon.

— C'est un gaillard! murmura enfin le sabotier d'un ton satisfait, et s'il a aussi bonne envie de travailler qu'il a bonne mine, nous pourrons nous arranger... Mon gars, Norine m'a parlé de

toi, et je te prends à l'essai ; nous verrons ce que tu sais faire... Ici, il faut trimer dur, mais on n'est pas battu... Ça te va-t-il ?

— Oui, m'sieu.

— Eh bien! pour aujourd'hui, la gachette va te mettre au courant du métier, car elle s'y entend comme un homme, et elle n'a pas son pareil pour manier le *paroir* et donner le fion à un sabot... Demain, je te planterai un outil dans la main, et nous saurons de quoi tu es capable.

IV

Deux heures. C'est le moment où la forêt, sous le flamboiement du soleil d'été, est comme grisée et semble s'assoupir. — Sur une grosse pierre surplombant au-dessus du ruisseau de la Fontenelle, très resserré et rapide en cet endroit, Norine Vincart et Bigarreau étaient assis, laissant pendre leurs jambes à fleur du courant. Ils s'étaient déchaussés, et l'eau, dans sa course hâtive, baignait leurs pieds avec un léger bouillonnement. Il y avait déjà un peu plus de quinze jours que le faux Claude Pinson servait d'apprenti au père Vincart. On l'employait à fendre et à scier les billes de hêtre, et comme il était robuste et alerte, il s'acquittait à merveille de cette besogne. Cette quinzaine lui avait paru faite uniquement de jours pleinement heureux. Le père Vincart, bien que rageur et peu patient, n'était pas un méchant homme ; quant à Norine, elle avait pris en affection son protégé, et comme, en sa qualité d'enfant gâtée et volontaire, elle menait son père par le bout du nez, elle rendait la vie très douce au nouveau venu. — Elle l'avait habillé avec une vieille veste du sabotier, façonnée à la taille de Bigarreau, et elle lui avait installé un lit dans la loge où l'on emmagasinait les sabots, à côté du carré de paille et de fougère réservé au compagnon absent. Là, emmitouflé dans une couverture de cheval, l'ancien détenu dormait à poings fermés jusqu'à l'aube, puis s'éveillait frais et dispos, à la chanson des grives et à la voix de la matineuse Norine.

Encore qu'on travaillât ferme au chantier du père Vincart, néanmoins on trouvait le moyen de prendre du bon temps, et la journée comptait des heures de récréation et de repos. La besogne commençait au petit jour et durait jusqu'au moment du

goûter. Pendant la grosse chaleur de l'après-midi, le sabotier faisait la sieste, et l'ouvrage ne reprenait que vers quatre heures. Norine et Bigarreau en profitaient pour courir de compagnie les bois environnants. La fillette, souple comme une couleuvre et vive comme un écureuil, initiait son compagnon à toutes les jouissances de la vie forestière. Elle savait tendre des collets pour les lièvres et pêcher à la main, dans le ruisseau, des truites et des écrevisses. Elle connaissait, dans les bruyères ou le long des sentes herbeuses, les bonnes places à champignons, où l'on était sûr de faire une ample récolte de cèpes et de *prevets*. Cette existence solitaire dans le milieu salubre des bois, ces journées de travail au grand air, coupées de flâneries à travers les taillis, avaient rapidement métamorphosé Bigarreau. Ce n'était déjà plus le détenu sournois et farouche, sur les épaules duquel pleuvaient les taloches des gardiens de la maison centrale, le garnement perverti par des années de vagabondage et la promiscuité corruptrice de la prison; son naturel bon enfant et insouciant avait repris le dessus. Grâce au contact journalier de la petite fée sauvage qui était devenue sa compagne et son initiatrice, il découvrait maintenant en son par-dedans des germes de délicatesse et de sensibilité dont il était lui-même émerveillé.

Donc, en ce moment, Bigarreau trempait avec délices ses pieds dans le courant de la Fontenelle, et en même temps son être entier nageait dans une félicité plus rafraîchissante que l'eau de la source.

— Eh bien! Claude, dit Norine en le regardant en dessous, est-ce la chaleur qui vous ôte la parole? Vous êtes muet comme un poisson.

— Ce n'est pas la chaleur, répondit-il, c'est le contentement. Il me semble que je rêve et j'ai peur de me réveiller. Des fois, quand je dormais dans mon hamac, à la centrale, il m'arrivait de rêver que j'étais libre; puis, me réveillant à moitié, je m'apercevais que ce n'était qu'un rêve et j'essayais de me rendormir pour le faire durer... A cette heure, c'est la même chose : je n'ose pas bouger, de peur de voir tout d'un coup la Fontenelle, le chantier et vous-même, Norine, disparaître comme une fumée, et de me retrouver sous la griffe du gardien-chef.

— Il ne tient qu'à vous que cela dure... Le père est satisfait, et il assure que vous avez tout ce qu'il faut pour devenir habile dans notre métier... Il vous gardera de bon cœur... à moins,

ajouta-t-elle avec un malicieux clignement d'œil, à moins que ça ne vous ennuie de rester avec nous?

— Oh ! Norine, pouvez-vous dire ?... Je ne suis content qu'auprès de vous.

— En ce cas, tenez-vous en repos, reprit Norine Vincart d'un ton décidé, et ne vous tourmentez pas à chercher midi à quatorze heures !... Aujourd'hui, nous avons congé jusqu'au soir... Le père ne reviendra du marché de Gurgis qu'à la nuitée... D'ici là, nous sommes nos maîtres, et j'en vais profiter pour faire un somme dans l'herbe.

Elle se dressa debout sur la pierre, étira ses bras, égoutta au soleil ses petits pieds rougis et ruisselants ; puis, parcourant du regard les environs du ruisseau, elle avisa sur une pente ombreuse une nappe de bruyères roses et alla s'y étendre, les jambes roulées dans sa jupe et les bras croisés autour de sa tête nue.

Bigarreau l'avait suivie, et, agenouillé à quelques pas d'elle, il surveillait son installation. — En attendant que le sommeil vînt, Norine, dans son lit de bruyères, les yeux clos à demi, un léger sourire sur les lèvres, regardait nonchalamment entre ses cils son compagnon silencieux, les arbres immobiles et le ciel parmi les branches ; peu à peu ses paupières brunes s'abaissèrent tout à fait, ses cils se rejoignirent, ses lèvres s'appuyèrent l'une contre l'autre en faisant la moue, et elle s'endormit.

Bigarreau, toujours sur ses genoux, s'était rapproché de la dormeuse. Il avait enlevé sa veste et la posait avec précaution sur les pieds nus de Norine. Puis, ayant arraché une large feuille de fougère, il l'agitait comme un éventail pour empêcher les mouches de troubler le sommeil de la fillette.

Il avait fort à faire. Les mouches de rivière, rendues plus taquines par la chaleur, volaient tout alentour avec un monotone bourdonnement et s'obstinaient à se poser tantôt sur les bras de la jeune fille, tantôt sur son cou, tantôt sur sa joue, d'un brun rosé. — De temps à autre, l'apprenti s'interrompait pour contempler, comme en extase, Norine, vraiment charmante dans sa rustique beauté à demi formée. Les mouches dansantes semblaient s'arrêter à dessein sur les plus délicats contours de la dormeuse, comme pour accentuer encore les détails de ce joli corps de fillette en train de devenir une femme. Elles effleuraient de leurs ailes noires les paupières aux longs cils, les bras

nus et hâlés, la poitrine blanche et à peine modelée, dont une chemise mal nouée laissait voir la naissance.

Le milieu dans lequel Bigarreau s'était trouvé jusqu'alors n'avait certes pas contribué à lui inculquer des principes de retenue et d'honnêteté. Gâté avant l'âge, jeté de bonne heure dans ce bourbier de la prison où les vices grouillaient comme des sangsues dans un marais, à quinze ans, Bigarreau n'ignorait et ne respectait plus rien. Pourtant la vue de Norine endormie et court vêtue n'éveillait en lui ni sensation malsaine ni brutales convoitises. L'émotion qu'il éprouvait avait quelque chose d'instinctivement respectueux et de doucement étonné : l'admiration d'un sauvage devant une belle chose inconnue. Ce vagabond, qui avait grandi parmi de précoces vauriens cyniquement dépravés, avait tout d'un coup la révélation de la grâce féminine et du charme virginal. Et cette perception nouvelle, jointe à un sentiment de reconnaissance et de tendresse, le jetait dans une extase à la fois voluptueuse et chaste. Il contemplait Norine avec admiration, et cette contemplation admirative et recueillie suffisait à le rendre heureux.

Autour de lui et de la dormeuse, la forêt profonde élevait ses feuillées comme pour les enfermer tous deux dans une sécurité pacifique et verdoyante. Cette paix n'était troublée que par le susurrement du ruisseau, qui fuyait sous bois avec des airs pressés, et par les lointaines voix des ramiers, qui roucoulaient, roucoulaient toujours les mêmes notes amoureuses. Les fougères, roussies par le soleil, exhalaient une odeur pénétrante pareille au parfum du cassis mûr; les tiges des genêts dressaient çà et là leurs gousses noires et leurs fleurs d'or; sans bruit, un papillon bleu descendait du fourré, se posait sur une salicaire pourpre, puis reprenait son vol silencieux. — Cela dura des heures, puis Norine secoua ses cheveux semés de fleurettes de bruyères, elle dénoua ses bras; un sourire entr'ouvrit sa bouche.

— Vous voilà réveillée? murmura Bigarreau.

— Oh! il y a beau temps que je ne dormais plus!... Je vous épiais.

— Et vous ne disiez rien?

— Nenni! vous vous seriez dérangé, et ça me faisait plaisir de vous voir à genoux à côté de moi.

— Vrai? s'écria-t-il en rougissant.

— Oui, vous me regardiez avec de bons yeux, et j'étais con-

tente de rester là sans bouger, en vous sentant tout près... Je n'ai pas peur avec vous, ce n'est pas comme avec le Champenois.

— Le Champenois?

— Oui, l'ouvrier de mon père... Il est toujours sur mon dos quand je vais au bois, et il me pourchasse partout... Je ne peux pas le sentir!

— Est-ce qu'il va revenir bientôt?

— Apparemment! il n'était parti que pour une quinzaine... S'il pouvait rester dans son pays, c'est moi qui ne porterais pas son deuil!... Mais il reviendra; d'ailleurs le père Vincart tient à lui, parce qu'il est bon ouvrier.

La physionomie de Bigarreau s'était assombrie. D'avance, il détestait ce Champenois qui courait après Norine et qui allait tomber dans le chantier comme un trouble-fête.

— Voyez-vous, Claude, continua la jeune fille, quand il sera de retour, il faudra vous méfier et tâcher de vous mettre bien avec lui... Il est jaloux et sournois, et s'il vous prenait en grippe, il serait capable de vous faire des misères.

Ils s'étaient remis en route vers le chantier. Le soleil descendait déjà à l'horizon et allongeait les ombres des baliveaux sur le plan incliné de la coupe, dont les ronciers et les broussailles semblaient flamber dans une poussière dorée. Le père Vincart devait rentrer à la brune, et Norine avait à s'occuper des préparatifs du souper. Après avoir été puiser de l'eau à la source, tandis que Bigarreau allumait du feu en plein air, elle noua autour de sa taille un tablier bleu et se mit à éplucher des légumes pour la *potée*. L'apprenti occupait ses loisirs à fendre des *ételles*, tout en lorgnant la fillette, très affairée à son épluchage. Assise sur un tronc d'arbre, les cheveux au vent, elle dépêchait la besogne et, en coupant les raves et les pommes de terre par quartiers, elle fredonnait un bout de chanson.

Le soleil s'enfonçait de plus en plus derrière les futaies. Son énorme globe d'un rouge vif apparaissait par segments entre les hautes branches, et dans l'herbe, çà et là, l'eau du ruisseau se teignait de la même éblouissante rougeur. Au zénith, le ciel, très pur, prenait des tons de turquoise. Sous la feuillée, des oiseaux se remisaient avec de faibles gazouillements, tandis que les geais se chamaillaient encore bruyamment dans le fourré. Peu à peu, le crépuscule arriva; le soleil avait complètement disparu; les

hautes campanules fleuries n'avaient déjà plus qu'une faible teinte lilas, et une buée blanche, dans les fonds, suivait en rampant le cours capricieux de la Fontenelle, dont la voix montait plus distincte à travers la forêt silencieuse.

La marmite bouillait doucement sur le brasier. Bigarreau quitta son billot et vint s'étendre dans l'herbe sèche, aux pieds de Norine, à côté du feu, qui bleuissait sous les cendres. Ils ne parlaient plus ni l'un ni l'autre; la tête renversée, les yeux au ciel, ils regardaient les étoiles poindre dans l'azur plus sombre.

— Pourquoi, s'écria brusquement Bigarreau, pourquoi ne sommes-nous pas tous deux seuls dans le chantier?... Ce serait si bon de travailler ensemble, Norine!... de préparer à nous deux notre souper et d'attendre la nuit comme cela, l'un près de l'autre!

Au même moment, à l'orée du taillis, dans la direction de la route forestière, des voix encore lointaines se firent entendre, puis un *houp* sonore retentit dans la coupe.

— Voici le père, dit Norine en se levant, mais il me semble qu'il n'est pas seul...

En effet, le père Vincart arrivait, accompagné d'un garçon en blouse avec lequel il causait en gesticulant. Quand ils ne furent plus qu'à une vingtaine de pas, les yeux perçants de Norine reconnurent le nouveau venu.

— Ga! murmura-t-elle, c'est cette méchante graine de Champenois.

— Ohé! les enfants! cria Vincart, la soupe est-elle prête?... J'amène du renfort. Figurez-vous qu'en quittant la route de Gurgis j'ai rencontré ce camarade-là qui s'en revenait chez nous.

— Bonsoir *tourtous!* répondit Norine d'un ton de mauvaise humeur. Patientez un brin, la potée va être cuite.

— Bonsoir donc, Norine! reprit à son tour avec une intonation mielleuse le compagnon en se débarrassant de son havre-sac. Ça va-t-il comme vous voulez?

En même temps il dévisageait Bigarreau, qui, de son côté, soutenait hardiment l'examen du nouvel arrivant. Aux dernières clartés du crépuscule, l'apprenti distinguait un garçon trapu aux façons cauteleuses, à la bouche méchante et au regard louche. Une barbe rare et mal plantée ornait son menton; il avait les joues luisantes, et au-dessus des yeux deux lignes rouges presque glabres en guise de sourcils.

— C'est Claude Pinson, l'apprenti dont je t'ai parlé, dit le sabotier en réponse à la muette interrogation du compagnon... Claude, mon gachenet, voici le Champenois; c'est lui qui continuera ton éducation, et tu lui obéiras comme à moi... Maintenant que vous avez fait connaissance, asseyons-nous et donnons un coup de dent.

Norine avait apporté les écuelles de faïence brune et blanche, et taillé dedans des tranches de pain sur lesquelles elle versa la potée. Pendant un bon moment, on n'entendit plus que le bruit des mâchoires et le tic tac des cuillers. Quand la première faim fut passée, le père Vincart se retourna vers le Champenois :

— Rien de nouveau par chez vous? demanda-t-il.

— Rien... mais en revenant je me suis arrêté à Auberive; c'est là qu'il y a du *raffut* (du bruit) : un des gamins qui travaillaient à la nouvelle prison s'est sauvé, et ça a mis le pays sens dessus dessous.

Bigarreau tressauta sur son tronc d'arbre, et Norine dut le pincer violemment pour lui recommander la prudence. La nuit était déjà trop brune pour qu'on pût s'apercevoir de l'altération des traits de l'apprenti, mais dans son émotion il laissa choir son écuelle, qui alla se briser sur un caillou.

— Fichu maladroit ! s'exclama le père Vincart, c'est comme ça que tu arranges ma vaisselle plate!

— Espérons, ajouta en ricanant le Champenois, qu'il est plus adroit de ses mains quand il tient un outil!... Oui, patron, l'un de leurs prisonniers s'est donné de l'air; mais ils le repinceront... Ils ont envoyé partout son signalement, et la gendarmerie est à ses trousses...

André Theuriet.

(A suivre.)

PAYSAGE

On aperçoit sur la route
La ferme; au pied du coteau,
La vache se penche et broute
L'herbe haute au bord de l'eau.

Sous un noyer centenaire
Au front richement peuplé,
Dans la cour, on voit une aire,
Une aire à battre le blé.

L'avoine, le seigle et l'orge
Sont entassés à foison.
Le grenier crève et dégorge
Les trésors de la moisson.

Les canards fouillent la vase,
L'étable beugle et mugit,
Le raisin foulé s'écrase
Sous le pressoir, qu'il rougit.

Aux environs de l'étable,
Le coq, de son bec pointu,
Sondant et triant le sable,
Pique un grain sous un fétu.

Comme une verte corbeille,
Tout autour de la maison,
Montent les bras d'une treille,
C'est un nid dans un buisson.

Aurélien Scholl.

PETITE REINE [1]

TROISIÈME PARTIE

I

... Dans le silence nocturne si profond, si doux que l'on se serait cru en quelque immatérielle solitude, quelque pays de rêve flottant ainsi qu'une île fortunée parmi les vastes ondes du ciel, traînait seulement la vague et monotone rumeur de la marée descendante, et ce bruit de plus en plus lointain, de plus en plus affaibli, mettait en cette chambre close comme des frôlements d'ailes qui se cherchent et palpitent, comme de lentes plaintes qui montent du cœur aux lèvres extasiées.

Ils ne prononcèrent pas une parole, impatients des baisers dont leurs bouches depuis tant de semaines étaient assoiffées, et sentant bien que les mots les plus tendres n'eussent pas exprimé la fièvre qui les brûlait, l'allégresse qui les grisait. Et ce fut la caresse suprême dont on devrait mourir, parce que plus jamais on ne la goûtera aussi complète, aussi délicieuse, aussi dominatrice, parce qu'on en gardera la nostalgie à travers toutes les étreintes et tous les bonheurs. Ils avaient fermé les yeux. Ils ne savaient s'ils vivaient où s'ils rêvaient. Ils se possédaient absolument, divinement, dans leur chair secouée du même frisson, dans leur cœur inondé de la même joie, dans leur cerveau inondé du même désir.

Et les lèvres d'André se rivaient à la bouche toute palpitante de Renée, s'en imprégnaient, s'en délectaient, y buvaient il ne savait quelle béatitude inconnue qui lui raidissait le corps, l'épui-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet et 10 août 1888.

sait de jouissance, le rendait fou. Elles étaient douces, elles étaient savoureuses, elles se donnaient et elles prenaient, elles étaient despotiques et elles étaient soumises. Il en aspirait la fraîcheur de fruit jeune, le suc humide, l'haleine anxieuse. Il les meurtrissait, puis les cajolait. Et tout leur être se mêlait, se fondait dans ce contact, dans cette ivresse croissante, dans cet anéantissement où plus rien de réel n'existait. Et cela n'avait ni commencement ni fin, et leurs bras tremblants ne se desserraient pas, et leurs bouches ne pouvaient se rassasier de tendresses. C'était comme une résurrection de leur amour, une flambée nouvelle plus rouge et plus ardente qui les consumait, une suite ininterrompue de délices où leur raison s'égarait.

Fut-ce au bout d'une heure ou de quelques minutes que Renée entr'ouvrit ses paupières, éperdue, brisée, mais d'une si ineffable lassitude qu'elle en avait comme des reflets de ciel dans ses grands yeux? Eût-elle pu le dire en son émoi?

Toujours bruissait au dehors le sanglot des vagues encore lointain et confus. La lampe baissée éclairait à demi la chambre, une petite table sur laquelle se fanait une bottelée de roses, un fauteuil que couvrait un peignoir de surah, tout à l'heure jeté d'un geste brusque, et le lit dévasté d'où les draps pendaient. Et, au milieu de cette accalmie où lentement s'apaisait leur fièvre, les amants, comme attirés par une force magnétique, se regardèrent au même instant, et leurs prunelles rayonnèrent d'une telle extase, d'un tel amour, d'une ferveur si confiante, qu'ils en frissonnèrent de la tête aux pieds.

Il lui souriait. Elle le contemplait, et le long regard attendri, passionné, de ses yeux encore pleins de langueur était un baiser. Elle le sentait absolument heureux. Il la sentait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été. Et, dans une pose d'enfant, elle se dressa alors contre lui, se blottit sur sa poitrine, appuya la tête à la place où son cœur battait, comme si elle eût voulu en suivre les vibrations précipitées, la course folle, et s'emplir les oreilles de cette musique saccadée qui était son œuvre, qui l'enivrait et l'enorgueillissait. André l'avait entourée de ses bras, respirait l'odeur subtile de ses cheveux blonds, et tout à coup il embrassa Renée chastement sur le front, murmura cette seule phrase avec une douceur infinie :

— Je t'aime!

. . . . . .

M. de Laumières écrivait dans son journal :

Je suis à moitié fou; je voudrais disparaître en quelque gouffre profond, ne plus voir, ne plus penser. L'excès de ce bonheur m'épouvante comme une menace occulte, et il me semble que, depuis deux mois, j'ai vécu plus de vingt années, que tout cela est du rêve, que M. de Pardeilhac n'a pas été tué en duel dans le jardin de son ancienne maîtresse, que Renée ne porte pas le deuil de son mari, qu'elle ne peut pas disposer encore de son existence, de son cœur, qu'elle ne m'a pas appartenu, que nous ne sommes pas rivés l'un à l'autre par le suprême et irrémédiable baiser.

... Ces semaines ont passé avec une sorte de vertige, comme emportées au galop furieux d'un cheval que harcèlent des taons.

... Ç'a été coup sur coup ce corps qu'on a rapporté à l'hôtel sur une civière, le premier cri instinctif de Renée en me voyant : « Ne mentez pas, il s'est fait tuer pour cette fille, » et comme un besoin ensuite de tendresses, d'affection, d'amour, une continuelle intimité se resserrant, s'établissant, devenant de l'habitude, des projets d'avenir qui se dévoilaient, qui montraient l'état de son cœur comme un miroir, d'inconscientes nervosités de femme amoureuse, des ravissements, des prières, les derniers sursauts d'une âme qui se sent prise, qui est lasse de lutter, de se défendre, qui pour se livrer tout entière n'attend qu'un décor, qu'un prétexte, qu'une étreinte plus audacieuse, des supplications plus affolantes...

... J'aurais dû fuir, ne jamais la revoir ou tout lui avouer bravement, loyalement, comme on se confesse avant une bataille meurtrière, et je n'en ai pas eu le courage, j'ai été lâche,et maintenant que vais-je devenir, comment sortirai-je de cette impasse où je suis acculé, où j'étouffe, où je n'aperçois d'autre issue que le ciel tout là-haut — que la mort...

... Et je l'adore chaque jour davantage, et je ne peux rester une heure sans la chercher aussitôt, sans lui parler, sans lui demander si elle m'aime autant que je l'aime.

... Et je suis tout entier à elle comme elle est tout entière à moi, et cet amour qui m'emplissait la tête et le cœur est devenu de l'extase, de la folie, de l'obsession, — quelque chose de despotique, de surhumain, de radieux, — depuis que nous nous sommes donnés l'un à l'autre, qu'elle m'a possédé de tout son

être et que je l'ai possédée de toutes mes forces et de toutes mes tendresses accumulées et si longtemps comprimées...

... De cette nuit de délices a commencé pour moi une existence nouvelle, et j'ai eu la vision de ce qu'est l'absolu bonheur. Désormais, mes lèvres seront sans trêve assoiffées de ses baisers, ma chair sera attirée par son corps blanc et rose, et l'éternel tourment du désir, cet aiguillon qu'aucune force ne pourrait arracher du cœur où il s'est victorieusement planté, me rongera, m'accablera, me lancinera de seconde en seconde...

... Je suis perdu, et il faudrait un miracle pour me sauver, et tôt ou tard je serai bien forcé de m'accuser, de lui dire toute la vérité, tout ce que je lui cache, à elle, qui est si franche, si loyale et si aimante...

... Elle paraît si heureuse de vivre...

... On dirait d'une prisonnière qui est enfin délivrée et que tout enchante, que tout grise, le moindre sourire, la moindre chanson, le moindre regard, et je sens bien qu'elle m'aime passionnément, qu'elle compte les mois obligatoires du veuvage, qu'elle arrange déjà son existence future, qu'elle nous voit — dans le lendemain — portant le même nom, ne nous quittant pas, avec entre nous deux sa chère petite Suzette, qui grandirait et s'attacherait à moi comme si j'étais son père...

... Pauvres de nous, pauvres de nous, comme disent les paysannes provençales...

... L'épouser, l'avoir à moi seul pour le reste de la vie, l'entourer de tant d'amour, de tant de gâteries, de tant de repos, qu'elle se croirait en quelque éden fabuleux où des vols d'anges passent dans le ciel immaculé. Se dire qu'on avait été créé pour ce bonheur, pour être tendre, pour être honnête, pour vivre sans secousses, sans souffrances, sans péchés, et que ce rêve ne se réalisera point, ne peut pas se réaliser...

... Et quand je me heurte à des couples qui se serrent l'un contre l'autre, et se sourient, et semblent joyeux, quand je vois à quelque fenêtre des heureux de la vie qui se penchent, se chuchotent des mots tendres, s'enlacent avec du paradis dans les yeux, quand je songe que tant d'êtres en ce monde peuvent s'adorer, se laisser vieillir en une paix profonde, avoir un intérieur où rayonne celle qu'on aime, où retentissent des cris d'enfant, où les jours s'écoulent lentement, doucement, sans un remous, sans une minute de tristesse ou de déception, quand je me

dis que sans la fatalité des choses tel aurait dû être mon lot, j'ai des larmes de rage plein les paupières...

... Tôt ou tard, Renée apprendra que je ne suis pas libre de mes actes, que je l'ai entraînée en une aventure désastreuse et inutile, qu'un honnête homme comme moi tient sa parole jusqu'au bout, dût-il en mourir de désolation et de rancœur, et qu'ayant au cou un collier, je serais le dernier des misérables en lui offrant de l'épouser...

... Elle saura que j'ai charge d'âme, que je ne suis pas seul au monde, que je me dois à une femme qui pour moi jadis a tout sacrifié, son bonheur, son nom, sa position dans le monde...

Ah! quand on a vingt ans, quand on se lance dans la vie avec ses belles illusions de gamin, son cœur vierge de tout amour et prêt à battre au premier appel un peu câlin, comme on devrait demander des conseils aux vieux, hésiter, songer qu'on a toute la vie devant soi, que certaines fautes sont irréparables, nous condamnent au bagne à perpétuité, et qu'on a bien le temps d'aimer, de s'attacher, de croire! Comme on ferait mieux de n'avoir que des maîtresses de cinq minutes ou d'une semaine, de passer d'un caprice à l'autre, d'être ingénument implacable et de rire au nez de celles qui reviennent, qui implorent, qui sanglotent et qui menacent...

... Comme on serait sage en traitant les femmes ainsi que des ennemies, en n'écoutant ni son cœur, ni sa conscience, en se désenlaçant de leur étreinte avec une brutalité de reître qui regagne son bivouac...

... Parce qu'au régiment il a voulu dépasser les camarades, se faire envier, ne pas avoir les aventures banales et vulgaires du commun, s'est lancé à corps perdu dans une histoire romanesque, a compromis et enlevé une femme dont le mari eût peut-être fermé les yeux comme tant d'autres, parce qu'il était sentimental et timide, qu'il voyait les réalités de la vie comme en un mirage, un homme est fini, enterré, nettoyé, croupira, végétera, s'idiotisera dans la même ornière boueuse jusqu'à ce que la destinée le délivre de sa guenille, le pousse au trou où l'on s'annihile en la terre féconde...

... Le boulet dont le poids s'alourdit d'année en année, l'effroyable supplice du collage qui n'est même pas complet, du devoir à accomplir si l'on a l'honneur chevillé à l'être, et plus rien à espérer, plus rien à souhaiter, puisque au bout de toutes les

chimères, de tous les rêves, de tous les bonheurs passagers, toujours l'on se meurtrit à la même barrière, l'on retombe dans le même sillon...

... Voilà où j'en suis à trente-quatre ans — quand j'aime et quand je suis aimé par la seule femme qui ait jamais fait battre mon cœur...

. . . . . .

... Entre Madeleine et moi, ç'avaient été des scènes si violentes, si injustes, éclatant pour n'importe quel motif avec une telle brutalité, — une existence si odieuse, si pleine de rancunes, — que la pauvre femme, accoutumée jusque-là à un repos factice, à des apparences d'affectueuse camaraderie, s'était enfuie loin, bien loin, en province...

Elle ne m'écrivait pas. Elle avait, avant son départ, arrêté tous les comptes de sa maison avec une minutie scrupuleuse de petite bourgeoise qui ne veut derrière elle laisser aucune dette. Nous nous étions quittés sans un baiser d'adieu, sans un serrement de main, comme deux ennemis.

Et j'en avais eu une joie folle, inavouable, mais que je ne parvenais pas à maîtriser.

Quand on aime, on ne sait plus ce que l'on fait, ce que l'on pense, on commettrait presque un crime pour toucher à son but, on ne se rappelle plus rien du passé, on est capable de toutes les vilenies comme de tous les héroïsmes. Étais-je donc enfin délivré, vraiment délivré de cette femme pour laquelle mon cœur ne bat plus et qui entrave ma vie comme une gabarre échouée barre le chenal d'un port? Pouvais-je maintenant m'abandonner à l'amour qui est mon unique rêve, mon unique joie, mon unique bonheur?

Désillusionnée, lasse de tout, épeurée par l'inconnu des lendemains, peut-être avait-elle pris le voile, s'engourdissait-elle en la paix profonde de quelque couvent, se consolait-elle au milieu des oraisons pieuses et des rêveries mystiques qui peu à peu paralysent le cerveau et tuent le souvenir?

Peut-être trouverait-elle là-bas un homme qui ignorerait son passé, qui l'aimerait, qui lui offrirait un nom? Peut-être avait-elle été se jeter aux genoux de sa mère, l'avait-elle apitoyée par le spectacle de sa misère, de sa détresse?

Peut-être, avec les quelques rentes que je lui ai données, végéterait-elle tout doucement au gré de ses désirs, à vau-l'eau, comme une veuve ou une vieille fille solitaire, dont les habitudes

bientôt s'établissent, ne sortent pas du même cercle étroit?

... Et elle est revenue, placidement, au bout de deux mois d'absence, toujours la même, toujours aussi molle, aussi veule, aussi apathique...

Mais pourquoi donc tient-elle tant à moi, s'obstine-t-elle à fermer les yeux, à ne rien comprendre, ne me déteste et ne me méprise-t-elle pas? Pourquoi m'aime-t-elle malgré tous mes torts, toutes mes injustices, toutes mes colères? Pourquoi s'acharne-t-elle à ne pas deviner que je souffre un véritable martyre, qu'elle est de trop dans mon existence, qu'elle me vole le bonheur, qu'elle me tue en ne brisant pas notre chaîne de vieux forçats?...

... Je ne suis pas mauvais. Je n'ai jamais fait de mal à personne, et quand je lui vois les yeux rouges d'avoir pleuré pendant toute une nuit, quand je l'entends me poser des questions timides, hésiter à me dire ce qui déborde de son cœur endolori, tenter d'inutiles rapprochements, évoquer le passé, je voudrais être mort, et quelque chose m'étouffe, m'oppresse le cœur comme d'un poids très lourd.

Elle aurait vécu paisible et honorée dans sa petite ville, entre son mari et ses enfants, gardant au fond d'un tiroir les reliques de notre aventure, les fleurs séchées, les mèches de cheveux et les lettres dont l'écriture, souvent couverte de baisers, a jauni. Parfois, à certains anniversaires, elle eût ouvert le meuble, relu quelques pages, vaguement songé aux anciennes folies et hoché la tête avec aux lèvres un mélancolique sourire, comme lorsqu'on se souvient d'un amant qui partit pour la guerre et qui n'en revint pas. Elle ne serait pas, ainsi qu'une pauvre âme en peine, dépaysée dans ce Paris, qu'instinctivement elle redoute et elle abhorre, si seule, si perdue que quelquefois il y a en son regard fixe l'effroi de la bête qui serait égarée, abandonnée, qui hurle en vain aux quatre-coins de l'horizon...

... C'est moi qui lui ai fait perdre la tête, qui ai été coupable, qui ai cru que je l'aimerais toujours, qui l'ai décidée à tout quitter, à braver le danger autant que les outrages. Ah! si en ces minutes d'égarement l'on pouvait, dans un miroir magique, voir surgir les années futures et tout ce que le lendemain réserve de désillusions, de chagrins, d'amertumes à ceux qui s'en vont ainsi, le cœur confiant, si quelque glas alors les secouait jusqu'aux fibres, les rappelait à la raison, comme il y aurait au

monde moins d'êtres déclassés, malheureux, finis avant l'âge : comme les plus passionnés, les plus fous reculeraient en arrière, hésiteraient à faire le dernier pas, à se ruer vers l'inconnu!

... Quand Madeleine est revenue, j'étais bien décidé à régler cette situation fausse d'un coup, comme on ampute un membre gangrené, à tout dire à Mme de Pardeilhac, à rompre cet amour qui l'un et l'autre peu à peu nous entraînait dans l'Irréparable.

... J'aurais donné tout au monde pour ressusciter en mon être quelque bon sentiment, quelque émotion, quelque tendresse, pour m'imaginer qu'entre elle et moi tout n'était pas aboli et que j'éprouvais une secrète joie à la revoir. On eût dit qu'elle aussi en avait la prescience.

... L'appartement était comme rajeuni par toutes sortes de fleurs.

... Madeleine, avec ses cheveux d'un blond cendré que nouait un ruban de pensionnaire, sa blouse russe et ses petites mains, était presque attirante. Elle portait à la ceinture les roses que je préfère, ces Jacqueminot d'où s'évapore une odeur de miel et qui sont rouges comme du sang de fauve.

... Le dîner avait l'on ne savait quoi d'intime et de familial. Elle fut câline, très douce, très amie, conta son voyage avec de gentilles phrases et des rires. Et il rayonnait au fond de ses prunelles bleuâtres une si grande tranquillité d'esprit, un tel plaisir de me voir en face d'elle que j'en eus vraiment pitié, que je l'embrassai à plusieurs reprises comme une enfant...

... Oui, j'aurais agi en honnête homme, je me sentais le courage d'accomplir mon devoir jusqu'au bout, de renoncer au bonheur d'aimer et d'être aimé, — le seul qui soit enviable, — de partir, d'échapper à la tentation qui me hante nuit et jour et qui m'affole à ce rêve d'épouser Renée aujourd'hui qu'elle est veuve, de ne plus être ballotté de droite et de gauche comme une épave désemparée, de posséder pour l'éternité humaine la femme que j'adore et à laquelle j'appartiens avec tout mon cerveau, tout mon cœur, toutes mes forces, j'appartiendrai d'année en année plus tendrement, plus passionnément, plus éperdument — chaque jour...

— ... Je le voulais, je me l'étais ordonné, je croyais que j'en aurais le courage...

... Et comme si la fatalité s'en mêlait, s'entêtait à nous séparer, à me pousser au gouffre, se croyant victorieuse, Madeleine

est redevenue la petite bourgeoise vulgaire et provinciale que je tentais d'oublier, a eu des mots maladroits qui cinglent et glacent, des gestes bêtes, des questions auxquelles je ne savais que répondre, a saccagé elle-même de sa voix lente et calme la chimère que j'essayais de ranimer.

O ce vide que l'on sent dans un cerveau, cette vision brusque d'un être qui ne rêve pas, qui ne s'attarde qu'aux petits côtés de la vie, qui s'enlise dans des chiffres de grand livre comme quelque caissière, qui vous désenchante de l'amour, cette déroute des sens et de l'âme devant un cœur pondéré, lourd, que n'attirent, que n'émeuvent, que ne troublent aucun désir, aucune anxiété, aucun rêve...

... J'en aurais pleuré comme une bête, comme un collégien...

... Et je me suis sauvé sans même lui dire adieu. J'ai dégringolé les escaliers. J'ai marché à pied par les rues, droit devant moi, sans savoir où j'allais. Et je répétais entre mes dents serrées, avec une sorte de rage :

« Non, non, c'est fini, c'est fini, je lui donnerai tout ce qu'elle voudra, mais jamais, jamais je ne la reverrai — et j'avais la fièvre, et je murmurais d'une voix sourde — jamais, jamais! »

... Et je suis si heureux que ce bonheur m'épouvante comme une menace, que je n'ose pas m'y abandonner, que je regrette de ne pas être mort quand la chère, l'idéale bien-aimée m'a donné le paradis, la communion suprême, sur ses lèvres extasiées...

. . . . . .

II

... De la terrasse où des paons blancs faisaient la roue sur les rampes ajourées, semblaient, devant l'infini de la mer et du ciel, de larges éventails de plumes qu'eussent agités d'invisibles mains, — entre les branches des tamarix, — s'entrevoyait la plage couverte de tentes multicolores, de mâts pavoisés et d'un va-et-vient de toilettes claires, d'ombrelles...

... Des voiles pointaient au loin, telles que des oiseaux endormis, et la ligne mystérieuse de l'horizon était çà et là striée de noires fumées de steamers...

... Un jardinier arrosait des pelouses brûlées par le soleil, et,

par instants, du revers de sa manche, essuyait son front ruisselant de sueur...

... Il traînait dans l'air la fraîche senteur du large, — cette odeur des goémons et de l'eau qui dilate les narines des femmes, qui met en leurs yeux on ne sait quel énigmatique et troublant désir, — et aussi le parfum aigu d'un magnolier dont les fleurs radieuses, comme artificielles en leur matité, s'épanouissaient, se défloraient pétale par pétale à chaque coup de vent...

... C'était une de ces journées exquises où les moindres sensations paraissent meilleures...

... L'on commençait à luncher sous un immense parapluie de cotonnade rouge que Mme de Villefort avait acheté à la foire de Saint-Jean-de-Luz, et la baronne de Luxille, en trempant un biscuit dans un verre de Porto, s'écriait, les lèvres élargies par un sourire railleur : « Puisque j'en suis sûre, vous pouviez bien me croire, Laumières, le révérend père Laumières a une maîtresse! » lorsque Renée apparut sur le perron de la villa, toute rieuse, toute gaie, en une adorable toilette de demi-deuil noire et blanche.

... La comtesse s'arrêta malgré elle et tressaillit comme si elle avait reçu un coup en plein cœur; puis, sentant qu'il fallait faire quand même face au danger, maîtrisant son émotion, s'avança, dit d'un air indifférent :

— Ne vous interrompez pas, ma chère; qui est sur la sellette?

— Un de vos meilleurs amis, reprit Mme de Luxille, M. de Laumières, qui, pour un prêcheur de vertu, ne donne guère l'exemple; mais, au fait, peut-être connaissez-vous son histoire et pourriez-vous la raconter mieux que moi... Cette bonne âme a dû vous faire des confidences...

Renée la regarda d'abord dans les yeux avec quelque chose d'égaré, et se ressaisissant aussitôt, impassible, elle prit d'un geste lent une grappe de raisin et murmura :

— Ce n'est pas une histoire, c'est une énigme...

... Son cœur battait à se rompre...

Avait-elle surpris leur secret? Essayait-elle, par ces réticences perfides, de la troubler, de lui dérober d'involontaires aveux, comme un juge qui prêche le faux pour savoir le vrai? Se doutait-elle de quelque chose? Allait-elle la pousser à bout, lui faire commettre une imprudence irréparable? Savait-elle que M. de Laumières était son amant, que la veille, affolée, éperdue, n'en pouvant plus, elle avait cédé à ses supplications ardentes, qu'il n'était

reparti qu'à l'aube, tout enfiévré encore de cette première nuit de délices ?

... Leur amour si tendre, si beau, qu'ils avaient préservé des curiosités malsaines, entouré comme d'une infranchissable barrière, — qui était pareil à un jardin de féerie clos de grands murs, — presque au terme des épreuves, au moment où ils touchaient au port, où plus rien ne les séparait l'un de l'autre, sombrait-il dans les commérages de femmes, devenait-il une façon de scandale comme il s'en ébruite à la douzaine? Et cette suprême preuve de tendresse qu'elle avait donnée à André, cet abandon de tout son être, de tout son orgueil, qu'elle ne regrettait certes pas, qui n'avait été ni une surprise des sens, ni un coup de folie, ainsi dénaturée, commentée, se rapetissait-elle aux proportions de la plus vulgaire aventure?

... Elle sentit plus que jamais combien elle lui appartenait et l'adorait à ce flot de pensées qui battirent brusquement son cerveau, à l'angoisse qui tortura tout son être...

... On entendait l'orchestre du Casino, les violons qui jouaient une valse et le bruit monotone de la mer, très doux, très lointain, vague comme l'haleine d'une femme qui dort...

... Mme de Luxille s'éventait par saccades et son sourire s'élargissait...

... Elle articula mot par mot, lentement, avec encore de l'incertitude dans son regard gouailleur :

— Vraiment, vous ne savez pas ?...

— Je ne sais rien, absolument rien...

— Que M. de Laumières a une maîtresse légitime, ce que ces messieurs appellent entre eux un vieux crampon, et cela depuis des années et des années.

... Renée crispa ses deux mains aux barreaux de son fauteuil d'osier, — si fort qu'il en craqua, — et dédaigneuse, haussant presque les épaules, maintenant rassurée, l'interrompit :

— C'est donc votre seule joie de dire du mal de tout le monde, de calomnier pour l'unique plaisir de calomnier ?

— Je ne calomnie personne, ma chère, M. de Laumières moins qu'un autre, continua Mme de Luxille avec un mauvais regard, — et je suis tellement certaine de ce que j'avance que je pourrais presque préciser les dates... Le révérend vous a caché ce secret comme à tous ses amis... Il y a des aventures dont on ne se vante pas, surtout lorsqu'on est dans le train et qu'on aime le fruit

défendu... Vous me demanderez comment je suis seule, toute seule à savoir cela... Ne sais-je pas tout, ne serais-je pas le plus subtil des préfets de police?... D'ailleurs, c'est tout simple, c'est d'un banal écœurant... Quand M. de Laumières était sous-lieutenant je ne sais où, dans une préfecture de Lorraine, il a, en changeant de garnison, enlevé la femme d'un petit fonctionnaire... C'avait été sa première femme mariée, il l'aimait à en perdre la tête, il l'eût alors jetée en croupe de son cheval plutôt que de la perdre, de la laisser en arrière... Dans l'armée, on ne prise aucunement ce genre de prétentaine et la vertu n'est pas un vain mot... Le pauvre amoureux fut mis en demeure pas ses chefs de choisir entre son épaulette et sa maîtresse... Naturellement il préféra la maîtresse... Je ne le blâme ni ne l'approuve... Si j'avais été homme, je suis sûre que j'aurais donné du fil à retordre à tous les maris et qu'on eût parlé de moi comme du plus mauvais sujet de la terre... Mais tout passe, tout lasse, tout casse dès qu'on se heurte aux réalités de la vie... A Paris, au bout d'un an de collage, — c'est encore une expression de ces messieurs, — il comprit très vite qu'il avait fait fausse route, la garda, mais comme on garde un vieux meuble inutile et encombrant, avec la religion du souvenir, la corvée du devoir qu'il faut accomplir, hélas! jusqu'au bout, si l'on est un honnête homme... La note navrante de l'histoire, le point noir, c'est que la femme l'aime comme au premier jour, est un vrai caniche, souffre un véritable supplice en se sentant ainsi délaissée, dédaignée, sevrée de sucre comme des coups... S'ils se restent, ils auront une drôle de vieillesse... Et voilà pourquoi votre fille est muette, pourquoi ce pauvre Laumières a toujours l'air de revenir d'un enterrement, cherche à moraliser les masses et les toquées comme moi... Cherchez la femme!

... Mme de Pardeilhac ne l'avait pas interrompue, distraite en apparence, comme lorsqu'on écoute un morceau ennuyeux dans un concert. Après tout, que lui importaient ce bavardage de caillette jalouse, ces billevesées qui ne rimaient à rien, ces mensonges qui n'avaient à coup sûr d'autre but que de l'aguicher, de lui arracher quelque parole imprudente, quelque brusque aveu qu'ensuite on ne peut plus réparer?

... André était-il capable d'avoir agi avec aussi peu de franchise? Ne se serait-il pas trahi plus de vingt fois, ayant sur le cœur le poids d'un tel secret, quand, si câlinement, presque

comme une mère inquiète, elle l'interrogeait à demi-mots subtils et tendres ?

... Et se surmenant pour sourire encore, pour dissimuler ses angoisses, elle s'exclama :

— Si vous ne l'affirmiez pas aussi nettement, je ne vous aurais jamais crue... Laumières avec une vieille maîtresse... Est-ce drôle ?

Et l'on parla d'autre chose...

. . . . . .

... Toute droite et pâle comme si elle avait perdu son sang goutte à goutte par quelque mortelle blessure, Mme de Pardeilhac, sans prononcer une parole, regardait André, et dans ses prunelles fixes, presque hypnotisées, s'alourdissait une telle anxiété, une si poignante, si profonde désolation, qu'il en eut froid au cœur et pressentit aussitôt l'inexorable dénouement — cette fin de tout dont vainement il avait reculé l'échéance durant des mois et des mois...

... C'était le regard suppliant, éperdu, d'un naufragé qui flotte sur une épave dans les remous des grandes lames, qui défaille et frissonne de terreur autant que de froid et de faim, et cherche à l'horizon quelque voile, quelque lumière, quelque fumée, se heurte à l'immuable ligne du ciel et de l'eau, à la solitude de l'infini morne et silencieuse...

... Il s'illusionnait encore d'un reste de chimère, il s'acharnait à douter, à garder un peu d'espoir, un peu de rêve, ce regard où se figeaient les larmes qui ne coulent pas, et M. de Laumières en était secoué jusqu'au fond de l'être, chancelait comme un accusé à bout de forces dont on scrute la conscience, dont on fouille le passé, détournait la tête, n'osait plus en soutenir l'obsédante fixité...

... Ce qui devait arriver tôt ou tard était arrivé. Comment ? Par quelle cause, par quelles révélations cruelles ? Il l'ignorait et l'ignorerait toujours, en sa volonté absolue de disparaître, de s'effondrer sous ce choc fatal...

... Puisque l'odieuse destinée l'avait marqué au front pour être malheureux, puisqu'il ne s'était relevé un instant, qu'il n'avait gravi le chemin des paradis, goûté à l'ineffable miel du bonheur, que pour retomber plus bas, pour succomber à la veille des délivrances sous le poids du joug ancien, puisque Mme de Pardeilhac se réveillait de son beau rêve, mesurait l'indignité de l'homme

auquel elle s'était donnée tout entière, — sans réfléchir au lendemain, sans redouter aucune trahison, — il se soumettrait, il abandonnerait la lutte, il en finirait avec une existence où tout l'accablait, où il expiait si chèrement quelques heures de repos, de tendresse et de joie...

... Tout à coup, Renée se raidit, et d'une voix d'agonisante qui n'a plus de vibration murmura seulement :

— Est-ce vrai ?

... Et M. de Laumières, comme un condamné qui s'accuse au moment de mourir, lui répondit avec des inflexions rauques, inintelligibles :

— C'est vrai !

... Ils n'échangèrent pas une autre parole et se turent l'un et l'autre après ces deux phrases brèves, cette question et cette réponse qui décidaient de leur vie, qui brisaient leur amour.

... Elle lui épargna cette torture de s'amoindrir, de s'humilier, d'avouer qu'il avait presque menti. Elle ne lui adressa aucun reproche, aucune plainte. Elle eut pitié de la souffrance qu'il endurait, lui aussi, qui contractait et ridait son visage comme un masque, qui gonflait ses paupières.

... Il n'implora pas sa clémence, ne tenta pas de vaincre son orgueil, de se disculper, de chercher d'inutiles raisons, de la tourmenter de vaines prières, et ce fut la dernière preuve d'amour qu'ils se donnèrent, — la dernière marque de cette tendresse si raffinée, si exquise, si absolue, qu'elle subsistait en ce déchirement d'une rupture, qu'elle en faisait comme l'adieu navrant de deux voyageurs que le hasard a mis quelques mois dans le même port et qui repartent un jour pour ne plus se revoir...

... Ils ne s'embrassèrent pas...

... Ils ne se regardèrent plus...

... M. de Laumières, la tête baissée, les oreilles pleines de bourdonnements, la gorge sèche comme après une longue étape, sortit du salon, traversa à grands pas l'antichambre.

... Mais dans le jardin, au moment de franchir la grille, le malheureux eut un mouvement de recul, se retourna vers la petite maison blanche qu'égayaient des vignes vierges et des stores de coutil blanc et rose, la contempla avec une nostalgie désespérée comme un éden à jamais perdu, attendit il ne savait quoi, peut-être un cri d'adieu, peut-être un rappel, peut-être un baiser qu'on envoie du bout des doigts — dans le vide...

... Les portes-fenêtres étaient ouvertes au large...

... Il apercevait Mme de Pardeilhac comme dans un nimbe de lumière, suivait ses gestes, ses mouvements, distinguait les changements de son visage, et, lorsqu'il la vit si atterrée, si prostrée, qu'elle s'appuyait à chaque meuble pour ne pas tomber, et, brusquement, battant l'air de ses deux mains, se précipitant comme une folle vers la porte, il se crut sauvé, eut la tentation de courir vers elle, de se jeter à ses genoux, de lui dire tout ce qu'il avait souffert et qu'il n'était pas si coupable, que son bonheur si nouveau lui avait fait perdre la raison, qu'il l'adorait, qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, sans son amour, sans ses baisers, qu'elle devait lui pardonner, que cette femme n'était pour lui qu'un souvenir odieux, qu'il s'en délivrerait honnêtement, loyalement, qu'elle ne se dresserait jamais comme un fantôme mauvais...

... Et, à ce moment, Suzette, qui revenait de la plage avec un grand cerceau dans ses mains et les joues toutes roses d'avoir couru, se heurta à sa mère, et celle-ci, fiévreusement, l'enleva, la serra contre sa poitrine, si fort, avec une telle passion, un tel besoin de s'annihiler dans quelque tendresse, de se rattacher à quelque chose, que l'enfant se débattit, pleura presque sous ces caresses qui la meurtrissaient, qui l'effrayaient, cria :

— Tu me fais mal, maman, tu me fais mal!

... Alors, M. de Laumières ouvrit la grille et s'enfuit en courant droit devant lui par le chemin, comme une bête traquée par quelque meute vorace et hurlante.

... Tout était fini, tout était mort...

... Et cette mer calme comme un lac endormi, ce soleil qui se couchait dans une nappe bleue et rose, ces odeurs errantes dans l'air, ces chansons qui montaient des villas avec des accords de piano lui semblèrent une moquerie sinistre et implacable, l'irritèrent à un tel point qu'il en geignait à chaque pas, qu'il montra le poing au ciel comme un fou et s'exclama :

— C'est donc pour cela que nous sommes créés, pour souffrir, souffrir encore et toujours, c'est pour cela qu'en agonisant d'angoisse nos mères nous mettent au monde... Il n'y a donc rien là-haut, rien, rien!

... Et il s'enfonça dans les « pinadas », d'où s'élevait, comme un vague gémissement monotone et berceur, le sourd frisson des

aiguilles que le vent du large entre-choque et éparpille sur le sable...

III

... Sur la promenade dorée de soleil, une femme qui n'a plus d'âge, avec ses grands yeux pâlis dont le regard flotte atone et vague, ne se fixe sur rien, ne s'allume d'aucune lueur passagère, avec ses bandeaux gris presque tout blancs, et son visage maladif que creusent et déforment comme d'irrémédiables angoisses...

... En deuil, le deuil sévère des veuves qui ont scellé à jamais leur cœur empli de souvenir et qui ne veulent pas se consoler, le noir qui attriste comme un mauvais présage, qui évoque on ne sait quoi d'hermétique, de fervent, et fait songer aux psaumes douloureux, aux éternelles nostalgies, à l'inconnu de la mort...

... L'élégance innée qui persiste en dépit des épreuves où l'âme sombra comme dans un naufrage, en dépit du dégoût, de l'absolue indifférence où se complaît, où s'enfonce tout l'être — cette élégance de la Parisienne qui se retrouve dans le drapage de la robe la plus simple, dans les inflexions d'une phrase, dans l'épinglement d'un chapeau, dans le moindre geste...

... Quelque chose encore dans les lignes, dans les traits, — ce qui demeure sur une médaille de la patine et de l'effigie anciennes, — qui surprend, que les autres femmes remarquent aussitôt, saluent d'une brusque acclamation : « Elle a dû être bien jolie autrefois! »

... Autrefois, qui sait en quelles années lointaines et enfuies...

Et cependant cette énigmatique conduit par la main une petite fille qui n'a même pas l'âge d'entrer au couvent, une gamine maigriotte qui rit et crie en courant, qui revient toute peureuse dès qu'elle s'est trop éloignée de la robe noire, et l'on sent bien que cette enfant lui appartient, à la façon dont elle la couve de ses prunelles ternies, dont elle suit ses mouvements et la rappelle, la cajole.

... On devine qu'elle ne s'est résignée à vivre, qu'elle ne supporte la croix de ses afflictions, qu'elle ne lutte contre son mal, contre ses rancœurs, qu'à cause de cette petite tête blonde dont le rire l'enchante et l'apaise par instants comme un baume...

... Une veuve ou une abandonnée, quelque blessée de la vie

dont la plaie saignante ne se cicatrisera jamais, dont le cœur a reçu le coup de grâce...

... Le landau empli de châles et de fourrures les suit au pas...

... C'est à Cannes, le long de la Croisette...

... Une journée de février douce et tiède avec des mouettes blanches qui tourbillonnent au-dessus du golfe pailleté d'étincelles et des branches de mimosas en fleurs dont les grappes d'or pendent par-dessus les murs des jardins, embaumant l'air et l'impalpable poussière d'odeurs subtiles — presque grisantes...

... De grandes barques glissent, tracent des sillages blancs dans l'eau moirée...

... La mer déferle contre la chaussée avec un bruit endormeur que coupent des tintements de grelots, des claquements de fouets et des cris d'enfants...

... Tout cela en une clarté radieuse, une apothéose de soleil qui découpe là-bas, dans le port, des silhouettes de navires à l'ancre, des voiles, des mâts, des vergues enchevêtrées et, plus loin, le dégringolement d'une vieille ville provençale, colorée, joyeuse, attirante, avec des terrasses, une tour de briques roses plantée comme une sentinelle, et à côté l'église dont les vitraux ont d'éclatantes vibrations de lumière — puis les cimes dentelées, violettes, de l'Esterel qui courent à l'horizon...

... Et des voiturettes que pousse à petits pas une sœur de charité en cornette blanche aux larges ailes frissonnantes, ou un domestique glabre aux lèvres molles écartées par de continuels bâillements, — des voiturettes où quelque pauvre malade contemple avec une sorte de folie le ciel bleu, la mer, les femmes et les fleurs, comme s'il les voyait pour la dernière fois...

... Une gaieté factice où éclate comme un rappel désespérant la toux saccadée et rauque des poitrinaires qui vont et viennent, les jambes cassées de fatigue, la tête amaigrie abritée sous une ombrelle blanche...

Le bruyant accent de Provence sonnant sa fanfare çà et là parmi des chevrotements de voix éteintes, des bavardages de misses qui flirtent et la musique langoureuse des phrases italiennes.

... La petite fille s'est retournée et, obstinément, comme cherchant en sa mémoire quelque figure familière déjà vue, dévisage de ses grands yeux clairs un passant dont la haute taille s'incurve et qui marche au bras d'un ami, avec des haltes pour reprendre

haleine et de courts lambeaux de conversation aussitôt interrompus...

... Oui, elle a rencontré jadis cet homme, elle a entendu le son de cette voix, elle se rappelle des noms un à un et ne parvient pas à dégager quelque chose de précis de la mêlée confuse qui trouble son frêle cerveau de mésange...

... Lui aussi, il a été vaincu, laissé après la bataille dans le tas des mourants qui râlent et se convulsent, il traîne malgré sa volonté les restes de son être et bénirait l'Inexorable si elle lui apportait enfin le repos, le sommeil dont nul ne se réveille...

... Quelle est sa lamentable histoire? D'où vient-il? A-t-il brûlé sa vie comme tant d'imbéciles, chevauché les chimères impossibles sur lesquelles on s'emballe et l'on se casse les reins tôt ou tard, épuisé jusqu'à la satiété toutes les jouissances? A-t-il été trompé? A-t-il senti son cœur s'arrêter tout à coup comme lorsqu'on va mourir, et sa tête se vider comme par quelque fêlure, un soir où s'écroula son bonheur, où il douta de tout, de ses adorations, de ses rêves, de ses espoirs? A-t-il fait fausse route quand il s'aventurait à la recherche des paradis fabuleux d'où l'on voudrait ne jamais revenir?

... Ou lassé, s'est-il vautré dans toutes les griseries malsaines et artificielles, a-t-il, jusqu'au moment où la machine, surmenée, se détraque et se démolit, poursuivi l'oubliance absolue, la torpeur en laquelle on s'enlise comme en un lac de boue, on perd la notion du temps, du présent, du passé et du lendemain?

... Séparé d'une femme qu'il adorait par quelque injustice du destin, — ce chasseur malfaisant qui n'épargne ni les bons, ni les mauvais, ni les forts, ni les faibles, qui se rue à la curée des amants et les jette bas sans pitié, les uns après les autres, — a-t-il tenté d'en arracher l'obsédante image de sa tête et de son cœur? A-t-il roulé aux pires débauches, mendié des caresses qui annihilent, éparpillé ses forces, son intelligence et son énergie sur tous les lits, dans toutes les alcôves où se dressent des donneuses d'oubli?

... En les balafres profondes des rides qui sabrent son front, les coins de ses paupières et de sa bouche, en l'amertume de son regard terni et douloureux, en les tremblements frileux de son corps et de ses doigts, s'accusent tous les détails d'une existence avortée et lamentable, d'une de ces tragédies humaines où l'on a joué le rôle le plus cruel...

... L'ami lui a presque mis aux lèvres une cigarette, et l'on dirait qu'en la fumée bleuâtre s'envolant par spirales dans l'air léger le malheureux malade suit des contours, une silhouette — la vision dont sans trêve il sera hanté...

... Ils sont passés tout près de cette maman qui conduit sa fille par la main...

... Il l'a regardée distraitement comme il regarde les voitures qui traversent la promenade, les autres femmes qui le frôlent de leurs robes...

... Pas un tressaillement, presque de l'effroi et un recul brusque devant cette tache noire qui lui fait peur comme un signe funèbre.

... Et la petite fille s'exclame, toute joyeuse de l'avoir enfin reconnu :

— Je t'assure, maman, que c'est notre ami André, je vais vite l'embrasser!

... Et Mme de Pardeilhac lui saisit presque brutalement la main, s'est retournée, s'en va à grandes enjambées farouches comme lorsqu'on fuit un péril, entraîne Suzette, qui ne comprend pas et dont les paupières se gonflent de larmes.

René Maizeroy.

COMMENT JE DEVINS JOURNALISTE[1]

VIII

JE DEVIENS PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Je ne saurais peindre le découragement mêlé d'effroi dont je me sentis saisi quand je mis pour la première fois le nez dans les livres officiels qui devaient être le fond de mon nouvel enseignement. Il y en avait un qui, jadis, quand j'étais moi-même écolier de philosophie, avait été pour moi, comme pour tous mes camarades, la loi et les prophètes : c'était le *Manuel de philosophie*, un gros bouquin de six à sept cents pages, grand in-octavo, que trois des plus illustres disciples de l'illustre éclectique M. Cousin avaient écrit à frais communs pour former aux bonnes doctrines les âmes des jeunes générations. C'étaient MM. Jules Simon, Jacques et Saisset, trois hommes de talent d'ailleurs, dont les noms brillaient sur la couverture.

Je ne voudrais pas trop dire de mal de cet ouvrage de classe, qui m'avait rendu service après tout, puisqu'il m'avait initié aux questions philosophiques et m'avait, le premier, sur ces matières encore inconnues pour moi, ouvert l'entendement et éveillé la réflexion. Mais mon esprit s'était depuis lors mûri avec l'âge et l'étude ; j'avais lu et relu *les Philosophes au dix-neuvième siècle*, de mon ami Hippolyte Taine, et, çà et là, quelques articles de Revue où se faisaient jour les idées positivistes. Je reculai épouvanté quand, prenant à nouveau, après dix années d'oubli, le *Manuel* officiel de la philosophie universitaire, je commençai de le relire avec des yeux tout frais. Toute cette phraséologie, qui me semblait à la fois gonflée et vide, m'inspira un insurmontable dégoût.

— Eh quoi ! m'écriai-je, c'est ça que je vais enseigner ! c'est ça la philosophie des classes ! Mais il n'y a rien de plus puéril et de plus niais !

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet et 10 août 1888.

Le malheur, c'est que, comprenant avec une si vive amertume le néant des leçons qu'on m'imposait, je n'avais rien à mettre à la place. Je n'étais pas au courant des questions ; je nageais au hasard dans une mer de théories et d'idées qui se heurtaient autour de moi, et plus je battais l'eau de mes bras désespérés, plus je me sentais aveuglé, perdu, englouti.

Le plus sage assurément eût été de suivre paisiblement l'ornière, puisque j'étais incapable de me frayer une voie personnelle ; de prendre tout simplement l'un après l'autre les divers points du programme, de les expliquer à mes élèves sans chercher midi à quatorze heures, me servant des livres revêtus de l'estampille, et de porter, comme l'avait espéré M. Nisard, tout l'effort de mon enseignement sur la partie littéraire du cours.

Mais M. Nisard avait compté sans mon caractère, qui est à la fois impétueux et tenace. Je m'étais pris de belle et soudaine passion pour les études philosophiques ; j'y portai une ardeur enflammée, bien qu'un peu brouillonne, une énergie têtue et violente, et je fis, il faut bien que je l'avoue (mais ce n'était pas trop ma faute), la plus mauvaise classe qui se puisse imaginer : une classe incohérente et bizarre, toute pleine d'à-coups et de soubresauts. Un jour, j'arrivais tout bouillant d'un ouvrage lu la veille, et, avec la ferveur d'admiration d'un néophyte, j'en exposais les idées à mes élèves sans me soucier du chaos que je versais dans leur jeune cervelle. Une autre fois, je leur disais :

— Dam ! sur cette question du programme, voilà ce que vous devrez répondre au baccalauréat.

Mais, à mesure que je développais ce point de vérité officielle, une impatience me prenait des pieds à la tête, le sang me montait au visage, me battait aux tempes, et je m'écriais :

— Mais ça n'a pas le sens commun, tout ce que je vous dis là !

Et avec une verve débridée, avec cette verve de la vingt-cinquième année dont je n'ai plus, hélas ! que de misérables restes, je piétinais furieusement, je déchirais en morceaux la leçon que j'étais chargé de faire, je ne ressemblais pas mal à cette ânesse de Balaam dont parle l'Écriture : son maître devait maudire, et elle prononça les formules de bénédiction. C'était la même chose pour moi, bien que ce fût tout le contraire.

J'étais d'un ridicule achevé, dont je me rends parfaitement compte aujourd'hui. Il eût fallu ne pas accepter cette besogne, ou il fallait l'exécuter dans les termes où elle m'avait été offerte.

Je ne me trouvais le professeur clair, lumineux, ardent d'autrefois que lorsque je lisais tout haut une page de Descartes, de Bossuet ou de Pascal, et que j'en commentais les beautés avec une éloquence spontanée et vibrante.

Deux ou trois élèves s'étaient intéressés à ce cours et le suivaient, tout dégingandé qu'il fût, avec une émotion visible. Les autres s'en étaient détachés et ne s'occupaient plus que de leur examen de baccalauréat, qui est, par malheur, à présent, l'unique souci de nos apprentis philosophes.

Mon pauvre proviseur, qui m'aimait un peu en me redoutant fort, ne disait trop rien, mais il était désolé. Je n'avais plus, au rectorat, le protecteur qui avait été, durant deux ans, mon unique bouclier : M. Nisard avait été appelé à d'autres fonctions. Il avait en pour successeur M. Quet, un savant distingué qui n'avait qu'un goût médiocre pour les études littéraires et qui, peut-être, s'y entendait assez mal. Il ignorait les pourparlers à la suite desquels j'avais été bombardé professeur de philosophie ; il ne voyait qu'une chose : c'est que mon enseignement provoquait de toutes parts des plaintes légitimes.

L'inspection générale arriva par là-dessus. C'était M. Artaud qui en était chargé dans notre ressort. Tous mes contemporains se souviennent de ce porc-épic hérissé et grognon, qui assombrissait une classe, quand il y entrait, de sa mauvaise humeur renfrognée et bougonnante. Il arrivait cruellement prévenu contre moi, le portefeuille bourré de rapports venus soit de l'inspection académique, soit de l'évêché, soit même de la ville, qui me représentaient comme une manière de Satan soufflant à de jeunes cœurs le feu infernal du scepticisme, du matérialisme et de toutes sortes d'horreurs en *isme*. Un inspecteur général est toujours sûr d'avoir, dans une classe, l'inspection qu'il veut. Il peut à son gré rassurer ou désarçonner les élèves : rien n'est plus facile. M. Artaud me ménagea une inspection déplorable. Je fis une leçon en sa présence ; elle n'était pas plus mauvaise que beaucoup d'autres, et j'ose même dire que, grâce à une certaine facilité d'élocution qui m'est naturelle, elle avait de quoi plaire à un esprit ami des bonnes études. Il la trouva exécrable, me rabroua durement devant mes élèves, ce qui est un procédé très vilain, mais familier, même encore aujourd'hui, à la plupart de nos inspecteurs généraux, et j'eus toutes les peines du monde à contenir ma colère.

J'en sais de moins patients que moi qui, en pareille occurrence, ont pris M. l'inspecteur général par les épaules et l'ont jeté dehors sans cérémonie. Je rongeai mon frein en silence. Le soir, je reçus une lettre qui me convoquait à l'hôtel où M. Artaud avait établi sa résidence. Il le prit de très haut avec moi; il était volontiers brutal de manières et de langage. Je ne le fus pas moins que lui. J'étais acculé. Je lui dis, ce qui était vrai, que je n'avais accepté la classe de philosophie que par complaisance, avec cette clause formelle que je n'enseignerais point de philosophie; que cette clause m'avait paru absurde, mais que je trouvais plus absurde encore qu'on la retournât contre moi.

La discussion, qui avait débuté sur un ton très vif, ne tarda pas à s'élever jusqu'à l'invective, et M. Artaud me déclara qu'il lui serait impossible de me maintenir à Grenoble, où j'avais donné l'exemple de l'indiscipline, où j'étais devenu une effroyable pierre de scandale.

Je lui répondis que je me moquais (vous m'entendez bien), et de lui, et de Grenoble, et de la classe de philosophie, et de l'Université; que j'avais assez de tout cela, et que, si l'on continuait à m'ennuyer de la sorte, j'étais prêt à donner ma démission.

M. Artaud me montra la porte du doigt :

Monsieur, me dit-il, vous aurez de mes nouvelles aux vacances.

Ces menaces me laissèrent froid. J'avais depuis quelques mois lentement caressé le projet de m'en aller à Paris retrouver les camarades qui commençaient à faire un terrible bruit dans la république des lettres. C'était plutôt encore un rêve qu'un dessein bien arrêté; mais un désir secret m'inclinait de ce côté, et tout incident qui me poussait au sens où je penchais déjà ne pouvait être que le bienvenu.

Comment l'idée m'était-elle venue? Comment s'était-elle peu à peu emparée de mon esprit? Ceux de mes jeunes camarades qui liront ces mémoires se demanderont comment je n'y avais pas songé plus tôt; car l'Université n'est plus guère pour eux qu'un pis-aller, à moins que les plus hauts postes qu'elle puisse conférer ne leur soient dévolus tout d'abord et ne leur tombent, pour me servir d'une locution proverbiale, tout rôtis dans la bouche. Mais, je vous l'ai déjà dit, nous appartenions tous à une génération qui aimait l'enseignement.

Ceux mêmes d'entre nous que nous avions vus en sortir en avaient été dévissés douloureusement, plutôt qu'ils ne l'avaient

quitté. Ainsi J.-J. Weiss, ainsi Paradol, qui, à cette époque, menaient dans les *Débats* une campagne si vive et si brillante contre le régime impérial. C'est à leur corps défendant qu'ils étaient devenus journalistes.

Weiss, avant d'accepter le poste qu'on lui offrait aux *Débats*, était allé voir le ministre de l'instruction publique :

— Monsieur le ministre, avait-il dit à M. Fortoul ou à M. Rouland, je suis professeur d'histoire à la Faculté de Dijon et l'on me propose de faire aux *Débats* le premier-Paris. Cette offre est bien tentante; mais je suis prêt à la décliner si vous prenez l'engagement de me donner, l'an prochain ou dans deux ans, l'avancement légitime auquel me donnent droit mes succès dans l'Université. Pouvez-vous me répondre d'une chaire en Sorbonne d'ici à deux ans?

— Pensez-vous, monsieur, répondit le ministre d'un air de majesté scandalisée, que le gouvernement de S. M. l'Empereur se laisse imposer des conditions par ses fonctionnaires?

— Voilà qui va bien, répliqua Weiss; j'ai l'honneur de vous saluer ; vous recevrez demain ma démission.

La scène avait été moins nette et moins vive avec Prévost-Paradol, qui professait la littérature française à la Faculté d'Aix quand on l'appela aux *Débats ;* mais je tiens de sa propre bouche qu'il hésita longtemps à rompre avec l'Université, et que la seule considération qui l'y détermina, c'est qu'on ne lui ouvrit aucun espoir d'avancement. Il semblait que l'empire, au rebours de tous les gouvernements intelligents, prît un malin plaisir à éloigner, à décourager, à jeter dans les rangs de ses ennemis tous les jeunes gens d'un grand avenir.

Il va sans dire qu'on ne m'avait fait aucune proposition de ce genre. J'avais toujours passé, même parmi mes camarades et surtout parmi eux, pour un piocheur très estimable ; aucun d'eux ne se doutait que je pusse écrire jamais, et moi peut-être moins que personne. J'étais toujours en correspondance avec About, qui, à travers la vie dévorante que l'on mène à Paris, trouvait le temps de m'écrire de longues lettres; il était venu même me voir à Grenoble ; il s'y était installé, pour quelques semaines, dans une petite maison de campagne qu'il avait louée aux environs, et c'est là qu'il a écrit une de ses meilleures œuvres: *Maître Pierre*. Je jouissais de ses triomphes et de sa renommée, non seulement sans jalousie, mais même sans arrière-pensée personnelle. On

m'eût fait hausser les épaules de pitié si l'on m'eût dit qu'un jour je deviendrais son second et me taillerais une petite célébrité à côté de sa gloire.

Il m'engageait à faire mes thèses, car c'est le grade de docteur qui ouvre l'accès aux Facultés. Mon père, de son vivant, m'y poussait également, et je lui avais promis, à son lit de mort, de conquérir la chausse à triple bordure d'hermine.

J'avais promis ; mais je ne me sentais que médiocrement attiré de ce côté. Il faut dire que j'avais sous les yeux, à Grenoble, un assez triste exemplaire de ces lamentables Facultés de province, qui traînaient à cette époque, dans la solitude et l'oisiveté, une vie parfaitement inutile. Je puis tout à mon aise parler de ces temps éloignés et de leurs misères, puisque la République, en réformant l'enseignement supérieur, a infusé un sang nouveau et plus riche aux Facultés provinciales.

Cette Faculté de Grenoble était la plus étonnante collection d'antiquailles que l'on pût se figurer. Il s'y trouvait quelques bons et sérieux professeurs, celui d'histoire, par exemple, M. Macé, et celui d'histoire naturelle, M. Lorry, qui tous deux se sont fait un nom dans leurs parties respectives par des travaux utiles. Mais que dire du professeur de littérature latine ? C'était un bien brave homme ; mais quelle drôle de manière d'expliquer et de commenter Virgile ! Le professeur de philosophie était une manière de vieil aliéné, célèbre dans tout Grenoble par les excentricités de sa métaphysique. Celui de littérature française était un vieillard aimable, mais dont le cours eût peut-être été jugé un peu naïf dans un pensionnat de jeunes demoiselles. Leurs cours ne comptaient pas un seul étudiant ; et, ce qui est plus extraordinaire ; c'est que la ville, qui est pourtant un lieu de retraite pour les vieux écloppés de la guerre, ne leur fournissait pas un auditeur désireux de chauffer ses rhumatismes au feu ronflant du poêle et de la phrase. C'était le désert dans toute son horreur, et ces messieurs en étaient réduits à semer le bon grain de leur parole sur les bancs stériles de l'amphithéâtre.

Au reste, ils auraient eu le savoir d'un Boissonade doublé de l'éloquence d'un Michelet, que je ne sais s'ils auraient réuni un auditoire plus nombreux. Au temps où j'étais à Grenoble, on envoya Gandar pour y professer la littérature grecque. Gandar était un des premiers hellénistes de France ; il sortait de l'École normale ; si je n'y avais pas été son camarade, au moins le con-

naissais-je de nom, et nous ne tardâmes pas, nos goûts étant les mêmes, à nous lier d'amitié. Il avait pris pour sujet de son cours Aristophane et la comédie grecque. Je résolus de le suivre.

Les cours de Faculté comportaient alors deux leçons par semaine : l'une où le professeur exposait, en beau style, les considérations générales, c'était la *grande leçon ;* l'autre (on l'appelait par opposition la *petite leçon*), où il expliquait le texte choisi par lui comme objet d'études : c'étaient *les Chevaliers*, cette fois.

A la leçon d'ouverture, Gandar eut une trentaine d'auditeurs, qui s'égrenèrent assez vite. A la petite leçon, il n'y eut dès le premier jour qu'un monsieur, qui me fit l'effet d'être un appariteur quelconque, et moi. Gandar, qui était l'homme du devoir par excellence, n'en apportait pas moins son texte préparé avec un soin admirable. Tant que la leçon durait, tant qu'il était en chaire, je ne me serais pas permis l'ombre d'une observation. Quand il avait fini, nous nous en allions ensemble bras dessus, bras dessous, causant tous deux du texte lu et commenté; moi, lui soumettant mes doutes, et lui, m'ouvrant avec bonne grâce les trésors de son érudition. Et tous deux, par manière de badinage, nous nous répandions en éloges sur la munificence du gouvernement, qui me faisait à moi, simple petit fonctionnaire, l'amitié de donner à un helléniste huit mille francs par an pour qu'il me lût *les Chevaliers* d'Aristophane.

Un jour, après la leçon, Gandar me dit, sans paraître attacher d'importance à ce détail :

— La distribution de mes conférences est changée ; la première se fera tel jour, à telle heure.

— Diantre! lui dis-je, c'est que j'ai classe à cette heure-là !

— Il n'y a pas moyen de transporter l'heure de cette classe?

— Je serais joliment reçu si j'en faisais la proposition !

— Je vais parler de cette petite affaire au doyen.

Si Gandar s'était contenté de dire au doyen : « L'heure que vous m'avez choisie me gêne; soyez donc assez bon pour m'en assigner une autre, » la chose eût été faite du premier coup. Mais il n'était pas diplomate. Il eut l'imprudence de donner le véritable motif de son désir : il n'avait qu'un élève, et il allait le perdre à ce nouvel arrangement.

Le doyen répliqua avec hauteur que la Faculté ne pouvait ainsi consulter les convenances du lycée et subordonner le programme de ses cours aux exigences d'un professeur de l'ensei-

gnement secondaire. Gandar baissa la tête, et le gouvernement n'en continua pas moins de lui donner ses huit mille francs pour expliquer Aristophane au concierge.

L'histoire de ce Gandar est bien singulière, et elle est une nouvelle preuve du despotisme saugrenu qui pesait sur notre pauvre Université.

Un beau matin, Gandar vint me voir. Il avait l'air désolé.

— Je vous fais mes adieux, me dit-il ; je m'en vais à Caen.

Comme je m'étonnais qu'il regrettât si vivement une Faculté où il n'avait qu'un élève, et encore était-ce un élève platonique :

— Ce n'est pas, naturellement, l'auditoire que je regrette à Grenoble, puisque je n'en avais pas, c'est le travail que m'imposait le cours. Je suis nommé, à Caen, professeur de littératures étrangères, et je ne sais pas un mot d'anglais ni d'allemand.

— Il fallait réclamer près du ministre.

— Je l'ai fait; voici ce qu'il m'a répondu, notre ministre.

Et il me tira de sa poche une lettre dont je regrette bien de n'avoir pas pris copie, car c'eût été un document curieux de sottise administrative.

Le ministre répondait en substance à Gandar que, pour parler des écrivains étrangers, il n'y avait pas besoin de savoir la langue dans laquelle ils avaient écrit; que, pour apprécier et faire goûter les poètes anglais ou allemands, il suffisait de connaître le latin et le grec.

J'affirme sur l'honneur que j'ai lu, de mes yeux lu, cette lettre d'une si monstrueuse ineptie. J'en aurais ri de bon cœur si je n'avais vu Gandar si triste. Gandar était un mélancolique, qui prenait tout au sérieux. Sa probité littéraire se révoltait à l'idée d'enseigner ce dont il n'avait aucune notion. J'ai appris depuis qu'il s'était livré à un travail prodigieux pour s'assimiler l'anglais, et que, las de cette besogne ingrate, il avait demandé de revenir à Paris comme maître de conférences à l'École normale. Il fut, l'année d'après, promu à une chaire en Sorbonne. Mais il était miné par une maladie qui ne pardonne point : il avait un cancer à l'estomac. L'Université a fait en lui une perte sensible : c'était mieux qu'une grande intelligence et un rare savoir : c'était une belle âme.

De tous les professeurs de la faculté de Grenoble, le plus jeune et le plus brillant était Hatzfeld, que j'avais eu pour camarade de classe, puis pour répétiteur à l'institution Massin. Il était

chargé du cours de littérature étrangère. Comme il était agréable de sa personne, de manières correctes et élégantes, et qu'il parlait avec une bonne grâce étudiée, qui n'était point exempte d'affectation, il eut d'abord un auditoire assez considérable à son cours, quelques femmes entre autres, qui venaient en mondaines écouter ce professeur mondain. Mais, n'en déplaise aux jolies Grenobloises, ce cours était un peu trop fort pour elles et passait par-dessus leurs chapeaux roses.

Hatzfeld, sous des dehors de mondanité légèrement précieuse, était un esprit très réfléchi, creusant les sujets et les examinant en philosophe. Il était fertile en vues originales et personnelles, qu'il exposait avec un bon goût discret, comme s'il eût eu peur d'effaroucher son auditoire. La nouveauté de ces aperçus ne frappait peut-être pas autant qu'il l'eût souhaité les belles personnes qui se dérangeaient, par caprice ou par mode, pour le voir autant que pour l'entendre. Peut-être n'y a-t-il que moi qui en aie jamais tiré profit. J'ai assisté à quelques-unes de ces leçons, qui étaient plus substantielles encore qu'élégantes, et j'en ai tiré sur le théâtre des observations que j'ai plus tard transportées dans mes feuilletons dramatiques, les faisant miennes sans scrupule.

C'est ainsi qu'Hatzfeld n'a pas été inutile non plus à Taine, à qui il avait donné aussi des répétitions quand Taine était encore, comme moi, sur les bancs. J'ai retrouvé dans le *La Fontaine* d'Hippolyte Taine nombre d'idées et d'aperçus qu'Hatzfeld nous avait également exposés et qui m'avaient déjà frappé par leur justesse et par leur originalité.

Hatzfeld a fini, lui aussi, par s'ennuyer de parler à des bancs ; on s'use vite en province ; il a demandé à revenir à Paris, dans un lycée, où il a plus de besogne, il est vrai, mais où il est soutenu par le plaisir d'être, comme Socrate, un accoucheur d'âmes.

Il est probable qu'en traçant ce tableau de la Faculté de Grenoble j'ai peint le portrait véritable d'un certain nombre de Facultés provinciales. On comprend que nous ne fussions pas très friands d'entrer dans ces nécropoles et d'y dormir notre sommeil à côté de ces momies hiératiques. J'y serais mort de tristesse — à moins que je ne m'y fusse marié.

Francisque Sarcey.

(A suivre.)

Le Gérant : Paul Genay.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.).

MA COUSINE POT-AU-FEU [1]

I

Mes parents m'ont mis tard au collège de Poitiers, tenu par les jésuites. Vous avez bien entendu : par les jésuites, ce qui n'empêche point qu'à la seule pensée de me voir faire ma première communion ailleurs qu' « à la maison », ma mère avait jeté les hauts cris.

Je me hâte de dire qu'elle ne les jeta pas longtemps et que la question fut bientôt tranchée selon ses préférences. Mon père aimait beaucoup la meilleure et la plus sainte des femmes : la sienne, et je crois qu'il aimait presque autant sa tranquillité. Pour fuir une discussion, il aurait fait la traversée d'Amérique, bien qu'il n'eût jamais mis le pied, il le confessait lui-même, sur un appareil flottant autre que la nacelle où son garde et lui s'embarquaient l'hiver, afin de chasser les canards.

Il s'était marié quelques années après la trentaine, car on ne faisait rien de bonne heure chez nous, du moins en ce temps-là. Ce mariage, fort heureux, fut assurément le seul acte saillant de sa vie, depuis le jour où il faillit porter la cuirasse ainsi que le faisaient, à dater de saint Louis, tous les Vaudelnay du monde, quand ils n'étaient pas dans les ordres. Mais la révolution de 1830 avait mis fin à cette vieille habitude, et mes arrière-parents, ainsi que leur fils lui-même, auraient considéré que l'honneur du nom était compromis si l'un des nôtres avait passé, fût-ce un quart d'heure, au service de Louis-Philippe.

Je suppose que mon père aura connu quelques heures pénibles en se retrouvant au château de Vaudelnay, triste comme une prison et sévère comme un cloître, après les deux années moins

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

sévères et moins tristes, vraisemblablement, qu'il venait de passer à l'école des Pages. Quoi qu'il en soit, il dut prendre son parti en philosophe, c'est-à-dire en homme résigné, car, à l'époque de nos premières relations suivies, j'entends vers la cinquième ou la sixième année de mon âge, cette résignation ne laissait plus rien à désirer.

A cette époque, nous étions huit personnes à Vaudelnay, je veux dire huit « maîtres », pour employer l'expression consacrée, bien que ce titre n'appartînt en réalité qu'à un seul des habitants du château, mon grand-père, alors déjà extrêmement vieux, mais d'une verdeur étonnante. Autour de lui un frère plus jeune, deux sœurs plus âgées, tous trois confirmés dans le célibat, et ma grand'mère, que nous respections tous comme un être surnaturel parce qu'elle avait été, enfant, dans les prisons de la Terreur, composaient une sorte de conseil des Anciens, honoré de certaines prérogatives. Je désignais cette portion plus que mûre de ma famille sous le nom d'*ancêtres*, dans les conversations fréquentes que je tenais avec moi-même, à défaut d'interlocuteur plus intéressant.

Les trois autres habitants du château, c'est-à-dire mes parents et moi, formaient une caste inférieure, exclue de toute part au gouvernement, voire même à l'examen des affaires. Mais, comme dans tout État monarchique bien constitué, chacun des citoyens de Vaudelnay, obéissant et subordonné par rapport au degré supérieur de la hiérarchie, devenait, relativement à l'échelon placé au-dessous, un représentant respectueusement écouté de l'autorité primordiale et souveraine.

Cette discipline, harmonieuse à force d'être parfaite, qui excite encore mon admiration et mes regrets, quand j'y pense aujourd'hui, se manifestait jusque dans la classe nombreuse des domestiques, dont quelques-uns, accablés par la vieillesse, devaient causer plus d'embarras qu'ils ne rendaient de services. Mais il était de règle à Vaudelnay qu'un serviteur ne sortait de la maison que cloué dans son cercueil ou congédié pour faute grave, deux phénomènes d'une égale rareté, grâce au bon air, au bon régime et à l'atmosphère de subordination invétérée que l'on trouvait au château et dans les dépendances.

Pour en revenir aux « maîtres », j'étais, cela va sans dire, le seul qui eût toujours le devoir d'obéir, et jamais le droit de commander. Et encore je parle de l'autorité légitime et

reconnue, car, en réalité, j'exerçais une tyrannie occulte sur tous les gens de la maison, à l'exception de la cuisinière et du jardinier, êtres indépendants et fiers, sans doute à cause de leurs connaissances spéciales. Dans notre monarchie en miniature, ils jouaient le rôle de l'École polytechnique dans la grande famille de l'État.

Pour pénétrer dans la cuisine sans m'exposer à l'épouvantable avanie d'un torchon pendu à la ceinture de ma blouse, il me fallait un véritable sauf-conduit de l'autorité compétente. Quant au jardin, toute la partie réservée aux fruits constituait à mon égard un territoire de guerre, constamment infesté par la présence de l'ennemi, c'est-à-dire du jardinier, où je ne m'aventurais qu'avec des précautions et des ruses d'Apache. Aussi, quelles délices quand je pouvais entamer de mes dents intrépides de maraudeur l'épiderme d'une pêche verte ou la pulpe d'une grappe acide à faire danser les chèvres ! Un des plus beaux souvenirs de ma première enfance est un certain automne pendant lequel tout le pays fut décimé par le choléra. La terreur générale était parvenue à ce point qu'on laissait pourrir sur pied tous les fruits quelconques, réputés homicides. Ma bonne chance voulut que, de toute la maison, mon ennemi le jardinier fut le seul qui prit la maladie, dont il réchappa, Dieu merci ! J'ai consommé certainement, pendant ces trois semaines fortunées, plus d'abricots et de prunes de reine-Claude que je n'en absorbai et n'en absorberai pendant le reste de ma vie. Que les médecins daignent m'excuser si je ne suis pas mort : ce n'est point ma faute à coup sûr.

Dans la marche régulière des événements, j'étais placé sous l'autorité directe de ma mère, soumise elle-même de la façon la plus complète — en apparence — à l'autorité conjugale. J'ai tout lieu de croire que cette soumission extérieure cachait une réalité bien différente, car j'ai connu peu de femmes aussi belles et peu de maris aussi tendres. En dehors des réprimandes solennelles nécessitées par quelque méfait sérieux, et dont je restais ébranlé pendant quarante-huit heures, mon père n'intervenait dans ma vie que pendant deux ou trois heures de l'après-midi pour me conduire à la promenade, tantôt à pied, tantôt en voiture, puis à cheval, dès que mon âge le permit. Je doute qu'il soit possible d'avoir autant d'adoration, de crainte et de respect tout à la fois pour le même homme que j'en avais pour lui. On aurait

dit, d'ailleurs, qu'il réunissait plusieurs systèmes d'éducation dans une seule personne. Sévère, absolu, très avare de sourires tant que nous étions dans l'enceinte du château et du parc, il commençait à s'humaniser, à se dérider aussitôt que le dernier arbre de l'avenue était dépassé. Quand nous avions perdu les girouettes de vue, c'était un homme gai, affectueux, caressant, presque de mon âge, dont je faisais tout ce que je voulais, en ayant bien soin, toutefois, d'opérer au comptant et non pas à terme, car, une fois rentrés au château, la fantaisie la mieux acceptée tout à l'heure devenait quelque chose de fou et d'inaccessible à l'égal de la lune.

La génération supérieure ne m'apparaissait guère qu'à l'heure des repas, qui étaient pour moi les deux moments scabreux de la journée. A onze heures toute la famille était réunie dans la salle à manger. Mon grand-père présidait, comme de juste, ayant de chaque côté une de ses sœurs, l'une et l'autre ses aînées, restées vieilles filles, faute de n'avoir pu trouver, grâce à la ruine de 93, des maris d'assez bonne race. Elles approchaient alors de la quatre-vingt-dixième année, et je n'étonnerai personne en disant qu'elles ne brillaient point par la bienveillance. Grandes, majestueuses, droites comme des joncs, l'une brune, l'autre blonde (ce n'est que vers l'âge de quinze ans que j'ai appris qu'elles portaient perruque), elles semblaient n'avoir conservé de toute leur existence qu'un seul souvenir, différent pour chacune d'elles. L'aînée avait eu l'honneur d'ouvrir le bal à Poitiers en donnant la main à Monsieur, frère du roi, lors de la rentrée des Bourbons. L'autre avait tiré la duchesse de Berri d'un mauvais pas, lors des soulèvements de 1832, en lui faisant traverser les troupes de Louis-Philippe dans sa voiture. Vingt fois j'ai frissonné au récit de cette odyssée menée à bien, grâce au sang-froid de ma tante, qui, dans un moment difficile, avait détourné les soupçons des voltigeurs en ordonnant à la princesse, déguisée en femme de chambre, de lui rattacher son soulier, trait historique dont elle n'était pas peu fière.

Leur frère, assis de l'autre côté de la table, à droite de ma grand'mère, avait à peine soixante-dix ans. Aussi le traitait-on comme un jeune homme qui n'a jamais rien fait d'utile, car il avait voyagé dans divers pays de l'Europe durant les quarante premières années de sa vie. L'oncle Jean se posait volontiers en artiste et professait, à propos des derniers événements de notre

histoire contemporaine, cette indépendance de jugement qu'on apprenait alors à l'étranger, mais qu'on apprend aujourd'hui, si je ne me trompe, sans être obligé d'aller si loin. De plus, il parlait quelquefois de certaines « belles dames » qu'il avait connues. Dieu sait qu'il était discret — je ne lui ai jamais entendu prononcer un nom — et qu'il se maintenait dans la plus louable réserve, car les réminiscences qu'il se permettait paraîtraient incolores et fades sous les ombrages de la cour des *grandes* de nos couvents actuels. Néanmoins, je me rendais déjà compte que ses frère, sœurs et belle-sœur le considéraient en eux-mêmes comme un jeune écervelé, sujet à caution sous le rapport de la foi, de la politique et des bonnes mœurs.

Pour ce motif inavoué, ce n'est pas sans un secret malaise que les *ancêtres* voyaient mes tête-à-tête avec lui. Sans en avoir l'air, on les rendait aussi rares que possible. Par contre, on le devine, je n'aimais rien tant au monde que d'entendre les histoires de l'oncle Jean.

Un jour, en grimpant sur ses genoux et en fourrageant dans sa chevelure, encore abondante, j'avais senti comme une moulure poussée dans son crâne.

— Qu'est-ce qui vous a fait ça, mon oncle? demandai-je.

— Une balle de pistolet.

— Pourquoi vous a-t-on tiré une balle, mon oncle?

— Parce que je me suis battu.

— Contre les ennemis?

— Non, contre un monsieur.

— Qu'est-ce qu'il vous avait fait, le monsieur?

— Tu es trop petit pour comprendre. Mais si tu ne veux pas me faire de peine, aie soin de ne jamais parler à personne de ce que je viens de dire.

Bien des années se sont passées avant que j'aie parlé à personne de la cicatrice de mon oncle, et avant que j'aie su « ce que lui avait fait le monsieur ».

Si enfant que je fusse alors, je comprenais déjà que l'oncle Jean avait en lui quelque chose de mystérieux qui le mettait comme en dehors du reste de la famille. Il s'en détachait par une mélancolie constante, non pas, Seigneur! que les autres fussent gais, — il serait aussi exact de dire qu'ils étaient joueurs ou débauchés; — mais la tristesse aiguë de ce membre de la famille semblait dépasser encore l'absence de gaieté qui était

l'état normal de l'ensemble. Au milieu de ce silence vide de personnes, qui se taisaient, la plupart du temps, faute d'avoir une pensée nouvelle à transmettre, le mutisme grave, rêveur, voulu, de cet homme, dont l'intelligence me frappait déjà, produisait le contraste d'un reflet sur l'ombre, de la chaleur sur le froid, de la vie sur la mort.

D'ailleurs, il suffisait de voir cette figure énergique, fatiguée, traversée souvent par des éclairs brusques, bientôt réprimés, pour comprendre que l'oncle Jean, à l'opposé de ses collatéraux des deux sexes, avait une histoire, une histoire qu'il avait résolu de cacher. C'est sur lui que mes yeux se portaient le plus volontiers durant nos longues séances à table, — ces mâchoires octogénaires n'allaient pas vite en besogne; — et quand je le revois en souvenir à sa place, parmi les convives de la grande salle à manger de Vaudelnay, je crois apercevoir une rangée de frontons funéraires, coupée par une façade aux volets clos, derrière lesquels se devine la lampe allumée du sage.

De tous les habitants du château, mon père et l'oncle Jean étaient ceux dont les caractères sympathisaient le moins. Entre eux, des chocs plus ou moins dissimulés n'étaient point rares, et je dois avouer que c'était du côté de mon oncle que les hostilités commençaient le plus souvent, presque toujours sans motif précis, comme il arrive lorsqu'un individu produit sur un autre une impression d'agacement perpétuel. Je me rends compte aujourd'hui que l'oncle Jean reprochait à son neveu de mener l'existence d'un inutile et d'un oisif. Or, de la meilleure foi du monde, mon père voyait dans ce renoncement volontaire au mouvement de son époque un titre de gloire, une immolation pleine de mérite.

— Nous devons obéir au roi!

Combien de fois n'ai-je pas entendu répéter cette phrase qui me transportait d'enthousiasme, d'autant plus que je ne la comprenais pas! Cependant le sourire douloureux que j'apercevais alors sur les lèvres de mon oncle ne laissait pas de troubler secrètement la sincérité de ma croyance. Parfois les choses n'en restaient pas à ce sourire muet. Deux ou trois répliques brèves, sans signification pour moi, étaient échangées, après lesquelles, dès que la retraite était possible, le baron se cantonnait chez lui comme un général en chef qui, entouré de forces supérieures, manœuvre sur un terrain défavorable. A des intervalles éloi-

gnés, il quittait Vaudelnay pour quelques jours, sous prétexte de chasse ou de pêche dans le domaine de quelqu'un des rares amis qu'il possédait. Selon toute évidence, il était pauvre, et il mettait une sorte d'orgueil à le dire à qui voulait l'entendre. Un de mes étonnements d'alors, cette pauvreté!

— Comment l'oncle Jean peut-il être pauvre? Il mange et s'habille comme nous, habite le même château, monte dans les mêmes voitures, — rarement il est vrai, — porte le même nom!

Telle est une des questions qui s'agitaient dans ma tête d'enfant et que j'aurais voulu faire. Mais je la gardais pour moi, celle-là et bien d'autres, sachant, par expérience, qu'on ne m'accordait pas le droit d'interroger, et ne pouvant déjà supporter, ce qui m'est encore aujourd'hui l'épreuve la plus insupportable, le refus opposé, par ceux que j'aime, à l'un de mes désirs. Après tout, se taire n'est pas une chose si malaisée.

II

Tous les soirs, à Vaudelnay, vers le milieu du dessert « des maîtres », la cloche des repas se mettait en branle de nouveau et réunissait les domestiques du château dans la salle, dallée de pierres comme une église, qui leur servait de réfectoire. Cinq minutes après, ma grand'mère quittait sa place et traversait, suivie de nous tous, l'immense galerie qui séparait les appartements des communs. C'était, en hiver, un véritable voyage, plein de dangers, à cause de la différence des températures et des courants d'air, voyage qui nécessitait l'emploi de mille précautions diverses sous forme de cache-nez, de douillettes, de mantilles de laine et de couvre-chefs, suivant les sexes et les âges. La galerie traversée, le cortège débouchait majestueusement dans une vaste pièce, où le couvert des gens était mis sur une longue table, éclairée de deux lampes primitives en étain, composées d'une mèche brûlant dans un récipient plein d'huile. Toute la cohorte des domestiques, une quinzaine de personnes environ, nous attendait debout. La famille s'agenouillait sur des chaises de bois, le long du mur jauni par la fumée, tournant le dos à la table. De l'autre côté de celle-ci, les serviteurs se rangeaient, à genoux sur le pavé, ayant devant eux, au premier plan, l'alignement des assiettes de faïence et des pots de grès, au second

les dos respectables des Vaudelnay de trois générations, succédant à tant d'autres qui, sans doute, avaient prié au même endroit et dans le même appareil depuis quatre ou cinq siècles.

Mon grand-père récitait à haute voix les oraisons et les litanies; maîtres et domestiques répondaient en chœur, fort dévotement. Puis, le signe de croix final tracé sur les fronts, il y avait quelques minutes de colloque entre certains membres de la famille et les chefs de service, comme on pourrait les appeler; car les simples soldats de la domesticité (groom, laveuse de vaisselle, fille de basse-cour, aide de lingerie) disparaissaient dans les coins jusqu'au moment où la soupe, déjà fumante dans l'énorme soupière, était distribuée aux convives par la puissante main de la cuisinière. Pendant ces minutes qui tenaient lieu du *rapport* au régiment, la journée du lendemain s'arrangeait. Mon grand-père conférait avec le garde ; ma grand'mère donnait un dernier ordre à la femme de charge ; mon père commandait au cocher les sorties du jour suivant ; ma mère causait fleurs et fruits avec le jardinier, mon ennemi, qui m'avait juré ses grands dieux le matin qu'il me dénoncerait le soir, et ne me dénonçait jamais, l'excellent homme ! Mais quels moments d'angoisse et comme je comprenais les regards de ce tyran qui me tenait sous sa merci ! Parfois mon grand-père élevant la voix annonçait officiellement un événement de famille, recommandait la sagesse à la fête du village pour le lendemain, déplorait un malheur survenu dans quelque ferme : grêle, épidémie de bétail, fils aîné tombé au sort.

— Allons! bonsoir, mes amis ! concluait-il les jours où il était en belle humeur.

Et l'on entendait cette réponse, formulée presque à voix basse, dans un murmure respectueux :

— Bonsoir, monsieur le marquis.

Nous regagnions alors le salon, à travers la Sibérie du long corridor où grelottaient les chevaliers sous leurs cuirasses et les dames sous leurs baleines. Près du grand feu, nous retrouvions mes tantes, qui n'avaient point d'ordres à donner, les pauvres! ne possédant, en ce monde, — j'ai su pourquoi depuis, — que ce qu'elles recevaient, comme une chose toute simple, de la fraternelle générosité de mon grand-père.

Nous y retrouvions aussi l'oncle Jean, qui n'assistait jamais à la prière, circonstance tellement grosse de mystère à mes yeux, que je n'avais jamais eu le courage de faire aucune question sur

ce sujet redoutable. Mais, si je ne disais rien, j'observais davantage, et les faits qui frappaient mes yeux ne laissaient pas de me rendre perplexe quant à l'orthodoxie de l'oncle Jean.

Le dimanche, il est vrai, jamais on ne l'avait vu manquer la messe, dont il attendait le dernier coup avec impatience, car il avait la manie d'être toujours prêt une demi-heure trop tôt. Mais il dormait au sermon, et Dieu sait qu'il fallait une forte propension au sommeil pour le goûter sur le chêne poli par les siècles du banc armorié de la famille.

Au bout de vingt minutes, régulièrement, l'oncle Jean s'éveillait, circonstance qui coïncidait en général avec la péroraison peu variée de l'homélie. Que si notre bon curé s'oubliait en son éloquence, M. le baron tirait de son gousset une montre énorme, dont la répétition s'entendait d'un bout à l'autre, et la faisait sonner impitoyablement.

A ce signal connu, qui faisait frémir toute la pieuse assemblée, le pauvre abbé Cassard se hâtait de gagner l'autel, nous laissant tous, quelquefois, aux prises avec la tempête, sans se donner le loisir de nous conduire au port sacré dont, heureusement, nous savions tous le chemin.

Invariablement, du samedi de la Passion au lundi de Quasimodo, cet auditeur récalcitrant disparaissait, sans que l'on pût dire quel était le but de son voyage, et, grâce à cette circonstance, il était impossible de répondre d'une manière péremptoire à cette question :

— L'oncle Jean fait-il ses Pâques ?

Toutefois le curé du village, qui dînait au château tous les dimanches, le traitait avec considération, voire même avec respect. Chose plus remarquable encore, durant la partie de boston qui s'organisait ce jour-là en sortant de table, et dont je ne voyais jamais que le commencement, ainsi qu'on pense, mon oncle ne ménageait pas les invectives les plus sévères à l'abbé Cassard quand il l'avait pour partenaire. Car le baron était célèbre dans toute la province pour avoir appris et joué le whist en Angleterre, de même que pour avoir étudié la valse en Allemagne et la peinture en Italie.

— Malgré tout, me disais-je, un pécheur endurci ne saurait inspirer tant d'estime à un prêtre, et, surtout, il n'oserait le tancer aussi vertement pour avoir coupé sa carte maîtresse.

III

J'allais sur mes douze ans, et ce même curé me préparait à ma première communion en même temps qu'il m'enseignait les éléments du latin et du grec, lorsque arriva le premier événement sérieux qui eût troublé, depuis ma naissance, la paix tant soit peu monotone où dormaient le château et ses habitants.

Un matin, bien que le samedi de la Passion fût encore très éloigné, la place de l'oncle Jean resta vide à table, et je fus informé qu'il était parti pendant la nuit pour l'Angleterre. Toute la journée la famille fut en proie aux préoccupations les plus vives. Mon grand-père semblait tout à la fois fort courroucé et fort attendri ; ma grand'mère et ses belles-sœurs avaient les yeux rouges et faisaient de grands soupirs. Elles passèrent la moitié du temps prosternées devant l'autel de la Vierge, à côté duquel un grand cierge était allumé.

Fidèle à mon système, je m'abstins de toute question, mais j'attendais avec impatience l'heure de la prière, supposant que nous aurions un message du gouvernement, c'est-à-dire une communication quelconque adressée par mon grand-père à l'assistance.

Il me revient encore aujourd'hui un léger frisson quand je pense à ce que fut, ce soir-là, notre dîner de famille dans la grande salle à manger déjà rafraîchie par les premières aigreurs de novembre. Ce n'était pas, comme on pourrait le croire, que chacun restât en contemplation devant son assiette vide. Les Vaudelnay, de vieille et forte race, n'avaient rien de commun — surtout alors — avec les névrosés de l'époque actuelle, dont l'appétit s'en va s'ils ont perdu cent louis aux courses ou si quelque belle dame les a regardés d'un œil moins clément. Nous mangions, Dieu merci ! Mais nous mangions au milieu d'un silence de mort, troublé seulement par les craquements du parquet gémissant sous les chaussons de lisière des domestiques. Les *ancêtres* étaient absorbés à ce point que je pus — chose qui ne m'était jamais arrivée — refuser des épinards sans m'attirer cette argumentation entachée de sophisme, devant laquelle, tant de fois, j'avais cédé, non sans appeler de tous mes vœux l'âge de mon émancipation :

— Si tu ne manges pas d'épinards, c'est que tu n'as plus faim. Si tu n'as plus faim, tu ne mangeras point de dessert.

Ironiques inconséquences de la nature humaine ! Je suis majeur, hélas ! depuis trop longtemps... J'adore les épinards, et le dessert n'a plus d'attraits pour moi. Il est achevé à tout jamais, le dessert de ma vie !

Le dîner se termina, comme à l'ordinaire, par ce bruit de cascades qui, à cette époque, déshonorait encore les tables des gens bien élevés, et nous partîmes pour « la Sibérie » dans un appareil dont la gaieté rappelait celle du fils de Thésée lors de la dernière promenade de l'infortuné prince. Le long du chemin, ma grand'mère adressa la parole à son mari sur le ton de la prière, sans beaucoup de succès, autant que je pus le voir. J'entendis qu'elle insistait :

— Mais après tout, mon ami, c'est une chrétienne et c'est notre nièce !

Dans l'office tout se passa selon le rite habituel. Toutefois, après la dernière oraison, au lieu de faire le signe de croix final, mon grand-père demeura quelque temps penché sur sa chaise. On aurait dit qu'il luttait contre lui-même. Tout à coup, relevant la tête, il dit d'une voix moins assurée :

— Nous allons réciter un *Pater* et un *Ave* pour la guérison de... d'une malade de la famille.

Ce fut tout. Mais au bruit de mouchoirs qui s'éleva derrière nous parmi les domestiques du sexe faible, je compris que le jeune Antoine-René-Gaston de Vaudelnay était le seul à ne pas savoir de quel malade il s'agissait.

D'autres, à ma place, n'auraient pu se tenir plus longtemps de faire des questions. Pour moi, dont les meilleurs amis critiquent le caractère opiniâtre, le résultat fut tout différent. J'aurais vu démolir pierre par pierre le château sans ouvrir la bouche pour demander la cause du cataclysme. Au fond, je m'attendais à ce que les explications viendraient d'elles-mêmes, en quoi je me trompais. Évidemment mon fier silence faisait les affaires de tout le monde.

Deux autres jours se passèrent ainsi, avec de nouveaux cierges de cire à l'église et de nouveaux *Pater* à la prière du soir. Le troisième jour, un télégramme arriva d'assez bon matin, et toute la famille, sauf moi bien entendu, se réunit presque aussitôt dans le cabinet de ma grand'mère, fait absolument sans exemple, car entre l'heure de la messe et celle du déjeuner le sanctuaire ne s'ouvrait pour personne, sauf la cuisinière, la

femme de charge, le charretier chargé des commissions à la ville, et les religieuses du village préposées au soin des malades et des pauvres. Mais, ce jour-là, toutes nos habitudes semblaient bouleversées. Le déjeuner fut retardé d'un gros quart d'heure, et ma mère partit pour Poitiers après une longue conversation avec sa belle-mère et ses tantes. Mérinos, crêpe, drap noir, couturière, modiste, gants de filoselle, ces mots significatifs avaient frappé mes oreilles pendant une heure. Quelqu'un de proche était mort, mais qui? Ce n'était pas mon oncle, car j'avais entendu cette phrase prononcée par ma grand'mère :

— Je pense que ce pauvre Jean va revenir tout de suite.

Le soir, à la prière, mon grand-père dit, pour toute oraison funèbre :

— Nous allons réciter un *De profundis* à l'intention de ma nièce, qui sera enterrée demain en Angleterre.

A ce seul mot de *De profundis*, quelques sanglots éclatèrent discrètement, mais non pas chez « les maîtres ». Selon toute apparence, ma grand'mère et mes tantes avaient pleuré toutes leurs larmes en leur particulier, car leurs yeux étaient fort rouges. D'ailleurs, s'abandonner à l'émotion devant les domestiques, c'était une petitesse dont l'idée ne leur serait pas venue.

Quant à moi, je savais à cette heure qu'une mienne parente venait de mourir en Angleterre; mais c'était tout. Le degré de la parenté, le nom, l'âge, l'état civil de la défunte, autant de mystères pour moi. Au fond du cœur, j'étais révolté de cette ignorance où l'on me laissait. Le soir, en me déshabillant, ma mère me fit essayer un costume de deuil. A ce coup, je ne pus y tenir plus longtemps.

— Ce sera sans doute la première fois, dis-je d'un air sombre, que l'on verra quelqu'un prendre le deuil sans savoir le nom de la personne qui vient de mourir.

— Comment! s'écria ma mère. Personne ne t'a rien dit?

— Non, répondis-je; mais je ne demande rien. Que les autres gardent leurs secrets; moi, je garderai les miens quand j'en aurai.

Dieu sait que la menace, de longtemps, n'était pas dangereuse. Néanmoins ma mère, prise d'émotion, de remords peut-être, m'attira sur ses genoux et m'embrassa.

— Mon cher enfant! s'écria-t-elle, on ne t'a rien dit! C'est que, vois-tu, nous avons tous été si... si troublés... à cause du pauvre oncle Jean.

— Mais enfin, qui est mort? demandai-je, renonçant pour cette fois à mon expectative hautaine.

— C'est sa fille qui est morte.

— L'oncle Jean était marié?

Ma pauvre mère leva les yeux vers le ciel avec l'angoisse d'un pilote égaré parmi les écueils, cherchant sur la côte la lueur salutaire du phare.

— Il a été marié longtemps, répondit-elle. Ta tante est morte, ne laissant qu'une fille, celle qui vient de mourir à son tour.

— Comment donc, demandai-je, résolu à tout savoir pendant que j'y étais, comment donc se fait-il qu'on ne m'ait jamais parlé de la vie ni de la mort de ma tante? Comment s'appelait-elle? Ne demeurait-elle pas à Vaudelnay?

L'idée d'un membre quelconque de la famille habitant ailleurs qu'au château, mais, par-dessus tout, l'idée de l'oncle Jean marié, père, me plongeaient dans une surprise qui restera l'une des plus considérables de ma vie. Ma mère me répondit :

— Ton oncle avait épousé une jeune fille italienne dans un de ses voyages. Ta tante n'est jamais venue ici. Personne de la famille ne l'a jamais vue.

— Mais sa fille, celle qui vient de mourir? demandai-je.

— Celle-là non plus. Il ne faut pas en parler, surtout à ton oncle, quand il sera de retour.

J'ouvrais déjà la bouche pour un *pourquoi* passablement justifié, il faut en convenir, mais je devinai sur le visage de ma mère un tel sentiment de contrariété à la seule idée de cette question prévue, que je renonçai à en savoir davantage pour le moment. D'ailleurs, ce qui se passait depuis quatre jours, ce que j'avais appris ce soir-là était déjà pour mon esprit une pâture suffisante. Enfin j'avais pour ma mère une véritable adoration, et la crainte de lui déplaire, à défaut de la discipline sévère où j'étais élevé, m'aurait fermé la bouche. Feignant un calme que je n'avais guère, je répondis :

— C'est bien, maman, je ne dirai rien. Soyez tranquille !

Un de ces bons baisers, tant regrettés à l'heure où ils manquent, me récompensa de ma soumission, et je fis semblant de m'endormir. Mais, de toute la nuit, je ne pus fermer l'œil, et dans l'obscurité de ma chambre d'enfant je voyais toujours « la femme de l'oncle Jean », l'Italienne qu'aucun membre de la famille n'avait jamais connue. Je me la figurais, d'après une gravure d'un de

mes livres, très brune, avec de grands yeux noirs et de lourdes nattes retenues par les boules d'or de deux épingles. Je l'apercevais distinctement, avec sa serviette pliée en carré sur sa tête, son collier de corail au cou, son corsage blanc aux manches bouffantes, et le panier rempli de fleurs qu'elle portait, sans doute pour son agrément, car il m'était impossible d'admettre que la baronne de Vaudelnay vendît des roses comme la première Transtévérine venue.

Au jour naissant, le sommeil s'empara de moi pour une heure, et lorsqu'on vint me réveiller pour la messe, qui réunissait chaque matin la plupart des habitants du château, il me sembla que je sortais d'un rêve compliqué et fatigant. Mais en voyant, un quart d'heure plus tard, des flots d'étoffe noire s'engouffrer dans le banc de famille, en apercevant les ornements funèbres sur les épaules du curé, dont j'étais régulièrement l'acolyte, il me fallut bien me rendre à l'évidence.

D'ailleurs, sauf l'absence de l'oncle Jean, la couleur de nos costumes et une recrudescence effroyable dans la sévérité de la discipline, rien n'indiquait que les Vaudelnay venaient de perdre un des leurs, et ma pauvre cousine — j'aurais eu bien de la peine à la désigner par son prénom — ne faisait guère plus de bruit après sa mort qu'elle n'en avait fait pendant sa vie.

Mais cette tranquillité trompeuse ne devrait pas durer longtemps.

IV

Deux jours après, une heure avant le dîner, la nuit déjà tombée, j'étais dans le vestibule, occupé à la manœvre de mes soldats de plomb, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte. Au bruit des grelots fêlés, j'avais reconnu un carabas de louage de la ville ; je sortis précipitamment, laissant mes troupes se tirer d'affaire toutes seules, pour savoir qui venait chez nous si tard sans être attendu. J'avais oublié tout à fait l'oncle Jean, disparu déjà depuis plus d'une semaine. C'était lui, mais j'eus peine à le reconnaître sous les manteaux et les cache-nez qui le couvraient. Aussi bien, depuis que je savais son histoire, un peu superficiellement, il faut l'avouer, il me semblait que ce n'était plus le même homme. Ce fut donc avec une sorte de timidité que je m'avançai vers lui

pour lui souhaiter la bienvenue ; mais il parut à peine faire attention à moi.

— Bonsoir, bonsoir ! me répondit-il en me tournant le dos, pour prendre dans les profondeurs ténébreuses de la voiture un paquet lourd et volumineux que lui tendit une ombre à peine visible.

Il monta, non sans un peu d'effort, les marches du perron, tandis que l'ombre, une ombre féminine autant qu'on pouvait en juger, mettait pied à terre à son tour.

— Ouvre-moi la porte du salon, commanda-t-il d'une voix brève.

J'obéis ; nous entrâmes dans la vaste pièce à peine éclairée par une lampe brûlant sous son abat-jour au milieu de l'immense table. Mon oncle se dirigea vers un canapé, y déposa son fardeau, écarta quelques plis d'étoffe, et j'aperçus, on devine avec quelle surprise, une petite fille endormie.

J'eus peine à retenir un cri d'effroi, d'abord parce que l'enfant, dans une immobilité rigide, avait l'air d'une morte, et ensuite parce que mon pauvre oncle, cité dans toute la province, huit jours plus tôt, pour sa verdeur étonnante, semblait avoir tout à coup vieilli de vingt ans. Il était brisé, courbé, déformé, pour ainsi dire, comme il arrivait à mes soldats de plomb lorsque, d'aventure, mon pied se posait sur eux. Son beau visage, naguère si plein d'une énergie que certains jugeaient trop hautaine, s'était détendu comme un masque mouillé. On n'y lisait plus qu'une sorte d'humilité douloureuse, un doute de soi-même et de toutes choses, navrants même pour un observateur aussi peu profond que je l'étais alors. Je restais là, les yeux et la bouche ouverts, ne sachant que dire et que faire, plus attristé que curieux, sentant que j'allais fondre en larmes si la situation se prolongeait encore une minute. Fort heureusement mon oncle y mit fin en me disant d'une voix qui me parut très dure :

— Monte chez ta grand'mère et prie-la de venir ici toute seule ; toute seule, tu entends ? Va vite, ne dis rien de plus.

J'escaladai l'immense escalier en quelques bonds. Je me sentais devenir à la fois très grand, à cause du rôle que le hasard me donnait dans ce qui me paraissait un drame à peine vraisemblable, et très petit par le sentiment que j'avais de mon inexpérience et de ma faiblesse en face de ces événements inouïs.

— Grand'mère, m'écriai-je tout essoufflé, oubliant un peu l'éti-

quette respectueuse qui était de règle à Vaudelnay, il faut descendre au salon, tout de suite, tout de suite ! Et surtout n'amenez personne. Ah! mon Dieu ! si vous saviez !...

Une jeune femme, à ce message délivré si prudemment, serait tombée dans une crise de nerfs. Mais ma vaillante aïeule en avait vu bien d'autres, comme beaucoup de ses contemporaines. Elle se leva de son fauteuil, remit dans sa poche quelque chose qui, sans doute, était son chapelet, et m'examinant de la tête aux pieds, me demanda :

— Qu'y a-t-il donc ? Une visite ?

— L'oncle Jean ! répondis-je en mettant un doigt sur mes lèvres, et en parlant presque à voix basse.

Là-dessus je m'éloignai, ou pour mieux dire je m'enfuis, trouvant que c'était encore le meilleur moyen de n'être pas obligé de « dire autre chose ». Dans le fond de moi-même, j'étais assez flatté de renverser les rôles. A cette heure, c'était moi qui laissais les autres se creuser la tête et qui refusais de répondre à leurs questions.

Pour être franc, j'avais peu de mérite à ne pas y répondre. D'où tombait cette petite fille endormie ? Au retour de chacun de ses voyages, l'oncle Jean — c'était une habitude chez lui — rapportait à Vaudelnay quelque animal exotique, généralement assez mal reçu. Serins de Hollande, marmottes des Alpes, chiens des Pyrénées, tortues d'Égypte, singes d'Algérie, j'avais vu successivement tous ces échantillons du règne animal sortir de ses bagages. Mais une petite fille ! c'était du nouveau, et tout en redescendant l'escalier sans fermer les portes derrière moi, — décidément nous étions en pleine anarchie, — je me demandais :

— Va-t-on lui faire, à elle aussi, une cage où j'irai lui porter du lait et des cœurs de laitue, à l'heure de mes récréations ?

Quand je rentrai dans la pièce, la nouvelle acquisition de l'oncle Jean dormait toujours, et son propriétaire, agenouillé devant le canapé, la dévorait des yeux. De temps en temps il échangeait des sons inintelligibles avec une femme d'aspect modeste, encore jeune, coiffée d'un objet bizarre en paille noire, qui se tenait debout, le regard fixé sur l'enfant, sans faire plus d'attention à ce qui l'entourait, voire même à mon humble personne, que si elle eût été là depuis dix ans. L'oncle Jean, à la fois radieux et absorbé, semblait ravi dans l'extase de la prière, et je ne pus

m'empêcher de me dire que je ne l'avais jamais vu si dévot, même le dimanche, au moment de l'élévation de la messe.

Nous étions là rangés comme les animaux de la Crèche autour de l'enfant Jésus, quand ma grand'mère fit son entrée. Mon oncle resta comme il était, mais il fit un quart de conversion sur ses genoux, si bien que ce fut à la châtelaine de Vaudelnay qu'il semblait, à cette heure, adresser sa prière.

— Ma sœur, dit-il, d'une voix très douce, presque craintive (et cependant je voyais le sillon tracé par la balle dans le crâne de ce pusillanime), ma sœur, *elle* avait une petite fille. Voulez-vous, pour la grâce du bon Dieu que vous aimez tant, recevoir chez vous la pauvre orpheline sans abri ?

J'ai vu depuis, dans plus d'un œil féminin, les éclairs des passions, des tendresses, des enthousiasmes qui peuvent y luire, effrayants ou sublimes. Jamais je n'ai vu la bonté, la compassion, la charité avec sa douce flamme, embellir à ce point un visage resté plein de grâce sous ses cheveux blancs. O grand'mère, comme je vous remercie d'avoir fait comprendre à ma jeune tête blonde ce que ma vieille tête grise croit encore aujourd'hui, elle qui a désappris tant d'autres articles de foi du symbole humain! Oui, de toutes les raisons qui peuvent nous faire tomber à genoux devant les femmes, la meilleure de toutes est leur bonté — quand elles sont bonnes.

On n'arrive pas à onze ans, même dans un château du Poitou sous la deuxième république, sans avoir lu beaucoup d'histoires d'enfants recueillis par des âmes charitables, et Dieu sait qu'il n'existait pas, de Tours à Angoulême, une chrétienne plus charitable que la marquise de Vaudelnay. Je m'attendais donc, surtout après le regard que je viens de décrire, à voir ma grand'mère étreindre sa petite-nièce dans ses bras, car je comprenais bien que c'était la petite-fille de mon oncle, ma cousine issue de germains, qui dormait là d'un sommeil déjà résigné, comme un agneau séparé la matin de sa mère. J'avais envie de crier à mon oncle :

— Mais relevez-vous donc! On dirait que vous demandez quelque chose de difficile!

Probablement que le pauvre baron savait mieux que moi la difficulté de ce qu'il demandait, car il restait à genoux, un œil sur le visage de l'enfant, où les premières contractions du réveil se manifestaient ; l'autre sur ma grand'mère, qui, à cette heure,

semblait réfléchir. Ah! si l'on m'avait dit la veille que « notre maîtresse », ainsi que l'appelaient les villageois, aurait eu besoin de *réflexion* pour accueillir non pas une pauvre orpheline sortie du sang des Vaudelnay, mais la fille de la plus inconnue des mendiantes!

Comme si elle avait voulu gagner du temps, ma grand'mère fit cette question que je ne pus m'empêcher de trouver au moins inutile dans la circonstance :

— Mon pauvre Jean, pourquoi ne nous avez-vous pas dit qu'*elle* avait une fille?

L'oncle répondit en serrant les mâchoires, comme s'il avait broyé ses paroles avant de les laisser sortir :

— Tout simplement parce que je n'en savais rien.

— Pauvre mignonne! Elle vous ressemble.

J'avais toujours considéré les jugements de ma vénérable aïeule comme infaillibles; mais, cette fois, le doute pénétra dans mon âme. Si ce petit visage rose entouré de cheveux noirs emmêlés ressemblait à cette figure aux tons de parchemin, coupée durement d'une moustache grise, surmontée d'une chevelure taillée en brosse, on pouvait aussi bien dire que je rappelais les diables cornus sculptés dans le portail de Sainte-Radegonde.

— Attendez-moi, dit soudain ma grand'mère; je vais parler à celui qui est le maître ici. Espérons qu'il cédera.

Sur ces entrefaites, l'enfant s'était éveillée et tournait autour d'elle, sans remuer la tête, des yeux effarés, si noirs qu'on aurait dit deux petits globes de charbon nageant dans deux cuillerées de lait. Mon aïeule demanda :

— Comment se nomme la petite?

— Rosamonde.

Je vis que ce nom bizarre ne produisait pas une impression excellente sur celle qui l'entendait. Néanmoins la châtelaine se penchait tendrement sur sa petite-nièce pour l'embrasser, lorsque l'enfant, à la vue de ce visage inconnu qui s'approchait du sien, se mit à pousser des cris de Mélusine.

— Pour l'amour du ciel, faites-la taire! s'écria ma grand'mère en se retirant, un peu découragée.

Moi, je pensais :

— Rosamonde, ma chère, vous faites une fameuse bêtise pour vos débuts à Vaudelnay. Ne pas vouloir embrasser grand'mère!

Déjà la femme au chapeau de paille noire s'était approchée de

sa pupille et cherchait à l'apaiser, en lui parlant dans cette même langue mystérieuse.

— Attendez-moi, répéta mon aïeule. Je vais parler à mon mari. Toi, Gaston, va travailler à tes devoirs jusqu'au dîner.

V

Tout en faisant semblant de travailler, je prêtais l'oreille pour deviner le sort de la pauvre Rosamonde ; mais le château était si grand qu'on aurait pu donner un bal à une extrémité et célébrer des funérailles à l'autre sans que les invités respectifs à chacune des cérémonies en éprouvassent la moindre gêne.

Toutefois, quand j'entrai dans la salle à manger, une bonne heure plus tard, je crus comprendre que tout était arrangé pour le mieux. A l'autre bout de la longue table, en face de ma chaise, un fauteuil d'enfant très haut sur pieds, ma propriété d'autrefois, supportait déjà Mlle Rosamonde. Et telle était la discipline sévère de Vaudelnay, que tout le monde prit sa place sans paraître faire attention à la nouvelle venue, qui, tout au contraire, dévisageait avec une sorte d'effroi — silencieux, Dieu merci ! — toutes ces figures inconnues. Elle mangeait sans rien dire, d'assez bon appétit, servie par sa gouvernante, couvée à la dérobée par les regards de huit paires d'yeux ou plutôt de sept, car le chef de la famille ne tourna pas une seule fois le visage du côté de la pauvrette. A la fin, elle prit le parti de s'endormir, à mon grand effroi, car je savais par expérience de quels châtiments une pareille infraction aux convenances était punie. J'aurais voulu être à côté d'elle pour la pincer et lui épargner les désagréments qui l'attendaient. Mais il faut croire que, pour ce premier soir, l'amnistie était prononcée d'avance, car personne n'eut l'air de rien voir.

Le moment venu de se rendre à l'office pour la prière, mon oncle dit quelques mots en anglais — j'ai fait depuis de sérieux progrès dans cette langue — à la gouvernante de sa petite-fille, qui fut doucement tirée de son sommeil. Tous trois, alors, se dirigèrent vers la porte qui conduisait aux appartements, tandis que le reste de la famille gagnait la porte de gauche, celle de la galerie.

A ce moment, la crise reculée ou dissimulée jusqu'à cette heure éclata, lorsque personne ne l'attendait. Mon grand-père s'arrêta court, se tourna vers le groupe des dissidents, et, d'une voix

d'autorité qu'on entendait rarement, que je n'entendais jamais sans frissonner de tous mes membres, il demanda :

— Pourquoi cette enfant ne vient-elle pas prier avec tout le monde?

Un léger tressaillement se fit voir sur les traits de l'oncle Jean, comme à l'approche d'un danger. Il répondit ces paroles, qui tombèrent lourdement au milieu du silence général :

— Parce qu'elle est protestante, mon frère.

On peut être certain, dans le sens le plus rigoureux du mot, que les murs du château n'avaient rien entendu de semblable jusqu'à cette heure. Dieu me garde de réveiller des souvenirs sur lesquels vont s'entasser rapidement, désormais, les couches de poussière des générations devenues indifférentes. Si j'ai lieu d'être fier de l'histoire des Vaudelnay à toutes les époques, je ne crains nullement d'avouer que j'en effacerais de bon cœur plus d'un épisode par trop accentué dans le sens contraire aux principes religieux professés alors par la pauvre Rosamonde. Mes aïeux avaient la main lourde quand ils estoquaient au nom du roi; mais quand la religion se mettait de la partie, leur main devenait massue, et gare à qui passait à portée des coups! En ces temps-là, je n'aurais pas donné une drachme de la vie d'un des nôtres, s'il eût osé faire, en face du chef de la famille, une profession de foi du genre de celle que je venais d'entendre.

Pour tout le monde, le siècle avait marché, et le règne de Louis-Philippe, sur bien des points, n'avait eu que des rapports éloignés avec ceux de Charles IX et de Louis XIV. Mais mon grand-père en était encore, lui, à peu de chose près, à la révocation de l'Édit de Nantes, car depuis la prise de la Bastille, survenue quand il avait vingt-cinq ans, l'horloge de l'histoire semblait s'être arrêtée chez nous, comme il arrive dans les maisons secouées par un tremblement de terre.

Il est probable que le cher vieillard ne fut guère plus ébranlé par la nouvelle du supplice de Louis XVI qu'il ne le fut ce soir mémorable où il apprit que la petite-fille de son frère était protestante. Il va sans dire que j'étais incapable de faire alors les réflexions qui précèdent. Mais je sens encore aujourd'hui le frisson qui passa dans mes épaules au regard que le chef de ma famille jeta sur l'innocente renégate. Heureusement, dans cette génération, l'on restait maître de ses nerfs, même en présence de l'échafaud.

Mon grand-père ne dit pas un mot; sans doute parce qu'il sentait sur ses lèvres un mot irréparable, et qu'il voulait se recueillir avant de rendre sa sentence. La troupe fidèle reprit sa route vers la terre promise de l'office où l'on allait prier, précédée, en guise de colonne de feu, par le vieux François, portant une des lampes. Le trio rebelle continua sa route vers le désert du salon, et, comme j'étais d'assez grande force en histoire sainte, je ne pus m'empêcher de comparer le sort de mon oncle à celui d'Agar disparaissant avec son fils dans la profondeur des solitudes désolées.

La prière eut lieu comme à l'ordinaire, sauf que l'examen de conscience fut prolongé par mon grand-père dans des proportions absolument invraisemblables. N'ayant pas, à cette époque, une provision d'iniquités suffisante pour m'occuper si longtemps, je pensais à ma jeune cousine.

— Pauvre petite! me disais-je. Comme il est dur de penser qu'elle grillera dans l'enfer pendant l'éternité, de compagnie avec le chapeau de paille noire de sa bonne, tandis que j'aurai en partage les joies du paradis, moi et tous ceux qui sont agenouillés là, par terre ou sur des chaises, même le jardinier, mon ennemi, auquel, je l'espère du moins, Dieu fera la grâce de pardonner avant sa dernière heure!

Ainsi qu'on peut le voir, je n'étais pas, en théologie, de l'école des liguoristes, puisque je damnais la pauvre Rosamonde sans aucune rémission, sur sa seule qualité d'hérétique. Mais son sort en ce bas monde était moins facile à régler.

— Jamais, pensais-je tristement, on ne lui permettra de passer la nuit sous le même toit que nous. Que deviendra-t-elle? Sur quelle pierre, sous l'abri de quel buisson reposera-t-elle sa tête? Aussi, quelle idée d'être protestante!

Je revins au salon avec tout le monde, le cœur affreusement serré, m'attendant à quelque exécution terrible. Heureusement nous ne trouvâmes dans le désert du grand salon ni Agar ni Ismaël, c'est-à-dire ni l'oncle Jean, ni la petite Rosamonde, ni sa bonne. Je dois même dire, pour rendre justice à tout le monde, que ma satisfaction sembla partagée par toute la famille, à commencer par mon grand-père. Malgré tout ce que j'ai dit, le saint vieillard aurait été le plus malheureux des hommes, j'en suis sûr, s'il avait dû, cette nuit-là, recommencer la Saint-Barthélemy pour son compte, en mettant sa petite-nièce à la porte. Les

autres membres de la famille, même les *ancêtres,* n'étaient pas plus fanatiques, aussi personne n'eut garde de faire la moindre allusion aux drames de la soirée. Pour ma part, je n'en soufflai mot à être vivant jusqu'à l'heure, bientôt venue, où je me trouvai seul avec ma vieille Justine.

— Où est-*elle?* demandai-je tout bas, comme si nos murs n'avaient pas eu, pour être sourds, les meilleures raisons du monde.

— Pauvre petite! elle dort déjà. *Madame la Mère* lui a fait préparer un lit au deuxième étage de la petite tour, au-dessus de l'appartement de M. le baron. Nous sommes toutes allées la voir par l'escalier dérobé, mais M. le baron monte la garde à sa porte et ne veut laisser entrer personne. Il ressemble à un lion qui défend ses petits.

Je me demande où Justine avait jamais pu voir un lion dans l'exercice de ses fonctions paternelles, mais cette comparaison vigoureuse ne laissa pas de me frapper vivement l'imagination. Toute la nuit je rêvai de Rosamonde. Je la voyais dormir sous un arbre bizarre qui était sans doute un palmier, gardée par un monstre à crinière qui avait les yeux noirs et la moustache en brosse de l'oncle Jean.

Au moment où j'écris ces lignes, elle repose encore, la chère créature, non loin de la petite tour ou elle dormit si bien cette nuit-là, et c'est toujours l'oncle Jean qui la garde...

Que de douleurs et que de joies, que de larmes et que de sourires ont passé entre ces deux sommeils! Pauvre cher oncle Jean! veillez bien sur l'orpheline en attendant qu'un autre aille prendre place et faire bonne garde, lui aussi, près de celle qui fut tant aimée!

VI

Les gouvernements forts ne laissent rien voir à l'extérieur des crises qui, fatalement, les troublent quelquefois, sans atteindre leurs organes essentiels. Répressions vigoureuses, prudentes concessions, réformes prévoyantes, tout s'accomplit sans bruit, sans agitation, sans efforts, et l'apparition même de personnages nouveaux n'inspire aux citoyens qu'une curiosité bienveillante.

Ainsi se passaient les choses à Vaudelnay. Je n'ai jamais su et ne saurai jamais quelles explications furent échangées entre

l'oncle Jean et son frère. La discussion fut-elle violente, ou l'autorité souveraine céda-t-elle facilement? Les conseillers de la couronne eurent-ils besoin d'intervenir? Les échos du cabinet de ma grand'mère, endormis depuis longtemps, pourraient seuls me l'apprendre aujourd'hui, car ce cabinet avait des portes épaisses, et *les ancêtres*, dans les moments les plus chauds, parlaient toujours sur le ton discret de la bonne compagnie. Tout ce que je puis dire, c'est que le lendemain, sur le coup de onze heures, le baron vint prendre sa place à table, tenant Rosie par la main et suivi de l'inévitable Lisbeth.

Ce diminutif aussi anglais que salutaire de Rosie, employé dès lors par mon oncle quand il adressait la parole à sa petite-fille, fut adopté immédiatement par les *jeunes*, c'est-à-dire par mes parents et par moi. Il en fut de même pour les domestiques, sauf pour la cuisinière, invariablement rangée du parti des *ancêtres*. Ceux-ci, jusqu'à leur dernière parole ici-bas, n'appelèrent jamais leur jeune parente autrement que Rosamonde, sans lui faire grâce d'une lettre.

En y réfléchissant, — et je n'ai eu que trop le temps de réfléchir depuis l'époque dont je parle, — je me suis demandé si la pauvrette n'aurait pas été plus heureuse, dans n'importe quel asile d'enfants trouvés, qu'elle ne le fut à Vaudelnay, du moins pendant les premières semaines. Au vieux manoir, l'existence était souvent sombre, même pour moi, l'enfant de la promesse. Or, mon grand-père et ses deux sœurs professaient contre « l'Anglais » cette haine féroce dont l'*autre haine*, celle qui nous gonfle le cœur aujourd'hui, ne peut donner qu'une légère idée. Joignez à cela que le seul mot d'hérétique faisait luire à leurs yeux tout à la fois les flammes de l'enfer, celles du bûcher de Jeanne d'Arc et, plus près de nous, les reflets sanglants de l'incendie allumé à Vaudelnay par l'amiral de Coligny, pendant les guerres de religion du règne de Charles IX. Comme de juste, dans ma jeune ardeur fraîchement avivée par mes études historiques tant soit peu entachées d'exclusivisme, je partageais ces doctrines exaltées. Fort heureusement, ma grand'mère était une sainte, incapable de haïr personne, et mes parents, plus calmes par le seul fait d'appartenir à une génération plus jeune, se maintenaient à l'égard de ma cousine dans une neutralité compatissante.

Il n'en est pas moins vrai que s'il existait au monde un coin

de terre où la pauvre petite n'aurait jamais dû mettre le pied, c'était Vaudelnay. Mais, apparemment, pour des raisons inconnues de moi, mon oncle n'avait pas le choix de la résidence de sa petite-fille. Il fallut donc, de part et d'autre, se résoudre à une cohabitation qui ressemblait, sous certains rapports, à l'internement d'une colonne de prisonniers de guerre sur le territoire ennemi, ressemblance d'autant plus complète que Rosie ne savait pas le premier mot de notre langue. Au train où marchaient les choses, elle risquait même d'arriver à sa majorité sans être plus savante sous ce rapport, car mon oncle, qui s'occupait chaque jour de son éducation pendant plusieurs heures, mettait une sorte de fierté et de rancune à ne jamais faire entendre à la petite ni à sa bonne un seul mot de français.

Quant à moi, je ne l'apercevais guère qu'aux heures des repas, du moins dans les premiers jours. Elle mangeait peu, moitié, je pense, à cause de la terreur que lui inspiraient tous ces visages sévères et ridés, moitié parce que la cuisine de Vaudelnay, tout irréprochable qu'elle fût, différait essentiellement de celle que l'enfant avait toujours connue. Mais si elle ne brillait pas par l'appétit, elle me surpassait encore par la correction de sa tenue, ce qui n'est pas peu dire. Une fois, même, je m'entendis réprimander par cette sévère apostrophe sortie de la bouche de mon grand-père :

— Je suis fâché de vous dire que vous êtes infiniment moins propre à table que votre cousine.

La tristesse, déjà consciente des choses, peinte sur cette physionomie enfantine — elle n'avait pas sept ans — faisait peine à voir. Bientôt Rosie se prit pour son grand-père d'une adoration fort naturelle à tous les points de vue. De temps en temps elle jetait sur lui un long regard qui remplissait ses yeux d'une tendresse humide, et je dois dire que l'oncle Jean lui rendait avec usure cette silencieuse caresse. Il semblait à la fois très sombre et très heureux; nous ne l'apercevions presque plus; sa vie se passait tout entière dans l'appartement de la petite tour, devenue l'asile de cette branche de la famille, ou, si le temps était beau, dans quelque coin mystérieux de l'immense parc. Là, il suivait pendant des heures avec une véritable dévotion les jeux calmes de l'enfant dans le sable des allées. Je les observais parfois avec un peu d'envie, sans oser troubler leur tête-à-tête tranquille. Quand la pelle de bois de l'enfant avait laissé des traces trop

profondes, il fallait voir avec quel soin mélancolique l'oncle Jean, avant de regagner le château, réparait les dégâts.

— Nous ne sommes pas chez nous, semblait-il dire tout bas en courbant vers le sol sa longue taille amaigrie.

Mes sentiments personnels envers ma cousine furent longtemps ceux du plus profond dédain, car, ainsi que pour la plupart des garçons de mon âge, il était admis pour moi que « les filles » appartenaient à une catégorie inférieure d'êtres humains. Matin et soir, il est vrai, nous nous embrassions, Rosie et moi, comme nous embrassions tous les membres de la famille, ce qui portait à seize par jour le nombre des baisers que chacun de nous devait donner ou recevoir, sans compter les extra.

Mais quelle différence dans la manière dont nous accomplissions la cérémonie! On aurait dit que cette caresse, toute machinale chez moi, était une aumône que je daignais accorder et que ma cousine recueillait avec reconnaissance. Quand mes lèvres allaient trouver la joue de l'enfant, elle fermait les yeux et semblait attendre pour voir si je ne doublerais pas la dose, idée fort naturelle qui me vint seulement plus tard, après que la glace fut brisée entre nous. Voici dans quelles circonstances.

Il va sans dire que j'avais « mon jardin », morceau de terre de cent pieds carrés où je cultivais des légumes, non pas des plus recherchés, mes relations tendues avec le jardinier ne me permettant pas de solliciter ses faveurs et d'en obtenir autre chose que des plants de choux avariés ou des graines de haricots surabondantes. Voilà ce qu'on gagne — je l'éprouvai depuis mieux encore — à faire partie de l'opposition! Un jour, je sarclais mes laitues, qui se faisaient un malin plaisir de « monter », alors que mes petits pois s'obstinaient à ne pas quitter la terre, sourds à l'invitation des ramures que je leur avais préparées. Miss Rosie vint à passer le long de mon domaine, escortée de sa bonne. Elle s'arrêta pour me voir travailler, regardant mes produits d'horticulture d'un air d'admiration dont je me sentis plus flatté que je ne le laissai paraître, car, à peu d'exceptions près, les promeneurs de toute catégorie qui s'égaraient dans ces parages refusaient manifestement de prendre mon exploitation au sérieux.

Malgré les objurgations de Lisbeth, qui voulait l'entraîner plus loin, ma cousine restait là, plantée sur ses petites jambes. Quand j'y pense aujourd'hui, j'imagine — avec plus de fatuité qu'alors

— que l'on se souciait moins du jardin que du jardinier. Avoir, pour ses jeux toujours solitaires, un compagnon, même plus âgé qu'elle, n'était-ce pas le rêve instinctif de cette enfant dont on pouvait dire : Elle est venue parmi les siens, et les siens l'ont bien mal reçue! Je devais avoir la mine d'un seigneur d'opéra-comique rassurant une bergère, quand je fis signe à Rosie que je lui permettais de franchir ma clôture, formée d'une haie de buis de vingt centimètres. Elle accepta, rougissant de plaisir, et je la précédai fièrement, la conduisant de la forêt de mes framboisiers à la prairie naissante de mes épinards, puis à ma ferme, représentée par une caisse verte où, derrière un grillage, des lapins blancs remuaient leurs narines, et enfin à ma maison de campagne, composée d'un banc rustique abrité par un toit de joncs.

Mes lapins blancs, on le devine, furent, de toutes mes richesses, la partie qui émerveilla davantage ma visiteuse. Elle les caressa de sa petite main, après m'en avoir demandé la permission d'un regard très humble. Si je l'avais laissée faire, je crois que nous y serions encore... Pauvre chérie! Aujourd'hui je donnerais bien des prés, des châteaux et des fermes pour que nous y fussions encore, en effet!

Mais, ce jour-là, j'estimais que j'avais mieux à faire qu'à contenter la curiosité d'une petite fille, et je lui déclarai par signes que mon travail me réclamait. Par signes, l'enfant me témoigna qu'elle serait la plus heureuse personne du monde de travailler aussi. L'imprudente! Elle ne se doutait pas qu'elle venait de poser elle-même le joug de l'esclavage sur ses épaules.

A partir de ce moment, j'eus sous mes ordres un ouvrier docile, remarquablement intelligent, d'un zèle infatigable et possédant la précieuse qualité de ne rien exiger de son maître, pas même la reconnaissance. Bien entendu, je lui confiais les besognes les moins agréables, telles que l'enlèvement des cailloux qui désolaient mes parterres, le nettoyage des herbes parasites et la destruction des limaces qui semblaient s'être retirées de toutes les régions voisines dans mes planches d'épinards, comme dans un asile assuré. Jamais, durant les heures consacrées à ces tâches ingrates, ma subordonnée volontaire n'essaya l'ombre d'une révolte contre mon autorité passablement tyrannique, je l'avoue. Tout en accomplissant sa besogne, elle s'efforçait de lier conversation avec moi, et je me flatte d'avoir été son premier, sinon son meilleur professeur dans notre langue. Une fois de plus, en cette

occasion, il fut permis de constater l'excellence de ce proverbe : qu'un bienfait n'est jamais perdu. Mon ennemi le jardinier, témoin de mes bons rapports avec ma cousine, et se méprenant, j'en ai peur, sur mon désintéressement, devint du soir au matin mon protecteur et mon ami. Dès lors il m'apporta de lui-même ses meilleurs plants et ses graines les plus rares; il me prodigua ses conseils et ses leçons. Bien plus, il m'arriva dans la suite, lors de certaines expéditions tentées par moi dans la région des espaliers et des quenouilles, de voir cet adversaire jadis redouté tourner les talons, comme s'il avait résolu de me laisser le champ libre.

Un drôle de corps, ce sournois de jardinier! il savait tout, sans compter bien d'autres choses. Quel ne fut pas mon étonnement de l'entendre un jour échanger quelques mots d'anglais avec Lisbeth! Presque chaque jour, tandis qu'elle agitait son éternel tricot tout en surveillant « mademoiselle Rosée », comme disaient les domestiques, le compère s'arrangeait pour passer par là. Dieu sait que Lisbeth n'avait pas la mine d'une personne destinée à connaître les aventures. Pourtant il s'éprit d'elle, sans en rien dire à qui que ce fût, pas même à la principale intéressée. Ils finirent par s'épouser alors qu'ils étaient tant soit peu vieillots l'un et l'autre.

En dehors des affaires, c'est-à-dire de mon jardin, pendant les repas et durant les moments assez courts de notre présence commune au salon, je commençais à traiter ma cousine un peu plus gracieusement, mais je maintenais envers elle ma position de supérieur à inférieur. Dans les rares occasions où elle se hasardait à prononcer quelques mots de français, je riais de ses bévues avec l'altière commisération d'un chancelier de l'Académie, tandis que j'aurais dû souvent les excuser en ma qualité de professeur responsable.

Pauvre mignonne! si jamais enfant fut préservée par les premières années de son éducation contre les dangers de l'amour-propre, c'est bien celle-là. Ce qu'elle faisait de mal était étalé au grand jour et réprimandé sévèrement, tandis que ses bonnes actions et ses qualités passaient pour choses toutes naturelles. Dès qu'elle put comprendre trois mots de français, ma grand'mère ne cessa de lui répéter qu'elle était laide avec une insistance convaincue, à ce point qu'il n'était pas douteux pour moi que mon infortunée cousine ne fût une sorte de monstre déshérité par la nature. Anglaise, pauvre, laide et protestante! Quelle accumula-

tion de disgrâces sur une seule tête humaine! Il ne fallait pas moins que les préceptes rigoureux de la charité chrétienne, qui m'étaient inculqués chaque jour entre une page du *De viris* et un problème d'arithmétique, pour me donner le courage de lui faire bonne mine, — hors de la présence des limaces. Mais il faut croire qu'elle avait appris en naissant l'art fort utile ici-bas de savoir se contenter de peu. Si seulement je lui envoyais quelque chose qui ressemblât à un sourire, d'un bout de la table à l'autre; si, dans mon coin favori du salon, je lui permettais d'approcher ses joues roses des miennes et d'admirer les splendeurs de mes livres d'images, c'était aussitôt un de ces regards mouillés qu'elle réservait exclusivement à deux êtres en ce monde : l'oncle Jean et moi. Je parle, bien entendu, des êtres humains ; car mes lapins blancs, qu'elle était chargée de soigner sous ma haute direction, n'étaient pas beaucoup moins bien traités par leur très jeune mère nourricière. Un jour que de nombreux petits étaient survenus, à son grand étonnement, — et même au mien, car nous aurions rendu des points à Daphnis et à Chloé sous le rapport de l'ignorance, — elle faillit s'évanouir de joie, la pauvre orpheline qui n'avait pas la chaude caresse d'une mère pour attiédir son existence d'être isolé et méconnu!

Léon de Tinseau.

(A suivre.)

LA LÉGENDE

DU

MONT SAINT-MICHEL

Je l'avais vu d'abord de Cancale, ce château de fées planté dans la mer. Je l'avais vu confusément, ombre grise dressée sur le ciel brumeux.

Je le vis d'Avranches, au soleil couchant. L'immensité des sables était rouge, l'horizon était rouge, toute la baie démesurée était rouge ; seule, l'abbaye escarpée, poussée là-bas, loin de la terre, comme un manoir fantastique, stupéfiante comme un palais de rêve, invraisemblablement étrange et belle, restait presque noire dans les pourpres du jour mourant.

J'allai vers elle le lendemain dès l'aube à travers les sables, l'œil tendu sur ce bijou monstrueux, grand comme une montagne, ciselé comme un camée et vaporeux comme une mousseline. Plus j'approchais, plus je me sentais soulevé d'admiration, car rien au monde peut-être n'est plus étonnant et plus parfait.

Et j'errai, surpris comme si j'avais découvert l'habitation d'un dieu à travers ces salles portées par des colonnes légères ou pesantes, à travers ces couloirs percés à jour, levant mes yeux émerveillés sur ces clochetons qui semblent des fusées parties vers le ciel et sur tout cet emmêlement incroyable de tourelles, de gargouilles, d'ornements sveltes et charmants, feu d'artifice

de pierre, dentelle de granit, chef-d'œuvre d'architecture colossale et délicate.

Comme je restais en extase, un paysan bas-normand m'aborda et me raconta l'histoire de la grande querelle de saint Michel avec le diable.

Un sceptique de génie a dit : « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

Ce mot est d'une éternelle vérité, et il serait fort curieux de faire dans chaque continent l'histoire de la divinité locale, ainsi que l'histoire des saints patrons dans chacune de nos provinces. Le nègre a des idoles féroces, mangeuses d'hommes ; le mahométan polygame peuple son paradis de femmes ; les Grecs, en gens pratiques, avaient divinisé toutes les passions.

Chaque village de France est placé sous l'invocation d'un saint protecteur, modifié à l'image des habitants.

Or, saint Michel veille sur la Basse-Normandie, saint Michel, l'ange radieux et victorieux, le porte-glaive, le héros du ciel, le triomphant, le dominateur de Satan.

Mais voici comment le Bas-Normand, rusé, cauteleux, sournois et chicanier, comprend et raconte la lutte du grand saint avec le diable.

Pour se mettre à l'abri des méchancetés du démon, son voisin, saint Michel construisit lui-même, en plein Océan, cette habitation digne d'un archange ; et, seul, en effet, un pareil saint pouvait se créer une semblable résidence.

Mais, comme il redoutait encore les approches du Malin, il entoura son domaine de sables mouvants plus perfides que la mer.

Le diable habitait une humble chaumière sur la côte ; mais il possédait les prairies baignées d'eau salée, les belles terres grasses où poussent les récoltes lourdes, les riches vallées et les coteaux féconds de tout le pays ; tandis que le saint ne régnait que sur les sables. De sorte que Satan était riche, et saint Michel était pauvre comme un gueux.

Après quelques années de jeûne, le saint s'ennuya de cet état de choses et pensa à passer un compromis avec le diable ; mais la chose n'était guère facile, Satan tenant à ses moissons.

Il réfléchit pendant six mois ; puis, un matin, il s'achemina vers la terre. Le démon mangeait la soupe devant sa porte, quand il aperçut le saint ; aussitôt il se précipita à sa rencontre, baisa le bas de sa manche, le fit entrer et lui offrit de se rafraîchir.

Après avoir bu une jatte de lait, saint Michel prit la parole :

— Je suis venu pour te proposer une bonne affaire.

Le diable, candide et sans défiance, répondit :

— Ça me va.

— Voici. Tu me céderas toutes tes terres.

Satan, inquiet, voulut parler :

— Mais...

Le saint reprit :

— Écoute d'abord. Tu me céderas toutes tes terres. Je me chargerai de l'entretien, du travail, des labourages, des semences, du fumage, de tout enfin, et nous partageons la récolte par moitié. Est-ce dit ?

Le diable, naturellement paresseux, accepta.

Il demanda seulement en plus quelques-uns de ces délicieux surmulets qu'on pêche autour du mont solitaire. Saint Michel promit les poissons.

Ils se tapèrent dans la main, crachèrent de côté pour indiquer que l'affaire était faite, et le saint reprit :

— Tiens, je ne veux pas que tu aies à te plaindre de moi. Choisis ce que tu préfères : la partie des récoltes qui sera sur terre ou celle qui restera dans la terre.

Satan s'écria :

— Je prends celle qui sera sur terre.

— C'est entendu, dit le saint.

Et il s'en alla.

Or, six mois après, dans l'immense domaine du diable, on ne voyait que des carottes, des navets, des oignons, des salsifis, toutes les plantes dont les racines grasses sont bonnes et savoureuses, et dont la feuille inutile sert tout au plus à nourrir les bêtes.

Satan n'eut rien et voulut rompre le contrat, traitant saint Michel de « malicieux ».

Mais le saint avait pris goût à la culture ; il retourna retrouver le diable :

— Je t'assure que je n'y ai point pensé du tout ; ça s'est trouvé

comme ça ; il n'y a point de ma faute. Et, pour te dédommager, je t'offre de prendre, cette année, tout ce qui se trouvera sous terre.

— Ça me va, dit Satan.

Au printemps suivant, toute l'étendue des terres de l'Esprit du mal était couverte de blés épais, d'avoines grosses comme des clochetons, de lins, de colzas magnifiques, de trèfles rouges, de pois, de choux, d'artichauts, de tout ce qui s'épanouit au soleil en graines ou en fruits.

Satan n'eut encore rien et se fâcha tout à fait.

Il reprit ses prés et ses labours et resta sourd à toutes les ouvertures nouvelles de son voisin.

Une année entière s'écoula. Du haut de son manoir isolé, saint Michel regardait la terre lointaine et féconde, et voyait le diable dirigeant les travaux, rentrant les récoltes, battant ses grains. Et il rageait, s'exaspérant de son impuissance. Ne pouvant plus duper Satan, il résolut de s'en venger, et il alla le prier à dîner pour le lundi suivant.

— Tu n'as pas été heureux dans tes affaires avec moi, disait-il, je le sais ; mais je ne veux pas qu'il reste de rancune entre nous, et je compte que tu viendras dîner avec moi. Je te ferai manger de bonnes choses.

Satan, aussi gourmand que paresseux, accepta bien vite. Au jour dit, il revêtit ses plus beaux habits et prit le chemin du Mont.

Saint Michel le fit asseoir à une table magnifique. On servit d'abord un vol-au-vent plein de crêtes et de rognons de coq, avec des boulettes de chair à saucisse, puis deux gros surmulets à la crème, puis une dinde blanche pleine de marrons confits dans du vin, puis un gigot de pré-salé tendre comme du gâteau, puis des légumes qui fondaient dans la bouche, et de la bonne galette chaude qui fumait en répandant un parfum de beurre.

On but du cidre pur, mousseux et sucré, et du vin rouge et capiteux, et après chaque plat on faisait un trou avec de la vieille eau-de-vie de pommes.

Le diable but et mangea comme un coffre, tant et si bien qu'il se trouva gêné.

Alors saint Michel, se levant formidable, s'écria d'une voix de tonnerre :

— Devant moi ! devant moi, canaille ! Tu oses... devant moi...

Satan éperdu s'enfuit, et le saint, saisissant un bâton, le poursuivit.

Ils couraient par les salles basses, tournant autour des piliers, montaient les escaliers aériens, galopaient le long des corniches, sautaient de gargouille en gargouille. Le pauvre démon, malade à fendre l'âme, fuyait, souillant la demeure du saint. Il se trouva enfin sur la dernière terrasse, tout en haut, d'où l'on découvre la baie immense avec ses villes lointaines, ses sables et ses pâturages. Il ne pouvait échapper plus longtemps ; et le saint, lui jetant dans le dos un coup de pied furieux, le lança comme une balle à travers l'espace.

Il fila dans le ciel ainsi qu'un javelot, et s'en vint tomber lourdement devant la ville de Mortain. Les cornes de son front et les griffes de ses membres entrèrent profondément dans le rocher, qui garde pour l'éternité les traces de cette chute de Satan.

Il se releva boiteux, estropié jusqu'à la fin des siècles ; et, regardant au loin le Mont fatal, dressé comme un pic dans le soleil couchant, il comprit bien qu'il serait toujours vaincu dans cette lutte inégale, et il partit en traînant la jambe, se dirigeant vers des pays éloignés, abandonnant à son ennemi ses champs, ses coteaux, ses vallées et ses prés.

Et voilà comment saint Michel, patron des Normands, vainquit le diable.

Un autre peuple avait rêvé autrement cette bataille.

Guy de Maupassant.

EN SEPTEMBRE

(FRANCHE-COMTÉ)

Les brouillards gris et blancs tamisent la lumière,
Et sur le bord du bois où verdit le gazon
Je regarde pensif, assis dans la bruyère,
Se dérouler sans fin jusqu'au pâle horizon
Les brouillards floconneux, foudroyants de lumière.

Auprès de nous la lande immense est tout en fleurs,
Abeilles et bourdons vibrent, essaims en fête;
L'or éteint du soleil aux exquises pâleurs
Verse aux champs reposés une clarté discrète,
Et de longs fils d'argent scintillent dans les fleurs.

Au loin, des bois cendrés s'étagent dans la brume;
Par leurs profils perdus, l'horizon est fermé;
Les dernières forêts se fondent, molle écume,
Avec l'azur soyeux du ciel au ton calmé;
Les bois lointains et frais nous semblent faits de brume.

L'année à son déclin a d'étranges douceurs
Pour les lents promeneurs aux vagues rêveries;
Mélancolie et brume automnale sont sœurs,
Et les vapeurs d'argent des bois et des prairies
Mêlent aux cœurs muets leurs intimes douceurs.

Et, fuyant la rumeur des multitudes vaines,
J'aime à vous savourer longtemps, azur pâli,
Beaux jours demi-voilés, après-midi sereines,
Qui savez nous remplir des langueurs de l'oubli
Et du mépris divin des multitudes vaines!

Charles Grandmougin.

L'IMMORTEL[1]

VII

Mademoiselle Germaine de Freydet,

Clos-Jallanges.

Tes lettres me désolent, ma chère sœur. Tu t'ennuies, tu souffres, tu me voudrais là ; mais comment faire ? Rappelle-toi le conseil de mon maître : « Montrez-vous... qu'on vous voie... » Et penses-tu que c'est à Clos-Jallanges, dans mes houseaux et mon gilet de chasse, que je pourrai préparer ma candidature ? Car, il n'y a pas à dire, le moment est proche. Loisillon baisse à vue d'œil, et je mets à profit les délais de cette lente agonie pour me créer, dans l'Académie, des sympathies qui deviendront des voix. Léonard Astier m'a déjà présenté à plusieurs de ces messieurs ; je vais le prendre souvent après la séance, et c'est délicieux, cette sortie de l'Institut, ces hommes presque tous aussi chargés d'ans que de gloire, s'en allant bras dessus bras dessous, par groupes de trois, quatre, vifs, rayonnants, parlant haut, tenant le trottoir, les yeux encore humides des bonnes parties de rire qu'ils viennent de faire là-dedans : « Ce Pailleron, quelle verve !... Et comme Danjou lui a répondu !... » Moi je me carre au bras d'Astier-Réhu, dans le chœur des Immortels, j'ai l'air d'en être ; puis les groupes s'égrènent, on se sépare à un coin de pont en se criant : « Jeudi ! ne manquez pas... » Et je reviens rue de Beaune accompagner mon maître, qui m'encourage, me conseille, et, sûr du succès, me dit avec son large rire : « Regardez-moi, Freydet, j'ai vingt ans de moins quand je sors de là ! »

(1) Voir les numéros des 25 juillet, 10 et 25 août 1888.

Réellement, je crois que la coupole les conserve. Où trouver un vieillard aussi ingambe que Jean Rélu, dont nous fêtions hier soir, chez Voisin, le quatre-vingt-dix-huitième anniversaire? Une idée de Gavaux, ce festival, et qui, si elle me coûte cinquante louis, m'a permis de compter mes hommes. Nous étions vingt-cinq à table, tous académiciens, hormis Picheral, Gavaux et moi : là-dessus dix-sept ou dix-huit voix acquises, le reste encore flottant, mais sympathique. Dîner très bien servi, très causant...

Ah! j'y pense, j'ai invité Gavaux à Clos-Jallanges. On lui donnera la grande chambre en retour devant la Faisanderie. Je ne le crois pas très bon, ce Gavaux, mais il faut l'avoir, c'est le zèbre de la duchesse. T'ai-je dit que nos mondaines appellent ainsi l'ami garçon, oisif, discret, rapide, qu'on a toujours sous la main pour les courses, les démarches délicates dont on ne peut charger un domestique? Sorte de courrier entre puissances, le zèbre, quand il est jeune, fait quelquefois de doux intérim; mais d'ordinaire l'animal se montre sobre, facile à nourrir, se paye de menus suffrages, des places en bout de table et de l'honneur de piaffer pour la dame et pour son salon. J'imagine que Gavaux a su tirer autre chose de son emploi. Il est si adroit, si redouté malgré son air bonasse; marmiton chef dans deux cuisines, comme il dit, l'académique et la diplomatique, il me signale les fondrières, chausse-trapes dont le chemin de l'Institut est miné et que mon maître Astier ignore encore. Pauvre grand naïf qui a fait l'ascension droit devant lui, sans se douter des dangers, les yeux vers la coupole, se fiant à sa force, à son œuvre, et qui se serait cent fois rompu le cou si sa femme, fine entre les fines, ne l'avait guidé à son insu.

C'est Gavaux qui m'a détourné de publier, d'ici la prochaine vacance de fauteuil, mes *Pensées d'un rustique*. « Non, non, m'a-t-il dit... vous avez assez fait... si même vous pouviez donner à entendre que vous ne produirez plus, que vous êtes fini, à bout, simple homme du monde... l'Académie adore cela. » A joindre au précieux avertissement de Picheral : « Ne leur portez pas vos livres. » Je vois que moins on a d'œuvres, plus on a de titres. Très influent, le Picheral : encore un que nous aurons cet été, une chambre au second, peut-être l'ancien serre-tout, tu verras. Voilà bien du tracas, ma pauvre Germaine, et dans ton état de souffrance. Mais, que veux-tu? C'est déjà si fâcheux de

ne pas avoir maison à Paris pendant l'hiver, de ne pas recevoir comme Dalzon, Moser et tous mes autres concurrents. Ah! soigne-toi, guéris-toi, mon Dieu...

Pour revenir à mon dîner, on y a naturellement beaucoup parlé de l'Académie, de ses choix, de ses devoirs, du bien et du mal que le public en pense. Selon nos Immortels, tous les détracteurs de l'institution, tous, sont de pauvres hères qui n'ont pu y entrer; quant aux oublis en apparence inexplicables, chacun eut sa raison d'être. Et comme je citais timidement le nom de Balzac, notre grand compatriote, le romancier Desminières, l'ancien organisateur des charades de Compiègne, s'est emporté vivement : « Balzac! mais l'avez-vous connu? Savez-vous, monsieur, de qui vous parlez?... Le désordre, la bohème!... Un homme, monsieur, qui n'a jamais eu vingt francs dans sa poche... Je tiens ce détail de son ami Frédéric Lemaître... Jamais vingt francs... Et vous auriez voulu que l'Académie... » Alors le vieux Jean Réhu, la main en cornet sur l'oreille, a compris qu'on parlait de jetons et nous a conté ce joli trait de son ami Suard venant à l'Académie le 21 janvier 93, le jour de la mort du roi, et profitant de l'absence de ses collègues pour rafler à lui tout seul les deux cent quarante francs de la séance.

Il narre bien, le vieux père « J'ai vu ça... » et sans sa surdité serait un brillant causeur. A quelques vers dits par moi en toast à son étonnante vieillesse, le bonhomme a répondu avec beaucoup de bienveillance en m'appelant son « cher collègue ». Mon maître Astier le reprend : « Futur collègue. » Rires, bravos, et c'est ce titre de futur collègue qu'ils m'ont tous donné en me quittant, avec des poignées de mains vibrantes, significatives, des « à revoir... à bientôt... » qui faisaient allusion à ma prochaine visite. Un béjaune, ces visites académiques; mais puisque tous y passent. Astier-Réhu me racontait en sortant du dîner Voisin que, lors de son élection, le vieux Dufaure l'avait laissé venir dix fois sans le recevoir. Eh bien! le maître s'est entêté, et, à la onzième visite, la porte s'ouvrait toute grande. Il faut vouloir.

En réalité, si Ripault-Babin ou Loisillon mouraient — tous deux sont en danger, mais c'est Ripault-Babin qui m'inspire encore le plus de confiance — mon seul concurrent sérieux serait Dalzon. Du talent, de la fortune, très bien avec les ducs, une cave excellente ; il n'a contre lui qu'un péché de jeunesse récem-

ment découvert : *Toute Nue,* plaquette en six cents vers, publiée à Éropolis, sans nom d'auteur, et d'un raide! On prétend qu'il a tout racheté, mis au pilon, mais qu'il circule encore quelques exemplaires signés et dédicacés. Le pauvre Dalzon proteste, se débat comme un diable, et l'Académie se réserve, jusqu'au bout de son enquête ; voilà pourquoi mon bon maître, sans préciser davantage, me déclarait gravement, l'autre soir : « Je ne voterai plus pour M. Dalzon. » L'Académie est un salon, voilà ce qu'il faut comprendre avant tout. On n'y peut entrer qu'en tenue et les mains intactes. Toutefois, je suis trop galant homme et j'estime trop mon adversaire pour me servir de ces armes cachées ; et Fage, le relieur de la Cour des comptes, ce singulier petit bossu que je rencontre quelquefois dans l'atelier de Védrine, Fage, très au courant des curiosités de la bibliographie, a été rudement remis à sa place quand il m'a proposé un des exemplaires signés de *Toute Nue.* « Ce sera pour M. Moser, » a-t-il répondu sans s'émouvoir.

A propos de Védrine, ma situation devient embarrassante. Dans la ferveur de nos premières rencontres, je l'avais engagé à nous amener sa femme, ses enfants à la campagne; mais comment concilier son séjour avec celui des Astier, des Gavaux, qui l'abominent? C'est un être si rude, si original! Comprends-tu qu'il est noble, marquis de Védrine, et que même à Louis-le-Grand il cachait déjà son titre et sa particule, que tant d'autres envieraient en ce temps de démocratie où tout s'acquiert, excepté cela. Son motif? il veut être aimé pour lui-même; tâche de comprendre. En attendant, la princesse de Rosen refuse le paladin sculpté pour le tombeau du prince, et dont on parlait sans cesse dans cette maison d'artistes souvent à court. « Quand nous aurons vendu le paladin, on m'achètera un cheval mécanique... » disait l'enfant, et la pauvre mère comptait aussi sur le paladin pour remonter un peu ses armoires vides, tandis que Védrine ne voyait dans cet argent du chef-d'œuvre que trois mois de flâne en dabbieh, sur le Nil. Eh bien ! le paladin non vendu, ou payé, Dieu sait quand, après procès, expertise, si tu crois que cela les a désarçonnés le moins du monde... En arrivant à la Cour des comptes, le lendemain de cette mauvaise nouvelle, j'ai trouvé mon Védrine installé devant un chevalet, heureux, ravi, jetant sur une grande toile l'étrange forêt vierge du monument incendié. Derrière lui, la femme, l'enfant, extasiés; et Mme Védrine me di-

sant tout bas, très grave, berçant sa petite fille : « Nous voilà bien heureux... M. Védrine s'est enfin mis à l'huile... » N'est-ce pas à donner envie de rire et de pleurer ?

Chère sœur, le décousu de cette lettre t'apprend l'agitation, la fièvre de mon existence depuis que je prépare ma candidature.

Je vais aux « Jours » des uns, des autres, dîners, soirées. Ne me donne-t-on pas pour zèbre à la bonne Mme Ancelin, parce que je fréquente assidûment dans son salon le vendredi, et le mardi soir aux Français, dans sa loge. Zèbre bien rustique en tout cas, malgré les modifications que j'ai fait subir à mon personnage dans le sens doctrinaire et mondain. Attends-toi à des surprises pour mon retour. Lundi dernier, réception intime à l'hôtel Padovani, où j'ai eu l'honneur d'être présenté au grand-duc Léopold. Son Altesse m'a complimenté sur mon dernier livre, sur tous mes livres, qu'elle connaît comme moi-même. Ces étrangers sont extraordinaires ! Mais c'est avec les Astier que je me plais le mieux, dans cette patriarcale famille, si unie, si simple. L'autre jour, après déjeuner, on apporte au maître un habit neuf d'académicien, nous l'avons essayé ensemble ; je dis nous, car il a voulu voir sur moi l'effet des palmes. J'ai mis l'habit, le chapeau, l'épée, une vraie épée, ma chère, qui se tire, montrant au milieu une rigole pour l'écoulement du sang ; et, ma foi, je m'impressionnais moi-même. Enfin, c'est pour te montrer le degré de cette intimité précieuse.

Puis, quand je rentre au calme de ma petite cellule, s'il est trop tard pour écrire, je fais un peu de pointage. Sur la liste complète des académiciens, je marque ceux que je sais à moi, ceux qui tiennent pour Dalzon. Je soustrais, j'additionne, c'est un divertissement exquis. Tu verras, je te montrerai. Ainsi que je te disais, Dalzon a les ducs ; mais l'auteur de la *Maison d'Orléans,* admis à Chantilly, doit m'y présenter avant peu. Si je plais, — j'apprends par cœur dans ce but une certaine bataille de Rocroi, tu vois que ton frère acquiert de l'astuce — donc, si je plais, l'auteur de *Toute Nue, à Éropolis,* perd son plus sûr appui. Quant à mes opinions, je ne les renie pas. Républicain, oui ; mais on va trop loin. Et puis, candidat avant tout. Sitôt après ce petit voyage, je compte bien retourner près de ma Germaine que je supplie de ne pas s'énerver, de songer à la joie du grand jour. Va, ma chère sœur, nous y entrerons, dans le « jardin de l'oie »,

comme dit ce bohémien de Védrine ; mais il faut du courage et de la patience.

Ton frère qui t'aime,

Abel de Freydet.

Je rouvre ma lettre : les journaux du matin m'apprennent la mort de Loisillon. Ces coups du destin vous émeuvent, même quand ils sont attendus et prévus. Quel deuil, quelle perte pour les lettres françaises ! Ma pauvre Germaine, voilà mon départ encore retardé. Règle les closiers. A bientôt des nouvelles.

VIII

Il était écrit que ce Loisillon aurait toutes les chances, même de mourir à temps. Huit jours plus tard, les salons fermés, Paris dispersé, la Chambre, l'Institut en vacances, quelques délégués des sociétés nombreuses dont il fut président ou secrétaire auraient suivi ses funérailles derrière les coureurs de jetons de l'Académie, rien de plus. Mais, industrieux par delà la vie, il partait juste à l'heure, la veille du Grand Prix, choisissant une semaine toute blanche, sans crime, ni duel, ni procès célèbre, ni incident politique, où l'enterrement à fracas du secrétaire perpétuel serait l'unique distraction de Paris.

Pour midi, la messe noire ; et, bien avant l'heure, un monde énorme affluait autour de Saint-Germain-des-Prés, la circulation interdite, les seules voitures d'invités ayant droit d'arriver sur la place agrandie, bordée d'un sévère cordon de sergents de ville espacés en tirailleurs. Ce qu'était Loisillon, ce qu'il avait fait dans ses soixante-dix ans de séjour parmi les hommes, la signification de cette majuscule brodée d'argent sur la haute tenture sombre, bien peu le savaient dans cette foule uniquement impressionnée par ce déploiement de police, tant d'espace laissé au mort ; — toujours les distances, et du large et du vide pour exprimer le respect et la grandeur ! Le bruit ayant couru qu'on verrait des actrices, des gens célèbres, de loin la badauderie

parisienne mettait des noms sur des visages connus, se groupant et causant devant l'église.

C'est là, sous le porche drapé de noir, qu'il fallait entendre l'oraison funèbre de Loisillon, la vraie, non pas celle qui serait prononcée tout à l'heure à Montparnasse, et le vrai feuilleton sur l'œuvre et sur l'homme, bien différent des articles préparés pour les journaux du lendemain. L'œuvre : un « Voyage au Val d'Andorre » et deux rapports édités par l'Imprimerie nationale du temps où Loisillon était surintendant des Beaux-Arts. L'homme : un type d'avoué retors, plat, piteux, le dos courtisan, un geste perpétuel de s'excuser, de demander grâce, grâce pour ses croix, pour ses palmes, son rang dans cette Académie, où sa rouerie d'homme d'affaires servait d'agent de fusion entre tant d'éléments divers à aucun desquels on n'aurait pu l'assimiler, grâce pour cette extraordinaire fortune, grâce pour cet avancement à la nullité, à la bassesse frétillante. On se rappelait son mot à un dîner de corps où il s'activait autour de la table, une serviette au bras, tout glorieux : « Quel bon domestique j'aurais fait! » Juste épitaphe pour sa tombe.

Et tandis qu'on philosophait sur le rien de cette existence, il triomphait, ce rien, jusque dans la mort. Les équipages se succédaient devant l'église, les longues lévites brunes, bleues de la valetaille couraient, s'envolaient, se courbaient, balayaient le parvis au fracas luxueux des portières et des marchepieds; les groupes de journalistes s'écartaient respectueusement devant la duchesse Padovani, à la haute et fière démarche ; Mme Ancelin, fleurie dans ses crêpes de deuil ; Mme Eviza, dont les yeux longs flambaient sous le voile, à faire retourner un agent des mœurs ; toute la congrégation des dames de l'Académie, ses ferventes, ses dévotes, venues là moins pour honorer la mémoire de feu Loisillon, que pour contempler leurs idoles, ces immortels fabriqués, pétris de leurs petites mains adroites, vrais ouvrages de femmes, où elles avaient mis leurs forces inemployées d'orgueil, d'ambition, de ruse, de volonté. Des actrices s'y joignaient sous un prétexte de je ne sais quel orphelinat dramatique présidé par le défunt, témoignant en réalité ce prodigieux besoin d'en être qui les brûle toutes. Éplorées et tragiques, on pouvait les prendre pour de proches parentes. Tout à coup une voiture s'arrête, dépose des voiles noirs, agités, éperdus, une douleur qui fait mal à voir. L'épouse, cette fois? Non! Marguerite Oger, la grande actrice

de drame, dont l'apparition soulève aux quatre coins de la place une longue rumeur, des bousculades curieuses. Un journaliste s'élance du porche au-devant d'elle, presse ses mains, la soutient, l'encourage.

« Oui, vous avez raison, je serai forte... »

Et ses larmes bues, renfoncées à coups de mouchoir, elle entre, ou plutôt fait son entrée dans la grande nef obscure que des cierges pointillent tout au fond, tombe à genoux sur un prie-Dieu, côté des dames, s'y prostre, s'y abîme, puis relevée, toute dolente, demande à une camarade près d'elle : « Qu'est-ce qu'on a fait au Vaudeville, hier ?

— Quatre mille deux !... » répond l'amie du même ton de catastrophe.

Perdu dans la foule, à l'extrémité de la place, Abel de Freydet entendait autour de lui : « Marguerite !... C'est Marguerite !... Ah ! elle est bien entrée... » Mais sa petite taille le gênait et il essayait vainement de se frayer un passage, quand une main lui frappa l'épaule : « Encore à Paris ?... La pauvre sœur ne doit pas être contente... » En même temps Védrine l'entraînait, et, ramant de ses coudes robustes, coupant le flot qu'il dominait de toute la tête : « La famille, messieurs !... » il amenait jusqu'aux premiers rangs le provincial enchanté de la rencontre, un peu confus tout de même, car le sculpteur parlait haut et librement, à son habitude. « Hein ! ce veinard de Loisillon... autant de monde que Béranger !... Voilà qui doit donner du cœur au ventre à la jeunesse !... » Tout à coup, voyant Freydet se découvrir à l'apparition du cortège : « Qu'as-tu donc de changé ? Tourne-toi... Mais, malheureux, tu ressembles à Louis-Philippe !... » La moustache abattue, coiffé en toupet, sa bonne figure rougeaude et brune épanouie entre des favoris grisonnants, le poète redressait sa toute petite personne avec une raideur cérémonieuse. Et Védrine riant : « Ah ! je comprends... la tête pour les ducs, pour Chantilly !... Ça te tient toujours, alors, l'Académie ?... Mais regarde donc cette mascarade !... »

Sous le soleil, dans le large espace réservé, l'effet était abominable, derrière le corbillard, des membres du bureau, qu'une féroce gageure semblait avoir choisis parmi les plus ridicules vieillards de l'Institut, et qu'enlaidissait encore le costume dessiné par David, l'habit à broderies vertes, le chapeau à la française,

l'épée de gala battant des jambes difformes que David n'avait certainement pas prévues. Gazan venait le premier, le chapeau de travers sur les inégalités de son crâne, le vert végétal de l'habit accentuant encore la graisse terreuse, squameuse de son masque proboscidien. Près de lui le sinistre, long Laniboire, ses marbrures violettes, sa bouche tordue de guignol hémiplégique, cachait ses palmes sous un pardessus trop court laissant voir un bout d'épée, les basques du frac qui, avec les pointes de son chapeau, lui donnaient l'air d'un employé des pompes funèbres, bien moins distingué certainement que l'appariteur à canne d'ébène en marche devant le bureau. D'autres suivaient, Astier-Réhu, Desminières, tous gênés, honteux, ayant conscience et s'excusant par leur humble contenance du grotesque de ces défroques acceptables sous la lumière haute, refroidie et, pour ainsi dire, historique de la coupole, mais en pleine vie, en pleine rue, faisant sourire comme une exhibition de macaques.

« Vrai ! c'est à leur jeter une poignée de noisettes, pour les voir courir à quatre pattes... » Mais Freydet n'entendait pas cette nouvelle impertinence de son compromettant compagnon. Il s'esquivait, se mêlait au cortège et pénétrait dans l'église entre deux files de soldats le fusil renversé. Au fond, la mort de Loisillon lui causait une joie vive ; il ne l'avait jamais vu ni connu, ne pouvait l'aimer à travers son œuvre, cette œuvre n'existant pas, et la seule reconnaissance qu'il lui garderait, c'était justement cette mort, ce fauteuil vacant à point pour sa candidature. Malgré tout, cet appareil funèbre dont les vieux Parisiens se blasent par l'habitude, cette haie de soldats, le sac au dos, les fusils tombant sur les dalles d'un seul coup de crosse au commandement d'un sacré petit officier, très jeune, pas commode, la jugulaire au menton, dont cet enterrement devait être la première affaire, surtout la musique noire, les tambours voilés, le saisirent d'un grand respect ému ; et, comme toujours quand un sentiment vif le poignait, des rimes se présentèrent. Même cela commençait très bien, une large et belle image sur l'espèce de trouble, d'angoisse nerveuse, d'éclipse intellectuelle que fait dans l'atmosphère d'un pays la disparition d'un de ses grands hommes. Mais il s'interrompit pour offrir une place à Danjou, qui, venu très en retard, s'avançait au milieu de chuchotements, de regards féminins, promenant sa tête orgueilleuse et dure avec ce geste habituel qu'il a de passer la main à plat dessus, sans

doute pour s'assurer que son postiche est toujours en place.

« Il ne m'a pas reconnu... » pensa Freydet, vexé de l'écrasant regard dont l'académicien repoussa dans le rang ce ciron qui se permettait de lui faire signe, « mes favoris, probablement... » et distrait de ses vers, le candidat se mit à ruminer son plan d'attaque, ses visites, la lettre officielle pour le secrétaire perpétuel. Mais, au fait, il était mort, le perpétuel... Allait-on nommer Astier-Réhu avant les vacances? Et l'élection, pour quand? Sa préoccupation descendit jusqu'aux détails, à l'habit; prendrait-il le tailleur d'Astier, décidément? Et ce tailleur fournissait-il aussi le chapeau et l'épée ?

« *Pie Jesu, Domine...* » une voix de théâtre, admirable, montait derrière l'autel, demandait le repos pour Loisillon, que le Dieu de miséricorde semblait vouloir torturer cruellement; car l'église suppliait dans tous les tons, tous les registres, en soli et en chœur : « Le repos, mon Dieu !... Qu'il dorme tranquille après tant d'agitation et d'intrigues !... » A ce chant triste, irrésistible, répondaient dans la nef les sanglots des femmes dominés par le hoquet tragique de Marguerite Oger, son terrible hoquet du « Quatre » dans *Musidora*. Tout ce deuil pénétrait le bon candidat, allait rejoindre dans son cœur d'autres deuils, d'autres tristesses; il pensait à des parents morts, à sa sœur, une mère pour lui, condamnée par tous, et le sachant, en parlant dans toutes ses lettres. Hélas! vivrait-elle même jusqu'au jour du triomphe ?... Des larmes l'aveuglèrent, l'obligèrent à s'essuyer les yeux.

« C'est trop... c'est trop... On ne vous croira pas... » ricanait dans son oreille la grimace du gros Gavaux. Il se retourna indigné, mais la voix du jeune officier commanda furieusement : « Portez... armes... » et les fusils firent cliqueter leurs baïonnettes, tandis que l'orgue grondait « la marche pour la mort d'un héros ». Le défilé de la sortie commençait; toujours le bureau en tête, Gazan, Laniboire, Desminières, son bon maître Astier-Réhu. Tous très beaux maintenant, noyant dans le mystère des hautes voûtes le vert perroquet chamarré des uniformes, ils descendaient la nef deux par deux, très lentement, comme à regret, vers ce grand carré de jour découpé au portail ouvert. Derrière toute la compagnie, cédant le pas à son doyen, l'extraordinaire Jean Réhu, grandi par une longue redingote, portant haut sa toute petite tête brune, creusée dans une noix de coco,

d'un air dédaigneux et distrait, signifiant qu'il avait « vu ça » un nombre incalculable de fois; et, de fait, depuis soixante ans qu'il touchait les jetons de l'Académie, il avait dû en entendre, de ces psalmodies, en jeter, de cette eau bénite sur des catafalques glorieux.

Mais si celui-là justifiait miraculeusement son titre d'immortel, le groupe d'ancêtres qu'il précédait semblait en être la bouffonne et triste parodie. Décrépits, cassés en deux, déjetés comme de vieux arbres à fruits, les pieds de plomb, les jambes molles, les yeux clignotants de bêtes de nuit, ceux qu'on ne soutenait pas s'en allaient les mains tâtonnantes, et leurs noms murmurés par la foule évoquaient des œuvres mortes, oubliées depuis longtemps. A côté de ces revenants, de ces « permissionnaires du Père-Lachaise », comme les appelait un malin de l'escorte, les autres académiciens semblaient jeunes; ils se campaient, bombaient leurs torses sous des regards extasiés de femmes les brûlant à travers les voiles noirs, l'entassement de la foule, les shakos et les sacs des militaires ahuris. Cette fois encore, le salut de Freydet à deux ou trois « futurs collègues » fut repoussé de froids et méprisants sourires comme en évoquent ces rêves où vos meilleurs amis ne vous reconnaissent plus. Mais il n'eut pas le temps de s'en attrister, pris par la bousculade à deux mouvements qui agitait l'église vers le haut et vers la sortie.

« Eh bien! monsieur le vicomte, il va falloir nous remuer, maintenant... » Cet avis chuchoté de l'aimable Picheral au milieu de la rumeur, de l'enchevêtrement des chaises, remit le sang en route dans les veines du candidat; mais comme il passait devant le catafalque, Danjou, lui tendant le goupillon, murmura sans le regarder : « Surtout, ne bougez plus... laissez faire... » Il en eut les jambes fracassées. Remuez-vous !... Ne bougez plus!... Quel avis suivre et croire le meilleur? Son maître Astier le lui dirait sans doute, et il essaya de le rejoindre dehors. Ce n'était pas chose commode avec l'encombrement du parvis pendant que se classait le cortège et qu'on hissait le cercueil, écrasé d'innombrables couronnes. Rien d'animé comme cette sortie d'enterrement dans la lumière d'un beau jour; des saluts, des propos mondains tout à fait étrangers à la cérémonie funèbre, et sur les visages l'allégement, la revanche à prendre de cette grande heure d'immobilité traversée de chants lugubres. Les projets, les rendez-vous échangés marquaient la vie impatiente, et, recom-

mençant vite après ce court arrêt, rejetaient le pauvre Loisillon bien loin dans ce passé dont il faisait partie désormais.

« Aux Français, ce soir... n'oubliez pas... le dernier mardi... » minaudait Mme Ancelin ; et Paul au gros Gavaux :

« Allez-vous jusqu'au bout ?

— Non. Je reconduis Mme Eviza.

— Alors à six heures chez Keyser ; ça semblera bon après les discours. »

Les voitures de deuil s'approchaient à la file, pendant que des coupés partaient au grand trot. Du monde se penchait à toutes les fenêtres de la place et, vers le boulevard Saint-Germain, des gens, debout sur les tramways arrêtés, alignaient des têtes au-dessus des têtes, coupaient le ciel bleu de files sombres. Freydet, ébloui de soleil, son chapeau en abat-jour, regardait cette foule à perte de vue, se sentait très fier, reportant à l'Académie cette gloire posthume qu'on ne pouvait attribuer vraiment à l'auteur du *Voyage au Val d'Andorre*, et en même temps il avait le chagrin de constater que les chers « futurs collègues » le tenaient visiblement à distance, absorbés quand il s'approchait, ou se détournant, se groupant contre l'intrus, ceux mêmes qui, l'avant-veille, chez Voisin, l'attiraient : « Quand serez-vous des nôtres ?... » Mais la plus dure de toutes fut la défection d'Astier-Réhu !

« Quel malheur, cher maître... » vint lui dire le candidat, s'apitoyant par contenance, pour parler, sentir une sympathie. L'autre, à côté du corbillard, sans répondre, feuilletait le discours qu'il prononcerait tout à l'heure. Freydet répéta : « Quel malheur !... »

— Mon cher Freydet, vous êtes indécent... » prononça le maître tout haut, très brutal ; et le temps d'un sévère coup de mâchoire, il se remit à sa lecture.

Indécent !... pourquoi ?... Le malheureux eut le geste instinctif d'assurer ses boutons, s'examina jusqu'à l'extrémité des bottes avec inquiétude, sans pouvoir s'expliquer ces paroles réprobatrices. Que se passait-il ? Qu'avait-il fait ?

Ce fut un étourdissement de quelques minutes ; il voyait vaguement le corbillard s'ébranler sous sa vacillante pyramide de fleurs, des habits verts aux quatre coins, d'autres habits verts derrière, puis toute la Compagnie, et sitôt après elle, mais cérémonieusement distancé, un groupe où lui-même se trouva mêlé, poussé, sans savoir comment. Des jeunes hommes, des vieux, tous horriblement tristes et découragés, au milieu du front la même ride

profonde de l'idée fixe, aux yeux le même regard haineux et méfiant du voisin. Et quand, remis de son malaise, il put mettre des noms sur ces personnages, il reconnut la figure fanée, déçue, du père Moser, l'éternel candidat : l'honnête mine de Dalzon, l'homme au livre, le retoqué des dernières élections ; et de Salèles, et Guérineau. La remorque, parbleu ! ceux dont l'Académie ne s'occupe plus, qu'elle laisse filer au sillage de la barque glorieuse, les ayant amorcés d'un fer solide. Tous, ils étaient tous là, les pauvres poissons noyés, les uns morts et sous l'eau, d'autres se débattant encore, roulant un regard douloureux et goulu, qui en veut, en demande, en demandera toujours. Et pendant qu'il se jurait d'éviter le même sort, Abel de Freydet suivait l'amorce, lui aussi, tirait sur l'hameçon, déjà trop bien croché pour pouvoir se reprendre.

Au loin, sur la voie déblayée à l'étendue du cortège, des roulements voilés alternaient avec des sonneries de trompettes, ameutant tout du long les passants du trottoir et les curieux des fenêtres ; puis, la musique reprenait à longs cris la « marche pour la mort d'un héros ». Et devant ces grandioses honneurs, ces funérailles nationales, et cette orgueilleuse révolte de l'homme humilié, vaincu par la mort, mais haussant et parant sa défaite, il faisait beau songer que tout cela était pour Loisillon, secrétaire perpétuel de l'Académie française, c'est-à-dire rien, le dessous de rien.

Alphonse Daudet.

(A suivre.)

SUR LES PAYSANS

Les gens de Tulle appellent nos paysans *peccata*. Ce sobriquet renferme un sens admirable. Le paysan, c'est bien le péché, le péché originel, encore persistant et visible, dans toute sa naïveté brute, dans tout son *brutisme* naïf.

—

Le paysan n'aime rien ni personne que pour l'usage.

—

Si vous faites du bien au paysan, il ne vous aimera peut-être point ; faites-lui du mal, il vous craindra certainement.

—

Le paysan, qui ne vient à nous que par besoin, se croit nécessaire et se donne de l'importance dès que nous allons à lui par charité.

—

« Sait-on de qui ou de quoi l'on peut avoir besoin? » Voilà, en abrégé, la préoccupation, le critère et le mobile du paysan.

—

Le paysan est maussade payeur, comme le sol qu'il laboure.

—

La création n'a point d'animal plus sobre que le paysan chez lui, moins sobre que le paysan chez les autres.

—

Le paysan se prive moins de jouir qu'il ne jouit de se priver.

—

Le paysan admet que le plus petit employé de ville est plus que lui.

—

Le campagnard est trop enfant pour n'être pas menteur.

—

Le paysan ignore l'art de dire droitement et clairement sa pensée : le vrai d'une affaire, ce n'est point ce que vous en ouïrez, mais ce que vous en devinerez.

Joseph Roux.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

COMMENT JE DEVINS JOURNALISTE[1]

IX

UN PROJET DE MARIAGE

On s'étonnera peut-être que je n'eusse pas, moi qui avais déjà fait tant de sottises, commis cette dernière et définitive imprudence. Il s'en est fallu de peu ; j'ai été sur le bord. Mais l'étoile qui brillait sur ma tête — eh! pourquoi n'aurais-je pas une étoile tout comme Napoléon et Galimard? — l'étoile qui me conduisait par des chemins obscurs vers les régions tumultueuses et amusantes du journalisme me garda de tomber dans l'abîme et m'en tira par un heureux à-gauche.

Il y avait à Grenoble un salon que je ne prendrai pas la peine de décrire parce que je l'ai peint avec complaisance dans l'une des Nouvelles qui composent le volume paru sous ce titre : *le Piano de Jeanne*. On y jouait le whist, et il n'était guère fréquenté à l'ordinaire que par des professeurs en retraite, par de vieux magistrats ou d'antiques débris de nos armées. Mais les mères y amenaient parfois des jeunes filles qui n'avaient pas l'air de s'y amuser beaucoup. La maîtresse du logis avait la passion de marier les gens ; c'était son bonheur, à cette brave dame, de faire des heureux. Elle fit sur moi des tentatives discrètes, qui échouèrent complètement.

Ma timidité, qui m'a joué dans ma vie tant de mauvais tours, me servit en cette affaire et m'épargna quelque irrémédiable sottise où je me fusse inévitablement laissé aller par complaisance ou faiblesse d'esprit. J'avais comme un vague et obscur soupçon que mes qualités, si j'en possédais de réelles, n'étaient

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, 10 et 25 août 1888.

pas de celles qui pouvaient flatter le cœur ou captiver l'imagination d'une jeune fille. Je me sentais mal dégrossi, maladroit et lourd, et je frémissais à l'idée du supplice que ce serait pour moi de faire la cour à une jeune fille ignorante et chaste, de lui apporter des bouquets, de lui débiter des niaiseries sentimentales, de jouer, moi qui ressemblais à un ours, le rôle du petit chien de la fable, caressant bonne petite maîtresse à lui, et lui donnant la patte d'un air amoureux.

Je ne me voyais pas dans ce rôle de soupirant : « J'y serai, me disais-je, — cela est évident, — absurdement ridicule. »

Je me trouvais, au fond, moins bête que nombre de jeunes gens qui réussissaient gaillardement ces exercices, et peut-être n'avais-je pas tort, car j'ai connu de grands sots que poursuivaient à l'envi les regards en coulisse des jeunes filles. Mais ils avaient dans les manières, et même dans ce qui leur servait d'esprit, un agrément dont je me savais dépourvu. Cet agrément, j'affectais de le mépriser, comme indigne d'un homme, et j'étais enragé de ne le point posséder, de me voir incapable de jamais l'acquérir. Il me prenait une sueur froide quand j'étais, par le hasard des circonstances, obligé d'adresser la parole à une jeune fille. Dans notre petit cercle même, où j'étais pourtant fort à l'aise, je me tenais à l'écart des jeunes personnes que leurs mères y amenaient de temps à autre. Je n'osais pas, je ne savais pas; les fadaises dont on les entretenait d'un air de galanterie empressée me révoltaient par leur horrible platitude, et je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que j'eusse été incapable de les trouver. Ma langue se séchait dans ma bouche lorsque l'une d'elles m'offrait une tasse de thé.

Une veuve eût mieux fait mon affaire, car avec les femmes, pourvu que la glace eût été préalablement rompue par elles, je n'étais pas trop embarrassé; au contraire. J'étais de conversation exubérante et folle; la parole s'allumait aisément chez moi du désir de plaire, à moins qu'elle ne s'égayât d'une joie capiteuse qui jaillissait à gros bouillons. J'ouvris donc plus volontiers l'oreille quand on me parla un peu en l'air d'une dame veuve qui était fort considérée en ville et à qui l'on attribuait quelque fortune.

— Du moment que mon intention, me disais-je, est de m'établir à Grenoble, autant vaut m'y marier et mettre le point final à ma vie d'aventures.

On me ménagea une entrevue avec la personne en question. On m'invita à une partie de montagne qu'on avait organisée en son honneur. Je me constituai son cavalier servant. Je ne puis sans rire me souvenir de cette journée. La dame, qui ne manquait ni d'esprit ni de grâce, était de sa nature un peu précieuse et raffinait sur les idées comme sur les mots. Il y a dans l'argot du peuple parisien une locution bien pittoresque pour désigner ces façonnières : on dit qu'elles se font de leurs doigts de pieds des ailes de pigeon. J'eus beau me mettre à ses pieds et caresser le bout de ses ailes, je n'eus pas l'heur de lui plaire. Je m'aperçus très vite que je faisais *four*, comme nous disions en notre langue, et j'en pris tout aussitôt mon parti le plus allégrement du monde. Je fus d'une gaieté étourdissante ; jamais promenade ne fut plus joyeuse, et, en dépit de son penchant à la minauderie, il fallut qu'elle s'amusât elle-même et desserrât l'écrin de ses lèvres pour se mêler à nos éclats de rire. J'ignore encore aujourd'hui si elle avait été prévenue et mise au courant. Je l'ai revue quelquefois depuis, et elle s'était réconciliée avec mon genre d'esprit. Mais le goût du mariage m'avait passé, et, si l'estimable marieuse dont le salon était une succursale de la maison Foy et Cie avait insisté, je lui eusse à coup sûr répondu, comme j'avais fait à M. Artaud :

— Vous savez ! le mariage, moi, je m'en moque !

J'avais d'autres idées en tête. Je m'étais mis à rêver de journalisme, et il est temps de dire comment ces rêves s'étaient formés chez moi, comment ils avaient pris corps.

Je touche à l'instant décisif qui devait changer toute ma vie et lui donner une nouvelle et dernière forme.

X

MON PREMIER ARTICLE

C'était au jour de l'an. J'avais profité des congés que cet anniversaire donne aux élèves et aux maîtres pour faire un tour à Paris, où m'appelaient impérieusement des devoirs de famille. J'allai voir About, qui était alors dans le plein éclat de sa grande renommée. Tout Paris affluait dans sa maison, l'une des plus hospitalières, l'une des plus largement ouvertes qu'il y ait jamais eu dans le monde des lettres. J'y voyais avec un mélange d'ad-

miration et d'envie passer une foule de noms célèbres; j'y entendais pétiller ce bruit capiteux de la conversation parisienne. Il me montait à ce spectacle des bouffées de gloire au cerveau; je me sentais comme grisé de ce parfum subtil et pénétrant qui se dégage de la vie du boulevard et qui tourne la tête des provinciaux comme la fumée d'un premier cigare enivre le collégien qui l'aspire délicieusement entre deux études.

Était-il donc si difficile de m'asseoir, moi aussi, à ce banquet, et de prendre ma part de ses joies? La table était-elle donc si pleine que je ne pusse, en jouant des coudes, m'y tailler une petite place et voir mon nom figurer parmi les convives? Pourquoi ne dirait-on pas : Francisque Sarcey, comme on disait Jean-Jacques Weiss, Alfred Assollant, Prévost-Paradol, Hyppolyte Taine, sans parler de celui qui était alors le plus éclatant de tous, Edmond About? Francisque Sarcey, ces deux mots sonnaient-ils si mal aux oreilles? Et que fallait-il pour les apprendre au public, pour voltiger, comme disait le vieux poète latin, sur les lèvres des hommes? Écrire quelques articles de journal. En étais-je donc incapable?

Je rentrai un soir chez moi tout chaud du désir de m'illustrer par un grand coup et d'étonner le monde à mon tour. Je me jetai sur une plume et je passai ma nuit, une nuit de fièvre, à écrire quatre ou cinq cents lignes où je parlais aux Parisiens de la seule chose que je connusse un peu, de la province, de la vie qu'on y mène et des plaisirs qu'on y goûte.

Mon élucubration une fois terminée, je me la lus sur brouillon à haute voix et n'en fus pas mécontent. Je la mis au net et me la lus encore une seconde fois. Il me sembla que j'avais décidément pondu un chef d'œuvre.

— Si *le Figaro* ne me prend pas ça!... m'écriai-je en balançant la tête d'un air de confiance.

J'avais en effet tout d'abord songé au *Figaro*. *Le Figaro* ne paraissait alors que deux fois par semaine; mais il paraissait sur huit énormes pages où s'engloutissait à chaque numéro une effroyable quantité de prose. Je le savais très accueillant pour les inconnus, car il renouvelait incessamment son personnel, et il est véritable que toute la littérature militante de notre temps a fait ses premières armes dans l'ancien *Figaro*.

Je me couchai sur cette pensée et dormis d'un profond somme. Le lendemain au matin, je courus à mon chef-d'œuvre : il faut

croire que la nuit ne lui avait pas été aussi bonne qu'à moi. Je m'étais levé frais, dispos, gaillard, l'œil brillant, le teint coloré. Mon pauvre article me fit peine : il était pâle et morne. Tous les traits d'esprit dont je m'imaginais l'avoir semé me faisaient l'effet de tomber comme ce dard dont parle Virgile : *telum imbelle sine ictu.*

— Jamais *le Figaro* ne me prendra ça ! m'écriai-je, dépité.

Je résolus de m'en rapporter à About et de lui demander conseil. Mais, au moment de tirer mon manuscrit de ma poche, une invincible pudeur me retenait. Ce n'était pas que je craignisse un mot de raillerie : About était pour moi un trop bon camarade et un trop vieil ami pour me contrister d'un trait piquant. Mais j'avais peur d'une de ces banales formules de compliment dans lesquelles je savais si bien qu'il enveloppait le plus parfait mépris.

Les visites succédaient aux visites ; je déjeunais chez lui le matin ; j'y dînais encore le soir ; jamais nous n'étions seuls, et je remerciais presque le hasard de fournir ainsi à chaque fois une excuse à ma timidité.

Le jour vint enfin où il fallait prendre un parti. J'étais sur mon départ. J'allai lui faire mes adieux, et, comme je lui serrais une dernière fois la main :

— As-tu encore cinq minutes à me donner ? lui dis-je ; je voudrais te lire quelque chose que j'ai écrit.

J'étais si embarrassé, si rouge, et je déployai mon manuscrit d'un air si piteux, qu'il ne put s'empêcher de rire ; il vit bien que je ne viendrais pas à bout de ma lecture ; j'avais la gorge serrée comme dans un étau.

— Donne-moi ton papier, me dit-il ; je connais ton écriture : nous irons plus vite.

Je m'étais réfugié dans un coin de la chambre, et j'attendais, immobile, muet, avec l'angoisse du condamné à mort à qui l'on a fait espérer sa grâce.

— Eh bien ! mais, me dit About quand il eut fini, c'est très enlevé ! Mais tu n'as pas signé ?

— Je ne peux pas signer de mon nom. Je mettrai un X tout simplement.

— Non, il faut un nom. Quel nom ?... quel nom ?... il faudrait un nom qui sentît la province... Binet ? Oui, Binet... Mais Binet tout seul sera trop court ; il faudrait un prénom...

Et prenant la dernière feuille de ma copie, il écrivit de sa main, au bas de l'article : *Satané Binet.*

— Est-ce que tu voudras, lui demandai-je, présenter cela à Villemessant et le lui recommander ?

— Ce n'est pas la peine. Villemessant lit tout.

Il mit au haut : *Prière de lire*, signa *Edmond About*, et, me rendant le manuscrit :

— Jette cela dans la boîte du *Figaro*, me dit-il. C'est comme si c'était imprimé.

Je partis, soulagé d'un poids énorme : j'étais léger, joyeux et fredonnant. Mes pieds ne touchaient pas terre; j'y avais des ailes.

Vous vous imaginez peut-être qu'une fois de retour à Grenoble je ne rêvai plus que de journalisme, et que je pris ma classe en dégoût. Pas le moins du monde : l'air de Paris m'avait grisé un instant : mais ces fumées d'ambitions s'étaient vite dissipées dans la paisible atmosphère de la vie de province ; je repris le train de mes occupations quotidiennes, et c'est sans ombre d'émotion que, deux fois par semaine, je dépliais le journal où j'avais un instant espéré lire ma prose.

Un jour pourtant, c'était une après-midi de dimanche, au cabinet de lecture, ouvrant *le Figaro*, j'eus un éblouissement. Mon article s'y étalait sur trois colonnes, et, au bas, flamboyait le pseudonyme dont About m'avait affublé : « Satané Binet. » Je ne pus d'abord le lire, tant j'étais ému ; le cœur me battait à rompre et les lignes me dansaient devant les yeux. Je me remis peu à peu; je savourai chaque phrase, l'une après l'autre, avec une joie intense et profonde. Il s'était glissé dans la composition deux *coquilles*, de peu d'importance, il est vrai, mais qui n'en déshonoraient pas moins ce morceau de littérature. Il me sembla que deux pointes de feu s'enfonçaient dans ma poitrine et la perçaient. Ces deux malheureuses coquilles me gâtaient tout mon plaisir.

— Comment le correcteur les avait-il laissé échapper? Comment Villemessant ne s'était-il pas récrié d'indignation?...

Je passai le journal à un voisin qui me l'avait demandé. Je le vis qui entamait l'article ; j'épiais son visage, tâchant de deviner ses impressions au jeu de sa physionomie ; et je sentis au fond de moi une envie folle, irrésistible, de lui dire, quand il en vint aux passages suspects :

— C'est une coquille! Vous voyez bien que c'est une coquille!

Mais il n'eut pas l'air d'y prendre garde, l'imbécile! Que fallait-il donc pour l'émouvoir? Je crois même qu'il n'acheva pas la troisième colonne, et ce me fut un coup terrible: car il y avait vers la fin une phrase excessivement piquante sur laquelle je comptais pour enlever le lecteur. Il ne s'était pas plus mis en peine de la phrase excessivement piquante qu'il ne s'était aperçu des deux coquilles. C'était un idiot! Je ne devais savoir que plus tard, et après une longue expérience du journalisme, que le public tout entier est composé de ces idiots-là!

Je demeurai longtemps au cabinet de lecture pour m'y remettre de mon émotion. J'étais, de par ma profession, obligé à l'incognito, et je me sentais incapable de comprimer la joie qui débordait de tout mon être. Il me semblait qu'au premier pas que je hasarderais dans la rue tous les yeux allaient se fixer sur moi. J'entendais déjà murmurer tout bas sur mon passage : « C'est lui! l'auteur de cet article! » Comment ferais-je pour éteindre mon regard? Je composai mon visage du mieux qu'il me fut possible; je rentrai chez moi, rasant les murs, serrant les épaules, m'enveloppant de silence; l'air mystérieux d'un homme qui porte un grand secret qu'il serait ravi que l'on devinât. Une fois sous clef, à l'abri de toute curiosité indiscrète, je donnai libre cours à cette joie qui m'étouffait, je chantai, je dansai, je fis mille extravagances; peu s'en fallut que je n'oubliasse, moi l'homme exact par excellence, l'heure réglementaire de ma leçon quotidienne.

Le lendemain, je fis ma tournée chez les amis, et, après les premiers propos échangés, je ne manquai pas de demander négligemment :

— Est-ce que vous avez lu le dernier numéro du *Figaro*?... Il y a un article sur la province... Il est d'un homme qui la connaît...

Hélas, j'étais déjà journaliste! car je faisais l'article pour mon article.

Je n'eus rien de plus pressé que d'en écrire un second, qui passa comme le premier; puis un troisième et un quatrième; et le troisième et le quatrième me revinrent également imprimés en belle place. Le cinquième ne parut pas.

Il ne parut pas, le cinquième, ni le sixième, ni le septième, et j'en conçus un vif chagrin ou plutôt une mortelle inquiétude.

Était-ce donc fini? Pourquoi m'avait-on rayé du nombre des rédacteurs? Monselet avait conté, dans une de ses plus jolies fantaisies, que Villemessant, quand il avait pressé, tordu jusqu'à la dernière goutte, les écrivains qu'il employait, leur faisait, en guise de remerciement, cadeau d'une canne avec laquelle il les invitait à tracer, dans la petite Provence du jardin des Tuileries, de grands ronds sur le sable. Avais-je donc reçu ma canne? Ce qui contribuait à m'effrayer davantage, c'est qu'About m'avait écrit, à la suite des trois ou quatre premiers articles, d'entreprendre plutôt une autre série, l'intérêt de la première lui paraissant épuisé.

J'ai su plus tard, quand j'ai fait partie de la rédaction du *Figaro*, comment j'en avais été évincé, et l'histoire est assez plaisante.

Je m'imaginais très naïvement que lorsqu'une lettre de moi arrivait au *Figaro* Villemessant ne manquait pas de la déguster lui-même, dévotement, d'un bout à l'autre, et l'on ne m'eût pas autrement étonné si l'on m'avait dit qu'il assemblait la rédaction pour lui lire l'article à haute voix. Je lui envoyais donc, à lui personnellement, en dehors du manuscrit à imprimer, mes réflexions sur les numéros qui avaient paru dans l'intervalle, et je le faisais avec cette terrible brutalité de langage qui m'a valu, à mes débuts, tant de bonnes et solides inimitiés dans le monde des lettres. Je m'avisai de lui écrire un jour : « Vous avez au journal une espèce de crétin qui ne sait pas un mot de français, » etc. C'était le crétin en question qui faisait les fonctions de secrétaire de la rédaction. Il lut le bel éloge que je faisais de sa prose, prit délicatement la mienne entre l'index et le pouce, et la jeta au panier sans en sonner mot au patron, qui avait d'autres chiens à fouetter. J'étais dès lors recommandé au prône : toute lettre signée du nom de Satané Binet passa, sans même avoir été lue, des mains du facteur au redoutable panier; et c'est ainsi que la postérité fut privée de trois chefs-d'œuvre qui ne virent jamais le jour.

Après ces trois essais infructueux, je crus la partie définitivement perdue. Je renonçai au *Figaro*, me réservant d'aller chercher moi-même une explication lors des congés de Pâques. Mais le hasard, qui me conduisait par la main, m'offrit juste à la même époque une occasion de faire mes premières armes ou, si vous aimez mieux, de m'exercer en tirant au mur.

Il y avait à Grenoble un brave homme né dans la classe ouvrière, car il avait longtemps été typographe, mais qui ne manquait pas d'une certaine instruction, qui avait de l'entregent et même, dans une certaine mesure, de l'esprit; rond d'allures, mais cachant sa finesse aiguisée du Dauphinois sous un air de bonhomie patriarcale; dévoré du désir d'arriver, de compter pour quelque chose et d'être quelqu'un. Il s'appelait Maisonville.

Il passait pour franchement libéral et même un peu républicain.

Il avait obtenu en 1848 un privilège d'imprimeur; il possédait un modeste capital, amassé à grand'peine à force de travail et d'économie; il le mit tout entier dans l'achat d'un humble matériel.

Sa première idée fut naturellement de fonder un journal. Un journal ne coûte presque rien, en province, à un imprimeur. Comme il est obligé d'avoir une machine et des ouvriers, et que l'ouvrage ne donne pas toujours, le journal occupe les intervalles que laisse l'expédition des commandes. Il est fait pour ainsi dire par-dessus le marché. Et c'est ce qui explique comment peuvent vivre tant de feuilles locales qui n'ont qu'un très petit nombre d'abonnés : les frais généraux sont insignifiants.

Comment et pourquoi Maisonville s'adressa-t-il à moi pour écrire les articles de tête dans son nouveau journal, je n'en ai jamais rien su au juste. Était-ce ma réputation d'esprit frondeur qui l'avait séduit? Avait-il entendu parler par ses fils du bruit que je faisais au lycée? Etait-ce simplement chez lui le flair de l'impresario, ce flair inexplicable qui les jette du premier coup sur les bonnes pistes? Je serais vraiment fort embarrassé de le dire, et ne me suis jamais inquiété de l'apprendre. Ce qu'il y a de certain, c'est que je le vis un jour entrer dans ma petite chambre avec l'air affairé et exalté d'un homme qui allait découvrir le nouveau monde.

Il m'exposa les grands projets qu'il roulait nuitamment dans sa cervelle matoise. Il se proposait de lancer dans le monde *le Courrier des Alpes*, journal qui serait d'abord hebdomadaire, les fonds manquant, mais qui ne tarderait pas à devenir quotidien, et qui ferait une concurrence sérieuse au journal officiel de la préfecture.

Que fallait-il pour atteindre ce but? Un homme qui... un homme que..., un homme enfin! C'est moi qui serais cet homme-là! C'est moi dont les articles révolutionneraient Grenoble. Et

que de bien il y avait à faire! que d'abus à signaler! que de réformes à indiquer au pouvoir!

Maisonville parlait avec une bonne grosse éloquence où se mêlaient la hâblerie méridionale et l'astuce dauphinoise et, brochant sur le tout, un ton de conviction profonde que fouettait encore l'ardeur de parvenir.

Je prévoyais beaucoup d'inconvénients, d'ennuis et de tracas. Mais sa proposition flattait trop agréablement mes secrètes espérances pour que je ne me rendisse pas. Je n'opposai de résistance que, ce qu'il en fallait tout juste pour donner plus de prix à mon acquiescement. Je lui fis jurer, à diverses reprises, que cette collaboration demeurerait secrète, que ses ouvriers eux-mêmes ne sauraient pas mon nom. Il fut convenu que je signerais *Jean*, tout court, et que, pour dépister plus sûrement les indiscrets, je changerais tous les mois de pseudonyme.

J'entrai dès le lendemain en fonctions. Je ne saurais me rappeler sans un vif sentiment de plaisir cette courte période de ma vie de province. Tandis que je peinais et suais à fabriquer pour les Parisiens un article du *Figaro*, j'écrivais pour cette feuille de chou, au courant de la plume, avec une facilité, avec une aisance, avec une verve que je n'ai retrouvées que quinze ans plus tard, quand j'ai été maître de mon public et de ma phrase, des chroniques dont quelques-unes étaient vraiment bien drôles.

J'allais de l'avant, bride abattue, ne me sentant aucune responsabilité. Mon secret avait été assez vite pénétré par deux ou trois amis intimes qui savaient mon tour d'esprit et mes façons de parler; mais on ne l'avait point ébruité, et la chose n'avait pas fait scandale. J'avais donc tous les privilèges et aussi tous les bénéfices de l'incognito.

C'est là que j'ai fait mes premiers articles de critique dramatique; car vous pensez bien que, touchant à tout, je n'avais garde d'oublier le théâtre. J'étais un des abonnés de l'orchestre, et je sentais des voluptés ineffables à entendre parfois, à côté de moi, de vieux habitués s'indigner, devant moi, contre mon feuilleton ou le louer à grand renfort d'épithètes. J'avais des envies folles de me jeter dans l'entretien et de crier tout à coup, comme le héros de Virgile : *Me, me, adsum qui feci!* Mais l'incognito est un plaisir de roi et de journaliste.

Je viens de relire la collection de ces articles; car, longtemps après, quand mon nom eut acquis quelque notoriété, Maisonville

me fit la gracieuseté de m'envoyer en cadeau de jour de l'an la série des numéros où j'avais écrit; et elle était demeurée ficelée dans un coin de ma bibliothèque. Je me suis amusé, en relisant ces premiers essais, à revivre par le souvenir cette première année de journalisme, et j'y ai retrouvé, toutes vives et toutes fraîches, mes impressions d'autrefois.

Que de gamineries dont je riais à pouffer dans ma chambre solitaire! On avait à grands frais bâti un nouveau théâtre sur le quai, entre deux grands établissements publics où il était resserré, la Banque et la prison, et ce théâtre avait fermé l'accès à la rivière. Il était horriblement incommode; on parlait de le démolir, et je faisais campagne pour en obtenir la reconstruction sur un autre point où commençait de s'élever une nouvelle ville.

Que d'encre j'ai versée sur cette question locale! que de prose! que de vers! Car en ce temps-là j'improvisais en vers plus aisément qu'en prose, et je remets la main sur des triolets qui m'ont joliment diverti à cette époque :

J'ai fait le serment d'Annibal;
A bas ce théâtre stupide!
Vers ou prose, tout m'est égal;
J'ai fait le serment d'Annibal.
Plume au poing, j'enfourche un journal.
Que ce journal soit votre guide!
J'ai fait le serment d'Annibal :
A bas ce théâtre stupide!

S'il a coûté cent mille écus,
Est-ce ma faute ou mon affaire?
C'est cent mille écus de perdus
S'il a coûté cent mille écus.
En eût-il coûté dix fois plus,
Il faudrait encor le refaire.
S'il a coûté cent mille écus,
Est-ce ma faute ou mon affaire?

Entre la Banque et la prison
Percez au fleuve qui les borde.
Quoi! la muse aurait sa maison
Entre la Banque et la prison?
Laissez-là fuir, elle a raison,
Les gens de sac, les gens de corde.
Entre la Banque et la prison
Percez au fleuve qui les borde.

Un peu d'espace et de grand air
Pour la muse aux ailes divines!
Nos poumons ne sont pas de fer ;
Un peu d'espace et de grand air!
Vous nous fourrez tout un hiver
Au fond d'une boîte à sardines.
Un peu d'espace et de grand air
Pour la muse aux ailes divines!

Élargissez vos trous à rats
Où l'on s'empile quatre à quatre.
Nous avons tous jambes et bras.
Élargissez vos trous à rats,
Jetez-moi ces cloisons à bas,
Si vous n'aimez mieux tout abattre ;
Élargissez vos trous à rats
Où l'on s'empile quatre à quatre.

Maître des maîtres, Boïeldieu,
Joins à la nôtre ta prière;
C'est toi qui règnes dans ce lieu,
Maître des maîtres, Boïeldieu!
Il faut un temple pour un dieu;
Ton temple est une tabatière.
Maître des maîtres, Boïeldieu,
Joins à la nôtre ta prière.

Quand j'ai les pieds dans un étau,
Qu'ai-je à faire de tes merveilles?
Je ne sais pas goûter le beau
Quand j'ai les pieds dans un étau.
Je me lève et prends mon chapeau;
Dos mal assis n'a pas d'oreilles.
Quand j'ai les pieds dans un étau,
Qu'ai-je à faire de tes merveilles?

Si nous crions tous à la fois,
Il faudra bien qu'on nous entende;
C'est nous qui dicterons les lois
Si nous crions tous à la fois.
Quand les sourds, par malheur, sont rois,
Il faut crier ce qu'on demande.
Si nous crions tous à la fois,
Il faudra bien qu'on nous entende.

Je veux le crier sur les toits,
Matin et soir, sans fin ni cesse.
J'ai bons poumons et bonne voix;
Je veux le crier sur les toits.

Guerre au théâtre, et qu'en six mois
Ce nain tout bossu disparaisse!
Je veux le crier sur les toits
Matin et soir, sans fin ni cesse.

Je pourrais continuer cette citation, car, une fois que j'étais parti, ce n'était pas pour un peu. Mais elle est déjà trop longue, et, si j'ai recopié ces bagatelles qui sentent leur petit journal, c'est que j'ai cru... Ah! par ma foi, je n'ai rien cru du tout; la vraie raison, c'est qu'en les relisant, tous mes souvenirs de vingt-cinquième année m'ont remonté ensemble à la mémoire. Ah! que j'étais bon enfant et gai! Comme j'aimais à rire, et que je riais de bon cœur!

Toute la famille Maisonville faisait cercle autour de moi quand j'apportais l'article de la semaine, bâclé le plus souvent dans la nuit. Et c'étaient des fusées de rire! On se représentait la tête du maire quand, le lendemain, il lirait le morceau à son réveil. Hélas! le maire était plus malin que nous, car il ne lisait pas nos malices, ou, s'il les lisait par aventure, oncques n'en témoigna-t-il rien.

J'envoyais les numéros du *Courrier des Alpes* à About. Il trouvait, à travers les mille tracas de la vie parisienne, le temps de les lire et de me réconforter de quelques compliments. Et je me disais tout bas, en recevant ses éloges : Quel dommage que les Parisiens ne lisent pas ça! Il me semble bien que c'est tout aussi bon que les trois quarts des choses qui ont du succès là-bas. Mon malheur, c'est d'écrire dans une cave. Mais que voulez-vous? on écrit où l'on peut.

Aux congés de Pâques, je résolus de faire un voyage à Paris. Je voulais m'informer pourquoi le *Figaro* avait supprimé sans explication aucune la publication des articles de Satané Binet.

Je me rendis aux bureaux du journal, et vous imaginez aisément de quelle émotion j'étais étranglé tandis que, remontant le boulevard, je ruminais mon petit discours dans ma tête. Je sentais bien qu'au moment décisif toutes les phrases que j'aurais préparées s'échapperaient de ma mémoire; mais ce travail intérieur de la pensée avait cela de bon qu'il m'aidait à me distraire de ma peur et m'entretenait le moral. Je prévoyais les réponses de Villemessant; j'y trouvais des répliques prodigieusement spirituelles, dont je m'applaudissais tout bas. Qui de nous n'a joué au moins une fois en sa vie et pour son propre compte cette admirable scène de Sosie dialoguant avec sa lanterne?

J'arrivai à la porte, et le cœur me défaillit quand je mis la main sur le bouton. Je demeurai plus d'une minute pâle, immobile et n'osant le tourner. La situation était ridicule. J'entrai d'un mouvement brusque, fermant les yeux.

Il y avait derrière un grillage un petit vieux dont je voyais la tête plongée dans de grands registres et qui semblait très affairé; car j'étais entré dans le bureau d'abonnements, qui était alors situé sur le boulevard, et c'était, je l'ai su depuis, le caissier, celui que tout Paris a connu sous le nom du *petit père Legendre*, qui occupait cette niche. Je m'adressai à lui et, d'une voix tremblante :

— M. de Villemessant ? demandai-je.

Deux hommes, que je n'avais pas aperçus, causaient ensemble avec animation au fond de la chambre. L'un d'eux se retourna et, d'une grosse voix qui me fit tressaillir :

— C'est moi, dit-il ; que me voulez-vous ?

C'était lui ! le fondateur du *Figaro*, l'homme qui emplissait tout Paris du bruit de son nom, le grand, l'unique, l'incomparable Villemessant ! Vous ne pouvez que difficilement vous figurer aujourd'hui le prestige qu'exerçaient alors sur les imaginations et le nom du *Figaro* et celui de son chef. *Le Figaro* n'est plus à cette heure qu'une feuille comme toutes les autres, plus répandue sans doute et plus lue, mais qui suit, après tout, le train ordinaire du journalisme contemporain. C'était en ce temps-là un journal d'une physionomie toute spéciale, qui, dans le grand silence de la politique, avait su éveiller chez le public des curiosités nouvelles et les satisfaire. On se l'arrachait à Paris ; on le dévorait en province. Ce goût de commérages, qui n'a fait que croître depuis, avait alors la grâce piquante de la nouveauté. *Le Figaro* excellait à donner aux siens un tour littéraire qui faisait illusion sur leur peu de valeur réelle. Les écrivains les plus retentissants y avaient écrit ; un grand nombre d'inconnus s'y étaient, en un tour de main, taillé un nom. Car il suffisait de deux ou trois articles à l'emporte-pièce pour se faire une réputation. Et qui les allait chercher ? Qui les découvrait ? C'était Villemessant, le plus prodigieux des impresarios, le plus bruyant des Barnum, dont la figure avait, en province, grâce à l'éloignement, pris des proportions extraordinaires. On se contait ses mots, ses duels, ses aventures ; c'était un personnage énorme et déjà légendaire. Ajoutez qu'il tenait pour le moment ma destinée en sa main :

vous concevrez le tremblement dont je fus saisi, quand, se tournant vers moi, il m'apparut tout à coup avec sa grande stature, et que je sentis son regard peser sur moi.

Je tournais avec embarras mon chapeau dans ma main et je balbutiai d'une voix si basse que je ne sais comment il put l'entendre :

— C'est moi qui ai déjà envoyé des articles au *Figaro* sous le nom de Satané Binet.

Ce fut un changement à vue, et je vivrais mille ans que je me rappellerais cette scène :

— Comment ! c'est vous, s'écria-t-il, Satané Binet ! Ah bien ! il y a assez longtemps que je vous cherche ! J'ai demandé à About qui vous étiez : il n'a pas voulu me le dire. Ah ! vous voilà ! Eh bien ! vous êtes né journaliste, vous avez du talent ; venez chez nous. Au *Figaro*, il y a de la place pour tout le monde.

Tout cela, et bien d'autres choses qu'il y ajouta, dit d'un ton de bonhomie joyeuse et bourrue à la fois. Je restais confondu de cet accueil ; je m'y attendais si peu que j'étais démonté et ne trouvais pas un mot à répondre.

— Que faites-vous ? me demanda-t-il.

Je lui dis que j'étais professeur à Grenoble.

— Et vous gagnez ?...

Au chiffre que je lui donnai, il partit d'un gros rire bruyant et, se tournant vers son interlocuteur :

— Voilà comme on les paye ! s'écria-t-il. Allons ! c'est entendu ! Vous venez demain au bureau de rédaction ; vous êtes des nôtres.

Je lui objectai timidement que je ne pouvais pas, comme cela, au milieu de l'année scolaire, abandonner ma classe ; que ce serait une désertion, que mes élèves comptaient sur moi. Mais je lui offris de lui envoyer des articles de Grenoble.

— Allons donc ! s'écria-t-il. Est-ce qu'on peut faire du journalisme en province ? Il n'y a de journalistes qu'à Paris. Je n'ai pas besoin de vos articles ! On ne les insérera pas, vos articles ! Flanquez-leur moi d'abord votre démission au nez. Nous verrons après.

— Il faut que j'achève l'année, lui dis-je.

— Quand vous voudrez ? répliqua-t-il brusquement.

Et, s'adressant au petit vieux, dont le crâne luisait à travers le grillage :

— Legendre, cria-t-il, avez-vous réglé le compte de Satané Binet ?

Je lui fis observer que jamais je ne m'étais imaginé que mes articles dussent être payés, que j'étais déjà trop content qu'on eût bien voulu les insérer.

— Pas de ça, reprit-il. Vous saurez qu'au *Figaro* la copie est toujours payée.

Et il me congédia d'un geste.

Le petit père Legendre établit mon compte ; il m'étala sur le rebord du guichet dix-sept beaux louis tout reluisants ; je les fis tomber dans le creux de ma main droite, et je m'enfuis, palpitant de surprise et de joie.

Ainsi donc, cela était vrai ! Je pouvais, en mettant du noir sur du blanc, gagner ma vie ! Ce n'était point là une ridicule chimère; la preuve en sonnait dans ma main. Ces pièces d'or que je faisais sauter et tinter avec un petit bruit joyeux me disaient en leur langage : Chacune de tes lignes vaut quatre sous ; et il suffit d'en écrire un millier pour toucher deux cents francs. Est-il si malaisé d'en fournir quatre mille dans un mois ? Te voilà libre à cette heure. Donne ta démission.

Je revins à Grenoble à peu près décidé à sauter le pas. Et cependant telle est l'irrésolution de mon caractère, qu'au moment où je méditais une rupture définitive avec l'Université et mon retour à Paris, je me commandai un mobilier qui ne pouvait guère me servir que pour une installation à Grenoble. Grenoble était en ce temps-là, et peut-être est-il encore, célèbre pour le fini avec lequel les ouvriers y travaillaient le bois. On me mena par hasard chez un maître menuisier qui me séduisit par la façon dont il parla, en véritable artiste, de son métier. Je fis la commande, et je ne puis songer à la fin de l'aventure sans faire un triste retour sur ma vie tout entière.

On m'apporta les meubles la veille même du jour où je devais quitter Grenoble pour jamais. Il y avait là un bureau d'une forme particulière et qui avait été exécuté sur dessin.

— Je n'ai plus besoin de tout cela, dis-je au patron. Pour combien le reprenez-vous ? Je vais à Paris pour m'y établir.

— Vous allez à Paris ? me dit l'industriel. Mais vous avez besoin d'un bureau de travail. Jamais vous n'en trouverez un pareil.

Et il m'en fit jouer les ressorts, il m'en ouvrit les tiroirs avec

des gestes d'enthousiasme qu'il ponctuait d'interjections admiratives.

Au fait, me dis-je, j'aurai besoin d'un bureau là-bas! Et séance tenante je louai pour trois mois la chambre où ces meubles devaient rester, en attendant que je les fisse venir à Paris. Je payai la facture, enchanté de ma nouvelle acquisition.

Je n'ai, plus tard, tiré du tout que deux cents francs. Il est vrai qu'ils me sont arrivés dans une de ces heures de détresse où l'on vendrait pour cent sous son âme au diable. Et voilà comme j'ai fait des affaires toute ma vie. Je n'ai jamais su dire *non*. C'est pourtant une grande force dans le monde de savoir dire *non* à propos. Mais il faut pour cela du caractère, et je n'en ai pas. On fait de moi tout ce que l'on veut.

C'est le hasard qui s'est occupé de ma vie et qui l'a dirigée tout seul. Je n'y suis pour rien, ou pour bien peu de chose.

Un incident me confirma dans la résolution que j'avais prise de troquer le professorat contre le journalisme. Je reçus un jour, au *Courrier des Alpes*, à l'adresse de mon pseudonyme, une lettre du directeur du *Salut public* de Lyon qui m'invitait à me faire connaître et à passer au bureau du journal *le Salut public*. *Le Salut public* est encore aujourd'hui une des feuilles les plus répandues de la province, mais en ce temps-là il jouissait d'un crédit énorme. Je pétillais de savoir ce que l'on avait à m'y dire.

Au premier congé, je pris le chemin de fer et courus au bureau du journal.

Le directeur, qui était, si j'ai bonne mémoire, M. Normant ou Lenormant, m'accueillit avec de grands compliments sur mes articles, qu'il avait lus, me disait-il, avec beaucoup de plaisir, et me proposa d'entrer au *Salut public* avec des appointements qui m'éblouirent, car ils dépassaient de beaucoup ce que je gagnais alors dans l'Université. Je le remerciai chaudement; mais, à tant faire que de jeter la robe aux orties et de tâter du journalisme, mieux valait tenter l'épreuve à Paris qu'en province.

Mon parti était pris.

J'écrivis à About, moins pour lui demander conseil que pour le prévenir de ma résolution définitive. J'avais grand'peur de le trouver hostile à mes projets; un peu d'indifférence même de sa part eût peut-être suffi, à cette époque, pour me replonger dans une mer de doutes et d'incertitudes.

J'ai perdu sa lettre; mais j'en ai conservé le souvenir très précis. Elle était courte et nette :

« Mon cher Francisque, me disait-il en substance, ne donne pas ta démission; car nul ne sait ce que l'avenir lui réserve ; mais demande un congé d'un an; je me charge de te l'obtenir. Viens à la maison; tu y trouveras la pâtée et la niche. Pendant cette année d'essai, tu te débrouilleras dans la vie parisienne. J'espère que tu réussiras; mais, si tu te dégoûtais, tu en serais quitte pour reprendre le métier de professeur. »

Cette lettre, si sensée et si affectueuse tout ensemble, me combla de joie. About me tirait du pied une douloureuse épine en m'assurant pour une année le vivre et le couvert. J'étais convaincu que, près de lui et sous sa direction, je viendrais à bout d'apprendre le métier de journaliste, pour lequel je me sentais un goût si vif, mêlé d'appréhensions et d'angoisses. Je lui répondis que c'était chose faite : j'avais, prétextant mon état de fatigue, sollicité un congé d'un an sans traitement.

Le recteur, M. Quet, me manda chez lui. Il fut très poli, mais extrêmement raide. Il me prévint qu'il n'apostillerait pas ma demande. Il me déclara en outre que, pour rien au monde, il ne consentirait à ce que je revinsse à Grenoble. La rhétorique de Mâcon allait être vacante : il m'avertit que j'y serais nommé et que je pouvais faire mes paquets sans esprit de retour.

— Voilà qui va bien, monsieur le recteur, lui dis-je; je vous fais mes adieux en même temps qu'à l'Université.

Il sourit d'un air de compassion et de doute. Il me dit que je réfléchirais avant de renoncer au bel avenir qui s'ouvrait à moi.

Un bel avenir! je connaissais cette plaisanterie! M. Dombidau de Crouseilhes, le ministre, me l'avait déjà faite, et j'y avais cru; mais j'étais plus âgé de sept ou huit années, et sur le chemin j'avais perdu pas mal d'illusions. L'illusion du *bel avenir* universitaire était la dernière dont je dusse joncher ma route; l'avant-dernière plutôt; car l'idée de la retraite me monta soudain au cerveau et je pouffai de rire en me répétant :

— Cela est vrai pourtant! Plus de retraite!

Le lendemain, je m'embarquais pour Paris. Tous frais payés, il me restait trois cents francs en poche. C'est avec ce léger viatique que j'allais m'engager dans une vie nouvelle et tenter le hasard de ce grand peut-être.

Mais j'étais jeune, ardent, décidé; j'avais pour moi une rare vaillance d'esprit, la sécurité que donnent de longues études, une santé imperturbable, une robuste et intarissable gaieté, et l'appui d'About.

Un bel avenir s'ouvrait devant moi, comme m'avait dit l'autre. J'étais définitivement journaliste.

J'arrête ici ces mémoires. Peut-être les reprendrai-je plus tard, si le public témoigne y prendre quelque plaisir, et tenterai-je de raconter mes premières années de journalisme à Paris. J'ai tâché de montrer avec le plus de sincérité que j'ai pu comment s'est, jour à jour et lentement, formé mon esprit. Après tout, il y a des gens pour écrire en trois volumes la monographie du homard ou du hanneton ; il s'en trouve d'autres pour la lire. La monographie d'un homme, si elle est faite par un moraliste habitué aux analyses psychologiques, peut avoir son utilité et son intérêt.

C'est mon excuse pour avoir si longtemps parlé de moi.

Francisque Sarcey.

LITANIES DE SAINT HUBERT [1]

Grand saint Hubert, protégez-nous!

Grand saint Hubert, exaucez-nous!

Des chasseurs impétueux, délivrez-nous!

Des longues retraites à la nuit, sur les routes semées de petits cailloux roulants, délivrez-nous!

Contre les fusils perfectionnés, qui partent sans attendre l'injonction de leurs propriétaires, protégez-nous!

Du chasseur ignorant, délivrez-nous, grand saint Hubert!

Du chasseur trop savant, délivrez-nous également!

Contre les témérités du chasseur ambitieux, protégez-nous!

Des vernis imperméables et autres, délivrez-nous; c'est la mort aux bottes!

Du cheval dit « Bon cheval de chasse », c'est-à-dire de celui qui, sous ce prétexte, a le droit de ruer, boiter, tirer au renard, pointer, buter,... délivrez-nous, de grâce!

Du « vieux piqueu, vieilli sous le harnais », et auquel, pour cette raison, toutes les immunités sont assurées, délivrez-nous également! grand saint Hubert, c'est un abus!

Contre l'envahissement toujours croissant des systèmes anglais, qui sont incommodes pour la plupart, des chiens anglais qui nous privent de la belle musique que nous aimons, et des chevaux anglais, qui sont des rosses, quand ils ne coûtent pas cinq cents louis, et quelquefois même lorsqu'ils les coûtent, protégez-nous, grand saint!

Daignez écarter de nous les ronces du chemin et surtout les branches des arbres!

(1) Extrait de *Plume et Poil*. — Calmann-Lévy, éditeur.

Si les routes sont raboteuses, faites que les chevaux soient solides, et de leurs faux pas, sauvez-nous!

Des passages à niveau, délivrez-nous, rien n'est plus traître!

Des compagnons qui, pendant les retraites, nous poussent dans l'ornière pour nous raconter des aventures de chasse qui ne leur sont jamais arrivées, délivrez-nous, grand saint Hubert!

Contre le voisin qui a le plomb léger, blindez-nous, et inspirez-nous une prompte et heureuse repartie!

Des gens qui nous bombardent « de conseils pratiques », ou soi-disant tels, délivrez-nous!

Des récits du « vieux monsieur qui chassait avec le duc d'Angoulême », délivrez-nous aussi, il y en a un par département!

Faites, ô grand saint, que les voisins ou compagnons avec lesquels aura lieu la brouille annuelle indispensable à chaque saison de chasse ne soient pas précisément ceux que nous préférons!

Contre les coups de pieds, de corne, de boutoir, d'andouiller et de fusil, défendez-nous!

De « la dame qui chasse pour la première fois », ô saint Hubert, délivrez-nous!

Dans la réserve de notre hôte, dirigez-nous!

Contre les battues électorales et les coups de fusil des électeurs, protégez-nous!

Du chasseur « qui n'aime pas les embarras », gardez-nous, ô saint Hubert! Il n'emporte rien et c'est à ses voisins qu'incombe le soin de lui prêter cartouches, crochet, couteau?... et de lui porter son gibier.

Des embûches des cultivateurs, sauvez-nous!

Écartez de nous les mauvaises pensées, qui nous font souhaiter la guigne pour le voisin et le succès pour nous, mais faites pourtant, si c'est possible, qu'il en soit ainsi!

Amen.

GYP.

BIGARREAU[1]

V

Prenez garde! murmura le lendemain Norine à Bigarreau, qui passait près d'elle en brouettant des rondins, hier, quand vous avez lâché votre écuelle, vous m'avez tourné le sang!... Si vous perdez la tête ainsi dès le premier jour, le Champenois, qui est rusé comme une fouine, aura tôt éventé notre secret, et il ne manquera pas de s'en servir contre vous.

— Cet homme-là ne me revient pas, répondit l'apprenti, et je le déteste déjà.

— N'importe, il faut lui montrer bon visage... Il vaut mieux l'avoir avec soi que contre soi.

Bigarreau promit d'être prudent et s'efforça même d'amadouer celui qui était chargé de le diriger dans son travail. Mais on eût dit que le Champenois était prévenu contre le nouvel hôte du chantier. Il cherchait constamment à le prendre en faute. Sachant fort bien que Bigarreau était encore novice dans le métier, il lui confiait néanmoins des besognes difficiles, et quand le malheureux avait gâté une bille de bois ou donné de travers un coup d'erminette, le Champenois appelait le père Vincart et lui démontrait, pièces en main, que l'apprenti ne serait jamais qu'un maladroit. Norine, de son côté, afin d'adoucir l'humeur du Champenois, avait pris sur elle de se montrer moins revêche, et de ne plus accueillir comme auparavant par de mordantes rebuffades les lourdes galanteries de celui qu'elle appelait *le Louchard*. Mais là encore le résultat ne fut pas à l'avantage de son protégé. Voyant qu'on ne le rabrouait plus comme autrefois, le Champenois attribua ce changement au prestige de sa mine et s'imagina que Norine commençait à s'apprivoiser. Il s'enhardit alors et ses obsessions devinrent insupportables. Norine ne pouvait plus

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août 1888.

rester seule avec lui sans être exposée à de brutales entreprises. A bout de patience, elle se cabra, remit sèchement l'odieux *Louchard* à sa place et reprit ses façons âpres et méprisantes. Ce revirement irrita violemment le vindicatif compagnon et réveilla ses soupçons un moment assoupis. — La jalousie développe chez ceux qu'elle envahit une perspicacité très pénétrante; elle affine l'esprit et donne aux sens de la vision et de l'ouïe une acuité presque maladive. Le Champenois flaira une odeur d'amour dans le chantier du père Vincart. Il épia les deux adolescents et devina avant eux la nature du sentiment encore inconscient qui les inclinait l'un vers l'autre. A partir de ce moment, ses convoitises déçues, sa vanité blessée, engendrèrent de haineuses rancunes dont l'infortuné Bigarreau fut la victime. L'ouvrier sabotier, s'ingéniant à lui rendre la vie dure, ne lui épargna ni les invectives ni les mauvais traitements.

Bigarreau, habitué depuis longtemps au régime de la prison et aux torgnoles des gardiens, supporta d'abord assez philosophiquement la méchante humeur et les injustes procédés du compagnon. Néanmoins, parfois la moutarde lui montait au nez, et il était obligé de ravaler péniblement sa colère, afin d'éviter une rixe qui n'eût pas manqué de se terminer à son dam et de déterminer son renvoi du chantier.

— Je n'y tiens plus! disait-il à Norine, un matin qu'ils pêchaient ensemble des écrevisses dans le ruisseau de la Fontenelle, si *le Louchard* continue, je finirai par lui sauter à la gorge et l'étrangler.

— Ayez patience, mon pauvre Claude, répondit la jeune fille en tirant hors de l'eau ses bras ruisselants et en rejetant en arrière les cheveux rebelles qui lui retombaient sur les yeux, tout cela passera comme une giboulée de mars... Le Champenois ne restera pas toujours chez nous... Je trouverai moyen de le brouiller avec le père et de lui faire donner congé... Seulement, jusque-là, il faut ruser, car il est malin comme un âne rouge, et tant que nous serons dans ce pays-ci, j'ai toujours peur qu'il n'arrive à deviner d'où vous venez...

Elle avait relevé la tête, et, tournée vers Bigarreau, elle essayait de l'encourager avec un clair regard souriant.

Elle était plantée au fil de l'eau, la jupe retroussée et repliée à hauteur des genoux, les cheveux flottant sur les épaules, couvertes d'un caraco trop étroit, dont l'étoffe décousue laissait voir des coins de peau blanche. La retombée des aunes, entre-croi-

sant leurs branches au-dessus du courant, l'enveloppait d'une fraîche obscurité au fond de laquelle ses yeux noirs brillaient comme des diamants dans l'ombre :

— Malheureusement, ajouta-t-elle en baissant la voix, je crains bien que sa méchante cervelle ne travaille déjà là-dessus... Et, à propos, ne m'avez-vous pas dit, Claude, que vous aviez caché près d'ici votre veste d'uniforme?

— Oui, sous une pierre, au tournant de la Fontenelle.

— Si vous m'en croyez, vous irez la déterrer et vous la jetterez au fond d'un trou, ou bien vous la brûlerez, ce qui serait encore plus sûr.

— Pensez-vous que le *Louchard* l'aille dénicher là où elle est?

— Je crains tout de la part d'une mauvaise bête comme le Champenois.

— Bah! repartit insoucieusement Bigarreau, si la malechance veut que je sois repris, j'aurai beau me cacher dans un trou de renard, on me pincera toujours... Dans ma vie, je n'ai jamais eu de veine, moi, excepté le jour où je suis venu vers vous...

— Raison de plus pour tâcher d'y rester! s'écria Norine en fronçant le sourcil et en s'élançant impétueusement hors de l'eau... Vous ne pensez qu'à vous! continua-t-elle avec humeur et d'un ton de reproche.

Elle était allée s'asseoir au soleil, parmi les serpolets du talus, et elle s'y était étendue d'un air boudeur, les coudes dans l'herbe, les doigts enfoncés dans ses cheveux ébouriffés. Bigarreau alla l'y rejoindre.

— Je vous ai fâchée, Norine? demanda-t-il.

— Oui, répliqua-t-elle avec dépit; vous vous entêtez à ne rien écouter et vous ne vous inquiétez pas de ce qui tourmente les autres.

Il lui prit le bras et s'efforça de lui découvrir la figure, qu'elle s'obstinait à tenir cachée dans ses mains :

— Pardon, ma petite Norine! balbutia-t-il avec des intonations suppliantes, je n'avais pas intention de vous faire de la peine... Si je ne pense qu'à moi, c'est une mauvaise habitude que j'ai prise dans le temps, personne avant vous ne s'étant jamais inquiété de ce qui pouvait m'arriver... Mais il faudrait être le dernier des sans-cœur pour oublier vos bontés!

Il avait réussi à lui saisir les mains et elle les lui laissa. Ils gardaient maintenant le silence tous deux. La forêt les berçait

maternellement dans son giron avec ses bourdonnements d'insectes, ses bruits d'eau courante et ses lointains roucoulements de ramiers. Les tiges foulées des serpolets et des marjolaines répandaient autour d'eux une bonne odeur, qui leur montait doucement à la tête, et Bigarreau sentait en lui un trouble délicieux qui lui coupait la parole et presque la respiration.

Norine releva lentement vers l'apprenti ses yeux, dont les prunelles noires étaient devenues humides comme des mûres après la rosée.

— Vous me promettez de vous tenir sur vos gardes, n'est-ce pas? murmura-t-elle d'une voix attendrie. J'ai en idée que le Champenois rumine quelque mauvaiseté contre vous.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est jaloux... Il est plus enragé que jamais après moi!... Ce matin, comme nous étions dans la loge, il a voulu m'embrasser, et je lui ai donné de ma main par la figure. Alors il a ricané et m'a dit en me regardant avec son méchant œil de travers : « Si ce camp-volant d'apprenti était à ma place, vous feriez moins la difficile! » La patience m'a échappé, et je lui ai jeté au nez : « Certes oui, je l'aimerais mieux qu'un vilain louchard comme vous! »

Bigarreau était devenu rouge.

— Et... est-ce que c'est vrai, Norine?

— Je ne mens jamais, balbutia-t-elle en enfouissant sa figure dans les serpolets.

Et elle poursuivit d'une voix quasi étouffée par les herbes :

— J'ai plus d'amitié pour vous que vous n'en avez pour moi!... J'ai bien vu tout à l'heure que vous vous accoutumeriez à l'idée de me quitter, tandis que moi... si vous partiez...

Elle s'interrompit pour fondre en larmes.

— Norine, ma petite Norine, ne pleure pas!

Il avait soulevé dans ses mains la tête de la fillette, et, tout bouleversé de la voir pleurer, il avait rapproché son visage de celui de Norine. Tendrement, fraternellement, il essayait d'arrêter ses larmes en lui baisant les yeux. Brusquement elle lui jeta les bras autour du cou, et, pour la première fois, pour l'unique fois, les lèvres de Bigarreau touchèrent les virginales lèvres de la jeune fille. La sensation de cet unique et exquis baiser coula goutte à goutte comme un philtre dans les veines des deux adolescents et les laissa un moment étourdis et grisés. Un froisse-

ment de branches, produit sans doute par quelque chevreuil qui venait boire à la Fontenelle et qui s'effarait à la vue de ces naïfs amoureux, les réveilla de leur extase. Norine se dressa d'un bond sur ses pieds, et, tout empourprée, à la fois joyeuse et confuse, elle s'enfuit à son tour et disparut derrière les aunelles du ruisseau.

Bigarreau resta seul sur le talus, le cœur palpitant; il sentait encore sur sa bouche l'impression humide et délicieuse des lèvres de Norine; il lui semblait que les lisières de la forêt tournaient autour de lui, et que le sol lui-même, se dérobant, glissait insensiblement vers le ruisseau, dont le bouillonnement sonore lui paraissait presque doublé. Peu à peu néanmoins il revint à lui, et se souvenant de la promesse faite à Norine, il voulut profiter de la proximité de la pierre où il avait caché sa veste, pour aller reprendre ce vêtement compromettant et s'en débarrasser à tout jamais. Encore à demi chancelant, il se dirigea vers la berge du ruisseau. Il touchait la pierre du pied et il la soulevait déjà, quand, en relevant prudemment la tête, il aperçut de l'autre côté de la Fontenelle, à mi-côte, la lointaine et immobile silhouette du Champenois. Il craignit d'être surpris au milieu de sa besogne, et, laissant retomber le large parpaing, il s'assit dessus comme quelqu'un qui flâne, affecta de lancer des cailloux dans le courant, tailla un bâton dans une trochée de coudrier, puis s'éloigna d'un air indifférent.

Pendant un quart d'heure, la combe de la Fontenelle redevint solitaire. Le chevreuil que les deux jeunes gens avaient effarouché put redescendre du couvert où il s'était remisé et venir boire à la source. Les merles, les grives et les geais du voisinage en firent autant. A la place où Norine et Bigarreau s'étaient assis et où les plantes froissées gardaient l'empreinte de leurs corps, les serpolets et les marjolaines redressaient peu à peu leurs tiges couchées. Un moment la nature parut reprendre le train accoutumé de sa vie élémentaire, puis brusquement un fâcheux vint tout déranger de nouveau.

Le Champenois, qui était resté tapi dans les cépées de la pente opposée, se remit en marche vers le ruisseau, qu'il traversa sans façon et dont il suivit curieusement le cours capricieux jusqu'à cette pierre blanche où Bigarreau s'était assis, et où le compagnon s'arrêta lui-même. Se servant de ses deux mains comme de leviers, il retourna rapidement la pierre, et sa rougeaude figure s'éclaira d'une lueur de satisfaction.

— Oui-da, murmura-t-il entre ses dents, tandis qu'il dépliait la veste à demi rongée par l'humidité, voici donc le pot aux roses !

Il examina le vêtement et le retourna en tous sens; au revers du collet on pouvait lire encore, marqué à l'encre d'imprimerie : « Maison centrale de Cl..., n° 24. » Il poussa un grognement sourd, replaça la veste dans sa cachette limoneuse et fit retomber la pierre.

— J'en étais sûr, grommela-t-il, l'oiseau s'est échappé de la cage des gens d'Auberive... Gibier de la centrale, attends un peu, on ne laissera pas à tes ailes le temps de repousser !

Il enfonça ses mains dans ses poches, puis en sifflotant il gravit la tranchée qui coupait la forêt dans la direction de la grande route. Le bruit de ses souliers ferrés et la cadence de son sifflet s'éteignirent peu à peu sous les arbres, et la combe reprit sa physionomie silencieuse et solitaire...

Le Champenois reparut à l'heure du souper et conta qu'il était allé à Colmiers, chez le maréchal ferrant, auquel il avait donné un outil à réparer. Il semblait plus loquace et de plus joyeuse humeur que d'habitude, et le père Vincart prétendit qu'il avait dû pousser jusqu'au bouchon du cabaretier. Norine et Bigarreau, encore tout émus de l'éclosion si brusque de leur amour, et tout occupés de savourer leurs souvenirs, prenaient peu de part à la conversation. Le souper ne traîna pas longtemps et on alla se coucher.

Le lendemain matin, le soleil se leva rutilant dans un ciel d'été très pur. L'ouvrage pressait dans le chantier, et on se mit de bonne heure à la besogne. Le père Vincart et le Champenois, penchés sur leur billot, évidaient à la cuiller les sabots déjà ébauchés et les passaient à Norine, qui les finissait à l'aide du paroir. Bigarreau disposait ensuite les sabots parachevés les uns à côté des autres, la pointe en haut et la tête en bas, puis les enfumait par grosses à un feu de copeaux verts. — Aux environs de dix heures, on s'était arrêté pour casser une croûte et boire un coup de piquette, et, après avoir travaillé des mains, l'atelier travaillait bruyamment des mâchoires. Tout à coup, en relevant la tête pour porter la bouteille à ses lèvres, le père Vincart vit quelque chose d'insolite se mouvoir entre les branches du taillis d'en face. Les branches brusquement écartées laissaient apercevoir des baudriers jaunes et des uniformes.

— Ouais? s'exclama-t-il, en voici bien d'une autre.

Norine avait tout vu en même temps que lui : — Les gendarmes! murmura-t-elle... Sauve-toi, Claude!

Bigarreau était déjà sur pied et prêt à prendre sa course, quand un croc-en jambe du Champenois l'étendit à terre. Au même moment, quelqu'un s'élança de derrière la loge, et, en se relevant, l'apprenti se sentit harponné par une main de fer dont il devina le propriétaire, rien qu'à la façon dont les doigts lui meurtrissaient la peau.

— Vermine! criait le gardien-chef Seurrot en secouant le malheureux détenu, je te retrouve enfin!... Cette fois, je t'ôterai l'envie de jouer des jambes!

Il lui administrait des bourrades dans les reins. Bigarreau, pâle, les dents serrées, recevait les coups sans broncher. Les gendarmes avaient quitté l'orée du bois et arrivaient au pas gymnastique.

Norine avait d'abord été tellement atterrée que le saisissement lui avait coupé la parole. Ses yeux noirs devenaient menaçants, ses mains se crispaient.

— Mauvais gueux! s'écria t-elle en tendant le poing vers le Champenois, c'est toi qui l'as vendu!

Le compagnon, avec un méchant sourire, haussa les épaules et lui tourna le dos.

— Champenois, murmura le père Vincart indigné, je n'aurais jamais cru ça de toi!... Puis s'adressant aux gendarmes : — Pardon, messieurs, ajouta-t-il, pourquoi voulez-vous emmener ce gachenet?

— Ce gachenet, répondit sévèrement le brigadier Fondreton, est un drôle qui s'est évadé de la prison d'Auberive et que nous allons y réintégrer incontinent... Quant à vous, père Vincart, vous avez eu tort de garder un vaurien pareil sans en instruire l'autorité, et vous risquez d'être poursuivi comme complice, subséquemment... Là-dessus, en route!

Mais Norine s'était jetée entre les gendarmes et Bigarreau, qu'elle essayait d'arracher à la poigne de Seurrot.

— Je vous en prie, lâchez-le, messieurs, lâchez-le! suppliait-elle... Il n'est pas méchant, il travaille, et avec nous il deviendra un bon sujet, au lieu que là-bas, avec tous ces prisonniers, il sera perdu... perdu!... Je vous réponds de lui, messieurs, lâchez-le, nous en ferons un bon ouvrier!

L'amour la rendait ingénieuse et lui suggérait des arguments qui, dans son idée, devaient convaincre tous les gens sensés;

mais les gendarmes, impassibles, ne s'attendrissaient pas plus que s'ils eussent été en pierre. Norine s'obstinait à barrer le chemin. Le gardien-chef l'écarta rudement.

— Filons! dit-il en entraînant son captif.

— Norine, père Vincart, adieu! articula enfin Bigarreau d'une voix étranglée : je ne vous oublierai jamais!

L'escorte et le détenu s'éloignèrent rapidement par la route forestière; mais Norine s'acharnait à les suivre, et les deux gendarmes avaient fort affaire de la maintenir à distance. Elle les suppliait en vain de lui laisser embrasser son ami une dernière fois. Quand elle vit qu'ils restaient insensibles, elle devint sauvage.

— Vous êtes des sans-cœur! s'exclama-t-elle, vous n'avez pas honte de vous mettre trois pour torturer un pauvre gachenet!... Mais je ne vous laisserai pas tranquilles, j'irai réclamer près du préfet, près de l'empereur!... Claude est à nous, je le veux, je le veux!... Rendez-le-moi!

Déchevelée, les yeux étincelants, elle emplissait la forêt de ses lamentations. Elle les suivit ainsi jusqu'à la lisière du bois; là, épuisée, enrouée à force de crier, elle se laissa tomber sur le bord du chemin.

— Norine! murmura Bigarreau, tandis que Seurrot le poussait sur la grande route, c'est peine inutile, retourne-t'en chez vous... Adieu, va, je t'aime bien!

— Claude! criait-elle.

Les gendarmes et le prisonnier s'éloignaient sur la route poudreuse, et toujours derrière eux se lamentait la voie désespérée de Norine : — Claude! mon Claude!...

— Gendarme Schnepp, disait en se mordant la moustache le brigadier Fondreton à son subordonné, les cris de la gachette me remuent l'estomac censément comme un roulement de tambours... Il y a des quarts d'heure, Schnepp, où il est difficile d'accorder son service avec sa sensibilité... indubitablement.

VI

Le soir même de cette scène, le directeur de la prison arriva radieux dans la salle de l'auberge, où le garde général Yvert l'attendait pour souper. — Je vous avais bien dit qu'il n'irait pas

loin ! s'exclama-t-il, les gendarmes et le gardien-chef ont pincé mon fuyard au coin d'un bois et l'ont ramené tambour battant. A cette heure, il se repose au cachot...

Il eut un sourire cruel et un fauve flamboiement de l'œil ; puis il ajouta, en exécutant une pantomime expressive avec son rotin à pomme d'ivoire : — Le gardien-chef était furieux, et, avant de boucler le drôle, il lui a administré une correction qui lui ôtera le goût des promenades en plein air !

La correction devait, en effet, guérir Bigarreau à tout jamais. Après l'avoir moulu de coups, Seurrot avait conduit en cellule son prisonnier, tout suant encore de sa longue course au grand soleil. Bigarreau passa brusquement de la chaude et joyeuse lumière des champs dans un cachot obscur dont les murs étaient glacés. L'horreur noire de cette cellule était doublée pour lui par le souvenir de ses trois semaines de liberté et par la douleur d'avoir été violemment séparé de la seule créature qui l'eût aimé. Il avait encore dans les oreilles les cris de désespoir de Norine, et ses yeux la revoyaient toujours à genoux et échevelée, à la lisière du bois de Colmiers. — C'était fini, il ne la retrouverait certainement plus, et la vie ne serait plus pour lui qu'un cauchemar. Son supplice commençait déjà. La nuit, son cachot était peuplé de fantômes : le gardien-chef, armé de sa trique ; le directeur, avec ses yeux durs et son cruel sourire ; la face grimaçante et louche du Champenois... Bigarreau les voyait distinctement surgir de l'ombre et s'élancer férocement sur lui. En même temps il lui semblait que les murs de la cellule se rétrécissaient et que l'air allait lui manquer. Il étouffait, ses oreilles tintaient, des chaleurs soudaines lui montaient aux tempes, suivies de sueurs froides et de frissons ; et, d'une voix rauque, il appelait Norine à son secours...

Au matin, quand l'un des gardiens entra dans sa cellule, il le trouva grelottant et en proie à un accès de fièvre. On manda le médecin de la prison, qui, après avoir examiné le détenu, constata une fluxion de poitrine.

Le fâcheux dénouement de l'aventure de Bigarreau n'avait pas laissé de préoccuper le garde général. Il se reprochait d'avoir été la cause involontaire de l'évasion du détenu ; il résolut d'aller intercéder pour lui et d'obtenir tout au moins qu'on lui fit grâce du cachot. Quand il arriva dans le cabinet du directeur, ce dernier lui apprit que le « drôle » était malade et qu'on l'avait

transporté à l'infirmerie. Yvert insista pour le voir, et on le conduisit dans un bâtiment neuf, où l'on avait installé le service médical. Il trouva Bigarreau tout enfiévré sous la mince couverture du petit lit réglementaire. Il était violemment oppressé et il délirait, les yeux grands ouverts. Il ne reconnut pas son compatriote, et celui-ci se retira après l'avoir chaudement recommandé aux soins de la sœur infirmière.

Comme Yvert franchissait mélancoliquement la grille de la maison centrale, il entendit derrière lui une voix féminine qui l'interpellait : « Monsieur! » Il se retourna et aperçut une fillette d'une quinzaine d'années, nu-tête, vêtue d'une robe d'indienne trop courte et chaussée de gros brodequins blancs de poussière.

— Excusez! fit-elle en le dévisageant avec ses grands yeux noirs, est-ce que vous êtes un des messieurs de la prison?

— Non, ma petite, répondit-il. Pourquoi?

— Ah! soupira-t-elle d'un air tristement déçu; puis, s'enhardissant, elle reprit : — A qui pourrais-je m'adresser pour avoir des nouvelles d'un prisonnier qui s'appelle Bigarreau?

— Bigarreau! s'écria Yvert, étonné.

— Oui... un garçon qui s'était sauvé et qu'on a ramené hier... C'est chez nous qu'on l'a trouvé.

Elle lui conta brièvement la fuite et l'arrestation du jeune détenu.

— Ils nous l'ont arraché malgré nous, continua-t-elle. S'ils avaient eu le cœur de nous le laisser, il aurait gagné honnêtement sa vie chez nous... Je voudrais dire ça aux maîtres de la prison, si je pouvais leur parler... Pensez-vous que ce soit possible, monsieur?

— J'ai peur qu'ils ne vous écoutent pas, mon enfant, répliqua Yvert en regardant Norine avec surprise; puis il ajouta : — Je connais moi-même Bigarreau, nous sommes du même pays, et je viens de le visiter.

La figure de la jeune fille s'éclaira.

— Ah! s'écria-t-elle, comment est-il?

— Il est au lit... malade.

Norine devint très pâle; ses lèvres se crispaient et ses yeux noirs roulaient des larmes.

— Je voudrais le voir! dit-elle d'une voix brusque au fond de laquelle on sentait un sanglot.

Yvert connaissait la sévérité des règlements de la prison, et il

n'osa pas leurrer Norine ; mais la douleur concentrée de la jeune fille l'avait ému. Il lui promit de parler au directeur et d'essayer d'obtenir une permission pour l'un des jours suivants.

— J'espère que d'ici là Bigarreau ira mieux, ajouta-t-il ; revenez dans deux ou trois jours.

— C'est que, murmura-t-elle, je suis seule au chantier avec le père, et je ne voudrais m'absenter qu'à coup sûr, à cause de la besogne... Si c'était un effet de votre bonté de me prévenir du jour où je pourrai le voir ?... Nous demeurons dans la vente du Val-Serveux... Je m'appelle Norine Vincart.

— C'est bien, Norine, j'irai vous rendre la réponse moi-même.

— Mille fois merci, monsieur !... Elle s'arrêta ; un nouveau sanglot crispa ses lèvres. — Mais vous le verrez, vous, monsieur, n'est-ce pas ? — Elle tira de son corsage un petit bouquet de bruyères roses et le tendit au garde général : — Remettez-lui ça de la part de Norine... Dites-lui que je les ai cueillies à la Fontenelle, et que je l'embrasse...

Le garde général prit le bouquet et promit de s'acquitter du message. Norine renfonça ses larmes :

— A vous revoir, monsieur ; à bientôt des nouvelles, n'est-ce pas ?

Et elle s'enfuit dans la direction de Germaine.

Le lendemain, Bigarreau allait au plus mal, et un gardien vint prévenir Yvert que le n° 24 demandait à lui parler. Il ajouta que la chose pressait, car on s'attendait à ce que le détenu ne passerait pas la nuit.

Yvert courut à l'infirmerie. Le malade n'avait plus le délire, mais il était très affaibli, l'oppression augmentait, et il respirait difficilement. Quand la sœur l'eut averti de la présence de son compatriote, qu'il reconnut cette fois, il eut encore la force d'ébaucher avec sa lèvre inférieure sa grimace habituelle.

— Pas de chance ! murmura-t-il de sa voix sifflante... Si j'avais eu seulement cinq minutes, je gagnais le grand bois et je me moquais d'eux !... Maintenant mon compte est réglé, m'sieu, je ne reverrai pas le clocher de Villotte...

— Mon pauvre Bigarreau, interrompit le garde général, tu es jeune et fort, tu t'en tireras.

Le garçon fit des paupières un signe négatif.

— Parlons d'autre chose, reprit Yvert ; je suis chargé d'une commission pour toi de la part d'une brave fille que tu as connue au Val-Serveux, et qui ne t'oublie pas.

— Norine ? demanda tout bas Bigarreau, dont l'œil vitreux s'était soudain rallumé... Vous l'avez vue ?

— Oui, repartit le forestier en tirant de sa poche les bruyères roses ; voici des fleurs qu'elle a cueillies pour toi à la Fontenelle... et elle t'embrasse.

Bigarreau saisit le bouquet, le porta à ses lèvres et à ses narines, comme pour y respirer quelque chose du baiser de Norine et de l'odeur des bois, puis ses yeux se mouillèrent.

— Chère fille !... Il y a encore de bonnes gens au monde, m'sieu Yvert, et si j'étais resté près d'elle, là-bas, j'aurais pu comme un autre devenir un honnête homme... Je commençais déjà à changer de peau ; mais le gardien-chef m'est tombé dessus, et... fini le bon temps ! Je ne verrai plus Norine ; mais je vous demande en grâce, m'sieu Yvert, de lui porter aussi un souvenir venant de moi... Passez-moi ma veste, là, au pied du lit...

Il fouilla lentement les poches et en tira un couteau à manche de buis, un de ces couteaux de pâtre qu'on nomme des eustaches.

— Vous lui donnerez mon couteau, reprit-il... Je sais bien que c'est un pauvre cadeau... On prétend que ça coupe l'amitié... Mais, dans la circonstance, il n'y a pas de crainte.... Quand vous le donnerez à Norine, la *camarde* m'aura déjà coupé le fil à moi-même.

Le garde général essayait en vain de le rassurer.

— Non, non, répéta Bigarreau, je ne me mets pas le doigt dans l'œil, c'est moi qui étrennerai le cimetière où je faisais des terrassements !... Je vous avais bien dit que je ne finirais pas mon bail !... Que soit, ce n'est pas une façon agréable de s'en aller !... Le gardien-chef tapait dur, si dur que j'emporterai avec moi la marque de ses *patoches*... Pour en revenir à Norine, quand vous la verrez, inutile de lui parler de mort et de cimetière... Elle aura déjà assez de peine sans ça !... Vous lui donnerez le couteau, vous l'embrasserez et vous lui direz tout bonnement qu'on m'a emmené quelque part, bien loin, où je serai beaucoup mieux... et que je suis parti en pensant à elle... Voilà ce que vous lui direz, et vrai, ça ne sera pas des blagues, m'sieu !

Un accès de toux lui coupa la parole, et la sœur congédia le garde général, qui s'éloigna après avoir embrassé son compatriote.

Le lendemain, Yvert se dirigeait tristement vers la vente de Val-Serveux. Quand il eut traversé la combe de la Fontenelle et longé

le ruisseau, il aperçut à mi-côte la hutte du père Vincart et s'avança vers le chantier, en s'efforçant de mettre sur son visage assez de sérénité pour en imposer à Norine. Elle l'avait reconnu de loin et elle accourait.

— Hé bien ? demanda-t-elle, haletante.

— Il est mieux, répondit laconiquement le garde général; il ne souffre plus.

Il lui en coûtait de tromper la jeune fille ; mais il songea qu'il exécutait les dernières volontés de Bigarreau, et que, dans la simplicité de son cœur, le pauvre diable avait jugé que ce mensonge serait moins cruel pour Norine.

— Ah ! merci ! s'écria-t-elle en respirant longuement, et pourrai-je bientôt le voir ?

— Hélas ! non, mon enfant... Le médecin a ordonné qu'on le change d'air, et on l'a emmené loin d'ici... dans son pays... Il est parti ce matin.

Les yeux de Norine étaient pleins de grosses larmes.

— Parti ! balbutia-t-elle, je ne le verrai plus ?

— Il a bien pensé à vous, poursuivit le garde général... Avant de s'en aller, il m'a prié de vous donner ceci.

Il lui tendit le couteau. Norine le prit et le serra nerveusement dans ses doigts.

— Il m'a chargé aussi de vous embrasser pour lui.

Alors elle se mit à sangloter en lui tendant sa figure hâlée, et il la baisa sur le front.

— Enfin, soupira-t-elle, si c'est pour son bien !... Vous me jurez qu'il sera mieux là-bas.

— Je vous le jure !

Et il ne mentait pas, le garde général... Dans le nouveau cimetière, à l'orée du bois, où les retombées des grands hêtres ombrageaient sa fosse, Bigarreau était « mieux ». Il y goûtait un repos absolu, que les mauvais rêves et les *patoches* de la centrale ne pouvaient plus jamais troubler.

André Theuriet.

LA MORT DE ROSE CHÉRI [1]

Dans un délicieux hôtel, caché sous les grands arbres de Passy, Rose Chéri était bien heureuse le 28 août 1862 ; c'était la fête de son mari, elle était entourée de ses parents, de ses amis, accourus pour célébrer cet heureux jour ! Trois blonds chérubins, ses fils, Chéri, Henriot, Didier, couraient sur le gazon, où les fleurs semblaient éclore sous leurs petits pieds, et la mère les regardait dans un muet ravissement, la joie débordait de son cœur ! Comme tout la conviait au bonheur ! Qui aurait pu croire que cette femme jeune, charmante, si élégante dans sa robe de mousseline blanche, la taille serrée par une ceinture mauve qui flottait au vent, ses beaux bras nus, ses grands yeux si doux, son sourire si fin, ses mouvements de tête si jolis ; qui aurait pu croire que tout ce charme, cette grâce, ces perfections, avaient tenté la mort !

Ris, pauvre femme, sois heureuse ! et bien heureuse ! tes heures sont comptées, n'en perds pas une minute, enivre-toi de tous les bonheurs que Dieu permet, mais qu'il ne donne pas !

Des rires enfantins, éclatants et joyeux, s'échappent des massifs ; les petits jouent à cache-cache ! les grands s'en mêlent, car Chéri, l'aîné des enfants, est introuvable, voilà plus d'un quart d'heure qu'on le cherche sans pouvoir le découvrir. Tout à coup un buisson qu'on venait d'arroser s'entr'ouvre et la tête mutine de l'enfant apparaît, ses cheveux sont ruisselants d'eau, ses vêtements sont trempés, mais il rit de si bon cœur, que la mère, effrayée d'abord, ne trouve pas la force de le gronder ; elle l'emporte bien vite pour le changer, et le charmant lutin lui échappe à tout moment, tant il a hâte de retourner jouer. La journée s'a-

(1) Extrait de *Thérèze ma Mie*. — Calmann-Lévy, éditeur.

chève gaiement, le maître du logis reçoit tous les vœux, tous les souhaits de ses amis ; il les remercie, et montrant sa femme et ses enfants, il semble leur dire que son bonheur est complet. Oh ! l'heureux homme ! l'heureuse famille !

Le lendemain !... Il pleuvait, le ciel était gris, chargé de nuages, des rafales de vent courbaient les arbres, le tonnerre grondait au loin. Rose, toute pâle, tout anxieuse, tenait son fils sur ses genoux, le berçant, le câlinant, lui donnant ces noms que les mères seules savent trouver ! Mais elle avait beau faire, l'enfant ne riait pas, il se plaignait, il gémissait, il souffrait ; sa tête était brûlante, ses yeux étaient abattus, il était tout transi. On alla chercher le médecin ; celui-ci fit coucher l'enfant, espérant que ce ne serait qu'un gros rhume. La nuit fut affreuse ! la mère veilla au chevet de ce cher petit être dont chaque plainte lui brisait le cœur ! Le jour suivant, le médecin reconnaissait avec terreur tous les symptômes de l'angine couenneuse et demandait une consultation. L'horrible maladie suivait son cours, enlevant chaque jour une espérance ! Cette maison si remplie de joie était maintenant pleine de douleur ! Oh ! petits enfants, vous saurez à votre tour ce que le cœur d'une mère peut contenir d'angoisse ; mais vous n'aurez jamais assez de tendresse, jamais assez de baisers pour sécher les pleurs qu'involontairement vous avez fait couler. Le huitième jour l'enfant était bien mal, il étouffait, tout semblait perdu ; la mère, qui ne l'avait pas quitté une minute, se penchait sur son doux trésor et lui soufflait la vie !

— Madame, c'est très imprudent, ce que vous faites, disait le docteur, tout ému ; vous tomberez malade ! de grâce, éloignez-vous ! allez prendre du repos, vous en avez grand besoin.

— Laissez ! laissez, mon ami, lui répondit-elle, je ne crains rien, il y a une providence pour les mères ! je suis sûre que je sauverai mon fils.

Elle disait vrai ! Quatre jours après, Chéri était hors de danger, le bonheur renaissait ! Hélas ! il devait être de courte durée... le petit eut une rechute, et la mère, désespérée, levait ses bras suppliants vers le ciel.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! la vie de mon enfant ! accordez-la-moi ; frappez-moi, mon Dieu ! mais laissez vivre mon fils !

— Marché conclu ! fit la Mort, blottie dans un pli des rideaux ! Et l'enfant se rétablit ! — La mère se coucha pour ne plus se re-

lever !... et la sainte femme cacha sa souffrance pour ne pas troubler la joie que donnait son cher ressuscité. Elle souriait comme les martyrs, elle luttait contre le mal qui l'envahissait ; mais elle ne lui permettait pas de troubler la sérénité de son visage. Le médecin, qui était aussi l'ami de la maison,suivait d'un œil terrifié les progrès du mal affreux qui avait abandonné l'enfant pour se ruer sur la mère ! Tout ce que la science a pu trouver fut mis en œuvre ; mais rien ne prévalut, la médecine impuissante s'adressa à la chirurgie ; un de nos plus grands praticiens fut appelé, et le mari, épouvanté, apprit seulement à une heure de la nuit qu'il fallait opérer sa compagne le lendemain. Oh ! quelle nuit ! il aurait voulu qu'elle s'éternisât ; cette opération lui causait un horrible effroi ! le cœur a des pressentiments qui ne trompent pas !

Ce fut la malade qui,par une tendre pression de main, — la pauvre femme ne pouvait plus parler ni respirer, — ce fut elle qui, à ce moment, retrouva son doux sourire, ses yeux brillants des jours heureux, pour le conjurer d'espérer ! Elle se montrait à lui si calme malgré sa souffrance, si pleine de vie, s'occupant de la façon dont on plaçait le lit sur lequel on allait l'opérer, faisant signe à sa femme de chambre de lui donner une autre camisole, relevant ses cheveux, prenant son crucifix, le baisant avec foi, ne voulant le secours de personne pour gagner ce lit, funèbre, hélas ! Et le mari, devant tant de courage, de volonté, passa dans la pièce voisine, les yeux pleins de larmes, le cœur rempli d'espoir !!! — Une heure après, tout était fini... Celle qui avait été une grande artiste, une femme parfaite, une mère exemplaire, étendue sur sa froide couche, souriait encore, pendant que les anges emportaient son âme dans les cieux !...

En mourant, le peintre laisse ses tableaux, le musicien ses partitions, le sculpteur ses statues, le littérateur ses livres, le comédien ne laisse rien !... Mais toi, Rose Chéri, tu as laissé l'exemple de toutes les vertus, ton souvenir est impérissable !

H. Lafontaine.

CROQUIS DE SEPTEMBRE

I. — DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS

C'est la préface de l'automne. Les gens de la campagne venus dans les villes et qui ont gardé la préoccupation des fourrages à rentrer, des fruits à cueillir, des graines de légumes à semer, lèvent le visage vers le ciel, regardent, flairent, écoutent ; ils observent la hauteur du vent, l'humidité de l'air. Bien sûr, il va y avoir de l'eau, ou une bourrasque. Demain, peut-être, jouira-t-on seulement d'une matinée de soleil. Et, de fait, il pleut à chaque instant, des rafales brusques secouent brutalement le feuillage des arbres qui se penchent dans des attitudes plaintives, les matins et les soirs vous pénètrent, à travers les vêtements, qui sont encore d'été, d'une fraîcheur de glace, le soleil ne laisse plus passer, à travers l'écartement de deux nuées, que des rayons fatigués et pâles. Dans les allées désertes des jardins, on entend tomber les feuilles. A n'en pas douter, il va y avoir un changement de décor. Tout se prépare dans la nature pour une transformation complète qui rendra tout méconnaissable, depuis le brin d'herbe des premiers plans jusqu'aux lisières de bois et aux collines du fond.

Ce sera le paysage décrit par Maurice Rollinat en une des belles pages des *Névroses :* le torrent grossit, l'ornière est plus profonde, le soleil est voilé, dans le ciel passent les grues voyageuses.

Les nuages sont revenus,
Et la treille qu'on a saignée
Tord ses longs bras maigres et nus
Sur la muraille renfrognée.

. . . . . .

Les arbres se sont rabougris ;
La chaumière ferme sa porte,
Et le petit papillon gris
A fait place à la feuille morte.

Plus de nénuphars sur l'étang ;
L'herbe languit, l'insecte râle,
Et l'hirondelle, en sanglotant,
Disparaît à l'horizon pâle.

Dans les villes, avec le regret de voir le beau temps cesser et les journées se raccourcir, apparaît le goût annuel des joies d'habitude en hiver. On n'ira plus au bois, puisque la chanson affirme que les lauriers sont coupés, mais on ira au théâtre, au concert, on passera la soirée chez des amis. Le dimanche, ceux qui ont été occupés pendant toute la semaine iront aux matinées, écouteront une conférence de M. Sarcey, joueront aux dominos au café, resteront à lire leur journal ou un livre chez eux, auprès de leur feu. Dans le nombre de ces plaisirs, il peut y en avoir quelques-uns qui valent d'être recherchés. Mais n'est-ce pas s'enfermer un peu tôt quand on aime sortir de la ville, s'imposer une marche, flâner une promenade ? Après tout, en septembre, octobre, et quelquefois même une partie de novembre, la température n'est pas plus dure ni la nature moins riante que pendant le printemps si vanté d'avril et de mai. La forêt, où fleurissent les fleurs retardataires, est toute violacée des brumes qui errent sous les arbres, toute bronzée et toute rougie des feuillages cuits au soleil et qui vont tout à l'heure s'éparpiller dans les sentiers. C'est un spectacle plus mélancolique que celui des premières pousses d'un vert si inattendu, mais il n'est pas moins beau. Les anciens poètes ont bien célébré Avril, « l'honneur des bois et des mois, » dit Remy Belleau, et les poètes nouveaux ont continué, par routine. Mais la vérité est que le printemps est une aigre saison fort surfaite, et que les choses ont dû changer dès le seizième siècle. Avec l'automne, il n'y a pas de désillusion à avoir. On s'attend à du vent, à du froid, à de la pluie. Si on a tout cela, on n'a pas lieu d'être surpris. Si on ne l'a pas, on peut se réjouir. C'est ordinairement le cas. L'automne, presque toujours, est clément, et les beaux jours, qui doivent être les derniers, se prolongent sans fin dans l'adieu du soleil.

Vous qui avez, en été, la manie de prendre le train dans une gare encombrée, pour gagner la campagne poussiéreuse qui rissole sous le feu versé du ciel, ne renoncez donc pas si vite à vos distractions de bons marcheurs. Ce mois-ci et le mois prochain, vous pourrez aller bien plus vite et plus loin. Vêtus de vêtements un peu épais, vous sentirez à peine le frisson froid qui passe dans l'air, vous arpenterez mieux les routes, rafraîchies aujourd'hui, et

qui vous brûlaient les pieds hier. Certes, il faut apprécier les journées de grande lumière et de lourde chaleur, les soirs de brises chaudes et de souffles odorants, mais il faut les apprécier dans la rêverie de l'inoccupation, sans changer de place, retiré au fond du bois, étendu à l'ombre des feuilles, ou vautré, au crépuscule, sur le sable d'une grève. Pour voir du pays, au contraire, mieux vaut choisir l'automne.

Même par la pluie ? Ma foi, oui, même par la pluie. Non pas, bien entendu, la pluie qui tombe à seaux, qui change les carrefours en mares et les routes en rivières, qui filtre à travers votre chapeau comme à travers une écumoire, qui transperce et délave vos vêtements, qui emplit vos chaussures, qui vous donne la sensation d'un bain froid incommode et d'une douche mal venue. Mais une petite pluie, une pluie modérée, de gouttes serrées, à demi perceptibles, une vapeur d'eau. Cette pluie-là devient une vraie volupté à celui qui la comprend, et qui finit par l'aimer par-dessus tout. Elle ne change pas le sol en boue, elle le nettoie, elle fait briller comme du mica la poussière des cailloux pilés par le cantonnier. Elle fait s'épanouir despotiquement l'odeur de la terre et l'odeur des feuilles. Elle ravive la couleur des fleurs. Elle fait sortir des trous les animaux malfaisants. Elle rafraîchit les paupières brûlées de fièvre, fatiguées par le gaz, elle coule sur les joues comme un parfum frais. La prochaine fois qu'il tombera une pluie semblable, ne prenez pas de parapluie, mais sortez avec un vieux chapeau, un vieux manteau, des gros souliers, et promenez-vous lentement, la face un peu levée, écoutez le joli bruit monotone des gouttes qui tombent, pénétrez-vous de la lumière grise, aspirez les aromes forts et aigus qui montent à la rencontre de l'averse, — et peut-être, alors, excuserez-vous cette dissertation sans objet, qui ne traite que de la pluie et du beau temps.

II. — EN FORÊT

De temps en temps, il est question de la forêt de Fontainebleau. On apprend subitement qu'une nouvelle route vient d'être percée, qu'un groupe d'arbres séculaires a été abattu, que la mine a fait sauter un rocher extrêmement décoratif. Pourquoi ? On ne le sait pas toujours. Dame Administration ne consent pas volontiers à donner les raisons de ses caprices. Il y a, derrière des remparts de dossiers, un chef de bureau qui ne sait que faire, qui est las

de lire les journaux et de se polir les ongles, et qui tout à coup a pensé : « Tiens, il y a longtemps qu'on n'a dérangé de pierres et abattu d'arbres dans la forêt. Si on élargissait ce petit sentier qui est là, où il est impossible de passer deux de front, l'opération détruirait ce mur granitique qui peut cacher des vipères et ces chênes énormes dont l'ombre est malfaisante. Une belle route avec quelques bornes et des flots de poussière habilement distribués, voilà qui améliorera singulièrement l'aspect du paysage. » Les hésitations ne sont pas longues. Un griffonnage, une signature, un cachet, un coup de sonnette, et c'est fait. Les pierres seront taillées dans des chantiers, les arbres tout saignants de sève seront emportés sur des charrettes, couchés en long comme des cadavres.

On n'a pas encore compris que Fontainebleau devrait relever du ministère des beaux-arts et non du ministère des travaux publics; que l'ingénieur n'avait pas le droit d'aller appliquer son dessin linéaire à travers les futaies et à l'encontre des collines. Des polémiques sans fin n'ont pu réussir encore à faire admettre qu'un bel aspect de nature devait être conservé à l'égal d'un monument bâti par les hommes. Certes, l'œuvre d'art parle éloquemment du goût et de la volonté de cet être chétif qui se sait appelé à disparaître et qui ambitionne la durée pour le travail de ses mains. Une émotion incomparable saisit le passant devant la masse de pierre, une illusion dont il n'est pas maître évoque pour lui l'âme des temps écoulés voltigeant au creux des sculptures. Mais de l'eau qui passe, des pierres qui se dressent, des arbres qui bruissent de toutes leurs feuilles sous un souffle d'air, sont aussi pour les yeux et pour l'esprit des spectacles évocateurs des années tombées à l'oubli, des vivants retournés au néant. Pour la hardiesse des proportions, pour la grâce sinueuse des lignes, pour le charme de la couleur changeant aux contacts de la lumière, un inconscient arrangement de terres et de rochers, d'eaux et de verdures, dépasse en beauté l'œuvre réfléchie édifiée par l'ouvrier artiste.

Alors, à quoi sert de déranger ce qui se trouve installé à souhait pour notre passagère distraction ? Pas plus qu'il n'est utile de mettre à bas les ouvrages des constructeurs d'autrefois, il n'y a intérêt à retoucher au cours d'une rivière qui saute au-dessus des obstacles et qui vagabonde à travers des prairies, à dessiner à nouveau la crête d'une colline, l'escarpement d'une montagne,

à faire un abatage des chênes, des châtaigniers et des hêtres qui sont les patriarches de la forêt.

Sans cesse, pourtant, les bûcherons assaillent les massifs, et les terrassiers établissent des routes, là-bas, dans cette admirable forêt de Fontainebleau, qui subira le sort de la forêt de Montmorency, si le holà! n'est pas prononcé. Elle est pourtant sillonnée déjà, dit-on, par plus de deux mille kilomètres de chemins. On estime que ce n'est pas suffisant, et pour faciliter des transports de bois on veut ajouter deux nouvelles routes aux routes existantes. Le bénéfice énorme produit par ce nouveau tracé sera de 3,000 francs pour vingt années! Voilà-t-il pas un beau rapport, et comme les choses iront mieux quand le pays dévasté aura perdu sa clientèle de visiteurs! C'est pour ceux-ci, marcheurs ou contemplatifs, qu'il faut protester et disputer le terrain pied à pied. Qu'il soit le moins possible question des peintres. Ce sont peut-être les caravanes de barbouilleurs qui circulent entre Barbizon et Marlotte qui gâtent tout avec leurs pétitionnements. Depuis la disparition des rustiques artistes qui avaient élu domicile sur la lisière, la forêt est devenue le lieu de villégiature des paysagistes de la place Pigalle. Qui diable pourrait prendre au sérieux leurs réclamations à la vue des tristes pochades qu'ils rapportent de Seine-et-Marne, éternelles mares à grenouilles, sempiternels couchers de soleils, rochers artificiels qui semblent copiés à la va-vite dans le joli bois de Boulogne de M. Alphand?

III. — LE TOUT-PARIS DES PREMIÈRES

Le 1er septembre, c'est la réouverture des théâtres. Il est généralement admis qu'il n'y a personne à Paris pendant les mois d'été, mais que tout le monde revient pour les spectacles d'automne. La mer et la forêt n'ont pas d'attraits qui tiennent devant les décors peinturlurés et les visages maquillés. Le recommencement de la saison dramatique est vraiment un événement aussi considérable que l'annuelle réunion de Longchamps pour le grand prix de Paris. On en parle dans les bureaux de rédaction des journaux qui vont dans le monde, dans les clubs où la littérature fait bon ménage avec le « pschutt », dans les cafés qui ont la sonnette de l'entr'acte, dans tous les théâtres où il y a un monsieur en habit à l'orchestre. Les articles qui ont déjà paru réappa-

raissent, à cette heure attendue qui sonne régulièrement tous les ans. De même qu'il est fait de la philosophie, à chaque retour de saison, sur les dernières violettes et sur les premières hirondelles, sur le jour des Morts et sur le Carnaval, sur la Saint-Sylvestre et sur le jour de l'An, de même les critiques inoccupés se reprennent à dénombrer, à expliquer, à louer, à attaquer le tout-Paris, — le tout-Paris des premières.

Il y a plus d'apologistes que de détracteurs. Pour un cri de colère ou une parenthèse sceptique, il y a cent, il y a mille litanies boulevardières où le public des premières représentations est adoré avec les adjectifs les plus inattendus. Quelqu'un se permet-il une apparence de réserve, aussitôt les différents messieurs de l'orchestre entreprennent des séries d'articles nocturnes pour démontrer que le tout-Paris est un grand calomnié, et que l'assemblée où la littérature est représentée comme se résolvant en commérages est en réalité un couvent de fidèles fanatiques agenouillés devant l'Art.

L'architecte qui a cru élever un monument définitif à la société qui assiste aux premières représentations et aux répétitions générales, M. Charles Garnier, n'a pourtant rien celé de la vérité, le jour où il s'est essayé à célébrer ces fêtes intellectuelles. Un académicien quelconque, donneur de prix de vertu, avait cru pouvoir se permettre un mot léger à l'adresse des occupants de l'orchestre. Le constructeur de l'Opéra ne fit qu'une bouchée de l'immortel. En un instant, il le rassit sur son fauteuil, lui renfonça son bicorne sur la tête. Il lui prouva, clair comme le jour, qu'il ferait mieux de s'en tenir à l'éloge de la vertu, que cet exercice modéré était seul de son ressort, que terrasser le vice était pour lui un travail trop considérable, qui demandait d'autres muscles. Le vice se rebiffait et disait en substance au monsieur en habit vert :

« Le tout-Paris des premières représentations théâtrales, mais c'est le tout-Paris des premières représentations académiques, c'est celui qui est devant vous, c'est celui auquel vous décochez des férocités et qui les applaudit comme des épigrammes. Hélas! il faut en prendre votre parti : vous n'avez pas un autre auditoire que celui de Léa d'Asco et de l'homme à la tête de veau; le public qui vous fait des ovations à l'Institut est le même qui fait des ovations à Brasseur aux Nouveautés ! »

Il y avait du vrai dans ces commentaires, mais la documenta-

tion s'arrêtait là, et c'était sur le mode lyrique habituel qu'était faite l'énumération des possesseurs de loges et de fauteuils des jours des premières. Dans ces sortes d'exaltations, les « représentants de la presse parisienne », les directeurs, acteurs et actrices, les députés, les sénateurs, les ministres viennent en ornements de premier plan. Derrière tout ce monde il n'y a plus qu'une masse confuse dans laquelle personne n'est distingué. C'est à peine si une rapide allusion est faite aux quelques « déclassés » qui errent par les couloirs. Mais aucun historiographe ne s'arrête à décrire et à classer ces figurants. Tous jettent le regard à vol d'oiseau sur l'orchestre, alignent une rangée de gens distingués au balcon et proclament : « Vous avez vu le tout-Paris. »

Non, il y a autre chose. Il y a autre chose que des sénateurs des centres, des critiques influents, des journalistes pressés de s'en aller. Se borner à cette nomenclature, c'est ouvrir et fermer les yeux à volonté sur les gens qui apparaissent dans le rayon de la lorgnette. Il y a des blancs sur la liste, et peut-être serait-il possible d'en remplir quelques-uns.

Une salle de première, ce qui s'appelle une belle salle, un soir d'hiver où le rideau va se lever, au milieu d'un silence ému, sur une œuvre nouvelle de M. Ohnet, ou sur la romance bêtement grivoise de l'opérette inédite, une salle, ces soirs-là, c'est, dit-on, le rendez-vous de toutes les intelligences, de toutes les célébrités nées du savoir, du talent et du travail.

Oui, certes, il y a dans un coin un écrivain qui s'ennuie par métier, ou un brave homme que tout distrait et qui observe. Mais Paris est aussi représenté par la prostitution cotée et la banqueroute admise, qui viennent se pavaner, ramasser des saluts et laisser tomber des sourires. La critique! il n'en est pas question, c'est l'accessoire. Le vrai public, régulier, despote, qui fait la loi, crée les réputations, acclame ou assassine une pièce, ce public-là, c'est une bande de vieilles gueuses suantes sous le rouge et le blanc de céruse, tassées dans les fauteuils, étalées dans les loges, comme au temps où elles faisaient tapisserie dans les salons du quartier de l'École militaire ; c'est le monsieur qui pèse lourdement sur son siège comme un sac d'écus et qui tend machinalement vers la scène une face brutale; c'est l'amant de cœur en cravate blanche et en gants blancs; c'est la fille qu'on lance, escortée de sa mère, de ses frères, de ses fournis-

seurs, de tout ce qui vivra de son alcôve et de son cabinet de toilette; c'est le financier qui s'est embusqué tout le jour à la Bourse comme un carnassier et qui vient se reposer du tracas des affaires; c'est le rastaquouère qui a des diamants à tous les doigts, des dents de nègre, des cheveux bleus à force d'être noirs.

Et le fretin, tout ce qui touche de près ou de loin à l'Argent et à la Galanterie, tout ce qui s'impose aux directeurs de théâtre, tout ce qui est en tête de la liste des billets de faveur, tout ce qui vient là en propriétaire, tout ce qui a déjà son coupon en poche avant qu'on ait seulement songé à envoyer une place à un écrivain! Y est-il, ce public-là? Vous a-t-il fatigué de ses rires, écœuré de ses applaudissements? Vous est-il apparu, certains soirs, encombrant, grouillant, insolent, faisant une ovation à la niaiserie, exécutant, en une heure, l'œuvre qui représente un travail de pensée et d'art de plusieurs années? Avez-vous assisté à la première représentation des *Corbeaux* ou des *Rois en exil?* Avez-vous contemplé tels accès de patriotisme et de morale, telles crises d'admiration devant un dialogue écrit en mauvais français, telles indignations devant une allusion à un vice?

C'est le 1er septembre qu'il faudrait quitter Paris. On a bien le temps d'aller au théâtre avec le tout-Paris des dernières.

IV. — VIE PARISIENNE

Malgré les réouvertures des théâtres et un peu d'agitation revenue au boulevard, ce n'est pas la fin des villégiatures. Il est toujours de mode de respirer entre deux montagnes, de stationner dans le casino de l'un des Saint-Mandé maintenant bâtis à profusion au bord de la mer. Le code de la distinction exige que l'on ne réintègre pas encore ce délicieux Paris d'été dont certains coins prennent des aspects imprévus de province reculée. — Il n'y a pas arrêt, pourtant, dans les amusements de la société parisienne dispersée. C'est l'heure où les historiographes entrent en scène, où les dames masquées expertes en réclames aux couturières et aux modistes, où les viveurs qui étudient le monde dans les romans de M. Arsène Houssaye, réunissent leurs racontars et leurs confidences en volumes, célèbrent les plaisirs rares et les batailles intellectuelles de la saison passée.

Depuis une quinzaine de jours, ces livres périodiques sont revenus aux vitrines. Et quelques-uns qui les achètent croient

sans doute qu'ils vont connaître de façon certaine en quoi elle consiste, cette vie parisienne dont les faiseurs de Revues et les articliers mondains parlent avec des airs entendus, en initiés sûrs de leur fait, comme s'il s'agissait d'une religion peu ouverte, de rites spéciaux et mystérieux, de croyants restreints rassemblés en vertu d'une loi de sélection irrécusable. Sans doute le curieux va savoir à quoi s'en tenir, va être définitivement fixé par un commentaire des dogmes, par une interprétation des cérémonies. Sans doute les confectionneurs de ces notes prises sur nature, de ces carnets ouverts à tous les bavardages, vont donner une explication de tous les mondes où ils ont leurs entrées.

L'illusion dure peu.

Ceux-là se sont trompés, qui ont cru avoir affaire à des fonctionnaires du bureau de l'esprit, sûrs de leur domaine et de leur autorité, bien renseignés, sachant regarder, accompagnant leur reportage de la sourdine d'une ironie, obtenant par la seule mise en ordre des commérages recueillis des effets d'une signification inattendue. Il n'y a derrière la couverture du volume que les appariteurs des plaisirs choisis, ceux qui frappent les trois coups des comédies de salons, les Dangeau des restaurants de nuit, les interwiever des concierges de théâtre, les messieurs qui vont chez les étrangers trop distingués pour compter les décorations, chez les banquiers et chez les filles pour inventorier les douteux bibelots. L'observation est esquivée, et les futilités sont célébrées solennellement. Le scepticisme boulevardier s'agenouille devant les retours de courses et les bazars de charité, s'attendrit aux toilettes du vernissage et aux sauces vertes des restaurants des Champs-Élysées, s'échauffe à propos des mariages et des séparations de corps des femmes de théâtre. Il paraît que c'est ça Paris, la ville et le théâtre, les salons et les antichambres, les coulisses et les alcôves. Regardez.

Ce sont, devinés sous les énumérations d'invités, des défilés de dîneurs, des faces d'hommes du monde luisantes de foie gras, des estomacs en habits noirs bourrés de sandwichs, des écrasements autour des buffets, tout un personnel qui bâfre, qui graillonne, qui figure dans des cotillons avec des grâces lourdes de gros mangeurs, des pas traînards d'indigestionnés. Dîners à grand spectacle! soupers de fins de soirées! C'est là qu'il faut prendre l'exacte et inoubliable vision du tout-Paris en appétit. C'est là que se consacrent les réputations, que s'inventent les succès. On

peut cataloguer la bande et numéroter les mâchoires. On retrouvera partout les couperoses apoplectiques des amateurs de pattes de homard et les pâleurs bien portées des assaisonneurs de salades nocturnes. Partout où il y a un couvert mis, chez le plénipotentiaire d'un État de l'Amérique du Sud et chez l'authentique grande dame du Faubourg, chez le financier qui a réussi son embuscade derrière une colonne de la Bourse et chez le littérateur qui donne de la nourriture à la cohue pour entrer à l'Académie, chez la princesse en exil et chez la catin arrivée, partout vous le retrouverez, le représentant de Paris, celui qui donne le ton à la monde, le départ aux applaudissements, le signal aux sifflets. De là il évolue, il va à l'Élysée, et ce qui était exquis n'importe où devient ici vulgaire; il n'est plus question que de crincrins, de charcuterie et de limonade. De chez le président, on passe chez l'aristocrate, chez le banquier. On visite les cuisines, on se pâme devant l'écurie, on fait respectueusement silence devant les casseroles de cuivre, on recueille le crottin du cheval. On célèbre la grâce de la maîtresse de la maison et la livrée argentée du larbin. Encore plus loin, encore plus bas, on se carre sur les bas divans de la haute prostitution, on regarde le défilé des vieilles gardes et les acoquinements des artistes et des écrivains, on enregistre la protection offerte par la femme galante au romancier, la commande qu'elle fait au peintre de l'Institut.

On scrute les maillots des femmes d'escrime, on décrit les hôtels des pastellistes, on passe des menus du carême mondain aux attractions des concours hippiques. Le joueur de baccarat et l'écrivain sont égaux devant l'information. Le toréador est un sujet au même titre que le philosophe. Les jambes de la figurante et le cours du professeur de morale fournissent autant de lignes et autant d'adjectifs identiques. La littérature est incidemment traitée. Le cabotinage prend toute la place. L'actrice qu'on lâche et l'actrice qui se marie ont droit à tous les développements. Et toujours, et toujours l'énumération, la liste, la citation, la réclame.

Les hommes de lettres apparaissent dans des groupes de gommeux, les femmes de sport donnent le bras à des savants spiritualistes, les vieilles races fraternisent avec des commanditaires de bookmakers, des poètes subtils fraternisent avec des soudards du second Empire. Dans les réunions de choix éclatent des noms qui ont signé de compromettants prospectus financiers. Tout le monde est Parisien, le ténor espagnol comme l'ambassadeur

anglais. Et le perron de Tortoni — ces trois pauvres petites marches — devient un inaccessible piédestal.

Est-ce qu'il ne se trouvera pas un jour un monsieur mystificateur ayant du temps de reste et qui s'amusera à raconter une autre « Vie parisienne » que celle-là, un monsieur qui opposera gravement les arrière-boutiques des marchands de vins aux terrasses des cafés, qui racontera avec des enthousiasmes prolixes les soirées de la rue Turenne, les thés faibles, les gâteaux humides et les parties de loto? Où est-il, celui-là qui mettra, en regard des récits d'arrivées à l'hôtel de Bristol ou au Continental, des comptes rendus détaillés d'installations bourgeoises ou prolétariennes dans les maisons meublées qui avoisinent les gares? Va-t-il venir, le courriériste qui dira avec émotion les contrats signés au faubourg Saint-Antoine, les noces dans les restaurants de barrières et les promenades de mariées autour du Lac, avec consommations à la Cascade? Est-il né, le célébrateur des poules jouées au billard par des ferblantiers, des villégiatures commerçantes, des lunchs servis sur les verdures pelées des fortifications, des romances chantées au dessert, celui qui exaltera, à l'égal des fastueuses hospitalités, les repas à la bonne franquette?

Le jour où quelqu'un ferait cela, compterait les têtes du Paris qui fait semblant de s'amuser et celles du Paris qui ne fait pas semblant de travailler, — le jour où tous les ateliers, toutes les boutiques, tous les établis, tous les métiers qui font la rumeur de la ville avec des grincements de plumes, des bruits de marteaux, de limes, de rabots, de cisailles, le jour où tout cela deviendrait matière à reportage, par un caprice d'écrivain, — on verrait de fortes indignations et on entendrait de jolis ramages, — il y aurait une belle levée d'encriers dans les feuilles où l'on compte le linge des femmes du monde.

Qu'on nous laisse donc un peu tranquilles. Qu'on ne nous ennuie pas de dissertations sur le chic et sur la tenue. Qu'on n'essaye pas de nous faire prendre les premières des Bouffes-Parisiens et du Vaudeville pour les fêtes de l'intelligence. Qu'on ne nous impose pas l'odieuse nomenclature des événements dont se compose la Vie parisienne,—la Vie parisienne que mènent les rastaquouères et qu'admirent les gobeurs.

Gustave Geffroy.

Le Gérant : Paul Genay.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.).

LES TROIS COUPS DE FOUDRE

I

Montségur avait été élu député, en février 1871, et de la façon la plus inattendue; n'ayant aucun passé politique et venant à peine d'atteindre l'âge de l'éligibilité parlementaire, — vingt-cinq ans, — Montségur possédait une fort belle propriété dans les environs de Saint-Chamond. Il commanda un bataillon de mobiles pendant la guerre, se conduisit très bravement et fut blessé à la bataille du Mans, le 10 janvier 1871. Il se trouvait à l'ambulance établie chez les pères de Sainte-Croix, lorsqu'il reçut, avec une véritable stupeur, la nouvelle de son élection à l'Assemblée de Bordeaux. On ne pouvait certes l'accuser d'intrigues et de manœuvres électorales. Candidat sans le savoir, il était député sans le vouloir.

Voilà ce qui s'est passé. Dans quel trouble et dans quelle confusion se firent les élections de 1871... qui ne s'en souvient? Un comité conservateur s'était formé, en toute hâte, au chef-lieu du département de la Saône-Inférieure, et il avait arrêté une liste de sept noms. Sur cette première liste, aucune trace de Montségur.

Mais, la veille même de l'élection, un des sept, M. de Lormieux, avait déclaré qu'il déclinait toute candidature; et le comité, fort embarrassé, pris au dépourvu, fit précipitamment

tirer de nouveaux bulletins portant le nom de M. de Montségur. Les électeurs avaient voté pour Montségur comme ils auraient voté pour Lormieux.

C'est la beauté du scrutin de liste ! Les électeurs votent, les yeux fermés, de confiance, sans savoir pourquoi ni pour qui. Avec le scrutin d'arrondissement, l'électeur peut encore se rendre compte vaguement des bêtises qu'il va faire ; avec le scrutin de liste, il ne s'en doute même pas.

Donc, Montségur, par miracle, se trouva député. Dès qu'il fut rétabli, vers le commencement de mars, il s'en alla tout droit de l'ambulance du Mans à la salle de spectacle de Bordeaux.

La France, à ce moment-là, n'avait guère d'opinion ; et Montségur était un peu comme la France. Cependant la majorité de la Chambre inclinait vers le rétablissement de la monarchie, par cette raison que l'Empire avait mal fini et que la République avait mal commencé.

Montségur étudia la liste de ses collègues. Il rencontra le nom de deux de ses amis parmi les membres du centre droit. Il alla s'asseoir à côté d'eux, pour être en pays de connaissance, et, pendant cinq années, de 1871 à 1876, paisiblement, docilement, en toute occasion, il vota avec son groupe.

Pendant ces cinq années, Montségur dépensa beaucoup d'argent. Il était jeune, riche, garçon, maître de sa vie et de sa fortune ; il fit de toutes deux un usage assez bête.

Il s'engoua d'une jeune personne qui se nommait Réginette, et qui, de loin en loin, jouait de petits bouts de rôles dans les levers de rideau du théâtre du Palais-Royal.

Montségur avait le bonheur, ou le malheur, de devenir facilement amoureux. Déjà, plusieurs fois, à cet égard, il avait fait ses preuves. A première vue, devant Réginette, il tomba sous le charme. Il reçut en pleine poitrine ce qui s'appelle *le coup de foudre*.

Réginette était blonde, avec de grands yeux noirs ; elle avait le cœur très large et la main très petite. Or, dans sa comédie de *l'Attaché d'ambassade*, M. Meilhac a fait une très spirituelle et très exacte observation... « On ne se doute pas, a-t-il dit, de ce qu'il peut tenir d'argent dans la main d'une femme, surtout quand cette main est petite. »

Voilà comment, pendant le cours de cette première législature, cinq ou six cent mille francs, sortis du portefeuille de Mont-

ségur, avaient été délicatement ramassés par la main de Réginette.

Aux élections de 1876, plus de scrutin de liste. M. Buffet avait obtenu le rétablissement du scrutin d'arrondissement. Montségur eut la fantaisie de rester député. Il avait pris goût à la vie politique et s'en accommodait à merveille. Le métier, tout d'abord, lui avait paru un peu sévère. Montségur, en effet, avait commencé par remplir en conscience ses devoirs de député : assistant à toutes les séances, à toutes les commissions, écoutant religieusement tous les discours, prenant part en personne à tous les votes, jetant des cris d'enthousiasme quand il voyait son groupe dans le délire, et poussant des grognements quand il entendait grogner son groupe. Bref, un député modèle.

Ses après-midi appartenaient à la France et ses soirées à Réginette. Elle avait quitté le Palais-Royal. Il serait plus exact de dire que le Palais-Royal l'avait quittée. Elle était libre, et, fort ennuyée de l'être, cherchait un engagement, n'en trouvait pas, rêvait de la Comédie française et disait un soir à Montségur :

— Ah! comme j'aimerais à rentrer au théâtre, mais pas dans un théâtre pour rire, non, dans un théâtre sérieux... A la Comédie française, par exemple...

— A la Comédie française !

— Oui, à la Comédie française... oh ! je suis sûre que ça n'est pas plus compliqué de jouer là que de jouer ailleurs. Et je sais bien ce qui me conviendrait au Théâtre-Français... c'est la tragédie...

— La tragédie!

— Oui, la tragédie. J'ai bien des choses bien, mais rien de mieux que mes bras. Ils sont admirables, mes bras! et il paraît que c'est ce qu'il y a de plus nécessaire pour la tragédie, parce qu'il faut tout le temps lever les bras au ciel, les agiter convulsivement en l'air, accuser le sort, invoquer les dieux... Là, tu vois bien que je sais ce que c'est que la tragédie!... Ça me va comme un gant, le costume antique.... Je me suis habillée une fois en Vestale...

— En Vestale!

— Oui, en Vestale... Pourquoi ris-tu ?

— Je n'ai pas ri...

— C'était à un bal déguisé... et, quand je suis entrée, il n'y a

eu qu'un cri sur mes bras! Et il y avait là un auteur, un vrai, qui s'y connaissait, qui avait fait représenter quelque chose en vers quelque part, et qui m'a dit qu'avec des bras comme ça je n'avais qu'à entrer en scène pour réussir dans la tragédie... Eh bien! est-ce que ça ne dépend pas du gouvernement, la Comédie française?... Tu n'aurais donc qu'un mot à dire, la veille d'une grande séance, la veille d'un jour où ta voix aurait de l'importance.... Tu as dîné mercredi chez un ministre... de quoi lui as-tu parlé? de ce chemin de fer qui intéresse les électeurs! Et ce qui m'intéresse, ça ne te préoccupe pas... Ils t'ont préféré à tes concurrents, tes électeurs; mais moi aussi, je t'ai préféré à tes concurrents, et je n'ai jamais rien pu obtenir de toi... Rien!

— Oh! rien!...

— Non, rien, rien!... Pas même un bureau de tabac pour papa!... Tu vas me dire qu'il n'avait pas de titres; mais, s'il en avait eu, le beau mérite!... Valérie a eu plus de chance que moi. Elle est tombée sur un député qui sait demander et qui sait se faire donner ce qu'il demande. Il lui a casé une tante, qu'elle avait à sa charge, comme ouvreuse à l'Odéon. Et son père a été nommé gardien d'un square, — et d'un square qui n'est jamais ouvert,—ce qui fait qu'il n'a qu'à aller voir, tous les matins, si la grille du square est bien fermée.... Ça m'irait très bien pour papa, une place dans ce genre-là... Mais moi, d'abord... Fernand, je t'en prie, sois gentil, va voir demain le ministre et fais-moi entrer au Théâtre-Français.

En attendant le jour de son début à la Comédie française, cette pauvre Réginette, ne pouvant jouer elle-même, allait tous les soirs voir jouer les autres; tous les soirs elle s'enfermait dans une avant-scène de rez-de-chaussée; Montségur était obligé de se tenir là, derrière Réginette, au fond de la loge, dans une atmosphère asphyxiante, aveuglé, brûlé par le gaz de la rampe, voyant quinze ou vingt fois la même féerie et la même revue de fin d'année. De temps en temps, il essayait de s'échapper, allait se promener un peu sur le boulevard; mais, au retour, il trouvait la loge encombrée de petits jeunes gens, et s'il faisait mine de se plaindre, Réginette lui disait :

— C'est ta faute... tu n'avais qu'à rester là. Je ne peux pas empêcher mes amis de venir me dire bonsoir. Ils me voient seule... ils arrivent.

Montségur, qui était très amoureux et très jaloux, n'osait plus

bouger. Il menait donc une existence très sédentaire et très renfermée.

Un jour, dans les premiers mois de 1873, son tailleur lui apporta une redingote ; quand il essaya de la boutonner, il rencontra une certaine résistance. Il avait engraissé légèrement. Cette découverte le désola. Il était assez joli homme et avait des prétentions. Il s'en alla trouver son médecin.

— Je suis très inquiet, lui dit-il.

— Vous êtes malade?

— Non, mais j'engraisse.

— Faites-vous de l'exercice?

— Pas du tout. Je passe mes journées assis dans la salle de spectacle de Versailles, et mes soirées aussi dans les salles de spectacle de Paris.

— Vous pouvez, le matin, sortir et marcher.

— Le matin, je dors. Je n'ai jamais pu me lever avant dix ou onze heures. J'ai un grand besoin de sommeil.

— Il faut prendre l'air et marcher, marcher beaucoup, au moins trois ou quatre heures par jour. Il n'y a pas d'autre remède contre les premières atteintes de l'obésité. Marchez le matin ou marchez le soir, puisque, dans la journée, vous êtes impérieusement retenu par les séances de la Chambre.

Marcher le matin, et pour cela sacrifier son sommeil, jamais!

Marcher le soir, et pour cela sacrifier Réginette, jamais non plus!

Montségur sacrifia les séances de la Chambre. Il alla cependant toujours à Versailles; ces petits voyages en chemin de fer avaient eu l'approbation de son médecin... C'était, sachez-le bien, une existence très saine que celle de nos législateurs, lorsque les Chambres siégeaient à Versailles. La statistique a établi, de façon péremptoire, que la mortalité parlementaire s'est beaucoup élevée depuis le retour à Paris.

Montségur continuait donc d'aller à Versailles; seulement, une fois arrivé, il ne faisait que traverser le palais; il se montrait un peu, errait, pendant une dizaine de minutes, à travers les gradins, distribuait une cinquantaine de poignées de main, puis s'en allait faire, dans le parc, d'immenses promenades. Son nom pourtant figurait dans tous les votes ; c'était le point essentiel; il avait dit à son voisin de droite, qui, lui, ne s'absentait jamais :

— Quand il y aura un scrutin, faites pour moi comme pour vous.

Montségur, grâce à ce régime d'entraînement, se trouva, au bout de six mois, fort à l'aise dans sa redingote. Il avait maigri. Voilà donc quelle était sa vie, et pourquoi les travaux législatifs lui semblaient légers, et comment il était fort disposé à continuer ses promenades de santé dans le parc de Versailles, lesquelles promenades, annuellement, lui rapportaient... ou plutôt rapportaient à Réginette une dizaine de mille francs ; en effet, un jour qu'elle avait consenti à congédier un petit blondin qui inquiétait Montségur, celui-ci, dans un élan de reconnaissance, avait abandonné à la jeune actrice du Palais-Royal son traitement de député... Elle était devenue partie prenante au budget. Aussi conseillait-elle à Montségur de ne pas renoncer à la vie politique et de soutenir énergiquement la lutte dans l'arrondissement de Saint-Chamond.

Car, cette fois, la lutte était inévitable. Montségur allait avoir à batailler contre un légitimiste et contre un radical. Il dut prendre position, organiser, tout comme ses adversaires, de fausses réunions publiques, faire une profession de foi, avoir un semblant de programme. Il ne se tira pas d'affaire trop maladroitement; il déclara que la forme du gouvernement lui était à peu près indifférente; et qu'il s'arrangerait à merveille de la République, à la condition qu'elle se rapprochât de la monarchie, ou de la monarchie, à la condition qu'elle se rapprochât de la République. Il fut élu par six mille voix contre deux mille données au légitimiste et cinq cents au radical.

Montségur reprit sa place au centre droit et sa place chez Réginette. Il la retrouva plus blonde et plus avide que jamais. Il continua d'assister à la déroute de son argent, jusqu'au jour où son collègue Lambertin, membre et secrétaire du centre gauche, le pria de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui, le mercredi 15 mars, à sept heures.

II

Et, le mercredi 15 mars, à sept heures, sur le seuil d'un salon blanc et rouge, 67, boulevard Haussmann, au premier au-dessus de l'entresol, Montségur, soudainement, reçut un second coup de foudre, beaucoup plus violent que celui qui l'avait frappé, un soir, au théâtre du Palais-Royal, dans le fauteuil d'orchestre n° 92.

Mme Lambertin était une personne délicieuse, brune, mince, fine, mais, en même temps, potelée, là où cela pouvait être utile... Elle avait une taille de fée — cinquante-deux centimètres — et des épaules irréprochables. Aussi prenait-elle plaisir à en faire les honneurs à ses invités ; elle laissait même voir un peu plus que ses éblouissantes épaules ; elle allait en cela jusqu'à l'extrême limite et montrait tout ce qui peut se montrer dans un dîner politique.

Car c'était un dîner politique. Mme Lambertin était une femme fort avisée, fort intelligente, fort ambitieuse. Elle se rendait parfaitement compte de la complète insignifiance de son mari ; il n'avait de mérite et de valeur que par elle, Laure Lambertin... Elle se nommait Laure... C'était elle, elle seule, qui avait fait Lambertin conseiller municipal, maire, conseiller général, député, secrétaire du centre gauche, et cætera, et cætera... Enfin, elle l'avait fait tout ce qu'il était.

Elle rêvait plus et mieux, elle le voulait ministre ; et le chemin du ministère, c'était la présidence du centre gauche... C'était là qu'il fallait l'amener ! Aussi travaillait-elle à grossir le centre gauche, à le peupler d'amis à elle, de serviteurs dévoués à la fortune de Lambertin. Elle était active, ardente, énergique, passionnée, et, en toute occasion, payait bravement de sa personne.

Mme Lambertin s'empara de Montségur, après le dîner, et le régala, dans un coin du salon, d'un éloquent discours politique.

— Comment ! il s'attardait sur les bancs du centre droit ! C'était de la folie ! La France avait marché ; il fallait marcher avec la France ! Le pays était centre gauche ; il fallait être centre gauche !

Laure Lambertin parlait avec beaucoup de force et de chaleur. Son animation ajoutait à sa beauté ; légèrement gonflées par

l'émotion, de petites veines d'un bleu tendre couraient sous sa peau délicate et fine jusqu'à la transparence.

Montségur n'écoutait pas Mme Lambertin. Il la *regardait* parler. Tel un de mes amis, passionnément amoureux d'une chanteuse qui avait un visage délicieux et la voix très fausse, se bourrait les oreilles de coton pour aller *regarder* chanter celle qu'il adorait.

Montségur restait là, immobile, perdu dans la contemplation de ces épaules idéales et de leurs dépendances. Il avait entendu bien des orateurs à la Chambre, autrefois, quand il assistait aux séances... Mais ni M. Thiers, ni le duc de Broglie, ni M. Gambetta, ni Monseigneur Dupanloup n'avaient réussi à faire sur lui une telle impression.

Un soir, il avait dîné chez M. Thiers, et le président de la République, au sortir de table, l'avait emmené à l'écart dans le coin du grand salon de la préfecture de Versailles. La mise en scène avait été la même, et le discours aussi le même. M. Thiers, qui était un merveilleux causeur, en même temps qu'un grand orateur, avait longuement célébré les vertus et les douceurs du centre gauche... Montségur avait tenu bon contre l'éloquence de M. Thiers; il était plus faible devant l'éloquence de Mme Lambertin.

C'est qu'il n'était pas décolleté, M. Thiers! C'est que ses paroles n'étaient pas appuyées par le sourire de ces lèvres rouges comme des cerises, qui s'ouvraient sur des dents blanches comme du lait; c'est que ses paroles n'étaient pas soutenues par les gestes élégants de ces beaux bras, séparés de ces triomphantes épaules seulement par une imperceptible languette de satin mauve.

Au début du joli roman de Marivaux, Marianne est renversée dans la rue par le carrosse de Valville. — Les amoureux dans ce temps-là s'appelaient Valville, et les voitures, des carrosses. — La pauvre Marianne est blessée au pied... Valville saute à bas de son carrosse, relève Marianne, l'enlève, l'emporte chez lui, la fait mettre sur un *lit de repos*, envoie chercher un chirurgien... lequel arrive et demande à voir le pied de Marianne. Celle-ci de rougir; mais, tout en rougissant, elle songe qu'elle a le plus petit pied du monde, que Valville va le pouvoir admirer, et qu'elle aura fort innocemment tout le profit de l'aventure. Elle fait cependant quelque résistance, parle de n'ôter que le soulier;

mais ce n'est pas assez; elle se résigne donc, et, racontant la chose, dit gentiment :

« Quand mon pied fut en état, voilà le chirurgien qui l'examine et qui le tâte. Le bonhomme, pour mieux juger du mal, se baissait beaucoup, parce qu'il était vieux, et Valville, prenant insensiblement la même attitude, se baissait aussi beaucoup, parce qu'il était jeune : il ne connaissait rien à mon mal, mais il se connaissait à mon pied. »

Tel Montségur. Il ne connaissait pas grand'chose à toute cette politique, mais il se connaissait à ces merveilleuses épaules... Aussi se sentait-il doucement entraîné vers le centre gauche, quand Mme Lambertin lui disait :

— Croyez-moi, Monsieur, croyez-moi... Il n'y a que notre groupe! Il n'y a que notre groupe!

Laure Lambertin avait une couturière de premier ordre; le corsage de sa robe était un chef-d'œuvre de hardiesse et de précision. Les regards de Montségur s'arrêtaient avec complaisance sur les contours nettement accusés d'un très joli centre droit et d'un très joli centre gauche, lesquels formaient un groupe harmonieux, fort agréablement soulevé par le patriotisme. Montségur se disait qu'il serait fort agréable de se rallier à ce groupe-là; et il lui passait par la tête des idées folles, qui avaient, d'ailleurs, un caractère strictement parlementaire, sur le juste milieu, sur la plaine et sur la montagne, sur la conjonction des centres, sur la formation et la séparation des groupes.

A tel point que Réginette fut délaissée, pendant la seconde quinzaine de mars, un peu; pendant la première quinzaine d'avril, beaucoup; pendant la seconde quinzaine d'avril, tout à fait. Montségur préparait son évolution vers le centre gauche; il devint un des familiers du salon de Lambertin.

Un soir, Montségur, au milieu de plusieurs phrases politiques, glissa une toute petite phrase d'amour. On lui répondit par un sourire. Le lendemain, il s'enhardit, et ce fut une toute petite phrase politique qui se glissa au milieu de plusieurs grandes phrases d'amour. La passion bientôt domina dans ces entretiens, où d'abord il n'avait été question que de M. Dufaure, de M. Jules Simon, de M. de Marcère et de M. de Fourtou.

Enfin, un jour, et ce jour était le mardi 15 mai 1877, — il faut bien retenir cette date, qui est d'une importance capitale,—donc, ce jour-là, Montségur arriva vers deux heures chez Mme Lam-

bertin... Le mari avait été appelé à la Chambre par la présidence d'une commission... Montségur se déclara, et très nettement; il fut éloquent, il fut audacieux... on le laissait dire... et même on le laissait un peu faire.

Aussi allait-il redoubler d'éloquence, et surtout redoubler d'audace, lorsque, tout à coup, la jolie Mme Lambertin, dégageant ses deux mains qui se trouvaient étroitement emprisonnées dans les deux mains de Montségur :

— Vous dites que vous m'aimez? s'écria-t-elle.

— Oui, je vous aime!

— Que vous m'adorez?

— Oui, je vous adore!

— Vous osez dire cela?

— Oui, je l'ose!

— Et vous n'êtes pas encore inscrit au centre gauche!

Alors Montségur, dans un accès d'enthousiasme :

— En sortant d'ici, j'irai me faire inscrire au centre gauche... Je vous le jure, entendez-vous, Laure, je vous le jure!

C'était la première fois qu'il l'appelait Laure! Ce ne fut pas la dernière!

Ce même jour, vers cinq heures, fidèle à son serment, Montségur allait se faire inscrire au centre gauche. Ce fut un cri de joie dans toute la presse libérale! Les monarchistes venaient à la République! La surprise et l'indignation furent grandes parmi les amis politiques de Montségur... Ils prononcèrent le mot de trahison.

— Que voulez-vous? leur répondit-il, la France a marché, je marche avec la France!

Donc, tout cela s'était passé le 15 mai 1877; et le maréchal de Mac-Mahon, le lendemain, faisait le coup d'État ou le coup de tête du 16 mai; il écrivait sa fameuse lettre à M. Jules Simon.

A quoi tient la destinée! Si le maréchal de Mac-Mahon avait écrit sa lettre le 14 mai, au lieu de l'écrire le 16; si Lambertin, le 15 mai, n'avait pas été appelé au Palais-Bourbon par la présidence de cette commission: si Montségur n'avait pas profité de cette circonstance pour aller rendre à Laure Lambertin cette visite qui fut décisive; examinez, je vous prie, les conséquences... Le Seize Mai trouvait Montségur membre du centre droit. Un chiffre changeait dans l'histoire. Trois cent soixante-deux députés seulement — au lieu de trois cent soixante-trois — *déclaraient*

que le cabinet du 17 mai, représentant la coalition des partis hostiles à la République, était un danger pour l'ordre et pour la paix, en même temps qu'un trouble pour les affaires et les intérêts.

Au lieu de compter parmi *ces nobles citoyens aux inébranlables convictions, dont la fière attitude sauva les libertés publiques,* Montségur figurait piteusement parmi *les membres éhontés de cette odieuse coalition, qui méditait de ramener la France aux plus mauvais jours de son histoire.*

C'était le langage du temps. Donc, sans les triomphantes épaules de Mme Lambertin, les 363 n'étaient plus que les 362. Montségur fut un *trois-cent-soixante-troisième par amour,* comme on est quatorzième à dîner par complaisance.

C'est aussi l'amour qui fit la réélection de Montségur. L'arrondissement de Saint-Chamond avait marché; il aurait repoussé Montségur, membre du centre droit; il acclama Montségur, membre du centre gauche, et lui donna sept mille voix... Le rédacteur principal du *Libéral de Saint-Chamond* déclara que Montségur, *avec un admirable flair politique, avait vu les écueils où courait le char de la République...*

Et pourtant ce n'était pas cela qu'avait vu Montségur !

Il revint à la Chambre plus amoureux et, par conséquent, plus centre gauche que jamais. Il ne se doutait pas de ce qui l'attendait. Si l'arrondissement de Saint-Chamond avait marché, l'arrondissement de Bargeton — c'était la circonscription électorale de Lambertin — avait marché d'un pas plus rapide encore et plus dégagé. Lambertin, pour enlever son élection, avait dû prendre l'engagement d'aller siéger à la gauche républicaine...

Après cette période électorale, qui lui parut éternelle, — car elle le séparait de tout ce qu'il aimait, — Montségur accourut chez Mme Lambertin et se montra fort empressé de reprendre les opérations extra-parlementaires de la précédente législature; mais Laure l'arrêta doucement et lui dit :

— Mon ami, à quelle réunion comptez-vous vous faire inscrire?

— A quelle réunion? s'écria Montségur... Pouvez-vous croire que j'aie jamais la pensée d'abandonner le centre gauche!

— Mon Dieu! répliqua-t-elle, c'est que nous venons de l'abandonner, nous, le centre gauche. Édouard s'est fait inscrire à la gauche républicaine.

— A la gauche républicaine!

— Oui... et ce qu'Édouard a fait, vous ne pouvez pas ne pas le faire... Vous lui devez bien cela...

A la gauche républicaine! Il était atterré... il se récria, se débattit... C'était aller trop vite...

— Moins vite que la France, mon ami... Elle ne marche plus, la France, elle court... Il faut courir avec elle.

— Vous m'en demandez trop!... Je ne peux pas, Laure, je ne peux pas! songez-y donc!... Mes convictions... mes relations...

— Ah! lui dit-elle passionnément, qu'est-ce donc que tout cela à côté de notre amour!

Mme Lambertin avait une si gentille et si douce manière de plaider ses procès, qu'elle finissait toujours par les gagner.

Montségur, deux heures après, s'en alla se faire inscrire à la gauche républicaine.

Voilà donc Montségur et Lambertin passant tous deux en bons amis, bras dessus, bras dessous, du centre gauche à la gauche républicaine. Ce groupe était beaucoup plus important, beaucoup plus nombreux. Mme Lambertin dut redoubler de zèle et d'ardeur; elle fut admirable, se prodigua, déploya une activité merveilleuse. Son salon prit une teinte un peu plus foncée, un peu plus haute en couleur. Le mot *démocratie* n'effaroucha pas ses jolies lèvres, qui, jusqu'alors, s'en étaient tenues au mot *libéralisme*.

Ludovic Halévy,

de l'Académie française.

(A suivre.)

LE PARADOXE DU LIÈVRE

Cet animal est triste et la crainte le ronge.

LA FONTAINE.

Le lièvre est un animal intrépide.

Les jugements qu'on a portés sur son caractère et qui ont proclamé sa timidité sont l'œuvre d'imaginations poétiques : jamais l'observation ne les a confirmés. — La Fontaine, en parlant de la crainte et de la tristesse du lièvre, répète une calomnie de Phèdre, qui la tenait d'Ésope, lequel l'avait reçue des colonies grecques d'Asie, d'où elle était venue de l'Inde. On voit que l'erreur date de loin. Les modernes l'acceptent de la plus haute antiquité comme un dogme respectable et la conservent pieusement : ce n'est pourtant qu'une erreur.

Extrêmement peu armé, car ses dents et ses griffes ne peuvent être comptées comme des moyens de défense, le lièvre, attaqué par quelqu'un de ses innombrables ennemis, cherche d'abord son salut dans la fuite. Voilà pourquoi l'on doute de son courage. Et comment un lièvre résisterait-il à un loup, à un homme, à un chien, à un renard, ou même à une simple belette? Tenir tête serait insensé ! Toute résistance, toute lutte de front, tout retard même causerait sa perte. La fuite est donc sa seule chance de salut.

N'est-il pas reconnu, dans l'art militaire, qu'une retraite habilement conduite est la plus difficile et la plus glorieuse des opérations, et qu'il faut une intrépidité à toute épreuve pour la mener à bien? Que ferait le plus fort et le plus brave des hommes

mis sans armes face à face avec un tigre? Serait-il un lâche pour chercher à s'enfuir? La disproportion est moindre pourtant entre un homme et un tigre qu'entre un lièvre et un chien, vingt fois moindre qu'entre un lièvre et une meute.

La lâcheté consiste à s'enfuir tant qu'il reste dans la lutte une seule chance de salut, fût-ce au prix de la vie, ou à se retirer pour sauver une existence dont la perte aurait peut-être retardé la marche de l'ennemi. Refuser le combat quand il ne présente nulle chance de succès, et que son résultat, indubitablement funeste, ne peut présenter pour personne aucune utilité, c'est du discernement, de la prudence, du coup d'œil. Il en est ainsi, à plus forte raison, quand on est surpris sans armes.

C'est le cas du lièvre.

Il est juste d'ajouter qu'il n'apporte dans l'affaire aucun amour-propre, en quoi il est plus à louer qu'à blâmer. La question ne présente pour lui que deux solutions : la fuite ou la casserole. Pardon, devant le chasseur, il y a encore une troisième hypothèse : le lièvre peut être manqué ! J'en demeure bien volontiers d'accord ; mais, à quelque mazette qu'il ait affaire, il agit encore plus sagement en ne tentant pas l'aventure.

J'ai un excellent ami qui a le coup de fusil un peu prompt. Pendant une certaine semaine d'ouverture, il a manqué vingt-six lièvres de suite. Pourtant il a tué le vingt-septième. Vous voyez bien qu'il ne faut se fier à personne !

Remarquez d'ailleurs que le lièvre attaqué par l'homme, assisté de ses terribles alliés les chiens, ne se sauve jamais dans le sens humiliant du mot. Il ne fuit pas droit devant lui, sans autre souci que de donner son maximum de vitesse, comme s'il avait perdu la tête. Oh! que non! Dès les premiers pas, sans se laisser émouvoir, sans perdre son admirable sang-froid, il ordonne sa course, et met à exécution une série de ruses, disons mieux, de combinaisons stratégiques, qui le portent souvent hors de toute atteinte. — Il revient en arrière, coupe sa piste, et n'arrête le savant entre-croisement de sa course que quand, serré de trop près, il est obligé de filer tout droit. Alors, il prend du champ, il élargit le cercle de son action, sort du bois, s'il le faut, et renouvelle en plaine sa tactique savante. Il passe et repasse aux mêmes endroits, traverse des haies qui embarrassent et retardent ses adversaires, franchit les murs, trotte sur les pierrailles, pour laisser moins d'odeur, puis souvent, quand il a embrouillé à son

gré le dédale de ses voies, quand il croit en avoir assez fait pour déconcerter la sagacité des fortes têtes de la meute, il se dirige posément, gravement, carrément sur les chiens. Il sait qu'ils s'en vont le nez en terre, braillant comme des aveugles, et qu'ils ne le verront pas. — Ce courage trouve souvent sa récompense. Par cette manœuvre pleine de sang-froid, il mêle si bien son fumet à l'odeur des chiens, que ceux-ci ne parviennent que rarement à distinguer l'une de l'autre.

Est-ce la conduite d'un lâche ?

Un jour, mes chiens promenaient depuis une heure un grand lièvre qui ne voulait pas sortir du bois et qui les mettait en défaut toutes les cinq minutes. Deux ou trois fois déjà il était passé au tournant d'une clairière où je l'avais aperçu, mais de trop loin. Il me savait là, m'ayant fort bien vu aussi; il y revint cependant. Il sauta à vingt-cinq pas de moi, s'assit et me fixa. Au mouvement que je fis pour l'ajuster, il eut un soubresaut, comme d'étonnement, puis jeta un coup d'œil derrière lui ; je crus qu'il allait détaler ; mais point, il s'aplatit résolument et me regarda faire. La pauvre bête, hélas ! ne sut ce qui se passa que dans l'autre monde !

C'était un brave !

Un soir d'été, je revenais de Sceaux par le chemin de fer; il pouvait être sept heures ; c'est le plein jour en juin. Je regardais par la portière du wagon, quand j'aperçus, à dix mètres de la voie tout au plus, deux grands lièvres qui se battaient avec acharnement. Ils se dressaient l'un contre l'autre, jouant des dents et des griffes; le poil volait, la poussière formait un nuage autour des combattants, et leur ardeur demeura telle que l'abominable vacarme du train, qui passait pourtant si près d'eux, ne leur fit pas lâcher prise. — Il est certain que le motif de la rencontre devait être sérieux, et que l'amour s'apprêtait à couronner le vainqueur sur quelque gazon prochain. Mais où donc était alors la légendaire timidité?

Cette grande bravoure d'une bestiole si faible et si désarmée n'a pas peu contribué à frapper l'imagination des peuples superstitieux. — Presque toutes les religions ont donné au lièvre un rôle considérable dans leurs légendes. Je ne sais si les Égyptiens l'ont adoré, mais il a fait partie de leurs symboles, car on retrouve sa figure dans leurs hiéroglyphes.

Certaines tribus de l'Amérique du Nord avaient le Grand Lièvre pour dieu suprême, et beaucoup le révèrent encore pieusement aujourd'hui. — Les Chipionyans croient que le Grand Lièvre étant porté sur les eaux, avec tous les quadrupèdes qui composaient sa cour, forma la terre d'un grain de sable tiré de l'Océan, et les hommes des corps de ces mêmes animaux.

Les anciens docteurs juifs, ces maîtres en superstition, content sur le lièvre des choses merveilleuses. Ils prétendent qu'il naît hermaphrodite (Arnabeth). — Evax et Aaron disent que si l'on joint les pattes d'un lièvre avec la tête d'un merle, l'homme qui les portera sera si hardi qu'il ne craindra plus la mort. Celui qui se les attachera au bras ira partout et reviendra sain et sauf. Si l'on fait manger à un chien du lièvre et un cœur de belette, il n'obéira plus à personne, quand même on le tuerait. — La croyance à cette intrépidité inspirée par une amulette dont le lièvre fournit les principaux éléments semble indiquer que les juifs avaient compris le caractère énergique de l'animal.

Chez les Grecs modernes, si une caravane rencontre un lièvre, elle s'arrête, dût-elle camper là, jusqu'à ce que quelqu'un qui n'ait pas vu la bête passe par le même chemin, coupe la voie du lièvre et rompe ainsi un charme redoutable pour les premiers voyageurs.

Le lièvre occupe un rang fort honorable dans les superstitions de la France, et s'il n'y est pas compté parmi les divinités, à cause de la diffusion des lumières jusque dans les campagnes les plus reculées, nos paysans le tiennent encore pour sorcier. — Qu'est-ce qu'un sorcier? Dame! je ne sais pas, et peu de gens le savent, mais qui oserait nier qu'ils existent? — Les sorciers commandent aux choses par une puissance de suspecte nature assurément. Ils jettent des sorts aux hommes et aux animaux rien qu'en les regardant de travers, et d'un seul doigt levé ils peuvent rendre votre vache stérile, votre porc ladre, votre femme infidèle, ou votre chien enragé! Il troublent la lune et la *brouillent;* ce sont eux qui poussent contre elle ces nuages affolés qu'elle tranche de son croissant comme d'une faucille d'or. — Ils demeurent au bout des villages, à l'orée des grands bois : ce sont de vieilles gens, à visage étrange et sinistre, souvent borgnes, qui, muets et hochant la tête, vous regardent passer. Nul ne connaît leurs parents, nul ne sait leur âge. Quand les nuits *inscrites* reviennent, quand la lune énorme jette à travers les halliers les

fulgurances de son disque sanglant, ils partent, sur un bouc, sur un chat, sur un balai, et l'on entend alors en frissonnant rouler dans les forêts leurs hurlements éperdus!

C'est le temps où ils se changent en bêtes, où les loups-garous courent par les chemins. Mais la métamorphose favorite des sorciers est de se transformer en lièvre. Tout le monde le sait : fol qui en doute!

Il circule sur ce point nombre d'histoires plus véritables les unes que les autres, et attestées par des témoins *presque* oculaires qui prouvent à n'en pas douter que sur dix lièvres aperçus par les nuits de pleine lune il y en a neuf au moins qui ne le sont que pour la forme. Les autres sont des sorciers qui vont au sabbat ou qui en reviennent, suivant l'heure! Il faut, quand on les rencontre, ne pas les regarder, faire semblant de ne pas les voir, se prémunir, à tout risque, par un bon signe de croix, et surtout, si l'on tient à sa vie, ne pas tirer dessus! Les braconniers affûteurs ne s'inquiètent guère de ces dogmes, malheureusement! Ce sont gens de faible superstition : il serait bien à désirer pourtant qu'ils prissent quelque souci de ces vérités-là!

Un soir, au soleil couchant, je rencontrai sur la montagne de Pouilly un vieux paysan tant soit peu braconnier, mais en règle avec la loi de 1844, ce qui me permettait de le fréquenter. Nous nous assîmes un moment sur le bord des roches qui dominent la vallée, et qui ont, en cet endroit, une vingtaine de mètres d'élévation; nous regardions tranquillement ce magnifique paysage de l'Auxois déroulé sous nos yeux, sans plus songer au carnage, quand un lièvre, sortant je ne sais d'où, vint, trottinant, s'asseoir au pied de la roche même. Il faut être poli avec les anciens, et, comme à Fontenoy, je fis signe à mon compagnon de tirer le premier. — Il ajuste posément et fait feu. — Le lièvre ne bouge pas plus que s'il eût été en plomb; ses longues oreilles se tiennent immobiles, aucun poil de son corps ne frissonne! — « Doublez, fis-je tout bas, doublez donc! » Au lieu de doubler, le bonhomme me regarda : il avait changé de figure; sa pâleur, sa lèvre pendante, son menton tremblotant, tout en lui indiquait une violente terreur! — « Je n'ose pas tirer, dit-il, c'est un sorcier! » J'éclatai de rire, et si bruyamment que le sorcier détala de toutes ses jambes! — Le vieux l'avait manqué outrageusement, et l'animal, entendant le coup de fusil sans savoir d'où il partait,

n'avait filé qu'au moment où mon rire avait indiqué la direction de l'ennemi.

Un lièvre, aperçu de nuit dans un chemin par la pleine lune, est une des plus terribles rencontres que l'on puisse faire. Le moins qui puisse vous arriver est de mourir dans l'année, et si vous échappez au sombre trépas, vous serez du moins, à partir de ce moment funeste, en butte aux plus constantes et plus inexplicables calamités. — Un paysan d'Éguilly rentrait d'un village voisin, le soir de la Toussaint, soir redoutable par excellence, où, dans les campagnes, le glas des morts infiltre goutte à goutte la terreur au cœur des plus braves, à chaque coup de son tintement ! Arrivé au pont du canal, sur lequel une lune énorme étalait les nappes de sa blanche lumière, notre homme aperçut, au milieu de la chaussée, un lièvre qui le regardait fixement. Fou de terreur, il se sauva à travers champs, sans regarder derrière lui... ni devant non plus sans doute, car il tomba dans un fossé et se brisa les deux poignets. Essayez un peu de lui faire entendre que son lièvre n'était pas un sorcier !

E. Cunisset-Carnot.

L'IMMORTEL[1]

IX

Tous les jours, entre quatre et six, plus tôt ou plus tard selon la saison, Paul Astier venait prendre sa douche à « l'hydrothérapie Keyser », en haut du faubourg Saint-Honoré. Vingt minutes de fleuret, de boxe ou de bâton, puis le jet froid, le bain de piscine, la petite station, en sortant, chez la fleuriste de la rue du Cirque, pour se faire coudre un œillet à la boutonnière ; et la réaction jusqu'à l'Arc-de-l'Etoile, Stenne et le phaéton suivant au ras du trottoir. Ensuite un tour aux Acacias, où Paul montrait un teint clair, une peau de femme à « lever » toutes les femmes, et qu'il devait à ses habitudes d'hygiène chic. Cette séance chez Keyser lui épargnait en outre la lecture des journaux, par les potins de cabine à cabine, ou sur les divans de la salle d'armes, en veste de tir, en peignoir de flanelle, même à la porte du docteur, quand on attendait son tour de douche. Des cercles, des salons, de la Chambre, de la Bourse ou du Palais, les nouvelles de la journée s'annonçaient là librement, à voix haute, dans le froissement des épées et des cannes, les appels au garçon, les grandes claques en battoir des mains sur la chair nue, le cliquetis des fauteuils à roulettes pour rhumatisants, les lourds plongeons qui s'ébrouaient dans la piscine aux voûtes sonores, et, dominant tous les bruits d'eau brisée, jaillie, la voix du bon docteur Keyser, debout sur sa tribune, et ce mot revenant toujours comme un refrain : « Tournez-vous. »

Ce jour-là, Paul Astier se « tournait » avec délices sous la pluie

(1) Voir les numéros des 25 juillet, 10 et 25 août et 10 septembre 1888.

bienfaisante, y laissait la migraine et la poussière de sa corvée, et les funèbres ronrons des regrets académiques en style Astier-Réhu : « L'airain lui mesurait ses heures... la main glacée de Loisillon... épuisé la coupe du bonheur... » O papa ! ô cher maître ! Il en fallait de l'eau, en pluie, en fouet, en cascade, pour nettoyer ce noir fatras. Encore ruisselant, il croisa un grand corps qui remontait de la piscine et lui faisait un bonjour grelottant de la tête, courbé en deux sous un large bonnet en caoutchouc couvrant le crâne et une partie de la figure. Cette maigreur livide, cette raide démarche contracturée, il crut à un de ces pauvres névropathes, habitués de chez Keyser, dont les muettes apparitions d'oiseaux de nuit, lorsqu'ils venaient se peser à la bascule dans la salle d'armes, faisaient un tel contraste aux rires de santé et de vigueur débordantes. Puis, la courbe méprisante de ce grand nez, ces plis de dégoût tirant la bouche, lui rappelèrent vaguement un visage de la société. Et dans sa cabine, pendant que le garçon baigneur lui étrillait la peau, il demanda : « Qui donc vient de me saluer, Raymond ?

— Mais c'est le prince d'Athis, monsieur... » fit Raymond avec la fierté du peuple à prononcer ce mot de prince. « Il vient à la douche depuis quelque temps, toujours le matin... Aujourd'hui il s'est retardé, rapport à un enterrement, qu'il a dit à Joseph... »

La porte de la cabine entr'ouverte pendant ce colloque laissait voir dans celle en face, sur le côté pair du couloir, le gros Gavaux assis, tout nu, d'un gras blafard et difforme, en train de s'attacher au-dessus du genou, avec des jarretières à boucles, de longs bas de femme ou d'ecclésiastique. « Dites donc, Paul, vous avez vu Samy, qui vient se donner des forces ?... » et il clignait de l'œil comiquement.

« Des forces ?

— Bé oui ! il se marie dans quinze jours, savez bien ; et le pauvre garçon, pour s'assurer les reins, s'est mis bravement à l'eau froide et aux pointes de feu.

— Et l'ambassade, quand ?

— Mais, tout de suite. La princesse est partie devant. Ils se marieront là-bas. »

Paul Astier eut l'instinct d'un désastre : « La princesse !... Qui épouse-t-il donc ?

— D'où sortez-vous ?... Le bruit de Paris depuis deux jours...

Colette, pardi! l'inconsolable Colette... C'est la tête de la duchesse que je voudrais voir... A Loisillon, elle s'est très bien tenue, mais sans lever son voile, sans un mot à personne... Dur à avaler, dame!... Songez donc qu'hier encore nous cherchions ensemble des étoffes pour la chambre de l'infidèle à Pétersbourg. »

Il bavardait de sa voix grasse et méchante de portière mondaine, tout en achevant de boucler ses jarretières; et pour accompagner la féroce histoire, on entendait à deux cabines plus loin, dans un sonore roulement de claques à même, le prince encourageant le garçon de douche : « Plus fort, Joseph... plus fort... N'ayez pas peur. » Ah! il en prenait, des forces, le bandit.

Paul Astier, qui, aux premiers mots de Gavaux, avait franchi le couloir pour mieux entendre, fut pris d'une envie folle : enfoncer d'un coup de pied la porte du prince, sauter dessus, s'expliquer brutalement avec ce misérable qui lui enlevait la fortune des mains. Tout à coup il se vit nu, trouva sa colère inopportune et rentra s'habiller, se calmer un peu, comprenant qu'il devait avant tout causer avec sa mère, savoir exactement où en étaient les choses.

Par exception, sa boutonnière resta vide, ce soir-là, et pendant que des yeux de femmes, au mouvement désœuvré de voitures en file, cherchaient le joli jeune homme dans l'allée habituelle, il roulait vivement vers la rue de Beaune. Corentine le reçut les bras nus, en souillon, profitant de l'absence de madame pour faire un grand savonnage.

« Où dîne ma mère, savez-vous? »

Non. Madame ne lui avait rien dit; mais Monsieur était là-haut à fourrager dans ses papiers. Le petit escalier des archives criait sous le pas lourd de Léonard Astier :

« C'est toi, Paul? »

Le demi-jour du couloir, le trouble où il était lui-même, empêchèrent le garçon de remarquer l'extraordinaire aspect de son père et l'égarement de sa voix pour répondre au : « Comment va le maître?... Maman n'est pas là?...

— Non, elle dîne chez Mme Ancelin, qui l'emmène aux Français... Dans la soirée, j'irai les rejoindre. »

Ensuite le père et le fils n'eurent plus rien à se dire; deux étrangers en présence, des étrangers de race ennemie. Aujourd'hui, pourtant, Paul Astier, dans son impatience, aurait bien demandé à Léonard s'il savait quelque chose de ce mariage; mais

tout de suite : « Il est trop bête, m'man n'a jamais dû en parler devant lui. » Le père, lui aussi, angoissé d'une question qu'il voulait faire, le rappela d'un air gêné :

« Écoute donc, Paul... figure-toi qu'il me manque... Je suis en train de chercher...

— De chercher ?... »

Astier-Réhu hésita une seconde, regardant de tout près la charmante figure dont l'expression n'était jamais parfaitement franche, à cause de la déviation du nez, puis l'accent bourru et triste :

« Non, rien... c'est inutile, tu peux t'en aller. »

Il restait à Paul Astier de rejoindre sa mère au théâtre, dans la loge Ancelin.

C'était deux ou trois heures à tuer d'ici là. Il renvoya sa voiture, en recommandant à Stenne de venir l'habiller au cercle, puis se mit en route à tout petits pas, dans un délicat Paris crépusculaire où les arbustes en boule du parterre des Tuileries s'allumaient de couleurs vives, à mesure que le ciel s'assombrissait. Une incertitude délicieuse pour les rêveurs et les combineurs d'affaires. Les voitures diminuent. Des ombres se hâtent, vous frôlent ; on peut suivre son idée sans distraction. Et le jeune ambitieux songeait, lucidement, le sang-froid revenu. Il songeait comme Napoléon aux dernières heures de Waterloo : bataille gagnée tout le jour, puis le soir, la déroute. Pourquoi ? Quelle faute commise ? Il remettait en place les pièces de l'échiquier, cherchait sans comprendre. Une imprudence, peut-être, d'être resté deux jours sans la voir.

Mais n'était-ce pas l'élémentaire tactique, après l'épisode du Père-Lachaise, de laisser la femme ruminer son petit péché. Comment se douter d'une fuite aussi brusque ? Tout à coup cet espoir lui vint, connaissant la princesse, oisillon changeant d'idée comme de perchoir, qu'elle n'était pas encore partie, qu'il allait la trouver au milieu de ses préparatifs, désolée, incertaine, demandant au portrait d'Herbert : « Conseille-moi, » et qu'il la reprendrait d'une étreinte.

Car maintenant il comprenait et suivait, dans cette petite tête, toutes les péripéties de son roman.

Il se fit conduire rue de Courcelles. Plus personne. La princesse partie en voyage le matin même, lui dit-on. Pris d'un affreux découragement, il rentra chez lui pour n'être pas obligé, au cercle, de parler et de répondre. Sa grande baraque moyen âgeuse

dressant sa façade de Tour de la faim, toute bordée d'écriteaux, acheva de lui serrer le cœur par le tas de notes en retard qu'elle lui rappelait ; puis la rentrée à tâtons dans cette odeur d'oignon frit qui remplissait tout l'hôtel, le petit domestique rageur se fabriquant, les soirs de dîner au cercle, un faubourien miroton. Un peu de jour traînait encore dans l'atelier, et Paul, jeté sur un divan, tout en se demandant quelle déveine déjouait sa prudence et ses combinaisons les plus adroites, s'endormit pour deux heures, après lesquelles il se réveilla transformé. De même que la mémoire s'aiguise au sommeil du corps, ses facultés de volonté et d'intrigue n'avaient cessé d'agir pendant ce court repos. Il y avait reconquis un plan nouveau et cette froide et ferme résolution, autrement rare chez nos jeunes Français que la bravoure armée.

Vivement habillé, lesté de deux œufs et d'une tasse de thé, avec une légère tiédeur de petit fer dans la barbe et les moustaches, quand il jeta au contrôle du Théâtre-Français le nom de Mme Ancelin, le plus subtil observateur n'aurait pu soupçonner dans ce parfait mondain la moindre préoccupation, ni ce que renfermait ce joli meuble de salon, laqué noir et blanc, si bien scellé.

Le culte rendu par Mme Ancelin à la littérature officielle avait deux temples, l'Académie française, la Comédie française : mais le premier n'étant qu'irrégulièrement ouvert à la ferveur des fidèles, elle se rabattait sur l'autre, dont elle suivait ponctuellement les offices, ne manquant jamais une « première », grande ou petite, ni les mardis de l'abonnement. Et ne lisant que les livres à l'estampille de l'Académie, les artistes de la Comédie étaient les seuls qu'elle écoutât fervemment, avec des expressions attendries ou frénétiques qui éclataient dès le contrôle et les deux grands bénitiers de marbre blanc que l'imagination de la bonne dame avait dressés à l'entrée de la maison de Molière, devant les statues de Rachel et de Talma.

« Est-ce tenu !... Quels huissiers !... Quel théâtre !... »

Ses petits bras écartés en gestes courts, son souffle haletant de grosse dame, remplissaient le couloir d'une expansive joie turbulente qui faisait courir dans toutes les loges : « Voilà Mme Ancelin. » Aux mardis surtout, l'indifférence de la salle très mondaine contrastait avec l'avant-scène où roucoulait, se pâmait, le corps hors la loge, ce bon gros pigeon aux yeux roses, ramageant tout haut : « Oh ! ce Coquelin... Oh ! ce Delaunay !... quelle jeunesse !...

quel théâtre !... » ne souffrant pas qu'on parlât d'autre chose, et, aux entr'actes, accueillant les visites par des cris d'admiration sur le génie de l'auteur académicien, les grâces de l'actrice sociétaire.

A l'entrée de Paul Astier, le rideau était levé, et connaissant les rites du culte, l'absolue défense de parler alors, de saluer, de remuer un fauteuil, il attendit, immobile, dans le petit salon séparé par une marche de l'avant-scène où Mme Ancelin s'extasiait entre Mme Astier et Mme Eviza, Danjou et de Freydet assis derrière elle avec des têtes de captifs. A ce claquement si particulier des fermetures de loge, et que suivit un « Chut ! » foudroyant pour l'intrus qui troublait l'office, la mère, à demi tournée, tressaillit en voyant son Paul. Que se passait-il ? Qu'avait-il de si pressé, de si grave à lui dire, pour venir jusque là, dans ce guêpier d'ennui, lui qui ne s'ennuyait jamais qu'avec un but. Sans doute encore l'argent, l'horrible argent. Heureusement, elle en aurait bientôt ; le mariage de Samy les ferait riches. Et désireuse d'aller à lui, de le rassurer avec la bonne nouvelle qu'il ignorait peut-être, elle devait rester en place, regarder la scène, faire chorus avec la dame : « Oh ! ce Coquelin... Oh ! ce Delaunay... Oh !... ah !... » Dur supplice pour elle, cette attente ; pour Paul, qui ne voyait rien que la barre éclatante et chaude de la rampe et, reflétée dans le panneau de glace du côté, une partie de la salle, fauteuils, loges et parterre, des rangées de physionomies, d'atours, de chapeaux, comme noyés dans une gaze bleuâtre, avec l'aspect décoloré, fantômatique, des objets entrevus sous l'eau. A l'entr'acte, corvée des compliments :

« Et la robe de Reichemberg, av' vous vu, monsieur Paul ?... ce tablier de jais rose ?... cette quille en rubans ! av' vous vu ?... Non, vraiment, on ne s'habille qu'ici. »

Des visites arrivaient. La mère put ravoir son fils, l'entraîner sur le divan, et là, parmi les boas, les sorties, ils parlaient bas, de tout près.

« Réponds vite et net, commença-t-il... Samy se marie ?

— Oui, la duchesse le sait depuis hier... Mais elle est venue quand même... C'est si orgueilleux, ces Corses !

— Et le nom de la rastaquouère... Peux-tu le dire maintenant ?

— Colette, voyons ! tu t'en doutais.

— Pas le moins du monde... Et combien auras-tu pour ça ?...

— Triomphante, elle murmura : « Deux cent mille...

— Ça me coûte vingt millions, à moi, tes intrigues !... Vingt millions et la femme... » Et lui broyant les poignets rageusement, il lui jeta dans la figure : « Gaffeuse ! »

Elle en resta suffoquée, abrutie. Lui, c'était lui, cette résistance qu'elle sentait à certains jours, ce travail contre le sien ; c'était lui le « si vous saviez » de cette petite sotte, quand elle sanglotait éperdue dans ses bras. Ainsi, au bout de cette sape qu'ils menaient chacun de son côté vers le trésor, avec tant de ruse, de patient mystère, un dernier coup de pioche et les voilà tous deux face à face, sans rien. Ils ne parlaient plus, se regardant, le nez de côté, leurs yeux pareils férocement allumés dans l'ombre, pendant le va-et-vient des visites, des conversations. Et c'est une forte discipline, allez, que cette discipline du monde, pouvant refouler en ces deux êtres les cris, les trépignements, l'envie de rugir et de massacrer dont leurs âmes étaient soulevées. Mme Astier, la première, pensa tout haut :

« Encore si la princesse n'était pas partie. » Et sa bouche se tordait de rage : une idée à elle, ce brusque départ.

« On la verra revenir, dit Paul.

— Comment ? »

Sans répondre, il demanda :

— Samy est-il dans la salle ?

— Oh ! je ne crois pas... Où vas-tu ? Que veux-tu faire ?

— Fiche-moi la paix, n'est-ce pas ? ne te mêle de rien... tu n'as vraiment pas assez de veine. »

Il sortit dans un flot de visiteurs que chassait la fin de l'entr'acte, et elle reprit sa place à gauche de Mme Ancelin, aussi exaltée, aussi adorante que tout à l'heure, en perpétuel état de grâce.

« Oh ! ce Coquelin... que d'esprit !... mais regardez donc, ma chère. »

Ma chère était distraite, en effet, les yeux perdus, le sourire douloureux d'une danseuse sifflée, et sous prétexte que la rampe l'aveuglait, tournée à tout instant vers la salle pour y chercher son fils. Une affaire avec le prince, peut-être, s'il est venu... Et par sa faute à elle, par sa stupide maladresse...

« Oh ! ce Delaunay... Av' vous vu ?... av' vous vu ? »

Non, elle ne voyait que la loge de la duchesse, où quelqu'un venait d'entrer, la tournure élégante et jeune de son Paul ; mais

c'était le petit comte Adriani, au fait de la rupture comme tout Paris et se lançant déjà sur la piste. Et jusqu'à la fin du spectacle la mère se rongea d'angoisse, roulant mille projets confus qui se bousculaient dans sa tête avec des choses passées, des scènes qui auraient dû l'avertir.

Ah ! bête ! bête !... Comment ne s'être pas doutée ?...

La sortie, enfin ! mais si lente encore, des haltes à chaque pas, des saluts, des sourires, des adieux échangés... « Que faites-vous cet été ? Venez donc nous voir à Deauville... » et par l'étroit couloir où l'on se presse, où les femmes achèvent de s'empaqueter, avec ce joli geste qui assure les boutons d'oreilles, par le large escalier de marbre blanc au bas duquel attend la livrée, la mère, tout en causant, guette, écoute, cherche à surprendre dans la rumeur de la grande ruche mondaine qui se disperse pour des mois un mot, une allusion à chaque scène de corridor. Justement voici la duchesse qui descend, fière et droite dans son long manteau blanc et or, au bras du jeune garde-noble.

Elle sait quel tour infâme lui a joué son amie ; et les deux femmes croisent au passage un regard froid, sans expression, plus redoutable que les plus violentes engueulades de bateau-lavoir. Elles savent maintenant comment compter l'une sur l'autre, et que tous les coups porteront, frappés aux bons endroits par des mains exercées, dans cette guerre au curare succédant à une intimité de sœurs ; mais elles accomplissent la corvée mondaine, masquées d'un pareil sang-froid, et leurs deux haines, l'une puissante, l'autre venimeuse, peuvent se frôler, se coudoyer sans qu'il s'en dégage une étincelle.

En bas, dans la cohue des valets de pied et des jeunes clubmen, Léonard Astier attendait pour prendre sa femme, selon sa promesse. « Ah ! voilà le maître, » s'exclama Mme Ancelin, et trempant une dernière fois ses doigts dans l'eau bénite, elle en aspergeait tout le monde, le maître Astier-Réhu, le maître Danjou, et ce Coquelin, et ce Delaunay... Oh !... ah !... Léonard ne répondait pas, suivait, sa femme au bras, son collet brutalement relevé à cause du grand courant d'air.

Il pleuvait dehors. Mme Ancelin proposa de les reconduire, mais sans empressement, comme font les gens à voitures craignant de fatiguer leurs chevaux, redoutant surtout la mauvaise humeur de leur cocher, lequel est uniformément le premier cocher de Paris. D'ailleurs le maître avait un fiacre ; il coupa court aux

affabilités de la dame, qui ramageait : « Oui, oui, on vous connaît... pour être tous deux seuls... Ah ! l'heureux ménage... » et par les galeries tout éclaboussées d'eau, il entraîna Mme Astier.

A la fin des bals, des soirées, quand un couple mondain part en voiture, on est toujours tenté de se demander : « Maintenant que vont-ils se dire ? » Pas grand'chose, car l'homme sort généralement assommé, courbaturé, de ces sortes de fêtes que la femme prolonge dans le noir de la voiture par des comparaisons intimes entre sa mise, sa beauté et celles qu'elle vient de regarder, ruminant des arrangements d'intérieur ou de toilette. Cependant la grimace pour le monde est tellement effrontée, l'hypocrisie de société si énorme, qu'on serait curieux d'assister à l'immédiate détente après la pose officielle, de saisir le vrai des accents, des natures, les rapports réels de ces êtres, tout à coup libérés et défublés, dans ce coupé filant à travers le Paris désert, entre les reflets de ses lanternes.

Pour les Astier, ces retours étaient très significatifs. Aussitôt seule, la femme quittait la déférence et l'intérêt maintenus dans le monde pour le maître, parlait raide, prenait sa revanche de son attention à écouter des histoires cent fois entendues, qui l'hébétaient d'ennui ; lui, bienveillant de nature, toujours content de soi et des autres, revenait régulièrement enchanté, stupéfait chaque fois des horreurs que sa femme débitait sur la maison amie, les personnes rencontrées, allant tranquillement aux accusations les plus abominables avec cette légèreté, cette exagération inconsciente des propos qui est la dominante des relations parisiennes. Alors, pour ne pas l'exciter davantage, il se taisait, faisait le gros dos, volait un petit somme dans un coin. Ce soir-là, par exemple, Léonard Astier se carra, sans faire attention au « prenez donc garde à ma robe » de cette voix aigre de la femme dont on chiffonne l'ajustement. Ah ! il s'en moquait un peu, de sa robe.

« On m'a volé, Madame ! fit-il, et si violemment que les vitres en tremblèrent. »

Ah ! mon Dieu... les autographes !... Elle n'y pensait plus, en ce moment surtout, brûlée plus fort d'autres inquiétudes, et son étonnement n'eut rien de joué.

Volé, oui, ses Charles-Quint, ses trois plus belles pièces...

Mais déjà sa voix perdait la violente certitude de l'attaque, ses soupçons hésitaient devant la surprise d'Adélaïde. Elle pourtant s'était remise : « Qui pensez-vous ?... » Corentine lui semblait une fille sûre... à moins que Teyssèdre... mais comment supposer que cette brute...

Teyssèdre ! Il en cria, tant la chose lui parut évidente. Sa haine l'aidant contre l'homme à la brosse, il s'expliquait le crime très bien, le suivait à la trace depuis un mot dit à table sur la valeur de ces manuscrits, ramassé par Corentine, innocemment répété... Ah ! le scélérat avait-il bien une tête de criminel, et quelle folie de résister à ces avertissements de l'instinct. Ce n'était pas naturel, voyons, l'antipathie, la haine que lui inspirait ce frotteur, à lui, Léonard Astier, membre de l'Institut ! Son compte était bon, le babouin. On lui en ferait manger, des galères. « Mes trois Charles-Quint !... Oui-dà !... » Sur-le-champ, avant de rentrer, il voulait porter plainte au commissaire. Elle essayait de le retenir : « Êtes-vous fou ?... Le commissaire après minuit... » Mais il s'obstinait, penchant sous la pluie sa lourde carapace pour des indications au cocher.

Elle fut obligée de le retirer en arrière violemment ; et lasse, excédée, sans courage pour suivre le mensonge, filer l'écoute et virer doucement, elle lâcha tout :

« Ce n'est pas Teyssèdre... C'est moi !... là !... » puis, d'une haleine, la visite à Bos, l'argent touché, vingt mille francs qu'il lui fallait à tout prix... Le silence qui suivit fut si long qu'elle crut d'abord à une syncope, à un coup de sang. Non ; mais, pareil à l'enfant qui tombe ou se cogne, le pauvre Crocodilus avait ouvert démesurément la bouche pour exploser sa colère, pris une aspiration telle qu'il ne pouvait proférer aucun son. A la fin ce fut un rugissement à remplir le Carrousel, que leur fiacre traversait dans les flaques d'eau.

« Volé ! Je suis volé... ma femme m'a volé pour son fils... » et son furieux délire roulait pêle-mêle avec des jurons paysans de sa montagne : « Ah ! la..... Ah ! li bougri... » des exclamations du répertoire, les « Justice !... Juste ciel !... Je suis perdu... » d'Harpagon pleurant sa cassette, et autres morceaux choisis, tant de fois lus à ses élèves. On y voyait comme en plein jour, sur la grande place que la sortie des théâtres sillonnait en tous sens d'omnibus, de voitures, dans les hautes lumières irradiantes des réverbères électriques.

« Mais, taisez-vous donc, dit Mme Astier, tout le monde vous connaît.

— Excepté vous, madame ! »

Elle le crut tout près de la battre, et dans la crispation de ses nerfs cela ne lui aurait peut-être pas déplu. Mais il s'apaisa brusquement devant la peur du scandale, jurant, pour finir, sur les cendres de sa mère morte qu'il ferait sa malle en rentrant, filerait à Sauvagnat de la belle manière, pendant que madame s'en irait avec son scélérat, son mange-tout, jouir du fruit de leurs rapines.

Une fois encore la haute vieille caisse à gros clous passa brusquement de l'antichambre dans le cabinet. Quelques bûches y restaient encore du dernier hiver, mais cela n'arrêta pas l'immortel, et, pendant une heure, la maison retentit du roulement des rondins de bois, de la bousculade des armoires qu'il fourrageait, entassant dans la sciure et les bouts d'écorce sèche du linge, des vêtements, des bottines, jusqu'à l'habit vert et au gilet brodé des grandes séances, délicatement enveloppés d'une serviette. Sa colère, soulagée par cet exercice, diminuait à mesure que s'emplissait la malle, et ce qu'il gardait de houle et de sourds grondements venait surtout de se sentir si faible, pris de partout, soudé, indéracinable, pendant que Mme Astier, assise au bord d'un fauteuil, en déshabillé de nuit, une dentelle sur la tête, le regardait faire et murmurait dans une bâillée placide et ironique :

« Voyons, Léonard... Léonard .. »

X

« ... Pour moi, les êtres comme les choses ont un sens, un endroit par où les prendre, si on veut les manier, les tenir solidement... Cet endroit, je le connais, et c'est ma force, voilà !... Cocher, à la Tête-Noire... »

Sur l'ordre de Paul Astier, le landau découvert où Freydet, Védrine et lui dressaient leurs trois « haute-forme » d'un noir d'enterrement dans la rayonnante après-midi de campagne vint se ranger à droite du pont de Saint-Cloud, devant l'hôtel désigné, et chaque tressaut de la solide voiture de louage sur le cail-

loutis de la place laissait voir un significatif et long fourreau de serge verte débordant de la capote rabattue. Pour sa rencontre avec d'Athis, Paul avait choisi comme témoins, d'abord le vicomte de Freydet, indiqué par le titre et la particule, puis le comte Adriani; mais la nonciature s'inquiétant de ce nouveau scandale après celui de la barrette, il avait dû remplacer le jeune Pepino par le sculpteur, qui, peut-être, au dernier moment, consentirait à s'avouer marquis sur le procès-verbal des journaux.

Du reste, rien de sérieux, en apparence; une altercation au cercle, à la table de jeu où le prince était venu s'asseoir une dernière fois avant de quitter Paris. Les choses inarrangeables, surtout par la difficulté de mettre les pouces avec un gaillard comme Paul Astier, très coté dans les salles d'armes et dont les cartons s'encadraient en vitrine au tir de l'avenue d'Antin.

Pendant que la voiture stationnait à la terrasse du restaurant sous les regards entendus et discrets des garçons, on vit débouler d'une ruelle en pente un gros court, guêtres blanches, cravate blanche, chapeau de soie et grâces frétillantes de médecin de ville d'eaux, qui, de loin, faisait des signes avec son ombrelle. « Voilà Gomès... » dit Paul. Docteur Gomès, ancien interne des hôpitaux de Paris, perdu par le jeu et un vieux collage; « mon oncle » pour les filles, bas condottière, pas méchant mais prêt à tout et s'étant fait une spécialité de ces sortes d'expéditions : deux louis et le déjeuner. Pour le moment en villégiature chez Cloclo, à Ville-d'Avray, il arrivait tout essoufflé au rendez-vous; un sac de nuit à la main, contenant sa trousse, sa pharmacie, des bandes, des attelles, de quoi monter une ambulance.

« Piqûre ou blessure? » fit-il, assis dans le landau en face de Paul.

— Piqûre... piqûre... docteur... Des épées de l'Institut... L'Académie française contre les Sciences morales et politiques... »

Gomès sourit, calant son sac entre ses jambes :

« Je ne savais pas... j'ai pris le grand jeu!

— Faudra le déballer, ça impressionnera l'ennemi... » prononça Védrine de son air tranquille.

Le docteur cligna de l'œil, troublé par ces deux visages de témoins inconnus au boulevard et que Paul Astier, qui le traitait en domestique, ne daignait même pas lui présenter.

Comme le landau s'ébranlait, la fenêtre d'un « cabinet de société » s'ouvrit au premier étage devant un couple qui apparut

curieusement : une longue fille frêle aux yeux d'un bleu de lin, en corset, les bras nus, la serviette du déjeuner cachant mal la gorge et les épaules. Près d'elle un avorton barbu, un nain de la foire dont on ne voyait que la tête pommadée surmontant à peine la barre d'appui, et le bras disproportionné jeté en tentacule autour de la taille penchée de Marie Donval, l'ingénue du Gymnase.

Le docteur la reconnut tout haut.

« Avec qui donc est-elle? »

Les autres se retournèrent; mais la fille avait disparu, laissant seule cette longue tête de bossu, comme coupée, posée au bord de la fenêtre.

« Eh! c'est le père Fage... »

Védrine saluait de la main, et, s'amusant de l'indignation de Freydet :

« Quand je te le disais!... les plus jolies filles de Paris...

— Quelle horreur!

— Ça vous étonne, Monsieur de Freydet? » Paul Astier commença un farouche éreintement de la femme... Une enfant détraquée, avec tout le pervers, tout le mauvais de l'enfant, ses instincts de tricherie, de menterie, de taquinerie, de lâcheté... Et gourmande, et vaniteuse, et curieuse! Du bagout, mais pas une idée à elle, et, dans la discussion, pleine de trous, de tournants, de glissades : le trottoir un soir de verglas... Causer de n'importe quoi avec une femme!... Rien, ni bonté, ni pitié, ni intelligence, pas même de sens. Trompant le mari pour l'amant, qu'elle n'aime pas davantage, ayant de la maternité une peur abominable... La voilà, la femme moderne... Par exemple, pour une forme de chapeau, pour une robe nouvelle de chez Spricht, capable de voler : car, au fond, elle n'aime que ça, la toilette!... Et pour se figurer à quel point, il fallait avoir accompagné, comme lui, les dames de la société, les plus chics, les plus huppées, dans les salons du grand couturier! Intimes avec les « Premières », les invitant à dîner à leur château, en adoration devant le vieux Spricht comme devant le saint-père... la marquise de Rocanera lui amenant ses fillettes, pour un peu lui demandant de les bénir...

« Absolument... » fit le docteur d'un automatique mouvement de salarié au cou décroché par l'approbation perpétuelle. Il y eut un silence de surprise et de gêne, comme un déséquilibre de la

conversation après la brusque, violente et inexplicable sortie du jeune homme, d'ordinaire si froid et maître de lui.

Le soleil était lourd, réverbéré par des murs de pierre sèche, bordant la route en pente raide où les chevaux montaient péniblement, faisant crier le gravier.

« Comme charité, comme pitié de femme, j'ai été témoin de ceci... » Védrine parlait la tête renversée, bercée dans la capote, les yeux à demi clos sur des choses que lui seul voyait... « Pas chez le grand couturier... non!... à l'Hôtel-Dieu, service de Bouchereau... Un cabanon crépi tout blanc, un lit de fer défait, et, là-dessus, nu, luisant de sueur et d'écume, contracturé, tordu comme un clown, avec des bonds, des hurlements qui remplissaient tout le Parvis, un enragé au dernier paroxysme... Au chevet du lit, deux jeunes femmes... chacune d'un côté... la religieuse et une petite étudiante du cours de Bouchereau... penchées, sans dégoût et sans peur, sur ce misérable que personne n'osait approcher, lui essuyant le front, la bouche. sa sueur de torture, l'écume qui l'étranglait... La sœur priait tout le temps, l'autre, non; mais dans le même élan de leurs yeux, la tendresse pareille de ces petites mains si courageuses, allant chercher la bave du martyr jusque sous ses dents, dans la grâce héroïque et maternelle d'un geste qui ne se lassait pas, on les sentait bien femmes toutes deux... la femme!... Et c'était à s'agenouiller en sanglotant.

« Merci, Védrine... » murmura Freydet, qui suffoquait, pensant à son amie de Clos-Jallanges.

Le docteur ébauchait un mouvement de tête :

« Oh! absolument... »

Mais la parole nerveuse et sèche de Paul Astier l'arrêta net :

« Ben oui, des infirmières, je veux bien... Infirmes elles-mêmes, elles adorent ça, soigner, panser, torcher, les draps chauds, les bassins... et puis la domination sur les souffrants, les affaiblis... » Sa voix sifflait, montait à l'aigu de celle de sa mère, tandis que son œil froid dardait une petite flamme méchante qui faisait penser aux autres : « Qu'est-ce qu'il a?... » et suggérait au docteur cette réflexion judicieuse : « ... beau dire piqûre et glaives de l'Institut, je ne voudrais pas être dans la peau du prince. ». . . . . .

. . . . . .

La discussion s'anima, secouée au cahotement des roues,

l'éternelle discussion entre hommes sur le féminin et l'amour.

« Messieurs, attention... » dit le docteur, qui, de sa place à reculons, voyait arriver deux voitures montant la côte au grand trot. Dans la première, une calèche découverte, se trouvaient les témoins du prince, que Gomès, debout puis se rasseyant, nommait tout bas avec une intonation respectueuse : « Marquis d'Urbin... général de Bonneuil... du Jockey... très chic!... et mon confrère Aubouis. »

Un famélique dans son genre, ce docteur Aubouis; seulement, décoré : alors c'était cent francs. Suivait un coupé de maître où se cachait, avec son Gavaux, d'Athis, très ennuyé de toute cette affaire. Cinq minutes, les trois attelages grimpèrent à la suite en file de noce ou d'enterrement, et l'on n'entendait que le bruit des roues, le souffle ou l'ébrouement des chevaux secouant les gourmettes.

« Passez devant... » nasilla une voix arrogante.

— C'est juste, dit Paul, ils vont préparer nos billets de logement... » Les roues se frôlèrent sur l'étroit chemin, les témoins échangèrent un salut, les médecins un sourire de compères. Puis le coupé passa, laissant voir derrière la glace claire, relevée malgré la chaleur, un profil morose, immobile, d'une pâleur de cadavre.

« Il ne sera pas plus pâle dans une heure, quand on le ramènera le flanc crevé... » songeait Paul.

Et il voyait le coup très bien, feinte de seconde et filer droit, à fond, entre les troisième et quatrième côtes.

En haut, l'air fraîchit, chargé d'aromes, fleurs de tilleuls, d'acacias, roses chauffées, et, derrière les clôtures basses des parcs, se vallonnaient de grandes pelouses, où courait l'ombre moirée des arbres. Une cloche de grille sonna dans la campagne.

« Nous sommes arrivés... » dit le docteur, qui connaissait l'endroit, les anciens haras du marquis d'Urbin en vente depuis deux ans, tous les chevaux partis, hormis quelques pouliches gambadant çà et là dans des prés coupés de hautes barrières.

On devait se battre tout au bas de la propriété, sur un large terre-plein, devant une écurie de maçonnerie blanche; et l'on y arrivait par des allées dévalantes mangées d'herbes et de mousses

où les deux troupes marchaient ensemble, mêlées, silencieuses, d'une absolue correction. Seul, Védrine, qu'assommaient les formes mondaines, au grand désespoir de Freydet, solennel dans son faux col, s'exclamait : « Tiens ! du muguet... » émondait une branche ; puis, saisi de l'immobile splendeur des choses devant l'agitation imbécile des hommes, ces grands bois escaladant la côte en face, ces lointains de toits massés, d'eau luisante, de brume bleue de chaleur : « Est-ce beau ! est-ce calme ! » faisait-il, montrant d'un geste machinal l'horizon à quelqu'un qui marchait derrière lui avec un craquement de bottes fines. Oh ! le mépris dont fut inondé l'incorrect Védrine, et le paysage avec lui, et tout le ciel : car le prince d'Athis avait cela, il méprisait comme personne. Il méprisait de l'œil, ce fameux œil dont Bismarck n'avait pu soutenir l'éclat; il méprisait de son grand nez chevalin, de sa bouche aux coins tombants; il méprisait sans savoir pourquoi, sans parler, sans écouter, sans rien lire ni comprendre, et sa fortune diplomatique, ses succès féminins et mondains étaient faits de ce mépris répandu.

Au fond, une tête en grelot vide, ce Samy, un fantoche que la pitié d'une femme intelligente avait ramassé au fond d'une boîte à vidures, les écailles d'huîtres des restaurants de nuit, qu'elle avait hissé debout et très haut, lui soufflant ce qu'il fallait dire, encore mieux ce qu'il fallait taire, suggérant ses gestes, ses démarches, jusqu'au jour où, se voyant au faîte, il repoussait d'un coup de botte l'escabeau qui ne lui servait plus. Le monde, généralement, trouvait cela très fort; mais tel n'était pas le sentiment de Védrine, et le « bas de soie rempli de boue » dit à propos de Talleyrand lui revenait à l'esprit en regardant le dépasser majestueusement ce personnage d'une si hautaine et louable correction.

Évidemment, une femme d'esprit, cette duchesse, qui, pour dissimuler la nullité de son amant, l'avait fait diplomate et académicien, affublé de ces deux dominos superposés du carnaval officiel, aussi usés de trame l'un que l'autre, malgré leur prestige, devant lequel la société s'incline encore; mais qu'elle eût pu l'aimer, ce vidé, ce grotesque à l'âme dure, Védrine ne se l'expliquait guère !

Son titre de prince?

Elle était d'aussi grande famille que lui.

Le chic anglais, cette redingote sanglant ce dos de pendu, ce

pantalon couleur crottin d'une si laide note entre les branches? Fallait-il donc croire ce petit forban de Paul Astier raillant le goût de la femme vers le bas, le difforme moral ou physique?...

Le prince arrivait devant la barrière à mi-corps séparant l'allée de la prairie, et, soit méfiance de ses jambes flageolantes, soit qu'il trouvât l'exercice incorrect pour un homme aussi important, il hésitait, gêné surtout par ce grand diable d'artiste qu'il sentait derrière son dos; il se résigna enfin au détour jusqu'à l'ouverture du barrage de bois. L'autre clignait ses petits yeux : « Va, va, mon bonhomme, tu as beau prendre le plus long, il va falloir y arriver, devant la maison blanche; et qui sait si ce n'est pas là que te sera compté le juste salaire de tes gredineries... car tout se paye, en définitive... » L'esprit contenté par ce soliloque, sans même poser la main sur la barrière, il la franchit d'un vigoureux coup de jarret tout à fait incorrect et vint rejoindre le groupe des témoins affairés au tirage au sort des places et des épées.

Malgré le gourmé, la gravité des têtes, à les voir tous penchés vers le hasard des pièces, courant les ramasser, pile ou face, on eût dit de grands écoliers, en cour, ridés et grisonnants. Pendant la discussion d'un coup douteux, Védrine s'entendit appeler doucement par Astier, en train de se dévêtir derrière la maisonnette et de vider ses poches, du plus parfait sang-froid : « Qu'est-ce qu'il bafouille, ce général?... A portée de nos épées avec sa canne, pour empêcher un malheur!... Je ne veux pas de ça, tu m'entends... pas un duel de *bleus*, ici... nous sommes deux anciens, deux de la *classe*... » Il blaguait, mais serrait les dents, l'œil féroce.

« Sérieux, alors? » demanda Védrine, le scrutant à fond.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux!

— C'est drôle que je m'en doutais. » Et le sculpteur vint faire sa déclaration au général, brigadier de cavalerie, fendu du talon jusqu'à ses oreilles faunesques, qui joutaient de couleurs violentes avec celles de Freydet; du coup, elles devinrent subitement écarlates, à croire que le sang giclait.

« Convenu, m'sieu! Fait'ment, m'sieu! »

Les paroles cinglaient en coups de cravache.

Samy, que le docteur Aubouis aidait à relever la manchette

de sa chemise, les entendait-il? Fut-ce l'apparition du souple, félin et vigoureux garçon qui s'avançait, le cou, les bras ronds et découverts, le regard impitoyable? Le fait est que, venu là pour le monde et sans l'ombre d'une préoccupation, en gentleman qui n'en est pas à sa première affaire et sait ce que valent deux bons témoins, toute sa figure changea brusquement, devint terreuse, montra sous sa barbe affaissée comme un décrochement de mâchoire l'affreuse grimace de la peur.

Néanmoins il se tenait et vint assez vaillamment en garde.

« Allez, messieurs. »

Oui, tout se paye. Il en eut l'intime sensation devant cette pointe implacable qui le cherchait, le tâtait à distance, semblait ne le ménager là ou là que pour le frapper plus sûrement. On voulait le tuer... c'était sûr... Et, tout en rompant, son grand bras maigre allongé, dans le fracas des coquilles, un remords lui venait pour la première fois de l'ignoble abandon de sa maîtresse, de celle qui l'avait tiré de la boue et remis au monde, le sentiment aussi que la juste colère de cette femme n'était pas étrangère au danger pressant, enveloppant, qui, tout autour de lui, semblait bouleverser l'atmosphère, faisait tourner et reculer dans un éclairage de rêve le ciel agrandi au-dessus de sa tête, les silhouettes effarées des témoins, des médecins, jusqu'aux gestes éperdus de deux garçons d'écurie chassant à coups de casquette les chevaux bondissants qui voulaient s'approcher et voir. Tout à coup, des voix violentes, brutales : « Assez !... assez !... Arrêtez donc... » Que s'est-il passé ? le danger est loin, le ciel a repris son immobilité, les choses leur couleur et leur place. Mais à ses pieds, sur le sol fourragé, bouleversé, s'étale un large amas de sang qui noircit la terre jaune, et, dedans, Paul Astier abattu, son cou nu percé de part en part, saigné comme un porc. Dans le silence consterné de la catastrophe, la prairie continue au loin son grêle bruit d'insectes, et les chevaux qu'on ne surveille plus, groupés à quelque distance, allongent leurs naseaux curieusement vers ce corps immobile de vaincu.

Il avait pourtant bien le sens de l'épée, celui-là. Ses doigts, solidement incrustés sur la garde, faisaient flamboyer, planer et fondre à pic, siffler et s'allonger la lame ; tandis que l'autre, en face de lui, n'agitait qu'un bègue et peureux tourne-broche.

Comment cela s'est-il donc fait? Ils diront, et, ce soir, les journaux répéteront après eux, et, demain, tout Paris avec les journaux, que Paul Astier a glissé en se fendant, s'est enferré lui-même, tout cela très détaillé, très précis : mais, dans les circonstances de la vie, est-ce que la précision de nos paroles n'est pas toujours en raison inverse de nos certitudes?

Même pour ceux qui regardaient, pour ceux qui se battaient, quelque chose de confus, de voilé, entourera toujours la minute décisive, celle où le destin est entré, en dehors de toute prévision, de toute logique, a porté le dernier coup, caché dans cette nuée obscure dont ne manque jamais de s'envelopper le dénouement des combats homériques.

Porté dans un petit logement de palefrenier attenant à l'écurie, Paul Astier, en rouvrant les yeux après une longue syncope, vit d'abord, du lit de fer où il était couché, une lithographie du prince impérial à même la muraille, au-dessus de la commode chargée d'outils de chirurgie; et le sentiment rentrant en lui par la vue des objets extérieurs, ce pauvre visage mélancolique aux yeux pâles, délavé de l'humidité des murs, cette sombre destinée de jeunesse l'attristait d'un mauvais présage. Mais à cette âme d'ambition et de ruse, l'intrépidité ne manquait pas; dressant péniblement sa tête, avec la gêne des tours de bandes qui la comprimaient, il demanda, la voix changée, affaiblie, quoique toujours railleuse :

« Blessure ou piqûre, docteur? »

Gomès, en train de rouler ses gazes phéniquées, lui imposa silence d'un grand geste :

« Piqûre, veinard que vous êtes! mais il s'en fallait de çà... Aubouis et moi, nous avons cru la carotide ouverte... » Le jeune homme reprit un peu de couleur, ses yeux étincelèrent. C'est si bon de ne pas mourir! Tout de suite, l'ambition revenue, il voulut savoir le temps de la guérison, de la convalescence.

« Trois semaines... un mois... » d'après le docteur, qui répondait négligemment, avec une nuance de dédain bien amusante, très vexé au fond, touché dans la peau de son client. Paul, les yeux au mur, combinait... D'Athis serait parti, Colette mariée, avant qu'il pût seulement se lever... Allons, l'affaire était manquée, il fallait en trouver une autre!

La porte ouverte remplit le bouge d'un grand flot de lumière.

Oh ! la vie, le chaud soleil... Védrine, rentrant avec Freydet, s'approcha du lit, la main joyeusement tendue :

« Tu nous as fait une belle peur ! »

Il aimait réellement sa petite fripouille, y tenait comme à un objet d'art.

« Oui, bien peur... » disait le vicomte, s'essuyant le front, l'air prodigieusement soulagé.

Tout à l'heure, c'était son élection, ses espérance académiques qu'il avait vues par terre, dans tout ce sang. Jamais le père Astier n'aurait voulu faire campagne pour un homme mêlé à une telle catastrophe ! Un brave cœur, pourtant, ce Freydet, mais l'idée fixe de sa candidature l'aimantait comme une aiguille de boussole ; secoué, remué dans tous les sens, il revenait toujours au pôle académique.

Et, tandis que le blessé souriait à ses amis, un peu penaud tout de même de se voir étendu là, sur le flanc, lui, le malin, le fort, Freydet ne cessait de s'extasier sur la correction des témoins, avec qui l'on venait de s'entendre pour le procès-verbal ; la correction du docteur Aubouis, s'offrant à rester près de son confrère ; la correction du prince, parti dans la calèche et laissant à Paul Astier, pour le reconduire chez lui, sa voiture, très douce, à un cheval, qui pourrait venir jusqu'à la porte du petit logement.

Oh ! tout à fait correct.

« Est-il embêtant avec sa correction ! » fit Védrine, surprenant la grimace que Paul n'avait pu retenir.

«... Une chose vraiment bien extraordinaire... » murmura le jeune homme, d'une voix vague qui songeait. Ainsi, ce serait lui et non pas l'autre, dont la pâle figure sanglante apparaîtrait à côté du médecin derrière la vitre du coupé revenant au pas.

Ah ! pour un coup raté...

Il se dressa brusquement, malgré l'injonction du docteur, écrivit très vite sur une de ses cartes, d'un crayon mal guidé : « Le sort est aussi traître que les hommes. J'ai voulu vous venger... Je n'ai pas pu. Pardon... » signa, relut, réfléchit, relut encore, puis l'enveloppe fermée, une horrible enveloppe à fleurs d'épicerie de campagne trouvée dans la poussière de la commode, il mit dessus : « Duchesse Padovani, » et pria Freydet de la porter lui-même, le plus tôt possible.

« Ce sera fait dans une heure, mon cher Paul. »

Il dit « merci... à revoir... » de la main, s'allongea, ferma les yeux, resta muet et sans bouger jusqu'au départ, écoutant autour de lui, dans la prairie ensoleillée, l'immense et grêle rumeur d'insectes qui lui semblait être le battement de la fièvre commençante, pendant que sous ses cils baissés il suivait l'entortillement de la nouvelle intrigue, si différente de la dernière, et miraculeusement improvisée, sur le terrain, en pleine déroute.

Était-ce bien une improvisation ? L'ambitieux garçon pouvait s'y tromper ; car le mobile de nos actes nous échappe souvent, perdu, caché dans tout ce qui s'agite en nous aux heures de crise, ainsi que disparaît dans la foule le meneur qui l'a mise en branle. Un être, c'est une foule. Multiple, compliqué comme elle, il en a les élans confus, désordonnés ; mais le meneur est là, derrière, et si emportés, si spontanés qu'ils paraissent, nos mouvements, comme ceux de la rue, ont toujours été préparés. Depuis le soir où Gavaux, sur la terrasse de l'hôtel Padovani, signalait la duchesse au jeune garde-noble, cette pensée était venue à Paul Astier que, si Mme de Rosen lui manquait, il lui resterait la belle Antonia. Il y songeait aussi l'avant-veille, aux Français, en apercevant le comte Adriani dans la loge de la duchesse, mais vaguement encore, parce que son effort était ailleurs et qu'il croyait à la possibilité de vaincre. La partie définitivement perdue, sa première idée, en se reprenant à la vie, fut : la duchesse !

Et ainsi, presque à son insu, cette résolution improvisée était la mise au jour d'une lente et sourde germination : « J'ai voulu vous venger, je n'ai pas pu... » Certainement, bonne, violente et vindicative comme il la connaissait, celle que ses Corses appelaient Mari' Anto serait à son chevet le lendemain matin.

A lui de s'arranger pour qu'elle ne le quittât plus.

En revenant tous deux dans le landau, qui avait pris les devants sur le coupé de Samy, obligé de marcher lentement à cause du blessé, Védrine et Freydet philosophaient devant les coussins vides où reposaient les épées du duel dans leur fourreau de serge.

« Elles font moins de train qu'en allant, ces fichues bêtes... » dit Védrine poussant les colichemardes du bout du pied.

Freydet réfléchit tout haut :

« C'est vrai qu'on s'est battu avec les siennes... »

Et reprenant sa tête importante et très correcte de témoin : « Nous avions tout gagné, le terrain, les épées... en plus un tireur de premier ordre... Comme il dit, c'est une chose bien extraordinaire... »

Ils cessèrent de causer un moment, distraits par la richesse du fleuve, qu'allumait le couchant en nappes d'or vert et de pourpre. Le pont traversé, les chevaux s'engagèrent au grand trot dans la rue de Boulogne. « En somme, oui, reprit Védrine, comme si leur causerie n'avait pas été coupée d'un long silence, sous des semblants de réussite, le garçon est un déveinard. Voilà plusieurs fois que je le vois aux prises avec la vie, dans de ces circonstances qui sont des pierres de touche pour juger la destinée d'un homme, qui lui font suer tout ce qu'il a de chance sous la peau. Eh bien ! il a beau ruser, combiner, penser à tout, faire sa palette d'une façon merveilleuse, au dernier moment quelque chose craque et, sans le démolir tout à fait, l'empêche d'arriver à ce qu'il veut... Pourquoi?... Simplement, peut-être, parce qu'il a le nez de travers... Je t'assure, ces déviations-là sont presque toujours des symptômes d'un esprit faux, d'une direction pas très droite. Le mauvais coup de barre, quoi ! »

Ils s'amusaient de cette idée ; puis, continuant à causer chance et malechance, Védrine racontait un fait singulier arrivé presque sous ses yeux pendant un séjour en Corse, chez les Padovani. C'était à Barbicaglia, au bord de la mer, juste en face le phare des Sanguinaires. Il y avait dans ce phare un vieux gardien, bon serviteur, à la veille de sa retraite. Une nuit, pendant qu'il était de quart, le vieux s'endort, sommeille cinq minutes, pas une de plus, arrêtant de sa jambe allongée le mouvement de la lanterne à feu tournant, qui devait changer de couleur à chaque minute. Or, à cet instant de la même nuit, l'inspecteur général, faisant, sur un aviso de l'Etat, sa tournée annuelle, se trouve en face des Sanguinaires, s'étonne d'y voir une lumière fixe, fait stopper, surveille, constate, et le lendemain la chaloupe des ponts et chaussées amène un gardien de rechange dans l'île, avec la notification de l'immédiate mise à pied du pauvre vieux.

« Je crois, disait Védrine, que c'est un rare exemple de contre-veine, la conjonction dans la nuit, dans le temps et l'espace, de ce regard d'inspection et de ce court sommeil de veilleur. » Son grand geste calme montrait au-dessus de la place de la Concorde,

où leur voiture arrivait, un large morceau de ciel d'un vert sombre piqué, çà et là, de naissantes étoiles, visibles au fond du beau jour qui mourait.

Quelques instants après, le landau entrait dans la rue de Poitiers, très courte, assombrie déjà, s'arrêtait devant le haut portail écussonné de l'hôtel Padovani, toutes ses persiennes fermées, un ramage d'oiseaux dans les arbres du jardin.

La duchesse était partie en villégiature à Mousseaux pour la saison.

Freydet hésitait, sa grande enveloppe à la main. Préparé à voir la belle Antonia, à faire un émouvant récit du duel, peut-être à glisser un mot de sa prochaine candidature, maintenant il ne savait plus s'il devait poser la lettre, ou s'il la porterait lui-même, dans trois ou quatre jours, quand il rentrerait à Clos-Jallanges.

Finalement, il se décida à la laisser, et remontant en voiture :

« Pauvre garçon !... » Il m'avait tant dit que c'était pressé !

— Sans doute, fit Védrine, pendant que le landau les emportait, par les quais, qui se pointillaient de symétriques feux jaunes, vers leur rendez-vous de procès-verbal... Sans doute... Je ne sais pas ce que contient cette lettre ; mais, pour qu'il se soit donné la peine de l'écrire à ce moment-là... ce doit être quelque chose de très fort, de très subtil, un merveilleux tour d'adresse... Seulement, voilà... très pressé... et la duchesse est partie. »

Et tortillant gravement le bout de son nez entre deux doigts : « C'est çà, vois-tu. »

Alphonse Daudet.

(A suivre.)

LA CHANSON DE L'AIR

A l'air, le dieu puissant qui soulève les ondes
Et fouette les hivers;
A l'air, le dieu léger qui rend les fleurs fécondes
Et sonores les vers :
Salut ! C'est le grand dieu dont la robe flottante
Fait le ciel animé,
Et c'est le dieu furtif qui murmure à l'amante :
« Voici le bien-aimé. »
C'est lui qui fait courir le long des oriflammes
Les frissons belliqueux,
Et qui fait voltiger sur le cou blanc des femmes
Le ruban des cheveux.
C'est par lui que les eaux vont en lourdes nuées
Rafraîchir les moissons ;
Qu'aux lèvres des rêveurs s'élèvent remuées
Les senteurs des buissons.
Il berce également l'herbe sur les collines,
Les flottes sur les mers;
C'est le breuvage épars des feuilles aux poitrines,
L'esprit de l'univers !
Il va, toujours présent dans son immense empire,
En tous lieux à la fois,
Renouveler la vie à tout ce qui respire :
Hommes, bêtes et bois,
Et, dans le frais concert des forces éternelles,
Seul, il chante joyeux,
Errant comme les cœurs, libre comme les ailes
Et beau comme les yeux !

SULLY-PRUDHOMME.

L'ENTRÉE DES ALLIÉS A PARIS

LE 31 MARS 1814

Les royalistes exultaient. Ils préparaient à l'ennemi vainqueur une entrée triomphale, qui allait de ce jour de deuil faire un jour de honte. A l'approche des Alliés, les conciliabules s'étaient multipliés parmi les fidèles de la royauté. Pendant le combat, ils avaient attendu avec anxiété la défaite des Français. Dans la soirée, ils avaient été des premiers à connaître l'armistice et à savoir que les maréchaux discutaient les clauses de la capitulation. Le comte de Douhet, dépêché par Semallé, commissaire de Monsieur, put sortir de l'enceinte, traverser la ligne ennemie et gagner les cantonnements de Langeron. Après avoir vu ce général, il revint avec cette réponse qu'un mouvement royaliste était nécessaire pour fixer la détermination des souverains. Aussitôt les meneurs du parti décidèrent une manifestation publique pour le lendemain. « Il importait de convaincre le czar et ses Alliés que le vœu des Français, comprimé trop longtemps, n'avait jamais cessé d'être favorable à la cause du roi. » Dans la nuit, MM. de Boisgelin, d'Avaray, de Juigné et autres portèrent le mot d'ordre à ceux des royalistes que l'on savait les plus zélés et les plus résolus.

Vers dix heures du matin, un premier groupe d'une vingtaine de jeunes gens, ayant cocardes et écharpes blanches, se forma sur la place de la Concorde. Les passants, étonnés, s'attroupèrent. Alors M. de Vauvineux, tirant de sa poche la proclamation de Schwarzenberg, — Nesselrode en avait distribué nombre d'exemplaires aux membres de la députation parisienne, — la lut à haute voix. Il termina cette lecture en criant : « Vive le roi ! » acclamation qui fut aussitôt répétée par ses compagnons. La foule resta muette, paraissant ne point comprendre ce que tout cela signifiait. Le duc de Choiseul-Praslin, qui passait en grande tenue de colonel de la garde nationale, s'arrêta pour adresser

quelques remontrances aux manifestants. Ils n'en tinrent pas compte, mais ils ne laissaient pas néanmoins d'être embarrassés. La froideur de la foule les pénétrait eux-mêmes, et ils paraissaient ne soutenir qu'avec peine le rôle qu'ils s'étaient imposé. Il fallut un renfort de royalistes pour les ranimer : Thibaud de Montmorency, Sosthène de la Rochefoucauld, Charles de Crisenoy, Léon de Lévis, le duc de Fitz-James en uniforme de garde national, le vicomte de Chateaubriand, — le frère de l'écrivain, — le comte de Morfontaine, le marquis de Pimodan. Une dizaine étaient à cheval, entre autres le banquier Finguerlin, Archambaut de Périgord, frère de Talleyrand, et le marquis de Maubreuil, qui avait attaché à la queue de son cheval une croix de la Légion d'honneur. La foule s'étant peu à peu dissipée, les royalistes pensèrent à donner ailleurs la même représentation. Après s'être divisés en plusieurs groupes, ils se mirent en marche vers les boulevards, la place Vendôme, le faubourg Saint-Honoré. Ils allaient, portant des mouchoirs au bout de leurs cannes, criant à tue-tête : « Vive le roi! Vivent les Bourbons! A bas le tyran! » et offrant à tous ceux qu'ils voyaient cocardes et brassards. Quelques personnes les acceptaient, s'en paraient et se mêlaient aux manifestants. D'autres, en plus grand nombre, refusaient ces insignes ou ne les prenaient que pour les jeter. Et les clameurs étouffaient les acclamations.

Dans les quartiers avoisinant les boulevards jusqu'à la rue Richelieu, les opinions ne se traduisaient que par des paroles, des protestations et des cris. Dans les autres quartiers, les menaces et les coups répondaient aux provocations des royalistes. Devant la porte Saint-Martin, M. de Douhet et ses deux compagnons sont renversés de cheval, battus, foulés aux pieds. C'en est fait d'eux sans l'arrivée d'une patrouille de garde nationale. Rue Montmartre, Holbach, Morin et Lemercier veulent distribuer des insignes et des proclamations. On crie : « A bas les traîtres! A bas les royalistes! » On les entoure, on leur arrache leurs cocardes, on les entraîne sous les coups à la mairie du IIIe arrondissement, où les gardes nationaux les maintiennent en arrestation. A la place de Grève, le colonel Thomasow, envoyé à l'Hôtel de Ville comme fourrier du czar, avec un piquet de Cosaques, se trouve en présence d'un rassemblement considérable. Le comte de Forbin, qui s'est offert comme guide à l'officier russe, porte la cocarde blanche. — « A l'eau l'émigré! Vive l'empereur! Mort aux

Cosaques! » Deux officiers d'un corps de partisans s'élancent le sabre nu. L'un provoque Forbin : « — Si tu es bon Français, défends-toi. » L'autre court sus aux Cosaques, criant d'une voix tonnante : « — A moi, Français! l'empereur est arrivé! Main basse sur les ennemis! » La foule l'entend et se rue en avant, les cavaliers sont jetés à bas de leurs montures, noyés dans le flot. On va les massacrer. Déjà un Cosaque a reçu trois blessures, lorsque les gardes nationaux du poste de l'Hôtel de Ville accourent, baïonnettes croisées, écartent la foule et délivrent les Russes et leur guide mal inspiré. Celui-ci est conduit au poste à grands coups de crosse. Il veut réclamer. Les miliciens le font taire : « Nous avons des ordres, le duc de Vicence est ici. L'empereur va arriver. On verra dans deux heures s'il fait bon dans Paris. » Aux faubourgs Saint-Antoine, Saint-Marceau et Saint-Jacques, d'où commencent à descendre d'épaisses colonnes de populaire, les esprits sont agités, les visages sombres et menaçants.

Le gouvernement sur la route de Blois, l'armée sur la route de Fontainebleau, les préfets de la Seine et de police occupés uniquement de l'entrée des souverains, des vivres à fournir aux troupes, des billets de logement à donner aux officiers généraux, la gendarmerie et la police désarmées par le manque d'ordres, les gardes nationaux divisés d'opinions, les uns arborant la cocarde blanche aux cris de : « Vive le roi! » les autres menaçant de faire feu sur les cavalcades royalistes, Paris était dans une absolue anarchie. Les gens prudents craignaient l'effusion du sang et les plus terribles désordres; il leur tardait que les baïonnettes de l'ennemi vinssent remplacer l'autorité disparue.

A onze heures, les Cosaques rouges de la garde, rangés par quinze hommes de front et précédés d'un corps nombreux de trompettes, franchirent la barrière de Pantin. Après eux chevauchaient les cuirassiers, les hussards et les escadrons de volontaires de la garde royale prussienne, les dragons et les hussards de la garde impériale russe. Le czar s'avançait, ayant à sa droite le prince de Schwarzenberg, représentant l'empereur d'Autriche, à sa gauche le roi de Prusse, à sa suite un état-major de plus de mille officiers de toute nation et de toute arme. Derrière l'état-major, les troupes d'infanterie défilaient avec les batteries divisionnaires : d'abord deux régiments de grenadiers autrichiens, puis le corps entier des grenadiers russes et la garde royale prussienne, enfin les deux divisions de la garde impériale russe. Les

chevaliers-gardes et quarante-sept escadrons de cuirassiers russes fermaient la marche. Bien que presque tous ces hommes eussent combattu la veille, ils semblaient, avec leurs uniformes propres et leurs armes brillantes, sortir des casernes de Berlin et de Saint-Pétersbourg. La plupart étaient de haute stature et respiraient la vigueur et la santé. Quel contraste avec les pauvres Maries-Louises qui, payant plus de bravoure que de mine, avaient si souvent provoqué la pitié par leur misère et leurs visages pâlis! Sans doute, les troupes de ligne russes et prussiennes, qui entrèrent moins pompeusement dans Paris par différentes barrières et allèrent s'établir sur les routes d'Orléans et de Fontainebleau, n'avaient point l'aspect triomphant des régiments d'élite qu'Alexandre avait voulu montrer seuls aux Parisiens. Mais à voir ces colosses de la garde russe et à se rappeler les Maries-Louises, on pensait à une guerre d'ogres contre des enfants.

Dans la rue du Faubourg-Saint-Martin, où la grande colonne des Alliés s'engagea d'abord, il y avait peu de monde sur les trottoirs et aux fenêtres. Les rares spectateurs gardaient le silence. Leur physionomie était plutôt hostile. Un même silence accueillit les Russes quand ils débouchèrent sur les boulevards. La foule, qui était considérable, ne manifestait d'autre sentiment que celui que révélait sa présence : la curiosité. Passé la porte Saint-Denis, quelques cris, encore timides, de : « Vive l'empereur Alexandre ! Vivent les Alliés ! » commencèrent à se faire entendre. A ces premières acclamations, le czar salua et dit très haut : « — Je ne viens pas en ennemi. Je viens vous apporter la paix. » On applaudit ; la foule cria : « Vive la paix ! » et derechef : « Vive Alexandre ! Vivent les Alliés ! » Les royalistes mêlèrent à ces vivats les cris répétés de : « Vivent les Bourbons ! A bas le tyran ! » Ils se multipliaient de la voix et du geste, animaient leurs voisins, se pâmaient devant les grenadiers russes, suivaient l'état-major, se démenaient de toute façon et faisaient chacun du bruit comme quatre. A mesure que les souverains s'avançaient vers les quartiers élégants, à mesure les boulevards prenaient l'aspect d'une voie triomphale. Les acclamations croissaient en nombre et en force. Aux balcons, d'où pendaient des bannières blanches, improvisées avec des draps de lit et des serviettes de table ; aux fenêtres, bondées de monde, les femmes criaient en agitant leurs mouchoirs. Aux premiers rangs des curieux apparaissaient les cocardes et les écharpes blanches. On admirait la

belle tenue et la précision des mouvements de l'infanterie, les chevaux superbes des cuirassiers et des Cosaques de la garde. On entendait ces mots : « — Ils n'ont pas l'air méchant ! » « — Et voilà pourtant ces débris d'armée dont nous parlaient les bulletins de Bonaparte ! Ces Russes sont donc des revenants ! » « — Que l'empereur Alexandre est beau ! » « — Comme il salue gracieusement ! » — « Il faut qu'il reste à Paris, ou qu'il nous donne un souverain qui lui ressemble. » « — Il nous rend les Bourbons. » Les officiers souriaient à la foule. « — Vous voyez que nous ne mangeons pas les gens, » disaient-ils. Et toujours augmentaient les cris : « Vivent les Alliés ! Vive Alexandre ! Vive Guillaume ! Vivent les Bourbons ! »

Sans doute, un grand nombre de gens ne voyaient pas sans douleur et sans humiliation ce triomphal défilé des troupes ennemies. Les uns pensaient à une revanche prochaine de Napoléon ; les autres s'animaient contre lui, rejetant sur son insatiable ambition cette honte que son génie avait été impuissant à empêcher. Les patriotes ne protestaient que par leur silence. Paris était au pouvoir des Alliés ; ce n'était pas l'heure pour les vaincus de se venger par de vaines clameurs. Si le cri de : « Vive Alexandre ! » était inconvenant, celui de : « A bas Alexandre ! » eût été puéril. Le mieux était de se taire, et le mieux surtout eût été de rester chez soi, afin de ne point grossir la foule, dont l'affluence ajoutait au triomphe de l'ennemi. Mais, en 1814, on ne comprit point la dignité des rues désertes et des fenêtres closes. La curiosité l'emporta. A entendre les historiens royalistes et les rapports étrangers, Paris tout entier délirait d'enthousiasme. L'enthousiasme fut très grand, en effet ; il ne fut pas général. Quelques milliers d'hommes qui crient au milieu d'une foule muette suffisent pour abuser sur les sentiments de cette foule. Non, tous les Parisiens ne pouvaient oublier que ces soldats, si brillants sous les armes, avaient du sang français à leurs baïonnettes, et que les cadavres des Maries-Louises et des gardes nationaux tués la veille n'étaient pas encore enterrés. Ils ne pouvaient ne pas sentir que, dans Paris occupé par l'ennemi, l'air même n'appartient plus aux citoyens.

Arrivés aux Champs-Élysées, où la revue d'honneur devait avoir lieu, les deux souverains et le prince de Schwarzenberg se placèrent du côté droit de l'avenue, à la hauteur de l'Élysée. Les troupes défilèrent devant eux, tandis que la foule qui avait reflué

des boulevards continuait ses vivats et ses acclamations. Pour mieux voir le défilé, des femmes prièrent des officiers de l'état-major de leur céder un instant leurs chevaux; d'autres montèrent en croupe derrière des Cosaques de la garde. On a nommé parmi ces éhontées la belle comtesse Edmond de Périgord, plus tard duchesse de Dino. Le czar se pencha vers Schwarzenberg et lui dit en riant : « — Pourvu qu'on n'enlève pas ces Sabines. » Tous les regards cherchaient Alexandre. Les officiers à qui les spectateurs demandaient de le leur désigner ne cessaient de répondre : « — Cheval blanc, panache blanc. » Ce jour-là, la mode était toute en blanc.

Pour terminer dignement ce jour de fête, le vicomte Sosthène de la Rochefoucald, le marquis de Maubreuil et quelques gentilhommes pensèrent à jeter bas aux pieds de l'ennemi vainqueur la statue du grand soldat d'Austerlitz. Les verres de vin et les pièces de cent sous suffirent à recruter des travailleurs de bonne volonté qui forcèrent la porte du piédestal malgré l'opposition de quelques individus. Au faîte du monument, on frappait à coups de masse les tenons de la statue ; sur la place, on tirait les cordes passées autour du cou et du torse. La figure pencha légèrement en avant; la statuette de la Victoire tomba de sa main. Nouvelles rasades, nouveaux efforts. Alors un misérable se hissa sur les épaules de la statue et souffleta deux fois la face de bronze.

Il fallut que les Russes vinssent rappeler Paris à la pudeur. Un bataillon du régiment Semenow, envoyé par le czar, fit évacuer la place Vendôme et s'y établit. Le surlendemain, d'après les ordres du gouvernement provisoire, la statue fut voilée avec des toiles d'emballage. Le 8 avril, des ouvriers enlevèrent la figure de son haut piédestal. On parlait de la remplacer par une statue de la Paix sous les traits de l'empereur Alexandre!

Dans cette soirée du 31 mars, Paris resta morne. C'est un témoignage que les saturnales des royalistes, au défilé de l'armée alliée, furent passagères et toutes locales. On était encore inquiet, défiant et peu d'humeur à sortir de chez soi, une fois le jour tombé. Les théâtres et les boutiques restèrent fermés. Les officiers étrangers, à qui l'on avait représenté le Palais-Royal comme un enfer de plaisirs sans pareil au monde, se croyaient mystifiés dans ces galeries où manquaient les lumières et l'éclat des étalages, le bruit des maisons de jeu et des cafés à orchestre, le va-et-vient des filles cheveux au vent et gorge nue. Seuls les res-

taurants et les cafés étaient ouverts, à l'exception du fameux café Lemblin, le café des officiers de la garde.

Le lendemain, 1er avril, l'ennemi trouva meilleur accueil. La nuit s'était passée tranquille, sans troubles et sans molestations. A peine si les patrouilles mixtes, où un officier de la garde nationale commandait un sous-officier et un piquet de grenadiers de la garde nationale et un sous-officier et un piquet de troupes alliées, avaient eu à arrêter quelques ivrognes et quelques pillards et à intervenir dans quelques rixes. Les journaux du matin étaient remplis des déclarations les plus rassurantes : la proclamation de Schwarzenberg : « La tranquillité de la ville sera l'objet des soins des Alliés... » la déclaration du czar : « Il faut que la France soit grande et forte... » la proclamation des préfets de la Seine et de police : « La sûreté des personnes et des propriétés est garantie par Sa Majesté l'empereur Alexandre. » Sur les murailles on lisait les mêmes proclamations. On se sentait en complète sécurité. Dans les quartiers ouvriers, le peuple restait sombre et farouche; mais le Paris où l'on s'amuse reprit son train ordinaire, les spectacles furent affichés, tous les magasins ouvrirent. L'or, si rare depuis quelques mois, coulait à flots des mains des officiers alliés, au grand contentement des boutiquiers, qui, sans doute par patriotisme, majoraient tous les prix. Les magasins ne désemplissaient pas. Dans les cafés et les restaurants, on avait peine à suffire au service. Le soir, la queue se formait devant les théâtres deux heures avant le commencement du spectacle.

A l'Opéra, il y eut représentation de gala en l'honneur des souverains. L'affiche portait : *Par ordre : le Triomphe de Trajan.* Le czar refusa l'encens un peu usé de cette pièce célèbre. On donna *la Vestale*. Le théâtre fit 9,085 francs de recettes, et il refusa du monde. Depuis trois mois la moyenne des recettes ne dépassait pas 2,500 francs. Le spectacle était dans la salle. Que de toilettes, que d'épaules nues, que de diamants! Ah! les beaux officiers et les beaux uniformes ! Les royalistes en frac, quelques-uns en tenue de garde national, avaient la cocarde blanche au chapeau. Des loges, les femmes faisaient pleuvoir sur le parterre des nœuds de rubans blancs, en criant : « Vive le roi! » On répondait : « Vivent les Bourbons! » A l'entrée du czar et du roi de Prusse, qui prirent place dans une loge d'amphithéâtre, l'orchestre entama l'air de *Vive Henri IV!* Tout le monde se leva.

Les acclamations éclatèrent, retentissantes, unanimes, prolongées. « — A bas l'aigle! cria quelqu'un qui remarqua l'emblème impérial au-dessus de la loge de Napoléon. Otez l'oiseau. » Mille voix répétèrent : « A bas l'aigle! » Un machiniste le couvrit d'une étoffe blanche.

La représentation commença. Pendant chaque entr'acte, l'orchestre reprenait l'air de *Vive Henri IV!* La salle réclama les paroles. L'acteur Laïs parut à l'avant-scène; mais, au lieu de chanter le refrain populaire, il prostitua l'air du grand Henri en l'adaptant à cet abject impromptu :

Vive Alexandre.
Vive ce roi des rois!
Sans rien prétendre,
Sans nous dicter ses lois,
Ce prince auguste
A ce triple renom
D'héros, de juste,
De nous rendre au Bourbon.

La salle trépignait d'enthousiasme. Le chanteur reprit :

Vivent Guillaume
Et ses guerriers vaillants!
De ce royaume
Il sauve les enfants.
Par sa victoire,
Il nous donne la paix,
Et compt' sa gloire
Par ses nombreux bienfaits.

Écoutez, paysans de France errants autour de vos villages en ruines; écoutez, femmes violées par les Prussiens et les Cosaques; écoutez, veuves, orphelines, mères vêtues de deuil; écoutez, vétérans, Maries-Louises, gardes nationaux; écoutez, soldats mutilés; écoutez, soldats vaincus! Et vous, cadavres de la Rothière, de Craonne, d'Arcis-sur-Aube, de Fère-Champenoise, entendez, sous la terre trempée de sang où vous a couchés la mitraille, entendez le chant triomphal de l'Opéra de Paris :

Vivent Guillaume
Et ses guerriers vaillants!...

Henry Houssaye.

MA COUSINE POT-AU-FEU [1]

VII

Tant de douceur et de gentillesse devaient forcément, un jour ou l'autre, produire leur effet sur des natures aussi bonnes que l'étaient au fond celles des membres de la famille, même des *ancêtres*. Petit à petit, chacun se prit de tendresse pour cette enfant qui faisait si peu de bruit, tenait si peu de place et demandait si peu de chose. Mais il était facile de voir que tous les Vaudelnay du monde, y compris le plus jeune d'entre eux, aimaient Rosie quand personne ne pouvait les voir, et semblaient à peine la connaître aussitôt qu'une forme humaine se montrait au bout du corridor. Il n'était presque pas de jour que ma jeune cousine ne parût à table avec un bout de ruban noir ou quelque brimborion de jais qui n'était pas venu tout seul embellir son vêtement de deuil plus que modeste. Un soir, au salon, pendant le dîner de sa bonne, l'imprudente vint m'offrir des bonbons dans un sac portant l'estampille du confiseur à la mode de Poitiers, ce qui sembla causer un malaise profond à mon père, le seul de la famille qui fût allé en ville ce jour-là. Mais chacun, il faut le croire, s'était donné le mot pour ne s'apercevoir de rien, et moi-même, je me hâtai de faire rentrer le corps du délit dans la poche d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Quelques jours après, Rosie se montra pressant contre son cœur une poupée imperceptible du vernis le plus frais. La semaine suivante, la poupée avait grandi d'une main. Avant la fin du mois, elle était presque aussi grande que Rosie elle-même et, à coup sûr, beaucoup plus élégante dans ses ajustements. Il en

(1) Voir le numéro du 10 septembre 1888.

fut des poupées comme du sac de bonbons : personne ne s'avisa de s'inquiéter de leur provenance. Ma cousine aurait pu, j'en suis sûr, parader d'un bout à l'autre du château avec le colosse de Rhodes sur les bras, sans qu'on lui fît la moindre question embarrassante. Elle continuait de son côté à garder — ou peu s'en faut — le silence des premiers jours, et cependant, quand nous étions à mon jardin, elle commençait à babiller tant bien que mal en français, malgré mes rires moqueurs.

Évidemment, il y avait contre elle des griefs que j'ignorais. Du moins j'en déplorais un qui n'était pas, tout me portait à le croire, un des moins odieux. Chaque soir, à l'heure de la prière, chaque dimanche, à l'heure de la messe, quand la place de cette jeune hérétique restait vide parmi nous, la plupart des fronts se plissaient. La blessure pourrait-elle jamais se fermer? Cette inquiétude, malgré mon âge, me préoccupait.

Vers la fin du printemps qui suivit l'arrivée de ma cousine à Vaudelnay, toutes les pensées de la famille se tournèrent sur un seul point : ma première communion, dont l'époque approchait. Dès lors, j'entrai dans la période sévère de la méditation et de la pénitence. Mon jardin fut abandonné, et je ne vis plus guère ma cousine. Craignait-on pour moi un prosélytisme funeste? — Que serait-il arrivé, en effet, si, Polyeucte d'un nouveau genre, j'avais crié en face de la table sainte :

— Je suis protestant!

La chose ne me semblait guère à redouter, car, tout au contraire, je me sentais prêt à mourir pour ma foi. Mais qui peut savoir jusqu'où vont les ruses diaboliques de l'ennemi de notre salut?

Je dois dire que l'excellent curé, qui dirigeait ma conscience et travaillait assidûment à « ma conversion », faisait preuve, sur toutes ces questions, des idées les plus larges. Plus d'une fois nous avions abordé franchement le fatal sujet; car, plus j'approchais du Ciel, plus j'éprouvais d'amertume à voir ma pauvre cousine assise à l'ombre de la mort.

— Soyez sans inquiétude, me disait le saint prêtre. Dieu est bon et nous le fera voir à tous. Priez pour votre cousine et laissez le reste aux soins de la Providence.

A demi rassuré par ces paroles, je priais beaucoup, en effet, pour que le Seigneur ouvrît les yeux de la pauvre égarée, et aussi pour qu'on lui permît d'assister à la cérémonie. Ce fut donc

une grande joie pour moi d'apprendre que Rosie, ce jour-là, viendrait à la messe. Avant de se rendre à la petite église, parée comme elle ne l'avait pas été depuis le mariage de mon père, toute la famille s'assembla au salon. J'y fus introduit à mon tour et, luttant contre une émotion dont je regretterai toute ma vie la naïve grandeur, je suppliai les miens de me pardonner les peines et les mauvais exemples dont je les avais abreuvés jusque-là, de même que Dieu, selon toute espérance, avait daigné m'en accorder l'oubli.

Bien entendu, les hommes ne se montrèrent pas plus impitoyables que le Créateur. Mon grand-père me bénit solennellement; tout le monde pleurait. Seule ma cousine me considérait de ses grands yeux noirs, pleins d'étonnement et brillants d'une flamme singulière. Pour la première fois depuis son arrivée à Vaudelnay, — probablement pour la première fois de sa vie, — elle fut témoin des pompes de notre culte. On ne m'ôtera pas de la pensée qu'une bonne partie du sermon fut prêchée tout exprès pour elle, sur ce texte qui devait la toucher plus qu'une autre :

« Laissez venir à moi les petits enfants. »

La messe achevée, les communiants défilèrent triomphalement au bruit des cloches et aux accords de l'harmonium. Il va sans dire que tout le village avait les yeux fixés sur « monsieur Gaston », et j'ai le regret d'ajouter que jamais, depuis lors, il ne m'est arrivé d'être aussi digne de l'estime et de l'attention générales. Dans la foule de mes parents proches ou éloignés, grossie par des invitations nombreuses, je cherchais ma jeune cousine. Enfin je la découvris, dissimulée à l'écart, me considérant avec une sorte de respect mystique. Sa physionomie, généralement peu révélatrice, rayonnait d'enthousiasme. Je lui fis un signe; elle s'approcha doucement et, comme si elle ne se fût pas crue digne d'une caresse plus intime, elle me prit la main et la serra contre son cœur. Le soir, quand vint l'heure de la prière en commun, Rosie, sans que personne pût s'y attendre, fit une action dans laquelle toute la famille se plut à reconnaître l'effet miraculeux de ma puissante intercession. Encore une fois elle prit ma main et, sans dire un mot, suivit tout le monde à la pieuse assemblée. A partir de ce jour, elle ne manqua jamais de prier avec nous. J'anticipe sur les événements pour dire qu'un certain jour, quatre ans après, elle reçut à la fois le baptême et la communion. J'eus même l'honneur d'être son parrain, car on

continuait à m'attribuer une part sérieuse dans sa conversion. Si, dans la suite, il m'est arrivé d'exercer des influences moins orthodoxes sur d'autres âmes féminines, j'espère que le souverain Juge ne m'en tiendra pas rigueur, en considération de ce précoce apostolat.

Durant quelques mois, après ma première communion, les choses reprirent à Vandelnay leur cours ordinaire, avec une amélioration sensible du sort de ma cousine. On la traitait avec bonté, mais toujours avec une pointe de réserve, comme si, malgré tout, un stigmate inconnu pesait sur elle. Puis l'heure vint où je dus quitter ma famille pour le collège, et, de longues semaines à l'avance, la perspective de ce grave événement couvrit d'un voile sombre le château tout entier, dont chaque habitant, maître ou domestique, avait, je le crois bien, l'indulgence extrême de m'adorer.

Ce fut par moi que ma cousine connut la grande nouvelle. Un jour du commencement de septembre, que nous travaillions à mon jardin, je sentis tout à coup cet amer sentiment de l'*à quoi bon?* qui nous alourdit le cœur à certaines heures de la vie.

— Ma pauvre Rosie, soupirai-je, quand ces chrysanthèmes que nous plantons seront en fleur, je n'aurai pas le plaisir de les voir.

D'abord elle ne comprit pas. Selon son habitude, elle me fit répéter ma phrase, car elle ne laissait passer aucune de mes paroles qu'elle ne l'eût saisie, absolument comme s'il se fût agi d'un texte important. Quand j'eus bien expliqué ce que c'était que le collège, et comme quoi cette invention funeste allait nous tenir séparés pendant de longs mois, le visage de ma compagne sembla se figer dans une rigidité marmoréenne, ce qui était presque, à vrai dire, son état naturel quand nous n'étions pas ensemble. Elle eut un instant de réflexion fort concentrée, puis elle me dit :

— C'est donc pour cela qu'*ils* sont tous tellement tristes depuis quelques jours!

— Trouves-tu qu'ils soient si tristes? demandai-je, flatté au fond de l'importance qu'elle me donnait.

— Oh! certainement, Gastie, appuya l'enfant. Hier, j'ai vu pleurer ma tante. Quel dommage que je ne puisse aller au collège à ta place! Personne n'aurait envie de pleurer.

Cette réponse me parut alors burlesque au possible, et j'éclatai

de rire, ce qui prouve qu'un homme ne voit pas toujours les choses comme elles méritent d'être vues... et comme les voit un cœur de femme, même d'une petite femme de sept ans.

A partir de ce jour-là, mon jardin continua de recevoir nos visites; mais les instruments de culture se couvrirent de rouille, car nous passions notre temps à *me* plaindre. Je venais de découvrir soudain que le rôle de victime a de grandes douceurs. Je permettais généreusement à Rosie de pleurer sur moi, sans m'inquiéter beaucoup de savoir si elle n'avait pas envie quelquefois de pleurer sur elle, tant je continuais à être persuadé que nous n'appartenions pas tout à fait à la même catégorie d'êtres.

J'abrège le récit de ces derniers jours. Le moment du départ venu, j'ai honte d'avouer que je fis preuve d'une faiblesse indigne de mon sexe : littéralement, je fondais en eau. Quant à ma cousine, je la vis assez peu durant les heures suprêmes; je pus constater qu'elle ne versait pas une larme, estimant probablement qu'elle était trop peu de la famille pour s'accorder cette prérogative. Mais la première lettre de ma mère contenait cette phrase en post-scriptum :

« J'oubliais de te dire que ta cousine s'est mise au lit le lendemain de ton départ. Le médecin ne lui trouve aucune maladie et suppose qu'il s'agit d'une simple crise de croissance. Cher enfant bien-aimé, soigne-toi bien. »

VIII

Je me soignai du mieux qu'il me fut possible, et ma santé sortit victorieuse des émotions que je venais de traverser. Pour être franc, je ne fus pas douze heures au collège sans constater que la discipline y était moins sévère qu'à Vaudelnay, que les plaisirs de mon âge m'y attendaient en plus grand nombre. Cependant, par une sorte de politesse affectueuse pour ma famille, j'eus soin de ne pas manifester trop clairement cette surprise agréable, et j'eus le tact de laisser croire que les blessures de mon cœur prenaient du temps pour se cicatriser.

« Tâche de ne pas trop penser à nous, écrivait ma mère. Tu te ferais du mal, mon cher Gaston ! »

Hélas ! si elle avait pu entendre son cher Gaston remplissant de ses cris joyeux les quinconces des grandes cours, si elle avait

pu le voir vainqueur à tous les jeux, triomphateur dans toutes les batailles, elle aurait été bien vite rassurée! Bientôt son cœur maternel fut assailli d'une autre crainte. Grâce au bon curé de Vaudelnay, j'étais, sans que personne s'en doutât et sans m'en douter moi-même, d'une jolie force dans toutes les matières qui composaient le programme peu chargé de ma classe. Les premières compositions me révélèrent comme destiné à tous les succès.

« Nous sommes fiers de tes bonnes places, m'écrivait-on. Mais ne travaille pas trop! »

C'est, j'en ai peur, de tous les conseils que m'a donnés ma mère, le seul que j'ai toujours pieusement suivi.

Les vacances de Pâques me virent arriver à Vaudelnay resplendissant de santé, chargé de diplômes, de croix et de témoignages. Rien qu'à la façon dont mon grand-père m'embrassa, je compris que le temps était passé où je n'avais droit, quand nous étions à table, ni d'accepter du vin extra ni de refuser des épinards. Je sentis que j'étais devenu quelqu'un, d'autant plus que mon uniforme, dans lequel j'apparaissais pour la première fois, me semblait devoir rehausser extrêmement la dignité de mon apparence. Durant une heure, la famille, assemblée spécialement en mon honneur, m'examina, me pesa, me mesura comme si je venais de faire le tour du monde. L'aréopage décida contradictoirement que je rappelais d'une façon prodigieuse mon ancêtre l'amiral, qui était brun avec le visage en lame de couteau; mon arrière-grand-oncle l'archevêque, qui était camard, et une parente encore vivante, Dieu merci, qui passait, je l'avais entendu dire plus d'une fois, pour une des jolies femmes blondes de la cour de Charles X.

Au milieu de ces discussions agréables, l'heure du dîner arriva. Comme nous allions nous rendre à table, une petite personne, que je ne reconnus pas tout d'abord tant elle avait grandi, s'approcha de moi plus timidement, je le gagerais, que la parente ci-dessus nommée n'abordait le dernier roi de la monarchie légitime.

— Tiens, Rosie! m'écriai-je d'un air affable de bon prince. Tu es donc toujours ici?

Au regard que me jeta l'oncle Jean, il me vint un soupçon que la phrase n'était pas des plus heureuses; mais, dans l'agitation générale, personne que lui n'avait dû la remarquer. Je réparai mes torts en embrassant ma cousine, qui ne levait pas les yeux sur

moi, et en lui donnant la main pour passer à table. J'appris le lendemain dans la conversation qu'elle travaillait beaucoup, quelque chose comme douze heures par jour, car tous les habitants féminins de Vaudelnay s'étaient cotisés, pour ainsi dire, afin de pousser son éducation. Ma grand'mère lui enseignait la couture, ma tante Frédérique la grammaire et l'orthographe, ma tante Alexandrine le dessin et le piano, ma mère l'écriture, le calcul et l'histoire sainte. Je frémis rien que de penser à ce surmenage.

Elle trouva cependant moyen, je ne sais comment, d'être à mon jardin quand je passai par là dans ma tournée de propriétaire. Jamais, dans le temps de ma plus grande ferveur d'horticulture, mes plates-bandes n'avaient été plus magnifiques. D'un œil anxieux l'enfant guettait mes expressions.

— Oh! oh! m'écriai-je complaisamment, tu m'as bien remplacé, Rosie!

— Cela te fait plaisir? balbutia-t-elle.

— Mais oui, certainement.

Et, sans pousser l'éloge plus loin, je continuai ma route vers la pièce d'eau où les cygnes, qui me voyaient venir, s'approchaient de la rive pour prendre de la main la pâture attendue.

Aux grandes vacances du mois d'août, je repassai par là, mais Rosie ne m'attendait pas pour mendier mon approbation. Le jardin était en friche. Elle aussi avait dû se dire : A quoi bon!

— La paresseuse! pensai-je. Il faudra que je la gronde.

Mais un poney que je trouvai dans une stalle de l'écurie — j'avais emporté tous les prix de ma classe — m'ôta l'envie et le temps de gronder personne, surtout un être d'aussi médiocre conséquence que Rosie. Je la vis assez peu durant ces deux mois, qui s'enfuirent comme un songe, au milieu de plaisirs de toute sorte. D'autres années passèrent. Après le poney vint un fusil, et je ne rêvai plus que lièvres, perdreaux, contrepied et remise.

Puis la mort entra au château, et, quand elle connut le chemin de cette maison pleine de vieillards, elle y revint souvent, comme si, la perfide! elle ne se plaisait qu'aux faciles besognes. L'un après l'autre, les *ancêtres* s'en allèrent tous dormir dans le caveau creusé sous notre chapelle. Alors l'oncle Jean, resté seul de sa génération, quitta Vaudelnay, lui aussi, avec sa petite-fille, héritière de quelques milliers d'écus laissés par la tante Frédérique. L'autre, la tante Alexandrine, à cheval sur les vieux usages, avait testé en ma faveur.

Mes parents restaient maîtres du domaine, et Dieu sait avec quelle joie ils auraient conservé sous leur toit l'oncle Jean et sa petite-fille. On le supplia de garder son appartement dans la vieille tour, mais il ne voulut rien entendre.

— Quand mon frère et mes sœurs étaient là, dit-il, je pouvais y être aussi. Un octogénaire de plus ou de moins, cela ne tirait pas à conséquence. Mais le temps a marché. Un vieux comme moi doit faire place aux jeunes. D'ailleurs, il vaut mieux pour Rosamonde qu'elle passe quelque temps à Paris.

Jamais on ne put l'en faire démordre. Un beau jour il s'éloigna sans bruit de Vaudelnay, suivi de Rosie et de Lisbeth. A cette époque, je faisais mon droit à Paris, et je ne pus adresser mes adieux à la branche cadette de ma famille.

En m'annonçant leur départ, ma mère me fit connaître leur domicile dans un quartier de l'autre monde, quelque part derrière le Luxembourg.

« Tu iras les voir souvent, m'écrivait-elle. Je voudrais être sûre qu'ils seront heureux ; mais j'en doute, non seulement parce qu'ils possèdent fort peu de bien, mais encore parce qu'ils vont être perdus dans cette grande ville, sans un ami. Dieu sait que ton père et moi, nous avons mis tout en œuvre pour empêcher ce départ qui nous désole. Mais tu connais ton oncle !... »

A la lecture de cette lettre, je m'étais bien promis d'aller voir dans les trois jours l'oncle Jean et sa petite-fille, ce qui eût été une entreprise peu difficile si j'avais habité le quartier Latin. Mais j'appartenais à la catégorie des étudiants du grand monde qui demeuraient autour de la Madeleine dans des entresols charmants, allaient chaque soir dîner en ville, et se rendaient à l'École, quand leurs devoirs sociaux le leur permettaient, dans des tilburys irréprochables de tenue. Je crois même, Dieu me pardonne, que j'y suis allé à cheval une fois ou deux avant de faire mon tour de Bois.

Je ne voudrais pas me faire meilleur que je ne suis, mais j'affirme que je me réveillai un beau matin en me disant :

— Aujourd'hui, qu'il vente ou qu'il grêle, j'irai voir mon oncle et ma cousine.

Malheureusement il me fut impossible de retrouver l'adresse envoyée par ma mère. On dira qu'il était bien simple de la demander; mais j'appartenais alors à cette classe nombreuse d'êtres toujours prêts à braver pour leur famille ou leurs amis

tous les supplices du monde, sauf un seul : la peine effroyable d'écrire une lettre.

C'était, il faut en convenir, un grand défaut, et je le reconnaissais moi-même avec franchise. Toutefois, il était racheté, selon toute apparence, par de sérieuses qualités, car je devenais l'ami de quiconque m'avait approché une fois.

Quand j'y réfléchis d'un peu plus loin, je présume que la première de ces qualités consistait dans la fortune dont mon père, retenu à Vaudelnay par sa santé, me faisait jouir avec une générosité qui était chez lui un système. J'avais en plus le don d'être « amusant », qui me faisait rechercher partout, bien que les gens amusants fussent alors moins rares qu'aujourd'hui, ainsi qu'en témoigneront tous mes contemporains.

Je crois pouvoir en appeler au même témoignage pour constater que j'étais joli garçon, bien fait de ma personne, bon valseur, fin cavalier, ni trop naïf ni trop blasé pour mon âge, plein d'aversion pour tout ce qui était malpropre et mal odorant au physique et au moral. Comme trait caractéristique, j'ajouterai que j'étais alors réglé dans mes mœurs à l'égal d'un chartreux, ou, pour mieux dire, d'un forçat. Mon cheval, mes amis, mes études un peu négligées, mes nouveaux devoirs d'homme du monde pris tout à fait au sérieux, c'était de quoi composer une existence qui ne me laissait guère le temps de penser à mal et aurait en outre brisé les muscles d'un athlète. Il faut joindre à cela que les femmes du monde que je voyais de près m'empêchaient d'admirer les autres, ce qui peut paraître une originalité invraisemblable. D'ailleurs, elles-mêmes refusaient méchamment de croire à la préférence dont je voulais bien les favoriser, et leur bienveillance à mon égard n'allait pas sans une défiance mal déguisée. Elles m'examinaient, me retournaient, me maniaient avec précaution, comme on fait d'un bibelot dans un étalage, quand on ne compte par risquer l'emplette.

Enfin, j'étais irréprochable, bon gré mal gré, et s'il m'était resté par-ci par-là une heure libre pour ma cousine et pour l'oncle Jean, je me demande ce qui m'aurait manqué pour être la perfection absolue. Dans les bals, je voyais déjà les regards des mères marquer mon front de vingt-trois ans du sceau des élus, tandis que dans le secret de leur cœur elles pensaient :

— Voilà un garçon qu'il faudra suivre. Encore une saison ou deux, et ce sera un parti hors ligne s'il ne déraille pas.

Ah! si les jeunes gens savaient pourquoi les mères vont au bal, pourquoi elles y conduisent leurs filles, au prix de fatigues sans nombre! S'ils savaient pourquoi les jeunes personnes sourient, font de l'esprit, dansent et vont au buffet! S'ils savaient!... Mais, parbleu! à l'entrain qu'ils apportent aujourd'hui pour la plupart, je soupçonne qu'ils savent. D'ailleurs, que ne savent-ils pas? Et comme c'est ennuyeux, triste, désespérant de *savoir!*

IX

A la fin de ma première année de droit, je subis assez gaillardement l'épreuve de l'examen. J'aurais mauvais goût à blâmer la facilité du programme ou l'indulgence des juges; toutefois, depuis ce premier succès de ma carrière intellectuelle, je n'ai jamais pu entendre dire qu'un jeune homme a échoué dans ces peu terribles débuts sans me sentir plein pour lui d'une pitié profonde.

Les vacances me rappelaient à Vaudelnay; mais, auparavant, un impérieux devoir m'obligeait à rendre visite à l'oncle Jean et à sa petite-fille. Grâce à Dieu, mes amis et mes amies du grand monde étant dispersés dans toutes les directions, je n'avais rien de mieux à faire à cette heure que de me montrer bon parent.

Mais la difficulté — elle était sérieuse — consistait à découvrir l'adresse du baron de Vaudelnay. La demander à ma mère? Ceût été faire l'aveu d'une coupable négligence. Fort heureusement le notaire de la famille, que je ne manquais pas d'aller trouver dans son étude le premier de chaque mois, devait posséder ce renseignement indispensable. En effet, j'appris par lui que le vieillard demeurait rue d'Assas. Je pris un fiacre pour me rendre chez mon oncle, d'abord pour ne pas faire à ses yeux l'étalage de mauvais goût de ma voiture, de mon cheval et de mon groom, et ensuite parce que les pavés de la rive gauche, brûlés par le soleil de juillet, ne valaient rien pour les pieds d'*Annibal*, qui avait la sole sensible comme l'épiderme d'une nymphe.

En apprenant du concierge que le baron était seul chez lui, — au quatrième étage, et quel escalier! — je me sentis aussi ému que je l'avais été huit jours plus tôt devant mes examinateurs.

Même, tout en montant les marches, je me disais qu'on peut toujours trouver moyen d'ânonner quelques phrases sur la condition des affranchis ou sur l'incapacité des mineurs. Mais que répondre si, là-haut, on me posait cette « colle » redoutable :

— Pourquoi n'es-tu pas venu nous voir plus tôt?

Il faut croire que l'oncle Jean n'avait pas trop souffert de la rareté de mes visites, car il m'accueillit comme si nous nous étions quittés depuis la veille, avec cette bonté triste et ce sourire résigné que je lui connaissais, depuis le soir où il était rentré à Vaudelnay rapportant Rosie entortillée dans sa couverture.

Pauvre oncle! il avait franchi une étape de plus dans la vieillesse. Il était facile de voir que la prochaine halte serait la dernière. Il portait ses cheveux blancs très longs; sa taille s'était voûtée; ses vêtements, d'un entretien irréprochable, trahissaient la pauvreté. J'eus un léger malaise en les reconnaissant, pour les avoir vus jadis à Vaudelnay... Je me hâtai de parler de ma cousine.

— Elle est à sa peinture, dit mon oncle. Ah! c'est vrai : tu ne sais pas! Elle a pris une rage de barbouiller des toiles. En toute justice, elle a du talent. Du reste, regarde.

Sur les murs s'étalaient quatre ou cinq tableaux dont j'aurais eu quelque peine à discerner le mérite, non seulement parce que j'étais loin d'être clerc en peinture, mais aussi parce que, subitement, mes yeux se trouvèrent un peu brouillés. Ces toiles étaient des vues de Vaudelnay, du parc, des environs, probablement faites de mémoire. Sur la table, un chevalet de velours supportait un dessin qui acheva de me troubler la vue, car il représentait mon jardin quelque onze ans plus tôt.

L'oncle Jean, très vivement, fit volte-face et s'en fut regarder le ciel par la fenêtre.

— Tu vas sans doute retourner là-bas? me dit-il après une minute de silence. Je sais que tu es reçu, et je t'en félicite.

— Vous savez?... balbutiai-je. Comment l'avez-vous appris?

— Par ta cousine, je crois. Cette petite est une gazette ambulante et me raconte tout ce qui se passe à Paris; ce qui se passe de bon, bien entendu. Car moi, je ne sors plus guère. Les jambes...

Il acheva ce qu'il voulait dire par une grimace que je lui avais toujours connue, quand il voulait éviter un jugement sévère sur les personnes et sur les choses.

— Ma cousine sort beaucoup? demandai-je.

Si j'avais exprimé toute ma pensée, j'aurais dit :

— Elle ferait mieux de peindre moins et de tenir compagnie à son vieux grand-père.

L'oncle répondit sans avoir l'air d'en vouloir le moins du monde à cette coureuse :

— Dieu merci! nous avons toujours Lisbeth, qui est une duègne irréprochable. Pauvre Rosie! elle sera désolée d'avoir manqué son cousin!

— Mais je lui donnerai bientôt l'occasion de se consoler, dis-je poliment. Je reviendrai.

— Pas avant les vacances? Tu vas partir?

— Demain matin.

L'oncle eut un sourire imperceptible dans lequel je lus tout un chapitre de philosophie.

Décidément la conversation manquait d'entrain. Je réfléchissais, à part moi, qu'il est très difficile de trouver quelque chose à dire aux gens que l'on rencontre une fois par an, tandis qu'une heure semble courte à l'intimité de chaque jour. Mon oncle réfléchissait aussi. Tout à coup, il tourna vers moi un de ces regards subitement attendris que je lui connaissais depuis l'enfance de Rosie.

— Écoute, fit-il, tu leur diras que je les aime de tout mon cœur, et ces mots-là, tu as pu le constater, ne reviennent pas souvent dans ma bouche. Voilà ma commission pour les vivants, qui ne sont que deux : ton père et ta mère. Quant aux morts, qui sont beaucoup plus nombreux, tu leur diras, — son regard avait changé d'expression, — tu leur diras que je leur pardonne. De cette façon, il n'y aura aucun moment de gêne lors de mon arrivée parmi eux.

Sa belle figure se réveilla sous une expression moqueuse de défi jeté à Celle qui devait — probablement bientôt — le réunir aux *ancêtres*. Il eut cette plaisanterie de vieux soldat :

— L'entrevue sera déjà bien assez *froide*.

Ces paroles me remirent dans l'esprit mainte question que je n'avais pas osé faire dix ou douze ans plus tôt, que je n'avais pas songé à faire depuis, distrait que j'étais par des sujets plus modernes. Je demandai au vieillard, retrouvant, sans l'avoir cherchée, la façon de lui parler que j'avais dans mon enfance :

— Oncle Jean, votre vie ne m'est pas plus connue que si vous

étiez pour moi un étranger. Ne vous semble-t-il pas que je devrais en savoir au moins quelque chose?

— Te voilà devenu bien curieux tout à coup!

En me parlant ainsi, le baron s'efforçait d'exprimer l'ironie. Mais je vis que ma question, quoi qu'il en eût, lui causait du plaisir.

— Après tout, dit-il, c'est ton droit. La vie de chacun de nous, bonne ou mauvaise, utile ou perdue, appartient à notre lignée, et c'est à tes mains qu'est confié désormais l'avenir du bon vieux nom. Je souhaite, mon cher enfant, qu'il te porte plus de bonheur qu'il n'en a porté à moi ainsi qu'aux miens.

Son visage, très triste un instant, devint très grave. A mon grand étonnement, le vieillard s'inclina devant moi avec une sorte de respect.

— Futur marquis de Vaudelnay, dit-il, voici la confession d'un des vôtres qui fut jugé sévèrement par ceux de son époque. Vous serez peut-être plus indulgent.

L'oncle se moquait-il de moi? Je me le suis demandé et me le demande encore. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'envoyais à cette heure ma curiosité à tous les diables, prévoyant plus d'une comparaison embarrassante pour moi dans la confession qu'on m'annonçait. La voici, quelque peu résumée, et cependant le baron n'était pas homme à s'étendre inutilement sur sa propre histoire.

X

La Révolution trouva le château de Vaudelnay peuplé des mêmes habitants que j'y avais trouvés moi-même, quelque cinquante ans plus tard. Je parle des *ancêtres*, cela va sans dire. Balthazar de Vaudelnay, le dernier marquis de l'ancien régime, venait de mourir juste à temps pour que mon grand-père profitât, l'un des derniers parmi la noblesse française, de l'institution prête à périr du droit d'aînesse. Il hérita seul du château, des terres, de toute la fortune, et, bien que ses vingt-cinq ans ne fissent que de sonner, il entra dans son rôle de chef de famille, aussi sérieux, aussi respecté, aussi bien obéi de son frère et de ses deux sœurs que s'il eût été un vieillard blanchi par l'âge.

L'obligation de veiller sur ses deux cadettes, ma tante Frédé-

rique et ma tante Alexandrine, peut-être une sage prévoyance de l'avenir, l'empêcha de prendre part à l'émigration, et la tempête passa sur ces trois aristocrates sans balayer leurs têtes là où elle en avait roulé tant d'autres moins jeunes. Toutefois, pour sauver, en cas de malheur, le dernier bourgeon de la vieille tige, mon grand-père avait confié mon oncle Jean à l'un de ses voisins et de ses amis prêt à partir pour l'Angleterre. Le jeune émigré de douze ans ne devait revoir le sol natal que trente-cinq ans plus tard, c'est-à-dire vers la fin du règne de Charles X.

Je laisse volontairement de côté toute la première partie de son histoire, non pas la moins intéressante, mais la moins directement liée à ce récit. D'abord étudiant en Angleterre, puis l'un des plus jeunes officiers de l'armée des Indes, Jean de Vaudelnay, dont l'humeur était aussi indomptable que sa bravoure était brillante, quitta, par suite de désaccord avec ses chefs, une position qui pouvait le conduire à la fortune. Devenu libre, il regagna la France... par le chemin des écoliers. Cette route accidentée le conduisit en Italie, qu'il comptait traverser lentement. Mais il comptait sans le destin, qui devait y décider de son existence.

Epris d'abord d'une soudaine passion pour la peinture, qui se révélait à lui comme un monde encore ignoré, le jeune homme s'attarda longuement dans les galeries les plus célèbres et dans les meilleurs ateliers. L'un de ceux-ci, rendez-vous des étrangers de distinction qui passaient à Florence, l'éblouit par un chef-d'œuvre auprès duquel pâlirent les toiles des grands maîtres, car ce chef-d'œuvre était vivant. Laura Scarpi, la rose de la Toscane, ainsi que tout Florence l'appelait, conquit, par son premier regard, le cœur de mon oncle. Elle était la fille d'un peintre plus riche de gloire que d'argent. Quant à sa mère,... l'oncle Jean ne m'en dit pas un seul mot.

Dieu sait quel mystère demeure à jamais caché sous ce silence. Il va sans dire que la loyauté du baron de Vaudelnay, devenu le fiancé de Mlle Scarpi, dut se montrer moins réservée à l'égard du chef de famille. Une chose est certaine : le voyageur fut informé que les portes de la maison paternelle ne pouvaient se rouvrir que pour lui seul. Ce n'était pas le moyen de changer la résolution d'un homme de sa trempe. Il me le disait lui-même :

—Je serais plutôt rentré à Vaudelnay sans ma tête que sans la femme à qui j'avais donné ma foi.

Le mariage eut lieu, mariage suivi, selon le récit laconique de mon oncle, « de vingt ans d'exil, de pauvreté et de bonheur. » Il ne m'en raconta pas davantage sur cette période de sa vie, et je me souviens que cette froide réserve fut pour ma curiosité de jeune homme un étonnement aussi bien qu'une déception. Je n'avais pas encore compris qu'il est des bonheurs que l'on savoure à genoux, silencieusement, tant qu'ils durent; que l'on enferme plus mystérieusement encore dans son cœur quand ils ne sont plus...

Ces vingt ans d'azur et de paix finirent brusquement dans la nuit sombre de l'orage. La mort prit à mon oncle celle qui était la plus grande part de sa vie; mais, sur la tombe à peine fermée, une rose éblouissante florissait. Laura Scarpi laissait une fille de dix-huit ans, celle qui devait être la mère de Rosie.

Pauvre oncle Jean! Quand il était obligé de parler de son bonheur perdu, les mots ne sortaient qu'avec effort de ses dents serrées. Et quand il arrivait à des souvenirs douloureux, c'était encore pis, si bien qu'il fallait toujours deviner des choses qu'il ne disait pas.

Il me laissa donc deviner plutôt qu'il ne m'apprit l'autre catastrophe de sa vie. Un jeune Anglais, cadet d'une grande famille, vint à Florence et fut frappé de ce même coup de foudre qui avait décidé de l'existence du baron de Vaudelnay. Celui-ci n'avait jamais été d'humeur facile, mais le malheur avait encore aigri son caractère indomptable. Froissé de certaines assiduités qu'il jugea compromettantes, dévoré à l'égard de sa fille de cette jalousie maladive dont les pères qui ont beaucoup aimé offrent parfois l'exemple, croyant, pour tout dire, à une vulgaire tentative de séduction, le bouillant Français fit un éclat. Sir George Melvil ne sut pas ou ne voulut pas s'expliquer; d'ailleurs, à cette époque, la haine entre les deux nations atteignait son apogée. Une rencontre eut lieu dont le souvenir resta imprimé à tout jamais dans la boîte osseuse de mon oncle. Enfin je venais d'apprendre pourquoi il s'était battu avec « le monsieur ».

— Il faut être juste, ajouta mon oncle, je m'étais battu un peu vite avec cet étourdi de George, et, quand je me réveillai dans mon lit d'un cauchemar assez long, il m'eût été difficile de dire lequel était le plus désolé de ce diable de garçon ou de ma pauvre fille.

Il était écrit que les Vaudelnay de cette génération devaient

tous mourir octogénaires. L'oncle Jean se guérit contre tout espoir, et, comme sa blessure l'avait rendu plus patient, il voulut bien prêter l'oreille à des explications qui d'abord le satisfirent. L'amour avait pu faire perdre la raison à sir George ; mais ce jeune homme n'avait jamais perdu le respect : l'objet de sa passion soupçonnait à peine l'étendue du mal causé par ses beaux yeux.

L'oncle Jean reprit confiance et crut, voyant sa fille si calme, qu'il en serait quitte pour une gouttière dans la voûte de son crâne. Il comptait sans les surprises perfides de l'amour.

Ma jeune parente s'éprit à son tour d'une ardente affection pour l'homme qui avait failli la rendre orpheline, et quand le blessé fut délivré des médecins, ce fut pour entendre une autre antienne. Donner sa fille à un Anglais, à un protestant, à un cadet sans fortune ! il serait mort plutôt ; car, en dépit de l'opinion défavorable que les siens avaient de lui, il était resté de cœur et d'esprit aussi Vaudelnay qu'un Vaudelnay peut l'être. Sir George éprouva le plus énergique refus. La nouvelle Chimène se jeta aux pieds de son père en les arrosant de ses larmes, mais il faut croire que mon oncle n'admettait pas les dénouements à la façon de Corneille.

— Entre moi et cet étranger, tu dois choisir, dit-il à sa fille. Si tu te décides pour lui, je te jure que tu n'entendras plus parler de moi jusqu'à ta mort.

Ma belle parente avait dans les veines le sang des Vaudelnay renforcé par du sang de Florentine. Elle se prononça pour l'étranger. Peut-être croyait-elle que le serment de son père ne tiendrait pas devant sa tendresse. Pauvre infortunée ! Il fallait qu'elle connût bien peu celui dont elle était la fille ! Jamais, hélas ! serment inhumain ne fut mieux tenu.

Les nouveaux époux partirent pour l'Angleterre, et l'oncle Jean, seul au monde désormais, vint frapper à la porte de Vaudelnay, que rien ne tenait plus fermée, à cette heure, devant cet enfant prodigue de cinquante ans. Bien qu'il se soit montré, le pauvre vieillard, aussi discret sur ce point que sur les autres, j'ai pu comprendre, néanmoins, que ni son frère ni ses sœurs n'ont arraché aux pâturages de Vaudelnay le moindre veau gras pour fêter son retour. On l'accepta, et l'on voulut bien ne pas ouvrir la bouche sur ses erreurs passées ; mais rien de plus. D'ailleurs, mes propres souvenirs étaient encore vivants. Je revoyais l'oncle

Jean silencieux, renfermé en lui-même, presque isolé au milieu des siens. Il était évident que l'orgueil austère des Vaudelnay ne lui avait jamais pardonné deux crimes : sa propre mésalliance et l'union de sa fille avec un Anglais hérétique, bien que, de bonne foi, ce dernier malheur ne lui fût guère imputable.

Mais il était réservé à d'autres chagrins. Tout d'abord il eut la douleur d'apprendre que sir George Melvil n'avait pas été beaucoup mieux accueilli en Angleterre que lui-même ne l'avait été en France. A son gendre on reprochait d'avoir épousé une étrangère sans fortune, catholique, fille d'une mère sans naissance. De plus ce mariage faisait évanouir les rêves brillants d'une autre union plus avantageuse, caressés depuis longtemps pour son fils par lord Melvil, le grand-père maternel de Rosie.

Le jeune couple vécut donc à l'écart, aussi pauvre mais non moins béni par l'amour que l'avait été l'oncle Jean dans sa petite maison de Florence. Puis encore une fois la mort fit son œuvre maudite ; du moins elle ne sépara point ceux qui s'aimaient : sir George et sa femme, encore jeunes, se suivirent dans la tombe, à quelques semaines de distance, laissant la petite Rosamonde, âgée de six ou sept ans, sans autre appui que son aïeul maternel. Que pouvait le vieillard, sinon de pardonner à sa fille mourante et de venir frapper avec l'enfant à la porte du manoir de famille ?

— C'est ce que je fis, dit mon oncle en achevant son récit. Tu étais là ; tu as tout vu... Au propre comme au figuré, l'on peut dire que tu as ouvert à ta cousine les portes de Vaudelnay.

— Qui ne se sont jamais refermées, ajoutai-je avec un mouvement d'affection très sincère. Oncle Jean ! pourquoi ne viendriez-vous pas chez nous pour y passer les vacances avec Rosie ? Mes parents seraient si heureux ! Ma cousine aussi, j'en suis sûr.

Un éclair brilla dans les yeux du baron, tellement que je m'attendais à le voir accepter séance tenante. Puis subitement — sur ce beau visage loyal de vieux gentilhomme on lisait comme sur celui d'un enfant — une expression d'embarras, presque de crainte, vint succéder à la joie. L'oncle Jean baissa les yeux. Dieu me pardonne ! on aurait pensé que je l'intimidais Je crus avoir deviné ce qui causait cet air déconfit, et, comme j'étais encore tout vibrant de l'enthousiasme causé par le récit romanesque à peine achevé, je fis appel à toute ma diplomatie et je dis d'un ton plaisant :

— Tenez, mon oncle, je vois où le bât vous blesse. Gageons que vous avez fait quelques folies de jeune homme et que... vous êtes en avance sur votre pension. Pourquoi ne renverserions-nous pas, dans l'occasion, le vieil ordre des choses ? Assez longtemps l'on a vu les oncles prêter quelques louis à leurs neveux pris de court par leurs fredaines...

— Tu es un brave garçon! interrompit mon oncle en me tendant la main. Parole d'honneur! j'accepterais ce que tu m'offres s'il en était besoin, ne fût-ce que pour édifier les neveux de l'avenir en leur montrant que les oncles rendent ce qu'ils empruntent. Mais la question d'argent n'est pas ce qui m'arrête. Une ou deux affaires impossibles à remettre me retiennent ici pour une semaine ou deux, peut-être plus.

— Qu'à cela ne tienne. Quand vos affaires seront finies, mettez-vous en route. En arrivant à Vaudelnay, je vais faire mon rapport à mes parents, et, bon gré mal gré, ils vous obligeront à nous rendre visite. Nous viendrions plutôt tous trois vous chercher.

— Bon, fit mon oncle. Nous verrons ; je ne dis pas non. En attendant, charge-toi pour eux de toutes nos tendresses.

L'heure était venue de prendre congé, chose d'autant plus facile qu'on ne faisait rien pour me retenir. Mon oncle, évidemment, ne tenait pas à me voir rencontrer ma cousine. Il m'accompagna jusqu'à l'escalier, à travers un véritable dédale de fleurs, de plantes vertes et d'oiseaux.

— Si j'en juge par ce que j'aperçois, remarquai-je, votre petite-fille est restée campagnarde.

L'oncle Jean leva les yeux au ciel avec un désespoir comique.

— Tu ne vois rien! gémit-il. Rosie nourrit des poissons rouges dans sa chambre, et dans un coin du grenier Lisbeth, à ses heures perdues, soigne l'éducation d'une famille de lapins blancs. En voilà qui doivent s'amuser!

— Des lapins de la race de Vaudelnay, peut-être? demandai-je en songeant à l'admiration de Rosie pour mes élèves de jadis.

— C'est bien possible, fit mon oncle d'un air distrait.

Nous nous quittâmes en nous disant : — *A bientôt,* — locution parallèle à cette autre : *Votre couvert est toujours mis.* La phrase est courte, harmonieuse, et n'engage rien.

J'arrivai le surlendemain soir à Vaudelnay, moulu par les fatigues d'un voyage interminable, car j'avais tenu à ne pas quitter

Annibal, que le chemin de fer énervait beaucoup, et que je désirais offrir intact à l'admiration des Poitevins en général et de mon père en particulier.

XI

Le château était rempli de monde.

— Nous n'avons pas voulu que tu t'ennuies dans ta famille, me dit mon père, tout en m'accompagnant dans ma chambre, où j'allai rapidement passer un habit, car le dîner attendait.

Il me fit alors l'énumération de nos hôtes. Il en parlait avec tant d'intérêt, de plaisir et d'animation, que je soupçonnai — ceci entre nous — qu'en faisant provision de tous ces remèdes fort agréables contre l'ennui mon excellent père avait songé aussi un peu à lui-même.

Une heure après, mes soupçons étaient loin d'avoir diminué, et Dieu sait si je condamnais ce besoin de distractions dans l'âge mûr, chez un homme dont la première et la seconde jeunesse avaient été moins que dissipées, j'avais pu le voir de mes yeux.

Ah ! comme il était changé, mon cher Vaudelnay, depuis que *les ancêtres* avaient émigré pour toujours sous les dalles armoriées de la chapelle !

De tous les êtres vivants que j'y avais connus, quatre seulement s'y trouvaient encore : mon père, ma mère, moi et le jardinier, devenu un personnage important, vêtu comme un monsieur, commandant une escouade nombreuse de fleuristes, de légumistes et de manœuvres. Le « clos » d'autrefois n'existait plus. Il était changé en un vaste parc ondulé de monticules, creusé de pièces d'eau, coupé de plantations savantes, derrière lesquelles se dissimulait le potager, comme un beau-père bourgeois se cache dans le coin du salon de sa fille devenue duchesse. Des serres grandioses, des écuries modèles étaient sorties de terre. Des domestiqnes corrects et distingués fourmillaient silencieusement dans les corridors. Si l'on avait parlé de prière en commun à cette valetaille perfectionnée, je gage que nous aurions été « empoignés » de la belle sorte dans le *Siècle* du surlendemain.

Quant aux invités, c'était la crème de la province, de la crème battue chaque année par un séjour à Paris. Les gens arriérés et ennuyeux, les gentillâtres de l'ancienne école, les châtelaines à robes de bure et à trousseaux de clefs n'étaient point de cette

joyeuse série, non plus que les jeunes filles à marier, car, d'après les idées de mon père, je n'étais point de ces victimes qui doivent marcher à l'autel, encore blanchissantes sous le duvet de leur première toison.

A défaut de jeunes filles, les jeunes femmes ne manquaient pas chez nous. En arrivant au salon, éblouissant de lumières, j'eus le plaisir d'en compter jusqu'à trois remarquablement jolies, et nous n'étions pas au dessert que l'une d'elles, à côté de qui j'avais ma place, me témoignait, à n'en pouvoir douter, qu'elle me faisait l'honneur de me prendre au sérieux. Dans le cours de la soirée, dont quelques tours de valse combattirent victorieusement la monotonie, la seconde et la troisième de ces dames voulurent bien me témoigner successivement des dispositions non moins rassurantes.

Être pris au sérieux ! Douceur à nulle autre pareille pour un éphèbe de vingt-trois ans, habitué à la bienveillance défiante des mondaines de Paris, pour qui la valeur semble ne pouvoir aller sans le nombre des ans !

Ah ! la bonne soirée passée entre le sourire de ma mère, tout heureuse de me revoir, et d'autres sourires... moins maternels ! Pour la première fois la vie, l'espérance, la jeunesse, me disaient clairement toute sorte de choses agréables que leurs voix confuses m'avaient seulement chuchotées à l'oreille jusque-là.

— Heureux mortel ! tu as devant toi de longues années d'avenir. Tu es riche, ton entretien plaît aux femmes ; ta tournure ne les fait pas fuir ; ton nom peut contenter les plus difficiles. Enfin, pourquoi faire le modeste ? tu es joli garçon. Va, tu es né sous une heureuse étoile ; ton père est fier de toi, le sourire de ta mère te caresse ; tu peux prétendre à tout !

Je crois en vérité que, sans sortir de Vaudelnay, j'aurais pu prétendre, sinon à tout, du moins à de sérieux progrès dans les bonnes grâces d'une ou deux des charmantes personnes qui s'y trouvaient. Mais, sans avoir l'air d'y toucher, ma mère veillait au grain, et si, parfois, ce genre de récréation qu'on nomme aujourd'hui le flirtage semblait prendre des proportions inquiétantes, deux grands yeux, encore aussi beaux qu'ils étaient honnêtes, rappelaient les étourdis à la raison avant que l'ombre d'une inconséquence fût commise.

Et l'oncle Jean ? Et la cousine Rosie ? va-t-on dire. Et l'invitation annoncée !

J'en jure par le Styx, rien de tout cela n'était sorti de ma mémoire. Le lendemain de mon arrivée à Vaudelnay, après une visite matinale au box d'*Annibal*, où tout allait bien, Dieu merci ! je m'enfonçai seul dans le parc et me demandai sérieusement quel était le meilleur parti à prendre. A n'en pouvoir douter, je savais que mes parents, sur un signe de moi, dépêcheraient au besoin trois ambassadeurs vers les habitants de la rue d'Assas, pour les ramener triomphalement en Poitou. Ce signe, était-il prudent de le faire? Du côté de mon oncle, rien qui pût embarrasser. S'il faut parler en toute franchise, il était passablement morose, pour ne pas dire misanthrope. Mais, à son âge, de pareils défauts s'excusent; d'ailleurs, il les rachetait par son esprit du siècle passé, toujours fin et mordant, remarquable de charme dans les bons jours. En somme, il n'était pas un château de France et de Navarre où un tel hôte ne se trouvât fort à sa place.

Malheureusement je me sentais moins à l'aise en ce qui concernait Rosie. Je ne l'avais pas vue depuis assez longtemps, et me souvenais d'elle comme d'une personne grande pour son âge, assez maigre, avec quelque chose de *désuni* dans la tournure et la démarche, pour parler ce langage hippique volontiers employé par mes amis d'alors, quand ils peignaient les avantages et les imperfections des êtres du beau sexe. Jolie, mon impression n'était pas qu'elle le fût; à vrai dire, je ne m'étais jamais demandé si elle l'était ou non. Mais, pendant plusieurs années de ma vie, j'avais entendu des voix sévères dire à ma pauvre cousine, pour peu qu'elle eût le malheur de se regarder du coin de l'œil en passant devant une glace :

— Quel plaisir une petite fille peut-elle avoir à se mirer quand elle est aussi laide?

J'ignore si ces affirmations répétées avaient fini par convaincre la coupable de sa laideur. Quant à moi, la chose ne faisait plus un doute : laide elle était venue au monde, laide elle vivrait, laide elle devait mourir. D'ailleurs, j'étais habitué au luxe, à l'élégance du grand monde où j'étais entré du premier coup, avec l'avidité du poisson remis à l'eau qui gagne le fond en quelques battements de nageoires. D'après mon goût d'alors, une femme ne pouvait être jolie si elle était mise pauvrement, et, pour de trop bonnes raisons, la toilette de Rosie ne devait pas ressembler à celle de mes fringantes amies. Enfin le souvenir qu'elle m'avait

laissé était celui d'une personne concentrée, taciturne, très timide ou très fière, les deux probablement. Quelle figure ferait la pauvre enfant au milieu des femmes jeunes ou habilement conservées qui remplissaient Vaudelnay de leurs éclats de rire, de leurs mots drôles ou du frou-frou de leurs robes? N'était-ce pas lui rendre un mauvais service que de l'exposer aux avanies presque inévitables d'un contact peu fait pour la mettre en relief? La réponse à cette question ne me semblait pas douteuse, d'autant plus qu'au train où marchaient les choses je n'entrevoyais guère pour moi la possibilité de m'occuper de ma jeune parente : tout mon temps était déjà tellement pris!

Le pour et le contre bien considérés, il me parut prudent de laisser l'oncle Jean et sa petite-fille dans leur quatrième étage de la rue d'Assas, jusqu'à l'époque, plus ou moins prochaine, où nous serions rentrés dans le calme à Vaudelnay. De cette façon nous jouirions mieux de leur présence, et les agréments de la villégiature ne pourraient qu'être augmentés pour eux : c'était profit pour tout le monde.

Malheureusement, la première série d'invités partie, nous ne fûmes pas longtemps sans voir arriver la seconde, celle des chasseurs. Mon père disait à qui voulait l'entendre :

— Je veux que mon fils s'amuse à Vaudelnay, pour lui ôter toute envie de nous quitter et de s'amuser ailleurs.

Mais je voyais de plus en plus que mon père, secrètement attristé par les progrès d'une maladie lente qui l'emporta, mettait sur mon compte le besoin de distractions qu'il éprouvait pour lui-même. Quant à ma mère, elle n'avait d'autres désirs que ceux de son mari. Pour une raison ou pour une autre, les longues vacances de l'École de droit passèrent pour moi comme un rêve.

Quelques visites de voisinage à rendre à des parents ou à des amis, tous gens fort gais, achevèrent d'employer mon temps. Bref, quand l'aurore du 14 novembre vint à luire, l'oncle Jean et sa petite-fille étaient toujours chez eux, ou du moins, s'ils n'y étaient plus, je n'étais pour rien dans leur déplacement.

Je devais quitter mes parents le soir après dîner pour aller prendre l'express. Dans l'après-midi, mon père me pria de passer dans son cabinet et me tint à peu près ce discours :

— Mon cher ami, tu vas retourner là-bas. Entre nous, je n'attache pas une importance exagérée à te voir devenir de première force sur le Code ; mais j'attends de toi que tu deviennes un

homme du monde accompli, et je conviens volontiers que tu es en bonne voie. Tu me rendras cette justice que je te laisse toute liberté, moi qui n'ai jamais su ce que c'est que d'être jeune et libre.

Il s'arrêta quelques instants et poussa un soupir dans lequel je devinai le regret douloureux de la jeunesse disparue. J'aurais voulu pouvoir consoler mon père; je le revoyais encore, plus jeune de quinze ans, occupant silencieusement sa place au bout de la table présidée par les *ancêtres*. Mais que pouvais-je lui dire?... Bientôt il reprit :

— N'oublie jamais que tu t'appelles Vaudelnay. Il y a en France des centaines de noms plus illustres, un nombre assez petit de plus anciens, pas un seul plus intact. Dans deux ou trois ans, s'il plaît à Dieu, tu seras l'un des meilleurs partis de la bonne société. Ne gâche pas tous les avantages réunis en toi d'une façon rare. Tâche de ne pas faire de folies; du moins n'en fais pas de malpropres. Pour cela, fréquente beaucoup le monde, et seulement le meilleur, bien que j'entende dire qu'il se gâte terriblement. Tu viendras nous faire une visite en hiver, n'est-ce pas?

Je partis, sans *Annibal* cette fois, un de mes amis de province m'ayant acheté le cheval un bon prix pour la saison des chasses. Quelle joie de retrouver mon coquet appartement, de revoir le cher boulevard! En allant prendre mon inscription, le jour même de mon arrivée, je songeai que l'École est assez près de la rue d'Assas. L'occasion eût été bonne pour faire une visite à Rosie. Mais des camarades rencontrés au secrétariat m'entraînèrent, et je regagnai la rive droite sans avoir accompli ce pieux devoir.

Léon de Tinseau.

(A suivre.)

PAPILLONS NOIRS

Presque tout le monde est capable d'un élan, d'un acte de bonté, d'héroïsme momentané. C'est à la continuité qu'on reconnaît les grandes âmes.

—

L'injure qu'on nous a faite ? Une montagne. Celle du voisin ? Un petit tas de sable.

Et surtout si nous devons prendre parti pour l'offensé, dérangeant nos intérêts, notre plaisir, ou même simplement nos habitudes d'égoïsme tranquille.

—

Dans les sentiments des écrivains et des artistes, nul ne saurait délimiter où finit l'étude et commence la sensation.

—

Quand un être peut rougir de ses torts envers nous, il est un ennemi.

—

En art, la pauvreté des moyens fait croire parfois à la distinction.

—

L'amitié qui demande une indulgence est déjà d'ordre inférieur. Il n'est d'amitié qu'entre égaux.

—

Il n'y a pas de petit ennemi : toute haine apporte un mal.

—

O lunette magique, déformante et décolorante de l'égoïsme et du mauvais orgueil !

—

Rien de plus dangereux ni de plus fort qu'une demi-vérité, parce que c'est le mensonge compliqué de vraisemblance.

Olivier Chantal.

LE MONDE OU L'ON TRICHE

LES BONNETEURS

Ne cherchez pas le mot *Bonneteur* dans le Dictionnaire de l'Académie. Vous y trouveriez cette définition : « Homme qui salue avec insistance; » et cela ne vous donnerait pas le moins du monde une idée du sens que nous y attachons aujourd'hui.

Et cependant c'est bien là l'origine : Ces gens qui saluaient avec insistance et obséquiosité agissaient ainsi dans l'espoir de dauber ceux auxquels s'adressaient leurs politesses. Maître Renard, faisant des séries de compliments à maître Corbeau dans l'intention de lui subtiliser son fromage, était un bonneteur dans l'acception ancienne du mot.

Aujourd'hui, l'idée de politesse et de salutations est tout à fait écartée, et tout le monde sait que le nom de bonneteur désigne ces industriels qui, dans les fêtes publiques, tiennent des jeux de hasard que la police défend réglementairement, mais empêche peu en réalité.

C'est que le bonneteur, comme camelot, a généralement un compère qui fait le guet à quelque distance, et qu'au premier signal — un coup de sifflet aigu lancé par la vedette — il plie bagage et disparaît.

Quelquefois la police a essayé de donner sérieusement la chasse aux bonneteurs, notamment quand ils s'étaient installés en bandes au Point-du-Jour, de l'autre côté du pont-viaduc d'Auteuil. Là, se sentant en force, ils résistaient. Il y a eu des batailles sanglantes dans lesquelles des agents ont été frappés à coups de

couteau ou jetés à l'eau. La création d'un service spécial, payé par la commune de Boulogne, a pu seule mettre fin à ce déplorable état de choses.

A première vue, quand il opère dans les foires, le bonneteur a l'air d'un petit marchand forain inoffensif. Il tient un jeu, « un petit jeu franc et loyal, » comme il dit dans son boniment, un jeu dans lequel il paraît facile de gagner, ou tout au moins qui ne paraît pas devoir occasionner de grosses pertes.

Les naïfs, généralement des jeunes gens, des employés, des ouvriers qui ont touché leur semaine, s'approchent et examinent. Bientôt ils se laissent tenter... le bonneteur les tient, il ne les lâchera que lorsqu'ils n'auront plus un sou en poche.

Le principal jeu de ces écumeurs de fêtes publiques dérive de leur nom : il s'appelle le *Bonneteau*.

Dans leur argot, ils le nomment le jeu « des trois brêmes ». Il se joue, en effet, avec trois cartes seulement.

Ces trois cartes, le croupier les prend, fait remarquer qu'elles ne sont pas pareilles, en désigne une, le valet de cœur par exemple, bat les cartes, les pose sur sa table la figure en dessous et donne à deviner où se trouve la carte désignée.

Si le *ponte* devine juste, il a gagné ; sinon, c'est le croupier qui prend l'enjeu.

Ce serait bien si la chose était loyalement faite. Le ponte n'aurait, il est vrai, qu'une chance sur trois. Mais son infériorité serait compensée par la facilité de suivre la marche des cartes sur la table, et par suite de voir où on a mis la gagnante.

Mais le bonneteur a son « tour », un trompe-l'œil habilement imaginé et qu'il exécute avec adresse :

Il corne très légèrement la carte gagnante, ostensiblement il montre cette carte cornée au parieur ; celui-ci, après les évolutions et le boniment connus, sûr de son fait, désigne la carte cornée et... perd ! C'est que le bonneteur, en maniant les trois cartes, trouve moyen de décorner la carte gagnante et d'en corner une autre.

Voici encore des procédés de bonneteur :

Pour allumer la convoitise du passant, il commence par l'inviter à jouer sans enjeu ; sa proposition acceptée, il a, de même que dans l'hypothèse précédente, battu les cartes, mais de ma-

nière à laisser à son adversaire le moyen de les suivre facilement du regard; puis, lorsque ce dernier s'est décidé à mettre un enjeu, le bonneteur a immédiatement changé de procédé dans le maniement des trois cartes, et le naïf a perdu.

Si, par hasard, le joueur, après une légère hésitation, va désigner la bonne carte, le bonneteur, qui suit le regard du joueur, relève les cartes en disant : « Vous avez trop réfléchi, c'est à refaire. »

Tous les bonneteurs font partie d'une bande parfaitement organisée, embrigadée; une véritable association avec ses chefs, ses banquiers, ses professeurs, dont le maître suprême est une « falourde » (reclusionnaire) répondant au surnom du « Dragon ». Ses « artistes » (voleurs) — les principaux — sont Joseph, dit *six francs*, André M..., l'un des plus adroits, Léon, dit le *Polonais*, F..., dit le *Gros du Bois*, M..., dit la *Cigalette*, François, dit *Monsieur le comte*, Léon le *Décoré*, Auguste C..., dit *de Clichy*, Henri le *Fileur*, Charles le *Lyonnais*, Marius le *Marseillais*, Émile L..., Edmond L..., le *Roi des tireurs*, Charles, dit le *Bordelais*, et enfin X..., un restaurateur du boulevard Magenta.

Ces bonneteurs se divisent en deux catégories, ceux de Montmartre, les *Montmartrois*, presque tous souteneurs, et ceux de la province, qui exercent en voyage; ces derniers sont généralement des maris de somnambules, dont ils habitent les voitures. Ils font le tour de la France à petites journées. En tout, les bonneteurs forment cinquante-deux *brigades* de six personnes en moyenne.

Le bonneteau n'est pas le seul jeu tenu par les croupiers de barrières. Ils en ont une série d'autres dont le fonctionnement ostensible est aussi simple et dont le truc caché est aussi dangereux.

Voici, par exemple, le *Calot*, plus terrible que le bonneteau. Il se compose de trois quilles creuses, sous l'une desquelles le *teneur* place une petite boule appelée le *mouton*.

Il exige un personnel de quatre *comtes* ou compères, parmi lesquels un *comte en blanc*, qui ne joue jamais mais qui est chargé du *rapport*. Vous allez voir ce que c'est.

C'est un peu le jeu des gobelets et de la muscade ; le teneur s'installe ; il met le *mouton* sur une petite table, et le recouvre d'une quille ; puis il commence la partie :

— La boulette ! dit-il, elle passe, la boulette !... la boulette !... la boulette !...

Et en même temps, il change les quilles de place, les faisant passer tour à tour à droite, à gauche, au milieu, en les glissant sur la table de telle sorte que la boulette ne puisse sortir. Il s'arrête :

— Un louis à qui désigne la quille où se trouve la boulette ! crie-t-il.

Un des « comtes » montre un des calots :

— Elle est là, répond-il.

Le teneur soulève la quille ; la boulette n'y est pas.

— Farceur, dit un autre « comte », la voici.

Et il soulève le « calot » sous lequel est le « mouton ».

— C'est bien simple, ajoute-t-il, vous n'avez donc pas suivi le mouvement du joueur ? La boulette est toujours sous la même quille ; il n'y a qu'à ne pas perdre la quille de vue.

On recommence, et notre second « comte » a soin de ne pas se tromper. — Vous voyez bien, dit-il d'un air triomphant.

Bientôt le public s'en mêle ; le jeu change. Le teneur pose la boulette sur la table, la recouvre d'une quille, fait passer les deux autres, et, tout en faisant ce double mouvement, il roule la boulette jusque dans ses doigts, où elle reste cachée, de façon qu'il n'y a plus de boulette du tout. Le pigeon peut *ponter* sur n'importe quelle quille, il a toujours perdu.

Quand le *ponte* est bien *allumé*, on lui fait le *rapport*.

Il a parié sur une quille ; il la soulève : la boulette n'y est pas.

— Je vous joue le tout sur les deux quilles restantes, fait le marchand sans toucher au jeu. Laquelle voulez-vous ?

— Celle-ci, répond le pigeon, désignant l'une des deux ; on soulève la quille désignée : rien, naturellement.

— Rapport, dit le teneur.

Aussitôt *le comte en blanc* de s'écrier :

— Vous n'avez pas de chance ; il fallait suivre la boulette, elle est sous la troisième quille...

Et, en soulevant cette dernière, il fait passer au-dessous d'elle une autre boulette qu'il a entre les doigts : il *rapporte*, par conséquent.

Ce jeu, connu en province, a été introduit pour la première fois, à Paris, il y a quatre ans, aux courses de Chantilly. Pendant les fêtes foraines, il ravage certaines avenues des faubourgs, aux en-

virons des baraques. Il est exercé par deux bandes : la première a pour chef P..., dit du *Tion*, déjà pincé sept fois pour vol à la tire ; il a été pris à Aubusson, il y a deux ans, pour vol au calot ; il est rentré depuis dans Paris, qu'il exploite. Avec lui travaillent L. B..., le petit Auguste, H... et B...

La deuxième brigade, dite brigade des *Lyonnais*, a pour chef Ulysse ; celui-là n'a jamais été pris. Il avait avec lui L..., dit le *Binocle*, un indicateur (ou *casserole*) de la sûreté qu'il payait pour lui désigner les agents. Le *Binocle* est actuellement en cage.

La *Ratière* serait un jeu de hasard à peu près honnête, s'il n'était dénaturé. Figurez-vous une boîte en bois, comme une boîte à bonbons ; l'une des parois est percée d'une ouverture ; de chaque côté de l'ouverture est une rainure ; entre les rainures glisse une sorte de porte qu'on appelle la *clé*. Il y a sept billes dans la boîte : trois rouges, trois noires et une blanche ; la blanche est de taille moyenne ; les rouges sont les plus petites, les noires les plus grosses. Le teneur étale devant lui un petit carton, sur lequel on voit un cheval rouge, un cheval noir et un petit cheval blanc. Il agite la boîte, soulève la *clé*, et par l'ouverture laisse sortir une des billes ; si c'est une noire, il paye les enjeux mis sur le cheval noir ; si c'est une rouge, il paye le cheval rouge ; une blanche, il empoche. Jusqu'ici, rien que de naturel ; il est banquier, il a une chance contre six de gagner ; d'autre part, il paye deux tableaux ; c'est la rouge et la noire, avec ses hasards.

Et cependant, avec la ratière, il y a vol. Voici comment : le teneur, avant de mettre la clé de bois qui ferme l'orifice, fait voir cette clé à tout le monde ; mais, au moment de la faire glisser dans la rainure, il lui en substitue une autre ; celle-ci est échancrée en dedans à sa partie inférieure, de façon que la bille prête à sortir se prend dans son échancrure ; cette échancrure est calculée mathématiquement de facon à emprisonner les billes noires, — les plus grosses ; le teneur voit les enjeux ; si le cheval noir est le plus chargé et qu'il sente à la pression des doigts une boule noire dans l'échancrure, il secoue de nouveau la boîte, jusqu'à ce qu'une petite bille, c'est-à-dire une rouge, se présente ; une rouge — ou la blanche, naturellement ; alors il ouvre complètement la porte et la rouge apparaît ; si le cheval rouge est le plus chargé, il attend, pour ouvrir, qu'une noire se soit emboîtée dans l'échan-

crure ; de toute façon, il s'arrange pour faire sortir la blanche, ou faire perdre la couleur la plus chargée.

La ratière est exercée principalement par les deux frères savoyards Maurice et François. Avec François travaillent P..., dit *Jouve*, Bibi de la *Bastille*, Alexandre la *Gourdée* (l'idiot — terme d'argot), etc. Maurice a pour associés Léon R..., Frédéric, puis Victor, dit la *Gourdée*, et enfin M..., dit *Pot-à-Tabac*, natif de Montpellier.

La Cheminée, ou billard national, se compose d'un plan incliné surmonté d'un coffre ouvert avec un étui.

La base de ce plan incliné est séparée en six cases numérotées :

1 6 2 5 3 4

Ce jeu se joue avec huit billes que l'on renverse dans l'étui ou cheminée placée au-dessus du coffre ; ces billes se dispersent et vont se loger dans les cases ; on compte les points et on se rapporte à un tableau énumérant les chances de gains ou de perte ; ce tableau est numéroté de 8 à 48, les gagnants sont de 8 à 21 inclusivement et de 34 à 48, et l'on ne perd que de 22 à 33.

Mais il est à remarquer que les numéros perdants ont dix fois plus de chance que les gagnants. D'autre part, quand par hasard un numéro vient à sortir amenant un lot important, le teneur annonce un faux numéro, on dérange les billets, et le tour est joué. Ordinairement des objets sont étalés sur la table, mais ce n'est que pour la frime, car on ne joue que de l'argent.

Le Moulin, dit « le Mal au ventre » ou « Malot » par abréviation, est fort compliqué et permet toutes les tricheries. Ce jeu ne se joue que dans les foires.

Sur la table se trouve un cercle de 60 centimètres de diamètre, divisé en quatre parties, deux rouges et deux noires ; deux parties sont réservées au teneur ; à l'autre extrémité de la table, on remarque quatre carrés noirs et rouges qui servent à indiquer la mise des joueurs.

Le banquier fait tourner une aiguille qui s'arrête sur une des parties rouges ou noires et indique le gagnant ; mais, grâce à un système établi sous la table, le banquier fait arrêter l'aiguille à volonté à l'endroit où les mises sont plus faibles.

Pour tenir ce jeu, il faut au moins trois ou quatre compères pour la manœuvre des tringles, sans compter les allumeurs et les figures de rechange.

Le Sept ou *le Truc* est un jeu de roulette très simplifié qui se joue avec deux dés et un tableau divisé en deux parties. A gauche les numéros 12, 10, 8, 5, 3; à droite 11, 9, 6, 4, 2; le 7 se trouve en haut du tableau et appartient au banquier. Ce tableau reproduit ainsi tous les numéros pouvant être amenés par deux dés. On mise sur tous les numéros, sauf sur le sept. Le banquier agite les dés et les renverse; le tableau contenant le numéro amené gagne tout entier; quand le numéro 7 sort, le banquier ramasse tout.

Si le banquier s'est réservé le numéro 7, c'est que ce numéro réunit le plus de chances de gain. En effet, six combinaisons de dés peuvent assurer le nombre 7, tandis que les nombres 6 ou 8 ne peuvent sortir que cinq fois, 2 ou 12 une fois seulement. Du reste, on aide encore la chance en se servant de dés plombés.

. . . . . .

La Consolation se joue au retour des courses et chez quelques marchands de vins, aux abords de la gare Saint-Lazare. Ce jeu se joue avec trois dés et un tableau divisé en six cases numérotées de 1 à 6.

Les trois dés sont renfermés dans une boîte en bois dont le teneur enlève le couvercle; les numéros qui apparaissent à la partie supérieure des dés sont les gagnants.

Les mises sont doublées. On a inventé tout dernièrement une boîte à couvercle rentrant des plus ingénieuses. Le teneur peut, à l'aide de ce couvercle, immobiliser un ou deux dés sur un chiffre voulu lorsque les mises ne sont pas trop fortes sur ces numéros. On se rappelle que ces « consolateurs » sont l'objet d'une chasse incessante; mais, en revenant des courses, on trouve toujours des gogos et des consolateurs.

Quand les bonneteurs ne trouvent pas à exercer leur industrie dans les foires, ils se rabattent volontiers sur les environs des gares, et là ils exercent *la Peur bourguignotte.*

Qu'est-ce que cela? demanderez-vous.

Nous allons vous l'expliquer.

Le bonneteur avise un étranger ou un provincial qui lui paraît

avoir une bonne tête; il se présente à lui comme un compatriote, lui propose de le piloter, et finit toujours par l'entraîner dans un café connu où ses complices les « ouvriers » l'attendent. On boit, on cause du pays et, comme par hasard, deux des ouvriers se mettent à jouer aux cartes...

Le *charrieur* les laisse faire un instant, puis, tout à coup, il s'avise de leur demander :

— Quel jeu jouez-vous donc là?

— Oh! c'est un jeu de notre pays, *la Peur bourguignotte!* (bourguignonne).

— Comment cela se joue-t-il?

— C'est bien simple! Chacun met un enjeu ; on étale le jeu de cartes sans le retourner; on nomme une carte, chacun à son tour, à chaque partie ; on tire toutes les cartes les unes après les autres. Celui à qui tombe la carte nommée paye les enjeux.

— Alors, c'est comme à l'as de cœur?

— A peu près.

— Tout le monde peut y jouer?

— Essayez!

Le charrieur entame une partie, puis deux, puis trois; il gagne.

— Eh bien! dit-il au *pigeon,* cela ne vous tente pas?

Pauvre pigeon! cela le tente toujours! il joue; il gagne ; il s'anime, il perd; il veut se rattraper; on le *décave.* C'est un axiome chez les charrieurs, que « tout homme *charrié* est *nettoyé!* »

Le système est des plus simples : chaque carte porte une marque spéciale, invisible pour le commun des mortels, mais à laquelle les filous ne se trompent pas.

Lorsque *la Peur bourguignotte* ne réussit pas, on passe au *Verre en fleurs.*

Le Verre en fleurs, c'est, à l'écarté, un jeu superbe, la main pleine de belles cartes ou d'atouts...

Deux *ouvriers* font une partie. L'un d'eux, tout à coup, pousse un cri de joie :

— Je fais la vole!

— Oh! non par exemple, dit l'adversaire.

— Je parie que si.

— Je parie que non... cent francs!

— Ah! je ne les ai pas. Mais si quelqu'un veut me soutenir... Tenez, monsieur, regardez ça : *le Verre en fleurs!...*

Et il montre au *pigeon* un jeu admirable : le roi, la dame, le neuf d'atout, la dame de pique et le roi de carreau ; on a tourné le valet.

Ma foi, le pigeon, un peu poussé par le charrieur, y va de quelques pièces de cent sous, tout en se reprochant, à part lui, d'abuser de la naïveté de l'adversaire. Celui-ci joue... et gagne. Il avait l'as, le dix, le huit, le sept d'atout et le roi de pique... *le Verre en fleurs* a perdu...

Notez qu'il y a quatre ou cinq combinaisons aussi ingénieuses, où le *pigeon* est toujours pris.

La Pièce de quatre sous est un simple tour de passe-passe.

Le *charrieur* et son *charrié*, l'un suivant l'autre, sont venus s'asseoir auprès d'un *ouvrier ;* hors de la poche de celui-ci émerge une petite ficelle rouge. Sous prétexte de faire une bonne farce, le charrieur, alors que l'ouvrier ne regarde pas, tire adroitement cette ficelle, au bout de laquelle se trouve un morceau de papier tortillé ; le charrieur déplie le papier et en sort une pièce de quatre sous :

— Gardez cette pièce, dit-il au pigeon, nous allons rire !

Il replie le papier, le remet dans la poche de l'ouvrier, laissant toujours passer la ficelle, et, quelques instants après, demande à celui-ci :

— Qu'est-ce que c'est que cette ficelle ?

— Ce n'est rien, répond le compère... C'est un fétiche ; au bout, il y a une pièce de quatre sous... un souvenir qui me porte bonheur.

— Une pièce de quatre sous ! je parie qu'il n'y en a pas !

— Vous plaisantez...

— Pas du tout...

— Je parierais bien ce que vous voudrez...

— Deux louis ! si monsieur met de moitié avec moi...

Monsieur, c'est le pigeon ; il a la pièce dans la main ; il parierait sa tête ! Il parie.

— Tenu, reprend l'ouvrier.

On verse les enjeux ; l'ouvrier tire sa ficelle, déplie le papier et montre triomphalement une pièce de quatre sous. Le pigeon ouvre de grands yeux ; mais il est trop tard, et l'on rit.

Le morceau de papier est préparé ; d'un côté, il y a la pièce de quatre sous que l'on a donnée au pigeon ; mais il y a une seconde pièce collée sur l'autre face, et c'est sur cette seconde pièce que

le charrieur a replié le papier de telle sorte qu'elle se trouve à l'intérieur quand on défait la papillotte.

Les individus qui pratiquent ce genre de vol sont embrigadés, je l'ai dit, comme la police de sûreté; ils marchent par brigades, toujours trois au moins, le charrieur et les deux ouvriers. On compte environ cent vingt à cent trente brigades dans Paris; il y en a trois à la Bastille, deux ou trois entre la gare de l'Est et le Châtelet; il y en a partout.

La plus célèbre est la *bande noire;* au 14 juillet dernier, elle a *nettoyé* avec *la Peur bourguignotte* un malheureux commerçant suisse qui arrivait par le train de plaisir et que nos gens mirent tellement à sec qu'il dut se faire rapatrier par le chef de gare, après avoir perdu une douzaine de mille francs. Honteux d'avoir joué, il se prétendit victime d'un vol à l'Américaine; c'est d'ailleurs ainsi qu'expliquent généralement leur perte les pigeons trop bien plumés.

Une autre bande se compose de Charles, dit le *Courtier;* c'est un homme de quarante ans environ, grand, blond, toujours bien mis; avec lui opèrent B..., ancien marchand de vins en gros, trente-six ans; signe particulier : sort de Mazas. Les charrieurs de cette bande sont L..., garçon de taille moyenne, cheveux blonds, allure respectable, et Jean, dit le *Parisien d'Auvergne;* celui-là louche, mais c'est un des plus habiles charrieurs de Paris. Citons encore Rocambole, charrieur non moins illustre, Jules, dit le *Boulanger*, à cause de son ancien état, M..., dit le *Creusot,* Louis le *Bijoutier*, etc., etc.

Tous ces individus appartiennent à la *Grèce;* ils sont bien mis, d'aspect honnête et d'une grande adresse. Quiconque tombe entre leurs mains est perdu.

HOGIER-GRISON.

VIEUX SOUVENIRS

En ce temps-là, — il y a dix-huit ou vingt ans déjà, — quelques poètes chevelus avaient pris l'habitude de se promener, à la mode péripatéticienne, par les belles soirées, dans les allées du Luxembourg. Ils y causaient entre eux d'art et de littérature, se disaient à demi-voix leurs vers les plus récents et assistaient à l'éclosion des premières étoiles, tandis qu'au loin, dans la profondeur des quinconces, éclatait le mélancolique accord des tambours et des clairons qui sonnaient la retraite. Les jeunes amis restaient le plus tard possible dans le beau jardin, à contempler les astres et à réciter des odes ou des sonnets, dans le parfum des fleurs exhalé par la nuit. Mais enfin les soldats du poste du Sénat — c'étaient souvent des voltigeurs de la garde, dont on ne voyait dans l'ombre que les guêtres blanches et les passementeries jaunes — chassaient devant eux les retardataires en criant : « On va fermer ! » et les rimeurs, sortant du Luxembourg par la porte de Fleurus, se réfugiaient autour des tables du café de Bobino...

Le pauvre Bobino a disparu ! Disparu aussi le café du Théâtre, où, par les nuits de juin fourmillant d'étoiles, nous avons vécu de si douces heures avec nos amis, alors pleins de rêves et d'illusions comme nous !

> Le vieux Paris n'est plus; la forme d'une ville
> Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel !

Qu'il nous soit permis du moins de donner un souvenir ému à ce coin de Paris où la flânerie nous mène encore bien souvent et que nous ne revoyons jamais sans qu'il nous monte au cerveau un cordial effluve de jeunesse.

Une fois la grille du Luxembourg fermée, ce bout de la rue de Fleurus devenait une sorte d'impasse très silencieuse, car elle ne menait plus nulle part et il n'y passait point de voitures, et très gaie, grâce à deux cafés lumineux, avec leurs tables en plein vent, sous des arbres grêles.

Les poètes avaient adopté les premiers cet endroit intime, où le moindre vent qui soufflait apportait la fraîche odeur du jardin nocturne. Attirés par eux, beaucoup d'autres y vinrent, tous plus ou moins littérateurs, artistes. Ils s'y livraient à de longues causeries, seulement interrompues par la sortie du public de Bobino pendant les entr'actes, ou quelquefois par la collecte d'un guitariste bohème, avec de longs cheveux gris sous un vieux feutre, qui faisait le tour des groupes de consommateurs, en agitant trois ou quatre sous dans un gobelet d'étain.

C'est là que nous avons vu pour la première fois celui qui n'était alors que l'auteur des *Amoureuses*, Alphonse Daudet, avec son joli et fin profil de chèvre, sous sa chevelure embroussaillée; feu Léon Valade, le rare et charmant poète de *A mi-côte*, et Paul Arène, et Jean Aicard, — car la conquête de Paris par les gens du Midi commençait déjà.

André Gill y parut aussi, dans son auréole de caricaturiste politique. André Gill, beau blond à la moustache conquérante, qui ressemblait alors au portrait de Van Dick par lui-même, qui est au Louvre. Célèbre déjà, Gill avait une vanité pleine de bonhomie, dont il riait tout le premier. Un jour, il nous raconta qu'il était allé voir, pour nous ne savons plus quelle affaire, Thimothée Trimm, alors dans toute sa gloire populaire, avec qui il espérait traiter de puissance à puissance.

André Gill arrive et frappe à la porte.

— Qui est là? demande une voix impatientée.

— André Gill.

— Connais pas.

— *Vous êtes le seul!* répond le dessinateur sans se troubler, et il part pour ne plus revenir.

Hélas! beaucoup sont morts, de tous ces joyeux camarades connus par nous au café de Bobino! Charles Bataille, sourd et exalté, qui avait publié des vers et des romans, qui avait fait représenter plusieurs pièces et que nous considérions comme un grand homme; Glatigny, le comédien-rimeur, sorte de Gringoire moderne vêtu de l'habit bleu à boutons de métal avec lequel il

avait joué en province le rôle du père dans *Héloïse Paranquet*, et qui venait nous réciter quelques strophes avant de partir pour une nouvelle tournée ; et ce pauvre Jean du Boys, mort fou, du Boys qui, manquant de feu en hiver, allait écrire sa « copie » dans un fauteuil d'orchestre de l'Odéon, les jours de spectacle classique, pour avoir chaud et être tranquille ! Et d'autres encore, qui n'ont pas même eu le temps de faire un peu de bruit autour de leur nom.

Les frères Cros — les Cros, comme nous disions — comptaient parmi les plus fidèles habitués. Il y avait d'abord le docteur Antoine Cros, médecin et poète, qui persécutait tout le monde avec le plessimètre de Piorry, et le statuaire Henri Cros, l'auteur des belles cires polychromes que vous voyez à tous les salons. « Antoine ausculte et Henry sculpte, » disait un triolet de Valade ; et il y avait aussi leur frère, Charles Cros, mort récemment, qui inventa depuis le « monologue », mais que nous ne connaissions dans ce temps-là que pour un fin poète et un savant excentrique, cherchant un procédé de fabrication du diamant, comme le Van Claës de Balzac, et un moyen de communication interastrale.

Avec les Cros venait l'étrange Cabaner, pauvre diable plein de fierté et de conviction, mort, lui aussi, il y a peu de temps. Parfois Cabaner nous entraînait tous dans quelque atelier de peinture du voisinage et s'installait devant une vieille épinette pour nous jouer sa fameuse composition : *le Pâté*. Les paroles et la musique, dont il était l'auteur, devaient exprimer la satisfaction grave et recueillie d'un homme très gourmand qui vient de manger un bon pâté, et nous nous rappelons encore les deux derniers couplets :

Ah ! décidément, ce pâté
Est délicieux. De ma vie
Je n'en ai, je le certifie,
Mangé qui fût mieux apprêté.
Allez faire,
A la pâtissière,
Mon sincère compliment.
Excellent ! excellent !

Le dernier que l'on m'apporta
Etait aussi très bon, sans doute ;
Très bon ! et surtout la croûte ;
Mais j'aime mieux celui-là,

Allez faire,
A la pâtissière,
Mon sincère compliment.
Excellent ! excellent !

Sur ces vers, d'une folle platitude, Cabaner avait composé un air à porter le diable en terre, une mélodie plus solennelle qu'une fugue de Bach : et il la chantait avec une gravité d'aliéné dont le comique était irrésistible. Nous ignorons la vie de cet être falot qui tint longtemps le piano dans un minuscule café-concert de l'avenue de La Motte-Piquet ; mais ses haillons portés avec décence, son terrible accent montalbanais et son visage de Christ conservé dans l'esprit-de-vin ne sortiront jamais de notre esprit, et nous ne croyons pas qu'une créature aussi fantastique soit jamais sortie du cerveau d'Hoffmann, d'Edgar Poë ou d'Achin d'Arnim.

Des gens mieux équilibrés que l'auteur du *Pâté* s'asseyaient d'ailleurs sur les banquettes de velours fané du café de Bobino. Sans parler des politiciens de l'avenir qui ont plus ou moins bien tourné,— nommons seulement M. Andrieux, l'ex-préfet de police, et le malheureux Vermersch—, nous avons vu défiler dans ce coin perdu de la rive gauche un bon nombre de célébrités d'aujourd'hui, et nous y avons formé de précieuses et sûres amitiés. On nous pardonnera donc de nous être attardé à ces anciens et chers souvenirs.

François Coppée.

L'ART DE MANGER

Savons-nous manger ?

Cette question, impertinente au premier abord, est, au fond, parfaitement légitime. Les uns prétendent, en effet, que l'homme ne devrait se nourrir que de viande ; les autres affirment qu'au contraire nous ne devrions manger que des légumes. Bref, l'homme doit-il être carnivore ou herbivore ?

Le débat est bien vieux ; il remonte au moins à Pythagore. Au dernier siècle, il éclata de nouveau avec vivacité. Jean-Jacques Rousseau tenait pour le régime végétal exclusif ; Helvétius défendait le régime animal. En Amérique, en Angleterre même, la querelle dure toujours. Les partisans de la nourriture végétale sont très nombreux ; ils ont même constitué une petite église hors de laquelle il n'y a pas de salut. On compte des milliers de végétariens aux Etats-Unis ; ils ont juré de ne plus jamais manger de viande. En Angleterre, la société des végétariens réunit au moins 4,000 adhérents ; elle fait valoir des raisons sentimentales qui nous touchent peu, et des raisons physiologiques qui sont plus sérieuses. Dernièrement, une Anglaise, Mme Kingsford, soutenait devant la Faculté de médecine de Paris que l'alimentation de l'homme devait être exclusivement végétale. On voit que le sujet est très controversé, et, de fait, il est difficile à élucider. Peut-être, malgré sa complication, nous sera-t-il permis cependant de formuler quelques conclusions générales.

L'homme, type résultant d'une série d'élaborations et d'évolutions organiques excessives, l'animal le plus complet de la nature actuelle, doit avoir à sa disposition tous les moyens d'alimentation possibles. Évidemment il peut vivre exclusivement d

légumes. Le singe, qui est, en somme, le plus proche voisin de l'homme dans la série animale, est frugivore ; les singes ne vivent que de légumes et de fruits. Le gorille se nourrit avec des fruits, des feuilles, des racines, etc. Le système dentaire de l'homme, les organes intestinaux, montrent très nettement que nous pouvons parfaitement nous assimiler les légumes, les grains, etc.

D'ailleurs, le corps humain n'est, chimiquement, qu'un composé de quatre éléments : carbone, oxygène, hydrogène, azote. Les végétaux renfermant ces quatre éléments constitutifs, on pouvait en inférer de prime abord que le végétal permettrait à l'homme de se développer, de réparer ses pertes, par conséquent de se nourrir. Le doute est impossible à cet égard. L'alimentation végétale convient fort bien à l'espèce humaine. On peut, au surplus, avancer que les premiers hommes ne vivaient que de fruits et de racines. Dans certaines parties de l'Afrique et de l'Australie, les naturels ne mangent encore que des végétaux. En Amérique, dans l'Afrique centrale, des populations innombrables ne s'alimentent pas autrement qu'avec du riz, des bananes, etc. En Europe même, dans les campagnes, la nourriture à la viande n'est que l'exception. Les végétariens modernes n'ont rien innové ; ils en sont revenus aux habitudes et aux mœurs des peuplades sauvages.

Mais il ne s'agit pas de savoir si l'alimentation exclusivement végétale est possible, la question est tout autre : il s'agit de savoir laquelle est préférable, de l'alimentation à la viande ou de l'alimentation avec des végétaux ; quelle est celle des deux, pour être plus net, qui donne à l'homme le plus de force. Tel est le point à éclaircir.

On s'imagine assez généralement qu'en mangeant un bifteck ou des légumes on absorbe des principes constitutifs très dissemblables ; c'est une illusion. Bifteck ou légumes sont constitués à peu près de la même façon, aux proportions près. On peut ranger les substances alimentaires sous quatre chefs principaux :

1° Les matières protéiques, c'est-à-dire telles que l'albumine du blanc d'œuf, la fibrine du sang, etc. Elles sont toutes composées d'azote, de carbone, d'hydrogène, d'oxygène ;

2° Les substances grasses, composées seulement de carbone, d'hydrogène et d'oxygène ;

3° Les substances hydrocarbonées, connues sous le nom d'amyloïdes, telles que l'amidon, le sucre, etc. ;

4° Les substances minérales, telles que phosphore, soufre, etc.

Le rôle des substances azotées, des graisses et des hydrocarbonés dans l'économie est très distinct. Il résulte de recherches très nombreuses que les substances protéiques font les tissus, les muscles ; elles réparent les pertes plastiques, mais ce sont les graisses, les hydrocarbonés qui, par leur oxydation, engendrent la chaleur du corps et créent la force.

L'expérience a prouvé que la force, la vigueur musculaire s'accroît quand on augmente la ration en graisse et en substances hydrocarbonées. Pour qu'un homme donne son maximum de travail, il faut qu'il trouve dans son alimentation de la graisse et de l'hydrate de carbone. Les légumes renferment de l'azote ; ils contiennent un peu moins de graisse que la viande, mais en revanche beaucoup plus d'hydrocarbonés. A première vue, il semble donc que les végétariens soient absolument dans la vérité. L'alimentation végétale donnerait à la fois le muscle et la vigueur ; mais il ne faut pas se hâter de conclure. Voyons les faits d'un peu plus près.

Levaillant condamna à un jeûne absolu, pendant plusieurs jours, des moineaux ; puis il donna aux uns de la viande, aux autres du grain. Les premiers digérèrent la viande et vécurent ; les autres ne purent digérer le grain et moururent. Cette expérience est très instructive, nous y reviendrons. William Edwards constata sur lui-même, au dynamomètre, que sa force musculaire était augmentée à la suite d'un repas fait à la viande. Haller et Stark ont été conduits aux mêmes résultats. Les ingénieurs connaissent bien l'effet du régime animal sur leurs ouvriers. 650 ouvriers employés dans une usine du Tran furent nourris pendant plusieurs années presque exclusivement de végétaux. La caisse de secours ayant pour objet de fournir aux ouvriers malades la moitié du salaire journalier fut sans cesse en perte. M. Talabot fit modifier le régime alimentaire et l'enrichit en viande de boucherie. L'état sanitaire s'améliora rapidement, au point que les ouvriers, qui perdaient en moyenne par an quinze jours de travail par suite d'indisposition, n'en perdirent plus que trois. La nourriture animale fit gagner 12 jours de travail par homme, soit 7,800 journées. Tout le monde sait ce qui survint pendant la construction du chemin de fer de Paris à Rouen. Les ouvriers anglais

travaillaient beaucoup plus vite que les nôtres; ils gagnaient au moins un tiers sur les ouvriers français. Les ingénieurs mirent les Français au régime des Anglais. On substitua le rosbif au bouilli et aux soupes, et la quantité de travail effectué s'égalisa de part et d'autre en quelques semaines. Passons : l'influence de l'alimentation animale est de toute évidence.

Comment l'expliquer, puisque la viande ne renferme pas plus et souvent moins de matériaux producteurs de force musculaire que les légumes? Les végétariens oublient, dans leur raisonnement, de tenir compte d'un élément du problème qui est capital. L'organisme accomplit à l'intérieur du corps un travail énorme dont on ne se fait pas toujours une idée nette (1). Il faut beaucoup de force pour faire fonctionner la machine humaine. La digestion, comme toutes les fonctions, exige de la force. L'origine de cette force, c'est l'aliment. Il est clair que si l'aliment, pour passer dans le sang, dans les tissus, absorbe la majeure partie de la force qu'il apporte en lui-même, il n'en restera plus guère ensuite pour faire fonctionner les organes. La force introduite et emmagasinée dans le corps dépendra donc beaucoup de la *digestibilité* de l'aliment, non seulement de la « digestibilité » proprement dite, mais du temps nécessaire à la digestion ; plus il faudra de temps, et plus il faudra dépenser de force..., si bien qu'il pourrait même arriver qu'il y eût perte et non gain, c'est-à-dire qu'au bout de quelques heures l'organisme ait épuisé la force introduite par l'alimentation et n'ait pas mené à fin la fonction. Or, les légumes sont difficiles à digérer ; l'épiderme qui les recouvre nécessite un travail énergique des sucs digestifs, et à poids égal ils renferment moins de substances alibiles que les matières d'origine animale. Ils contiennent aussi beaucoup d'eau. Et cette eau, pour passer à la température du corps, absorbe du calorique, c'est-à-dire de la force. En sorte que si certains végétaux peuvent fournir autant et plus de force à l'organisme que la viande, comme ils nécessitent sur place une dépense considérable, le gain est en définitive réduit, et le travailleur perd en vigueur musculaire. L'expérience des moineaux de Levaillant est très explicite à cet égard. Les oiseaux affaiblis par le jeûne n'ont pu trouver assez de force pour

(1) Le cœur humain dépense, pour fonctionner, 70,000 kilogrammètres en vingt-quatre heures. Le travail effectué par le cœur d'un homme pendant une vie de quatre-vingts ans suffirait pour soulever un train de chemin de fer à la hauteur du mont Blanc.

entamer les graines et les digérer, ils sont morts ; les autres, bien qu'affaiblis, ont pu néanmoins dissoudre la viande, l'assimiler et reprendre des forces.

En somme, le légume est un excellent aliment qui n'a que l'inconvénient d'exiger beaucoup de force pour être assimilé. N'est-il pas très logique de faire effectuer à l'avance le travail préliminaire de la digestion ? Ce sont les animaux dont nous mangeons la chair qui se chargent de la besogne. Le bœuf, le mouton, l'oiseau, assimilent les éléments protéiques et graisseux des végétaux, et, en mangeant leur viande, nous retrouvons ces éléments tout préparés et bien plus près de leur terre d'assimilation. Nous avons fait ainsi une économie considérable de force ; nous passons par-dessus toute une série d'élaborations et de réactions premières. La viande est un aliment perfectionné qui nous permet une digestion beaucoup plus facile et plus rapide ; en mangeant les légumes sous cette forme bien plus achevée, nous gagnons sur les efforts à vaincre, sur le temps de travail ; finalement, nous gagnons en force. Nous sautons par-dessus le travail d'une génération. L'animal a eu la peine, nous récoltons (1).

Cependant le régime animal poussé à l'excès peut avoir, aussi bien à la campagne qu'à la ville, de véritables inconvénients.

On mange trop généralement. Les bons mangeurs, s'assimilant sans peine la viande, en absorbent des quantités trop considérables. Il y a surabondance dans l'emmagasinement de carbone et dans la quantité d'azote à éliminer.

Les organes excréteurs s'engorgent, le rein se charge non seulement d'urée, mais d'acide urique.

Conséquences : pléthore, dyspepsie, goutte, rhumatisme, gravelle, maladies du cœur, etc., tout le cortège des affections multiples des personnes habituées à un régime alimentaire excessif. L'alimentation végétale n'a pas ces défauts ; le régime animal pèche par l'excès même de ses qualités.

Le bon sens, à défaut de théorie, montre bien que l'alimentation la plus convenable doit être mixte. Les végétaux exigent une dépense de forces digestives trop grande ; il faut diminuer le travail en remplaçant une partie de la ration par de la viande.

(1) Il va sans dire que nous devons payer sous une autre forme ce travail d'élaboration. La viande coûte naturellement plus cher que les légumes, puisque ce sont des légumes condensés.

La viande doit être, chez l'homme bien portant, un adjuvant ; elle ne devrait pas former la base de l'alimentation. L'ingestion des légumes a encore l'avantage de stimuler favorablement l'intestin et de répartir plus régulièrement le travail digestif dans tous ses organes ; elle introduit plus d'eau dans le sang et met les tissus à l'abri de l'inflammation, si souvent constatée chez les mangeurs de viande.

Le raisonnement le plus élémentaire montre que le régime mixte est bien le régime rationnel à adopter. L'homme est manifestement omnivore.

Les considérations précédentes s'appliquent à l'homme de nos climats. On le devine facilement, l'alimentation change forcément avec la latitude sous laquelle on vit. La quantité d'azote à assimiler reste partout sensiblement la même ; mais il est évident que les aliments producteurs de chaleur, comme les graisses et les hydrocarbonés, doivent diminuer dans la ration quand on se dirige vers les régions chaudes, sous peine de chauffer l'organisme outre mesure et de déterminer des affections inflammatoires. Il faut faire descendre au minimum la quantité de chaleur engendrée par les aliments. Aussi voit-on, sous l'équateur, les indigènes se nourrir presque exclusivement de fruits, de riz, de maïs. Les Espagnols même, les Napolitains, les Turcs, les Arabes sont presque tous végétariens.

Inversement, lorsqu'on se dirige vers le Nord, il est indispensable d'augmenter la ration de graisse pour compenser les causes de refroidissement.

Sous nos latitudes modérées, nous devons, pour la même raison, modifier complètement notre régime alimentaire pendant l'été et pendant l'hiver. Il n'est pas si facile qu'on le pense de prime abord de bien choisir pour chaque mois sa ration alimentaire et de s'approprier sans cesse aux variations climatériques.

La maladie nous envahit souvent, et nous n'avons que ce que nous méritons. Nous mangeons mal.

Les malades, en étudiant leur mode d'alimentation, arriveraient certainement à des résultats satisfaisants, qu'ils cherchent vainement dans l'emploi abusif de remèdes, le plus souvent sans valeur.

Henri de Parville.

Le Gérant : P. Genay.

TABLE DES MATIÈRES

Du 5e volume (10 juillet à 25 septembre 1888).

POÉSIES

François Coppée..... *Les Aïeules*..... 119
Charles Grandmougin. *En Septembre*..... 418
Jean Richepin..... *Il était une fois*..... 215
Aurélien Scholl..... *Paysage*..... 356
Joséphin Soulary..... *Le Chêne*..... 42
Sully-Prudhomme..... *Chanson de l'Été*..... 522

ROMANS

Alphonse Daudet..... *Les Rois en Exil*..... 44
— ..... *L'Immortel*..... 97, 217, 308, 419, 499
René Maizeroy..... *Petite Reine*..... 21, 155, 258, 357
André Theuriet..... *Bigarreau*..... 193, 339, 454
Léon de Tinseau..... *Ma Cousine Pot-au-Feu*..... 385, 531

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

L. Brethous-Lafargue. *Le Cocher Planteau*..... 242
Jules Claretie..... *Margot*..... 5
— ..... *Boum-Boum*..... 134
Ludovic Halévy..... *Les Trois Coups de Foudre*..... 481
Guy de Maupassant... *La légende du Mont-Saint-Michel*..... 413
Georges Ohnet..... *Sans Dot*..... 289

PENSÉES, OBSERVATIONS ET MAXIMES

J. Barbey d'Aurevilly *Pensées détachées*..... 74
Paul Bourget..... *Notes et Réflexions*..... 133
Olivier Chantal..... *Papillons noirs*..... 554
Joseph Roux..... *Sur les Paysans*..... 432

FANTAISIES HUMORISTIQUES

Gustave GEFFROY..... *Croquis de Juillet* 86
— — *d'Août* 279
— — *de Septembre* 470
GYP..... *Litanies de saint Hubert* 452
Guy de MAUPASSANT... *Sur les Nuages*..... 149

BEAUX-ARTS

Henry de CHENNEVIÈRES *Les Feux d'Artifice*..... 12

SOUVENIRS CONTEMPORAINS

François COPPÉE ..... *Vieux Souvenirs*..... 565
Ch. GOUNOD ..... *Impressions d'Enfance*..... 171
LAFONTAINE..... *La Mort de Rose Chéri*..... 467
Francisque SARCEY..... *Souvenirs de Jeunesse : Comment je devins Journaliste*..... 75, 174, 251, 376 433

LA VIE A PARIS

G. de CHERVILLE..... *Les Chevaux à Paris* 182
HOGIER-GRISON..... *Le Monde où l'on Triche; les Bonneteurs.* 555

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Louis DÉPRET..... *Trouville*..... 295
Pierre LOTI..... *Mahé des Indes*..... 33 121
Victor TISSOT..... *Les Touristes en Suisse*..... 333

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

EDISON..... *Le Parfait Phonographe*..... 203
Camille FLAMMARION... *Idée d'une Communication entre les Mondes* 141
Henri de PARVILLE..... *L'Art de Manger*..... 569

VARIÉTÉS MILITAIRES

Henry HOUSSAYE..... *L'Entrée des Alliés à Paris, le 31 mars 1814.* 523

CHASSE, PÊCHE, VIE CHAMPÊTRE

CUNISSET-CARNOT..... *Le Paradoxe du Lièvre*..... 492

Paris. — Société d'Imprimerie PAUL DUPONT, rue du Bouloi, 24 (Cl.) 69.9.88.

BINDING LIST SEP 1 1942

AP
20
L4
t.5

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY